



LES GUERRES SOUS LOUIS XV,

PAR

LE COMTE PAJOL,
GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME III.

(1740-1748.)

ITALIE. — FLANDRE.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1884.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV,

PAR

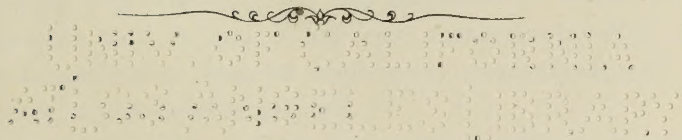
LE COMTE PAJOL,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME III.

(1740-1748.)

ITALIE. — FLANDRE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1884.

AVIS.

L'Auteur et l'Éditeur s'associent aux nouvelles et justes réclamations des nombreux lecteurs en France et à l'Étranger, de ne point avoir les cartes, si nécessaires à leurs travaux.

Comme il a déjà été annoncé à la première page du deuxième volume (Avis), les cartes paraîtront avec le cinquième volume. Jusqu'à ce moment, elles sont indispensables à l'auteur, pour que les noms soient écrits identiquement de la même manière d'après les cartes de Reymann et devant ainsi faire complément à l'atlas de *Pajol*, *général en chef,* trois volumes in-8°, Didot.

Le quatrième volume des *Guerres sous Louis XV* est sous presse ; c'est donc peu de temps à attendre. En effet, à partir de la fin du cinquième volume, elles ne sont plus nécessaires; le sixième volume contenant les guerres en dehors du continent et le septième l'organisation, les règlements et ordonnances sur l'armée de 1715 à 1774. Cet ouvrage n'est point un livre d'actualité, du moment : c'est un ouvrage trop sérieux, trop consciencieux, trop historique et destiné à être consulté à toute époque ; il doit donc, autant que possible, réaliser la perfection, tout en contrariant momentanément les lecteurs, si justement impatients.

M. Édouard Detaille a promis les quatre dessins des uniformes, qui paraîtront en même temps, avec une eau-forte de Louis XV.

LES

GUERRES SOUS LOUIS XV.

SUCCESSION D'AUTRICHE (*suite*).

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES. — CAMPAGNE DE SAVOIE.

1741.

Novembre. 3. Le premier convoi des troupes espagnoles, composé de 20 B. et de 7 E., s'embarque à Barcelone sur l'escadre commandée par don Navarro.

Décembre. 8. Arrivée de l'armée espagnole à Porto-Longone. — 9. Elle débarque à Orbitello. M. de Montemar y établit son quartier général, cantonne ses troupes dans les environs. L'escadre retourne à Barcelone.

1742.

Janvier. Armées espagnole, piémontaise et autrichienne en Italie. La France se dispose à démembrer la monarchie autrichienne. L'armée espagnole commandée par M. de Montemar; les armées piémontaise et autrichienne sont sous les ordres du roi, avec le maréchal de Traun. — 13. Les troupes du second convoi de l'armée espagnole partent de Barcelone. Les Napolitains cantonnent dans les environs de Spoletto. — 17. La 1re division espagnole, partant d'Orbitello, et formant la colonne de la droite, arrive à Foligno. — 31. Débarquement du second convoi à la Spezzia.

Février. 11. La 1re division de la colonne de la droite des Espagnols à Pesaro. Les troupes napolitaines suivent la même route. — 12. M. de Montemar se rend à Pesaro. — 20. Avant-garde vers Bologne. — 24. M. de Montemar à Rimini. — 27. La 1re division de la colonne de gauche traverse la Toscane.

Mars. 1er. L'armée espagnole, sous M. de Montemar, à Pise. — 5. A Florence. — 15. L'infant don Philippe, dont la 1re division part de Barcelone pour traverser la France, se rend en Provence. — 17. La 1re division à Perpignan, suivie des autres à un jour d'intervalle. — 18. Les 1res divisions espagnoles à Antibes. L'infant s'établit à Grasse. Les troupes cantonnent dans les villes et dans le plat pays de la Provence. — 5 au 20. Le maréchal de Traun rassemble ses troupes à Revère sur le Pô, y jette un pont, passe ce fleuve, prend son quartier à Carpi, cantonne la plus grande partie des troupes dans le duché, le reste dans le Mirandolais. A Forli, les autres divisions espagnoles s'y rendent successivement. Arrivée des premières troupes de la colonne de la droite dans les plaines de Faënza. Imola occupé par de l'infanterie. Les miquelets et quelque cavalerie se portent sur le canal de Bologne. Des troupes piémontaises, destinées à se joindre aux Autrichiens, occupent Pavie, Parme, Plaisance. — 21. Détachements d'infanterie et de cavalerie autrichienne à Saint-Martin d'Este, à Finale et à la Bastiglia. Le roi de Sardaigne à Plaisance. Ligne formée depuis Nice jusqu'à Coni. — 25. Les troupes espagnoles et napolitaines rassemblées à Forli et à Faënza. — 28. La cavalerie piémontaise s'étend jusqu'à Codogno dans le Lodessan.

Mai. 1er. Le roi de Sardaigne à Parme; le 4, sur la Lenza; sa cavalerie, cantonnée dans le Milanais, se met en marche. — 4. M. de Traun avec ses troupes à Carpi, Novellara et Correggio, son quartier général. — 5. M. de Montemar à Forli. — 15. L'armée espagnole, entièrement rassemblée dans les environs d'Imola, s'avance sur Bologne. Le duc de Modène fait entrer ses troupes dans Modène et dans la Mirandole. Mouvement des Piémontais sur le Panaro. — 17. Les Espagnols campent sur le Reno. Le roi de Sardaigne à Reggio. — 19. Les troupes espagnoles passent le Reno et campent à Samoggia. — 21. Jonction des Autrichiens à l'armée piémontaise à Collegara. — 21 au 29. M. de Montemar s'empare de plusieurs postes sur le Panaro. — 29. Marche de l'armée à Castelfranco, et, le 30, le fait retrancher. Arrivée des dernières divisions espagnoles en Provence; y prennent des cantonnements.

Juin. 5 au 6. Le duc de Modène se retire à Venise. — 8. Le roi de Sardaigne s'empare de Modène. Dispositions pour le siège de la citadelle. — 11 au 12. Tranchée ouverte. — 17 au 18. L'armée espagnole campe à Castelfranco. — 19. A Cento, derrière le canal de Bologne. — 20. L'armée du roi de Sardaigne prend une nouvelle position, s'étend sur sa gauche. — 25. L'armée espagnole marche à la pointe du jour, campe à Bianca, vis-à-vis Bondeno. Un détachement, sous M. de Gages, se porte à Bondeno, occupe ce poste, y jette un pont. — 26. L'armée espagnole à la rive droite du Panaro, la gauche au pont de Bondeno, la droite s'étendant jusqu'au Pô. — 29. Capitulation de la citadelle de Modène.

Juillet. 9. L'armée austro-sarde en marche; les Piémontais près de la Bastiglia, le roi y établit son quartier, les Autrichiens mettent leur droite à Buonporto; puis à Villafranca le 11. — 12. Changement dans la position de l'armée espagnole, qui porte sa gauche au canal San-Giovanni. — 13. Elle reprend sa position à Bianca. — 15 au 16. Tranchée ouverte devant la Mirandole. — 22. Capitulation. M. de Montemar se dispose à la retraite. — 24. L'armée en marche pour Rimini, passe le Pô. Le maréchal de Traun en marche par Cento à la suite des Piémontais

poursuivant les Espagnols. et se dirige sur la Piève du Reno, arrive à Sasso. — 26 au 27. L'armée espagnole repasse le Pô à Traghetto, campe à Lugo. — 29. A Ravenne. Le roi de Sardaigne à Castel-San-Pietro le 29, avec son infanterie, et le 30 à Imola.

Août. Dans les premiers jours, l'infant se met en mouvement pour se porter en Savoie, fait des démonstrations dans le comté de Nice et la vallée de Barcelonnette. — 1er. L'armée espagnole à Cervia. — 3. A Rimini. Le roi de Sardaigne à Faënza, et son armée campe, le 6, à Cesena et y est jointe par les Autrichiens le 7. — 13. Le roi en marche par divisions pour retourner en Lombardie. — 7. M. le maréchal de Traun joint les Piémontais à Cesena. — 15. Marche pour prendre des quartiers dans le Modenais et dans le Mirandolais. — 9. L'armée espagnole abandonne Rimini, se retire à la Cattolica. — 10. Fano. — 11. Sinigaglia. — 18. A Foligno, la cavalerie dans les environs de Pérouse. Les Napolitains arrivent à Spoletto, se séparent de l'armée pour retourner dans leur pays. — 20. Le roi de Sardaigne part de Cesena, de sa personne à Saint-Michel, près Bologne. — 28. Les troupes espagnoles, conduites par le comte de Glimes, arrivent à Saint-Michel, sur la rivière d'Arc, dans le comté de Maurienne. — 31. L'armée espagnole à Reggio.

Septembre. 1er. M. de Glimes se porte avec l'avant-garde à Moutiers. — 3. L'infant joint l'armée à Saint-Jean de Maurienne. — 4. La cavalerie espagnole marche à Chambéry. — 8. Dispositions du roi de Sardaigne pour porter des troupes en Savoie; se rend à Turin. M. le maréchal de Traun avec ses troupes sur le Panaro, les cantonne près de Finale et de Buonporto. Est joint par des Piémontais sous M. d'Apremont. — 9. L'armée autrichienne prend position sur le Panaro; les Piémontais campent dans les environs de Collegara, l'infanterie autrichienne à Buonporto, la cavalerie s'avance à Lugo. — 16. La cavalerie se replie de Lugo sur le Panaro. Le roi de Sardaigne part de Turin le 29, arrive à Aoste le 30. — 11. L'armée espagnole, renforcée par des déserteurs, quitte ses quartiers de Foligno et de Pérouse pour retourner dans le Bolonois.

Octobre. 5. L'armée sarde en marche par les Alpes. — 7. M. de Schulemburg passe le mont Cenis, arrive à Saint-Michel, en Savoie. — 8. La colonne de la droite, conduite par le roi, arrive à Conflans. — 9. L'armée espagnole à Rimini. M. de Gages en prend le commandement. — 10. Elle campe à Cesena. — 11. Retraite des Espagnols sur Montmélian. L'armée campe, le 15, à Chaparillan près du fort Barraux. Rentre, le 16, sur le territoire de France, campe sous le fort Barraux. L'infant avec son quartier général à Montalieu; fait repasser sa cavalerie en Dauphiné. — 14. Le roi de Sardaigne se porte avec l'avant-garde à Saint-Pierre d'Albigny. — 15. L'armée marche sur trois colonnes. Le roi à Cruet. — 16. Elle continue, campe sous Montmélian; le roi y établit son quartier. fait partir de Parme et de Plaisance des détachements pour renforcer M. de Traun. — 25. L'armée espagnole rassemblée à Bologne et renforcée.

Novembre. Les troupes sardes, partagées en trois corps, prennent des cantonnements à Chambéry, à Montmélian et à Planaize. — 6. Détachements autrichiens qui s'avancent à Bazzano. Crespelano, à la Samoggia, et entre la Samoggia et San-Giovanni. Un autre corps se porte aux bains de Porretta sur la frontière de Toscane. — 10. Le roi de Sardaigne rassemble ses troupes reprend son camp

de Montmélian, occupe le couvent de Mians et le château d'Apremont. — 15. M. de Traun retire ses détachements, excepté celui de Porretta. — 29. Toutes les troupes autrichiennes entrent dans des cantonnements à la gauche du Panaro. Les Piémontais prennent des quartiers dans les États de Parme et de Plaisance.

Décembre. 5. M. de la Mina remplace M. de Glimes toujours sous les ordres de l'infant. — 19. L'armée sarde en bataille, y passe la nuit, sur deux lignes sous Notre-Dame de Mians. — 21. Le château d'Apremont se rend aux Espagnols. — 26. Ils entrent dans des quartiers d'hiver, partie dans le Bolonais, partie dans la Romagne. M. de Gages à Imola. — 27. Évacuation de Chambéry par les troupes du roi de Sardaigne. L'armée se replie sur Montmélian, Notre-Dame de Mians et les Marches. — 28. L'infant à Chambéry, attaque quelques postes avancés. — 29. L'armée sarde se retire à Saint-Pierre d'Albigny. Le roi détruit les ponts de Montmélian, de Gresy et de Conflans. — 31. Séparation de cette armée pour entrer dans des quartiers d'hiver, une partie se porte sur Aiguebelle, passe le mont Cenis, l'autre sur Conflans par le petit Saint-Bernard, dans la vallée d'Aoste et en Piémont.

1743.

Janvier. 2. Dans les derniers jours de janvier 1743, l'armée espagnole se rassemble à Bologne. Elle campe à Crevalcore.

Février. 3. L'armée passe le Panaro. Détachements en avant de cette rivière. — 4. L'armée vers Soliera. — 5. L'armée espagnole se replie et campe à Campo-Santo; les Autrichiens et Piémontais s'assemblent à Buonporto; se mettent en marche, le 7, contre les Espagnols. — 6 au 7. Mouvement de l'artillerie espagnole pour repasser le Panaro; retourne la même nuit au camp. L'armée en bataille. — 7 au 8. Y passe la nuit. — 8. Bataille de Campo-Santo. — 9. Les Espagnols repassent le Panaro, replient les ponts. — 10. Arrivée dans leur ancien camp à Saint-Michel, près Bologne. L'armée autrichienne reprend ses quartiers sur le Panaro.

Mars. 15. Un détachement austro-sarde s'avance à Crevalcore, et s'y retranche; un autre de cavalerie se porte dans le Ferrarois vers Trocento; un troisième s'avance sur la Samoggia. — 26. L'armée espagnole quitte Saint-Michel et campe à Imola. — 27. M. de Gages arrive avec le gros de l'armée à Faënza, laisse un détachement à Castel-Bolognèse. — 28. L'avant-garde à Forli. M. de Gages renforce Bolognèse. — 31. L'avant-garde de Forli à Cesena. L'armée décampe de Faënza à Forli; les détachements restés à Castel-Bolognèse se replient sur Faënza.

Avril. 2. L'armée espagnole entièrement réunie à Rimini. Le duc de Modène en prend le commandement. — 3. L'armée piémontaise et autrichienne à Faënza. Une partie s'étend dans le Ferrarois.

Mai, juin (derniers jours). La plus grande partie des Piémontais se sépare de l'armée autrichienne en Lombardie, pour retourner en Piémont, et se dirige sur Coni.

Juillet (dans les derniers jours). M. de Traun retire des troupes du Bolonais et du

Ferrarais. Rassemblement d'un corps piémontais près Saluces. Les Vaudois occupent les passages des vallées, depuis celle de la Cézanne jusqu'à celle de Barcelonnette.

Septembre. 11. Le prince de Lobkowitz à Carpi, précédé des troupes légères. — 16. Il prend le commandement de l'armée. Le maréchal de Traun part pour Vienne. — (Dans les derniers jours.) Une partie de l'armée austro-sarde passe le Panaro. Détachement d'Espagnols chassé d'Imola.

Octobre. 5. M. de Lobkowitz rassemble un corps près Bologne. Les Piémontais, restés en Lombardie, occupent les postes du Panaro. — 19. L'armée austro-sarde à San-Pietro. — 20. La cavalerie s'avance à Imola. Les troupes légères chassent les Espagnols de Faënza. — 21. L'infanterie joint la cavalerie à Imola. — 22. L'armée à Faënza. Forlinpopoli abandonné par les Espagnols. — 25. Ils quittent Rimini, campent à la Cattolica. L'armée autrichienne et piémontaise à Cesena. — 26. L'armée espagnole à Pesaro et à Fano. Détachements austro-sardes qui se portent à Rimini. — 27. Ils occupent la Cattolica.

Novembre. 7 au 8. Marche d'un fort détachement espagnol conduit par le duc de Modène et M. de Gages, pour surprendre Rimini et la Cattolica, se replie sur Pesaro et Fano.

Décembre. 1er. L'armée autrichienne et piémontaise rassemblée à Rimini. — 2. Les troupes espagnoles prennent des quartiers d'hiver derrière la Foglia. — 6. L'armée autrichienne et piémontaise entre dans ses quartiers d'hiver aux environs de Rimini.

Août. Les Espagnols sont formés en deux camps : l'un à Montmélian, l'autre à Saint-Jean de Maurienne. — 27 et 29. La cavalerie en marche pour Gap; l'infanterie reste à Saint-Jean de Maurienne. — (Derniers jours.) Dispositions générales du roi de Piémont pour la défense du passage des Alpes. Les Vaudois gardent les vallées du Pô et celle de la Vraita, occupant les gorges de Saint-Martin et de Fénestrelles.

Septembre. 1er. Les Espagnols en marche pour Briançon par la route de Gap. — 3. Milices françaises arrivant à Montmélian. — 5. L'infanterie et les dragons à Briançon par le Galibier et le Monestier. La cavalerie se dirige sur Gap par la vallée de Neuvache. — 6. Camp de la Bessée. — 5 et 7. Arrivée de la cavalerie espagnole à Gap. — 8. L'infanterie à Briançon. Les dragons restent dans la vallée du Monestier. — 24. M. de Campo-Santo à la Roche; M. d'Arembourg à Brunissard. — 25. La colonne de M. de Campo-Santo à Guillestre; celle de M. d'Arembourg à Villevieille. La plus grande partie de l'infanterie piémontaise se rassemble à portée du château Dauphin, la cavalerie à Saluces. Corps détaché sous Demont. — 28. Les Français, campés à la Bessée, suivent les Espagnols à Guillestre; le 29, à Ceillac, et le 30, à Chalperoude. — 30. L'armée espagnole se rassemble près des débouchés de Saint-Véran et de l'Agnère, en trois divisions, l'une près de Chalperoude, l'autre à Molines, la troisième à Villevieille, les dragons au-dessous du château de Queyras, où l'infant établit son quartier.

Octobre. 2. L'armée espagnole en marche sur deux colonnes : celle de la droite, Espagnols et Français, s'établit sur le col de Saint-Véran; celle de la gauche, du reste de l'infanterie et des dragons espagnols, sur celui de l'Agnère; le quartier de l'infant à Costeroux. — 4. L'armée passe sur deux colonnes les cols

de l'Agnère et de Saint-Véran, se réunit à la Chanal, abandonné par les Piémontais ; l'infant y établit son quartier. — 4 et 5. Une partie de la cavalerie, arrivée à Guillestre, se rend à Villevieille. — 5. Le reste, de Gap au pont de Savines. — 6. Différents postes établis dans la vallée de Queyras. — 7. Attaque du village et du château de Pont ; les Piémontais en sont chassés. Espagnols et une brigade française détachés pour occuper la montagne et attaquer la droite des retranchements des Piémontais. Les troupes de la défense se retirent dans le château Dauphin. — 8. Le détachement, attaqué dans sa retraite, rejoint l'armée. — 9. Qui reste au bivouac près du château de Pont. — 10. Se retire dans son camp de la Chanal. — 11. L'artillerie, les munitions et les malades en marche pour la Savoie. — 12. Levée du camp de la Chanal. Les Espagnols à Molines. L'infant au hameau de Pierre-Grosse. Retraite de l'armée. Les troupes françaises à Saint-Véran. — 13. La 1re division de la cavalerie espagnole d'Embrun par Gap et la Mure à Grenoble, et de là en Savoie. — 15. La 2e division de la cavalerie suit la même route. — 16. La 1re division de l'infanterie espagnole, des environs de Queyras à Guillestre et ensuite en Savoie par Gap, la Mure et Grenoble. — 17. Toutes les troupes françaises prennent position pour la sûreté du Dauphiné. — 18. La 2e division de l'infanterie espagnole suit la même route que la 1re division. — 29. L'infant de Grenoble à Barraux. — 30. A Chambéry. Licenciement de compagnies briançonnaises. Les troupes dans des quartiers d'hiver. M. de Marcieu à Grenoble.

Novembre. 1er. Les troupes piémontaises entrent dans des quartiers d'hiver en Piémont. Les Vaudois chargés de la garde des passages des montagnes. — 2. Les dernières troupes espagnoles arrivent en Savoie. Toute l'armée entre dans des quartiers d'hiver.

Quand la France eut pris la résolution de s'unir à la Bavière, la Pologne, la Prusse et l'Espagne pour faire valoir les droits de l'électeur de Bavière à la couronne impériale, une année (1741) s'était écoulée en intrigues diplomatiques et en pourparlers impuissants. Bientôt la situation se trouva alors tellement dessinée, que le différend devait être tranché par les armes. Le roi d'Espagne mit le premier ses troupes en campagne, dans le dessein de s'emparer des duchés de Parme et de Plaisance, et du Milanais même, s'il était possible, avant que ses adversaires y eussent réuni des forces considérables.

Au mois d'octobre 1741, tandis que les Anglais se ravitaillaient à Gibraltar, l'escadre d'Espagne, commandée par don Navarro, joignait à Toulon une escadre française qui l'y attendait, et la flotte combinée, trop forte pour être attaquée par les Anglais, traverse la mer sans difficultés. Les Espagnols (20 B. et 7 E.) débarquent au

sud de la Toscane, à Orbitello, où M. de Montemar (1), appelé de Naples, arrivait le 9 décembre; 12,000 Napolitains, sous le duc de Castropignano, que le roi d'Espagne avait demandés à son fils don Carlos de lui fournir, se réunissaient à Spolète. M. de Montémar établit son quartier général à Orbitello, cantonne ses troupes dans les environs, tant en raison de la saison avancée dans laquelle on était entré, que pour commencer ses opérations, et attendre que le reste de l'armée espagnole et le contingent napolitain soient en mesure de concourir à l'action commune.

La *convention de Turin* est signée le 1er février 1742. Le roi d'Espagne n'avait pris part à la guerre contre Marie-Thérèse que dans l'espoir de s'emparer de la Lombardie, dont on voulait former un établissement à don Philippe, second fils de Philippe V, né de son second mariage.

Quand M. de Montemar se mit en mouvement vers le Milanais, cette marche effraya le roi de Sardaigne, qui craignait le voisinage d'un Bourbon. Depuis longtemps la Grande-Bretagne le pressait de renoncer à son alliance avec la France et l'Espagne. L'on prétend même que la flotte anglaise, dans la Méditerranée, avait ordre de ne pas empêcher le débarquement des troupes espagnoles en Italie, uniquement pour faire sentir à la cour de Turin le danger de sa position. Cédant aux instances du comte de Schulenburg-Oyenhausen, ministre de Marie-Thérèse, Charles-Emmanuel ordonna au comte d'Orméa de signer, à Turin, la convention stipulant

(1) Don Joseph Carillo Albornoz, comte, puis duc de Montemar, héritier d'une famille très ancienne, commence sa carrière militaire en 1683, comme capitaine, dans la guerre de la succession d'Espagne. Fait la conquête d'Oran, 1733; est chargé, en 1741, du commandement de l'expédition espagnole en Italie. Les ordres, tenus secrets jusqu'à son débarquement à Orbitello et sur la côte de Gênes, lui enjoignaient de marcher sur la Lombardie, d'en chasser les Autrichiens et de s'en emparer. L'alliance entre la Sardaigne et l'Autriche, et les renforts que l'état des affaires de cette dernière puissance, devenu meilleur en Allemagne, lui permit d'envoyer en Italie, firent comprendre à M. de Montemar que, loin d'être assez fort pour livrer bataille, ainsi qu'il lui avait été prescrit, il n'était pas même en mesure de se tenir sur la défensive. Il se retira donc vers la frontière napolitaine, suivi de près jusqu'à Rimini par les Austro-Sardes.

Sa célèbre bataille de Bitonto et la reddition de Bary l'élèvent à la dignité de grand d'Espagne et duc de Montemar. En 1742, il demande son rappel du corps d'Italie, prétexté par son manque de santé. Mort en 1747

que les troupes autrichiennes s'opposeront aux progrès des Espagnols et des Napolitains.

Ce fut vers le milieu de janvier seulement que M. de Montemra jugea le moment opportun d'opérer. Il se met alors en marche du côté de l'est, en tournant la Toscane, dont le duc était hostile, passe à Spolète, où il rallie les Napolitains, et arrive, le 17 janvier, à Foligno. Poursuivant sa route à petites journées, il franchit les Apennins et débouche, les 11 et 12 février, sur Pesaro, précédé d'une colonne d'infanterie et de cavalerie, lancée en avant-garde dans la direction de Bologne.

Le 24 février, l'armée était à Rimini, occupant fortement Cesena, enfin se portait, le 20 mars, dans les plaines de Faënza. Pendant ce temps, le second convoi de troupes espagnoles, composé de 16 B., partait de Barcelone le 13 janvier, débarquait, le 31, à la Spezzia et se cantonnait jusqu'au 27 février à Sarzana, Lerici, et dans le duché de Massa. Ce corps était-il destiné à opérer du côté du nord, franchir les Apennins aux cols de la Cisa, de Mommo ou de l'Abelone pour menacer Parme et prendre en flanc l'ennemi, que M. de Montemar attaquerait en face, ou bien n'avait-il pour but que d'isoler par sa marche la Toscane de ses alliés? La dernière supposition semble, toutefois, la plus probable; la hardiesse dans les conceptions stratégiques n'était point dans les idées de l'époque.

Les 16 B. prirent la route de la Toscane. Rassemblés le 27 février, ils se portèrent le 1er mars sur Pise, le 5 sur Florence, passèrent les Apennins au col de San-Benedetto, et arrivèrent à Forli le 20, en même temps que la tête de colonne des troupes de M. de Montemar.

La concentration s'opéra, du 20 au 25 mars, dans les plaines de Forli et de Faënza. Toute l'armée se cantonne derrière la rivière de Santerno, en avant d'elle un fort détachement à Imola, et tout à fait en pointe, sur le canal de Bologne, les miquelets et quelque cavalerie. La marche de M. de Montemar n'avait pas été assez rapide pour prendre au dépourvu les Autrichiens et les Piémontais, que le roi de Sardaigne commandait en personne. Emmanuel-Philibert, à la nouvelle de l'approche des Espagnols, s'était, à la tête des Piémontais, rapidement porté sur le duché de Parme et l'occupait, le 20 mars, avec 22 B. et 18 E.; l'infanterie s'échelonnait

sur la route de Bologne, à Pavie, Plaisance, le Borgo-San-Donino et Parme; la cavalerie vers Codogno, dans le pays de Lodi.

De son côté, l'Autriche s'était hâtée de faire passer par le Tyrol de nombreux renforts en Italie, et, les joignant aux troupes déjà dans le Milanais, en avait formé une armée sous les ordres de M. le maréchal de Traun, subordonné au roi de Sardaigne.

Cette armée, réunie vers le 5 mars à Revère, y avait jeté un pont, se portait sur la rive droite du Pô et cantonnait dans le duché de Carpi et dans le Mirandolais, avec son quartier général à Carpi, donnant ainsi la main à l'armée piémontaise, dont il formait l'avant-garde; ses cantonnements étaient protégés par des détachements d'infanterie et de cavalerie postés à Saint-Martin d'Est et jusque sur le Panaro, à Bastiglia et à Finale. Les deux partis en présence conservèrent leurs positions pendant tout le mois d'avril et les premiers jours de mai, les Espagnols à Forli et Faënza, les Austro-Sardes de Plaisance à Mirandole.

Enfin, M. de Montemar, arrivé de sa personne à Forli, le 5 mai, se décide à prendre l'offensive. Il porte, le 15, ses troupes à Imola et s'avance sur Bologne, précédé de miquelets et de cavalerie légère, en même temps que le duc de Modène (1), son allié, craignant pour ses États, dont les Autrichiens occupent déjà une partie, fait entrer ses troupes dans les places fortes de Modène et de la Mirandole.

Le 17 mai, l'armée espagnole campait en arrière du Reno, l'avant-garde à Crespelano et Confortino sur la Samoggia; le 19, elle passait le Reno et campait à Samoggia.

On se trouvait en ce moment face à face avec l'ennemi, occupant la rive gauche du Panaro et investissant Modène. Le roi de Sardaigne avait, dès le 4 mai, porté sur l'Enza ses 12 B. de Parme, rapproché sa cavalerie, dirigée sur cette ville par Busseto et Viarolo, et mis en mouvement de Pavie, Plaisance et Borgo-San-Donino le reste de son infanterie.

Le 15 et le 16, toute l'armée piémontaise, renforcée de 2 B. et

(1) Marié à une fille du régent, par alliance du côté des Bourbons, ce prince penchait plutôt pour l'Espagne que pour l'Autriche : cependant ses 6,000 hommes de troupes, peu de temps après l'arrivée des Espagnols, quittèrent son pays pour se joindre aux troupes autrichiennes en Lombardie.

de 6 E. tirés du Piémont à la fin de mars, était concentrée à Rubiéra, et son quartier général transporté de Parme à Reggio.

Le 18 enfin, elle s'établissait à Collegara en avant de Modène et étendait sa droite jusqu'au château de Spilamberto qu'elle occupait fortement. Le maréchal de Traun, de son côté, avait rassemblé toutes ses troupes à Correggio, le 16 mai, se joignant aux Piémontais campés à Rubiéra, et, s'avançant, le 18, dans une direction parallèle à celle que ceux-ci suivaient de Rubiéra sur Collegara, avait été camper à Villavara, Navicella et Buonporto sur le Panaro, étendant sa gauche jusqu'à Finale. Le 21, il avait rejoint les Piémontais à leur camp de Collegara.

Ainsi, le 21 mai, M. de Montemar était à Samoggia avec 36 B., 7 E. espagnols, et autant de napolitains en infanterie et cavalerie, et le roi de Sardaigne avec 24 B. et 24 E. piémontais, 17 B. et 9 E. autrichiens à Collegara, derrière le Panaro.

Après différents engagements entre les avant-postes, ceux des Espagnols s'étant avancés jusque sur les bords du Panaro (1), M. de Montemar se porta en avant, le 29 mai, avec toute son armée formée sur trois colonnes. Selon toute prévision, une bataille décisive était imminente; mais il ne dépassa pas Castelfranco. Tous les ponts du Panaro avaient été rompus, vers le 15 mai, pour arrêter la marche de M. de Montemar. L'armée austro-sarde, une fois en force sur la rive gauche, s'était bientôt hâtée elle-même de les rétablir ou d'en jeter de nouveaux, le 19 à Ponte-Bazzano, le 29 à Navicella.

(1) A peine toutes les troupes espagnoles commandées par l'infant étaient-elles arrivées en Provence, qu'il s'en fallait beaucoup qu'elles fussent en état de marcher : leur artillerie était encore à Barcelone, l'infant n'en avait que quelques pièces. Par le projet, elle devait traverser la mer; mais le passage était dangereux en vue des Anglais, qui couvraient la Méditerranée de leurs vaisseaux. Puis l'Espagne arrivait sans aucun plan fixe pour les opérations; l'infant était incertain sur les deux projets, ou de marcher par Nice, ou de se porter en Savoie.

M. de Glimes insistait toujours pour le premier, tout en manquant d'artillerie, de mulets et de vivres. Dans cette situation, la cour d'Espagne et M. de Montemar se trompaient également en croyant que l'armée de l'infant pût produire quelque effet favorable à celle qui agissait sur le Panaro. Cette incertitude dans les plans de l'infant est dénotée dans toutes les correspondances, et à un tel point qu'on lui supposait la fantaisie de pénétrer par la vallée de Barcelonnette, si, étant sur les lieux, il n'y trouvait pas d'obstacle.

Ces préparatifs, qui semblaient indiquer, dans l'armée austro-sarde, l'intention de ne pas attendre l'ennemi derrière les nombreux retranchements dont elle avait hérissé la rive gauche du Panaro, inquiétèrent M. de Montemar : son attitude résolue et sa forte position achevèrent de l'atterrer. L'audace des Piémontais s'en accrut; ils firent passer de l'autre côté du Panaro de nombreux détachements pour harceler les avant-postes espagnols, et, franchissant même en force, le 30, sur des ponts jetés dans la nuit, le fleuve en face de San-Ambrosio, près de Spilamberto, s'établirent solidement sur la rive droite. Ils rayonnèrent, le long des montagnes et dans la direction de Bologne, sur les flancs et sur les derrières des Espagnols, immobiles dans leur camp, ne songeant déjà plus qu'à le couvrir contre les entreprises en se retranchant à Castelfranco et Panzino.

En même temps que le gros de l'armée alliée réduisait ainsi M. de Montemar à l'impuissance et à l'expectative, le reste avait investi Modène et l'assiégeait. Le duc d'Este s'y était enfermé avec une partie de ses troupes, mais les jours de la résistance étaient comptés.

Désespérant d'être secouru par les Espagnols, le duc quitte sa capitale dans la nuit du 5 au 6 juin, et se retire à Venise. Deux jours après, la ville était prise; 3 B. piémontais et 1 autrichien y firent leur entrée le 8 juin, et prirent aussitôt leurs dispositions pour assiéger la citadelle, où s'étaient réfugiés les défenseurs. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 11 au 12 juin.

M. de Montemar assistait passivement de son camp de Castelfranco à l'écrasement de son allié. Soit impuissance, soit timidité, il n'osa tenter contre l'armée qui couvrait le siège de Modène aucun coup vigoureux, et recula devant l'attaque de vive force des lignes du Panaro, solidement retranchées par l'ennemi. Renonçant enfin à l'espoir de secourir la citadelle de Modène, dont la chute lui apparaissait désormais comme prochaine et inévitable, il prit le parti d'essayer à couvrir au moins le Mirandolais et, après avoir tourné par leur gauche les lignes ennemies, de livrer bataille entre la Secchia et le Panaro, sur un terrain plus favorable. C'est, du moins, le seul but qu'il paraît rationnel d'attribuer à ses mouvements ultérieurs vers le nord. Il semble difficile d'admettre qu'il ait voulu, dès le milieu de juin, se dérober à l'ennemi et effectuer

une retraite d'ailleurs toujours facile directement par Bologne, l'ennemi n'ayant de ce côté que des coureurs, entreprenants sans doute, mais certainement impuissants à entraver la marche d'une troupe compacte.

Ce fut dans la nuit du 17 au 18 juin que l'armée espagnole quitta ses positions de Castelfranco; le soir du 18, elle campait à Castel-San-Giovanni, le 19 à Cento, derrière le canal Saint-Jean. Le 25, elle était à Santa-Bianca, sur le Panaro, jetait en face de Bondeno un pont sur le fleuve, et dirigeait sur ce village un fort détachement sous les ordres de M. de Gages; le 26, tout entière sur la rive gauche, elle campait le long de la route de Revère, la gauche à Bondeno, la droite s'étendant jusqu'au Pô.

Elle avait trouvé jusqu'à Bondeno les passages du Panaro gardés et défendus, et, dans son mouvement de flanc, avait été suivie sur la rive gauche par une portion de l'armée du roi de Sardaigne, principalement composée de cavalerie.

Un renfort important (1), arrivé dès les premiers jours de juin au camp de Collegara, avait permis de détacher dans cette direction, sans affaiblir l'armée chargée de couvrir le siège de Modène, un corps sous les ordres de M. d'Apremont, qui s'était porté de sa personne, dès le 18 juin, à Buonporto et lancé, le 19, sur Finale. L'armée elle-même opérait en même temps un mouvement sur sa gauche, de manière à pouvoir se porter, s'il était nécessaire, au secours de M. d'Apremont, qui, le 20, occupait Campo-Santo, et, le 26, Finale, couvrant avec sa cavalerie tout le terrain jusqu'à Massa, et observant ainsi l'armée espagnole, qui, à cette date, campait à la rive gauche du Panaro, devant Bondeno.

Cependant le siège de la citadelle de Modène avançait, et les B. austro-sardes qui y étaient employés le poussaient avec vigueur. Quinze jours suffirent pour amener les défenseurs à capituler. Le 29 juin, la garnison déposait les armes; une partie des troupes prisonnières était envoyée à Alexandrie; le reste, pour éviter la

(1) Le roi de Sardaigne, en dehors de ces troupes irrégulières arrivant de Hongrie, se faisait rejoindre par 5 B. nouvellement levés en Piémont. Dans le même moment il mettait sur pied, dans les départements de Pignerol, Mondovi et Coni, 15,000 miliciens, bientôt enrégimentés comme les autres B. nationaux. Ceux de Fossano, de Savigliano et de Saluces, s'assemblant déjà, le mettaient dans la possibilité de tirer de son pays de nouvelles troupes pour renforcer son armée. (D. G. vol. 3016.)

captivité, s'engageait dans l'armée piémontaise. Celle-ci, ainsi renforcée, accrue d'ailleurs des troupes retenues jusqu'ici par le siège, et désormais libre de ses mouvements, ne demeura pas longtemps dans l'inaction. Modène occupée, la Mirandole restait à prendre.

C'est sur cette ville que le roi de Sardaigne résolut de concentrer ses efforts, afin de s'assurer, par sa chute, la possession du reste des États du duc d'Este, et d'enlever aux Espagnols un point d'appui servant à leurs opérations futures.

Il donna donc les ordres de départ pour le 9 juillet. Au jour fixé, ses troupes s'ébranlèrent sur deux colonnes parallèles, les Autrichiens le long du Panaro, les Piémontais à leur gauche. Ils vinrent camper, les premiers à Buonporto, les seconds à Bastiglia. Le 11, toute l'armée était à Villafranca, le 12 à San-Possidonio. Dans la nuit du 15 au 16, la tranchée était ouverte devant la Mirandole, et, le 22, la place capitulait.

Comme à Castelfranco, M. de Montemar se montra peu entreprenant à Bondeno. Craignait-il un ennemi devenu peut-être supérieur en nombre par suite de l'arrivée de renforts successifs? redoutait-il de combattre avec une rivière à dos, n'ayant à sa disposition, en cas d'échec, que le passage de Bondeno, ou bien fut-il surpris par la rapidité des événements? Par le fait, depuis le 26 juin, il resta inactif dans son camp de Bondeno, surveillé par M. d'Apremont dont l'infanterie occupait Finale et la cavalerie battait la campagne entre Finale et Massa.

Le 13 juillet, il apprend l'arrivée de l'armée entière du roi de Sardaigne autour de la Mirandole, et que M. d'Apremont a fait passer à Finale un corps d'infanterie sur la rive droite du Panaro. Sa position à Bondeno ne lui inspire plus aucune confiance; il craint d'être attaqué en face, il redoute de voir ses communications compromises. Il lève à la hâte son camp et reprend derrière le Panaro son ancienne position à Santa-Bianca, et, dès l'avis de la chute de la Mirandole, qui renverse ses espérances d'empêcher le duché de Modène de tomber aux mains de ses adversaires, et qui lui fait appréhender d'avoir bientôt sur les bras toutes leurs forces disponibles, il opère, le 24 juillet, une retraite précipitée du côté de Rimini. La route ne lui semblant pas sûre du côté du sud, où M. d'Apremont peut, d'un moment à l'autre, lancer par Finale

toute sa cavalerie, il franchit, à hauteur de Bondeno, le Pô di Primaro, et, couvert par ce bras du fleuve, se dirige sur Ferrare et Traghetto.

Pendant que le dévouement des Hongrois lui donnait une armée, l'impératrice ranimait en sa faveur l'Angleterre, engagée dans une guerre maritime contre l'Espagne, et cette puissance prit bientôt le parti de la maison d'Autriche. La Hollande, au dire de Frédéric, une chaloupe à la remorque d'un vaisseau de ligne anglais, la suivit, et le roi de Sardaigne, craignant l'absorption complète de l'Italie par l'Espagne, s'engagea à défendre le Milanais contre ses anciens alliés. Cette première défection fut suivie de beaucoup d'autres. Le roi de Prusse signe, après sa nouvelle victoire de Czaslau, le traité de Berlin (28 juillet 1742) avec Marie-Thérèse, qui lui abandonne la Silésie. L'électeur de Saxe suivit son exemple, et, en dehors de l'électeur de Bavière, nous n'avions plus un seul allié en Allemagne.

L'armée du roi de Sardaigne marche en même temps pour poursuivre M. de Montemar et lui couper la retraite. Elle s'avance par Cento dans la direction de Faënza.

Dès le 25, sa cavalerie est à Mezzolara, à quelques lieues de Traghetto; mais l'infanterie est encore loin et M. d'Apremont ne peut seul s'opposer à la marche des Espagnols, qui, sentant le danger d'être coupés de Rimini et rejetés du côté des lagunes de Comacchio, précipitent leur retraite, traversent, à peine arrivés à Traghetto, le Pô di Primaro dans la nuit du 26 au 27, et vont camper le soir même à Lugo et, le 29, à Ravenne.

Dès lors la poursuite se ralentit. Cependant le roi de Sardaigne cherche encore à prévenir à Rimini M. de Montemar; il appuie à droite, reprend avec ses troupes le grand chemin de Bologne, arrive, le 29, à Castel-San-Pietro, campe, le 30, à Imola, le 3 août, à Faënza, le 4, à Forli, le 6, à Cesena, où les Autrichiens, qui le suivaient, le joignent le lendemain.

Mais déjà les Espagnols, passant par Cervia, l'ont précédé à Rimini et sont campés, protégés par une forte arrière-garde établie à Savignano. Il est trop tard pour envelopper l'ennemi, on l'attaque de front. Savignano est enlevé brillamment le 9 août, et on marche sur Rimini; M. de Montemar, reculant devant une action décisive, se hâte d'évacuer ses positions et, abandonnant

décidément la lutte, se retire, le 9, à la Cattolica, le 10, à Fano et, le 11, à Sinigaglia, d'où il prend la route des Apennins et arrive, le 18, à Foligno. Il y cantonne son infanterie, établit sa cavalerie à Pérouse. Son armée, démoralisée par la campagne infructueuse qu'elle vient d'entreprendre, s'y affaiblit encore par le départ des Napolitains, rappelés par leur roi (1), sous la pression de l'Angleterre.

L'Angleterre, énergiquement opposée aux succès des Espagnols, venait d'envoyer, le 18 août, devant Naples le capitaine Martin, depuis amiral, à la tête d'une flotte composée de vaisseaux de guerre, frégates et brûlots, avec ordre de bombarder cette capitale, si les troupes napolitaines ne recevaient immédiatement l'ordre de cesser de prendre part à la lutte et de garder une neutralité absolue. Naples n'était pas défendu; le roi don Carlos dut se soumettre. Ses soldats se séparèrent donc de M. de Montemar à Foligno et reprirent par Spolète et Reggio la route de leur pays. Cette diversion de l'Angleterre était d'autant plus heureuse pour le roi de Sardaigne que des événements graves l'appelaient d'urgence en Savoie, et que, forcé de s'affaiblir sur la ligne du Pô, il eût couru le risque d'y être une seconde fois attaqué par des forces désormais supérieures, si l'armée de M. de Montemar eût conservé sa cohésion et sa force numérique. La défection forcée des Napolitains lui donnait de ce côté, pour quelque temps du moins, des garanties de sécurité.

C'est en marchant sur Rimini que le roi Emmanuel-Philibert apprit l'arrivée d'une nouvelle armée espagnole s'avançant par la France de l'autre côté des Alpes, et menaçant la Savoie dégarnie. Il suspendit immédiatement la marche de son armée, évacua même le terrain conquis sur les Espagnols. Dès le 13 août, alors que M. de Montemar repassait les Apennins, les troupes piémontaises reprirent la route de Bologne; les troupes autrichiennes les suivirent le 15, et, tandis que les premiers gagnaient à la hâte la Lombardie, M. de Traun arrêta à Modène sa marche rétrograde et cantonna ses soldats derrière le Panaro, occupant et couvrant le duché conquis. M. d'Apremont, avec 10 B. et 9 E. piémontais,

(1) Le commodore Martin, détaché avec une escadre par le vice-amiral Mathews, avait forcé, par son apparition devant Naples, le roi Charles VII de se déclarer neutre. Cet événement a lieu le 20 août.

resta sous ses ordres, prêt à le soutenir en cas d'une nouvelle attaque.

L'armée espagnole, qui menaçait la Savoie, était à cette époque en pleine marche de l'autre côté des Alpes. Elle était composée de 20 B. et de 28 E. et commandée par le troisième fils du roi d'Espagne, l'infant don Philippe, jeune homme de vingt-deux ans, qui débutait dans le métier de général sous les yeux du comte de Glimes, placé sous ses ordres, mais en réalité son conseiller et son guide. Cette armée, dès la fin de février, rassemblée à Barcelone comme les deux corps qui avaient abordé en Italie avec M. de Montemar, et peu après l'embarquement de ceux-ci, n'avait pas suivi le même itinéraire. La France ayant autorisé son passage par son territoire, elle franchissait les Pyrénées, fractionnée en plusieurs colonnes échelonnées.

Avec la première colonne marchait don Philippe; parti de Barcelone le 15 mars, arrivé le 17 à Perpignan, il avait traversé le Roussillon, le Languedoc et la Provence, et se trouvait le 18 avril devant Antibes. Les dernières colonnes le rejoignaient, et, le 29 mai, toute l'armée prenait ses cantonnements dans la basse Provence, la cavalerie du côté d'Antibes, l'infanterie dans les places avoisinantes, le quartier général à Grasse.

Les projets de la cour d'Espagne étaient de faire concourir ces troupes à la conquête de Parme et de Plaisance, de les embarquer à Antibes et de les diriger par la Spezzia sur le Panaro, de manière à renforcer et à soutenir de ce côté M. de Montemar. On dut y renoncer, la mer n'était pas libre. Les Anglais, à l'affût de toute occasion de contrecarrer les desseins de l'Espagne, avaient réuni dans la Méditerranée des flottes imposantes et y promenaient en vainqueurs leur pavillon. Le capitaine Norris croisait entre le cap Roux et Villefranche, et son prestige sur mer y était si peu contesté qu'il osait impunément violer le droit des gens en incendiant, dans le port neutre de Saint-Tropez, cinq galères espagnoles y ayant cherché un refuge.

L'entrée de l'Italie était donc interdite à l'armée du côté de la mer; elle lui était fermée également du côté du comté de Nice, gardé par une ligne de 12 B. piémontais, échelonnés de Nice à Coni, pouvant facilement l'arrêter au col de Tende. C'est alors que l'infant don Philippe songea à porter ses efforts sur la Savoie; et la cour de

Madrid approuva son dessein. Bien que Modène et la Mirandole eussent déjà succombé, et que M. de Montemar fût en pleine retraite, les Espagnols pensaient que le roi de Sardaigne avec ses troupes serait très occupé sur le Pô et ne pourrait arriver à temps pour protéger la Savoie, et qu'une fois maîtres de ce duché, il lui serait difficile de les en expulser.

Ce fut dans les premiers jours d'août que les troupes quittèrent leurs cantonnements de la basse Provence (1), dans la direction du nord. L'infanterie, sous M. de Glimes, traversa les contreforts des Alpes et prit la direction de Barcelonnette et de Briançon, se couvrant dans sa marche par des démonstrations sur son flanc droit. Partout les passages étaient gardés par des détachements; la vigilance du roi de Sardaigne n'était point en défaut, et nulle porte n'était ouverte pour pénétrer dans le Piémont, quoique protégé insuffisamment de ce côté par un faible corps de 8 E. et quelques B., réunis à la hâte à Saluces, avec M. de Cumane. Après avoir atteint Briançon, les troupes de M. de Glimes, suivant la vallée de Neuvache, apparurent bientôt au col du Galibier. La vallée de l'Arc, la Maurienne, étaient à leurs pieds, la Savoie sans défense à leur merci; en proie à une panique bien justifiée, les habitants cachaient ou faisaient passer en Piémont leurs effets les plus précieux.

M. de Glimes, arrivé le 28 août à Saint-Michel, occupa sans coup férir avec le gros de son infanterie le comté de Maurienne, tandis que son avant-garde, portée le 1er septembre sur Moutiers, prenait possession de la vallée de l'Isère. La cavalerie, de son côté, qui avait marché par Gap et Grenoble, arrivait à Chambéry. La Savoie était dès lors aux mains des Espagnols.

(1) Les affaires d'Italie en ce moment n'étaient qu'accessoires aux grands objets qui intéressaient l'Europe, l'Allemagne seule devait en décider.

Depuis la défection du roi de Prusse, suivie de celle des Saxons, tout le poids de la guerre appartenait à la France. L'armée de la reine de Hongrie prenait de tels avantages sur celle du roi, renfermée dans Prague, sans vivres, sans communication, qu'elle se trouvait à toute extrémité; ce qui détermina à diriger sur la Bohême l'armée de M. de Maillebois, et à tenter en même temps des conditions désavantageuses par la voie d'une négociation directe avec la reine. D'un autre côté, les Anglais, dirigeant des troupes dans des quartiers d'hiver dans les Pays-Bas autrichiens, commençaient à former avec ces derniers des forces assez considérables pour donner à la France des inquiétudes réelles et pour la forcer de tenir sur ses frontières toutes ses troupes qui n'étaient pas employées en Allemagne.

Don Philippe, satisfait de son facile succès, organisa aussitôt ses troupes dans leurs cantonnements. Son quartier général est transporté de Saint-Jean de Maurienne, où il avait rejoint son armée le 3 mai, à Chambéry, où il arrive le 16. Les troupes furent réparties dans les vallées de l'Isère et de l'Arc de manière à se concentrer rapidement. Les avant-postes sont portés à Moutiers, surveillant le passage du mont Saint-Bernard, et à Saint-André, petite ville située à quelques lieues du fort de la Brunette, pour garder les débouchés du mont Cenis.

L'armée espagnole, maîtresse incontestée du pays, à l'abri derrière les neiges des Alpes, comptait sur une longue sécurité : son attente fut bientôt déçue; le roi de Sardaigne, vainqueur de M. de Montemar, accourait à grands pas des frontières de la Romagne pour délivrer de l'occupation étrangère le berceau de sa dynastie.

Il avait laissé sur le Panaro M. de Traun avec les Autrichiens, et une partie de ses propres troupes aux ordres de M. d'Apremont; mais le reste de son armée s'acheminait vers le Piémont, et 20,000 hommes environ, déjà rassemblés à Aost et à Suze, attendaient au pied des Alpes ses ordres pour s'élancer sur la Savoie. Il quitte Turin de sa personne le 29 septembre, remontant la Dora, arrive à Aoste le 30; il y prend le commandement direct des 12 B. et des 10 E. destinés à former la colonne de droite et à assaillir la Savoie du côté du Saint-Bernard; il place sous les ordres de M. de Schulembourg la colonne de gauche, composée de 10 B., qui doit partir de Suze et franchir le mont Cenis.

Le 5 octobre, les deux colonnes marchent à la fois. Le 7, M. de Schulembourg était à Saint-Michel sur l'Arc ; le 8, le roi avait dépassé les gorges de Moutiers, apparaissait à Conflans, campant à la droite de l'Isère, près de l'Hôpital.

Les Espagnols, surpris, s'étaient hâtés de replier leurs avant-postes et de se concentrer sur Saint-Jean de Maurienne, où ils s'étaient retranchés. En présence des mouvements des Piémontais à Saint-Michel, leur barrant la route de Briançon, et à Conflans, menaçant leurs communications avec Chambéry, ils avaient conçu des craintes fondées, sur leurs passages avec le Dauphiné, et, pour éviter d'être enfermés et cernés dans l'étroite vallée de l'Arc, si le roi de Sardaigne les précédait à Aiguebelle, ils s'é-

taient à la hâte repliés, le 11, par Saint-Pierre d'Albigny dans la direction de Montmélian. Les Piémontais les suivirent, M. de Schulembourg marcha par Aiguebelle; Emmanuel-Philibert avec son avant-garde se porta, le 14, sur Saint-Pierre d'Albigny et, le 15, sur Cruet, où il s'établit avec de la cavalerie et des grenadiers en face des Espagnols.

Ceux-ci ne jugèrent pas prudent de l'attendre à Montmélian, où ils étaient depuis quatre jours, et reculèrent jusqu'à Chapareillan; puis, repassant la frontière, ils vinrent camper, le 16, sous le fort Barraux. Ils y établirent solidement leur infanterie; leur cavalerie s'étendit en arrière dans la direction de Grenoble, et, pendant la période d'inaction qui suivit, l'infant installa son quartier général à Montalier.

Le roi de Sardaigne avait atteint son but : pas un soldat espagnol ne restait sur la terre de Savoie. Il s'arrêta; les forces dont il disposait, à peu près égales à celles de ses adversaires, ne lui permettaient pas de porter plus loin la guerre et de s'exposer, en violant le territoire français, à s'attirer sur les bras les armées du roi de France, allié, il est vrai, des Espagnols, mais jusqu'ici allié passif. Il se contenta donc d'observer le camp de don Philippe, avec ses troupes à portée.

Dès le 16 octobre, arrivées à Montmélian, elles y restèrent compactes jusqu'aux premiers jours de novembre, puis furent réparties en trois corps, l'un restant à Montmélian avec le quartier général, le second à Chambéry, le troisième à Planaize. Les Marches furent occupées par un détachement.

Cependant don Philippe recevait des renforts : les convalescents venant d'Espagne et 2 B. l'avaient déjà rejoint à son camp des Barraux, d'autres secours étaient en route; la supériorité numérique lui était acquise.

Au mouvement inaccoutumé qui régnait dans les lignes ennemies, le roi de Sardaigne ne se méprit pas sur leur intention arrêtée de reprendre bientôt l'offensive, et dès le 10 novembre il occupait ses positions de combat. Il concentre de nouveau ses troupes sous Montmélian, la droite aux Marches, la gauche à l'Isère, couvre son front de retranchements et occupe solidement le couvent de Notre-Dame de Mians, la ferme de Faveras et le château d'Apremont. Pendant plus d'un mois, il y attendit les Espagnols.

Ceux-ci ne s'ébranlèrent que le 18 décembre. M. de la Mina (1) les commandait; il venait de remplacer M. de Glimes et paraissait décidé à imprimer aux opérations une impulsion plus énergique. Dès son arrivée, son plan de campagne est arrêté : au lieu d'assaillir de face les lignes piémontaises, il les tournera par leur droite. Le château d'Apremont est le seul obstacle à briser, c'est sur lui qu'il concentrera ses efforts. Ce plan était bien conçu; il devait réussir.

Le 18 décembre, tandis que les miquelets passent sur la rive gauche de l'Isère et s'emparent du château de Mollettes, M. de la Mina se présente avec toute son armée en vue des lignes de Montmélian, pour s'assurer de la force de son ennemi sur ce point et le tromper sur ses véritables projets; mais dès le lendemain il dessine nettement son mouvement par sa gauche; sa cavalerie reste en bataille dans la plaine, son infanterie couronne les hauteurs en face de Notre-Dame de Mians, et une colonne se porte résolument à l'assaut du château d'Apremont. Surpris, le roi de Sardaigne, avec sa promptitude ordinaire, fait face au danger : il porte son armée sur sa droite, l'établit sur deux lignes, sous Notre-Dame de Mians, en face du gros de l'infanterie ennemie, et à la hâte occupe Chambéry.

Le château d'Apremont ne peut tenir longtemps; le 21, il est au pouvoir des Espagnols, qui dès le 22 se sont déjà portés avec M. de Sada jusqu'à Saint-Bardolphe, débordant le camp piémontais et menaçant de couper l'extrême droite. La position n'est plus tenable pour Emmanuel-Philibert; le 26, il se décide à la retraite. Chambéry est évacué dans la nuit, Notre-Dame de Mians et les Marches sont abandonnées le lendemain, et toute l'armée piémontaise se concentre, le 27, aux abords de Montmélian. Bientôt elle y est pressée par les troupes espagnoles qui ont débordé

(1) Don Jaime Miguel de Guzman, marquis de la Mina, duc de Lecera et prince de Massa, né le 15 janvier 1690. Capitaine dans le régiment de cavalerie Pozzobianco, colonel et brigadier aux dragons de Lusitania, très apprécié par le duc de Montemar, qui lui confia des entreprises périlleuses. 1736, ambassadeur en France. 1742, oblige le roi de Sardaigne à repasser les Alpes. 1754, capitaine général de Catalogne. Mort à Barcelone, le 15 janvier 1767. Laissa en manuscrits la guerre de Sardaigne et de Sicile ; son dictionnaire de fortification ; sa guerre de Lombardie en 1734, 1735 et 1736.

sa droite. M. de Sada a occupé Chambéry; l'infant a pris possession de Notre-Dame de Mians et des Marches, et lance ses colonnes en avant. Elle fait tête à l'ennemi, le contient quelque temps; mais, attaquée sur toute la ligne de ses avant-postes, elle se replie enfin, le 29, sur Saint-Pierre d'Albigny, où elle se sépare, le 31 décembre, en deux corps : l'un remonte par Conflans la vallée de l'Isère pour repasser le mont Saint-Bernard; l'autre suit la vallée de l'Arc par Aiguebelle et Saint-Jean de Maurienne, se dirigeant du côté du mont Cenis, suivi et harcelé vivement par la cavalerie espagnole, dont la marche n'avait pu être arrêtée par la rupture des ponts de Montmélian, de Fréterive et de Conflans.

A la fin de l'année 1742, les Piémontais évacuaient précipitamment la Savoie et les Espagnols reprenaient possession de ce duché; également sur le Panaro, les Autrichiens et les Espagnols se trouvèrent de nouveau face à face. L'armée de M. de Montemar avait en effet repassé les Apennins. Retirée, le 18 août, dans ses cantonnements de Foligno et de Pérouse, elle n'avait pas tardé à combler, par l'arrivée de nombreux déserteurs, les vides produits dans ses rangs par la défection forcée des Napolitains. A la fin de septembre, alors que le roi de Sardaigne franchissait les Alpes pour refouler l'infant don Philippe, et que M. de Traun restait seul à couvrir le Modénais, elle avait repris l'offensive et s'était portée le 9 octobre sur Rimini, le 15 sur Cesena, et le 25 sur Bologne.

M. de Gages avait remplacé M. de Montemar.

Les Autrichiens de M. de Traun et les Piémontais de M. d'Apremont ne songeaient point à entraver sa marche; ils avaient pris position sur le Panaro et attendaient, les premiers à Buonporto, les seconds à Collegara. La cavalerie, d'abord cantonnée à Lugo, s'était repliée sur le gros de l'armée dès le 16 septembre. Malgré l'arrivée, le 25 octobre, de Piémontais envoyés de Parme et de Plaisance au camp de M. de Traun, par le roi de Sardaigne, la force numérique des deux adversaires restait à peu près égale. M. de Gages, à la même date, recevait à Bologne un renfort de 3 régiments d'infanterie et de 2 régiments de cavalerie napolitains, que le roi don Carlos, mis en mesure de protéger sa capitale contre une nouvelle menace des Anglais, lui envoyait au mépris de la promesse de neutralité arrachée malgré lui.

Les deux partis étaient en présence sans en venir aux mains :

M. de Gages n'osant forcer le passage du Panaro, et attendant que l'ennemi sortît de ses lignes; M. de Traun trop convaincu de la force de sa position pour aller tenter sur un terrain moins favorable la fortune des armes. Pour amener son adversaire à s'engager, ce dernier avait poussé en vain, le 6 novembre, des détachements à Bazzano, Crespelano, Samoggia, San-Giovanni; M. de Gages n'était point sorti de son camp.

Il était devenu dès lors évident, vu la saison déjà avancée, que la lutte n'aurait pas de dénouement en 1742. M. de Traun, le premier, jugeant inutile de prolonger une situation sans issue, avait donc rappelé à lui, le 15 novembre, tous ses détachements, à l'exception d'un corps envoyé, le 6 novembre, aux bains de Porretta, sur la frontière de Toscane, et établi ses troupes dans des cantonnements à la gauche du Panaro. Les Piémontais de M. d'Apremont s'étaient portés en arrière dans les États de Parme et de Plaisance, et, peu après, les Espagnols, suivant leur exemple, avaient levé leur camp de Bologne, le 26 décembre, pour prendre leurs quartiers d'hiver, partie dans le Bolonais, partie dans la Romagne, autour d'Imola, où M. de Gages avait installé son quartier général.

Cependant le roi de Sardaigne, poursuivi par les Espagnols en Savoie, campait le 1er janvier 1743 à Saint-Michel, le 2 à Saint-André; puis il franchit l'Arc en aval du Bourget, et, mettant cette rivière entre lui et ses ennemis, en remonte le cours jusqu'à Termignon, en face duquel il parut le 3, et à Lans-le-Villars le 5. Don Philippe cesse alors de s'attacher à ses pas, et, voyant son adversaire lui échapper, ramène son armée en arrière pour l'établir dans ses cantonnements d'hiver.

Charles-Emmanuel repasse tranquillement en Piémont et franchit le mont Cenis malgré la rigueur de la saison. Sans perdre un instant, il se rend à Turin et y donne ses premiers ordres pour la mise en état de défense de tous les passages des Alpes, ne songeant déjà plus à se faire assaillant et ne se préoccupant que de défendre contre une invasion, pour le printemps prochain, ses États en deçà des montagnes. Il n'était, du reste, pas le seul occupé des préparatifs en vue d'une nouvelle conflagration; de tous les côtés on armait; la république de Venise, elle-même, levait 20,000 hommes pour faire respecter sa neutralité.

Dès les derniers jours de janvier, M. de Gages (1) avait de nouveau concentré son armée à Bologne. Il reprit l'offensive au commencement de février. Le 2, il se porte sur Crevalcore et franchit le Panaro le 3, tandis que ses détachements lancés en avant surprenaient les postes isolés de l'ennemi et s'emparaient de leurs magasins. Laissant un fort détachement aux ponts du Panaro, il s'avance, le 4, dans la direction de Soliera. Mais M. de Traun était sur ses gardes et déjà son armée était presque en entier concentrée à Buonporto, menaçant les flancs et les derrières des Espagnols, qui reculèrent et revinrent, le 5, camper à Campo-Santo sur le Panaro. Hésitant d'abord entre une retraite immédiate et une lutte sur ce terrain, M. de Gages se décide enfin à livrer bataille. Son artillerie, ayant déjà franchi le Panaro, est ramenée dans la nuit du 6 au 7 sur la rive gauche du fleuve, et il y attend avec résolution le choc des Autrichiens. Ceux-ci, partis de Buonporto le 7, arrivèrent le soir en face des Espagnols, et dans chaque camp on consacra la nuit aux préparatifs de combat.

La bataille de Campo-Santo, livrée le 8 février, fut sanglante et indécise. Des deux côtés les pertes furent égales et les positions du matin conservées. Comme opération tactique, aucun des

(1) De Gages (comte), né à Mons le 27 décembre 1682. Mort à Pampelune, le 31 janvier 1753.

La cour d'Espagne destitua le brillant vainqueur des Autrichiens à Bitonto et le remplaça par le comte de Gages. Jeune, il avait la faveur de ses souverains, et c'est sur lui que la reine comptait pour réparer l'échec de Montemar. Elle en était même si assurée qu'elle envoya l'ordre précis au comte de Gages d'envahir la Lombardie, d'attaquer l'ennemi trois jours après la réception de cet ordre, ou de quitter le commandement. Quelques précautions qu'il prît pour cacher ses mouvements, ils n'échappèrent pas au général Traun. Le combat de Campo-Santo fut opiniâtre et sanglant, bien qu'à l'avantage des Espagnols ; le résultat fut sans importance, mais ils couchèrent sur le champ de bataille. La cour de Madrid ne laissa pas perdre l'occasion de sonner la victoire, et M. de Gages fut nommé capitaine général et comte de Campo-Santo. Après cette campagne, il se distingua encore en 1744, 1745 et 1746. Sa retraite après la bataille de Campo-Freddo, lorsque don Philippe eut repassé le Pô et perdu toutes ses conquêtes, fut regardée comme un des plus beaux faits de guerre. C'était le sentiment de Frédéric, juge plus compétent que J.-J. Rousseau, qui cependant s'exprime ainsi :

« C'est alors que le comte de Gages, après avoir battu les Autrichiens dans la « Lombardie, fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de ce « siècle et dont l'Europe a trop peu parlé. » (*Confessions*, part. II, liv. VII.)

partis ne put s'attribuer la victoire; au point de vue stratégique, ce fut plutôt un échec pour les Espagnols, qui dès lors ne pouvaient persévérer dans leurs projets sur le duché de Modène. M. de Gages le comprit ainsi, et ordonna la retraite dès le lendemain. Elle se fit en bon ordre; l'armée franchit le Panaro, replia les ponts et se retira, le 10, dans son ancien camp de Saint-Michel, près de Bologne. Les Autrichiens, de leur côté, reprirent leurs quartiers en arrière du Panaro. Avant le combat de Campo-Santo, les alliés, établis sur la Lenza, prêts à entrer dans les États de Modène, pressaient vivement le duc de se déclarer positivement, ayant des engagements avec trois couronnes. Comme on lui demandait Modène et la Mirandole, il résolut de se retirer à Venise et de laisser aux Espagnols, qui s'approchaient du Panaro, le soin de défendre ses États. Le baron de Carpène en avertit le roi de Sardaigne, qui en fit part à M. le marquis d'Ormea, sur le parti à prendre. Comme les alliés s'avançaient au delà du Pô, dans le Ferrarais, des détachements pouvaient s'emparer facilement de lui. C'était l'avis du roi; mais M. d'Ormea lui représenta qu'en le faisant prisonnier et sa cour, cela coûterait aussi cher qu'un beau régiment; qu'au contraire, en le laissant échapper avant d'avoir donné réponse aux propositions, cette fuite prouverait sa mauvaise foi et ses engagements antérieurs avec l'ennemi, et alors on serait en droit de traiter ses États en conséquence. Cet avis prévalut, et le duc de Modène se retira tranquillement à Venise, d'où il se rendit à l'armée combinée, à la charge des deux couronnes. Peu satisfait de l'abandon dans lequel on le laissa, il se flatta d'être mieux reçu de nos ennemis; il partit pour Londres, reçut du roi de grandes marques d'amitié, honneur qu'il devait à la maison d'Este (1), et vécut avec George III dans une grande intimité.

Pendant ce temps, le roi de Naples, don Carlos, toujours préoccupé d'apporter aux armées de son père un concours plus actif, levait de nouvelles troupes qu'il plaçait aux frontières de ses États, sous le prétexte d'en garantir la sécurité, mais en réalité dans le but de les tenir à portée du théâtre des événements, où il se proposait de les envoyer grossir l'armée espagnole dès que la ville et le

(1) La maison de Brunswick avait une tige commune avec les ducs de Ferrare; celle de Modène, des alliances avec celles de Hanovre.

port de Naples, aux fortifications desquels il travaillait sans relâche, seraient mis à l'abri des menaces des Anglais et que, rassuré sur le sort de sa capitale, il pourrait agir. Le roi de France, de son côté, en présence de la tournure des événements, se décidait enfin à intervenir efficacement en faveur de l'Espagne, qui ne pouvait parvenir à faire prévaloir ses droits sur les États d'Italie qu'elle réclamait, et dont les armes n'étaient jusqu'ici pas heureuses.

On résolut à ce moment, à Versailles, d'envoyer en Dauphiné un corps de 14 B. français pour renforcer l'armée de don Philippe et lui permettre de porter la guerre au delà des Alpes, ce qu'il ne pouvait faire avec ses seules troupes. Il fut arrêté que ce corps opérerait conjointement avec les Espagnols et serait placé sous les ordres de l'infant, qui reçut à cet effet une lettre de commandement et un pouvoir écrit. C'est donc seulement en 1743 que la France s'associe activement à la guerre en Italie; c'est à partir de ce moment aussi que le récit des événements présente pour nous plus d'intérêt et demande plus de détails : les considérations qui précèdent, étrangères au rôle de la France, ont été nécessaires pour bien faire comprendre l'origine de la guerre et la situation des partis au moment où la France intervient.

M. de Traun, après la retraite de M. de Gages sur Bologne, ne demeura pas longtemps inactif dans ses quartiers derrière le Panaro. Il en sort le 15 mars; un fort détachement d'infanterie se porte sur Crevalcore et s'y retranche, et toute la cavalerie autrichienne s'avance sur Samoggia, Mirabello, et jusque dans le pays de Ferrare vers Trecenta et Porto-di-Lagusenio.

Harcelé et débordé dans son camp de Bologne, M. de Gages recule encore. Le 26, il campe à Imola; le 27, à Faënza. Son arrière-garde était à Castel-Bolognèse; en face des Autrichiens, qui de Crevalcore s'étaient avancés à sa poursuite, il dut la renforcer, le 28, par des troupes tirées de Faënza, alors que l'avant-garde quittait déjà cette ville et se portait sur Forli.

Les Espagnols maintinrent cependant leur position de Faënza jusqu'au 31 mars, puis se replièrent par Forli et Cesena sur Rimini, où ils arrivèrent le 2 avril. C'est là qu'ils furent rejoints par le duc de Modène, désigné pour remplacer M. de Gages dans le commandement de l'armée. Le nouveau général en chef, dès son arrivée, cessa le mouvement de retraite et prit position à Rimini.

M. de Traun, ne jugeant pas utile de s'éloigner davantage de sa base d'opérations, s'arrêtait en même temps à Faënza et, tout en occupant fortement cette ville, cantonnait ses troupes dans les places environnantes jusque dans le pays de Ferrare.

La décision prise par le roi de France de soutenir la cause de l'Espagne avait fort indisposé l'Angleterre, et cette dernière puissance, sans être encore en guerre avec nous, ne dissimulait pas ses intentions hostiles à notre égard. Nos côtes de la Méditerranée, en présence desquelles l'amiral anglais Mathews croisait avec une flotte de 45 vaisseaux, 5 frégates et quelques brûlots, n'étaient pas en parfaite sécurité; on dut se préoccuper de les mettre en état de défense en prévision de toute éventualité. M. de Mirepoix, gouverneur général de la Provence, reçut des instructions à cet égard et fit aussitôt exécuter sur le littoral tous les travaux nécessaires. Il renouvela, en outre, aux riverains les défenses formelles de communiquer avec les bâtiments anglais et de recevoir dans nos ports un navire quelconque sans avoir vérifié minutieusement sa nationalité; ces précautions, parfois négligées, avaient déjà permis à quelques bâtiments anglais d'aborder un instant entre Saint-Tropez et les îles d'Hyères, et il redoutait avec raison de n'être plus en mesure de s'opposer à un débarquement, si une vigilance rigoureuse n'en déjouait l'essai, ou tout au moins n'en signalait pas à temps les premiers indices. Il porta surtout son attention sur le port de Toulon et se rendit lui-même dans cette place, où, conjointement avec M. de Court de la Bruyère, lieutenant général des armées navales, il prit toutes les dispositions possibles pour la mettre en sûreté. Elle reçut une forte garnison, et les troupes disponibles en Provence furent réparties de manière qu'en trois ou quatre heures 8,000 hommes pouvaient être réunis à Toulon. Ce port, offrant un refuge à de nombreux navires espagnols qui n'osaient plus prendre le large, fut également couvert du côté de la mer par des ouvrages et mis à l'abri de toute insulte. De leur côté, les Espagnols agissaient de même à l'égard du port de Barcelone et, la mer leur étant fermée, faisaient passer par la France les renforts qu'ils envoyaient à l'armée de don Philippe. Ce prince, désormais à la tête de forces supérieures, s'occupe, dès le mois de mai, de porter la guerre au delà des Alpes.

La roi de Sardaigne, sentant ses propres États menacés, mit de son côté tout en œuvre pour en disputer l'entrée. Les forts de la Brunette, d'Exiles et de Fenestrelle, sur lesquels semblait devoir gronder l'orage, furent mis en état et pourvus de vivres, et la plus grande partie de l'armée piémontaise, restée dans le duché de Modène avec M. de Traun, reçut ordre de regagner à grands pas le Piémont.

Charles-Emmanuel ne disposait encore, indépendamment de ses corps de Vaudois ou Barbets et des troupes de garnison, que de 19 B. et 12 compagnies de dragons formant environ 15,000 hommes. Forcé de garder ses frontières depuis Aoste jusqu'à Coni, il les répartit en trois corps d'égale force à peu près. L'un s'établit à Yvrée et au fort de Bard pour fermer le val d'Aoste et défendre la route du petit Saint-Bernard; le second à Vigone, à quatre lieues de Pignerol; le troisième à Coni. 4 B., placés à Suze et sur le chemin du mont Cenis, et les Vaudois sont répartis aux environs du mont Genèvre et du mont Viso, barrant tous les passages, depuis la vallée de Sésane jusqu'à celle de Barcelonnette.

Les troupes françaises destinées à opérer avec l'armée espagnole, désignées et en pleine marche, se dirigeaient sur le Dauphiné. Elles formaient 11 régiments dont 9 français et 2 suisses (1).

Le roi confia, par lettre du 18 août, le commandement de ces 14 B. à M. le comte de Marcieu, lieutenant général subordonné lui-même à l'infant don Philippe. Cet officier général se rendit aussitôt à Grenoble et se concerta avec M. de Sauvigny, gouverneur du Dauphiné, sur le choix des camps, en vue des opérations futures. Deux emplacements furent discutés : l'un dans la vallée de l'Isère, entre Grenoble et Fort-Barraux, l'autre dans la vallée de la Durance, entre Briançon et Mont-Dauphin; après quelques hésitations, Versailles se prononça enfin pour l'adoption de ce dernier, que M. de Marcieu préférait comme plus à proximité des Alpes, et, en conséquence, les troupes reçurent l'ordre de se concentrer à la Bessée, près d'Argentière. Les premiers régiments y arrivèrent vers le 23 août.

De son côté, l'infant don Philippe avait rassemblé, dès le 1er août,

(1) Anjou, 2. Perche, 1. (Vigier, 2. Travers, 2. Suisses). Chaillou, 1. Flandre, 1 Quercy, 1. Ile-de-France, 1. Beauce, 1. Des Landes, 1 Ségur, 1. Soit 14 B.

son armée à Montmélian, aux environs de Saint-Jean de Maurienne, et se préparait à évacuer la Savoie et à repasser en Dauphiné. Il fut décidé que 2,000 hommes, avec M. de Sada, demeureraient en Savoie, et que le reste de l'armée franchirait la frontière de France. Le cavalerie, rassemblée à Montmélian, devait remonter la vallée de Drac et se diriger sur Gap; l'infanterie, concentrée à Saint-Jean de Maurienne et à Saint-Michel, gagnerait directement Briançon.

La cavalerie se mit en marche à la fin d'août; l'infant, accompagné de M. de la Mina, sous ses ordres en qualité de capitaine général, marcha avec elle jusqu'à Grenoble ; il y rallia, le 30, un fort convoi de 1,100 mulets envoyés d'Espagne avec des munitions et quelques pièces de campagne, et, laissant la colonne continuer sa route sur Gap, prit de sa personne, avec M. de la Mina et son escorte seule, la direction de Briançon.

Le roi de Sardaigne, informé du mouvement d'évacuation de la Savoie et du rassemblement considérable sur le point de se former vers Briançon, comprit que ce serait au mont Genèvre ou au mont Viso que se porteraient les efforts de son ennemi, et redoubla dès lors de surveillance de ce côté.

Les troupes retirées du duché de Modène étaient arrivées; elles furent bientôt réparties sur les points les plus menacés, et principalement du côté du mont Viso, comme s'il prévoyait, dès ce moment, le point exact, où il serait attaqué : 4 B. et les Vaudois occupèrent les gorges de San-Martino et de Fenestrelle; 26 B. et des Vaudois se concentrèrent vers Saluces, en face des vallées du Pô et de la Vraita, et le reste de son infanterie s'établit à Demonte. La cavalerie et les dragons restèrent à proximité à Verzolo et Revel.

La cavalerie espagnole arrive à Gap les 5 et 7 septembre. L'infanterie de don Philippe, suivie par les dragons, ne quitte Saint-Jean de Maurienne et Saint-Michel que le 5.

La première colonne, partie de Saint-Jean de Maurienne le 5, campe le même jour près d'Arbane, le 6 près du hameau de Charmettes, vers la source de la Valloire, et, après avoir franchi le col du Galibier, arrive le 7 au Monestier.

La deuxième colonne, partie de Saint-Michel le 5, campe le même jour aux abords de Valloire, le lendemain au pied du mont

de l'Œil-Noir, et, après avoir franchi le col de Neuvache, arrive, le 7, au village de Neuvache.

Les deux colonnes débouchèrent ensemble, le 8 septembre, sur Briançon, en même temps que l'infant don Philippe arrivait de Grenoble. Le départ de l'armée espagnole laissait la Savoie dégarnie; M. de Sada ne pouvait suffire à tenir à lui seul le duché conquis. On dut faire appel à la France, qui fournit 4 B. de milices : 2 furent placés à Montmélian et à Chambéry; les 2 autres eurent pour mission de garder les communications de Briançon à Grenoble et à Chambéry, et furent placés aux cols du Galibier, du Lantaret et de Buffer (entre Monestier et Neuvache).

Depuis le 1er septembre, l'état-major de M. de Marcieu était constitué par M. de Chevert, brigadier d'infanterie, désigné comme major-général; M. de Monteynard, aide-major général des logis; M. de Rochefort, prévôt de l'armée. Le 6, 12 B., déjà réunis au camp de la Bessée, s'établissaient sur une seule ligne au bord même de la Durance, à cheval sur la grande route de Briançon à Mont-Dauphin, faisant face aux montagnes. La gauche touchait Girodon, en arrière de la Bessée; le centre campait au pied des rochers de Balmevieille, et la droite vers Bonnasses. Les 7 B. de droite étaient en avant de la route, les 5 B. de gauche entre cette route et la Durance; l'arrivée du treizième, ayant eu lieu le 15, l'on n'attendait plus que le régiment de Ségur, qui devait rejoindre le 25 seulement. L'infant s'était rendu au camp, avait vu les troupes sous les armes et y reçut, comme petit-fils du roi Louis XIV et gendre du roi Louis XV, les honneurs dus à un fils de France. L'armée d'Espagne, de son côté, comprenait alors 49 B. et 38 E.; son infanterie était tout entière sous Briançon; 30 E. de cavalerie occupaient Gap, et 8 E. de dragons le Monestier.

A son arrivée à Briançon, M. de la Mina présente ses projets à M. de Marcieu. C'était bien par le mont Viso qu'il déboucherait en Piémont. Malgré les objections sur les difficultés d'une telle opération dans une saison aussi avancée, il persévéra dans sa résolution; il avait, disait-il, des ordres si précis de sa cour, qu'il fallait plutôt périr à la besogne que de renoncer à cette entreprise. M. de Marcieu fit part de ces plans hasardeux à Versailles; ses avertissements ne semblent pas avoir été écoutés.

Le 11, le roi écrivait à l'infant sa résolution de l'aider de tout

son pouvoir dans cette guerre, que les 14 B. envoyés ne devaient pas garder les places et forteresses en arrière, mais bien marcher avec lui et tenir la campagne avec les Espagnols; en un mot, son intention était qu'ils fussent entièrement et sans restriction à ses ordres. Cette démarche, au moment où les projets imprudents de M. de la Mina étaient déjà connus, semble malheureusement établir qu'à Versailles, aussi bien qu'à Madrid, ces projets devenaient des ordres. Le ministre de la guerre donna à M. de Sauvigny des instructions conformes aux intentions du roi, et approuva toutes les mesures prises en Dauphiné par les soins de ce gouverneur pour procurer des vivres aux Espagnols. Les deux ingénieurs de l'armée de don Philippe étant tombés malades, M. de Bourcet, ingénieur en chef des places de Mont-Dauphin et de Queyras, employé comme aide-major auprès de M. de Marcieu, communique à M. de la Mina les plans en sa possession et lui remet les itinéraires à suivre pour pénétrer en Piémont et pousser, s'il y avait lieu, jusqu'au duché de Plaisance. La France, ainsi de plus en plus engagée dans la lutte, se montrait décidément en faveur du gendre du roi.

Pendant ce temps, Marie-Thérèse concluait à Worms (1), le 13 septembre, avec le roi de Sardaigne et la Grande-Bretagne un traité provisionnel cédant à ce dernier le pays de Vigevano, les duchés de Parme et de Plaisance et le marquisat de Finale. La reine de Hongrie récompensait ainsi les efforts de son utile allié; quant au marquisat de Finale, dépendant de Gênes, qui l'avait acheté en 1713 à l'empereur Charles VI, cette session froissait maladroitement les sentiments de cette république.

En présence de l'imminence des hostilités, toutes relations entre la France et le Piémont avaient cessé. Charles-Emmanuel, le premier, venait d'interdire aux Français l'entrée de ses États. Versailles use de réciprocité et envoie à MM. de Marcieu, de Mirepoix et de Sauvigny l'ordre rigoureux d'interdire la frontière aux Piémontais, même munis de passeports.

Un conseil de guerre, le 22 septembre, chez M. de la Mina, con-

(1) Ce traité de Worms est la confirmation de la convention de Turin, du 1er février 1742, par laquelle les troupes de Marie-Thérèse, en Italie, s'opposeront aux progrès des Espagnols et des Napolitains du côté de Modène et de la Mirandole, pendant que le roi de Sardaigne couvrira les duchés de Milan, Parme et Plaisance.

voque MM. de Marcieu et de Chevert. Il y est décidé de marcher sur Saluces par les chemins du mont Viso ; que l'armée formerait deux colonnes, l'une franco-espagnole, sous M. de Marcieu, l'autre d'Espagnols seulement, sous M. d'Arambourg, lieutenant général, et que les deux colonnes convergeraient sur la Chanal, premier village du Piémont. L'artillerie devait être renforcée de pièces tirées d'Embrun, de Mont-Dauphin, et se concentrer au pied du mont Viso, aux environs de Queyras. Toutes ces dispositions furent prises sans tarder et, le 24 septembre, le mouvement en avant commença.

Une première colonne de 12 B. espagnols, avec M. d'Arambourg, quitte Briançon le 24, campe le même jour au Laus, puis franchit le col d'Hizouard, et s'établit, le 25, à Arvieu. Le 26, elle était à Villevieille, sur le Guil. Une deuxième colonne de 15 B. espagnols (M. de Campo-Santo) quitte Briançon le 24, suit la vallée de la Durance et arrive le même jour à la Roche; le 25, elle était à Guillestre, le 26 à Ceillac, et le 27 au village de Chalperoude.

Une troisième colonne de 19 B. espagnols, sous les ordres de l'infant lui-même, quitte Briançon le 27 seulement. Quelques hussards, et les 8 E. de dragons au Monestier, lui sont adjoints par les vallées de la Durance et du Guil; il s'établit entre Molines et Pierregrosse en passant par Guillestre, Ceillac et le col du Fromage.

La quatrième colonne enfin, de 14 B. français, sous les ordres de M. de Marcieu, marche de la Bessée, le 28, à Guillestre, le 29 à Ceillac, et le 30 près de Chalperoude.

Enfin, le 1er octobre, l'ordre est donné à l'armée franco-espagnole de franchir les Alpes.

Le roi de Sardaigne l'attendait de pied ferme de l'autre côté. Dès le 25 septembre, il avait rassemblé ses troupes. Tout en maintenant à Demonte un petit corps détaché, il avait appelé sa cavalerie à Saluces et s'était porté de sa personne avec presque toute son infanterie à Château-Dauphin, où il barrait la route de la vallée de la Vraita avec 39 B., quelques pièces de canon et nombre de paysans armés ; il y était couvert par les formidables lignes retranchées élevées par ses soins sur les flancs du mont Viso, à hauteur du château du Pont et en arrière du ravin de la Valante.

Sur un autre point de ses États, dans le comté de Nice, il avait

également renforcé ses positions : deux nouvelles batteries, protégées par des retranchements, étaient en construction autour de Nice, l'une dans la direction d'Antibes, l'autre entre Montalban et Villefranche. La présence, dans les eaux de Nice, de l'amiral Mathews était, du reste, suffisante pour rassurer le roi sur toute entreprise contre la sécurité de cette province; mais elle était loin d'être aussi appréciée par les habitants, que l'amiral voulait de force enrôler sur ses navires et qui n'échappaient que par la fuite aux levées de matelots qu'il faisait à terre.

Le 30, toute l'armée était donc réunie entre Chalperoude et Villevieille : les Français à l'extrême droite, à hauteur de Chalperoude, en arrière du ruisseau ; à la gauche et sur l'autre rive, les 15 B. de M. de Campo-Santo, couvrant le terrain jusqu'au confluent des deux ruisseaux venant des cols de Saint-Véran et de l'Agnèle; à hauteur et en avant dans la vallée de Molines, les 19 B. de l'infant avec l'artillerie. Près de Villevieille enfin, à droite et à gauche de ce village, le long du Guil, les 12 B. de M. d'Arambourg. Toutes les troupes campaient en ordre mince, sur une seule ligne.

Le quartier général s'établit au château de Queyras, autour duquel se concentraient les 8 E. de dragons. En même temps, de la cavalerie, détachée de Gap, arrivait à Guillestre et se disposait à suivre l'armée au delà des Alpes.

M. de la Mina, bien qu'il annonçât très haut sa ferme résolution de suivre les ordres positifs qu'il prétendait avoir reçus de Madrid d'attaquer l'ennemi dans ses retranchements au delà des Alpes, variait souvent dans ses projets; ses actes semblaient démentir ses paroles, et les ordres et contre-ordres se succédaient; aussi, en présence de son indécision, peut-on supposer que ses instructions n'étaient pas aussi formelles qu'il le disait.

Pendant ce temps, les troupes autrichiennes, retirées du Bolonais et du Ferrarais, se concentraient de nouveau derrière le Panaro. Le prince Lobkowitz venait d'être placé à leur tête, en remplacement de M. le maréchal de Traun rappelé à Vienne. Arrivé, le 11 septembre, à Carpi avec un renfort de 9 B. et des troupes légères, M. de Lobkowitz prit le commandement de l'armée le 16 septembre et, dès la fin du mois, ordonna un mouvement en avant contre les Espagnols, qui, de leur côté, avaient aussi quitté leurs cantonnements de Rimini et s'avançaient sur Bologne. Il

franchit le Panaro avec une partie de ses troupes, et son avant-garde se porte résolument sur Imola, où elle rencontre les premières troupes espagnoles, en un instant culbutées et refoulées sur Faënza. Décidé à pousser plus loin ses opérations, M. de Lobkowitz rassemble toutes ses forces disponibles et campe, le 5 octobre, à Bologne, laissant la garde des postes du Panaro aux quelques soldats piémontais sous ses ordres. Les Espagnols envoyaient en même temps de nouvelles troupes à Faënza, et par prudence couvraient de retranchements la position de la Cattolica sur leur ligne de retraite.

Le 19 octobre, M. de Lobkowitz marche à l'ennemi et se porte sur Castel-San-Piétro; le 20, sa cavalerie était à Imola et ses troupes légères délogeaient les Espagnols de Faënza et les rejetaient sur Forlinpopoli.

Deux jours après, l'infanterie et la cavalerie, réunies à Imola, venaient camper à Faënza, et l'avant-garde enlevait Forlinpopoli; les Espagnols, en pleine retraite, arrivaient le 25 à la Cattolica, et le 26 à Pesaro et Fano, où ils prenaient position.

M. de Lobkowitz, le 25 à Cesena avec son armée, occupa Rimini le 26 et la Cattolica le 27, au fur et à mesure que les troupes du duc de Modène évacuaient ces villes. Le détachement de la Cattolica fut augmenté.

Soit qu'on ignorât à Versailles les formidables moyens de défense réunis par l'ennemi dans la vallée de la Vraita, soit qu'on eût une confiance trop absolue dans l'élan irrésistible des troupes, on se flattait toujours que les projets de M. de la Mina tourneraient à bien et que l'armée déboucherait heureusement au delà des Alpes. C'était pourtant une entreprise des plus difficiles et des plus téméraires : difficile en ce sens qu'il fallait que toutes les positions successives de la Vraita fussent emportées sans coup férir, de manière à pouvoir hiverner sur le Pô ; téméraire en ce qu'en cas d'échec, l'armée se trouvait fatalement acculée aux montagnes, entassée et cernée dans une gorge dont l'issue du côté de la France pouvait à chaque instant, vers la saison avancée, lui être fermée par les neiges.

L'infant don Philippe quitta, le 2 octobre, le château de Queyras, se mit à la tête de ses troupes, et le même jour elles s'ébranlèrent en deux colonnes pour franchir les Alpes. La première, composée

des divisions espagnoles campées à Molines et à Villevieille, formant 31 B. avec l'artillerie, se dirigea sur le col de l'Agnèle. La deuxième, composée des Français et des Espagnols campés à Chalperoude, formant 29 B., se porta sur le col de Saint-Véran. Le soir, les deux colonnes campaient sur les deux cols, et leurs feux de bivouac, apparaissant sur la crête, éclairaient les versants italiens. L'infant, avec les 8 E. de dragons de son escorte, avait suivi la première colonne, mais s'était arrêté à Costeroux, où il avait établi son quartier général.

Le 4, les deux colonnes, descendant des hauteurs, se portèrent par un mouvement concentrique sur la Chanal, premier village du Piémont, situé à la jonction des deux routes qui franchissent les cols de Saint-Véran et de l'Agnèle.

M. de Marcieu, tombé malade, n'avait point franchi la frontière avec ses soldats, et avait remis le commandement de ses 14 B. à M. le chevalier de Courten. Par suite, M. de Campo-Santo prenait le commandement supérieur de la colonne franco-espagnole qui avait passé au col de Saint-Véran.

M. de Courten, qui tenait avec les Français la tête de cette colonne, arriva le premier en face de la Chanal; il s'y trouva en présence d'un fort détachement de Vaudois (1) qui, après avoir rompu les chemins, se repliait en hâte sur le château du Pont. Il prit sans résistance possession du village; le soir, toute l'armée s'y trouva réunie, ainsi que l'infant et son quartier général.

Le camp fut établi à la rive droite de la Vraita et perpendiculairement à son lit, sur six lignes parallèles : les quatre premières,

(1) Les Vaudois, ces fusiliers de montagne, sont des troupes légères d'une grande ressource; ils ne portent ni tentes ni équipages; ils se servent de chaussures de corde, qui les empêchent de glisser dans les mauvais pas et les rendent plus légers. Ils ont des manteaux courts dans lesquels ils s'enveloppent; leurs cheveux sont arrêtés dans des filets. Ils sont coiffés avec de petites toques à la béarnaise et ont pour armes des escopettes dont ils se servent avec une justesse singulière; ils ont aussi de très petits sabres, quelques-uns y joignent des pistolets qu'ils portent à la ceinture; ils ne craignent point de passer les nuits dans les bois et se trouvent toujours bien quand ils ont des arbres pour les mettre à couvert. D'ailleurs, ils ne connaissent aucun obstacle à surmonter dans la montagne, gravissant comme les chamois et sautant avec une légèreté singulière d'une pointe de rocher sur une autre. » (Saint-Simon, *Guerre des Alpes, campagne de MDCCXLIV*. Amsterdam, 1770.)

composées d'Espagnols, les deux dernières de Français. Toutes ces lignes appuyaient leur gauche à la rivière et leur droite aux montagnes. En même temps, pour assurer le flanc droit et les derrières de l'armée, on envoya un détachement d'Espagnols prendre position au col dit Draye de la Vache, qui laisse communiquer la vallée de la Chanal avec celle de Bellines. L'ennemi était en force à Bellines, et l'on voyait de la Chanal ses postes avancés sur les hauteurs de Bondormi. Avec raison, de ce côté, il y fallait redouter une tentative sur notre ligne de retraite ou une diversion de flanc au moment où toutes les troupes seraient engagées dans l'attaque des lignes du château du Pont; l'occupation de la Draye de la Vache, c'est-à-dire du seul passage par où l'ennemi pouvait déboucher, devait permettre à l'armée de s'avancer sans préoccupation, et deux cents hommes suffisaient largement à arrêter une troupe beaucoup plus nombreuse, en raison de la configuration du terrain et de la nature du chemin, tellement étroit et raboteux qu'on n'y pouvait passer qu'homme par homme.

Les troupes piémontaises cependant, confiantes dans la force de leurs positions, restaient immobiles. Leur ligne de retranchements s'appuyait d'un côté aux rochers presque inaccessibles qui forment les contreforts élevés du mont Viso, de l'autre, sur la rive droite de la Vraita, aux hauteurs escarpées de Bondormi. Le village et le château du Pont, solidement retranchés, occupaient le centre de ce vaste amphithéâtre, mais n'en formaient qu'une avancée sur la rive droite du ruisseau de Valante. La véritable ligne de défense s'étendait en arrière sur la rive gauche de ce cours d'eau.

Du côté du mont Viso, jusqu'à hauteur du village du Pont, elle était continue, bastionnée ou à crémaillère, bien flanquée et assise sur les rochers dont elle suivait les inflexions; de l'autre côté, dans la direction de Villarello, elle était à redans, discontinue et permettant l'offensive sans nuire à la défensive. Le centre de la ligne, en face du village du Pont, prononçait un saillant dont la pointe, garnie de deux étages d'artillerie, couronnait la Valante; en arrière, trois redoutes plus élevées formaient un solide réduit.

Plus près de la Vraita, deux autres batteries couvraient le village de Villarello, et la ligne, après s'être interrompue pendant un kilomètre environ, reparaissait à la rive droite de la rivière, affectant une forme brisée et s'élevant obliquement sur les pentes jusqu'aux

rochers de Bondormi. Une coupure étroite permettait le passage sur Château-Dauphin.

La seule trouée possible se trouvait donc entre Villarello et la Vraita, mais elle était en retraite et, pour y arriver, il fallait passer entre les lignes établies à droite et à gauche, et s'engager, pendant deux kilomètres, dans un demi-cercle de feux. L'ouvrage, dans son ensemble, présentait une force incontestable. Avant de porter ses troupes en avant et de quitter la Chanal, don Philippe rapprocha sa cavalerie. La partie à Guillestre s'avance jusqu'à Villevieille, et le reste, abandonnant Gap, se porte le 5 sur le pont de Savines, et le 6 sur Guillestre.

De son côté, M. de Marcieu, resté sur les derrières de l'armée, avec de nouvelles dispositions, couvrit, en l'absence des troupes, le Dauphiné contre les incursions des Barbets. Outre les 4 B. de milice répartis en Savoie et aux abords du col du Galibier, il disposait encore de 2 autres B. de milices tirés du Languedoc (Carcassonne et Auch) et de compagnies de bourgeoisie briançonnaise, qu'il venait d'obtenir l'autorisation de lever, en représentant le danger des incursions des partis qu'au premier coup de fusil le roi de Sardaigne ne manquerait pas d'envoyer de ce côté.

Les 2 B. du Languedoc arrivés vers le 15 septembre au camp de la Bessée, après le départ des troupes, furent répartis dans la vallée de Queyras, avec mission de la garder. Les compagnies de Briançon restèrent aux abords de cette place, et on tira, tant des milices que des compagnies bourgeoises, de nombreux détachements répartis alors tout le long de la frontière, de manière à former une chaîne non interrompue de petits postes; on distribua, en outre, des armes à tous les hommes valides des villages extrêmes pour se défendre eux-mêmes et appuyer au besoin les troupes, comme cela avait eu lieu, du reste, dans les dernières guerres.

Le 7, après trois jours de repos à la Chanal, l'armée franco-espagnole s'ébranla à la pointe du jour, laissant un détachement à la garde du camp, dont les tentes restèrent pliées. La marche s'exécuta sur trois colonnes, deux par la rive gauche de la Vraita, la dernière sur la rive droite, à 10 heures du matin, à portée du château du Pont. Aussitôt des pièces d'artillerie battent le village au-dessous et à l'est du château, contre lesquels les Piémontais ne tinrent pas longtemps. Après quelques coups de canon, le village

et le château sont abandonnés, et leurs défenseurs se retirent dans les retranchements en arrière. Nos troupes s'établirent à leur place, et l'artillerie espagnole prit position à côté du village, en face de la pointe du saillant couronné par les batteries ennemies. En même temps, la colonne restée sur la rive droite de la Vraita, protégée d'ailleurs sur son flanc droit par des détachements de grenadiers, établis sur les pentes et qui tiraillaient avec les postes piémontais couronnant les crêtes, s'avançait et poussait un détachement sur la route de Château-Dauphin. Bien que l'affaire n'eût pas duré longtemps et n'eût pas été très chaude, l'infant avait couru personnellement des dangers; pendant toute l'action, il s'était montré à la tête des troupes engagées, et son aide de camp fut blessé.

De ce côté, le début était donc heureux; un malentendu déplorable changea bientôt la face des choses.

En même temps qu'on s'était porté sur le château du Pont, une autre colonne, composée de toute la brigade française d'Anjou et d'Espagnols avec du canon, partie de la Chanal sous les ordres de M. de Corvolan, s'était dirigée à droite, par les granges de Riou, dans la direction du mont Viso, dans le but de reconnaître de ce côté les hauteurs et de tourner la droite des retranchements ennemis. Elle était arrivée au terme de sa route et se disposait, le 8, à commencer l'attaque, lorsque M. de Corvolan eut l'avis du quartier général que le château du Pont était pris, que l'ennemi se retirait, qu'il était dès lors inutile de poursuivre son attaque par les hauteurs, et qu'il pouvait rejoindre l'armée au château du Pont en descendant le ruisseau de la Valante.

Sur la foi de cette communication, M. de Corvolan s'engagea donc dans le chemin qui lui était indiqué, et ses troupes, formant une longue colonne, défilèrent péniblement, presque homme par homme et par un froid excessif, dans un chemin des plus difficiles. Il s'aperçut trop tard qu'il longeait ainsi la ligne des retranchements piémontais, et que cette ligne, qui couronnait le ravin le long duquel il s'était engagé, loin d'être abandonnée, était garnie d'ennemis embusqués, attendant le moment favorable.

A peine toute sa colonne était-elle en mouvement et à bonne portée, qu'elle fut saluée par un feu terrible et incessant. La brigade d'Anjou fut décimée en un instant; les Espagnols ne souffri-

rent pas moins. Nos soldats, forcés de faire le coup de feu dans cette position désavantageuse et critique, durent abandonner leurs pièces de canon et les laisser à l'ennemi, après les avoir enclouées, et ne furent sauvés eux-mêmes que par l'arrivée des piquets des brigades de Vigier et du Perche que M. de Courten, au premier avis de cette affaire douloureuse, envoya sur-le-champ pour les dégager.

Cet échec dès le début de la campagne, échec qui nous coûtait plus de 400 hommes et une bonne partie de notre artillerie, affecta péniblement le moral des chefs de notre armée.

L'infant assembla immédiatement un conseil de guerre. D'un commun accord, il fallut reconnaître l'impossibilité dans les conditions actuelles de pousser plus loin et de forcer la ligne de défense des Piémontais, qu'on ne pouvait songer à entamer avec une artillerie désormais insuffisante. La retraite fut décidée; elle commença le 10 octobre, sans être inquiétée. L'armée évacua le château du Pont, après y avoir mis le feu, et campa le soir à la Chanal.

Le lendemain 11, l'artillerie, les munitions, les malades, formant un long convoi, repassaient la frontière, et, le 12, les troupes partaient de la Chanal, deux heures avant le jour, et, après avoir franchi le col de Saint-Véran, campaient, les Espagnols à Molines, les Français à Saint-Véran, l'infant au hameau de Pierre-Grosse.

La campagne terminée avait duré dix jours. Le sol italien, foulé le 2 octobre, était libre le 12.

On s'occupa dès lors des dispositions à prendre pour les quartiers d'hiver. Il fut décidé que les Espagnols regagneraient la Savoie. La cavalerie, rassemblée à Embrun, mise en mouvement la première, forma deux colonnes qui partirent, les 13 et 15 octobre, par Gap, la Mure et Grenoble, se dirigeant sur Montmélian et Chambéry. L'infanterie forma également 2 colonnes et prit la même route les 16 et 18 octobre. L'infant et les 2 régiments de dragons, dont il ne s'était jamais séparé, partirent avec la première colonne d'infanterie. MM. de Sauvigny, de Monteynard et de Piolenc lui firent escorte jusqu'au Fort-Barraux, frontière de la Savoie.

Quant aux 14 B. français, ils restèrent en Dauphiné. M. de Marcieu leur fit lever, le 17 octobre, leur camp de Saint-Véran et les répartit à proximité des passages des Alpes :

4 B. (la brigade suisse de Vigier composée des régiments de

Vigier et de Travers), aux ordres de M. de Vigier, sous Guillestre et Mont-Dauphin; 4 B. (la brigade d'Anjou), avec M. de Marcieu, sous Embrun; 4 B. (la brigade du Perche), aux ordres de M. de Courten, sous Briançon; les bataillons de Quercy et Ségur, sous MM. de Saulx-Tavannes et de Ségur, dans la vallée de Queyras, le régiment de Ségur à Aiguilles et celui de Quercy à Villevieille. Quant aux milices, elles furent envoyées, celle de Carcassonne à Molines, celle d'Auch à Monestier.

Le 25 octobre est signé à Fontainebleau, le traité d'union et d'alliance perpétuelle entre la France et l'Espagne. Le ministre plénipotentiaire du roi était M. Amelot, avec pouvoir datant de Fontainebleau, le 1[er] octobre; le plénipotentiaire d'Espagne, le prince de Campo-Florido, avec pouvoir de Saint-Ildephonse, le 6 août 1740. Ce traité important présente la situation des deux États et jette les germes des rapports étroits développés depuis par le pacte de famille de 1761.

Ces dispositions ne furent d'ailleurs que provisoires : le ministre ayant approuvé les emplacements d'hiver que M. de Marcieu proposait d'affecter à ses troupes du côté de Grenoble, celles-ci se mirent en route le 30 octobre et gagnèrent la vallée de l'Isère. Il ne resta plus pour la surêté des frontières que les milices et les habitants eux-mêmes. Les compagnies de bourgeoisie briançonnaise venaient elles-mêmes d'être licenciées (en gardant toutefois le contrôle pour les rappeler en cas de besoin), et le roi n'avait pas voulu donner suite au projet de M. de Marcieu qui, inquiet sur la sécurité de la frontière, avait proposé de remplacer ces compagnies bourgeoises par un pareil nombre de compagnies franches.

Toutefois, par les ordres de M. de Sauvigny, un certain nombre de redoutes, élevées pendant la guerre de 1701, furent remises en état dans les vallées de Queyras et de Briançon. M. de Mirepoix opéra dans la vallée de Barcelonnette. La moitié environ avait déjà disparu, mais les plus utiles restaient; on les répara à peu de frais. Ces deux gouverneurs, néanmoins, ne laissèrent pas que de représenter avec instance au ministre la faiblesse de la frontière et l'opportunité d'élever de nouveaux ouvrages pour défendre l'accès des provinces dont ils avaient la garde.

Le roi de Sardaigne, victorieux, ne se départit pas de sa prévoyance accoutumée. Ses ennemis avaient à peine repassé la fron-

tière que déjà il préparait la résistance à une nouvelle attaque, probable pour l'année suivante. A Turin, il installait de nombreux magasins et y réunissait des approvisionnements considérables. Il en faisait autant à Suze, où il ordonnait en même temps la construction de nouveaux ouvrages. Il jetait à Césane un pont sur la Dora et le couvrait d'une fortification. A Nice, il agrandissait le fort Montalban, y envoyait des renforts, mettait la dernière main au camp retranché qui protégeait cette ville au nord, et lui donnait un développement beaucoup plus considérable. A Villefranche enfin, il relevait les défenses de la ville et du port, et sur tout le littoral armait ses batteries, tant avec ses propres canons qu'avec le concours de l'escadre anglaise, à laquelle l'amiral Mathews venait de donner l'ordre de mettre à terre 60 pièces de gros calibre pour augmenter la force des nombreux ouvrages qui entouraient la capitale du comté de Nice. Les fascines nécessaires aux travaux de défense dans cette région étaient prises en grand nombre dans les îles du Var. Un conflit faillit surgir à ce sujet. La frontière, mal délimitée de ce côté, et la possession de ces îles était en ce moment l'objet d'un litige pendant entre la France et le roi de Sardaigne. Dans cette situation, M. de Corbeau, qui commandait à Nice, et, après lui, M. de Suze, frère naturel de Charles-Emmanuel, prétendaient avoir le droit d'y faire des abatis; M. de Mirepoix, au nom du roi de France, le leur contestait. Devant la persistance des premiers et voyant le peu d'effet de ses justes réclamations, M. de Mirepoix n'hésita pas à prendre à leur égard une attitude ferme et énergique, et leur envoya une dernière injonction d'avoir à retenir les travailleurs piémontais des îles du Var, ainsi que le cordon de troupes qui les soutenaient, menaçant d'envoyer, s'il était nécessaire, une colonne sur le Var pour faire respecter les terres du roi. Sur cette menace, les îles avaient été évacuées précipitamment et les abatis suspendus sur le Var, mais les travaux de défense de Nice n'en furent point ralentis.

Du côté de l'Adriatique, M. de Lobkowitz et M. de Gages étaient toujours en présence. Les Espagnols occupaient Pesaro; l'avant-garde des Autrichiens était à la Cattolica, tant hussards de Havor et de Spleni qu'Esclavons (1).

(1) Extrait de la lettre de M. de Gages, quartier général à Fano, 12 novembre 1743.

On résolut de la surprendre. A cet effet, les Espagnols lancèrent en avant deux colonnes dans la nuit du 7 au 8 novembre : la première, commandée par le duc de Atrisco et le marquis de Villadaria, maréchal de camp ; la deuxième, sous les ordres de MM. de la Croix et de Bassecourt. Les deux colonnes, passant, la première par la grande route, la deuxième par les montagnes, devaient déboucher ensemble sur les avant-postes ennemis; mais le mouvement fut mal combiné, et le 8, au point du jour, M. de Atrisco arriva seul au pont de Barranco, où se trouvaient les grand'gardes autrichiennes. L'alarme aussitôt donnée, les ennemis se retirèrent sans combat. Le duc de Atrisco n'osa pas les poursuivre bien loin : il était en forces trop inférieures, la colonne de M. de la Croix n'étant pas encore arrivée. Il prit position en avant du camp autrichien, dont il s'empara et où il brûla tout ce que dans leur précipitation les fuyards n'avaient pu emporter, les tentes, la paille, l'orge, le pain et jusqu'aux selles; puis il se retira sur Pesaro.

Ce coup de main aurait eu certainement des conséquences plus avantageuses, si M. de la Croix fût arrivé à temps. Néanmoins M. de Lobkowitz se montra furieux de son échec et surtout de l'attitude de ses troupes en cette affaire. A la première nouvelle qu'il en eut, il rassembla à la hâte son armée et se porta de sa personne au secours de son avant-garde. Les hussards évacuaient la Cattolica et fuyaient en désordre. M. de Lobkowitz arrêta la panique, maltraita leurs officiers. La Cattolica fut reprise par les Autrichiens, qui y laissèrent seulement une pointe de hussards; le reste de leur avant-garde s'établit dans les villages de la rive gauche.

Les troupes françaises et espagnoles s'étant éloignées de la frontière de Piémont à la fin d'octobre, le roi de Sardaigne jugea inutile de conserver les siennes rassemblées dans cette saison et leur fit prendre, le 1er novembre, leurs quartiers d'hiver dans l'intérieur du pays. Les Vaudois, seuls, restèrent chargés de la garde des montagnes et de la surveillance des passages en Piémont.

A la même date, les dernières colonnes espagnoles arrivaient en Savoie, et les troupes de M. de Marcieu se dirigeaient sur Grenoble.

Depuis que la France s'était armée en faveur de l'Espagne, les Anglais, quoiqu'ils ne fussent pas en guerre ouverte avec nous, avaient pris à notre égard une attitude provocante et hautaine.

Nos nationaux et nos marins étaient sans cesse en butte à ses procédés arbitraires. Une barque chargée d'artillerie, destinée à Antibes et à l'île Sainte-Marguerite, venait d'être saisie et conduite par eux à Villefranche, quoique le capitaine fût muni d'un certificat du consul anglais résidant à Marseille. Un négociant français établi à Nice depuis vingt ans était expulsé violemment par ordre de l'amiral Mathews, avec menace d'être traité comme espion s'il reparaissait dans le pays. Des navires chargés de blé, appartenant à un négociant de Marseille, étaient confisqués et emmenés à Villefranche, quoiqu'il fût bien prouvé qu'ils n'étaient point destinés aux Espagnols.

Toutes ces affaires amenèrent entre le marquis de Mirepoix et l'amiral Mathews une correspondance dans laquelle ce dernier apporta une morgue et une raideur intolérables : M. de Mirepoix en conçut une vive irritation et envoya copie de ses lettres à Versailles, tout en faisant connaître qu'il disposait de peu de troupes pour résister aux Anglais, si une rupture venait à éclater, et que, s'il était attaqué par l'amiral Mathews du côté de la mer et par le roi de Sardaigne du côté du Var, il ne pourrait répondre de la sécurité de sa province, son peu de troupes suffisant à peine à la garde des côtes.

A Versailles aussi l'humiliation fut ressentie profondément, mais on n'était pas en mesure de répondre à la force par la force : il fallut dévorer l'affront. M. le comte d'Argenson répond, le 2 décembre, à M. de Mirepoix que la dernière lettre de l'amiral Mathews était si insolente que ce n'était plus par des paroles qu'il fallait y répondre, que l'intention du roi était de garder le silence, d'éviter les occasions de correspondre avec cet amiral et se borner à observer la conduite des Anglais, jusqu'à ce qu'il plût au roi de réprimer, par des mesures efficaces, ces injustes procédés.

M. de Mirepoix se tint dès lors sur une réserve absolue, et ne s'en départit pas même lorsqu'il apprit, à la fin de décembre, que l'arrogant amiral venait de donner l'ordre à Villefranche d'arrêter tous les bâtiments qui se présenteraient, à quelque nation qu'ils appartinssent.

Après l'affaire de la Cattolica, le 8 novembre, les Autrichiens et les Espagnols continuèrent à s'observer, mais sans en venir aux mains. La saison s'avançant, M. le duc de Modène fit enfin, le 2 dé-

cembre, prendre des quartiers d'hiver à ses troupes en arrière de la Foglia, et M. le prince de Lobkowitz, suivant son exemple, établit, le 6 décembre, les siennes dans des cantonnements autour de Rimini.

CHAPITRE II.

Campagne de 1744. — Bataille de Coni.

Janvier 1744. Les armées française et espagnole sous les ordres du prince de Conti et de l'infant don Philippe, et celle piémontaise avec le roi de Sardaigne. —(Dans les premiers jours.) Les Anglais débarquent à Villefranche.— 15. Les corps destinés à former l'armée française se mettent en marche pour la Provence et le Dauphiné. — 16. La première division de l'infanterie espagnole en marche de la Savoie pour la Provence; les autres divisions suivent successivement.

Février. 15. L'infant va de Chambéry à Aix. — 17. L'infanterie espagnole arrive en Provence, y prend en partie des cantonnements; le reste dans le Languedoc. — 19. Les troupes du Dauphiné se rendent en Provence. La cavalerie espagnole part de la Savoie, prend des cantonnements en Languedoc. — 29. L'infant à Aix.

Mars. 6. Cantonnements de l'armée française dans les environs de Sisteron et du Saint-Esprit. — 14. Arrivée du prince de Conti à Aix. — 23. Se rend à Antibes, arme plusieurs bâtiments pour le transport des troupes et des munitions à Monaco. L'infant à Antibes. — 24. Mouvement des troupes françaises sur le Var. — 25. Réunion des deux armées de France et d'Espagne. — 26. Les Français à Villeneuve. Les Espagnols à Cagnes, quartier des princes. — 30. M. de Givry, détaché avec un corps, campe à la Gaude, suivi d'un détachement avec M. de Carigal. — 31. MM. de Givry et de Carigal au Puget. Tous les grenadiers de l'armée sur le Var, suivis de dragons; d'autres à Saint-Laurent du Var.

Avril. 1er. Les grenadiers et les corps détachés sur le Var en avant de Saint-Laurent. Le château d'Apremont emporté. Le prince de Conti passe le Var, ainsi que le reste de l'armée; toutes les troupes sur une ligne à la gauche de cette rivière. — 2. Le quartier général à Sainte-Marguerite ; Nice abandonné par les Piémontais. — 4. M. du Châtel s'empare de Castelnovo, et M. de Kermelet du château d'Uttello. — 5. L'armée de France et d'Espagne sur les hauteurs en avant de la vallée de Saint-Jean. M. de Corvolan détaché pour soutenir M. du Châtel. — 6. Qui s'empare de Lescarenne. — 8. M. de Castelar détaché pour attaquer la droite des retranchements ennemis, arrive à la Toretta. — 10. Péglia et Castiglione abandonnés par l'ennemi. Le roi de Sardaigne retire tous ses postes, et attaque, le 13, Castiglione. — 13. L'armée alliée en marche à l'entrée de la nuit; une partie passe le Paglion, le reste arrêté par la crue des eaux. Les ponts emportés, le poste de Lescarenne se replie sur Castelnovo. — 14. Les troupes repassent le Paillon ou Paglion ; l'armée rentre dans son camp de Saint-Jean. — 15. Le château d'Eza occupé. Le prince de Conti retire les postes de Castiglione et de Péglia. — 18. M. de Villemur détaché à Castelnovo. M. de Givry masque le débouché

de Castiglione et de Péglia sur la Turbie. — 19-20. Attaque des retranchements de l'ennemi; l'armée campe sous Villefranche. — 22. Prise du fort Montalban. — 23. Tranchée ouverte devant Villefranche. — 24. Sa capitulation; établissement de batteries pour défendre l'entrée du port. — 25. Le col de Brous occupé par un fort poste piémontais. On retranche Onéglia.

Mai. 2. Vintimiglia renforcé. M. de Givry détaché pour s'emparer du col de Brous et de Bréglia. — 3. L'armée s'établit dans le comté de Nice, les Espagnols à la droite, les Français à la gauche. — 6. M. de Givry se rend maître du col de Brous. M. de Guandika chasse les Piémontais du château de Dolce-Acqua. — 9. S'en empare, monte la rive gauche de la Roya pour seconder M. de Givry dans son expédition sur Bréglia. — 14. M. de Givry s'empare de Bréglia. — 17. M. du Chayla à Guillestre dans le haut Dauphiné; retranchements élevés sur le col de Buffiere. — 30. Départ d'Espagnols pour Vintimille.

Juin. 2. M. de la Mina à Onéglia; le reste de l'armée espagnole se rassemble dans les environs de Menton et de Vintimille; la cavalerie du Languedoc se rend en Provence. — 10. M. de la Mina, maître d'Onéglia, s'y établit. — 15. Dispositions pour faire marcher l'armée en Dauphiné. — 24. Les deux armées se rendent du comté de Nice en Dauphiné; un corps de Piémontais occupe les environs de Ceva dans le Mondovi; elles sont répandues à Suze, Exiles, Houlx et Fenestrelle; des Vaudois et quelques compagnies de bourgeois occupent les hauteurs de Césane. — 30. Les princes arrivent à Embrun; une partie des troupes de M. de Mauriac sous Nice; le reste occupe Villefranche, Montalban et les postes de la communication avec le Var.

Juillet. 5. M. de Givry au Bourget. — 6. Et à Césane. — 9. Un détachement à Houlx. — 10. Le prince de Conti au camp de Bousson. — 11. Revient à Briançon par Césane et le mont Genèvre. M. de Givry campe au-dessus de Servières. — 12. M. de Conti arrive le même jour à Ceillac. — 13. L'armée alliée prend sa position, la droite à la Stura, le centre dans la vallée de Mayra, la gauche à portée de la vallée de Château-Dauphin. — 17. Mouvement général : la gauche de l'armée, conduite par M. de Givry, se porte sur Château-Dauphin; la droite, sous les ordres de l'infant et du prince de Conti, s'avance vers la vallée de Stura. — 18. Les barricades de la Stura forcées. M. de Givry s'empare des retranchements de Bellines. — 19. Se rend maître du Château-Dauphin et de tous les débouchés. — 21. L'armée en trois corps. — 22. La cavalerie espagnole et française se rend au camp de Sambuco. — 26. Dispositions pour le siège de Demonte. — 27. Postes établis pour les communications et la sûreté des magasins. L'artillerie en mouvement devant Demonte. — 31. L'armée française et espagnole à Isone; les Espagnols occupent la vallée, les Français les hauteurs de la gauche près de la Madona et bordent le vallon de l'Alme. Le roi de Sardaigne s'avance à Saint-Pierre. Suze et la vallée d'Houlx ne restent occupés que par des Vaudois.

Août. 7. M. de Senneterre sur le col de Valloria. M. de Castelar s'empare de Demonte. — 9. Fort de Demonte entièrement investi, la tranchée ouverte le soir. — 11. Mouvement de l'armée des deux nations : la cavalerie débouche de la vallée de Stura; campe, la droite à Borgo, la gauche tirant sur Rocca-Sparviéra; 2 régiments de dragons français sur les bords de la Stura, leur gauche à Rocca-Sparviéra, leur droite à la cavalerie. — 13. Le reste de l'armée au col de

l'Argentière. — 16. Le prince de Conti bat à boulets rouges le fort de Demonte. — 17. Prise de ce fort. — 18. M. du Chayla reconnaît le camp et la cavalerie piémontaise. — 21. L'armée passe la Stura, en avant de Cervasca, la gauche à la montagne, la droite aux navilles; M. du Chayla en avant de la gauche, M. de Pignatelli en avant de la droite. — 22. L'armée sur une ligne à Caraglio. MM. du Chayla et de Pignatelli en avant de la droite et de la gauche. — 23. MM. du Chayla et de Pignatelli sur la rivière de la Maira et sur Busca ; se replient, campent à la gauche de la Maira. — 24. L'armée sarde à Saluces. — 28. Renfort d'Espagnols à Borgo. — 30. L'armée alliée s'approche de Coni, la droite à la Madona di l'Olmo, la gauche à la Madona del Passo, quartier des princes.

Septembre. 2. Les Français et Espagnols prennent une nouvelle position en avant de la Madona di l'Olmo, une partie de la ligne ayant la Stura derrière elle ; entre le Gesso et la Stura. — 2 au 12. Les magasins de vivres, les fours et les hôpitaux s'établissent à Borgo. — 12 au 13. Tranchée ouverte devant Coni. — 16. M. de Villalba part de Savoie pour une diversion en Dauphiné. — 17. Le col de la Mule occupé par les Piémontais. — 18. M. de Pignatelli passe la Stura et le Gesso. M. du Chayla en avant de l'armée. — 28. Attaque des ponts de Loulle et de Vignolo par les Piémontais, qui s'emparent de celui de Loulle.

Octobre. 1er au 4. Les ponts de la Stura et du Gesso emportés par les eaux. Interruption de la communication de la partie de l'armée campée entre le Gesso et la Stura avec Demonte. — 6. MM. de Pignatelli et du Chayla occupent Centallo et Tarantasca. Secours qui entre dans Coni. — 11. Rétablissement du pont de Loulle. — 12 au 14. On retire le parc d'artillerie à la gauche de la Stura. — 15. Sorties des assiégés repoussées. Les ponts de la Stura sont entièrement rétablis. — 15 au 22. Évacuation des hôpitaux et des magasins des vivres. On retire l'artillerie des batteries; dirigée sur Demonte. — 22. Levée du siège de Coni. L'armée passe la Stura au pont de Loulle; l'infanterie et l'artillerie à Mayola, la cavalerie le même jour à Demonte. — 23. L'armée continue sa marche, campe à Demonte; jointe par tous les détachements. Départ de la cavalerie pour la France. — 24 au 29. L'artillerie repasse les montagnes. — 29. Le roi de Sardaigne avec son infanterie à Vignolo, envoie un corps à Gajola, occupe Majola ; des grenadiers et des Varasdins poursuivent l'armée des deux couronnes. Le roi occupe les hauteurs du col de Valloria. — 30. Nouvelle position de l'armée franco-espagnole rapprochée de Demonte; redoutes construites sur le front du camp. — 31. On se porte à Vinadio et à Pont-Bernard.

Novembre. 6. M. de Lautrec renforcé. — 14. L'armée franco-espagnole décampe à midi, se met sous les armes à quelque distance de Demonte, fait sauter les fortifications du fort; l'armée en marche à la nuit. — 15. A la pointe du jour à Sambuco. — 16. A l'Argentière. — 17. A l'Arche et aux granges de l'Argentière. M. de Chevert, avec un détachement, reste à l'Argentière pour protéger la marche de l'artillerie. — 18. L'infant à Gap et à Marseille. — 19. Troupes espagnoles en marche pour la Savoie et le comté de Nice. — 23. Le prince de Conti à Barcelonnette; les troupes françaises y prennent des cantonnements dans la vallée. — 26. Départ des troupes pour des quartiers en Dauphiné et en Provence. M. d'Argouges reste dans la vallée de Barcelonnette, dans l'Embrunois, la haute Provence et à Gap. — 29. L'artillerie arrive à Gleissoles et Jansiers.

Décembre. 1er. Départ du prince de Conti. M. de Marcieu commande dans le Dauphiné et la vallée de Barcelonnette. M. de Mirepoix en Provence. — 24. L'infant arrive à Nice, porte la tête de ses quartiers dans les terres de Gênes et jusque dans la principauté d'Onéglia. Renvoie en Espagne quelques régiments hors d'état de servir. Les troupes sardes prennent des quartiers en Piémont et dans le Montferrat.

Après l'échec éprouvé à la fin de 1743 à l'attaque des lignes du château du Pont, on résolut de transporter la lutte en 1744 sur un autre point des États du roi de Sardaigne, et l'opération fut décidée sur le comté de Nice. Tout l'hiver est consacré aux préparatifs. 23 nouveaux B. français sont désignés pour marcher, en outre des 14 B. de M. de Marcieu rentrés en Dauphiné; 6 régiments de cavalerie et 2 de dragons leur sont adjoints.

L'armée comprend : 36 B., 34 E. et 1 B. d'artillerie (1) :

Tous les régiments se rendirent en Provence; ils formaient environ 15 à 18,000 hommes. Les Espagnols en avaient à peu près autant, ayant laissé en Savoie, avec M. de Sada, 5 B. Leur cavalerie était assez complète et en bon état; mais il n'en était pas de même de leur infanterie.

Les régiments restés en Savoie se composaient de : Burgos,... 2 B., Africa,... 1 B., Arréger,... 2 B., plus des dragons détachés de différents régiments. M. de Sada, lieutenant général, avait sous ses ordres M. de Villalba, maréchal de camp, et M. de Carino, brigadier. Le reste de leur armée comprenait les 25 régiments d'infanterie et 10 de cavalerie sous les ordres des généraux d'Arenbourg, Campo-Santo, Castelar, Pignatelli, Guandika et Corvolan (2).

(1) Poitou, 3; Lyonnais, 3; Anjou, 2; la Reine, 2; Perche, 1; Stainville, 1; Vigier (Suisse), 2; Ségur, 1; Provence, 1; Guyenne, 1; Flandre, 1; Périgord, 1; Tournaisis, 1; Foix, 1; Quercy, 1; Brie, 1; Ile-de-France, 1; Beauce, 1; Vivarais, 1; Blaisois, 1; Gatinois, 1; Conti, 2; Auxerrois, 1; Agenois, 1; Santerre, 1; Deslandes, 1; Travers (Grisons), 2 : 36 B.

Commissaire-général, 4; Royal-Piémont, 4; Dauphin, 4; Conti, 4; la Rochefoucault, 4; Chabot, 4.

Dragons (la Reine, 5; Languedoc, 5); 34 E. Le 5e B. de Royal-Artillerie n° 46, dit de Vareix.

(2) *Infanterie :* Gallia, 2 B.; Mérida, 1; Catalogne, 1; Asturies, 2; Edimbourg, 1; Cordoue, 2; Espagne, 1; Navarre, 2; Vittoria, 2; Aragon, 2; Grenade, 1; Reding, 1; Majorque, 2; Soria, 2; Tolède, 1; Savoie, 2.

Tout le corps espagnol part de la Savoie à la date du 15 janvier et se dirige au midi. La cavalerie ainsi que la plus grande partie de l'infanterie se rend dans le Languedoc; 12 B. seulement sont établis en Provence avec les Français. Leur capitaine général était toujours M. de la Mina, le même qui en 1743 avait déjà tenu à l'égard de la France une conduite si ambiguë. Il n'avait pas depuis modifié son attitude; ses actes et ses paroles continuaient à dévoiler chaque jour en lui des sentiments d'aigreur à notre égard et de contrariété ou de jalousie; il ne cessait de faire naître des difficultés, de proposer des plans irréalisables et de contrecarrer les résolutions raisonnables des autres chefs de l'armée.

Le 13, M. de Germain, ingénieur, qui devait se rendre à Antibes et à Monaco, fut chargé de reconnaître avec soin le pays et de se rendre compte des moyens qu'on pourrait mettre en usage tant pour attaquer avec succès le comté de Nice que pour assurer la concentration et la marche des armées de France et d'Espagne. M. d'Argenson remit aussi à M. du Châtel, désigné pour servir à l'armée, une instruction et un mémoire relatifs à ces deux objets, et cet officier partit aussitôt pour Chambéry.

Le prince de Conti, le 1er février, avait pris le commandement des Français (1), sous l'autorité de l'infant, et proposa de fixer l'ouverture de la campagne du 10 au 15 mars. Il écrivit, avant son départ de Paris, à l'infant et à M. du Châtel pour leur faire part des raisons qui en dictaient les motifs. Cette date fut adoptée d'un commun accord, et on dirigea en conséquence la marche des deux armées. Tous les officiers généraux français et ceux de l'état-major reçurent l'ordre d'être rendus à Aix le 25 février. L'infant, parti de Chambéry le 15 février, y arriva le 29. Toutefois des retards imprévus survinrent et le passage du Var, qui devait avoir lieu le 15 mars, fut contremandé.

Cavalerie : Gardes du corps du prince, Séville, Calatrava, Montessia, Frisia, Francia, Lusitania, Numancia, Belgia.

(1) État-major du prince Louis-François de Bourbon, prince de Conti (né en 1717, fils de Louis-Armand, troisième prince de Conti, mort en 1727, âgé de 31 ans et petit-fils de celui qui fut roi de Pologne en 1697) :

Comte de Maillebois, maréchal général des logis de l'armée; aides : MM. de Monteynard, de Mandave, de Langeac, de Chabannes, de Bourcet, de la Live.

Milord Tirconnel, maréchal des logis de la cavalerie; aides : MM. de Scepeaux, Desprez, de la Verrière.

On voulut d'ailleurs, avant de s'engager de ce côté, que toutes les défenses de Toulon et que les batteries de la côte fussent achevées, afin de mettre la Provence en sûreté contre les entreprises des Anglais, qui tenaient la mer avec une flotte formidable; on mit également ce temps à profit pour couvrir le Dauphiné contre toute incursion, ainsi que pour approvisionner la place de Monaco, dans laquelle nous avions garnison.

Le 2 mars, M. le prince de Conti reçut du roi ses instructions écrites, en même temps qu'une lettre particulière au sujet des relations qu'il devait entretenir avec l'infant. Il se dirige sur Aix, où il arrive le 14, et, après y avoir donné différents ordres, entre autres, au sujet de 3 régiments de cavalerie dont il croyait pouvoir se passer et qu'il envoie sur le Dauphiné, il se rend de sa personne à Antibes le 19, et y fait armer plusieurs bâtiments destinés à transporter des troupes et des munitions à Monaco.

L'intention du ministre de la guerre était, en effet, de jeter 10 B. dans Monaco pour qu'ils contribuassent, par une diversion sur les derrières, au succès des opérations sur Nice. Mais diverses circonstances, et probablement surtout la présence dans les eaux de Villefranche de la flotte anglaise, le firent bientôt renoncer à ce projet.

Le roi de Sardaigne avait alors 24 B. dans le comté de Nice et beaucoup d'autres troupes à portée du col de Tende. Sa ligne de bataille s'étendait du nord au sud, derrière le Paillon, entre

De Chauvelin, major général de l'infanterie; aides : MM. de Coincy, de Modène, de Vassal, Baudoin.

Lieutenants généraux : MM. de Maulevrier-Langeron, de Givry, de Senneterre, du Chayla, de Lautrec, de Danois, d'Argouges, du Châtel, de Mirepoix, de Villemur, de Marcieu.

Maréchaux de camp : MM. de Bissy, de Courten, de Larnage, de Choiseul, de Vigier, de Maillebois, de Cossé, de Saulx-Tavannes, de Chevert.

Brigadiers d'infanterie : MM. de Bonneval (colonel de Poitou); de Travers (Grisons); de Malauze (Agenois); Borstel (artillerie); de Rochechouart-Faudoas (Anjou); de Boudeville (Foix); de Beaupréau (Lyonnais); de Mauriac (Stainville); de Chauvelin, de Roannes (Languedoc, dragons); Bailly (artillerie); de Crussol (Ile-de-France); du Barail (Vivarais); de la Carte; d'Aubeterre (Provence); d'Agenois (Brie); de Solemy (Conti inf.); de Razau, de Montmorency, de Pierrefeu, du Terrail, de Rivri, de Perreuse.

Brigadiers de cavalerie : MM. de Cossé (Royal-Piémont); de Choiseul (Conti); de Mesplez (Dauphin).

Luceram et la mer. Sa droite s'appuyait aux hautes montagnes qui séparent les eaux de la Vésuvia de celles de la Roya; son centre était établi entre Lescarène et Drap, sa gauche entre la Trinité et la mer. 7 B. étaient en avant de la droite à Nice et dans les retranchements environnants; 2 B. en arrière, à la Turbie et au château d'Eza, et 2 autres tout à fait en pointe entre Simiers et Saint-Laurent du Var.

Le 24 mars, les troupes combinées dessinèrent leur mouvement en avant sur le Var. 17 B. français et 1 régiment de dragons s'établissent à Grasse avec une avant-garde à Saint-Paul, et le corps espagnol campe à Cannes.

Le 26, le gros des troupes françaises était rassemblé à Villeneuve-sur-le-Loup, et les Espagnols un peu en avant à Cagnes. Le quartier général des princes fut établi dans cette dernière ville à proximité du Var. 1 B. de fusiliers espagnols occupe Saint-Laurent à l'avant-garde, et sur la gauche on en détache à la Gaude, ainsi que 2 régiments français à Vence et à Saint-Jeannet. La vallée de l'Estéron fut surveillée par 4 B. envoyés à Briançonnet pour couvrir les flancs de l'armée. Les troupes restèrent dans ces positions jusqu'au 30 mars; on renforça alors la gauche de l'armée de 6 B. aux ordres de MM. de Givry et de Carigal, qui se portèrent, le 30, à la Gaude et, le 31, au Petit-Puget. En même temps, 6 autres B. s'avançaient à la droite sur Saint-Laurent et tous les grenadiers de l'armée, suivis de 4 régiments de dragons, se portaient sur le Var.

Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, à une heure après minuit, toute l'armée rangée en bataille s'avança sur les bords du Var et, à 2 heures, les grenadiers avec les avant-gardes de fusiliers et de dragons franchirent la rivière et replièrent les postes ennemis. Ils se portèrent rapidement sur le château d'Apremont, peu défendu, et s'en emparèrent ainsi que de l'abbaye de Saint-Blaise. Pendant ce temps, le prince de Conti faisait avancer son armée sur quatre colonnes se dirigeant sur les gués, ainsi que sur deux ponts rapidement jetés en amont; le 1er avril, il se trouvait déjà de sa personne de l'autre côté du Var avec 15 B., et, le 2, toute l'armée s'y trouva réunie et campa en une seule ligne sur les hauteurs de Saint-Jean. Le quartier général s'établit à Sainte-Marguerite.

A la nouvelle de l'approche des Français, le roi de Sardaigne avait évacué précipitamment la ville de Nice et retiré les troupes qui

l'occupaient dans les retranchements du Mont-Gros. Ces retranchements étaient formidables; ils formaient une ligne demi-circulaire appuyée à gauche au fort Mathews et à droite à la tour de Boze, enveloppant le fort Montalban et Villefranche. C'était une ligne à redans, presque continue, couronnant une crête élevée et dont les pentes extérieures, placées sous le feu des ouvrages, étaient découvertes et abruptes. Un ravin d'un accès très difficile les bornait au nord-est entre Saint-Pons et la tour de Boze; au delà de ce ravin et du côté d'Eza, une avancée très forte et placée sur un point culminant en couvrait les approches. Cependant en arrière, entre les hauteurs du Mont-Gros et de Montalban, se trouvait une dépression de terrain par où passe la route de Nice à Villefranche : c'était le point faible de la position; mais on l'avait renforcée et couverte du côté de Nice par deux fortes batteries, dites de Lampéa et de l'Anima.

Avant de se porter à l'attaque de ces retranchements, le prince de Conti jugea nécessaire de les entourer et de les couper de l'armée du roi de Sardaigne : il avança hardiment sa gauche.

Le 4 avril, M. du Châtel se porte sur Castelnovo et en chasse les Piémontais. Le 6, renforcé de l'infanterie aux ordres de M. de Corvolan, il s'empare de Lescarène. En même temps M. de Kermelet, détaché à l'extrême gauche, s'avançait sur Uttello, occupait ce poste et s'assurait ainsi la possession de la vallée de la Vésuvia.

L'armée se rapprochait et transportait son camp, le 5 avril, sur les bords du Paillon, la droite à la mer, le centre à Simiers, la gauche à Rimie, et prenait possession de Nice.

M. du Châtel, avancé jusqu'à Lescarène, ne pouvait, avec les troupes dont il disposait, pousser plus loin. On détacha donc dans cette direction un nouveau corps de 9 B. de M. de Castelar; celui-ci marche le 10 par la Toretta sur Peglia et Castiglione, et trouve ces postes évacués par l'armée piémontaise, qui se concentrait à Sospello. Il les occupa, et, Nice étant désormais coupée de ses communications avec l'armée de Charles-Emmanuel, et la première partie du plan du prince de Conti ayant été menée à bonne fin, il se porta sur la Turbie, afin de resserrer l'investissement des retranchements du Mont-Gros, tout en laissant de forts détachements à Castiglione pour observer le roi de Sardaigne, campé en face à Sospello avec 16 B.

Le 13 avril, le prince de Conti donne l'ordre d'attaquer les lignes ennemies au nord de Nice et de Villefranche. Cette première tentative ne réussit pas. Une partie de l'armée passa heureusement le Paillon dans la nuit, mais le reste fut arrêté par une crue subite des eaux qui emporta les ponts jetés sur ce torrent. Le roi de Sardaigne, par une diversion opportune, attaquait d'ailleurs en même temps nos postes à Lescarène et à Castiglione, et ceux-ci étaient forcés de se replier sur Castelnovo et Peglia. L'armée repassa donc, le 14, sur la rive droite du Paillon et reprit son ancien camp de Simiers, et M. de Castelar, trop exposé à la Turbie, se retira vers la Trinité, laissant toutefois de forts détachements à la Turbie et à Notre-Dame de la Ghette. Le prince de Conti prescrivit ensuite l'évacuation des postes de Peglia, de Castiglione et de Lescarène, et ramena en arrière ses avant-postes. Pour contenir l'ennemi de ce côté, il se borne à envoyer M. de Villemur avec 4 B. à Castelnovo, et M. de Givry avec 8 B. à Notre-Dame de la Ghette pour masquer, l'un le débouché de Berra, l'autre celui de Castiglione.

Ces mouvements étaient achevés le 18. Dès le 15, M. de Castelar, à qui l'arrivée prochaine de M. de Givry laissait la liberté de concentrer ses efforts du côté de Nice, avait enlevé le château d'Eza. Aussitôt MM. de Villemur et de Givry arrivés à Castelnovo et à Notre-Dame de la Ghette, le prince de Conti ordonne d'attaquer de nouveau les retranchements. Les troupes furent partagées en six colonnes et se mirent en mouvement le 19, vers six heures du soir, afin d'être en mesure de commencer l'attaque le lendemain à la pointe du jour. Un fort détachement s'avance de Nice sur le bord de la mer pour une fausse attaque sur le fort, et commence, vers onze heures du soir, à faire un grand feu de mousqueterie, attirant ainsi du côté de la mer l'attention de l'ennemi. Les autres colonnes marchèrent en silence; celle de droite, commandée par M. d'Arenbourg, lieutenant général espagnol, et M. de Mirepoix, s'empara dans la nuit de quelques cassines dont l'occupation pouvait faciliter l'entrée de la gorge de Villefranche, qui sépare la hauteur du fort Montalban de celle du Mont-Gros.

Le 20 avril, à trois heures du matin, le signal de l'attaque générale est donné. La première colonne, sous MM. d'Arenbourg et de Mirepoix, et la deuxième colonne, sous MM. de Campo-Santo

et de Bissy, se portent rapidement sur les batteries de l'Anima et de Lampéa qui flanquaient le col de Villefranche, s'en emparent, pénètrent jusqu'au fond du col et font mettre bas les armes à 5 B. piémontais (72 officiers, 1,106 soldats et 11 drapeaux) aux ordres du comte de la Suze; alors, se rabattant à gauche, ils arrivent jusqu'au sommet du Mont-Gros, dans l'intérieur des retranchements, en gravissant des pentes tellement rapides que nos soldats ne pouvaient avancer qu'en se prêtant mutuellement la main. Un feu très vif s'engage de part et d'autre, et pendant longtemps nos B. maintiennent énergiquement leurs positions, quand la fatigue de longues heures de combat, le manque de troupes fraîches pour les soutenir et l'épuisement de leurs munitions, qu'on ne pouvait renouveler dans un pareil terrain, les obligèrent enfin à se replier un peu en arrière; malgré ce désordre, les pièces furent enclouées.

La troisième colonne, aux ordres de M. de Senneterre, et la quatrième, avec M. de Danois, se portèrent en face des retranchements du Mont-Gros et formèrent l'attaque du centre vers Saint-Pons et Saint-Hubert. Cette attaque ne fut pas poussée à fond, la nature du sol et l'état des chemins de ce côté en paralysèrent les efforts. La cinquième colonne, commandée par M. du Chayla, et la sixième, aux ordres de M. le marquis de Castelar et de M. du Châtel, s'étaient portées à l'extrême gauche à l'attaque des retranchements extérieurs et de l'avancée, en face du château d'Éza.

Dans la nuit du 19 au 20, ils en avaient chassé brillamment les Piémontais et M. de Castelar s'était établi à leur place sur la hauteur principale; mais il se trouvait arrêté par le ravin impraticable qui offrait tant d'obstacles à la marche de MM. de Senneterre et de Danois et qui le séparait de la dernière enceinte de l'ennemi, défendue d'ailleurs par quatre batteries imposantes. Toutefois, comme sa position dominait de beaucoup la leur, ceux-ci ne jugèrent bientôt plus la position tenable. Redoutant une nouvelle attaque de ce côté, effrayés par les succès obtenus un instant à leur gauche par les colonnes de MM. d'Arenbourg et de Campo-Santo, ils retirèrent toutes leurs troupes dans la nuit du 20 au 21 avril. Après avoir laissé des garnisons dans le fort de Montalban et dans la citadelle de Villefranche, ils s'embarquèrent sur les bâtiments rassemblés par prudence dans ce port, et se retirèrent à Oneille (Oneglia).

La tranchée fut immédiatement ouverte devant le fort Montalban. Le 24, il capitula et les batteries de siège furent aussitôt tournées contre la citadelle de Villefranche, qui se rendit deux jours après.

Ce résultat compensait largement les pertes faites par les Français. L'attaque du 20 avril avait été vive et meurtrière; elle avait duré 8 heures. De leur côté, les Piémontais, évacuant en désordre leurs lignes de retranchements, y avaient laissé leurs morts et leurs blessés, dont le nombre démontrait une perte aussi grande que la nôtre. L'artillerie qui garnissait leurs retranchements était entre nos mains, ainsi que toute celle de Montalban et de Villefranche; nous avions ainsi plus de 120 pièces de canon, et une prodigieuse quantité de munitions de guerre. En outre des 5 B. rendus avec M. de la Suze le 20 avril, le nombre des prisonniers s'élevait à 1,700 environ par suite de la capitulation de Montalban et de Villefranche.

Après la prise de Villefranche, des dissentiments s'élevèrent dans notre armée au sujet des projets futurs. Les Espagnols voulaient s'avancer par la côte de Gênes, entre les Apennins et la mer, pour déboucher ensuite sur la Lombardie. Le prince de Conti trouvait ce projet inutile et dangereux; il voulait écraser le roi de Sardaigne et se prononçait pour l'invasion du Piémont par un des passages des Alpes ou des Apennins. L'infant, et surtout M. de la Mina, en insistant pour aller à Gênes, se conformaient aux ordres de Madrid, où l'on avait toujours pour première préoccupation la conquête directe des États dont on voulait créer un apanage à don Philippe. Des pourparlers s'engagèrent à ce sujet, entre les chefs de l'armée et les deux cours de France et d'Espagne; malgré des négociations très longues, la France soutint inflexiblement le plan de M. de Conti. « Tout le monde, écrivait M. d'Argenson à M. de Conti, reconnaît que le passage de Nice à Gênes est impraticable et qu'il n'y a d'autre moyen de faire une guerre raisonnable, dans la position où nous sommes, qu'en cherchant à pénétrer dans le Piémont par tous les différents cols qui y donnent entrée et à passer par celui où le roi de Sardaigne se présentera avec de moindres forces. »

En attendant que l'accord s'établît entre les deux cabinets, ce qui ne devait arriver que deux mois après, on s'occupa de mettre

en sûreté le comté de Nice nouvellement conquis, et de refouler le roi de Sardaigne dans des positions plus éloignées. Breglia et et les postes environnants furent alors occupés.

Le roi de Sardaigne ayant évacué Sospello, il avait 5 B. à Breglia et un fort détachement au col de Brous, par la grande route de Nice à Tende. M. de Givry partit de la Turbie, le 2 mai, avec 10 B. sur Breglia, s'empare le 6 du défilé de Brous ; mais il ne poussa pas au delà, afin de donner aux autres détachements destinés à l'attaque de Breglia, le temps d'arriver. D'un côté, M. de Guandika devait s'emparer de Dolce-Acqua et remonter la rive gauche de la Roya ; d'un autre, M. de Villemur devait se rendre à la Penna et former l'attaque du centre. M. de Guandika, avec un fort détachement, se met en route le 6, est le 9 devant le château de Dolce-Acqua, où s'étaient jetés les Piémontais. Il s'en empare sans peine et arrive bientôt à hauteur de MM. de Givry et de Villemur, postés au col de Brous et à la Penna. Les trois colonnes s'élancèrent ensemble, le 14, sur Breglia et en chassèrent les troupes du roi de Sardaigne, qui se retirèrent dans le haut de la vallée de la Roya, laissant 7 B. à Saorgio. Les Piémontais, retirés à Oneille, ne paraissaient point vouloir regagner le Piémont ; ils s'étaient retranchés, et trouvaient une sécurité relative, grâce à la protection de l'escadre de l'amiral Mathews qui avait quitté les côtes de Provence pour croiser sur celles de la république génoise.

Les Espagnols, toujours très attachés à leur projet de marcher par la côte de Gênes, ne laissèrent pas passer cette occasion de s'avancer à la suite des Piémontais dans cette direction, avec la pensée peut-être de déterminer ainsi un mouvement général et d'entraîner l'armée. M. de la Mina, qui affichait bien haut sa déférence aux ordres de Madrid et qui déclarait que, « s'il recevait l'ordre de jeter l'armée à la mer, il l'exécuterait sans balancer, » paraissait avoir la conviction que la France se prêterait avec soumission aux vues de son souverain, et que l'armée du roi devait le suivre partout où les ordres d'Espagne lui prescriraient d'aller.

Il n'en fut rien. Le prince de Conti s'adressa à Versailles pour savoir la conduite à tenir, et le roi, le 3 mai, lui renouvela ses premières instructions qui désapprouvaient le plan de campagne des Espagnols, et l'autorisa, s'ils l'exécutaient, à rester en Provence

et à garder Nice, où le quartier général venait d'être installé. Les Espagnols s'avancèrent donc seuls sur Oneille, et assez lentement, car l'infant, par égard pour M. de Conti, le lui avait promis à cause de l'incertitude qui régnait encore sur les futures opérations.

Le 30 mai, 4 B. se mirent en mouvement par Vintimille sur Oneille, et M. de la Mina les suivit, le 2 juin, avec 16 B. Le reste de l'armée espagnole, grossi de recrues et de miliciens nouvellement arrivés, se concentra dans les environs de Menton et de Vintimille, et la cavalerie restée en Languedoc se rapprocha de la Provence. M. de Conti se contenta de couvrir leur mouvement du côté des montagnes en faisant avancer 19 B. français jusqu'à hauteur de Dolce-Acqua, où il laissa un millier d'hommes sous les ordres de M. Montcalm.

Les Piémontais, à la nouvelle de l'approche des Espagnols, prirent position au-dessus de Borgomaro, laissant peu de monde pour garder la ville et la campagne d'Oneille. M de la Mina, arrivé, le 10, en face de ce poste, s'en empara donc facilement. Il s'y établit et poussa même des partis jusqu'à Loano. L'ennemi repassa les Apennins et se retira sur Ceva; et les vaisseaux anglais que l'amiral Mathews avait laissés à Oneille (1) rallièrent l'escadre aux îles d'Hyères.

Le séjour des Espagnols à Oneille ne fut pas de longue durée. Par suite d'un accord intervenu enfin entre la France et l'Espagne, la lutte allait être transportée sur un autre théâtre. Les plans de M. de Conti venaient d'être adoptés par l'une et l'autre puissance. Le moment de frapper un grand coup sur le Piémont avait semblé favorable; la consternation régnait à Turin; on savait qu'il ne se trouvait plus dans cette capitale qu'un régiment d'infanterie et la bourgeoisie; l'armée du roi de Sardaigne, d'ailleurs, était disséminée et abattue, et ne paraissait pas en mesure de nous opposer une grande résistance.

M. de Conti avait d'abord projeté de prendre le chemin le plus

(1) La principauté d'Oneille était une enclave piémontaise au milieu du territoire de Gênes, entre San-Remo et Albenga. Elle ne touchait à la mer que par l'étroite vallée où coule la rivière d'Impero. Oneille, la capitale, est à son embouchure. Le territoire de la principauté s'étendait principalement sur les régions montagneuses du Maro; il comprenait le Rezzo, mais il laissait en dehors les villes de Porto-Maurizio, Triola, la Piève, Borgo di Villanova et Diano.

à portée pour se jeter sur le Piémont, de franchir à cet effet le col de Tende et d'aller assiéger Coni; toutes considérations bien pesées, il jugea préférable, en raison d'ailleurs des difficultés qu'on pourrait rencontrer au col de Tende, d'aborder le Piémont par la vallée de la Stura et de ne se présenter devant Coni qu'après avoir fait tomber l'importante forteresse de Demonte.

L'armée se dirige donc sur Barcelonnette et Mont-Dauphin.

M. de Givry partit le premier avec 12 B., vers le commencement de juin, et rejoignit à Guillestre un premier corps de quelques régiments amenés par M. du Chayla au mois de mai; 3 B. occupèrent le haut Dauphiné vers Briançon et élevèrent des retranchements au col de Buffiere, pour appuyer la gauche de la position d'où notre armée devait s'élancer sur le Piémont. Le reste de l'armée ne quitta qu'à la fin de juin. Avant d'évacuer le comté de Nice, M. de Conti prit des dispositions pour nous en assurer la possession et pourvoir à la sécurité du littoral. Les mouvements de l'escadre anglaise de ce côté étaient peu rassurants. 32 vaisseaux anglais venaient de mouiller à la rade des îles d'Hyères, de s'emparer de deux tartanes françaises et de faire voile pour les côtes de Gênes, où ils avaient encore capturé plus de 30 de nos bâtiments marchands venant du Levant et ignorant la déclaration de la guerre. On résolut donc de laisser dans le comté de Nice 5 B. espagnols les plus faibles et des troupes françaises détachées de divers régiments avec des compagnies de milices. M. de Mauriac fut appelé de Marseille pour prendre à Nice le commandement de toutes ces troupes destinées à couvrir, du côté des Alpes et du côté de la mer, le pays conquis. Sa mission pouvait devenir délicate et difficile, mais son expérience et sa valeur étaient connues et justifiaient le choix dont il était l'objet. En Provence, 2 régiments de cavalerie y sont également laissés. M. de Mirepoix, qui y commandait, n'avait sous ses ordres que 5 B. de troupes réglées et 2 de milices, et demandait un renfort de 2 B. M. de Conti, se trouvant dans l'impossibilité d'amoindrir encore sans imprudence son infanterie, lui envoya ces 2 régiments de cavalerie en lui permettant de faire avancer sur la côte 2 B. de plus et de remplir ainsi également le but proposé.

En prévision de toute éventualité, les fortifications de Montalban et de Villefranche furent minées afin de les faire sauter, si nous

étions forcés de les évacuer. Tous les chemins aboutissant au col de Tende furent coupés de manière à les rendre impraticables à l'artillerie et à se couvrir contre un retour offensif des troupes piémontaises; on conserva au delà de Nice quelques postes vers la vallée de la Roya et celle de la Vésuvia. Enfin Antibes, Monaco et Marseille sont mis en état de défense.

M. de Maurepas, ministre de la marine, se rendit de son côté à Toulon, y accéléra le départ de la flotte française rassemblée dans ce port et destinée à joindre l'escadre espagnole partie de Carthagène. Mais la flotte de l'amiral Mathews surveillait sans cesse la sortie de ce port; elle se tenait en panne entre Marseille et Toulon, causant, par sa présence, de fréquentes alertes tout le long des côtes. Comme l'escadre espagnole n'avait pas encore quitté Carthagène, la mise à la voile de la flotte française fut ajournée.

M. de Maurepas profita toutefois de son séjour en Provence pour y ordonner partout des travaux de défense; il porta notamment son attention sur le château d'If, qu'il signala à Versailles comme l'un des points du littoral les plus importants à conserver, en faisant ressortir que, s'il tombait au pouvoir des Anglais, il serait impossible de les en chasser et que le commerce de Marseille en serait par là complètement ruiné.

Cependant le roi de Sardaigne, informé du premier rassemblement formé à Guillestre et Briançon sous M. du Chayla et M. de Givry, avait déjà envoyé quelques troupes sous Exiles, et, profitant habilement du temps perdu par la faute des Espagnols, qui s'étaient obstinés à marcher sur Oneille, il avait réparé le désarroi de ses troupes et s'était retranché sur tous les points menacés. A la fin de juin, il en avait dans les vallées de la Dora et de la Clusane, à Suze, Exiles, Oulx et Fenestrelle, plus un grand nombre de Vaudois et quelques compagnies bourgeoises sur les hauteurs de Césane. Son armée, qui avait repassé le col de Tende, occupait les débouchés de la Stura et de la Vraita, et les troupes retirées sur Ceva étaient en marche pour le rejoindre.

Tout en concourant, d'après les derniers ordres de Madrid, à l'exécution du plan proposé par M. de Conti pour entrer en Piémont, les Espagnols ne cessaient d'élever des objections et d'apporter des entraves. Leur conduite paraît avoir, à plusieurs reprises, vivement froissé le prince de Conti, et celui-ci, dans la

plupart de ses lettres à Versailles, ne dissimula pas son irritation. Il se plaignit amèrement de la trop grande condescendance de l'infant aux avis de M. de la Mina, et fit entendre clairement, mais inutilement, qu'il serait enchanté d'être débarrassé de cet officier général trop connu par ses contradictions déplacées et ses mauvaises intentions.

Le mouvement de l'armée franco-espagnole, du comté de Nice en Dauphiné, commença le 24 juin, sur quatre colonnes parallèles, marchant sur les versants occidentaux des Alpes.

Après notre départ, la flotte anglaise parut vouloir commencer une démonstration sur les côtes de Nice; elle se montra à la rade de Vado, devant Monaco, puis reprit bientôt le large, se dirigeant sur les côtes de Provence. M. de Mauriac crut alors pouvoir se dégarnir de quelques troupes et les envoyer vers Peone et Breil, afin de se tenir en communication avec l'armée du prince de Conti et de surveiller de ce côté les passages des Alpes.

Dans les premiers jours de juillet, toute l'armée franco-espagnole avait terminé son mouvement et campait dans les vallées de Queyras et de Barcelonnette. La cavalerie fut alors rapprochée et portée entre Sisteron et la Mure; 22 E. s'établirent à Gap. Tout était prêt; cependant, avant de donner l'ordre de franchir les passages qui permettent de déboucher dans les vallées de la Vraita et de la Stura, le prince de Conti résolut de faire une diversion du côté de la vallée de la Dora, pour essayer de tromper le roi de Sardaigne sur ses véritables intentions et de lui faire déplacer ses troupes, au nombre de 36 B. et de 32 E., couvrant le terrain entre Fenestrelle (1) et Coni. 4 B. et des Vaudois seulement occupaient Exiles et la vallée de Suze; on pouvait espérer les surprendre et les enlever. M. de Givry fut chargé de l'opération avec quelques B.

Il se porte, le 5, au Bourget, franchit, le 6, le col de Servières,

(1) C'est sur des rochers élevés que s'étage la forteresse de Fenestrelle. Sur l'autre rive, à l'extrémité de la crête de Beauregard, fut construit en 1693, par Catinat, le premier ouvrage destiné à barrer la vallée. On l'appela fort Mutin. Quand Vauban visita le Dauphiné en 1700, il trouva ce fort si mal approprié au terrain qu'il projeta de le détruire. En 1731, le duc de Savoie reprit les idées de Vauban, rasa le fort Mutin et éleva la forteresse actuelle. Il y a au-dessus des ouvrages les plus élevés de Fenestrelle de grandes pelouses, de l'eau et du bois. Catinat y campa en 1692, et le lieu a conservé le nom de Pré-de-Catinat.

campe à Bousson, tandis que 2 de ses B. enlevaient Césane et en refoulaient les quelques défenseurs. De là ses détachements rayonnèrent dans toutes les directions; l'un d'eux se porte même jusqu'à Oulx, s'empare d'un magasin ennemi; mais il ne s'y maintint pas et rentra, le 9, au camp de Bousson.

Le prince de Conti se porta de sa personne, le 10, auprès de M. de Givry, et, s'étant assuré que l'ennemi était sur ses gardes et bien posté dans la vallée, ne jugea pas à propos de pousser plus loin sa démonstration; il donne l'ordre de la retraite et rentre de sa personne à Briançon par Césane et le mont Genèvre. Les troupes de M. de Givry, de leur côté, repassèrent les monts par le col de Servières et campèrent, le 11, au Lans, et le 12 à Ceillac, près Guillestre, où elles rejoignirent l'armée.

Le 13 août, l'armée se disposa à franchir les Alpes. Les grenadiers couronnèrent les cols de l'Agnèle et de l'Argentière, et, le 17, le mouvement en avant commença. La gauche de l'armée, composée de 21 B. sous les ordres de M. de Givry, se porte sur Château-Dauphin et vient se heurter aux retranchements de Bellines, établis sur la montagne de Pierrelongue, entre Bellines et le château du Pont. Ces retranchements consistaient en une importante redoute placée sur la crête, et reliée aux deux villages par des lignes discontinues et des batteries placées sur chaque versant. M. de Givry, qui avait marché par la crête de Pierrelongue, arriva le 17 au soir et campa en vue de l'ennemi; le 18, il donna l'ordre d'attaque. M. de Chevert s'élance avec ses piquets et les brigades de Poitou et de Conti. Il se porte résolument sur la redoute centrale; le régiment de Travers s'avance sur le versant de Bellines pour flanquer l'attaque, observer l'ennemi et le contenir au besoin; M. de Campo-Santo, qui avait franchi le ruisseau de Bellines et avait couronné les hauteurs du mont Pelvo et de la Bicoque, eut ordre de tourner Bellines par la droite et de prendre à revers la partie des lignes au delà du ruisseau, en descendant par le chemin qui passe au col d'Elva. L'affaire fut chaude surtout au centre, où M. de Chevert trouva une vive résistance. M. de Givry (1), qui,

(1) De Givry (Alexandre-Thomas Dubois de Furines), chevalier, puis bailli, né le 12 octobre 1674. Capitaine à Dauphin-Étranger, le 14 février 1701. Colonel de la Marche, 15 février 1707. Brigadier, le 29 mars 1710. Maréchal de camp, le 1er février 1719.

malgré ses soixante-dix ans, avait conservé toute l'ardeur et l'énergie d'un jeune homme, paya largement de sa personne ; vers la fin du combat, il fut blessé à la jambe et eut la rotule emportée par un boulet ; il mourut, le mois suivant, de cette blessure.

Les Piémontais, de leur côté, eurent plus de 400 hommes tués et perdirent 2 canons ; 1 brigadier, 13 officiers, 80 soldats, furent faits prisonniers ; le baron du Verger, qui les commandait, resta mort, ainsi que plusieurs autres officiers généraux.

En même temps que la gauche de l'armée, sous M. de Givry, enlevait ainsi brillamment les retranchements de Bellines dans la vallée de la Vraita, la droite, forte de 48 B. et conduite par l'infant et le prince de Conti, débouchait sans grande résistance par le col de l'Argentière dans la vallée de la Stura.

Le roi de Sardaigne, surpris par ces deux attaques simultanées, avait porté le gros de ses forces vers la vallée de la Vraita et n'avait laissé que 9 B. dans la vallée de la Stura. C'était trop peu pour arrêter, même derrière des retranchements, les nombreux régiments de l'armée franco-espagnole. Aussi la redoutable position dite des Barricades, où l'ennemi avait établi une ligne de redans successifs couronnant la crête d'un contrefort des Alpes entre Perinaldo et Pont-Bernard, et s'appuyant d'un côté à des rochers inaccessibles et de l'autre à la rivière, fut-elle emportée, après un court engagement, le 18 juillet, le jour même où M. de Givry débusquait les Piémontais de Bellines.

Le prince de Conti écrivait au roi : « Cette journée est une des plus vives et des plus brillantes actions qui se soient jamais passées : les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade de Poitou, MM. d'Agenois, de Givry, n'ont pas voulu être rafraîchis par d'autres. Le roi de Sardaigne pleurait de rage, levant les bras au ciel, quand il a vu les Français maîtres des retranchements et lui obligé de se retirer. »

Ce succès nous ouvrait la route de Demonte, et cette place forte était désormais le seul obstacle qui restât à surmonter pour arriver à Coni, dont le siège était l'objectif de la campagne. Le prince de Conti prit immédiatement ses dispositions de manière à pouvoir s'avancer dans la vallée de la Stura, tout en se couvrant contre les entreprises que pourrait tenter sur son flanc gauche le roi de Sardaigne, qui, après avoir retiré de Suze et de la vallée d'Oulx,

tous ses soldats à l'exception de 1 B. et quelques Vaudois, venait de concentrer à Saluces toutes ses forces disponibles. Dans ce but, il crut nécessaire de relier ses positions à celles du corps de M. de Givry, et détacha dans la vallée de la Maira un corps de 10 B., sous le commandement de M. de Lautrec, qui prit position sur les hauteurs de Stroppo.

Il se porta lui-même, le 21 juillet, à Sambuco avec 38 B. et y établit son quartier général, rétablit, à hauteur des Barricades, le chemin rompu par les Piémontais entre Perinaldo et Pont-Bernard, ordonne la destruction de tous les retranchements dont on s'était emparé, et appelle à Sambuco les régiments de cavalerie française et espagnole désignés pour franchir les Alpes et restés jusque-là en arrière. Le 25, il s'avance sur Vinadio avec 34 B., dont 11 français et 23 espagnols (1), et s'établit sur la rive gauche de la Stura en avant de ce village.

A cette date, M. de Lautrec occupait toujours avec ses 10 B. les hauteurs de Stroppo, et le corps de M. de Givry avait formé trois camps : l'un de 10 B., sous M. de Danois, à Château-Dauphin ; un deuxième de 5 B., sur les hauteurs de Pierrelongue, aux ordres de M. de Campo-Santo, et un troisième de 6 B., au col d'Elva, sous le commandement de M. de Guandika.

L'armée, dont les divers éléments étaient bien reliés entre eux, présentait ainsi entre Château-Dauphin et Vinadio un front presque perpendiculaire au cours des trois rivières de la Vraita, de la Maira et de la Stura.

Cependant le roi de Sardaigne, soit qu'il fût sans inquiétude du côté de la Stura, dont la forteresse de Demonte arrêterait longtemps les Français, soit qu'il crût à un danger plus sérieux du côté de Château-Dauphin, ou soit enfin qu'il pensât arrêter la marche de M. de Conti sur Coni en menaçant ses flancs, venait de quitter Saluces avec 26 B. et s'était avancé, le 31 juillet, par Cambasca sur Sampeyre, à quelques lieues seulement de Château-Dauphin et de Stroppo. Nos corps de la gauche et du centre ne bougèrent pas,

(1) Bataillons français : Anjou, 2 ; Beauce, 1 ; Blaisois, 1 ; Gatinois, 1 ; Quercy, 1 ; gardes lorraines, 1 ; des Landes, 1 ; Ile-de-France, 1 ; Flandre, 1 ; la garde du prince de Conti, 1.

Ils campent au centre ; en avant d'eux, 18 B. espagnols sur deux lignes, et en arrière 5 autres à proximité de Vinadio, sur la route de Sambuco.

mais notre droite aussitôt montra un mouvement en avant et campa en avant d'Isone, sur la rive droite et sur la rive gauche de la Stura. Les Espagnols occupèrent la vallée jusqu'à Perdicnia; les Français couronnèrent les hauteurs à gauche et s'établirent, partie en face la chapelle Notre-Dame, partie bordant le vallon de l'Alma.

On était en face de Demonte; l'artillerie de siège n'était pas encore arrivée, il fallut l'attendre pour le siège du fort. D'après les conventions avec l'Espagne, la France devait la fournir. Elle avait été réunie à Grenoble le 27 juillet, et s'était mise en route sous l'escorte du régiment de cavalerie Commissaire-général. Malgré ce contretemps, les opérations préliminaires du siège ne furent pas arrêtées, et l'on s'occupa d'investir la place; 1,200 Piémontais occupaient les hauteurs de Valloria et s'y étaient retranchés. M. de Senneterre marche à eux le 7 août avec 7 B., les rejette du côté de Coni et prend position au col de Valloria. Deux jours après, 6 B. espagnols occupèrent le col de Festiona. La possession de ces deux cols et des crêtes en arrière nous assurait une excellente position contre un retour offensif des Piémontais; M. de Castelar, d'ailleurs, venait d'enlever la ville de Demonte, dont les défenseurs s'étaient réfugiés dans le fort. Ce dernier était donc complètement investi; la tranchée fut ouverte le 9 au soir, à l'arrivée de l'artillerie.

M. de Conti donna alors des instructions pour rappeler à lui tous les corps dans les vallées de la Vraita et de la Maira. MM. de Campo-Santo, de Danois, de Guandika et de Lautrec se mirent donc successivement en route, se dirigeant sur Demonte, en passant par les gorges d'Elva, Pont-de-Maira et le col del Mulo. Ils rejoignirent vers le 13 août l'armée, qui, après ce mouvement, se trouva en entier allongée dans la vallée de la Stura, mais bien couverte sur la gauche par le corps de M. de Lautrec, resté au col del Mulo, et en arrière par 4 B. espagnols dirigés sur l'Argentière.

Sans attendre la prise de la forteresse de Demonte, on continua à s'avancer. Dès le 10 août, 12 B. espagnols et 16 E. de dragons et la plus grande partie de leur cavalerie campèrent dans la vallée, à Festiona sur la rive droite de la Stura, et, le 13, ne laissant autour de Demonte que les troupes nécessaires au siège, M. de Conti

marcha dans la direction de Coni sur deux colonnes. L'une des colonnes, celle qui marchait sur la rive droite de la Stura, était de 4 B. espagnols et toute leur cavalerie; la seconde, sur la rive gauche, fut formée de 15 B. français, de 11 B. espagnols, et de 4 régiments de cavalerie ou de dragons français. On prit position, le 14, entre Borgo et Gajola, toute la cavalerie des deux nations sur la rive droite de la Stura formant une seule ligne, appuyée d'un côté à Borgo, de l'autre à Rocca-Sparviera, et ayant sur ses ailes 4 B. espagnols à droite devant Borgo, 4 B. français à gauche en arrière, en face de Rocca-Sparviera. Le reste de l'infanterie, formant 21 B., campa sur la rive gauche de la Stura en avant et au sud de Gajola.

Pendant ce temps, le prince de Conti, resté au siège de Demonte, poussait avec vigueur les opérations, dont M. de Maulevrier avait la direction et auxquelles 12 B. espagnols étaient employés. Afin d'en hâter le dénoûment, et les moyens ordinaires étant trop lents à son gré, il tira, le 16, à boulets rouges sur la forteresse, et y détermina un si grand incendie que le gouverneur demanda aussitôt à capituler. Le 17, en effet, la place nous fut remise; la garnison ainsi que l'artillerie restèrent entre nos mains.

La prise de cette place, en assurant nos derrières, donnait à l'armée toute sa liberté d'action pour déboucher dans la plaine.

La roi de Sardaigne, quittant la vallée de la Vraita, venait de porter toute son infanterie dans la vallée de la Maira, à Busca, San-Damiano et Saint-Martin; et sa cavalerie, composée de 30 E., avait pris position sur notre flanc gauche à Caraglio. M. de Conti résolut de l'en déloger et, dès le 18 août, envoya sur Caraglio M. du Chayla avec 1,200 chevaux pour reconnaître le camp des ennemis. Ceux-ci ne l'attendirent pas et, à la nouvelle de sa marche, se replièrent en hâte sur le camp de Busca.

L'armée elle-même, à l'exception de 12 B. espagnols laissés à Borgo et à Saint-Roch, entre la Stura et le Gesso, s'ébranla, le 21, à la suite de M. du Chayla; la cavalerie franchit la Stura sur cinq colonnes entre Borgo et Rocca-Sparviera, et l'on alla camper le 21 en avant de Cervasca, et le 22 à Caraglio. Ce dernier camp fut établi sur une seule ligne, les Espagnols à droite, les Français gauche, l'infanterie occupant le centre; l'aile droite appuyée à la Grana; l'aile gauche, à Caraglio, renforcée par 7 B. français et les

2 régiments de dragons de la Reine et du Languedoc. MM. du Chayla et de Pignatelli, chacun à la tête d'un nombreux détachement de cavalerie, campaient, le premier en avant de la gauche, le second en avant de la droite de la ligne. Ils poussèrent tous deux, le 23, une forte reconnaissance sur la rivière de Maira et jusqu'à Busca : ils ne trouvèrent plus l'ennemi.

Le roi de Sardaigne, ne voulant pas accepter en ce moment une bataille que M. de Conti semblait lui offrir, repliait décidément ses troupes : dès le 23, elles campaient à Costigliole et Verzolo ; le 24, elles étaient à Saluces.

Le prince de Conti ne jugea pas à propos, bien que ce fût l'avis de M. de la Mina, de les suivre dans leur retraite, qui pouvait n'être qu'une feinte pour l'éloigner de Coni et lui faire perdre un temps précieux ; il se rapprocha, au contraire, de cette place, et, tout en envoyant 3 B. de renfort aux troupes campées vers Saint-Roch entre la Stura et le Gesso, il prit, le 30, une nouvelle position au nord de Coni, entre la Madona del Olmo et la Madona del Passo. La disposition des troupes fut la même qu'à Caraglio. Le quartier général s'installa à la Madona del Passo, couvert à l'extrême gauche par 3 B. français, 2 régiments de cavalerie et 2 de dragons.

L'intention de M. de Conti était de mener avec vigueur le siège de Coni et, une fois seulement cette place tombée, de frapper un grand coup sur l'armée du roi de Sardaigne. La fortune semblait soumise à la France ; le roi de Prusse venait d'envahir une partie des États de la reine de Hongrie, et de la mettre hors d'état de secourir Charles-Emmanuel ; la république de Gênes manifestait de plus en plus son intention de s'allier à nous, et, en attendant la conclusion du traité secret dont les clauses s'élaboraient en ce moment, travaillait activement à l'augmentation de son armée et de ses approvisionnements.

Les escadres françaises, commandées par MM. les chevaliers de Piosen et de Caylus, venaient de prendre enfin la mer et de quitter heureusement Toulon, profitant adroitement du départ des Anglais, qui s'étaient rendus en vue de Nice et de Villefranche dans l'intention d'y faire une diversion en faveur du roi de Sardaigne, et qui avaient repris le large dans la direction de Mahon aussitôt la nouvelle de la retraite de celui-ci sur Saluces et la sortie de Toulon des deux escadres françaises. L'amiral Mathews lui-même quittait

sa flotte et se rendait en Angleterre par terre, en passant par Turin.

Enfin les dangers qu'on aurait pu redouter de la fermentation des Vaudois sur les frontières, et des religionnaires en Dauphiné, n'étaient pas de nature à nous inquiéter sérieusement. Depuis le printemps, ces derniers s'agitaient beaucoup, surtout dans le Diois, malgré les menaces faites par M. de Chevert. On avait d'abord temporisé avec eux, faute de forces suffisantes pour recourir à la répression violente; mais le parlement de Grenoble prit ensuite à leur égard des mesures sévères, et fit quelques exemples quand l'armée, ramenée de Nice, put l'appuyer de sa présence et imposer ses décisions. Quoiqu'ils continuassent à tenir leurs assemblées, notamment à Nyons, le calme était à présent rentré dans les esprits. Les Vaudois faisaient de fréquentes incursions sur notre territoire, principalement dans la vallée de Queyras, et levaient partout de fortes contributions que les malheureuses communes sans défense se résignaient à payer pour n'être pas brûlées. Cet état de choses avait pris fin. M. de Sauvigny ayant signifié au commandant des Vaudois qu'il userait sans pitié de représailles, s'il mettait encore à rançon un village français. Bien que ce dernier prétendît que c'était le droit de la guerre, et que c'était sur l'ordre du roi de Sardaigne qu'il en agissait ainsi, il avait cessé aussitôt ses exactions, et plus tard ses bandes avaient été presque toutes refoulées au delà des montagnes, au point que, à l'exception de quelques bandits qu'on ne pouvait appeler du nom de soldats, il ne restait au mois d'août que peu de Vaudois (1) organisés dans le comté de Nice.

Tout semblait donc agir contre le roi de Sardaigne; il était perdu, si l'on parvenait à s'emparer de Coni. Le prince de Conti le sentit à merveille. Comme depuis sa retraite à Saluces l'armée piémontaise n'avait dessiné aucun mouvement, il pensa qu'il pouvait quitter sans danger sa position à cheval sur la route de Busca et tourner

(1) Les Vaudois paraissent s'être établis d'abord dans la vallée de Pragela, car c'est là qu'on a trouvé presque tous leurs traités religieux écrits en langue romane. Ils s'étendirent ensuite, du côté de l'Italie, dans les vallées de Saint-Martin, de Luserne; du côté de la France, dans la Val-Louise, dans le Queyras, dans les vallées de Freyssinière et de Barcelonnette. L'inquisition, fondée vers 1200, commença à fonctionner, d'une manière active, en 1208 en France et en 1224 en Italie.

tous ses efforts du côté de la place assiégée. En conséquence, le 2 septembre, il ramena en arrière son aile gauche et, pivotant sur Notre-Dame de l'Olmo, l'établit de manière à se lier aux B. restés entre la Stura et le Gesso, et à étendre au nord l'investissement de Coni.

Il disposa ainsi ses troupes autour de cette ville : 28 B. et 56 E. de l'armée d'observation s'allongent sur la rive gauche de la Stura, tournant le dos à Coni; la brigade française de Poitou, 5 B., à la redoute de Picca-Rocca, sur la route de Busca en avant de Notre-Dame de l'Olmo; 4 B. espagnols (Galice, 2; Merida, 1; Catalogne, 1) à Notre-Dame; toute la cavalerie entre la redoute Picca-Rocca et la Stura, obliquement au cours de la rivière; les Français face à Caraglio et dans l'ordre suivant à partir de la droite, appuyée à Picca-Rocca : Commissaire-général, Chabot, Conti, Royal-Piémont (dragons), Languedoc, la Reine.

L'armée du siège, entre le Gesso et la Stura, comprenait 21 B. et 4 E.; les Espagnols étaient sur deux lignes entre Notre-Dame de l'Olmo et Picca-Rocca, parallèlement à la route de Busca et face à Centallo (1).

A la gauche de la cavalerie, le reste de l'infanterie, sur les bords de la Stura et face à Busca (2).

14 B. étaient en avant de Saint-Roch et disposés à partir de la droite, appuyée au Gesso (3).

En arrière de la droite, près du couvent des Récollets (le quartier général), 4 B. français (la garde de M. de Conti, 1; Ile-de-France, 1; gardes lorraines, 1; Agénois 1), et derrière Saint-Roch les 4 E. de Dauphin. 3 B. français allèrent, du côté de Mondovi, renforcer M. Campo-Santo, établi avec 12 B. espagnols pour assurer le flanc droit de l'armée. Les magasins de vivres, les fours et les hôpitaux sont installés à Borgo avec 2 B. et des arquebusiers détachés pour

(1) 1re *ligne :* Belgia, Numancia, Lusitania, Francia, Frisia.
2e *ligne :* Gardes du corps, Séville, régiment du Prince.

(2) *Espagnols :* Asturies, 2; Edimbourg, 1; Cordoue, 1; Espagne, 1; Navarre, 1; Vittoria, 1.
Français : Ségur, 1; Beauce, 1; Vivarais, 1; Quercy, 1; Anjou, 2; Lyonnais, 3.

(3) *Espagnols :* Savoie, 2; Tolède, 1; Soria, 2; Majorque, 2; Reding, 1; Grenade, 1.
Français : Stainville, 1; Brie, 1; Conti, 2; Gatinois, 1.

les garder, et le parc de l'artillerie fut placé, celui des Espagnols devant Saint-Roch, près de la Stura, sous la protection du régiment de Blaisois.

M. du Chayla, avec 2 régiments de dragons et des compagnies de grenadiers, détaché en avant à Tarantasca, éclaira l'armée, et M. de Pignatelli, avec 1,500 chevaux et 1,000 grenadiers espagnols, se porta jusqu'à Centallo, où il resta jusque vers le milieu du mois de septembre. Ne trouvant aucun adversaire devant lui, il revint alors sur ses pas en tournant Coni et prenant position de l'autre côté du Gesso, à Spinitta, en interceptant la communication de la place avec Mondovi et complétant son investissement.

La tranchée était alors ouverte, et depuis la nuit du 12 au 13 les travaux de siège avaient commencé. Les bastions sur lesquels on cheminait étaient ceux de Caraglio, de Notre-Dame du Bois et de l'Olmo, placés en face de Borgo. Les Espagnols avaient les attaques de droite, les Français celles de gauche. En outre, une batterie à ricochet placée sur la rive gauche de la Stura, et une autre sur la rive droite du Gesso, prenaient d'écharpe le front de l'enceinte où l'on comptait faire brèche. D'après l'opinion de M. de Maillebois, et selon les rapports officiels qu'il fit à ce sujet, Coni n'était pas une place de premier ordre par ses fortifications, mais dans une position si avantageuse pour la défense, que nous devions nous attendre à être chaque jour aux prises avec de nouvelles difficultés.

Pendant ce temps, le roi de Sardaigne ne restait pas inactif. Depuis son départ de Busca, il s'était tenu dans sa position de Saluces, occupé à recruter son armée, à augmenter ses milices et ses Vaudois, et, en attendant les secours qui devaient lui venir de Lombardie et de l'armée de M. de Lobkowitz, il avait levé dans ses États tous les hommes propres à porter les armes depuis l'âge de 16 ans jusqu'à celui de 60. M. d'Orméa, de son côté, s'était avancé dans le Mondovi, y rassemblait les milices et les paysans, qui se levaient avec ardeur pour concourir à la défense du sol, et se trouvait, dès le 1er septembre, à la tête d'une armée menaçant notre flanc droit et insaisissable dans ses montagnes. Les paysans du comté de Nice eux-mêmes avaient répondu à son appel et arrivaient journellement grossir le nombre de nos ennemis. Ils supportaient impatiemment notre domination. Contenus du côté du littoral par M. de Marcieu, qui, grâce à 2 B. de renfort, les avait au mois d'août re-

poussés de Sospello, où ils s'étaient présentés en grand nombre, ils cherchaient de l'autre côté des monts à satisfaire leur haine contre nous.

Dans la vallée de la Maira et sur le flanc gauche de notre armée, le roi de Sardaigne avait également jeté quelques B. et des Vaudois qui nous disputaient les montagnes, menaçaient nos communications et même réussissaient, le 17 septembre, à s'établir au col del Mulo au-dessus de Vinadio. Tous ces rassemblements étaient disposés de façon à profiter du moment où notre armée serait vivement occupée au siège de Coni pour inquiéter nos convois, couper notre communication dans la vallée de Stura, forcer en même temps Borgo et venir attaquer notre parc d'artillerie entre la Stura et le Gesso, tandis que le roi de Sardaigne marcherait sur nous avec son armée.

Notre position, pour le siège et l'investissement de Coni, séparée nécessairement par la Stura et le Gesso, la disposition forcée de notre infanterie pour fournir aux travaux du siège, soutenir notre communication et assurer nos convois, la nécessité de garder Borgo, où étaient nos principaux dépôts, rendaient la réussite de ce projet vraisemblable, et furent sans doute les raisons qui l'inspirèrent au roi de Sardaigne. Son dessein ne nous était pas inconnu, et on prit toutes les mesures possibles pour y parer. Borgo fut mis en état de défense. Dès que le temps et les moyens le permirent, on retrancha le parc d'artillerie, et on mit la tranchée en état de recevoir vigoureusement les sorties de la place pour concourir à toutes ces attaques. 12 B., reste du corps de M. de Givry, laissés dans la vallée de la Stura, couvrirent notre ligne de communication avec la France, et quelques détachements envoyés du côté de Mondovi éloignèrent les partisans de M. d'Orméa.

C'était peu en présence des masses d'ennemis à contenir; aussi M. de Conti jugea opportun de garder sous sa main autour de Coni des forces suffisantes pour repousser l'attaque principale du roi de Sardaigne, qu'il attendait du côté de la plaine.

Le gros de l'armée resta donc campé à la Madona del Oulmo retranchée aussi bien que possible, après la mise également en état de défense d'autres postes sur le front de la ligne que devait occuper l'armée en cas de bataille, entre autres celui de Picca-Rocca. La marche de l'armée piémontaise, qui pouvait passer la Stura pour

marcher à nous par le côté du Mondovi, ou venir par Villafaletto ou Centallo, couvrant sa gauche par la Sture, était la seule partie du projet de l'ennemi sur laquelle nous fussions dans l'incertitude.

Le 27, le roi de Sardaigne quitte son camp de Saluces et vient camper à Castigliole. Le 28, il prononce un mouvement sur sa gauche du côté de la Maira, nous masquant ce mouvement par un gros détachement posté à Villafaletto, et se porte à Lagnasco.

En même temps, sur nos derrières, les Barbets s'élançaient dans la vallée de la Stura, et attaquaient vivement nos postes établis aux ponts de Vignolo et de Loulle. Ils échouèrent dans leur tentative sur Vignolo, mais réussirent à s'emparer du pont de Loulle. Nos communications étaient ainsi de plus en plus compromises; le prince de Conti, déjà visiblement inquiet depuis quelque temps, se montra très affecté de cette affaire. « Tout ce que je puis dire, ajouta-t-il en en rendant compte à Versailles, c'est que tout cela prend une mauvaise tournure. »

Le 29, le roi de Sardaigne, ayant franchi la Maira et la Grana, dirige sa marche sur la Stura et s'allonge comme si son projet était de la passer et de se porter à Mondovi; il poussa même de l'autre côté de cette rivière un détachement qui s'avança jusqu'à Casteletto; lui-même campa ce jour même à la Magdeleine et à Morazzo; il couvrit sa marche par un gros détachement qu'il porta jusqu'à nos détachements avancés, dans le but de reconnaître notre position; mais nos avant-gardes, ayant donné l'éveil de l'apparition des ennemis, furent renforcées sur-le-champ et obligèrent ce détachement à se replier.

Nous doutions cependant de la résolution du roi de Sardaigne de nous attaquer par la rive droite de la Stura; la crainte d'être à cheval sur cette rivière et qu'il ne nous dérobât sa marche pendant la nuit, la nécessité de ne pas nous éloigner du siège et de notre parc d'artillerie, la connaissance de sa supériorité en infanterie, nous engagèrent à l'attendre dans notre position et à ne pas perdre, en l'abandonnant, les chances favorables qu'elle nous offrait.

Tout est préparé pour le recevoir, et, sa marche bien confirmée par des émissaires et par des déserteurs, on décida, le 29 au soir, de prendre position, la droite à la Stura, au couvent de la Madona del Oulmo, et de faire avancer en ligne par un mouvement de conversion les troupes de notre ligne s'étendant le long de la Stura.

Toute la nuit, des partis en reconnaissance nous informaient successivement des progrès de sa marche, dont il ne fallut plus douter à la pointe du jour. La première ligne de notre armée s'appuyait au ravin de la Stura et au couvent de Notre-Dame de l'Olmo, position retranchée et garnie du canon nécessaire à sa défense.

Le centre, où était la brigade de Lyonnais avec M. de Senneterre, restait soutenu par une grosse cassine, à droite et à gauche, avec deux batteries de pièces de campagne. A gauche de cette cassine s'appuyaient 11 E. de Pavie, de Frise et de Languedoc, appuyés par Royal-Piémont et Conti, garnissant un terrain découvert entre ladite cassine et celle de la Picca-Rocca, aussi retranchée, garnie de canon, et défendue par la brigade de Poitou.

La maison du roi d'Espagne, le régiment de Sevilla et celui de Commissaire-général formaient la première ligne de cavalerie, qui commençait à la gauche de la cassine retranchée de Picca-Rocca, et s'étendait jusqu'à une grosse cassine avec les 2 B. d'Anjou et trois pièces de canon. Le terrain dans lequel la cavalerie était placée ne se prêtant pas bien à un mouvement en avant, on occupa une cassine en avant de son front, où fut placé le régiment de Quercy, pour éloigner le feu de l'infanterie si l'ennemi étendait sa droite à hauteur de notre gauche. Les dragons d'Espagne, les régiments de Montez, du Prince et celui de Chabot, formaient la seconde ligne de cavalerie. Le régiment de la Reine (dragons) et 2 E. de dragons espagnols sont placés en potence sur le flanc gauche de la cassine où se trouve le régiment d'Anjou, pour observer le mouvement de l'ennemi et l'empêcher de nous tourner; on laissa en réserve 12 B. français et espagnols, formant la deuxième ligne d'infanterie, et, comme elle n'avait pas la même étendue que la première, la cavalerie s'intercala derrière l'infanterie dans les parties où la deuxième ligne ne pouvait s'étendre.

Toutes ces dispositions prises à 9 heures du matin, les troupes placées sur le terrain où elles devaient combattre occupèrent les cassines à la tête de la ligne, et attendirent l'ennemi avec la confiance et la joie qui sont des présages de victoire. Nous venions déjà d'en remporter une : Borgo avait été attaqué à la pointe du jour par des milliers d'hommes, descendus des montagnes de Boves, Robillante et Festiona pour surprendre nos derrières; mais M. de Lautrec, laissé pour commander entre le Gesso et la Stura,

l'ayant secouru à propos en y envoyant 2 B. d'Agénois, et le régiment Dauphin-cavalerie aux ordres de M. de Volvire, l'ennemi fut repoussé, se retira en désordre, poursuivi jusqu'à Roccavione, laissant deux à trois cents morts ou blessés sur le champ de bataille. Cependant l'armée piémontaise avançait par la route de Centallo sur Coni, et nos détachements se repliaient en bon ordre, reprenant leurs postes dans la ligne.

L'infanterie ennemie, de 44 B., en marche sur trois colonnes, vint s'établir en arrière du chemin de Villefalette et de Tarentasca; sa gauche était appuyée à la Stura, et sa droite soutenue par sa cavalerie et flanquée de chevaux de frise. La colonne de gauche attaqua la Madona del Oulmo et les postes avancés des Espagnols; celle du centre attaqua le Lyonnais et notre centre; celle de la droite se contenta d'observer notre ligne de cavalerie. Cinq batteries de canon, placées sur leur front, se trouvaient réparties à intervalles égaux entre les masses de leur infanterie. L'action commença à midi et demi à notre droite vers la Madona del Oulmo, que les ennemis attaquèrent avec leurs grenadiers et croates, et se propagea sur toute l'étendue de la ligne d'infanterie jusqu'à la cassine du centre, où s'appuyait la brigade de Lyonnais. Le feu fut très vif de part et d'autre; les Français et les Espagnols, rivalisant entre eux, donnèrent de grandes preuves de valeur et de fermeté. Le prince de Conti prodigua sa personne, courant sans cesse d'un point à un autre de notre ligne, parant aux dangers les plus pressants, excitant par sa conduite au feu l'admiration de nos troupes.

Comme le roi de Sardaigne portait son principal effort au centre, on fit avancer, pour soutenir la brigade de Lyonnais, les régiments de Flandre, de Foix, de Brie et le 2e B. de Conti, aux ordres de MM. de Senneterre et de Courten; ce renfort amena le résultat espéré. Ces régiments chargèrent tous ensemble et rompirent la colonne de tête. Les Espagnols, qui s'étaient ébranlés en même temps, marchèrent aussi jusqu'aux postes avancés, chargèrent ce qu'ils avaient devant eux, quand ils furent ramenés par la colonne attaquée, et firent leur retraite en bon ordre, emportant un drapeau enlevé à l'ennemi.

Le prince de Conti fit soutenir alors ses brigades engagées par les régiments de l'Ile-de-France et des gardes lorraines, sous

M. du Chastel, et ordonna une nouvelle charge, qui mit une deuxième fois le désordre dans la colonne des ennemis; puis, voulant profiter de l'ébranlement produit dans leurs rangs, et jugeant que ce moment déciderait de l'action, il lança les dragons postés à côté de la cassine de Lyonnais, en les soutenant par les régiments de cavalerie Royal-Piémont et Conti, et les mena lui-même à la charge. Il passa les navilles au centre de la colonne des Piémontais, lorsque, leur infanterie s'étant rassemblée et ayant resserré ses colonnes, ces escadrons furent accueillis par un feu si vif et si nourri qu'ils ne purent l'aborder; ils revinrent toutefois, dans le meilleur ordre, se placer en potence sur le flanc de la colonne ennemie, où ils se soutinrent jusqu'à la fin de la bataille; leur contenance en imposa à l'ennemi à tel point qu'il n'osa plus s'avancer, craignant de prêter le flanc à cette cavalerie, pendant que notre infanterie l'aurait chargé en tête. Cette manœuvre contint l'ennemi, qui resta tout le jour exposé au feu de notre infanterie et de notre canon. M. de Castelar, qui commandait la maison du roi et le reste de la première ligne, voyant les dragons s'ébranler, crut devoir aussi se mettre en mouvement, et marcha pour charger ce qu'il avait devant lui; mais la ligne d'infanterie, couverte par des chevaux de frise, l'obligea de se replier sous le feu du poste retranché de la cassine de Picca-Rocca. Pendant que ces mouvements se passaient à la droite et au centre, MM. du Chayla et Pignatelli, qui avaient reçu ordre du prince de Conti de chercher à tourner l'ennemi par sa droite, s'étaient avancés, avec quelques escadrons de la gauche de la deuxième ligne, pour reconnaître le terrain et prendre à revers la ligne ennemie. M. du Chayla avait trouvé un terrain favorable et le moment était propice. Les Piémontais étaient ébranlés, et une attaque vigoureuse sur leur flanc devait amener un succès décisif; M. de Pignatelli, n'ayant pas voulu, sans ordre du général espagnol, faire avancer sa cavalerie, et s'étant même retiré, M. du Chayla se crut obligé de le suivre. Force fut donc de soutenir la bataille sur tout le front de l'infanterie et de protéger les batteries.

Le feu diminua enfin, l'ennemi rebuté ne combattit plus que pour gagner la nuit et ménager sa retraite; il n'avait laissé que trois pièces destinées à soutenir l'arrière-garde. Le feu ne cessa qu'à 8 heures du soir, et l'ennemi profita de l'obscurité pour achever sa

retraite, ou plutôt sa déroute, abandonnant trois pièces de canon, des chevaux de frise, des morts, des blessés, et le champ de bataille.

On fit marcher à sa suite M. de Corvolan avec un détachement de cavalerie; il ramassa en chemin plusieurs chariots de blessés, grand nombre de munitions, et poursuivit l'ennemi par le chemin de Fossano. M. de Corvolan était soutenu d'ailleurs par deux autres détachements plus considérables aux ordres de MM. du Chayla et de Pignatelli, et toute cette cavalerie se porta sur Centallo et Tarentasca. Cette affaire coûta au roi de Sardaigne environ 6,000 hommes tués, blessés ou prisonniers; notre perte fut de 120 officiers tués ou blessés et environ 2,000 soldats, dont seulement 300 Français. M. de Solemy, colonel de Conti, Laforce, colonel de Beauce, et de Chabannes, aide-maréchal des logis, restèrent sur le champ de bataille.

Malgré la victoire de Coni, la situation ne s'était pas beaucoup améliorée. L'armée du roi de Sardaigne, quoique repoussée et considérablement amoindrie, restait encore numériquement égale à celle du prince de Conti, et sa présence à Fossano constituait une menace incessante. Nos communications par la vallée de la Stura et le col de Tende étaient presque coupées, les subsistances manquaient, il n'en arrivait presque plus de Nice et de Barcelonnette, et le pays de Coni était épuisé; l'armée restait affamée et harassée.

La chute de Coni, fixée d'après les calculs des ingénieurs au 20 octobre, paraissait devoir, en raison des difficultés, être ajournée beaucoup plus loin. La saison s'avançait, et il eût été impossible d'hiverner sans avoir pris Coni; aussi, dès ce moment, l'éventualité de la levée du siège et de la retraite sur la France apparut comme possible. Par surcroît de malheur, des pluies torrentielles, qui survinrent du 1er au 4 octobre, avaient grossi les torrents; le Gesso et la Stura débordés emportaient nos ponts. Les différentes parties de l'armée se trouvaient séparées et hors d'état de se secourir mutuellement. En outre, le roi de Sardaigne, le jour même de la bataille de Coni, profitant de la faute de M. de Pignatelli repassé sur la rive droite de la Stura, avait jeté sur Spinetta un fort détachement et détruit nos travaux d'attaque de ce côté, abandonnés depuis la veille. La crue des eaux nous empêchait de repasser le Gesso et de les rétablir; l'investissement n'était plus

complet; et même les Piémontais, après cinq jours de travaux, réussissaient, le 6 octobre, à rétablir sur cette rivière un pont que nous avions détruit et à y jeter un secours. Nos détachements dans le Mondovi étaient attaqués de tous côtés, nos postes harcelés et surpris. 150 hommes du régiment d'Anjou venaient, entre autres, d'être enlevés le 5 octobre.

Le prince de Conti opposa à tous ces contretemps un calme et un sang-froid remarquables; par ses ordres, les travaux furent rétablis et le siège reprit au bout de peu de temps son cours. Pour en imposer au roi de Sardaigne dans ces circonstances désastreuses il masque, autant que possible, cette retraite partielle qui ouvrait Coni du côté de Mondovi et mettait ainsi fin à l'investissement : M. de Pignatelli avec sa cavalerie se dirigea sur Centallo, et M. du Chayla alla le soutenir à Tarantasca. Ces démonstrations n'étaient qu'audacieuses, et l'audace restait sans effet. Le sentiment même de l'imminence d'une retraite, en cas d'insuccès, engagea M. de Conti à redoubler d'efforts; sentant qu'il n'avait pas un instant à perdre, il songeait même à forcer le dénouement et était décidé à tenter, vers le 10 octobre, un coup de vigueur pour s'emparer brusquement de l'avant-chemin ouvert. Il renonça toutefois à cette entreprise trop risquée.

Tout en s'attachant avec opiniâtreté à la prise de Coni et ne désespérant pas encore de voir succomber cette place, il songea, en général prévoyant, à assurer sa retraite. Les chemins et les ponts, défoncés par les débordements ou détruits, furent rétablis; le pont de Loulle, d'où les Piémontais avaient été préalablement chassés, est remis en état, et des renforts sont envoyés dans la vallée de la Stura, destinés à la couvrir contre les incursions des Barbets. 2 B. occupent Gajola et Majola; 1 B. de Mignons (1) prit position sur

(1) Pendant cette campagne, les Vaudois sont souvent aux prises avec les miquelets que l'infant don Philippe avait amenés; le véritable nom de ces fusiliers de montagne, est los Mignones (les Mignons). Il était prescrit à tous les corps qui avaient affaire à ces tirailleurs de ne jamais se séparer en petites bandes. Après des recherches inutiles dans les archives de la guerre et les papiers militaires de cette époque en Sardaigne, ne pouvant accepter le sens donné aux familiers d'Henri III, j'ai été entraîné à conclure que le roi Emmanuel avait organisé en B. les jeunes fils de famille d'Italie, et leur avait donné cette dénomination étrange, de même que, sous le premier empire, Napoléon, en 1813, organisa les E. de gardes d'honneur, tous fils de famille comme les pages.

les hauteurs de la rive gauche; Rocca-Sparviera reçut des renforts ainsi que Vignolo. Le parc d'artillerie, près de Saint-Roch, fut replié, le 12, sur la rive gauche de la Stura pour le mettre en sécurité, sans interrompre toutefois le feu contre la ville.

Les Espagnols se montraient les plus ardents à abandonner immédiatement le siège de Coni. Dès le 14, M. de la Mina s'était exprimé à ce sujet avec une vivacité presque révoltante. L'infant penchait de son côté; le prince de Conti tenait ferme, tout en espérant peu. Mis au courant de notre situation critique et peut-être des idées de retraite qui commençaient à germer, et qu'ils supposaient avec raison devoir affecter le moral d'une armée, les assiégés tentèrent, le 15 octobre, une sortie et débouchèrent sur nos lignes d'investissement entre le Gesso et la Stura. Cette sortie ne réussit pas, ils furent rejetés avec grandes pertes derrière leurs remparts. Cette tentative, malgré le résultat, démontrait que la garnison n'était nullement découragée, qu'elle se savait soutenue, et l'audace dont elle donnait preuve n'était pas de nature à faire espérer une capitulation prochaine. Les phases régulières du siège reculaient outre mesure l'époque du dénouement que la présence des armées de secours rendait d'ailleurs de plus en plus chanceux.

M. le prince de Conti le sentit et céda enfin, quoique à regret. Un conseil de guerre s'assembla aussitôt chez l'infant, le 17 octobre, et décida qu'il n'y avait plus à espérer pouvoir rétablir l'investissement. Il était de toute nécessité de lever le siège en toute hâte et d'opérer avant la mauvaise saison la retraite au delà des Alpes. On y agita également la question de savoir si l'on conserverait Demonte et si l'on s'y maintiendrait pendant l'hiver, de manière à conserver pour la campagne prochaine un pied dans la vallée de la Stura, ou si on l'évacuerait, après en avoir toutefois rasé les fortifications; il en fut référé à Versailles, et, dans un rapport très détaillé, M. le prince de Conti fit ressortir les avantages et les inconvénients des deux solutions, tout en inclinant pour conserver Demonte. Il ajoutait, à l'appui de son opinion, la nécessité de rassurer les Génois, dont notre départ, en abandonnant totalement la vallée de la Stura, pouvait refroidir le zèle. En attendant les ordres demandés à ce sujet, il commença le mouvement rétrograde de l'armée.

Du 17 au 22 octobre, les hôpitaux, les magasins de vivres, sont évacués, l'artillerie retirée des batteries, et nos convois successifs se mirent en marche sur Demonte.

Le 22, l'armée elle-même leva le siège de Coni. La cavalerie vint camper à Demonte, l'infanterie à Majola. Le 23, cette dernière arrivait à Demonte et y ralliait tous les détachements, tandis que la cavalerie, suivie par les convois d'artillerie, se remettait en route vers le passage des Alpes au col de l'Argentière et rentrait en France. Cette retraite de Coni à Demonte, bien que difficile, s'opéra dans le meilleur ordre et avec la plus grande précision; l'armée ramena tout son matériel avec elle et ne laissa aucun traînard.

Le roi de Sardaigne, qui, dès le 14 octobre, avait de son camp de Fossano lancé sur sa droite, au delà de Maresco et de Pomarolo, de forts détachements pour appuyer ses troupes dans la vallée de la Maira, restait immobile. Il ne s'ébranla qu'à la nouvelle de la levée du siège de Coni et de notre marche sur Demonte. Il nous suivit alors dans la vallée de la Stura et s'établit à Vignolo le 29 octobre, y campa avec une partie de son infanterie; le reste occupa les hauteurs qui dominent Valloria et Festiona, son avant-garde s'avança à Majola, et des détachements de grenadiers et de varasdins (1) se portèrent jusqu'en vue de nos positions de Demonte.

Dès la levée du siège de Coni, M. de Conti s'était mis en mesure d'exécuter, quels qu'ils fussent, les ordres de Versailles au sujet de la conservation ou de l'évacuation de la position de Demonte. Dans la première de ces prévisions, les remparts avaient été réparés, la forteresse remise en état, et, en outre, une nouvelle ligne de fortification passagère avait été rapidement élevée par les troupes, du 24 au 30 octobre, du côté de l'ouest. Elle s'appuyait aux montagnes à gauche et à la Stura à droite, enveloppant la hauteur de Pogio; le 30 octobre, l'armée avait pris position derrière cette ligne. Dans le cas où Demonte devrait être évacué, toutes les fortifications permanentes étaient minées; il suffisait d'un signal pour n'en faire qu'une ruine.

(1) La Croatie autrichienne se divisait en *Croatie civile* ou *royaume de Croatie*, qui fait partie des pays hongrois, formé de trois gouvernements, et en *Croatie militaire* ou généralat réuni de Carlstadt-Warasdin et du *banat de Croatie*, divisé en huit régiments.

Pendant que ces travaux s'exécutaient à Demonte, le roi de Sardaigne détachait sur sa droite 10,000 hommes qui s'avançaient dans la vallée de la Maira, avec l'intention de couper notre communication. M. de Conti crut donc prudent d'assurer ses derrières d'une manière plus efficace, et dans ce but il envoya, le 30 octobre, M. de Lautrec, avec 8 B., prendre position à Sambuco. En outre, 1 B. est placé à Pont-Bernard et 4 B. s'établissent à Vinadio pour relier M. de Lautrec à l'armée, et, quelques jours après, il est encore renforcé de 5 B. De son côté, M. de Mirepoix dirigea sur Barcelonnette les régiments de Vigier et de Senneterre.

La réponse de Versailles arriva enfin à Demonte vers le 12 novembre. Les instructions du roi étaient formelles : faire sauter les fortifications de Demonte, l'évacuer et rentrer en France.

M. de Conti s'y conforma aussitôt : le 14 novembre, à midi, les 17 B. encore à Demonte prirent les armes, rangés en bataille à distance du fort, et sous leurs yeux le feu est mis aux mines. En quelques instants, le fort, les retranchements de campagne construits pour l'armée sont bouleversés, et à la nuit commença sa retraite.

L'armée, le 15, à la pointe du jour, entrait à Sambuco et, après un repos de quelques heures seulement, reprit sa marche pour camper le soir à Bersezio, le lendemain à l'Argentière, et le 17 à l'Arche. Elle s'y établit, couverte en arrière par 7 B. à la maison Méane et 1 aux granges de l'Argentière. M. de Chevert, qui avait fait, alternativement avec M. de Courten, l'arrière-garde, était resté au delà des Alpes à l'Argentière pour protéger la marche de l'artillerie qui, dans ces sentiers difficiles, ne pouvait avancer aussi rapidement que l'infanterie; il rejoignit, le 21, sans avoir été attaqué sérieusement par les nombreux détachements que sa belle contenance tint en respect.

Immédiatement après l'arrivée au camp de l'Arche, l'armée se sépara. L'infant partit le premier pour Gap, puis à Marseille. Les Espagnols le suivirent les 19 et 21 novembre. Ils allèrent, la plupart, prendre leurs quartiers d'hiver dans le comté de Nice; quelques régiments seulement furent dirigés sur la Savoie.

Quant aux Français, ils restèrent provisoirement en cantonnement dans la vallée de Barcelonnette et ne se mirent en mouvement que le 26 novembre, pour prendre les quartiers d'hiver assignés dans le Dauphiné et la Provence.

M. de Maulevrier reste à l'Arche avec 5 B., et l'artillerie fut établie à Gleissole et à Jausiers, où elle était en sûreté derrière lui. 5 autres B., sous M. d'Argouges, occupèrent la vallée de Barcelonnette, et 7 B., aux ordres de M. de Larnage, s'établirent vers Embrun et Gap. Le reste, avec MM. de Chevert et de Rivière, s'installa dans la basse Provence. Le roi de Sardaigne, de son côté, ramena ses troupes en arrière et les répartit en Piémont et dans le Montferrat.

Le prince de Conti, qui, après la rentrée des troupes, avait porté son quartier général à Barcelonnette, quitta cette ville le 1er décembre et se rendit à Versailles. Le roi venait de l'autoriser à quitter l'armée pour rendre compte de sa mission. Aussitôt son départ, M. de Marcieu reprit le commandement dans le Dauphiné et dans la vallée de Barcelonnette, et M. de Mauriac commanda en Provence, en remplacement de M. de Mirepoix ayant obtenu un congé, comme plusieurs autres officiers généraux.

L'infant partit de Marseille, le 19 décembre, pour se rendre à Nice, afin d'y régler l'installation d'hiver de son armée. Il y arriva le 24, accompagné de la plupart de ses officiers généraux et précédé ou suivi du gros de ses forces, alors de 31 B. Il les répartit dans le comté de Nice, sur le littoral entre Vintimille et Porto-Maurizio, et jusque dans la principauté d'Oneille, dans la région montagneuse de laquelle le roi de Sardaigne avait mis en observation un corps de 18 B. Pour donner place aux Espagnols dans le comté de Nice, les Français évacuèrent ce comté et rappelèrent les 6 B. laissés en Provence. Au delà du Var restèrent 2 B. occupant Oneille avec les Espagnols. C'est dans ces positions que l'armée combinée passa l'hiver de 1744 à 1745.

CHAPITRE III.

Campagne de 1745. — Bataille de Bassignano.

L'armée combinée française et espagnole sous l'infant don Philippe avec le maréchal de Maillebois, ayant un corps détaché, M. de Mirepoix; et une autre partie de l'armée espagnole, en Lombardie, avec M. de Gages.

L'armée piémontaise, sous le roi de Sardaigne, avec un corps détaché, M. de Sinsans; l'armée autrichienne, commandée par le prince de Lobkowitz.

Mars. L'infanterie espagnole occupe le comté de Nice et la principauté d'Oneille; la cavalerie en Savoie, le quartier de l'infant à Nice. L'infanterie française dans le Dauphiné et en Provence; la cavalerie dans l'intérieur du royaume. L'armée piémontaise dans le Bolonais et la Romagne. — 15. La cavalerie espagnole part de la Savoie pour le Languedoc.

Avril. Les nouvelles troupes françaises destinées à former l'armée arrivent en Provence et en Dauphiné; la cavalerie française en Provence; celle des Espagnols, venant de Savoie, en Languedoc et dans la province de Montauban. M. de Gages pour le pays de Gênes; envoie les malades et quelques détachements de ses troupes à Orbitello et son artillerie pour y être embarqués. Novi et Acqui occupés par les Génois. Le roi de Sardaigne avance des troupes vers Céva, Tortone, Alexandrie et le poste de Gavessio. M. de Sinsans dans la vallée du Tanaro. Le prince de Lobkowitz rassemble précipitamment son armée sur le Panaro. L'armée espagnole, sous M. de Gages, passe le Panaro; entre dans la Cafragnana.

Mai. (Dans les premiers jours.) Assemblée des troupes piémontaises en différents corps près Mondovi, Céva, Tortone et Alexandrie. — 6. L'armée espagnole à Sarzana, dans le pays de Gênes, après avoir traversé l'État de Lucques et le duché de Massa. Le duc de Modène la joint. Ponts jetés sur la Magra. — 15. Les Espagnols en route pour Albenga et Finale. L'armée espagnole, avec M. de Gages, passe la Magra. L'arrière-garde attaquée par les troupes légères autrichiennes. L'armée autrichienne entre Parme et Plaisance. — 17. L'armée espagnole à Chiavari sur la côte du Levant. — 18. Détachements qui occupent Saint-Pierre d'Arène, Rivarolo, Campo-Morone et Voltaggio. — 26. M. de Maillebois à Antibes. — 28. L'infanterie française sous Nice. — 29. Le maréchal y joint l'infant; l'infanterie y arrive. — 31. La 1re division française, sous M. de Mirepoix, en marche pour suivre les Espagnols à Albenga, qui occupent Triola; l'infant et le maréchal, de Nice à Menton. M. de Mirepoix, avec la 1re division sur Albenga.

Juin. 1er. Armée combinée espagnole et française à Bordighera. L'Autriche prend position à la gauche du Pô. — 2 et 4. Les Français, sous MM. de Brun et de

Gramont. — 5. Les Espagnols vers Gênes. — 6. L'infant et M. de Maillebois à Oneille. — 7. M. de Chevert détaché à la Piève. — 9. Les Espagnols sous Albenga; le reste aux environs d'Oneille, de Finale et de Loano. — 10. La cavalerie française, restée en Languedoc et en Provence, rejoint l'armée à Albenga. — 14. Le prince de Lobkowitz remplacé par M. de Schulembourg. — 15. Son armée passe le Pô à Albera, près Stradella. — 16. L'infanterie française rassemblée à Albenga. — 17. Vintimille surpris par les Piémontais. — 22. M. de Viefville détaché de Ponte-Decimo avec tous les grenadiers. — 24. L'armée espagnole à la Rochetta, une brigade d'infanterie vers Busatto. — 26. Les Génois évacuent San-Giacomo et Melogno. L'armée en marche. Les troupes génoises joignent l'armée.

Juillet. 1er. L'armée combinée à Carcare. — 1er au 2. Les deux divisions de cavalerie, venant de Provence, à Finale. — 2. L'armée espagnole sur trois colonnes à Voltaggio. — 3. Les deux divisions de cavalerie continuent leur marche par Spotorno et Savone, pour Carcare. — 4. L'armée espagnole sous Gavi. Les fusiliers de montagne occupent Novi. — 5. M. de Senneterre à Malvicino. — 6. L'armée combinée à Dego, sur la Bormida. — 8. A Spigno. — 9. MM. de Pignatelli et de Chevert détachés pour s'emparer d'Acqui. — 10. M. de Chevert s'avance à Bestagno. La cavalerie, venant de Provence, joint l'armée. — 11. L'armée française et espagnole à Bestagno. Prise d'Acqui. MM. de Mirepoix et de Lautrec vers Exiles. Corps détaché, sous M. de Sinsans, du côté d'Exiles. — 13. L'armée piémontaise entre Asti et Alexandrie. L'armée autrichienne à Castel-Ceriolo. Postes avancés à Rivalta et San-Guiliano. — 14. L'armée campe à Acqui. MM. de Chevert et de Pignatelli s'avancent à Cassino. M. de Senneterre quitte Malvicino. — 16. L'armée combinée à Acqui. Les Espagnols à Francavilla et Capriata. L'armée autrichienne passe le Tanaro près d'Alexandrie. — 19. Les Franco-Espagnols à Castelnovo di Bormida. — 20. A Sezze. — 22. L'armée piémontaise prend position dans l'angle du Tanaro et du Pô. Le quartier du roi à Monte-Castello. — 23. A Frigarolo. — 24. M. de Mirepoix attaque le corps piémontais, le force à se retirer sous Céva. M. de Mirepoix retourne à Millesimo. Tranchée ouverte devant Seravalle. M. de Sinsans, attaqué par les Français, se retire près Céva. — 24 au 31. Dolce-Acqua, livré aux Piémontais par le commandant espagnol, est repris par les Français sous les ordres de M. Baltazard. — 31. Des détachements de Coni et de Saorgio s'emparent de Dolce-Acqua; en sont chassés par les Français.

Août. 1er au 2. Attaque du chemin couvert par les Espagnols. — 3. Prise de Seravalle. — 5. L'armée combinée à San-Guiliano, la droite au Pô vers Sale, la gauche à hauteur d'Alexandrie. Investissement de Tortone par M. de Gages. Castel-Ceriolo et Marengo occupés. L'armée espagnole investit Tortone. — 8. Tranchée ouverte devant la ville. — 14. Prise de Tortone. — 15. Communications établies pour l'attaque de la citadelle. — 18. Établissement des batteries. — 20. A San-Sébastiano sur la Staffora. — 21. A Voghera. — 22. Troupes génoises arrivant à l'armée. — 24. Les batteries tirent sur le château de Tortone. — 25. M. de Sinsans attaque les Français à Millesimo; se met en bataille au-dessus de Monte-Zemito. — 26. Y établit son camp. M. de Mirepoix abandonne Millesimo et se retire à Carcare. — 28. M. de Lautrec chargé du siège d'Exiles.

Septembre. 3. B. français rassemblés à la Bessée. Prise du château de Tortone. Un

détachement de Piémontais se porte à Castel-Ceriolo, y met le feu et se retire. — 3 au 4. Le château de Tortone se rend aux Espagnols. Tentative des Piémontais sur Castel-Ceriolo et Acqui. — 4. Les B. français à la Bessée, campent au mont Genèvre, postes occupés pour investir Exiles. — 5. M. de Lautrec à Houlx. — 6. A Salbertram. M. de la Viefville détaché de l'armée au siège de Plaisance. — 8 au 9. S'empare de la ville par escalade. — 11. M. de Lautrec joint par le reste de ses troupes; s'empare de San-Colombano et de Devei. — 12. La citadelle de Plaisance se rend à discrétion. M. de la Viefville sous Plaisance, fait marcher un détachement à Parme. — 12 au 15. Les Vaudois des vallées de Saint-Martin et de Lucerna s'assemblent au Plan. — 16. Le poste d'Acqui renforcé. Prise de la ville et de la citadelle de Parme. — 17. L'armée combinée à Castelnovo di Scrivia. L'armée espagnole à Voghera. Pont jeté sur le Pô à l'embouchure du Tessin. — 21. M. de Lautrec occupe avec des troupes françaises Costeplane, Sestrières et le col d'Argueil. Les Espagnols placés dans la communication avec Briançon. M. de la Viefville passe le Pô pour se porter sur Pavie. — 22. Le poste de Costeplane renforcé. Les Espagnols s'emparent de la ville et du château de Pavie. — 23. Les Piémontais s'emparent des hauteurs de Costeplane; en sont chassés. — 25. Tentative des Piémontais sur les postes des montagnes de la Tollie, du pont de Chaumont; sont repoussés partout. Attaque infructueuse de différents postes des Français et des Espagnols devant Exiles. — 26 au 27. L'armée combinée marche au roi de Sardaigne. — 27. Combat du Tanaro. L'armée espagnole près de Valenza. Le roi de Sardaigne abandonne le champ de bataille, jette quelques B. dans Alexandrie, sépare son armée en deux corps; l'un se retire sous le canon de Valenza, l'autre du côté de Casal. M. de Schulembourg marche avec une colonne de ses troupes au secours du roi de Sardaigne, arrive trop tard, joint S. M. sous Valenza; un détachement de ses troupes remonte la rive gauche du Pô. — 28. M. de Lautrec replie tous ses postes, excepté celui de Sestrières. Le roi de Sardaigne arrive avec toute son armée sous Casal. Nouveaux renforts qui arrivent au secours d'Exiles. — 29. Camp de M. de Lautrec aux Jouvenceaux. — 30. L'armée combinée campe à Pezetti; est jointe par celle de M. de Gages. M. de Chevert détaché à San-Salvador. L'armée espagnole, sous M. de Gages, se réunit à l'armée combinée à Pezetti. Réunion des armées autrichienne et piémontaise sous Casal. Le roi de Sardaigne fait retrancher son camp.

Octobre. 4. L'infant et M. de Maillebois avec de l'infanterie à San-Salvador, la cavalerie à Bassignano; se portent en avant de Lazarone. — 6 au 7. Tranchée ouverte par les Français et les Espagnols devant Alexandrie. — 11. Combat de Josso (ou Gioso). Après le combat, M. de Lautrec à Sésane. — 12. Prise d'Alexandrie; la garnison dans la citadelle. Le prince Lichtenstein prend le commandement de l'armée, campe à la gauche du Pô, entre cette rivière et Villanova. — 13. La citadelle d'Alexandrie bloquée. — 14. M. de Gages investit Valenza. — 15. M. de Lautrec à Houlx. — 16. Les Espagnols en marche par le col de la Roue pour retourner en Savoie. M. de Leutrum remplace M. de Sinsans, il quitte Millesimo, repasse le Tanaro, s'établit près de Céva. — 17. M. de Lautrec se replie par le mont Genèvre avec les troupes françaises, les cantonne dans le Briançonnais. — 19. Tranchée ouverte devant Valenza. — 20. M. de Mirepoix de Carcare sur Millesimo, abandonné par les Piémontais. — 24. A Monte-Zemito.

— 25. Pont sur le Pô à la Stanga, près de Valenza. — 28 au 29. Prise de la ville et de la citadelle de Valenza. La garnison abandonne la ville, se retire par le Pô. — 30. M. de Leutrum marche aux Français, campés à Monte-Zemito. — 31. Disposition pour le siège d'Asti, la réserve à Lazarone. M. de Mirepoix se retire à Carcare. Les poursuit dans leur retraite sur Carcare, campe à Priéro, occupe Monte-Zemito, Millesimo, Murialto.

Novembre. 4. Les deux armées réunies à Occimiano; la réserve à Frassinetto del Pô.— 5. Casal occupé. Troupes qui marchent pour le siège du château; M. de Chevert chargé de celui d'Asti. — 8. L'infant et M. de Maillebois à Casal. M. de Chevert s'empare d'Asti. — 9 au 10. Tranchée ouverte devant le château. — 17. Prise du château d'Asti. M. de Montal y commande. Les troupes de M. de Chevert restent sous ses ordres. Séparation de l'armée combinée; une partie avec M. de Maillebois, et l'autre sous l'infant et M. de Gages. M. de Mirepoix toujours détaché avec son corps de troupes; l'armée piémontaise sous le roi de Sardaigne et M. de Leutrum avec son corps détaché. — 18. Les Espagnols en marche pour des quartiers d'hiver. — 22 au 23. Tranchée ouverte devant le château de Casal. — 24. Les troupes de M. de Maillebois en marche pour leurs quartiers d'hiver dans l'Alexandrie et le Tortonais. M. de Mirepoix va commander en Provence; ses troupes prennent des quartiers dans la principauté d'Oneille, et en communication avec le comté de Nice. La plus grande partie de l'armée autrichienne se sépare pour le Novarais et le haut Tessin. Les troupes piémontaises sur la rive gauche du Pô et sur le Tanaro. — 25. L'infant suivi des gardes espagnoles, dernière division de son armée, pour Plaisance. — 26. M. de Maillebois rassemble à Ponte di Stura, sous M. de Pignatelli, les troupes espagnoles restées à l'armée française, les y fait retrancher. — 26 au 27. Prise du chemin couvert du château de Casal. — 29. Prise du château.

Décembre. 2. M. de Maillebois à Valenza. — 9. L'infant à Pavie avec une colonne de ses troupes; l'autre se porte sur Plaisance. — 11. Le détachement de M. de Gantès, destiné pour la Lumeline, sous M. de Gramont, passe le Pô à Valenza, occupe Lomello, Brème, Zemme et Cozzo. — 12. L'infant rassemble ses troupes sur le Tessin. — 15. Il s'avance jusqu'à Magenta. — 16. S'empare de Milan, s'y établit. Dispositions pour le siège du château. Les troupes autrichiennes depuis Trécate jusqu'à Arona, sur le lac Majeur. — 31. M. de Maillebois de sa personne à Milan.

Ainsi la campagne de 1744 en Italie, un instant si brillamment engagée, finissait mal. Nos troupes repassaient les Alpes pour hiverner. Cet échec n'altéra point l'énergie des cabinets de France et d'Espagne, ni leur confiance dans un succès ultérieur. De nouveaux préparatifs eurent lieu en vue de reprendre l'offensive au printemps de 1745. Le roi de France, désireux de donner à l'Espagne des preuves de sa ferme résolution d'exécuter loyalement les clauses du traité de Fontainebleau et de procurer lui-même une cou-

ronne à son gendre, l'infant don Philippe, fit savoir à Madrid que ses troupes, comme les années précédentes, prêteraient aux Espagnols un concours sans réserve pour arriver à la réalisation du but commun.

D'après les conventions nouvelles, au lieu de chercher à pénétrer dans le Piémont par les passages des Alpes, on devait marcher par la côte de Gênes et franchir les Apennins pour déboucher sur Alexandrie par les vallées de la Bormida. C'était l'ancien plan de M. de la Mina; mais ce plan, qui en 1744 avait rencontré l'opposition de M. de Conti, devenait aujourd'hui bien plus réalisable. D'un côté, en effet, M. de Gages devait y coopérer et assurer vers Gênes la droite de l'armée; d'un autre côté, les Anglais n'étaient plus aussi menaçants; quelques vaisseaux seulement stationnaient au mois de février devant Hyères, Monaco, San-Remo et Gênes, croisière insuffisante, non seulement pour gêner la marche d'une armée le long de la côte, mais même pour empêcher les ravitaillements par mer. Le 21 février, un fort convoi espagnol, en longeant les côtes, arrivait jusqu'à Nice et amenait un puissant renfort à l'armée de l'infant.

D'ailleurs, l'attitude du gouvernement de la république de Gênes se dessinait de plus en plus en notre faveur. Redoutant avec raison l'ambition du roi de Sardaigne, il ne pardonnait pas à Marie-Thérèse la cession du marquisat de Finale. Bien que les pourparlers entamés en 1744 n'eussent pas encore abouti à la conclusion d'un traité d'alliance avec nous, on avait la certitude de voir les Génois favoriser nos opérations, et même se déclarer ouvertement aussitôt que nous serions sur leurs frontières. Leurs émissaires secrets avaient fait entendre qu'ils prêteraient leur concours à condition qu'on assiégerait les places de Piémont qui menaçaient leur territoire, et qu'on assurerait tout d'abord leur sécurité en s'emparant de Tortone, Céva, Mondovi et Saorgio. Il fallait se ménager ces précieux auxiliaires, il fallait donc tout au moins paraître entrer dans leurs vues et débuter par l'invasion des vallées de la Bormida.

L'arrivée des Espagnols et des 2 B. français, pour prendre leurs quartiers d'hiver sur les terres de la république, avait été vue favorablement par les Génois et on les avait bien accueillis à Oneille; toutefois leur commissaire général n'avait pas tardé à

faire auprès de l'infant des démarches pour que ces troupes évacuassent cette ville, du moins en partie, pour aller occuper les localités de la principauté situées dans les régions montagneuses. Était-ce dans le but de mieux couvrir leur territoire contre les incursions des Vaudois et des paysans du Montferrat? était-ce seulement pour soulager les habitants d'Oneille d'une occupation qui, en faisant renchérir toutes les denrées, devait leur être bien lourde?

La France et l'Espagne employèrent les premiers mois de 1745 à combiner le plan d'attaque et à augmenter leurs forces. Outre les régiments ramenés de Coni par M. de Conti, et déjà établis en Dauphiné et en Provence, de nouveaux furent désignés pour prendre part aux opérations. Partis de points divers, ils étaient dès le mois de mars en marche sur les frontières; leur arrivée portait le contingent français à 54 B. et 35 E. Une partie devait rester à la garde des places du Dauphiné, des côtes de Provence et de la vallée de Barcelonnette, et quelques B. étaient provisoirement maintenus à Lyon jusqu'à ce que des troubles, survenus par suite de la propagande des religionnaires, fussent comprimés; mais la plus grande partie passerait le Var.

Les Espagnols de l'armée de l'infant, établis dans le comté de Nice et la principauté d'Oneille, reçurent aussi des renforts, environ 10,000 hommes, dont une partie destinée à grossir l'armée de M. de Gages. La cavalerie, nouvellement arrivée, formait 10 E.; en outre, les régiments de Brabant et de Milan, presque uniquement composés de déserteurs français, étaient en marche.

Les Génois, de leur côté, augmentaient secrètement leurs troupes de 3 B. et formaient un train considérable d'artillerie de siège; ils prenaient en même temps toutes les mesures nécessaires à défendre l'entrée de leur port aux Anglais et couvrir leurs côtes du côté de la mer, lorsque leurs troupes en seraient éloignées (1).

(1) La république de Gênes, gouvernement aristocratique et oligarchique, était divisée en deux factions, l'ancien portique et le nouveau portique. Ce dernier comprenait les anoblis ou les nobles qui s'étaient mis à la tête du peuple. La vieille organisation consulaire et plébéienne n'était plus qu'un souvenir. Cette république dégénérée entretenait 5,000 soldats, elle occupait une des portes de l'Italie et inquiétait le roi de Sardaigne. Autant de motifs pour que la France et l'Espagne, cette dernière agissant au nom de Naples, aient recherché son alliance.

Le roi de Sardaigne n'avait alors que peu de troupes sous les armes, ses régiments étaient incomplets, ses sujets découragés. La confiance semblait abattue ; déjà il faisait travailler aux fortifications de sa capitale, l'entourait de palissades et la protégeait par des redoutes; il portait toute son attention sur la mise en état de défense des forteresses qui couvraient ses frontières. Par ses ordres, on agrandissait l'enceinte de Coni, on relevait Demonte de ses ruines, on travaillait à Tortone, Céva, Mondovi, Cherasco, Saorgio; enfin Acqui, où se tenait le gros de ses troupes, devenait un poste important. On fortifiait solidement la petite ville de Gavessio, qui commande la vallée du haut Tanaro et forme une avance de la place de Céva. Pour protéger ces derniers travaux, au mois de février, il avança un fort détachement du côté des passages qui conduisent à Finale, et se précautionna du côté d'Exiles en vue d'une attaque; il rassembla tous les fourrages de la vallée dans les magasins de Saint-Sicaire, Bardonnèche, Houlx, Saulx-d'Houlx, Sésane et Exiles; de même pour le bois et les subsistances. Charles-Emmanuel voulait ainsi avoir des provisions assurées dans ces régions montagneuses, s'il jugeait à propos d'y diriger ses troupes, et, d'un autre côté, les tenir sous sa main de manière à les détruire rapidement pour les empêcher de servir aux Espagnols et à leurs alliés, s'il se trouvait dans la nécessité de se replier sur ses derrières et d'évacuer la haute vallée de la Dora.

Cependant la flotte anglaise continuait à croiser dans le golfe de Gênes et sur les côtes d'Espagne. Ses vaisseaux, tantôt réunis, tantôt disséminés, apparaissaient de temps en temps en vue d'un de nos ports ou de ceux de la république de Gênes et y causaient une terreur bien justifiée par les violences qu'ils commettaient.

Sur la fin de mars, 7 gros bâtiments jetèrent l'ancre devant Vado, 4 autres croisaient vers San-Remo, Porto-Maurizio et Oneille, 5 se tenaient devant la Spezzia pour observer les mouvements de M. de Gages, qu'ils savaient devoir déboucher de ce côté et côtoyer le rivage jusqu'à Sestri pour gagner Gênes. Cependant le gros de leur flotte ne parut pas; on sut que, dès le 4 avril, l'amiral Kowerley avait fait route pour le détroit de Gibraltar, avec 32 vaisseaux, précédant le reste de la flotte, qui effectivement prit le large à la fin d'avril et gagna la haute mer. Notre armée d'Italie n'o-

béissait plus alors au même général : le prince de Conti était appelé à l'armée du Rhin, et M. de Maillebois le remplaçait pour diriger nos troupes sous les ordres de l'infant. Les officiers généraux qui devaient passer le Var étaient : MM. de Mirepoix, de Brun, Grammont, Senneterre, Montal, lieutenants généraux; de Chevert, Baltazzar, Gantes, Monteynard, Portales, Cornillon, de Choiseul, Montmorency, de Saulx, Maulevrier, Larnage, du Chayla, de Cossé, maréchaux de camp; M. de Lautrec prenait le commandement d'un corps se rassemblant à Briançon; M. de Marcieu restait en Dauphiné, et M. d'Argouges couvrait la vallée de Barcelonnette, y protégeant notre artillerie laissée à Jausiers.

M. le maréchal de Maillebois reçut, en même temps que sa nomination, des instructions sur la conduite à tenir dans la campagne prochaine. Il lui fut recommandé une grande déférence aux ordres de l'infant, et, quoique le plan de campagne dût être conforme au désir des Génois, il devait y apporter les modifications nécessaires si les Espagnols, au lieu de marcher sur Alexandrie, jugeaient préférable d'attaquer du côté de Coni. L'essentiel était de frapper, n'importe où, le roi de Sardaigne dans ses États, de s'y établir, d'occuper, si l'on pouvait, Parme et Plaisance, destinés à former l'apanage de don Philippe, et de conserver ses communications avec la France, ou tout au moins avec le comté de Nice, par le littoral de Gênes. Ce résultat ne devait pas être dépassé, et M. de Maillebois ne devait prêter son concours à l'infant, pour suivre les opérations dans le Milanais, qu'avec la supposition de succès obtenus rapidement, de sorte que l'on pût, sans témérité, s'étendre en arrière.

Du reste, dans cette campagne comme dans les précédentes, les Français ne devaient point être considérés comme partie belligérante et n'opéreraient que comme auxiliaires des Espagnols; en conséquence, sauf sur le territoire français, la droite appartiendrait à ces derniers. Bien entendu également que, lorsque les Génois joindraient leurs troupes aux nôtres, nous marcherions avant eux.

Après la retraite de Coni, toute la cavalerie espagnole avait pris ses quartiers d'hiver en Savoie. Elle reçut, au mois de mars, l'ordre de descendre en Languedoc, et partit de Chambéry, le 15 mars, à l'effectif de 16 E., laissant seulement un peu de cavalerie garder la Savoie avec 13 B. d'infanterie d'un faible effectif et dont les gre-

nadiers, réunis en détachement, avaient été embarqués sur le Rhône pour rejoindre par Tarascon l'infanterie de l'infant.

Le 22 mars, tous les officiers généraux français qui devaient avoir un commandement à l'armée d'Italie reçurent l'ordre d'être rendus sur la frontière au premier avis; le 31, pareille communication aux officiers de l'état-major, et, le 6 avril, tous furent prévenus d'être à Aix le 1er mai.

M. de Monteynard, aide-major général, se rendit à Gênes et fit une reconnaissance approfondie du terrain au nord de cette ville; il étudia spécialement le réseau des communications et rendit compte des chemins les plus propres au transport de l'artillerie à Serravalle, Tortone et Alexandrie. Il revint ensuite sur la côte occidentale du golfe, où il fit une reconnaissance analogue des montagnes en même temps que M. de Marquelli, colonel et ingénieur dans l'armée de l'infant. La plupart des cols furent reconnus praticables; toutefois, contrairement à M. de Monteynard, qui favorisait les passages de Melogno et San-Giacomo, l'ingénieur espagnol émit l'avis que la véritable route d'invasion devait être celle qui de Savone débouche sur la Bormida à Carcare.

Depuis le commencement d'avril, les neiges étaient fondues, et l'armée française ne dessinait encore aucun mouvement en avant. Ses nouveaux régiments arrivaient successivement en Provence et en Dauphiné, et sa cavalerie, après l'hiver passé dans l'intérieur du royaume, se concentrait en Provence. L'infanterie espagnole ne bougeait pas; sa cavalerie arrivait seulement en Languedoc et dans la généralité de Montauban (1). Le roi de Sardaigne mettait ses

(1) La généralité était une grande division territoriale de l'ancienne France adoptée pour l'administration générale des impôts. Vers la fin du quatorzième siècle, les généraux des finances, établis pour la direction des deniers provenant des aides, se partagèrent les provinces composant le domaine de la couronne en quatre parties, qui prirent le nom de *généralités :* c'étaient celles de la Langue d'Oc, de la Langue d'Oïl, de la Normandie et du pays d'outre-Seine.

Sous François Ier, la division du territoire en seize recettes générales pour toutes sortes de deniers, soit du domaine, soit des tailles, aides, gabelles ou subsides, donna lieu à autant de généralités. Ce nombre ne fit qu'augmenter par la suite. Il était en 1740 de vingt-six, dont vingt avec élections et six sans élections. L'élection (ainsi nommée parce que, dans l'origine, les magistrats qui la composaient tenaient leur pouvoir du libre choix de tous les justiciables qui leur étaient soumis) était une sorte de tribunal appelé à faire entre les habitants une juste répartition

troupes en mouvement et rassemblait ses régiments; dès la fin d'avril, ils couvraient le haut Tanaro.

Les Génois déployaient, sans dévoiler encore leurs desseins, la plus grande activité dans l'organisation de leur armée sous les ordres de M. le comte de Cécile. Cet officier général, malgré son zèle, éprouvait les plus vives difficultés dans l'accomplissement de sa mission d'organisation; les bons éléments lui manquaient, et il ne cachait pas qu'il n'arriverait jamais à mettre sur pied que des troupes médiocres, en assez grand nombre, il est vrai, presque uniquement recrutées de déserteurs français, espagnols, allemands et piémontais, écume des nations. Parmi eux se trouvaient beaucoup d'hommes sur lesquels il ne pouvait compter pour tenir longtemps la campagne, soit à cause de leurs anciennes blessures, soit en raison de leur santé ou de leur indiscipline. L'effectif du contingent génois atteignit bientôt 20,000 hommes sur le papier, mais en réalité ne fut que de 8,000 à 9,000 combattants (1), qui, à la fin d'avril, marchaient sur les confins du territoire de la république, à Melogno, San-Giacomo et Novi.

M. de Gages à Bologne, en face de M. de Lobkowitz, s'ébranla le premier et se porta dans la direction de Gênes, se dérobant à son ennemi qui avait rassemblé son armée sur le Panaro. Dès le commencement d'avril, il fit évacuer ses malades sur Orbitello, prendre la même direction à son artillerie, qui devait ensuite le rejoindre par mer à Gênes, et protégea la marche de ces convois

des impôts extraordinaires et à juger en première instance les contestations relatives aux tailles, impôts, etc... Les vingt généralités avec élections étaient celles de Paris, Amiens, Artois, Soissons, Orléans, Bourges, Moulins, Lyon, Clermont, Poitiers, la Rochelle, Limoges, Bordeaux, Tours, Auch, Montauban en Dauphiné, Châlons, Rouen, Caen et Alençon. Les six généralités sans élections ou *pays conquis*, où les impositions n'étaient point exactement définies et revêtaient un caractère arbitraire, étaient celles de Roussillon, comté de Bourgogne, Metz et pays Messin, Alsace, Flandre et Hainaut. En outre de ces vingt-six généralités, le territoire comprenait encore des *pays d'États :* c'étaient les provinces qui, par les traités de réunion à la France, avaient conservé le droit de s'administrer elles-mêmes, de fixer le chiffre de leurs impôts, leur mode de répartition et de perception. Les pays d'États étaient en 1740 au nombre de quatre : la Bretagne, la Provence, le Languedoc et le duché de Bourgogne.

(1) Ils formaient les régiments de Vavena, Givardini, Finocchio, Arnaud, Kretzler, Rembo, Kinich, Gazoppi, Giacomoni, Gentile, Andergoss, Montenach, Vigo.

par quelques détachements de ses troupes, puis, à la tête du gros de ses forces, franchit le Panaro en amont de la position occupée par M. de Lobkowitz et entra en maître dans le pays de la Garfagnana (1), après s'être emparé du château Alfonso, où les Autrichiens avaient une faible garnison. Le prince de Lobkowitz, déconcerté par cette marche inattendue, ne put que lancer à sa suite quelques troupes légères et se retira avec son armée sous Modène.

M. de Gages continua son mouvement sans précipitation et, traversant l'État de Lucques et le duché de Massa, arriva, le 6 mai, à Sarzana sur le territoire de Gênes. Il y fut rejoint par le duc de Modène. Après un long repos donné à ses troupes, il franchit, le 15, sur plusieurs ponts, la rivière de la Magra sous la protection de son arrière-garde, qui eut à soutenir une violente attaque des Autrichiens; ceux-ci furent repoussés et cessèrent dès lors de harceler l'armée; le 17, à Chiavari, sur la mer, il poussa aussitôt ses détachements d'avant-garde au delà de Gênes, à Saint-Pierre d'Arène, Rivarolo et Campo-Morone.

Le 15 mai, en même temps que M. de Gages débouchait sur Chiavari, l'infanterie de l'infant, évacuant le comté de Nice, se mettait en marche avec 2 régiments de dragons sur Albenga, point de rassemblement.

Les Français, pendant ce temps, se concentraient à Nice, quitté par les Espagnols le 27 avril, et où nos régiments arrivaient successivement. M. de Maillebois, le 12 mai à Lyon, arriva le 16 à Aix, y donna ses dernières instructions pour assurer, lorsqu'il se serait porté en avant avec l'armée, la sécurité de notre territoire, et se concerta, dans ce but, avec M. de Marcieu, commandant en Dauphiné, M. d'Argouges, qui devait rester dans la vallée de Barcelonnette, et M. de Mirepoix, qui, bien qu'appelé à prendre un commandement à l'armée, conservait le gouvernement de la Provence.

Les réligionnaires continuaient à s'agiter dans le Diois (2); cepen-

(1) La Garfagnana (et non Cafragnana) était la portion méridionale du duché de Modène touchant au duché de Massa, à la principauté de Lucques et aux enclaves de la Toscane; elle se trouvait aux sources du Serchio, rivière qui arrose Lucques et se jette dans la Méditerranée un peu au-dessus de l'Arno; elle occupait par conséquent le versant sud-ouest des Apennins; Antisciana en était le chef-lieu; le fort Verrucola en était la clef; tous deux sur le Serchio.

(2) Le Diois formait la partie centrale de l'ancien Dauphiné; circonscrit par le Viennois, le Graisivaudan, le Gapençois, les Baronnies et le Valentinois.

dant la fermentation qu'ils entretenaient n'avait plus un caractère aussi grave que l'année précédente. On venait d'expulser du Languedoc les instigateurs de ces troubles, retirés dans les Cévennes et dans le Vivarais. Ceux qui restaient en Dauphiné avaient perdu de leur audace; toutefois ils continuaient, malgré les défenses faites, à tenir leurs assemblées. M. de Marcieu reçut ordre de suivre à leur égard la conduite tenue jusqu'alors, c'est-à-dire d'éviter les mesures de rigueur qu'il n'aurait pas les moyens de faire exécuter et respecter, et le parlement de Grenoble fut averti de ne pas compromettre son autorité par des décisions immédiates et de se contenter de recueillir pendant l'été les preuves des infractions commises par ces sectaires, de manière à pouvoir sévir contre eux après le retour de l'armée.

A M. de Marcieu fut réservé le nombre de B. nécessaires pour protéger la frontière, et il dut même en envoyer un à M. d'Argouges, qui, veillant à la sécurité de notre train d'artillerie installé à Jausiers, réclamait du renfort. Après ces prélèvements sur l'armée, toutes nos troupes disponibles encore en Dauphiné et à Lyon s'acheminèrent sur Nice.

Nous étions ainsi sans inquiétude, grâce à ces sages dispositions, sur nos propres frontières; les précautions prises par les Espagnols du côté de la Savoie, qu'ils avaient mission de garder, ne nous inspiraient pas la même confiance; les troupes laissées dans cette province semblaient insuffisantes pour la mettre à couvert contre les troupes irrégulières du roi de Sardaigne et les incursions des Barbets; on crut devoir appeler sur ce point l'attention du cabinet de Madrid et lui indiquer l'importance à ce que notre gauche fût appuyée efficacement, et à ce que sur toute la ligne des Alpes il n'y eût aucun point vulnérable. Pendant que notre infanterie opérait son mouvement de concentration sur Nice,

Sa longueur était de 40 kilomètres environ du N. au S., sa largeur de 30 kilomètres de l'E. à l'O. Outre la partie haute du bassin de la Drôme, rivière qui y prenait sa source, il comprenait encore au N. une portion du Royannais et du Vercor dans le bassin de l'Isère, et au S.-O. les pentes qui descendent sur les sources du Jabron et de l'Argues, affluents du Rhône. La capitale était Die; ses principaux bourgs : Saint-Jean en Royans, Aouste (près de Crest), Saillans, Châtillon, Bourdeaux, Dieu-le-Fit, la Motte en Chalençon.

Le Diois est actuellement compris en entier dans le département de la Drôme.

la cavalerie, arrivée en Provence au commencement d'avril, comprenait 24 E., formant 6 régiments : Languedoc (dragons), Royal-Piémont, Dauphin, la Vieuville, la Rochefoucauld, des Cars.

La concentration de l'infanterie française fut achevée le 29 mai. Le même jour, l'infant et M. de Maillebois la rejoignirent à Nice, et le départ de la première colonne fut fixé au 31. Un petit corps de quelques B. resterait sur les derrières de l'armée pour garder le comté de Nice, jusqu'à hauteur de Dolce-Acqua, en face de Saorgio. Le reste de l'armée devait franchir la Roya et former trois divisions.

La 1re division, sous M. de Mirepoix, était composée de 7 B. français (la Reine, 2; gardes lorraines, 1; Flandre, 1; Périgord, 1; Blaisois, 1; Auxerrois, 1). Elle était destinée, lorsque l'armée serait en marche, à couvrir son flanc du côté de Garessio et de Céva, et à assurer ses communications, en se reliant par sa gauche au corps resté à Dolce-Acqua et en tenant par sa droite le haut des vallées de la Bormida.

La 2e division, commandée par M. de Brun, et la 3e division, aux ordres de M. de Grammont, devaient former le corps principal appelé à marcher avec les Espagnols au delà des Apennins.

Les trois divisions se mirent en marche à deux jours d'intervalle l'une de l'autre. M. de Mirepoix partit de Nice le 31 mai; M. de Brun, le 2 juin; M. de Grammont (1), le 4. L'infant et le maréchal de Maillebois quittèrent la ville en même temps que les troupes de M. de Mirepoix et se dirigèrent sur Albenga, escortés par 2 régiments de dragons, 2 B. espagnols, 5 compagnies de grenadiers et un détachement de fusiliers de montagne. Ils couchèrent le soir à Menton, et le lendemain à Bordighera, après avoir heureusement franchi le mauvais pas entre Menton et Vintimille; route du littoral qui, longeant d'un côté la mer, bordée de l'autre par des rochers abrupts, n'ayant d'ailleurs sur plusieurs lieues qu'une largeur de trois pieds, forçait nos troupes à s'allonger démesurément et les exposait au feu des vaisseaux anglais, sans possibilité d'en atténuer les effets en se rejetant dans l'intérieur.

(1) De Grammont (Jean-Georges de Caulet, marquis de), né en 1683, volontaire au régiment de Chazel (dragons); maréchal de camp, le 2 mai 1744; lieutenant général, 10 mai 1748; décédé en décembre 1762.

La flotte anglaise, en effet, partie à la fin d'avril, était revenue en vue de nos côtes : le 1er juin, 101 vaisseaux s'embossaient à quatre lieues de Monaco; malgré leur nombre, ils ne purent incommoder la marche de nos troupes sur le littoral. Leurs escadres détachées et volantes nous créèrent bien plus d'embarras et de difficultés en bloquant nos ports, empêchant les ravitaillements et s'emparant de tout ce qu'elles pouvaient saisir sur mer. Elles se déplaçaient sans cesse, ralliant un instant la flotte et revenant ensuite sur les divers points du littoral. Le 17 mai, 4 vaisseaux bloquaient Gênes, 5 se présentaient à Vado. Le 16 juin, 8 bâtiments croisaient en vue de Bordighera, et, le 21, 13 étaient signalés sur la côte de Gênes, s'étendant sur la Corse. Leurs violences continuaient et exaspéraient les populations : dès le 7 mai, ils brûlaient sur la plage de Diano un navire génois qui avait déchargé du vin à Oneille. Cet acte d'hostilité irrita les magistrats de la république, encore neutres, au point de se déclarer de suite pour nous, si apparaissait notre pavillon.

Au commencement de juin, une de leurs escadres captura et conduisit à Livourne 27 vaisseaux chargés de blé et de subsistances pour notre armée, et les fit vendre à son profit. La perte de ce convoi, attendu impatiemment, fut vivement ressentie par nos soldats.

Pendant cette marche, le roi de Sardaigne venait de porter deux corps sur Novi et Mondovi, augmentant Céva, Acqui et Tortone. De nouvelles troupes s'avançaient sur les sources du Tanaro, dont 7 B. à Garessio, 4 à Orméa et 3 à Ponte di Nave; des milliers de paysans rassemblés dans les environs de ces trois places s'avançaient sur Oneille. Ce dernier mouvement fit concevoir à l'infant et à M. de Maillebois des craintes pour leur flanc gauche; et, redoutant avec raison que les Piémontais ne s'emparassent du poste de Triola, qui appartenait aux Génois et commandait toute la vallée de la Taggia, ils firent marcher immédiatement les Espagnols sur ce poste. Ceux-ci s'y établirent solidement, et la division tout entière de M. de Mirepoix reçut ordre de prendre la même direction et de les soutenir.

A son approche, des troupes réglées piémontaises et des paysans armés, occupant déjà la principauté d'Oneille, se hâtèrent de se replier en désordre sur Saorgio. M. de Mirepoix, à Rezzo, détache

M. de Chevert à la Piéva et pousse sur les hauteurs de Monte-Grosso M. de Montmorency, qui enleva brillamment ce poste aux Piémontais le 10 juin.

L'infant et le maréchal poursuivirent leur route avec leur escorte et arrivèrent le 6 juin à Oneille, le 9 à Albenga. Toute l'armée espagnole occupait la côte : 13 B. et 17 E. aux environs d'Albenga, et d'autres rassemblements à Oneille, Loano et Finale (1). L'infanterie de M. de Maillebois était en route, et sa cavalerie venait de recevoir l'ordre de quitter la Provence et de suivre à distance, après s'être formée à Nice.

Le mouvement de concentration s'exécutait donc avec lenteur, mais avec régularité. De son côté, M. de Gages avait quitté Chiavari et se trouvait, le 8 juin, avec son corps à Campo-Morone et Ponte-Decimo. Il avait reçu, le 16 mai, un renfort de 4 B. et de 20 E., dont 8 français, demandés à l'infant pour être à même de s'avancer dans la plaine de Tortone, et il couvrait alors la ville de Gênes; ses avant-postes étaient à la Bocchetta et Busatto.

Les Génois avaient enfin conclu leur alliance avec l'Espagne. Par le traité, ils s'engageaient à mettre sur pied 10,000 hommes et un train considérable d'artillerie. En retour, la maison de Bourbon garantissait toutes les possessions de la république et promettait de lui payer un subside par mois. Toutes les parties contractantes s'engageaient, d'ailleurs, à concerter leurs efforts pour procurer à don Philippe une souveraineté en Italie. Ce traité, signé le 2 mai à Aranjuez, n'avait pas encore été divulgué. Les Génois le tenaient secret dans l'intention de gagner du temps pour leurs préparatifs d'entrée en campagne, et bien décidés à ne jeter le masque, vis-à-vis du roi de Sardaigne, que lorsque les progrès des alliés sur les frontières seraient assez avancés pour que le territoire de la république fût en sécurité, et qu'ils ne fussent pas exposés à se trouver seuls à découvert en face des Piémontais.

De son côté, M. de Gages, ignorant la véritable situation, ne

(1) Le marquisat de Finale était situé entre les Apennins et la mer, sur la côte occidentale du golfe de Gênes. Il présentait la forme d'un triangle appuyé aux Apennins par sa base, établie entre Melogno et San-Giacomo, et dont le sommet, occupé par la ville de Finale, atteignait la Méditerranée. Il touchait au nord le fief des Langhes de Millesimo et le Montferrat; à droite et à gauche s'étendait le territoire de la république de Gênes.

s'expliquant pas la conduite des Génois et incertain de leur attitude, n'osait s'avancer au delà des Apennins et entreprendre une marche sur Tortone, regardée comme dangereuse sans leur appui. Il savait que M. de Schulembourg (1), qui venait de remplacer M. le prince de Lobkowitz dans le commandement des Autrichiens, n'avait quitté Modène avec ses 18,000 hommes, qu'après avoir pris position, le 1er juin, sur la rive gauche du Pô entre Belgiojoso et Malleo, près Pizzighetone; il avait ensuite passé le Pô, le 15 juin, à Albéra près Stradella; campé, le 16, à Voghéra, il y avait été renforcé par 3 B. et 2 régiments de cavalerie piémontais, et était depuis le 17 à Rivalta, devant Novi et Gavi, avec un fort détachement en avant de Voltaggio.

Des craintes analogues retenaient M. de Maillebois. Il pouvait avec raison redouter, en présence du retard des Génois à se déclarer ouvertement, qu'ils ne remplissent pas loyalement leurs engagements; il savait que M. de Gages, au lieu de 25 à 26,000 hommes, n'en avait pas plus de 20,000. Il connaissait d'ailleurs, comme celui-ci, la marche de M. de Schulembourg, et il craignait, en dessinant son mouvement, de se trouver tout à coup avec M. de Gages en présence des forces numériquement supérieures des Piémontais et des Autrichiens réunis aux environs de Tortone.

Cette défiance réciproque, qui engendrait un retard si préjudiciable, cessa bientôt. L'infant et le maréchal reconnurent que les appréhensions des Génois ne manquaient pas d'une certaine vérité et résolurent, le 22 juin, pour ôter tout prétexte à l'attitude expectante de ces derniers, de pousser leur armée sur la Bormida, tandis que M. de Gages se porterait sur Voltaggio, en face du fort de Gavi, et y attendrait pour déboucher dans la plaine

(1) Schulembourg-Œynhausen (Louis-Ferdinand, comte de), grand maître de l'artillerie en Autriche, né en 1701, capitaine en 1723; 1724, lieutenant-colonel; 1733, colonel; fit les campagnes de 1737 à 1739 en Hongrie; envoyé à Turin, comme ministre, pour conclure le traité du 1er février 1742, négocier l'alliance défensive avec le marquis d'Ormea; destiné à couvrir les provinces autrichiennes d'Italie contre la France et l'Espagne; fait la campagne de 1744 sur le Rhin, et en Bohême sous le maréchal Traun; forcé de lever le siège de Nice, échec qui le fit rappeler le 22 août 1747; embrassa la religion catholique en 1753; meurt à Vienne, le 16 février 1754.

de Tortone l'effet produit par la marche de l'armée combinée. L'annonce de cette résolution décida les Génois, et, le 26 juin, leurs troupes se mirent en mouvement. Elles évacuèrent les passages de Melogno et de San-Giacomo qu'elles occupaient en force et se portèrent dans la direction de Novi, ville génoise, dont les Autrichiens s'étaient emparés. On les releva à San-Giacomo par des détachements français et par 2 B. espagnols.

Une autre considération poussait d'ailleurs les Génois à se jeter ouvertement dans nos bras : leur territoire venait d'être violé par les Piémontais, qui s'étaient avancés sur le territoire de la république jusqu'à Vintimille et, après avoir brûlé des magasins, s'étaient retirés dans leurs montagnes; craignant le retour de semblables incursions, exaspérés également contre les Anglais, ils venaient de reconnaître enfin que le meilleur parti à prendre était de s'assurer une protection efficace par une alliance ouverte et de ne plus tenir secret le traité d'Aranjuez.

En même temps qu'ils envoyaient leurs troupes à Novi, ils appelèrent à la défense du sol leurs paysans et mirent en mouvement leur matériel d'artillerie de siège sur Novi, évacué par les avant-postes autrichiens, et l'on prépara, sans tarder, à Gênes, un deuxième convoi d'artillerie de campagne outre celle que le roi de Naples envoyait, avec d'autres renforts de troupes, au secours de ses alliés, et que des tartanes avaient amenés successivement dans ce port ou à Porto-Fino.

Sauf le contingent génois, l'armée alliée avait alors bel aspect. L'infanterie française était brillante au-dessus de ce qu'on devait espérer après les fatigues de la dernière campagne; l'infanterie espagnole, belle, bien tenue et complète. Les troupes du roi de Sardaigne paraissaient, au contraire, démoralisées; la désertion les affaiblissait tous les jours; les paysans du Montferrat, loin de marcher avec ardeur comme l'année précédente, cherchaient à se soustraire aux levées. Charles-Emmanuel venait de perdre son premier ministre, M. d'Orméa (1), qui l'avait secondé si utilement dans la dernière campagne; faiblement soutenu d'ailleurs par Marie-

(1) Marquis d'Orméa, plein d'audace et prodigieusement actif, dit Foisset, souple et insinuant, il montra de la promptitude dans ses décisions, devint ministre des affaires étrangères, des finances; meurt avec le regret d'avoir été impuissant à écarter les revers qui frappèrent son pays.

Thérèse, il semblait, en acceptant la lutte, marcher à une défaite certaine.

L'infanterie française était arrivée depuis le 16 juin à Albenga, remplaçant les Espagnols de l'infant qui s'étaient avancés sur Loano, Finale et Savone. Le mouvement en avant fixé au 29 juin, l'armée fut formée en cinq colonnes qui devaient partir de Loano, Finale, Savone, et converger sur Carcare.

La 1re colonne, celle de droite, fut composée de brigades espagnoles, des grenadiers provinciaux et de 1 B. de fusiliers de montagne sous les ordres de M. d'Arenbourg et de M. de Magny. Elle devait partir de Savone et passer par le col d'Altare.

La 2e colonne, également de brigades espagnoles avec MM. de Artiago et de Corvolan, devait suivre la même route que la première.

La 3e colonne, composée d'Espagnols et de Français, comprit le régiment espagnol de Victoria, les grenadiers royaux, 1 B. de fusiliers de montagne, la brigade française de Ségur. Elle fut placée sous les ordres de MM. de Montal, de Chevert et de Karigal; elle devait partir de Finale et passer par le col de San-Giacomo. La 4e colonne comprenait la brigade française d'Anjou seule, sous M. de Brun et de M. de Saulx, et de Finale se dirigerait par le col de la Madona delle Nave. La 5e colonne enfin, formée des brigades françaises de Poitou et de Provence avec MM. de Senneterre et de Maulevrier, devait de Loano traverser le col de Melogno. Sur la gauche de l'armée, la division de M. de Mirepoix s'avancerait en même temps dans la vallée de la Bormida dans la direction de la Millesimo. Chacune des cinq colonnes prit aussitôt ses emplacements de départ et, le 29 juin, l'armée entière s'ébranla.

La colonne de M. de Senneterre passa par Bardinetto, celle de M. de Brun par Carbua, celle de M. du Montal par Feline. Le 30 juin, les cinq colonnes campaient sur la crête des montagnes à Melogno, la Madona delle Nave, San-Giacomo et Altare. Le même jour, M. de Mirepoix était à San-Bernardo et l'armée de M. de Gages arrivait à Voltaggio. L'infant et le maréchal, avec le quartier général, restèrent en arrière à Finale. En ce moment, la cavalerie française était en marche pour rejoindre l'armée. A cette époque, 6 régiments cantonnés entre Marseille et le Var, s'étaient rassemblés à Nice; un septième, le régiment de dragons Dauphin, avait été appelé du

Languedoc. Le régiment de cavalerie Royal-Piémont, avec lequel il devait former la 3e division, sous le commandement de M. de Cossé, reçut donc ordre de l'attendre à Nice, et les 1re et 2e divisions se mirent seules en marche.

La 1re division (1), commandée par M. du Chayla, partit le 24 juin; la 2e division (2), avec M. de Gendre, le 27.

Ces deux divisions, arrivées le 2 juillet à Finale, continuèrent leur route par Sportono et Savone et suivirent, pour rejoindre l'armée, la route de la colonne de M. d'Arenbourg.

L'armée, alors descendue des montagnes, occupait le haut de la vallée de la Bormida, et, le 1er juillet, était concentrée à Carcare; l'infant et le maréchal l'y avaient rejointe le 3. M. de Castelar était déjà en avant à Cairo. Nos détachements d'avant-garde se portèrent aussitôt dans la direction d'Acqui. L'un, de 4 B. avec 1,200 chevaux, sous M. de Chevert et M. de Pignatelli, descendit la vallée de la Bormida; un autre, de 4 B. et d'un détachement de fusiliers de montagne, avec M. de Senneterre, suivit la crête qui sépare la Bormida de l'Erro. Ces marches, couvertes par les rochers qui bordent la rive gauche de la Bormida, se firent rapidement, secrètement et sans encombre.

Le 5 juillet, le détachement de M. de Senneterre était à Malvicino, menaçant Acqui par le sud. Le 6, l'armée elle-même s'avançait à Dego, et le 8 à Spigno, précédée toujours par le corps de MM. de Chevert et de Pignatelli qui, dès le 10, occupait Bestagno.

Les deux divisions de cavalerie française de MM. du Chayla et le Gendre rejoignaient l'armée à Spigno, le 10; grâce à ce renfort de chevaux, nous étions dès lors à même de déboucher dans la plaine et de nous y maintenir.

La place d'Acqui, seule, pouvait nous arrêter : les remparts avaient été récemment remis en état, le roi de Sardaigne y avait fait entrer une forte garnison; mais la résistance ne fut pas longue, MM. de Chevert et de Pignatelli l'emportèrent brillamment dès le 11 juillet par un coup de vigueur. L'armée, alors à Bestagno, n'entra dans Acqui que le 14, et y fut rejointe, le 16, par le corps de M. de Senneterre resté jusque-là à Malvicino.

(1) La Rochefoucault, cavalerie; la Vieuville et Languedoc, dragons.

(2) Dauphin, Des Cars, cavalerie.

Pendant que les troupes de l'infant et de M. de Maillebois obtenaient ces succès rapides sur les Piémontais, dont elles refoulaient les postes avancés, l'armée de M. de Gages, renforcée par les Génois, dont M. de Brignole avait pris le commandement en remplacement de M. le comte de Cécile, quittait de son côté Voltaggio, et s'était avancée le 4 juillet sur Gavi, à hauteur d'Acqui (1); elle occupait Novi avec un fort détachement de fusiliers de montagne, et avait remplacé dans leurs positions les Autrichiens de M. de Schulembourg repliés sur Rivalta, couvrant la place de Tortone.

Le roi de Sardaigne était avec le gros de ses forces sur le Tanaro, entre Asti et Alexandrie; M. de Schulembourg à Rivalta, l'infant à Acqui, M. de Gages à Gavi. Dans cette situation, deux plans se présentaient: l'un, de diriger les troupes de l'infant d'Acqui sur Alexandrie par les hauteurs de la rive gauche de la Bormida, et celles de M. de Gages, de Gavi sur Tortone, le long de la Scrivia. On se fût avancé ainsi en deux colonnes parallèles sur les Piémontais et les Autrichiens, qu'on pouvait espérer battre isolément; ce plan n'était pas sans danger, et il y avait à redouter que, par une concentration subite vers San-Giuliano et Fregarolo, nos ennemis ne se jetassent entre nos deux corps dans la vaste plaine qui les eût séparés, et qu'ils ne pussent écraser, par leurs forces supérieures, celle de nos deux armées sur laquelle ils tourneraient leurs efforts.

L'autre plan, plus sage, consistait à quitter les montagnes, à se concentrer dans la plaine et à marcher à l'ennemi avec les deux armées réunies, de manière à se placer entre Alexandrie et Tortone pour empêcher la jonction des Autrichiens avec les Piémontais et à se rabattre, si ce point était atteint, sur les uns ou sur les autres. En tout cas, on aurait ainsi toutes ses troupes sous la main, et, sans la jonction, on pouvait combattre à forces égales, si l'ennemi se portait sur le centre, ou isoler de son armée l'une des deux

(1) La ville d'Acqui est située au pied des derniers contreforts des Apennins. La vallée de la Bormida, encaissée et étroite jusque-là, s'élargit tout à coup à droite, et, tout en restant montueuse à gauche par suite des pentes du chaînon qui sépare le Belbo de la Bormida et vient mourir brusquement sur cette dernière rivière, se transforme, dans la direction de Novi et de Tortone, en une immense plaine se prolongeant au nord jusqu'au bas Tanaro et au Pô; San-Giuliano en occupe à peu près le centre, Alexandrie et Tortone la commandent.

places d'Alexandrie ou de Tortone, s'il prononçait son mouvement sur la gauche ou sur la droite.

Le premier plan semble d'abord avoir été adopté ; car, dès le 14 juillet, lorsque l'armée était entrée à Acqui, l'avant-garde de MM. de Chevert et de Pignatelli se porta jusqu'à Cassino, sur la Bormida, dans la direction d'Alexandrie. Toutefois ce mouvement pourrait tout aussi bien n'avoir eu pour but que d'assurer le flanc gauche de l'armée, si la marche dans la plaine était déjà résolue, et de faire une démonstration de nature à tromper l'ennemi sur nos véritables intentions. Quoi qu'il en soit, le 13 juillet, M. de Schulembourg, sentant le péril de son isolement, avait avacué Rivalta et s'était porté avec le gros de son armée à Castel-Ceriolo à côté des Piémontais qui, de leur côté, se massaient autour d'Alexandrie. Les Autrichiens ne tenaient plus Rivalta et San-Giuliano que par des détachements.

En présence de cette concentration des ennemis sur leur droite, qui découvrait Tortone, l'adoption du dernier plan s'imposait d'elle-même. L'infant résolut donc d'appeler à lui M. de Gages, et désigna Fregarolo comme point de réunion pour les deux armées.

Les troupes de l'infant et de M. de Maillebois, laissant un fort détachement à Acqui pour les relier à M. de Mirepoix, commencèrent leur mouvement le 19 juillet, et, au lieu de suivre la route de Cassino, descendirent la rive droite de la Bormida, où le corps de MM. de Chevert et de Pignatelli fut appelé pour les précéder. Elles campèrent, le 19, à Castelnovo di Bormida, le 20 à Sezze, et le 23 à Fregarolo.

Les troupes de M. de Gages se mirent en mouvement le 16 juillet et, appuyant à leur gauche, vinrent camper à Francavilla, puis se portèrent, le 23, à Comiento, où elles débouchèrent en même temps que le reste de l'armée arrivait à Fregarolo.

Nos troupes marchaient avec ardeur. Les Autrichiens et les Piémontais, au contraire, semblaient redouter un engagement et se repliaient devant nous. A la nouvelle de notre marche, M. de Schulembourg avait déjà, depuis le 16 juillet, rappelé ses détachements, levé son camp de Castel-Ceriolo et repassé le Tanaro près d'Alexandrie. Son armée était, le 22 juillet, rangée en bataille derrière cette rivière, à côté de celle du roi de Sardaigne, avec son quartier général à Monte-Castello; toutes deux formaient une longue ligne

depuis Bassignano jusqu'à Alexandrie et, nous abandonnant décidément la plaine, semblaient réduites à assister passivement à nos entreprises sur Tortone, et à attendre notre choc derrière les obstacles naturels que présente le passage de vive force d'un grand fleuve.

Jusqu'alors M. de Maillebois et M. de Gages ayant opéré chacun de leur côté, la question de préséance et de subordination n'avait pas été posée. Elle s'imposa naturellement dès que la jonction des armées fut opérée. M. de Maillebois, en sa qualité de maréchal, prétendit avoir droit au commandement sur M. de Gages, capitaine général; celui-ci invoqua la similitude de ces deux grades et se défendit vivement de passer sous les ordres du maréchal. Le roi de France, consulté, appuya M. de Maillebois. Pour tout concilier, on imagina à Madrid de nommer M. le maréchal de Maillebois capitaine général; mais ce moyen par lequel l'Espagne se flattait de tourner la difficulté ne fit que l'augmenter, M. de Gages se trouvant être plus ancien de grade que M. de Maillebois. Alors, par décision, M. de Gages eut le droit de commander les troupes françaises en l'absence du maréchal.

Pendant que l'armée s'avançait à Fregarolo, M. de Mirepoix, resté à Millesimo avec son corps de 7 B. français renforcés de 2 B. du régiment espagnol Victoria, et qui gardait nos communications dans la vallée de la Bormida, remportait un brillant avantage sur M. de Sinsans. Ce dernier avait eu précédemment sous ses ordres jusqu'à 22 B.; il n'en avait plus que 15 environ, par suite du départ de 7 B. que le roi de Sardaigne venait de lui demander en toute hâte pour renforcer son armée à Alexandrie. Sur ces 15 B., 3 occupaient Céva et le haut Tanaro, et le gros de ses forces, formant 12 B., avait pris position, le 13 juillet, en avant de Céva, sur les hauteurs de Monte-Zemoto. Cette position devint trop menaçante à l'égard de nos communications pour qu'il fût possible de leur en abandonner la possession. M. de Mirepoix, avec la résolution de les débusquer, rassembla rapidement les 9 B. et se jeta, le 24 juillet, sur Monte-Zemoto.

Après un vif engagement, les Piémontais délogés, abandonnant leur camp, se retirèrent à Morère, sous Céva. La crête des montagnes qui séparent la Bormida du Tanaro resta la limite des avant-postes des deux partis, et la vallée de la Bormida nous demeura

tout entière. M. de Mirepoix, de son côté, retourna à son camp de Millesimo et, après ce coup de vigueur, étendit de nouveau ses positions de manière à se relier de nouveau avec Dolce-Acqua. Il garda avec lui à Millesimo 2 B. seulement, les régiments des gardes lorraines et de Flandre. Il renvoya à Bardinetto M. de Larnage avec 4 B., dont 2 français (régiment de la Reine) et 2 espagnols (régiment Victoria). Il fit partir pour Rezzo 2 autres B. (Périgord et Blaisois) sous M. de Pereuse, et dirigea sur Andagna le dernier de ses B. (Auxerrois) aux ordres de M. de Montcalm.

La mission de veiller à la sécurité de nos communications avec le comté de Nice était des plus graves, et, malgré une surveillance des plus actives sur tous les points de passage de la crête des Apennins, le faible cordon que nous pouvions former n'était pas un obstacle suffisant contre les incursions des paysans piémontais et des Barbets. Les troupes, obligées de se multiplier, étaient harassées; grâce à un renfort envoyé par le maréchal de Maillebois à Fregarolo, sur toute la ligne défendue par M. de Mirepoix, de Millesimo à Dolce-Acqua, les troupes opposèrent aux incursions des Barbets une barrière infranchissable; à sa gauche, il n'en fut pas ainsi, et, si l'on repoussa facilement devant Nice un corps ennemi qui s'était avancé pour troubler la levée des contributions convenues avec cette ville, d'autres détachements sortis des places de Coni et de Saorgio réussirent à percer notre chaîne d'avant-postes et se portèrent jusqu'à Dolce-Acqua le 24 juillet. Ce poste, gardé par un détachement espagnol, était en mesure de résister ; le commandant, capitaine suisse au service de l'Espagne, se déshonora en rendant le château aux Piémontais.

Cette capitulation honteuse et prématurée pouvait créer de graves embarras, si on laissait les Piémontais prendre pied à Dolce-Acqua; déjà ils travaillaient à mettre cette place en meilleur état et construisaient autour de la ville une ligne de retranchements. Il était essentiel d'agir avec rapidité; aussi, dès la nouvelle de cette affaire, M. de Baltazzar, brigadier, employé dans le comté de Nice, rassembla un fort détachement de troupes françaises et à sa tête marcha sur Dolce-Acqua. Il réussit à en chasser les Piémontais et leur reprit la ville et le château, quelques jours seulement après leur entrée. La présence d'une garnison solide, et l'événement ayant fait sentir la faiblesse de notre cordon protecteur sur ce point

de nos communications, où l'ennemi paraissait le plus acharné, on dirigea entre Vintimille et Oneille un corps de paysans génois destinés à garder le littoral et permettre aux troupes régulières de se tenir plus en force à proximité des passages du haut Tanaro.

Les Anglais, de leur côté, reparurent un instant sur les côtes de Gênes, et plusieurs de leurs vaisseaux s'approchèrent de Savone vers la fin de juillet; ils bombardèrent cette place, mais sans de grands dommages. Néanmoins Gênes resta émue de cet événement, le commencement peut-être d'une série de tentatives sur les différents ports de la république et même sur leur capitale, et cette émotion ne se calma que vers le 20 août, lorsqu'on apprit que les Anglais voguaient vers les côtes d'Italie et d'Espagne.

En s'avançant à la rencontre de l'infant sur Fregarolo, M. de Gages laissait sur ses derrières la place de Serravalle, où les Autrichiens avaient une garnison. Cette place sans grande importance gênait cependant nos communications par le col de la Bocchetta. Le siège en fut résolu; le 24 juillet, la tranchée est ouverte. Dans la nuit du 1er au 2 août, le chemin couvert fut couronné et, le 3, la place se rendit. Les Génois, ayant fourni un nombreux contingent pour l'attaque de ce fort, dont le voisinage de leur frontière les offusquait, craignant que dans l'avenir il ne redevînt une menace contre eux, voulurent le démolir; le maréchal s'y opposa formellement. Serravalle lui offrait, en effet, à présent un point d'appui excellent, couvrant la droite de l'armée, protégeant ses derrières et devant favoriser ultérieurement nos entreprises sur Tortone. Les Espagnols, Génois et Français y entrèrent successivement et le mouvement en avant continua.

La position prise par le roi de Sardaigne et par M. de Schulembourg derrière le Tanaro, abandonnant le sort de Tortone à l'énergie des défenseurs jetés dans cette place, dictait notre conduite. En présence de l'attitude passive de l'ennemi, le seul parti à prendre était de se jeter entre le Tanaro et Tortone, et, tandis qu'une portion de l'armée ferait face à Monte-Castello et contiendrait les démonstrations du roi de Sardaigne de ce côté, d'employer le reste au siège de Tortone. Il était, en effet, de notre intérêt de nous assurer la possession de cette place importante commandant la vallée de la Scrivia, un de nos débouchés, et la plaine de la Bormida, théâtre de nos opérations, et qui nous barrait l'entrée de la vallée du Pô.

L'armée de l'infant et de M. de Maillebois, opposée au roi de Sardaigne, forma le corps d'observation, et l'armée de M. de Gages eut la mission d'assiéger Tortone.

Ces dispositions arrêtées le 4 août, le 5 toutes nos troupes marchaient de Fregarolo et Comiento. Le quartier général se transporta à San-Giuliano; l'armée française et celle de l'infant s'établirent face au Tanaro, la droite vers Sale, la gauche à l'Orba en face d'Alexandrie, et occupant fortement sur son front Marengo et Castel-Ceriolo. Le corps de M. de Gages, se portant sur Tortone, investit cette place le même jour, mais faiblement, et, en raison du développement considérable des ouvrages extérieurs, on dut le renforcer de 3 B. français envoyés le 8 août. Dès l'arrivée de ces B., la tranchée fut ouverte et le siège entrepris; il fut conduit d'une manière différente de celle suivie en 1734, et aboutit aussi heureusement. Les travaux d'approche contre l'enceinte commencèrent le 10 août. Les Espagnols y mirent une certaine lenteur, néanmoins la ville se rendit le 14, et la garnison, composée de 2 B., se réfugia dans le château pour y prolonger la défense. L'attaque du château, alors entreprise, ne fut pas non plus poussée par les Espagnols avec la vigueur désirable. Les batteries achevées le 25 août, on y plaça alors du canon et, à partir de ce jour, le feu ne cessa plus. Le château, couvert de projectiles, souffrit beaucoup, et l'effet de notre artillerie annonça le dénouement. Le 3 septembre, le marquis de Barolle, gouverneur, en arrête la capitulation devant MM. de Caravajal et d'Ormea, en attendant l'arrivée de MM. de Maillebois et de Gages.

Pendant ce temps, les troupes de M. de Gages, en quittant Bologne au mois d'avril, étaient renvoyées sur Orbitello, marchaient à nous, augmentées de recrues, les malades ayant repris place dans les rangs. La route de la Bocchetta et de Gavi étant encombrée, elles avaient pris par les montagnes sur notre droite et s'étaient dirigées de Bocchetta par San-Sebastiano sur la Staffora. Elles arrivèrent le 21 août à Voghera et, le lendemain 22, elles rejoignirent l'armée à San-Giuliano. Au même moment arrivait un renfort de Génois, un fort effectif ajouté au nôtre. Il est vrai que le contingent génois se trouvait déjà bien diminué depuis le commencement de la campagne, la désertion y produisait des vides journaliers. Le 19 août, le maréchal de Maillebois écrivait à M. d'Argenson, devant Tor-

tone, puis le 29 il répétait que, malgré le renfort qu'ils venaient de recevoir, leur effectif était bien faible.

Notre situation restait donc bonne sur notre front, mais sur nos derrières les Piémontais ne cessaient d'inquiéter nos communications avec le comté de Nice. Obligé de garder une ligne étendue et de couvrir tous les passages entre Millesimo et Dolce-Acqua, M. de Mirepoix n'était en force nulle part. M. de Sinsans profita de la situation imposée par la nécessité, et, rassemblant ses troupes sous Céva, se jeta de nouveau sur Monte-Zemoto et s'y établit le 26 août. M. de Mirepoix, avec ses 2 B. à Millesimo, n'étant pas en force pour livrer un combat, fut contraint de se replier et ramena ses troupes à Carcare, abandonnant, il est vrai, la possession de la vallée occidentale de la Bormida, mais conservant par la vallée orientale ses communications avec Acqui et continuant à donner la main à M. de Larnage, resté à Bardinetto.

Le roi de Sardaigne, informé de la chute imminente de Tortone, voulant sérieusement essayer de lui porter secours, sortit de ses lignes le 3 septembre et parut se disposer à marcher. Il passe le Tanaro avec une partie de ses troupes, et lance sur Castel-Ceriolo un de ses détachements qui refoula nos avant-postes, s'empara du village, y mit le feu, puis se retira aussitôt à l'approche de nos soldats revenus en force. Quel qu'ait été le but de cette tentative, elle arrivait trop tard. Le jour même, le château de Tortone s'était rendu aux Espagnols et nous étions désormais maîtres de la plaine. Cependant le roi de Sardaigne, ignorant encore cet événement, renouvela le lendemain, 4 septembre, sa tentative sur Castel-Ceriolo; prévenus par l'événement de la veille, nous étions en mesure de résister. Son attaque échoua comme la première et ses troupes, ramenées, furent contraintes de repasser le Tanaro. Une autre attaque, dirigée sur Acqui le même jour, n'eut pas plus de succès : on eut avis de la marche de ses troupes, et l'on se hâta d'y envoyer le régiment français de Provence et le régiment espagnol de Cordoue; ces renforts permirent de repousser victorieusemeut les assaillants et de nous maintenir à Acqui, position nécessaire à nos communications avec M. de Mirepoix.

Après la prise de Tortone, sur la nécessité de laquelle la France et l'Espagne avaient été d'accord, des divergences surgirent entre les deux cabinets au sujet de la conduite ultérieure des opérations.

L'Espagne, indifférente à l'occupation du Montferrat (1) et à la sécurité de nos communications, voulait qu'après avoir marché sur les duchés de Parme et de Plaisance, qu'il s'agissait de conquérir pour l'infant, on s'emparât aussi de la Lombardie. La France, au contraire, désirait que l'armée ne dépassât pas à l'est le point atteint et que, tout en contenant le roi de Sardaigne et M. de Schulembourg derrière le Tanaro, elle s'attachât à la prise des places du Montferrat, telles que Céva, Cherasco et Asti, de manière à hiverner en toute sécurité au delà des monts et à avoir, pour la campagne prochaine, une base d'opérations solide permettant de s'avancer plus loin. Il lui paraissait nécessaire aussi de prendre la ville d'Alexandrie, à défaut de la citadelle, dont l'importance devait nécessiter un long siège, et dont la conquête n'était pas indispensable avant la fin de l'hiver, pourvu que l'investissement pût être opéré.

Le plan de campagne du cabinet de Versailles était sage et basé sur de justes considérations; suivi, il eût évité certainement une partie des désastres qui devaient arriver l'année suivante. Il était dicté par la prudence la plus élémentaire; celui de l'Espagne était

(1) Le Montferrat (de *Mons ferax*, montagne fertile) était un ancien État féodal dont l'origine remonte à l'an 967. Possédé par des princes particuliers jusqu'en 1536, il était échu par succession aux ducs de Mantoue, qui, après en avoir cédé une partie à la Savoie en 1631, avaient dû lui abandonner le reste en 1713, d'après les stipulations du traité d'Utrecht.

Le Montferrat, s'étendant depuis les Apennins jusqu'au delà du Pô, au nord de Turin, affecte une forme très bizarre qui a quelque analogie avec celle d'un 8. L'étranglement se trouve sur le Tanaro entre Asti et Alexandrie. Néanmoins les frontières sont très tourmentées et ne répondent à aucune dénomination géographique. Au centre de la partie inférieure du 8 se trouve l'enclave des Langhes de Spigno, et cette partie inférieure elle-même s'allonge à l'ouest de manière à embrasser, après un nouvel étranglement vers Niella, tout le cours de la Stura entre Cherasco et Asti. Les limites du Montferrat étaient, à l'O. et au N., le fief des Langhes de Millesimo, le Piémont, l'Astesan, le marquisat d'Ivrée et la seigneurie de Verceil; à l'E. et au S., la Lumeline, l'Alexandrin et la république de Gênes.

La capitale était Casal, sur le Pô; les villes principales : Chivas, Crescentino, Trino, sur la rive gauche du Pô; Verrua et Moncalvo, entre le Pô et le Tanaro; Alba, sur la Stura; Nizza della Paglia, sur le Belbo; Acqui, Dego, Cairo, sur la Bormida; Casaleggio, du côté de la Bocchetta. Les villes de Millesimo, Dogliani, Cherasco, Cerisoles, Asti, Turin, Santhia, Verceil, Valenza, Alexandrie, Novi et Ovada étaient à proximité, en dehors des frontières du Montferrat et en formaient en quelque sorte la ceinture.

inspiré par un désir immodéré de conquêtes, par une confiance aveugle et par une sorte d'enivrement des succès obtenus jusqu'ici. Il prévalut pourtant, et le siège des places du Montferrat ne fut pas entrepris; toutefois, d'après les instructions de M. d'Argenson, M. de Maillebois imposa à ses troupes de ne pas dépasser Tortone. Il fut invité à exposer aux Espagnols les vues de son gouvernement, et, s'ils s'opiniâtraient, malgré l'avis contraire de la France, à mettre à exécution leurs desseins sur la Lombardie, il fut autorisé à leur déclarer formellement ses ordres absolus de ne coopérer en aucune manière à leurs opérations au delà de Tortone, et à ne leur donner son concours qu'aux entreprises ayant l'assentiment de son souverain.

Ces fermes déclarations n'arrêtèrent point le cabinet de Madrid, et l'expédition sur Plaisance fut résolue; sans les Français, l'armée espagnole se mit en route sous les ordres de M. le duc de la Viefville. Si cette expédition était blâmable au point de vue des résultats généraux, en ce qu'elle avait pour conséquence de ralentir la marche de nos opérations et d'immobiliser l'armée sur le Tanaro, toutefois elle fut menée avec vigueur.

M. de la Viefville, parti le 6 septembre de San-Giuliano, arriva le 8 devant Plaisance, donna immédiatement l'assaut aux remparts et, dans la nuit du 8 au 9, s'empara par escalade de la ville. Le 12, la citadelle se rendit. Laissant une partie de ses forces campée sous Plaisance, il envoya immédiatement le reste sur Parme, et, le 16, la ville et la citadelle capitulèrent. Après avoir prélevé sur ses troupes les garnisons laissées dans Parme et dans Plaisance, M. de la Viefville, non content d'avoir conquis la rive droite du Pô, rassembla le reste de ses B. et revint sur ses pas pour tenter un nouveau coup de main sur Pavie. Il franchit le Pô, le 21, à la Stella, un peu au-dessous de l'embouchure du Tessin, et parut devant les murs de Pavie. La ville était mal défendue; il s'en empara par surprise, le 22, et emporta le château le lendemain.

Pendant que M. de la Viefville accomplissait à notre extrême droite ces coups de main audacieux, M. de Lautrec, qui dès le 13 juillet avait reçu l'ordre de faire une diversion à notre extrême gauche, avec 9 B. français et 8 E., et de chercher à s'emparer d'Exiles, rassemblait ses troupes (1).

(1) 9 B. français (Royal-Artillerie, 1 ; Gatinois, 1 ; Deslandes, 1 ; Salis (Suisse), 2 ;

Les Espagnols reçurent ordre d'être rendus les 2 et 3 septembre à Modane. M. de Lautrec, de son côté, rassembla d'abord 6 B. français au camp de la Bessée, le 3 septembre, et à leur tête se porta rapidement au mont Genèvre le 4, à Houlx le 5, et le 6 à Salbertram. Ses 3 derniers B. l'y rejoignirent le 11. Ses derrières étant assurés par l'arrivée des Espagnols, dont la tête de colonne apparaissait à Bardonnèche de ce côté des monts, immédiatement il investit la place d'Exiles, chassa les Piémontais des postes de San-Colombano, de Schans, de Deveis, et s'y établit à leur place; 2 de ses B. allèrent occuper Chaumont. On n'attendait plus, pour faire le siège de la forteresse, que l'artillerie de Jausiers, dirigée depuis le 20 août sur Mont-Dauphin, promontoire rocheux situé sur la rive gauche du Cluson, ayant servi de limite au Dauphiné avant le traité d'Utrecht en 1713. La partie de cette vallée n'est point comprise dans les vallées Vaudoises, bien que ses habitants aient longtemps professé la même religion, qui se résumait dans l'autorité absolue de la Bible, la trinité en Dieu, l'état de péché en l'homme, le salut par Jésus-Christ et la foi agissant par la charité ; attirant ainsi les persécutés des puissances religieuses et politiques qui venaient chercher dans leur centre un asile ignoré. Ces montagnes vaudoises sont formées de dépôts argileux convertis en schistes sous l'influence des roches primitives sur lesquelles ils reposent. Du côté du Piémont, cette couche se dresse en énormes falaises, et, du côté de la France, elle porte le nom de schistes gris du Queyras ou du mont Cenis, qui dans cette partie constituent la grande chaîne des Alpes. Cette artillerie, débouchant du mont Genèvre, n'arriva que le 19 à Césane, le 20 à Houlx, et le 21 à Salbertram.

Ces retards étaient funestes; d'un autre côté, la nature rocailleuse du sol autour d'Exiles rendait les travaux d'approche bien pénibles et devait amener de nouvelles longueurs; néanmoins les travailleurs se mirent à l'œuvre dès le 19 septembre, les Français avec ardeur, les Espagnols toujours avec une certaine mauvaise volonté et peu d'entrain.

L'alarme était grande du côté des Piémontais; la prise d'Exiles

fusiliers de montagne, 1; Foix, 1 (milices Rodez, 1, et Aix, 1); 8 B. espagnols (Burgos, 1; Dunand, 3; Jury, 2; Vieux-Reding, 2); et, pour assurer la sécurité des frontières en l'absence des troupes destinées à l'expédition, 23 compagnies bourgeoises furent organisées, 16 dans la vallée de Barcelonnette et 7 en Savoie.

eût ouvert aux Français le chemin de Turin et créé au roi de Sardaigne, déjà si menacé à sa gauche, de graves embarras. Aussi, par ses ordres, un fort détachement du corps de M. de Sinsans fut immédiatement dirigé sur la vallée de Fenestrelle, où les Vaudois des vallées de Saint-Martin et de Lucerna s'étaient déjà rassemblés, et quelques B. de garnison se rendirent à la hâte dans la vallée de Suze pour soutenir les Vaudois (1) et les paysans des environs. Les premiers prirent position au Plan, sur la Clusane, menaçant le flanc droit de M. de Lautrec; les seconds, à Giaillone, en avant de Suze, sur son front.

M. de Lautrec, arrêté tout à coup par ces forces supérieures, se couvrit immédiatement, du côté du val de Pragelas, par de forts détachements qui se retranchèrent aux cols de Sestrières, de Costeplane et d'Argueil, tout en laissant les Espagnols pour assurer ses derrières, et attendit l'attaque. Elle ne se fit pas attendre; le 22 septembre, le corps piémontais posté au Plan, fort de 3 B. tirés des garnisons de Fenestrelles et de Pignerol, se porta en avant, gravit les pentes escarpées des montagnes, assaillit notre poste de Costeplane, et s'empara un instant de nos retranchements. Refoulé bientôt par un retour offensif énergique de nos soldats, auxquels M. de Lautrec envoya à la hâte un renfort, il dut se replier, mais ne quitta pas toutefois la crête de la montagne et se maintint en face de nous, entre Costeplane et Argueil, en se couvrant de retranchements. Malgré l'insuccès de cette première attaque, notre position devant Exiles n'en restait pas moins critique. Les Piémontais avaient pris pied sur notre flanc, et, d'un autre côté, leurs troupes portées à Giaillone se jetaient à leur tour sur nous.

(1) Les vallées de Piémont portent aussi le nom de vallées Vaudoises, vallées des Barbets, formant un certain nombre de vallées au revers occidental des Alpes entre le mont Tabor et le mont Viso : elles ont été le foyer de la secte des Vaudois. Ils s'étendirent ensuite : du côté de l'Italie, dans les vallées de Saint-Martin, de Lucerna; du côté de la France, dans la Val Louise, dans le Queyras, dans les vallées de Freyssinière et de Barcelonnette. Leurs longues luttes contre les princes de Savoie et contre les troupes françaises offrent des exemples de leur courage et on ne peut sans admiration voir cette poignée d'hommes tenir en échec des armées entières. Il faut lire leur histoire militaire dans les campagnes de 1487, 1560, 1561, dans les expéditions sous Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, jusqu'en 1703, qu'ils passent à la solde du Piémont, après avoir combattu des généraux tels que Catinat et Feuquières.

Le 25 septembre, elles attaquèrent à la fois nos postes de Tollie, des Quatre-Dents, de la Chapelle et du pont de Chaumont : partout on leur opposa une résistance inébranlable; mais il devint évident que nous serions exposés à un désastre, si nous nous obstinions à rester devant Exiles.

De nouveaux renforts, arrivés le 28 aux ennemis, achevèrent de décider M. de Lautrec à une retraite nécessaire, et, après avoir rallié tous ses postes, il se replia lentement sur la frontière. Il campa, le 29 septembre, aux Jouvenceaux et se retira, le 2 octobre, sur Saint-Sicaire, où il établit son quartier général, occupant fortement le col de Sestrières et étendant ses troupes de Saint-Sicaire à Césane.

Pendant que ces événements se passaient sur les Alpes, notre armée, restée en face du roi de Sardaigne, sortait de son inaction ; ayant levé son camp de San-Giuliano, le 17 septembre, elle se rapprochait du Pô. L'infanterie et M. de Maillebois s'étaient établis à Castelnovo-di-Scrivia, M. de Gages à Voghera.

La position de Castelnovo di Scrivia était admirablement choisie, en face de Bassignano, d'un côté, c'est-à-dire de la partie basse du cours du Tanaro, où la rive gauche, cessant d'être dominante, offre moins d'obstacles à un passage de vive force; et, de l'autre, à proximité du Pô, d'où l'ennemi pouvait craindre que notre intention ne fût de continuer le mouvement au nord et d'envahir la Lumeline ou la Lombardie. La position de M. de Gages, qui s'était transporté à Voghera pour être plus à même de soutenir M. de la Viefville, ne pouvait d'ailleurs qu'entretenir cette appréhension.

Aussi M. de Schulembourg, qui, dès le 8 septembre, à la nouvelle de la marche de M. de la Viefville sur Plaisance, avait déjà jeté, par Mugarone, sur la rive gauche du Pô une portion de son armée (11 B., 1 régiment de dragons et 1 de hussards), se porta-t-il en toute hâte avec le reste dans la Lumeline. Il prit position sur la rive gauche, entre Castelnovo di Scrivia et Vigevano, dans l'intention de couvrir Milan.

Nous venions ainsi, par le seul fait de l'emplacement judicieux de notre position, d'obtenir un grand résultat, en forçant l'ennemi à se scinder en deux, et, toujours concentrés, en nous rapprochant du véritable point de passage du Tanaro, derrière lequel nous ne devions plus trouver que le roi de Sardaigne, affaibli, isolé, et ne

pouvant, en cas d'attaque, compter beaucoup sur le concours de son allié posté à grande distance et séparé par un grand fleuve.

L'armée, restée immobile jusqu'au 26 septembre, se porte à cette date sur le Tanaro. Dans la nuit du 26 au 27, l'infant et M. de Maillebois se dirigèrent sur Rivarone, et M. de Gages sur Bassignano. On devait passer la rivière en même temps et se jeter sur l'ennemi une heure avant le jour, afin de mieux surprendre le roi de Sardaigne, et de tirer tout le profit possible du désordre qu'amènerait infailliblement dans ses troupes une attaque générale au milieu de l'obscurité. Notre droite, formée des troupes de M. de Gages qui venaient de Voghera, n'arriva en face de Bassignano qu'au jour; notre gauche dut attendre son entrée en ligne, et l'on perdit ainsi une partie des avantages d'une surprise de nuit.

L'armée présentait cinq colonnes :

La 1re, marquis Pignatelli, avec la cavalerie et les dragons de l'infant, à laquelle devait se joindre le comte de Gages.

La 2e, don Joseph d'Arembourg, toute l'infanterie de l'infant.

La 3e, M. de Montal (Poitou, la Reine, de Ségur, Royal-Piémont).

La 4e, M. de Senneterre (Anjou-infanterie et Dauphin-cavalerie).

La 5e, M. de Grammont (Dauphin, Languedoc, grenadiers royaux).

Le roi de Sardaigne, éperdu, nous céda bientôt le champ de bataille; c'est à peine s'il eut le temps de détendre son camp. Il jette à la hâte quelques B. dans Alexandrie, et replie son armée écrasée et en désordre. Une portion marcha immédiatement sur Casal; le reste, pour couvrir la retraite, prit position, le 27 au soir, à Valenza. M. de Schulembourg arriva pour assister à la défaite complète de son allié. Au premier avis de la marche des Français et des Espagnols sur Bassignano, il avait enfin compris que là était le danger, et, rassemblant une partie de ses troupes, il s'était à leur tête dirigé sur Mugarone. Il rejoignit à Valenza le roi de Sardaigne, et, entraîné par la déroute, se retira aussi avec ses troupes, dès le 27 au soir, dans la direction de Casal, en suivant la rive gauche du Pô. Notre attaque exécutée avec un entrain admirable, nos troupes s'avancèrent en ligne dans le plus bel ordre sur les bords du Tanaro, puis, formant leurs colonnes, franchirent avec résolution le fleuve, malgré un feu terrible de l'ennemi, et nos soldats ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Arrivés sur la rive opposée, et sans perdre un instant, ils s'élancèrent sur les Piémontais étonnés

et marchèrent au pas de charge droit devant elles, enlevant tous les obstacles qu'ils rencontraient sur leur passage, culbutant l'une sur l'autre les lignes ennemies et les rejetant sur notre extrême droite du côté du Pô, où les reçurent les cavaliers espagnols et notamment les carabiniers royaux.

Les résultats de la bataille de Tanaro, ou de Bassignano, furent considérables. Nos pertes furent presque insignifiantes. L'ennemi perdit 1,800 hommes. Douze pièces de canon, 3 étendards, de nombreux bagages et toutes les munitions restèrent entre nos mains (1). Notre armée, campée le 27 sur le champ de bataille, prit position le long du Tanaro, la droite à Bassignano, la gauche avec le quartier général à Rivarone. M. de Gages s'établit en avant de la droite le long du Pô, sous Mugarone. Les Piémontais, restés sous Valenza le 27 au soir, suivirent, le 28, le mouvement de retraite de leur armée. Le 30, celle-ci se trouva tout entière réunie sous Casal, et, rejointe par les Autrichiens de M. de Schulembourg, elle se retrancha dans son camp.

La flotte anglaise, éloignée des côtes vers le 20 août, était revenue en vue de Gênes et, pendant que notre armée franchissait le Tanaro, elle avait ouvert le feu sur la ville. Les habitants, d'abord épouvantés, revinrent vite de leur alarme; les canons des remparts obligèrent, au bout de peu d'heures, les vaisseaux ennemis à se retirer. Ceux-ci, se dirigeant sur la Provence, bombardèrent en passant le port de San-Remo. On les vit sans aucune inquiétude s'approcher de nos ports; tous étaient suffisamment pourvus et en état, Marseille et Toulon étaient en mesure de répondre à leurs canons. Les îles de Pomègue et de Ratonneau, qui couvrent le château d'If, étaient fortement occupées.

Valenza et Alexandrie se trouvaient à découvert par notre victoire de Bassignano. La prise de ces deux places fut résolue et devint aussitôt l'objectif de nos opérations. Le corps de M. de Gages, qui devait toujours tenir la droite, fut chargé du siège de la première; celui de l'infant et de M. de Maillebois, qui était à gauche, de réduire la seconde. Les deux armées vinrent d'abord se réunir, le 30 septembre, à Peretti. M. de Cornillon refoula dans

(1) Les B. du roi de Sardaigne, sur lesquels avait porté tout le poids de la bataille, étaient au nombre de 14. C'étaient ceux des régiments des gardes, 2; Savoie, 2; Piémont, 2; Fusiliers, 2; Saluces, 1; Aoste, 1; Mondovi, 1; Reid, 1; Guibert, 2.

Valenza quelques détachements piémontais qui tenaient encore la campagne; on reconnut les fortifications de la place, et on prépara l'établissement de ponts sur le Pô, en utilisant à cet effet les matériaux de ceux que les ennemis avaient abandonnés et détruits. Notre avant-garde, sous M. de Chevert, forte de 2 brigades et bientôt renforcée de plusieurs compagnies de grenadiers et d'un détachement de carabiniers, se porta sur San-Salvador; puis, en même temps que M. de Gages envoyait quelques troupes pour resserrer Valenza, et que l'infant détachait sur sa gauche 22 B. et 2 régiments de dragons autour d'Alexandrie, le reste de nos forces, continuant sa marche en avant pour couvrir les deux sièges, vint prendre position, le 4 octobre, à San-Salvador. Le détachement de cavalerie qui accompagnait l'armée fut placé à Lazarone sur la route de Casal (le reste de la cavalerie était resté à Bassignano). M. de Grammont, avec un fort détachement, dut soutenir les troupes employées au siège d'Alexandrie, appuyé d'un détachement posté à Castelletto.

La tranchée devant cette place est ouverte dans la nuit du 6 au 7 octobre; le 12, la ville se rendit. A 8 heures du matin, l'évêque arborait le drapeau blanc. Le gouverneur avait fait entrer, avant le jour, la garnison dans la citadelle avec toutes les provisions de bouche et munitions de guerre qui se trouvaient dans les magasins de la ville. Dès le lendemain, la citadelle fut bloquée; le siège paraissant offrir trop de difficultés, et devant, s'il était entrepris, paralyser les mouvements de l'armée en immobilisant un trop grand nombre de soldats, on se contenta de maintenir rigoureusement l'investissement.

Le siège de Valenza suivit la prise d'Alexandrie. M. de Maillebois, pensant qu'il valait mieux, après le passage du Tanaro, assurer nos positions, en y créant de bons points d'appui, que de poursuivre son premier projet du siège de Céva, venait d'en référer au roi. S. M. le laissant libre, il s'était décidé à s'emparer de Valenza.

M. de Gages se porta, le 14, devant cette place, ouvrit la tranchée dans la nuit du 19 au 20. La garnison paraissait déterminée à une vigoureuse résistance, et était soutenue par les secours arrivant journellement par la rive gauche du Pô. Un pont jeté, le 25, à la Stanga, en amont de la ville, fit craindre au commandant d'être complètement investi et obligé à bref délai de se rendre prison-

nier de guerre ; il préféra sauver au moins ses troupes, en abandonnant la place. Il se retira, dans la nuit du 28 au 29 octobre, sur la rive gauche du Pô, et se porta dans la direction de Sartirana ; nous entrâmes à la suite de ses troupes dans la ville et la citadelle évacuées.

Les insuccès des Piémontais entre le Tanaro et le Pô n'empêchaient pas les troupes laissées sous Céva de se montrer entreprenantes ; M. de Mirepoix les contenait avec peine.

Le 14 octobre, M. de Leutrum remplaça M. de Sinsans. Ce nouveau général, soit par le désir de conserver sous sa main toutes ses forces, soit plutôt pour attirer, par une feinte adroite, M. de Mirepoix hors de ses excellentes positions à Carcare, fit évacuer Millesimo, rappela à lui tous les détachements dans la vallée de la Bormida et se concentra derrière le Tanaro à Céva. M. de Mirepoix le suivit naturellement, désireux de conserver le contact de son ennemi. Il s'avança, le 20, sur Millesimo et se porta, le 24, sur Monte-Zemoto. Il s'entoura heureusement de toutes les précautions que commande la prudence et déjoua ainsi le piège qu'on lui tendait. Attaqué, le 30, par les Piémontais sortis de Céva, et prévenu à temps, il se hâta de se replier sur Millesimo et Carcare, suivi et harcelé dans sa retraite précipitée par M. de Leutrum, dont les nombreux détachements ne purent nous barrer la route. Il s'arrêta à Carcare et y reprit position ; M. de Leutrum n'osa pousser plus loin ses détachements et les rappela dans la vallée de la Bormida, à Millesimo, Muriatto, Monte-Zemoto ; il s'établit lui-même à proximité, avec le gros de ses forces, à Priero, en avant de Céva.

Du côté des Alpes, M. de Lautrec venait de remporter un avantage considérable sur les troupes en face de lui. Après sa retraite sur Saint-Sicaire, les Piémontais, descendus en masse dans la vallée de Fenestrelles, s'étaient établis sur les bords de la Clusane, entre les villages de Gioso, Traverse et Patemouche (1).

Toutes ces troupes observaient les Français, établis à Saint-Sicaire, et les empêchaient de tirer de la vallée de Pragelas leurs subsistances. M. de Lautrec résolut de les attaquer, de les chasser de leur camp et de décourager leurs tentatives. Il fit d'abord avancer,

(1) Les Vaudois; les 3 B. de Saluces, Mayer, Nice, et 2 compagnies franches, en outre 2,000 hommes environ sur le col de Sestrières.

le 5 octobre, sur Santa-Tauvie 5 B. dont l'approche suffit à faire replier les défenseurs du col de Sestrières sur le camp de Patemouche; puis, leur adjoignant 2 autres B., il s'élança, le 11, à la pointe du jour, à l'assaut de leurs positions (1). Elles étaient très fortes; le front du camp était bordé par les berges de la Clusane, presque inaccessibles, et ses côtés couverts par des ravins profonds. Le village de Gioso, adossé à une montagne très élevée, le dominait au sud; il était entouré de retranchements et garni d'artillerie. L'attaque est si vigoureusement poussée que le succès fut bien vite décidé. Les Piémontais s'enfuirent à droite et à gauche et nous abandonnèrent leur camp, mis au pillage dans l'enivrement de la victoire; 2 drapeaux, 1 pièce de canon, 3 fanions et 400 prisonniers restèrent entre nos mains ; en outre, 26 officiers, parmi lesquels leur général, M. le commandeur de Rossi, maréchal de camp, le marquis de Gares, colonel du régiment de Nice, et son lieutenant-colonel. De notre côté, les pertes furent peu élevées, malgré les difficultés que présentait une pareille attaque (2).

Les Piémontais, découragés par cet échec, se retirèrent à la hâte et se dispersèrent. Les troupes réglées s'établirent à San-Colombano, près d'Exiles, et à Mantolle, près Fenestrelles, et les Vaudois retournèrent dans leurs vallées. La saison avancée ne permettait plus aucune opération dans ces hautes régions; même M. de Lautrec allait, s'il ne se hâtait, être coupé par les neiges de ses communications avec la France. Il évacua de son côté Gioso, se retirant sur Césane le soir même de la bataille, et donna, quelques jours après, ses ordres pour repasser les Alpes.

Les Espagnols, concentrés à Houlx le 15 octobre, s'ébranlèrent

(1) Les 7 B. emmenés par M. de Lautrec dans son expédition sur Gioso sont : Foix, Gâtinois, Deslandes, Royal-Artillerie (français), Burgos, fusiliers de montagne, Sury (Suisse) (Espagnols).

(2) MM. Damedrox et Pestalozzi furent tués; M. de Sury, blessé d'un coup de feu à la jambe, ainsi que M. de Salis, capitaine au régiment de ce nom. M. de Lautrec signala comme s'étant particulièrement distingués dans l'affaire :

MM. de Carreno, brigadier espagnol, colonel de Burgos; de Blasco, colonel; de Besne, capitaine de Deslandes; de Saint-André, maréchal de camp, et M. Saint-Robert, major de Foix.

La chaîne qui forme la gauche du bassin de la Clusane, ou Cluson, le sépare de celui de la Doire, prend naissance au mont de la Penna, puis s'abaisse pour former le col de Sestrières.

le 16, franchirent le col de la Roue et retournèrent en Savoie, et les 7 B. français, avec M. de Lautrec, passèrent, le 17 octobre, le mont Genèvre et se cantonnèrent aux environs de Briançon; 1 B. seulement fut détaché à Guillestre pour observer les Vaudois de la vallée de Saint-Martin, dont l'attitude devenait menaçante.

La colonne principale, composée des 3 B. de Foix, Gâtinois et Deslandes, précédée des grenadiers, sous les ordres de M. le marquis de Gorcy, colonel du régiment de Gâtinois, partit du camp de Saint-Sicaire le 10, à 8 heures du soir, s'avança par les montagnes de la Maudiette, arriva au village de Val, situé au delà de Gioso, et de là assaillit la gauche du camp en même temps qu'une petite colonne composée du B. suisse sous les ordres de son lieutenant-colonel, M. de Sury, descendait des hauteurs du col de Pis. Pour seconder cette attaque, on dirigea du village de Val, sur l'intervalle entre Gioso et le camp, deux colonnes de grenadiers commandées par M. Dazy, lieutenant-colonel du régiment de Gâtinois, et en même temps M. de Besne, capitaine au régiment Deslandes, vers la rivière pour attaquer le camp à droite.

M. de Lautrec, avec les B. de Burgos et de Royal-Artillerie, s'avança sur le village de Patemouche, en face du front du camp, et s'y tint en observation dans un chemin creux que lui indiquèrent les paysans, et M. de Torrès, colonel du B. de fusiliers de montagne, alla occuper Traverse, pour empêcher les paysans qu'on voyait descendre de Costeplane et du Borget de venir secourir le camp, tandis qu'un détachement posté au col de Pis gardait notre flanc du côté de la vallée de San-Martino.

Après la prise de Valenza, les deux armées, réunies à San-Salvador, marchèrent au roi de Sardaigne et à M. de Schulembourg, toujours campés sous Casal. La prise de cette place et celle d'Asti devaient nous assurer la possession de la région montagneuse qui sépare le bas Tanaro du Pô; elles furent décidées.

En conséquence, le gros de nos troupes se porta, le 4 novembre, sur Occimiano; des grenadiers, en avant-garde, occupèrent Terrugia et un fort détachement s'avança, le long du Pô, sur Frassinetto. On balaya rapidement tous les petits postes ennemis établis dans les châteaux environnants. Le roi de Sardaigne n'osa pas attendre notre attaque; il leva rapidement son camp, et, avec 20 B., évacua Casal dans la nuit du 4 au 5, après avoir jeté du monde

dans le château et brûlé une partie de ses ponts. Il se retira sur la rive gauche du Pô, à Villa-Nova, et nos avant-gardes entrèrent, le 5, dans la ville. Cependant le siège du château fut différé; on désirait s'emparer d'abord d'Asti. Dans ce but, M. de Chevert partit du camp d'Occimiano, avec 8 B., 5 E. et de l'artillerie, dès le 5 septembre. Il remplit avec vigueur la mission qui lui était confiée. Le 8, la ville d'Asti prise, il s'y établissait avec la brigade de Ségur; la tranchée ouverte devant le château dans la nuit du 9 au 10, il commença à tirer le 12, et, le 17, ce château était entre ses mains. M. du Montal, envoyé d'Occimiano, prit le commandement de ce poste important, s'y établit avec les troupes de M. de Chevert, placées sous ses ordres.

Le roi de Sardaigne ne resta pas longtemps dans son camp de Villa-Nova. Éperdu, hors d'état de combattre, et ne songeant qu'à couvrir Turin, il prit cette direction le 6 novembre, et campa entre Trino et Crescentino. M. de Schulembourg, de son côté, se replia du côté des Alpes de manière à rester à proximité de la Lombardie, établissant ses cantonnements vers Novare et le haut Tessin.

L'armée franco-espagnole, couvrant le siège d'Asti, s'était en même temps répandue tout le long du Pô occupant Casal avec 20 B., la droite à hauteur de Valenza, la gauche appuyée à Moncalvo et poussant ses détachements jusqu'à portée de Verrua; son effectif atteignait alors 114 B. et 87 E.

Au milieu de novembre, l'armée sentait le besoin de repos. Les résultats obtenus méritaient de satisfaire les cabinets de Madrid et de Versailles; à deux pas de Turin, où régnait l'épouvante, nous étions maîtres de Tortone, de Valenza, d'Asti, et bientôt du château de Casal : en sécurité, nous étions libres d'établir nos quartiers d'hiver dans le pays d'Alexandrie et dans la riche plaine de Tortone, en continuant à resserrer la citadelle d'Alexandrie et à attendre patiemment que la garnison dût se rendre par l'épuisement de ses vivres.

Mais l'Espagne n'était pas satisfaite : rêvant toujours la conquête de la Lombardie, elle désirait la continuation de la guerre pendant l'hiver. La France, blâmant cette résolution, ne voulut pas la suivre dans cette voie. M. d'Argenson donna dès lors à M. de Maillebois l'autorisation de séparer ses troupes de celles de l'infant et de prendre

ses quartiers d'hiver sans concourir à aucune autre opération qu'à la prise du château de Casal et au blocus de la citadelle d'Alexandrie.

M. de Maillebois devait toutefois, dans le cas où l'Espagne persisterait dans son entreprise sur Milan, mettre à la disposition de l'infant 4 E. de cavalerie française, s'il lui en adressait la demande. Le régiment Royal-Piémont fut désigné.

Le siège du château de Casal ne dura pas longtemps. Bien qu'une inondation du Pô fût venue entraver la marche de notre artillerie, arrivée le 18 novembre, on commença dès le lendemain les préparatifs de l'attaque; la tranchée fut ouverte dans la nuit du 22 au 23, et les assiégés battirent la chamade le 29.

Dès le 24, nos troupes étaient en marche vers Alexandrie et Tortone.

Les Espagnols appartenant au corps de M. de Maillebois, rassemblés à Ponte-Stura, sous les ordres de M. de Pignatelli, s'y retranchèrent, formant la droite de nos avant-postes entre le Tanaro et le Belbo, appuyés à gauche par la place d'Asti. M. de Senneterre fut laissé à Casal, avec 8 B. et 5 E. des régiments Dauphin et la Rochefoucault-dragons, et M. de Cornillon dans la Lumeline (1), sur la rive gauche du Pô.

M. de Mirepoix, de son côté, se replia en arrière des montagnes, dont les passages allaient être rendus impraticables par la chute des neiges à la suite de l'hiver, établit ses troupes dans la principauté d'Oneille et dans la communication avec le comté de Nice, et se rendit de sa personne à Marseille pour reprendre le commandement de la Provence. Avant de faire ce mouvement, il protégea encore avec son corps la marche de l'artillerie et des équipages de l'armée, repliés sur Carcare, et que l'ennemi inquiéta sérieusement.

Le roi de Sardaigne, le prince de Lichtenstein (qui venait de remplacer, le 12 octobre, M. de Schulembourg dans le commande-

(1) La *Lumeline* ou Lomelline (venant de Lomello qui en était la capitale), était bornée à l'O. par le Pô et la Sesia, au N. par le Vigevanesque, à l'E. par le Tessin et le Pavesan, au S. par l'Alexandrin et le Tortonais. Elle comprenait ainsi tout le terrain entre le Pô et le Tessin, moins cependant l'angle formé par le confluent de ces deux fleuves, et en plus une étroite bande de terrain au S. du Pô. C'était un pays absolument plat.

Outre Lomello, les villes principales de la Lumeline étaient Cozzo, Mortara, Frascarolo, Grupello et Dorno, entre le Pô et le Tessin; Valenza et Bassignano, sur la rive droite du Pô.

ment des Autrichiens) et M. de Sinsans prirent également leurs quartiers d'hiver le 24 novembre.

M. de Sinsans occupa Saorgio, Garessio, Céva, Albe et Asti, et poussa ses avant-postes entre le Tanaro et le Belbo, dans l'intérieur du triangle formé par les places d'Asti, Acqui et Alexandrie (1).

Le roi de Sardaigne répartit ses troupes sur les deux rives du Pô à hauteur de Trino et de Crescentino, se reliant par Asti à M. de Sinsans. M. de Lichtenstein occupa la rive droite du Tessin en amont de Trecate, le pays de Novare et celui de Verceil.

Les Espagnols, seuls, continuèrent leurs opérations et marchèrent sur la Lombardie avec presque toutes leurs forces. 16 B., la plupart Napolitains et Génois, et 5 E. furent laissés avec les Français entre Alexandrie, San-Salvador, Valenza et Tortone, et l'infant, précédé de forts détachements, mis en route dès le 18 novembre, et des gardes vallonnes, parties le 24 novembre, se porta, le 25, avec les gardes espagnoles formant la dernière division de son armée, par Castelnove di Scrivia, dans la direction de Plaisance. Il franchit le Pô au pont de Busca, vers l'embouchure du Tessin, et se dirigea sur Pavie, y entra le 9 décembre, et, tandis qu'une portion de ses troupes continuait par Voghera sa marche sur Plaisance, il envahit le Milanais avec le gros de ses forces.

Un détachement, sous M. de Castellar, masque le fort de Gera dans le Plaisantin; M. d'Arembourg, à la tête d'un autre détachement, se porte sur Lodi et y rompt les ponts de l'Adda; l'infant lui-même, qui marchait avec le gros de ses forces sous M. de Gages, campa le 12 décembre à Rebecco, de manière à isoler la ville de Milan des secours qu'eût pu lui envoyer l'armée de M. de Lichtenstein, établi vers Novare. Il y fut joint par le régiment de cavalerie française Royal-Piémont, mis à sa disposition et prêté à l'Espagne avec l'autorisation du roi.

Le 15, il s'avance à Magenta, sur le canal de Milan, et le 16 s'empare de la ville de Milan; il y entra lui-même avec 8 B. et de la

(1) L'*Astésan* ou pays d'Asti formait une longue bande de territoire entre le Pô et le Belbo, à cheval sur le Tanaro. Il s'étendait depuis Coconato au N., en face de Verrua, jusqu'à Coazzolo, au S. entre Alba et Nizza della Paglia; il était borné à l'O. par la principauté de Piémont et entouré des trois autres côtés par le Montferrat, dont (avec l'un des petits fiefs des Langhes) il déterminait l'étranglement central. Asti en était la capitale, et la seule ville importante.

cavalerie, y établit son quartier général et s'occupa du siège du château, pendant que le reste de ses troupes allait prendre des quartiers d'hiver le long du Tessin, sur la rive gauche.

M. le maréchal de Maillebois cherche à dissuader l'infant du siège du château de Milan, et réussit à l'en détourner, lui observant combien cette entreprise, menée parallèlement au blocus d'Alexandrie et dans la saison où l'on était entré, présentait de difficultés. Il se borna donc à investir la citadelle.

L'infant et M. de Gages (1) restèrent parfaitement d'accord avec lui, du reste, sur la fausse situation de nos différents corps, hivernant en pays ennemi avec des communications précaires, occupant des quartiers aussi étendus, séparés l'un de l'autre par de grands fleuves, hors d'état de se secourir mutuellement. Ils reconnaissaient la justesse des observations de M. de Maillebois et le danger d'être ainsi scindés, pendant l'hiver, en deux fractions retenues sous les murs de deux citadelles importantes; ils admettaient qu'il eût été bien plus logique de se tenir tous à proximité d'Alexandrie et d'assurer la chute de cette place, qui, à la date du 18 décembre, manquait déjà de subsistances et surtout de bois; mais ils étaient forcés d'obéir à Madrid.

M. de Maillebois, impuissant à empêcher l'exécution de ces ordres, ne s'appliqua plus dès lors qu'à veiller à la sécurité de ses propres troupes. Il exigea que le commandement autour d'Alexandrie, de Casal et d'Asti lui fût laissé pour l'hiver, et répartit ses B. de manière à être à même de déjouer toutes les entreprises et les incursions des Piémontais; 8 B. renforcèrent M. du Montal à Asti; nos avant-postes entre le Tanaro et le Pô furent renforcés, et les troupes que nous avions déjà dans la Lumeline augmentées de 4 B., des compagnies de grenadiers, du détachement de M. Gantes, et de 9 E. sous les ordres de M. de Grammont. Ceux-ci s'établirent à Lomello, Mede, Zemme et Cozzo, assurant notre liaison avec les troupes de l'infant dans le Milanais.

La gravité de la situation n'échappait cependant pas à Madrid; aussi on se hâtait d'envoyer et de préparer des renforts dirigés

(1) Gages (J.-B-Th.), comte de Mont, né à Mons, le 27 décembre 1682; mort à Pampelune, le 31 janvier 1753; consacre son épée à la cause de Philippe V, se distingue à la journée de Villa-Viciosa (1710); en 1742, à la tête de l'armée espagnole, il livre le combat de Campo-Santo (8 février 1743), continue sa réputation en 1744,

de suite sur Milan. Le 3 décembre, plusieurs bâtiments catalans, venus de Barcelone, débarquaient à Monaco des recrues et une quantité considérable de munitions de guerre; le 12, des navires espagnols arrivaient à Gênes chargés de troupes; d'autres les suivaient à petite distance; 5 régiments de cavalerie, accompagnés de dragons provinciaux, franchissaient alors les Pyrénées et traversaient la France pour rejoindre l'armée.

Ces renforts étaient nécessaires pour combler les vides de la campagne; d'ailleurs, les Génois venaient de rappeler 4 de leurs B. et de les placer, 2 à Gênes, 1 à Savone, 1 à Finale, pour protéger leurs côtes et être à portée d'envoyer des secours dans l'île de Corse. Les Anglais, en effet, qui, à la fin d'octobre, avaient une partie de leur flotte à Livourne, venaient, au milieu de novembre, d'opérer une descente en Corse et avaient réussi à s'emparer de la ville de Bastia, après l'avoir bombardée et à moitié ruinée. Les révoltés de l'île, encouragés par leur intervention, reprenaient les armes et, sous la protection de leur escadre, s'étaient, peu après, emparés de Saint-Florent (1).

Ces graves événements causèrent une profonde consternation à Gênes; l'émotion ne fut guère moindre à Versailles, où l'on pressentait que cet échec de nos alliés pouvait avoir les plus graves conséquences sur les résultats généraux de la campagne, en les forçant à distraire de notre armée tout ou partie de leurs troupes.

On redoutait aussi de voir, au printemps prochain, la république de Venise se tourner contre nous : elle augmentait considérablement ses troupes, et ne dissimulait pas d'ailleurs ses bonnes dispositions à l'égard de la reine de Hongrie.

Le roi de Sardaigne, pourtant, commençait à redouter les effets de son alliance avec l'Autriche, et ne paraissait pas éloigné de se rapprocher de nous. Marie-Thérèse, aux prises avec la Prusse, n'avait pu le soutenir efficacement. Presque abandonné à ses seules forces, il venait de subir les revers les plus accablants; l'ennemi était à la porte de sa capitale, où, sans grand espoir, il élevait à la

1745; à la mort de Philippe V, le 12 juillet 1746, demande son rappel. Comme gouverneur général de la Navarre, son administration éclairée, son impartialité, sa justice, lui laissèrent une réputation d'estime et de considération.

(1) Voir dans le 6e volume des *Guerres sous Louis XV*, la conquête de la Corse.

hâte des retranchements et autour de laquelle il coupait tous les chemins, même la grande route de Rivoli. Accablé, découragé, il fit, au mois de décembre, des ouvertures secrètes à Versailles (1) pour la conclusion d'un traité sur les bases suivantes : la majeure partie du Milanais lui serait assurée; l'infant obtiendrait Parme, une portion du Milanais, le Crémonais et la partie du Mantouan située entre l'Oglio et le Pô ; une autre partie du Mantouan serait réunie à la république de Venise; la troisième partie reviendrait au duc de Modène, en outre appelé à la succession du duché de Guastalla; enfin Gênes recevrait la principauté d'Oneille avec le marquisat de Finale et le château de Serravalle.

M. d'Argenson adressa, le 28 décembre, à M. de Maillebois la démarche du roi de Sardaigne, l'invitant néanmoins à ne se relâcher en rien dans la conduite des opérations militaires, tout au contraire, de chercher à peser sur lui de manière à l'engager de plus en plus dans la voie où il était entré. Il devait également sonder l'infant à ce sujet, savoir par lui si la cour de Madrid accueillerait cette combinaison, et faire connaître lui-même son sentiment sur les clauses du traité. « Il sera difficile, ajoutait le ministre, d'arrêter un plan fixe d'opérations pour l'année prochaine avant que l'Espagne se soit expliquée sur ses vues, mais auxquelles il y aura certainement à rabattre. »

Quant à la France, elle eût été satisfaite du résultat amené par le traité projeté; elle eût renoncé, il est vrai, à toute conquête en Italie, mais du moins Marie-Thérèse eût été privée d'un de ses alliés les plus utiles et se fût trouvée presque seule en face de nous dans la campagne suivante ; et, désormais alliés au Piémont, gar-

(1) M. d'Argenson, afin de constituer la France dans un état inexpugnable, pour fonder sur une base ferme la politique de la paix, voulait la frontière du Rhin; il reprochait au roi d'avoir laissé échapper l'occasion facile de remplir ce beau dessein. Ses vues sur l'état du globe sont encore plus saisissantes. Il demanda l'affranchissement de l'Italie, et fut sur le point d'y réussir efficacement par le traité de Turin (1745). Il prédit la chute de l'empire ottoman. Il désira l'indépendance de l'Italie, mais non *l'unité* de l'Italie, n'entendant pas qu'on formât de ses débris un État compact et menaçant pour nos frontières; conception machiavélique, qui n'a jamais pu sortir d'une tête patriote. Excluant de la péninsule l'Allemagne et la France, il donnait le nord à la Sardaigne, constituant le centre en république et laissant le reste au royaume de Naples. Ce projet, dit Voltaire, le plus beau et le plus utile qu'on ait formé, séduisit un instant Louis XV, puis fut abandonné.

dien des Alpes, nous aurions pu l'écraser avec nos forces reportées sur le Rhin. Ce projet n'eut pas de suite ; l'année suivante, nous devions nous retrouver, sur les champs de bataille, de nouveau face à face avec Charles-Emmanuel.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE 1746. — BATAILLE DE PLAISANCE, COMBAT DU TIDONE.

L'armée française sous M. le maréchal de Maillebois; l'espagnole avec l'infant don Philippe, ayant pour adjoint le comte de Gages ; l'armée autrichienne commandée par le prince de Lichtenstein ; enfin l'armée piémontaise sous le roi, avec M. de Leutrum à la tête d'un corps séparé.

Janvier 1746. L'armée française est établie dans l'Alexandrin, le Tortonnais, l'Astésan et la rivière de Gênes, quartier général à Valence. L'armée espagnole occupe le Milanais, le Parmesan, le Plaisantin et le comté de Nice, quartier général à Milan. L'armée autrichienne est dans le Novarais et le Verceillais. L'armée Sarde a ses quartiers à la rive gauche du Pô depuis Trino jusqu'à Turin et sur le haut Tanaro, occupe Céva, Alba, San-Damiano, Verrue. — 15. Les Piémontais repoussés à l'attaque du château de Blangero et du pont près d'Asti.

Février. 6. Le prince de Lichtenstein rassemble la plus grande partie de ses troupes à Novare. — 8. Se replie sur Verceil, y passe la Sésia. — 12. L'infant dirige de nouvelles troupes dans le Parmesan. — 13. On remplace les Espagnols dans la communication du comté de Nice. — 15. Renforts venant d'Allemagne sous le général Braun ; leur avant-garde à Roveredo. — 16. Arrivée d'une partie du renfort à Villafranca, entre Vérone et Mantoue ; suivi par les autres divisions à un jour d'intervalle. Pont jeté sur le Pô à Sacchetto. Corps de M. de Novati le long de la Secchia. — 20. M. de Lichtenstein reste à Novare. Verceil renforcé. — 28. Investissement de Castelfranco par les Autrichiens. En sont chassés par M. de Péreuse. Le partisan Mentzel investit Castelfranco.

Mars. 4. M. de Leutrum au siège d'Asti. L'artillerie à San-Damiano. — 5. Asti investi par les Piémontais. — 6. M. de Maillebois renforce les troupes avancées par celles de Casal. Moncalvo attaqué par les Autrichiens. Belle défense de M. de Chevert. L'infant renvoie son artillerie à Pavie et à Plaisance. — 7. Les Français cantonnés à la Lumeline, à San-Salvador. M. de Leutrum joint par Mentzel. — 8. M. de Chevert évacue Moncalvo. M. de Maillebois à Asti. Prise d'Asti. — 9. Notre armée s'établit sur les hauteurs de San-Salvador. — 10. Elle passe le Tanaro sur le pont de Bassignano, cantonne à Sale, Provera et autres cassines du Tanaro. Acqui évacué. — 11. Alexandrie évacué par les Espagnols. La garnison à Voghera. M. de Leutrum occupe l'Astésan, abandonné par les Français. — 13. Notre infanterie quitte le Tanaro pour San-Giuliano. La cavalerie de M. d'Argouges reste à Sale et sur le bord du Tanaro. — 14. A Novi, Pasturano,

Tassarolo et Francavilla. La cavalerie à Castelnovo di Scrivia. Les Espagnols sur la rive gauche du Pô, depuis le Tessin jusqu'à l'Adda, et sur la rive droite, de Plaisance à Parme et Guastalla. La garnison d'Alexandrie occupe de Tortone à Pavie. Le roi de Sardaigne occupe Alexandrie, abandonnée par les Espagnols; une partie de ses troupes entre le Pô et le Tanaro, pour masquer Valenza et Casal. Corps d'observation à San-Salvador. — 15. Évacuation de Voghera par les Espagnols. — 19. Évacuation de Milan. L'infant se replie sur le Pô, à sa rive gauche. Se rend de sa personne à la Chartreuse près Pavie. — 20. Le roi de Sardaigne arme tous les paysans de la frontière. — 24. Le château de Casal assiégé par les Autrichiens. — 25. M. de Lichtenstein se rend à Milan, évacué par les Espagnols; y est joint par les premières troupes du renfort venant d'Allemagne. MM. de Braun et de Nadasti, détachés vers Guastalla, battent les Espagnols au pont de Barcanello, sur le Crostollo. — 28. Prise du château de Casal. — 29. Prise de Guastalla par MM. de Braun et de Nadasti. — 30. M. de Castelar bloqué dans Parme.

Avril. 1er. Les Autrichiens dans le Parmesan. — 2. L'infant en marche de la Chartreuse de Pavie à Stradella. — 3. Évacuation de Pavie par les Espagnols. Le prince de Lichtenstein entre le Pô et le Tessin. — 4. L'armée espagnole vers Parme, à Castel-San-Giovanni. M. de Braun, sur la Lenza, envoie des partis entre la Parma et le Taro. — 5. Les renforce par de la cavalerie et des grenadiers. — 6. La 1re ligne espagnole passe la Trebbia, campe sous Plaisance, la 2e à la gauche de la Trebbia. — 7. La 1re ligne à Fiorenzuola, la 2e sous Plaisance. M. de Lacy à Borgo-San-Donino. — 8. M. de Lichtenstein joint M. de Braun. Toutes les troupes réunies sur la rive droite du Taro. — 9. L'armée espagnole à Borgo-San-Donino. M. de Lacy sur le Taro. — 12. L'armée espagnole à Castelguelfo. M. de Leutrum chargé du siège de Valenza. — 14. M. de Castelar évacue Parme. — 15. Siège de Valenza. — 21-22. Sortie des assiégés. — 24. M. de Maillebois au secours de Valenza. — 29. M. de Chevert jette un pont sur la Bormida. Un gros détachement de la garnison de Tortone à Piovera. — 30. M. de Maillebois dans la plaine de Bosco.

Mai. 1er. M. de Maillebois avec l'armée à Rivalta. Le pont de la Bormida est achevé. MM. de Crussol et de Beauvau s'emparent de Castel-Bagliano et s'y retranchent. — 1er-2. L'ennemi maître de Valenza. — 2. L'armée à Gamelero. M. de Larnage à Borgorato. Le château d'Acqui investi par MM. de Chevert, de Crussol et de Beauvau. — 2-3. M. de Castelar passe la Magra, arrive à Chiavari. — 3. M. de Maillebois se replie avec l'armée à Rivalta. — 4. M. de Lichtenstein entre dans Parme, abandonné par les Espagnols, fait la garnison de la citadelle prisonnière, passe le Taro. — 4-5. Prise du château d'Acqui; M. de Maillebois le démolit. — 5. L'armée espagnole à Fiorenzuola. Les Autrichiens à Borgo-San-Donino. — 6. Les Piémontais chassés de Nizza della Paglia. Les Autrichiens à Fiorenzuola. Le corps à Codogno, attaqué par les Espagnols, se retire à Pizzighetone. — 7. M. de Lichtenstein sur la Nura. — 8. Passe cette rivière, campe à sa rive gauche, à deux milles du camp des Espagnols. — 14. L'armée française se replie sur Pasturana et Novi. — 15. M. de Castelar joint l'armée sous Plaisance. — 18. Départ de M. de Mirepoix pour joindre l'armée espagnole. — 18-19. Campe sur la Scrivia. — 19. Campe à Voghera. L'armée ennemie s'approche de Plaisance. — 20. M. de Mirepoix à Castel-San-Giovanni. — 21. Se porte sur la Trebbia. —

22. Passe cette rivière, joint l'armée espagnole sous Plaisance. — 25. Troupes génoises qui joignent l'armée. — 29. MM. d'Arembourg et de Pignatelli détachés, chassent l'ennemi. — 31. Canonnade entre les deux armées.

Juin. 1er. Le roi de Sardaigne à Alexandrie. L'armée occupe Cantalupo, entre la Bormida et le Tanaro. — 1er au 5. Ponts jetés sur ces deux rivières. — 5. M. de Chevert à Bosco. — 8. L'armée piémontaise passe la Bormida, et le 9 l'Orba. — 9. L'armée française, en marche à la pointe du jour, campe sous Tortone. M. de Maulevrier laissé dans la communication. — 10. Campe à Voghera. — 12. A Stradella. — 13. A Castel-San-Giovanni. — 14. Serravalle investi par les Piémontais. — 14-15. Les Français joignent les Espagnols sous Plaisance. — 15. Dispositions pour attaquer les Autrichains. — 15-16. Le roi de Sardaigne abandonne le siège de Serravalle ; l'armée se porte au défilé de la Stradella. — 16. Bataille de Plaisance. Après le combat, l'armée reprend sa position. — 26. Le roi de Sardaigne s'empare de Pavie, place son armée le long du Pô, depuis Castel-San-Giovanni. Pont jeté au-dessus de l'embouchure du Tessin. — 29. L'armée française passe le Pô à Plaisance, campe avec les Espagnols sur le Lambro. — M. de Castelar reste à Plaisance avec des troupes d'Espagne.

Juillet. 5. A Pusterlengo, M. de Mirepoix garde le Lambro. L'armée espagnole à Quardameglio. — 7. A Codogno avec le gros de l'armée, laisse le reste de ses troupes à Quardameglio. Les Autrichiens chassés des postes le long du bas Pô. — 13. Dolce-Acqua attaqué par les Piémontais qui se retirent à Saorgio. — 15. Changement dans la position de l'armée piémontaise. Le roi appuie la droite à San-Nicolo, allonge la gauche vis-à-vis l'embouchure de l'Ollona dans le Pô ; on y jette un second pont. Le quartier général à Castel-San-Giovanni. — 17. MM. de Mirepoix et de Grammont envoyés commander à Savone. — 23. Arrivée de troupes à Savone. — 25. M. de Braun commande en l'absence de M. de Lichtenstein, malade à Mantoue. Nouveau corps qui passe le Pô pour renforcer Pizzighetone. M. de Botta masque Plaisance. M. de Braun passe le Pô à l'embouchure de l'Ollona, se porte à San-Christina et Chignolo, occupés par les Français. — 26. L'armée française marche à la pointe du jour, campe à Orio, occupe les postes de Castel-San-Andréa et de Castellina. L'armée espagnole s'allonge depuis San-Andréa jusqu'au Pô. M. de Pignatelli reste pour masquer Pizzighetone et garder l'Adda.

Août. 4-5. L'armée piémontaise réunie aux Autrichiens à San-Angelo. — 5. M. de Mirepoix à Saint-Pierre d'Arène. — 8. Lodi abandonné. — 8-9. L'armée française passe le Pô, s'avance sur le Tidone. M. de Monteynard chasse l'ennemi de Parpanèse. — 9-10. Les Autrichiens à Rottofredo. — 10. Combat du Tidone. L'armée espagnole campe, la droite à la montagne, la gauche au Pô ; l'arrière-garde reste à Castel-San-Giovanni. — 12. L'armée française continue sa marche à Voghera. Réunion des deux armées. — 13. M. de Mirepoix à Gênes. A Campo-Morone. L'armée espagnole à Voghera. — 14. M. de Mirepoix à Ottagio.

La campagne de 1746 devait être aussi funeste à notre cause que la précédente avait semblé favorable. Les événements allaient justifier les appréhensions de M. le maréchal de Maillebois.

Au commencement de janvier, l'armée ennemie se trouvait tout

entière rejetée sur notre flanc gauche depuis le col de Tende jusqu'au lac Majeur. M. de Leutrum occupait Saorgio, Garessio, Céva et Alba. Ses avant-postes entre le Belbo et le Tanaro se montraient jusqu'à Muasca, Monte-Grosso, Blangero et Isola. Le roi de Sardaigne avait sa droite à Alba, et ses troupes étaient répandues partie entre le Tanaro et le Pô, appuyées sur San-Damiano et Verrua, et partie le long du Pô depuis Turin jusqu'à Trino. Le prince de Lichtenstein avec ses quartiers dans le Verceillais et le Novarais, le long de la Sesia, et sur la rive droite du haut Tessin, depuis Trecate jusqu'à Arona.

L'armée de M. de Maillebois, avec son quartier général à Valenza, occupait le Tortonais, une portion du Pavesan et de la Lumeline, le Montferrat et la communication avec le comté de Nice par la côte de Gênes. M. du Montal était à Asti, M. de Chevert à Moncalvo, M. de Senneterre à Casal. M. de Grammont commandait dans la Lumeline, et M. de Maulevrier venait remplacer M. de Mirepoix à la tête des troupes qui avaient repassé les Apennins pour hiverner sur le littoral entre Savone et Nice.

Les Espagnols et les Napolitains (1), aux ordres de M. de Gages et de M. le duc de la Viefville, occupaient les bords du Tessin dans le Milanais, à Pavie, Parme, Plaisance et Guastalla, les villes de Milan et d'Alexandrie, et en bloquaient les citadelles.

(1) Quant aux Napolitains, il ne fallait guère compter sur eux :

« Naples, 6 janvier 1746.

« Comme la France, où sévit la disette d'hommes, comme l'Espagne, le royaume des Deux-Siciles est épuisé ; les B. sont réduits à 250 hommes, la cavalerie est démontée. Le trésor général ne peut faire face au courant sur une force totale de 32,000 hommes, indépendante des 12 B. de milice ; c'est à peine si les Gallispans peuvent compter sur un renfort en majeure partie Wallons et Suisses. Le reste forme un cordon sanitaire autour de la Calabre empestée. Aucune place n'est approvisionnée, pas même le château de Naples. La marine, composée de trois vaisseaux ou frégates, est exclusivement employée contre les corsaires barbaresques. Le personnel est à la hauteur du matériel : faiblesse des effectifs, incapacité des généraux. D'autres causes encore étaient de nature à nous mettre en défiance : la reine de Naples, Allemande, était fille de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, alors étroitement uni à la reine de Hongrie ; le roi de Naples, s'intéressant médiocrement aux succès de son frère, songeait à abandonner l'alliance commune pour se déclarer neutre. Cette situation se présentait sous le jour le plus sombre aux yeux du marquis de l'Hôpital (Paul-François de Galucci), ancien officier, notre ministre de France depuis 1740. » (*Correspondance.*)

M. de Maillebois avait inutilement demandé à l'infant qu'on commençât par le siège du château d'Alexandrie, qui, investi depuis plus longtemps, serait réduit plus facilement, et dont la possession, d'ailleurs, nous serait bien plus avantageuse que celle du château de Milan. La cour de Madrid, persévérant dans son aveuglement, maintint ses résolutions et donna la préférence au siège de Milan. L'artillerie conduite devant cette place, les travaux d'approche commencèrent. M. de Maillebois ne réussit pas davantage dans les autres négociations. Ses conférences avec M. de Gages n'aboutirent qu'à montrer d'une manière plus évidente la morgue hautaine des Espagnols et leur peu d'égards envers une nation alliée et à laquelle ils devaient cependant, en grande partie, les succès obtenus pendant la campagne précédente. Toutes les propositions pour modifier la position des troupes de manière à mieux préparer la résistance furent écartées, comme toutes ses réclamations au sujet de la répartition des subsistances entre les deux armées. Il ne fut pas plus heureux dans la question du partage des revenus du pays conquis, réglé dans une conférence, le 4 janvier, en présence de l'infant; malgré son opposition et celle de M. de la Porte, intendant général français, l'influence de M. de Gages et de M. de la Torre, intendant général espagnol, l'emporta encore, et c'est à peine s'il put obtenir pour la France une place dérisoire dans ces revenus, que le parti espagnol avait la prétention de s'adjuger en entier.

Pendant ces discussions irritantes, les Piémontais et les Autrichiens ne restaient pas inactifs dans leurs quartiers. M. de Lichtenstein poussait sa cavalerie légère jusque dans la Lumeline; mais M. le comte de Grammont, qui y commandait, ne fut pas surpris dans sa vigilance : un de ses détachements à Cozzo repoussait vigoureusement les hussards autrichiens et les rejetait de l'autre côté de la Sésia, qu'ils n'osaient plus franchir. Les Piémontais, établis entre le Belbo et le Pô, ne cessaient, de leur côté, d'inquiéter nos détachements d'Asti et de Moncalvo.

M. de Chevert, à Moncalvo, et M. du Montal, à Asti, prirent l'offensive le 4 janvier. Le premier sortit de Moncalvo avec une forte colonne, s'empara de Tonco et poussa jusqu'à Villa-San-Secondo, d'où il débusqua des Piémontais retranchés et dont le commandant resta entre nos mains. Le second, après avoir terminé près d'Asti un pont sur le Tanaro, se jeta sur l'en-

nemi posté entre cette rivière et le Belbo, et dont l'avant-poste resserrait et gênait nos quartiers. Ses troupes, formées en deux colonnes aux ordres de MM. Mesplex et d'Agénois, enlevèrent brillamment toutes les positions ennemies; M. de Mesplex, à la droite, s'empara du château de Blangero, d'Isola, de Castigliole et de Coazzolo; M. d'Agénois, à la gauche, des postes de Monte-Grosso, Agliano, Muasca, Burie, et poussa jusqu'à Canelli sur le Belbo.

Ces deux attaques de MM. de Chevert et de Montal rejetaient ainsi les Piémontais sur Alba et San-Damiano; toutefois on ne jugea pas possible de se maintenir sur les positions conquises, et, quelques jours après, elles étaient évacuées, à l'exception du château de Blangero. Les troupes du roi de Sardaigne, portées de nouveau à notre suite, et confiantes en leur supériorité numérique, attaquaient notre poste de Blangero et poussaient l'audace jusqu'à menacer le pont d'Asti, le 15 janvier; elles furent repoussées partout avec vigueur, et nos détachements, qui avaient repassé une seconde fois la rivière, les obligeaient à renoncer à leur tentative sur Blangero.

Du côté des Apennins, les Piémontais se portaient sur Pigna, Castelfranco et le col de la Vetta pour couper nos communications. Au premier avis de cette agression, M. de Maulevrier détache M. de Pereuse, commandant à San-Remo; le 27 janvier, il gravit avec sa colonne les pentes de la chaîne qui sépare la Roya de la Taggia, trouve sur la crête deux postes ennemis qu'il culbute successivement, et, maître des hauteurs, marche le lendemain sur Pigna, où il entre à la tête de ses grenadiers qui en avaient enfoncé les portes sous un feu violent des défenseurs; les Piémontais se replièrent alors sur Saorgio.

Pendant que de tous côtés nos troupes étaient ainsi aux prises avec un ennemi de plus en plus agressif, M. le maréchal de Maillebois recevait les plus graves nouvelles : 30 à 40,000 Autrichiens, aux ordres de M. de Braun, s'avançaient par le Tyrol sur l'Italie et menaçaient notre droite. Marie-Thérèse, le 25 décembre (traité de Dresde avec Frédéric), n'avait pas perdu un instant pour diriger au secours de M. de Lichtenstein les troupes que la paix avec la Prusse laissait disponibles. M. de Maillebois, en rendant compte à Versailles des avis reçus à ce sujet, ne cacha pas la gravité de la

situation et demanda aussitôt des renforts. Il faisait ressortir l'infériorité numérique dans laquelle nous allions nous trouver, l'armée combinée ne comptant pas alors plus de 35 à 38,000 hommes (129 B. et 85 E., tous réduits à moitié du complet), et prévoyait un désastre, si ces renforts n'arrivaient pas à temps.

Tout en jetant ce cri d'alarme, et, bien que tombé malade à Milan, il se prononçait néanmoins pour une offensive énergique et immédiate; le seul moyen de conjurer les dangers qui se préparaient, disait-il avec raison, était d'attaquer sans retard le roi de Sardaigne et le prince de Lichtenstein, et de les écraser ava ntl'arrivée de M. de Braun. Aussi s'efforçait-il d'amener les Espagnols à abandonner le siège de Milan, à entreprendre celui d'Alexandrie et à franchir le Tessin pour tomber sur le flanc des Autrichiens, tandis que les Français contiendraient les Piémontais. Il réussit à faire partager ses vues à M. de Gages, mais cet officier, bien qu'à la tête de l'armée espagnole, n'était pas maître d'en disposer; une camarilla toute-puissante, animée de sentiments d'aigreur et d'hostilité contre la France, avait substitué son influence à celle du capitaine-général et réglait alors les opérations militaires au gré de ses caprices et de son entêtement. A la tête de cette camarilla se trouvaient MM. de Muniani et de Marry, secrétaires de don Philippe, auxquels s'adjoignait volontiers M. de Castelar, et elle s'obstinait, dans sa vanité présomptueuse, à ne point abandonner le siège du château de Milan; elle rêvait même la prise ultérieure de Pizzighetone. Elle refusa donc formellement d'entreprendre le siège du château d'Alexandrie; toutefois M. de Maillebois insista si fortement sur la nécessité d'attaquer tout au moins l'ennemi dans ses quartiers, et fit ressortir d'une manière tellement évidente les avantages qui pourraient en résulter, qu'elle en ordonna l'opération dans les premiers jours de février; mais elle apporta dans son exécution une telle lenteur et un tel mauvais vouloir que tout le fruit à en espérer fut perdu. Au lieu d'attaquer les Autrichiens comme un coup de foudre, l'armée espagnole perdit plusieurs jours, et, lorsqu'elle passa le Tessin le 8 février, le prince de Lichtenstein, qui, averti à temps, avait déjà rassemblé, le 6, la plus grande partie de ses troupes sous Novare, se retira tranquillement devant eux avec son armée. Il repassa la Sesia et gagna sans difficulté Verceil, y prit position, couvert par la rivière et renforcé

d'ailleurs de 11 B. et de 2 régiments de dragons piémontais envoyés en toute hâte par Charles-Emmanuel son allié.

M. de Maillebois quitte Milan, le 12 février, pour rejoindre son quartier général à Valenza; il avait échoué dans tous ses efforts pour faire revenir les Espagnols sur leurs rêves imprudents et les tirer de leur aveuglement; sa place était dès lors à son armée. M. de Braun s'avançait et son armée (36 B. et 36 E.) débouchait du Tyrol. Son avant-garde arrivait le 13 février à Roveredo. Le 16, sa première division avait occupé Villafranca, entre Vérone et Mantoue; les autres divisions suivaient à un jour d'intervalle. Un corps nombreux, sous M. de Novati, jetait en même temps un pont sur le Pô à Sacchetto, près de l'embouchure du Mincio et de la Secchia, et s'établissait le long de la Secchia entre Quingentole et Concordia, menaçant directement Guastalla et Parme.

L'infant, en face du danger qui menaçait sa droite, avait aussitôt envoyé des renforts dans le Parmesan et, pour combler les vides produits dans ses troupes restées autour de Milan, avait rappelé à lui 4 B. espagnols restés à Oneille et à Loano avec M. de Maulevrier (1), ainsi que plusieurs B. à Ponte-Stura et dans le Pavesan avec l'armée française. M. le maréchal de Maillebois se montra fort ému de ces prélèvements et ne put s'empêcher d'exprimer à M. de Gages combien il s'en trouvait froissé; le rappel des 4 B. sur la côte de Gênes lui paraissait surtout des plus regrettables, et bien qu'ils eussent été remplacés dans la communication par 3 B. suisses tirés du comté de Nice. Il se dégarnit de 2 de ses B. et les envoya renforcer les Suisses sur ce point sans cesse menacé et dont la conservation devait avant tout nous être assurée. Il rappela en même temps dans le Monferrat et le Pavesan quelques-uns de ses régiments de la Lumeline; 1 régiment de dragons fut placé à Casal, 1 autre à Voghera.

L'ennemi, de son côté, prenait ses dispositions et l'attaque était imminente. Le prince de Lichtenstein avait repassé la Sesia et réoccupé Novare à la suite des Espagnols, reportés de l'autre côté du Tessin. Un corps piémontais occupait Verceil avec 5 B. et 2 ré-

(1) Maulevrier (Charles-Claude Andrault de), marquis de Langeron, fils de maréchal de France (30 mars 1745); sert sous le duc d'Harcourt et le comte de Saxe; colonel de Condé en 1743, à la retraite de Bavière, en Italie, à la défense de la Provence, en Flandre, en Allemagne; mort le 1er janvier 1784.

giments de cavalerie autrichienne; un deuxième corps, sous M. de Leutrum, gagnait Asti; 4 B. et quelques milices s'assemblaient vers Tende. L'armée de M. de Braun, menaçante sur le Pô, occupait le Mantouan sur la rive gauche, les duchés de Modène et de la Mirandole sur la rive droite. Les Anglais avaient leur flotte dans l'Adriatique. A moins que l'orage ne fondît sur le royaume de Naples et ne prît la direction du sud, il était évident que nous devions subir un assaut formidable. L'ennemi avait, en effet, formé le dessein de nous attaquer à la fois aux deux extrémités de notre ligne, qui, depuis Nice jusqu'à Guastalla, n'embrassait pas moins de cent lieues de développement.

Dès le 1er mars, le corps piémontais réuni à Tende se porte en avant sur trois colonnes et se jette sur Castelfranco. M. de Maulevrier envoie immédiatement de Nice deux détachements commandés par MM. de Relingue et de Marseillas, colonels. En même temps M. de Pereuse sortit de San-Remo avec un troisième détachement, débusqua, le 2, les ennemis du col de la Vetta et de Castelfranco, et les rejeta sur Pigna d'où ils furent chassés, dans la nuit du 3 au 4, par les trois détachements réunis. En même temps que se dessinait l'attaque sur notre droite, les Autrichiens de M. de Braun, avancés sur l'Adda, y avaient surpris un de nos détachements, composé de dragons du régiment Dauphin et de 2 compagnies espagnoles. Nos troupes, accablées par le nombre, durent céder le terrain en essuyant des pertes considérables.

Cet échec était le prélude de nos futurs désastres. Le roi de Sardaigne et le prince de Lichtenstein avaient résolu de tenter sur le Montferrat un effort désespéré. Un corps autrichien menaçait Moncalvo; les Piémontais s'avançaient en même temps sur Asti, ayant derrière eux, à San-Damiano et à Guarena, un train considérable d'artillerie. MM. de Montal et de Chevert avertirent, le 4 mars, M. de Maillebois; celui-ci, sans perdre un instant, dépêche à l'infant un exprès pour lui demander du secours. Il existait en effet une convention par laquelle, si les Français étaient attaqués, les Espagnols leur fourniraient un renfort de 22 B. et 33 E.

Cette promesse d'autres temps fut éludée par l'infant, qui répondit sèchement à l'envoyé de M. de Maillebois que, dans sa situation, il était impossible de le secourir.

Les préliminaires de la paix entre la France et le roi de Sardai-

gne sont signés à Turin, le 26 décembre 1745; mais en 1746, dans la conclusion de l'armistice, il surgit une difficulté au sujet de la citadelle d'Alexandrie, dont les troupes françaises et espagnoles faisaient le blocus, et dont la possession était dévolue à l'Espagne par des conventions antérieures; de plus, l'infant don Philippe était à Milan, dans ce Milanais promis au roi de Sardaigne et qu'il entrait dans les vues de l'Espagne de donner à l'infant. Ce fut le sujet d'un mécontentement excessif à Madrid, et ce n'est qu'après une conférence entre M. le duc d'Huescar avec M. d'Argenson qu'est signé à Paris, le 17 février 1746, le traité d'armistice. Dans cet état de choses, immédiatement après la paix de Dresde, la reine de Hongrie fait marcher rapidement 30,000 hommes, marche dont il y a peu d'exemples dans l'histoire, car ils firent dix lieues par jour régulièrement, de sorte qu'en six semaines cette armée entrait dans le Mantouan et la Lombardie. Les Autrichiens forcèrent alors le roi de Sardaigne à commencer les opérations. Le maréchal de Maillebois (1) arrive le 10 mars à Rivoli, aux portes de Turin, trop tard : Alexandrie était dégagé, et M. de Montal surpris dans Asti.

M. le maréchal, ainsi abandonné à ses propres forces, fit tous ses efforts pour dégager ses deux lieutenants. Il rassemble à la hâte ses troupes disponibles et, à la tête de 17 B. dont 4 espagnols, de 2,500 chevaux et de 1,600 hommes prélevés sur les garnisons de Valenza, Tortone et Alexandrie, se met en marche le 5 mars. Il envoie en avant un détachement s'assurer du défilé d'Annone, le seul accès sur Asti, et donne l'ordre à M. d'Argouges de se porter sur Fubine, poste extrêmement important situé à égale distance de Moncalvo et d'Asti, où il était nécessaire de précéder l'ennemi, déjà autour de ces deux places.

Le lendemain, M. de Maillebois se porte lui-même à Fubine avec le gros de ses troupes et renforce le détachement d'Annone, attaqué sans succès par l'ennemi, et qu'il menaçait encore. M. de Larnage s'y rendit avec 1 B.; M. de la Chetardie s'établit un peu en arrière, à Quatordeo, avec 4 B., pour soutenir M. de Larnage, et M. de Senneterre, à la tête des troupes de la garnison de Casal,

(1) Excellent homme de guerre, plus propre à exécuter qu'à combiner. Le maréchal de Villars dit de lui qu'il n'avait pas inventé la poudre, mais qu'il ne la craignait pas.

moins quelques soldats laissés dans la ville et dans le château pour les mettre à l'abri d'un coup de main, vint prendre position à Vignale et à Camagna.

Cependant les Autrichiens avaient attaqué avec furie et sans réussite la place de Moncalvo; leurs efforts s'étaient brisés devant la vigoureuse résistance de M. de Chevert. Désespérant d'emporter ce poste et craignant être eux-mêmes subitement assaillis par M. de Maillebois, posté à Fubine, à portée de Moncalvo, ils se retirèrent, le 7, dans la direction d'Asti et rejoignirent les Piémontais de M. de Leutrum devant cette place qu'ils canonnaient depuis deux jours; les faibles remparts présentaient déjà deux larges brèches et l'assaut était remis au lendemain. Il était temps de secourir M. du Montal, qui n'avait que 9 B. à opposer aux forces nombreuses qui le pressaient (1). M. le maréchal, malgré son infériorité, n'hésita pas à marcher sur Asti. Il venait, d'ailleurs, d'être rejoint par M. de Chevert, qui avait évacué Moncalvo et lui amenait 4 B., et par M. de Grammont, qui avait retiré toutes ses troupes de la Lumeline et prenait position sur les hauteurs de Refrancore.

L'armée française, le 8 mars au matin, à dix heures, arrivait sur les hauteurs d'Annone. Une nouvelle foudroyante arrêta leur élan : M. du Montal venait d'être forcé de capituler, Asti était au pouvoir de l'ennemi. M. le maréchal de Maillebois, atterré, donne aussitôt l'ordre de la retraite, laissant quelques B. seulement au défilé d'Annone pour contenir l'ennemi, qui, enivré de son succès, songeait déjà à le poursuivre. Le soir même, avec le gros de ses troupes en arrière, il reprit position sur la crête qui sépare le Tanaro du Pô, à Viarizio, Fubine et Quatordeo.

Le 9, il porte toute son infanterie sur les hauteurs de San-Salvador et de Castelletto. 5 B. et des dragons occupent le village de Lu à sa droite, et sa cavalerie s'établit dans la plaine de Quargnento, à la gauche, avec 2 B. aux ordres de M. de Larnage. L'intention de M. de Maillebois était d'arrêter à San-Salvador la retraite de ses troupes. A proximité des places de Valenza, d'Alexandrie et de Casal, et dans une position avantageuse, il pouvait sans témérité attendre l'attaque du roi de Sardaigne, qui prenait successivement possession de tous les postes que nous abandonnions. Une nou-

(1) 38 B., tant piémontais qu'autrichiens, 30 E. et 6,000 hommes de troupes légères.

velle déception l'attendait : dès le lendemain de son arrivée à San-Salvador, M. de Lascy, lieutenant général espagnol et gouverneur d'Alexandrie, vint le trouver de la part de don Philippe; il lui exprima qu'en présence des démonstrations de M. de Braun, dont, le 7 mars, un corps s'était avancé sur Pizzighetone, le siège du château de Milan avait été levé, que l'artillerie espagnole était déjà ramenée sur Pavie et sur Plaisance, et que, pour tenir tête à M. de Braun, l'infant, ayant besoin de toutes ses troupes, avait donné l'ordre d'évacuer la ville d'Alexandrie, demandant encore à M. le maréchal toutes les troupes espagnoles restées sous ses ordres, et de se replier avec elles sur le Pavesan.

M. de Maillebois protesta; l'ordre était formel. Le 10 mars, la garnison d'Alexandrie se retira par Tortone avec M. de Lascy, et le contingent espagnol quitta San-Salvador avec M. de Pignatelli, se dirigeant sur Voghera et Stradella.

16 B. français et 2,000 chevaux restaient seulement à M. de Maillebois en vue de la campagne. C'était trop peu pour se maintenir à San-Salvador; il fallut se résigner à continuer la retraite : 4 B. napolitains sont jetés dans la place de Valenza; le chevalier d'Hébert avec quelques troupes renforce la garnison de Casal, et l'armée franchit le Tanaro au pont de Banignano.

En même temps, l'ordre est donné aux grenadiers royaux de Modène occupant Acqui d'évacuer cette place, sur laquelle s'avançait rat un corps piémontais, et de se retirer sur Ovada. Ainsi le Montferétait abandonné; nous n'avions plus de troupes dans la Lumeline; en quelques jours nous étions rejetés de la région montagneuse dans les plaines de l'Orba, de la Bormida et du Tanaro. M. de Maillebois ne songea pas à s'y maintenir; craignant à juste titre pour ses communications avec Gênes, menacées par Acqui, il résolut de ramener son armée sur Novi.

Le 11 mars, après avoir franchi le Tanaro, nos troupes s'étaient établies à Sale, Piovera, Revelino et dans quelques autres villages le long du fleuve. Elles restèrent, le 12, dans cette position par suite du mauvais temps.

Le 13, l'infanterie vint se cantonner à San-Giuliano et aux environs et, le 14, elle s'établit à Novi, Francavilla, Posturana et Tassarolo. La cavalerie, restée sur les bords du Pô, tant en raison des ressources en fourrages dans cette région que dans le but de cou-

vrir la route de Voghera, s'établit à Castelnovo di Scrivia, aux ordres de M. d'Argouges. Couverte par un corps de dragons et 1 B. d'infanterie placés à Sale, ses avant-postes occupaient Piovera et les bords du Tanaro.

Dans cette position, M. de Maillebois conservait ses communications avec l'infant par Serravalle et Tortone, couvrait l'État de Gênes et restait à même de recevoir les renforts attendus de France. Il renouvela, dès son arrivée à Novi, ses instances auprès du roi; il ne fallait pas moins, écrivait-il, de 35 B. pour le mettre à même d'agir contre le roi de Sardaigne pendant que les Espagnols, dont il n'avait à attendre aucun concours, opéreraient de leur côté contre les Autrichiens. En attendant, il lui fallait rester sur la défensive et maintenir ses positions en s'appuyant sur les Génois, accourus avec 8 B., et qui, à sa demande, avaient décidé la levée de 9,000 nouveaux soldats.

A cette date du 14 mars, les Espagnols occupaient encore leurs anciennes positions sur la rive droite du Pô, depuis Tortone jusqu'à Guastalla, et sur la rive gauche, entre le Tessin et l'Adda. L'infant avec M. de Gages étaient à Milan, MM. de Lascy et de Pignatelli à Voghera, M. d'Arembourg à Codogno, et M. de Castelar à Parme. L'avant-garde de M. de Braun était arrivée à Pizzighetone, en face de M. d'Arembourg; on crut nécessaire de renforcer ce dernier, et dans ce but on rapprocha, dès le 15, les troupes de Voghera. Cette place fut évacuée; 5 B. en partirent pour Codogno; le reste se porta à Montebello, plus à proximité de Pavie.

Telle était la situation lorsque, le 19, on apprit à Milan le passage de l'Adda par les Autrichiens en amont de Pizzighetone et leur marche sur la capitale de la Lombardie. A cette nouvelle, l'infant évacue précipitamment la ville, où il se trouvait avec le duc de Modène, abandonnant une partie de son artillerie, et se repliant en grand désordre sur Pavie avec ce qu'il avait pu rassembler de ses troupes. L'armée espagnole se trouva alors établie le long du Pô entre Codogno et Pavie; elle comptait 47 B. et 53 E., en outre des troupes détachées à Parme et à Montebello; 11 B. et 15 E. formaient la droite vers Plaisance; 20 B. et 25 E., le centre sur les bords du Lambro; 8 B. et 8 E. formaient la gauche vers l'embouchure du Tessin. L'infant avait son quartier général à la Chartreuse de Pavie, couverte par 8 B. et 4 E.

Le roi de Sardaigne avait suivi de loin M. de Maillebois dans sa retraite, mais il n'osait s'avancer au delà du Tanaro, laissant derrière lui les places de Valenza et de Casal où nos troupes tenaient ferme. Il était venu avec son armée prendre position, le 14 mars, à San-Salvador, masquant les places de Valenza, de Casal, et occupant Alexandrie. L'on savait, le 22 mars, que ses troupes garnissaient les bords du Tanaro depuis Alexandrie jusqu'à Bassignano, qu'elles réparaient à la hâte les ponts détruits de la Bormida et du Tanaro, et qu'une portion jetée sur la rive gauche du Pô occupait la Lumeline depuis l'embouchure du Terdoppio jusqu'à la Sesia. Les cantonnements de notre cavalerie semblaient menacés par ces préparatifs et ces dispositions; d'ailleurs, l'évacuation de Voghera par les Espagnols les laissait en l'air; M. de Maillebois crut devoir les renforcer sans tarder, et, dans ce but, il envoya 2 régiments de dragons à Castelnovo di Scrivia soutenir M. d'Argouges, et prescrivit à M. de Grammont de se rendre à Sale avec 1 régiment d'infanterie et un détachement de dragons.

Cependant les Piémontais, sans aucun mouvement offensif, n'avaient, en prenant position derrière le Tanaro, d'autre but que de couvrir les sièges de Casal et de Valenza, et dirigeaient tous leurs efforts sur ces deux places. Comme toutes deux ne pouvaient être assiégées à la fois, on résolut de se borner pour le moment à investir la seconde. Le train d'artillerie de siège avait été dirigé d'Asti sur Casal, que les Autrichiens de M. de Lichtenstein entouraient. Le siège de cette place ne fut pas long; le feu, commencé contre les remparts le 24 mars, ouvrit bientôt la brèche et M. le chevalier d'Hébert, le 28, se rendit prisonnier de guerre avec toute la garnison. M. de Lichtenstein n'avait pas attendu la chute de la place pour donner la main aux renforts arrivés du Mantouan.

Dès le 25, il quittait de sa personne son camp sous Casal, et, n'y laissant qu'un millier d'hommes environ pour soutenir l'artillerie et donner l'assaut décisif, il s'était, avec la plus grande partie de ses troupes, porté sur Milan. Il y entrait deux jours après, rejoint par les premières troupes de M. de Braun qui avaient franchi l'Adda. La jonction des armées ennemies était désormais un fait accompli, et, sauf Valenza déjà investi, sauf la ligne de Pavie à Pizzighetone, nous ne possédions plus rien au delà du Pô et du Tanaro.

Tandis qu'une partie de l'armée de M. de Braun franchissait l'O-

glio et l'Adda pour se lier par Milan à l'armée de M. de Lichtenstein, l'autre partie, aux ordres de M. de Nadasty et de M. de Bernklau, passait sur la rive droite du Pô et s'établissait derrière la Secchia. Elle s'ébranla à son tour et, le 25 mars, marcha sur Guastalla. M. de Castelar, accouru de Parme pour secourir cette place, essuya une sanglante défaite au pont de Barcanello, sur le Crostolo, et fut contraint de se replier derrière la Lenza; la ville de Guastalla fut emportée d'assaut quelques jours après, et l'armée autrichienne, victorieuse, vint mettre le siège devant Parme, où M. de Castelar s'était jeté avec les débris de son corps.

L'infant don Philippe, à la nouvelle de la défaite de son lieutenant et de sa situation critique, résolut de se porter à son secours. Abandonnant la place de Valenza à ses seules forces, renonçant au projet de la secourir et d'en empêcher l'investissement par la rive gauche du Pô, évacuant même Pavie, il rassemble le 2 avril, vers Stradella, son armée, et prend avec elle la direction de Parme. Il campe, le 4, à Castel-San-Giovanni, le 6 sur les bords de la Trebbia, vers Plaisance, le 7 à Fiorenzuola, le 9 à Borgo-San-Donino. M. de Lascy, d'avant-garde avec 7 B. et 6 régiments de cavalerie, le précédait, à une journée de marche, et était alors arrêté sur les bords du Taro.

Pendant ce temps, le prince de Lichtenstein, après avoir jeté des troupes entre le Pô et le Tessin pour se lier au roi de Sardaigne, et laissé dans Milan quelques troupes de garnison, se portait sur Pavie presque sans défense, s'en emparait, y établissait une portion de son armée et avec le reste se portait, parallèlement à la route suivie par l'infant, de l'autre côté du Pô, à la rencontre de M. de Braun. Celui-ci avait déjà établi ses régiments entre la Parma et le Taro, et barrait aux Espagnols la route de Parme; par suite de l'arrivée de M. de Lichtenstein le 8 avril, il avait sur ses adversaires une supériorité numérique.

L'infant n'osa pas attaquer; son armée, arrivée le 12 à Castelguelfo, franchit le Taro. Sa présence sur ce point, en paralysant le gros des troupes de M. de Braun, permettait toutefois à M. de Castelar de sortir de Parme, de se frayer un chemin pour rejoindre l'armée. M. de Gages insistait pour que l'infant donnât des ordres dans ce sens; il se rangeait enfin à l'avis de M. le maréchal de Maillebois, qui voulait, une fois l'armée réunie et compacte, qu'on ré-

trogradât sur Tortone pour rejoindre les Français, marcher tous ensemble au secours de Valenza et reprendre, s'il était possible, Alexandrie. Son opinion l'emporta dans l'esprit du prince, malgré les conseils de la coterie qui l'entourait, et M. de Castelar reçut l'ordre de se faire jour. Il l'éluda longtemps, et lorsque enfin, dans la nuit du 19 au 20, il se résigna à obéir, ce fut pour s'éloigner de l'armée, au lieu de la rejoindre. Laissant la citadelle de Parme occupée, il évacue la ville avec le gros de ses troupes, prend la direction du sud et se jette dans les Apennins, marchant avec une lenteur incroyable, trop évidente pour n'avoir pas été calculée.

Il arriva le 27 avril seulement à Tivizzano, et le 28 à Sarzana, et reprit à petites journées sa route vers Chiavari et la vallée de la Trebbia.

Il ne devait rejoindre l'armée que le 15 mai sous Plaisance, après avoir mis plus de trois semaines à l'exécution d'une marche qui exigeait moitié moins de temps et dont la nécessité, du reste, était loin d'être démontrée. En admettant que la disposition des armées autrichiennes ait été de prendre la direction du sud et de se jeter dans les premières hauteurs des Apennins, il est bien difficile de supposer qu'il n'eût pu, à quelque distance de Parme, se rejeter brusquement à droite et gagner la ligne de retraite de l'armée vers Fiorenzuola. Son retour immédiat à l'armée eût sans doute fait persévérer l'infant dans le projet inspiré par M. de Gages, de marcher au secours de M. de Maillebois, et c'est ce qu'il ne voulait pas. Vraisemblablement la jalousie et l'hostilité contre la France étaient le mobile de sa conduite; en restant le plus longtemps possible éloigné de l'armée, il empêchait l'infant de rien entreprendre et par ce moyen détourné il arrivait à ses fins.

Alors le maréchal de Maillebois, bien qu'abandonné à lui-même, se décidait à tout tenter pour secourir la place de Valenza, assiégée par les Piémontais et contre laquelle ils avaient ouvert le feu le 15 avril. Leurs troupes étaient nombreuses autour de Valenza; M. de Leutrum, après avoir détaché de son corps 11 B. partis d'Asti pour occuper Sassello, Cairo et Millesimo, dans les vallées de la Bormida et de l'Erro, venait de rejoindre, le 12, le roi de Sardaigne vers Alexandrie et poussait ses avant-postes jusque sur l'Orba, en face de Novi et d'Ovada.

Le maréchal rassembla, de son côté, toutes ses troupes disponi-

bles, et appela à lui 4 B. français tirés de la Provence et le B. de la garnison d'Antibes que M. de Mirepoix avait fait avancer au mois de mars dans la communication, et qui se trouvaient alors à Finale et, à Savone. Ces B. prirent leur route, le 23 avril, par Sassello, culbutèrent tous les détachements ennemis qu'ils rencontrèrent, et, prenant en flanc les avant-postes de M. de Leutrum, les chassèrent, le 24, de Cremolino, de Trisobio, de Carpanetto, et se portèrent jusqu'aux Bains-d'Acqui, où ils enveloppèrent un détachement piémontais et le firent prisonnier.

L'ennemi ainsi refoulé derrière la Bormida depuis Cairo jusqu'à Alexandrie, le maréchal avait l'intention de franchir cette rivière entre Acqui et Alexandrie, de remonter au nord, de passer le Tanaro et de débloquer Valenza. Avant de s'engager dans cette entreprise, il ne crut pas prudent de laisser sa cavalerie sur les bords du Pô, trop exposée après son départ de Novi, et déjà bien en l'air depuis que les Espagnols avaient retiré leurs troupes de Voghera. Les fourrages d'ailleurs épuisés, M. d'Argouges avait dû s'étendre jusques vers Stradella pour permettre à ses troupes de subsister. Cependant, ne voulant pas prendre sur lui de rappeler sa cavalerie et d'abandonner, sans y être autorisé, une position aussi importante que celle de Castelnovo di Scrivia, qui couvrait nos communications avec Plaisance, il en référa à Versailles; on lui répondit de prendre à ce sujet les ordres de l'infant et de s'y conformer en tout point avec déférence. Ce dernier l'ayant laissé entièrement maître, il se décida enfin à ramener M. d'Argouges et M. de Grammont en arrière, et à donner à sa cavalerie la direction de Gênes. Elle franchit le col de la Bocchetta et s'établit, le 14 avril, dans la vallée de Polceverra, restant ainsi à portée de l'armée et couvrant nos derrières.

Ce fut le 29 avril que M. de Maillebois quitta ses cantonnements de Novi et d'Ovada, se portant au secours de Valenza. Il avait pu réunir sur ce point 25 B. dont 21 français et 4 génois, et 1,200 chevaux tirés de la Polceverra. C'est avec cette petite armée qu'il s'avança, le 30, dans la plaine de Bosco. Dès la veille, M. de Chevert avec l'avant-garde s'était porté sur la Bormida, y jetait un pont près de Rivalta, et, pour attirer d'un autre côté l'attention des ennemis, un gros détachement de la garnison de Tortone s'était, sur les ordres du maréchal, porté sur Piovera et avancé jusqu'aux bords du

Tanaro à quelques lieues de Valenza. Le gouverneur de cette place, alors réduit à la dernière extrémité, tenait encore. On lui apprit, dans la nuit du 30 au 1er mai, par un signal convenu, qu'on marchait à son secours.

Le 1er mai, le maréchal de Maillebois arrive à Rivalta. La moitié de son armée avait déjà franchi la Bormida. M. de Chevert, à la tête de 8 B., s'était porté sur Cantalupo, précédé par MM. de Crussol et de Beauvau qui marchaient sur le pont de Castel-Bagliano, par où l'armée devait déboucher sur Valenza ; M. de Montcalm était, avec 4 B., en position à Alice pour couvrir notre flanc et investir Acqui.

Le lendemain, le pont de Castel-Bagliano fut emporté par M. de Beauvau, qui prit aussitôt toutes les dispositions pour le défendre contre un retour de l'ennemi. M. de Chevert vint l'appuyer sur le Tanaro avec ses 8 B. M. de Larnage, détaché de l'armée avec 6 B., se porta à Borgorato pour soutenir notre avant-garde, et le reste des troupes, avec M. de Maillebois, s'avança à Gamelero.

L'ordre était donné de continuer le mouvement, et l'avant-garde allait franchir le Tanaro quand, vers midi, l'on apprit que Valenza venait de capituler. La nouvelle n'était que trop vraie; cette place, au moment d'être secourue, avait ouvert ses portes aux Piémontais dans la nuit du 1er au 2 mai, et déjà toutes les troupes qui l'avaient entourée, libres désormais dans leur action, se portaient sur les hauteurs de San-Salvador et descendaient leurs pentes méridionales pour garnir les bords du Tanaro et en disputer le passage aux Français. Il ne restait à M. de Maillebois d'autre parti à prendre que de replier ses troupes; il en donna l'ordre aussitôt. M. de Chevert, avant de quitter les bords du Tanaro, fut chargé de détruire le pont de Castel-Bagliano pour empêcher l'ennemi d'inquiéter la retraite, et toute l'armée reprit la direction de Rivalta.

M. le maréchal, arrêté du côté de Valenza, songe alors à se retourner sur Acqui, dont la possession devait donner à nos communications une sécurité plus grande, et à refouler l'ennemi au delà du Belbo. Dès le 3, il détache 3 B. de renfort au siège d'Acqui, déjà investi depuis deux jours, et prend position avec son armée face au roi de Sardaigne, à cheval sur la Bormida. Le gros de ses troupes (12 B.) s'établit à Rivalta; 4 B. à Castelnovo di Bormida

assurent la liaison avec Novi, et le détachement d'Alice est porté à 6 B. et donné à M. de Chevert.

Le siège d'Acqui est poussé vigoureusement; dans la nuit du 4 au 5 mai, le château est emporté et la garnison capitule. M. de Maillebois y transporta, le 5, son quartier général et fit immédiatement marcher des détachements sur sa gauche pour s'emparer des postes où les Piémontais tenaient encore à l'ouest d'Acqui, et consolider notre position en les refoulant au delà du Belbo. Ces opérations s'accomplirent heureusement; le 9, nous étions maîtres de Montabone et de Nizza della Paglia. M. de Montcalm, envoyé par M. de Chevert, avec une colonne tirée d'Alice, pour culbuter les Piémontais solidement retranchés à Montabone, avait brillamment rempli sa mission ; nos troupes n'avaient pas montré moins de valeur à la prise de Nizza, où M. de Rochechouart culbuta un corps tout entier.

M. le maréchal de Maillebois s'empressa de porter à la connaissance de l'infant ces quelques succès, qui, sans être d'une grande importance, étaient cependant de nature à améliorer la situation générale; la possession du terrain jusqu'au Belbo couvrait en effet la route de Savone, et, si les Espagnols, au lieu de rester sur le Pô, se décidaient enfin à venir couvrir celle de Gênes en prenant position vers Novi et Tortone, on pouvait espérer encore rétablir nos avantages, arrêter l'ennemi et livrer bataille dans des conditions avantageuses, avec des lignes de retraite assurées.

Le comte de Maillebois, frère du maréchal, se rendit auprès de l'infant, alors à Plaisance, pour l'informer de la nouvelle position des Français et surtout lui persuader de rétrograder sur Tortone. Le comte de Maillebois échoua complètement dans sa mission; l'infant, qui un mois auparavant avait paru un instant disposé, à l'instigation de M. le comte de Gages, à abandonner le Parmesan et à venir rejoindre les Français, après avoir rallié M. de Castelar, n'avait pas tardé à céder aux conseils tendant à lui persuader qu'il ne pouvait abandonner les provinces conquises et qui devaient former son apanage.

Non seulement M. le comte de Maillebois ne put faire agréer ses propositions, mais encore l'infant, loin d'entrer dans ses vues, résolut, au contraire, de rapprocher de lui M. le maréchal, et lui donna l'ordre, le 12 mai, de quitter ses positions sur le Belbo et de

regagner les environs de Tortone, en attendant de l'appeler avec tout ou partie de son armée pour prendre part à un combat décisif qu'il s'obstinait à livrer sans reculer davantage. Bien que cet ordre inattendu froissât ses sentiments et ses convictions, M. de Maillebois l'exécuta sans tarder, avec toute la déférence due à l'infant et sans cesse recommandée par le cabinet de Versailles. Il replia immédiatement tous les postes sur le Belbo, évacua Acqui, en fit sauter les fortifications, et regagna ses anciens cantonnements de Novi le 14 mai.

Il s'établit entre cette ville et Pasturana, ayant en avant de lui 4 B. à Pozzolo-Formigara sur la route de Tortone, et, prévoyant dans un avenir prochain de graves événements, réunit autour de lui le plus de monde possible. Il donna l'ordre à sa cavalerie de quitter la Polceverra pour rallier l'armée, laissa 8 B. français dans la communication aux ordres de M. de Maulevrier, et appela à lui tout le reste de ses forces. Il comptait réunir ainsi 27 B. tant français que génois, 20 E. de cavalerie et 15 de dragons. Il établit son quartier général à Novi, envoya sa cavalerie fourrager sur les bords du Tanaro vers Alexandrie, et couvrit sa gauche par un fort détachement posté à Morsaco pour observer les mouvements des Piémontais, qui se montraient en nombre vers Acqui et sur les bords de la Bormida, et attendit.

Les Espagnols, alors à Plaisance, conservaient leur position de Sanguina, après le départ de Parme de M. de Castelar, tant pour y attendre cet officier général, que dans l'espoir de secourir la citadelle de cette ville, où la garnison qu'on y avait laissée résistait à tous les efforts des Autrichiens. Les bonnes dispositions prises par ceux-ci pour couvrir le siège n'avaient pas permis à l'infant d'en contrarier les opérations; il avait trouvé partout devant lui une résistance infranchissable, et son infériorité numérique ne lui permettait pas, d'ailleurs, de s'engager dans une affaire décisive. La citadelle de Parme, ainsi abandonnée à elle-même et vigoureusement assiégée, succomba le 4 mai, et ses défenseurs furent faits prisonniers.

A cette nouvelle, les Espagnols se hâtèrent de quitter Sanguina pour couvrir Plaisance et chercher sous les murs de cette ville une position plus avantageuse que celle qu'ils occupaient, afin de résister aux 40,000 hommes que le prince de Lichtenstein pouvait désormais jeter en entier sur eux au premier instant.

L'armée de l'infant campa le 4 au soir à Borgo-San-Donino, le 5 à Fiorenzuola, et arriva le 6 sous Plaisance. Le prince de Lichtenstein la suivit à une journée de marche; il était le 5 à Borgo-San-Donino, le 6 à Fiorenzuola, et établit son camp le 7 mai sur les bords de la Nura. Tout en opérant ce mouvement avec le gros de ses forces, il dirigeait sur la droite, à son départ de Parme, un fort détachement destiné à surprendre Plaisance par la rive gauche du Pô. Il avait ordre de faire une marche forcée, de passer par Cremone et Pizzighetone, et de tomber sur Plaisance avant l'arrivée des Espagnols. Malgré la rapidité avec laquelle il marcha, il n'arrive à Codogno que le 6 mai, lorsque ceux-ci avaient déjà franchi la Nura. L'infant, aussitôt informé de leur approche, porta en avant de son armée M. de Pignatelli pour les rejeter au delà de l'Adda. Il fit passer le Pô à ses troupes, marcha le même jour à l'ennemi, l'atteignit à Codogno, le battit complètement, le forçant à se replier précipitamment sur Pizzighetone, avec une perte de près de 2,000 hommes, 11 drapeaux, 1 étendard et 6 pièces de canon.

A leur arrivée sous Plaisance, les Espagnols prirent position en avant de cette ville, face à la Nura, la gauche au Pô, la droite à la Trebbia. M. de Lichtenstein, arrivé le 7 sur la Nura, jette aussitôt deux ponts sur cette rivière vers son embouchure, et, tant par ces deux ponts que par celui existant sur la grande route de Plaisance, passe, le 8, avec son armée sur la rive gauche et l'établit parallèlement au front des Espagnols à deux milles de leur camp.

Les deux armées restèrent en présence sans en venir aux mains : l'infant était trop faible pour attaquer; le prince de Lichtenstein attendait plus de chances de succès dans un renfort qui devait lui arriver prochainement par le Mantouan (1).

Sur ces entrefaites, M. le comte de Castelar, arrivé à Sarzana le 28 avril, n'avait paru à Chiavari que le 3 mai, et, après une absence de trois semaines de Parme, rejoignit, le 15 mai, l'armée espagnole à Plaisance avec les débris de son corps. Ce renfort portait à 26,000 hommes l'effectif des troupes de l'infant. C'était encore trop peu pour résister aux 40,000 hommes de M. de Lichtenstein, si l'on venait à être attaqué. C'est alors que l'infant, persistant dans sa

(1) 6 B. autrichiens, 1 B. de varasdins, 1 régiment de cuirassiers et 600 hussards.

résolution d'attirer à lui M. de Mallebois, lui demanda 10 B.

M. le maréchal ne put qu'obéir à cet ordre formel; abreuvé de contrariétés, il ne jugea même plus à propos de faire comprendre quelle faute on commettait en l'affaiblissant outre mesure, en le laissant avec un corps tellement réduit en face du roi de Sardaigne, et combien il lui serait à présent difficile de se maintenir dans le Tortonais. Il désigna en conséquence les 10 B. et en donna le commandement à M. de Mirepoix, dernièrement détaché du gouvernement de la Provence pour être employé à l'armée.

M. de Mirepoix, ayant sous ses ordres M. de Larnage, partit de Novi, le 18 mai, avec ses 10 B. et campa le soir sous Tortone. Il y rallia 2 B. espagnols prélevés sur la garnison de cette ville, également avec ordre de regagner Plaisance. Le lendemain, il se porta sur Voghera, le 20 sur Castel-San-Giovanni, le 21 sur la Trebbia, et arriva à Plaisance le 22; il s'établit immédiatement à la droite des Espagnols, du côté de la Trebbia. Malgré l'arrivée de ce nouveau renfort portant son armée à 30 ou 32,000 hommes, l'infant conserva son attitude d'expectative et d'observation, se contentant de couvrir Plaisance et de s'opposer aux progrès des Autrichiens.

Le 29, dans le but de tourner les positions espagnoles, de les resserrer au nord, ils avaient de nouveau dirigé au delà de l'Adda un détachement qui s'était emparé de Codogno et avait commencé en avant de cette ville une ligne de retranchements, destinée à barrer à l'ennemi la route de la Lombardie et à lui interdire tout projet de retraite de ce côté. MM. d'Arembourg et de Pignatelli, quittant aussitôt Plaisance, les avaient chassés de Codogno et, après un sérieux combat, rejetés une seconde fois sur Pizzighetone. Tout le pays en deçà de l'Adda restait en notre pouvoir; M. de Villalba, avec un détachement, s'avançait même jusqu'à Lodi.

Le 31 mai, M. de Lichtenstein semblait vouloir attaquer directement Plaisance; l'affaire se réduisit à une violente canonnade entre les deux armées, sans engagement.

Le roi de Sardaigne, après la prise de Valenza, ayant rassemblé ses troupes sur le Tanaro entre Alexandrie et Bassignano, attendait une occasion favorable. Les avant-postes étaient au delà de la rivière vers Piovera, et son armée, dont il venait en personne de prendre le commandement, ne s'élevait pas à moins de 35 B.

et 32 E. M. de Maillebois, après le départ des 10 B. de M. de Mirepoix, resté dans ses positions vers Novi, avait resserré ses cantonnements, se préoccupant surtout de couvrir la route de Tortone et celle de Gênes. Il avait poussé 3 régiments aux ordres de M. de Mailly sur Pozzolo-Formigaro, et détaché sur sa gauche M. de Chevert qui, seul, occupait Bosco. Toutefois il reçut, le 25 mai, un renfort de 5 B., dont 4 génois et 1 français. Son armée, tout en restant numériquement bien inférieure à celle du roi de Sardaigne, comprit alors 22 B. et 35 E., plus 8 E. espagnols que l'infant venait de lui envoyer, tant afin de compenser la perte des 10 B. de M. de Mirepoix, que parce qu'en réalité les fourrages étaient presque épuisés à Plaisance.

Le 1er juin, le roi de Sardaigne sortit enfin de son inaction et parut vouloir attaquer. Les ponts de Bassignano, de Pavone, de Castel-Bagliano livrèrent passage à ses avant-gardes qui, sur toute la ligne, se portèrent à la rive droite du Tanaro, partie dans la plaine de Tortone vers Piovera, partie entre la Bormida et le Belbo vers Cantalupo.

M. de Maillebois fit aussitôt remarquer à l'infant que, dans sa position, il lui serait bien difficile de se soutenir contre des troupes si supérieures, et qu'il était nécessaire de lui renvoyer les 10 B. de M. de Mirepoix. Il saisit encore cette occasion de détourner l'infant de son obstination à vouloir couvrir Plaisance, lui exprimant combien la situation de l'armée serait critique, si elle venait à être coupée de ses communications avec la France, et insista pour que les Espagnols reculassent tout au moins jusqu'au défilé de Stradella, de manière à nous donner la main.

Don Philippe sentit peut-être la justesse des observations du maréchal (1), mais resta circonvenu par son entourage, systématiquement hostile à toutes les observations. Il était, d'ailleurs, peut-être déjà bien tard pour exécuter cette marche sur Stradella. Quoi qu'il en soit, l'infant, au reçu de la dépêche de M. de Maillebois,

(1) La cour de Madrid étant mécontente des négociations avec le roi de Sardaigne sur des bases contraires à ses prétentions, on sentit à Versailles la nécessité d'y envoyer le maréchal de Noailles pour prévenir un refroidissement entre les deux cours. Il partit le 30 mars 1746, reçut audience de Philippe V le 25 avril, et prit congé le 7 juin, emportant les marques les plus flatteuses d'estime et de confiance, après de grandes difficultés.

prit une décision absolument contraire à celle qui lui était conseillée et, au lieu de marcher vers l'ouest, envoya aux troupes françaises l'ordre de le rejoindre en toute hâte. Il s'était résolu soudainement à brusquer les événements et à attaquer, avec toutes ses forces, M. de Lichtenstein, avant l'arrivée des renforts autrichiens dont la tête de colonne se montrait alors à Mantoue. Il sacrifiait ainsi ses communications avec Gênes, que le roi de Sardaigne n'allait pas manquer de couper après le départ de M. de Maillebois, et livrait sa fortune aux hasards d'une bataille. Une victoire décisive, écrasante, pouvait seule le sauver; un échec le jetait fatalement dans une situation désastreuse. M. le maréchal de Maillebois obéit avec résignation aux ordres de l'infant. Il leva, le 9, à la pointe du jour, son camp de Novi, et gagna le même jour Tortone. Il arriva le 10 à Voghera, le 12 à Stradella, le 13 à Castel-San-Giovanni et Rottofredo, et joignit l'armée espagnole sous Plaisance le 14.

Le roi de Sardaigne, instruit de notre marche, franchit la Bormida avec son armée en face de Castel-Bagliano et se jette aussitôt sur les positions que nous abandonnions. Il campa le 9 à Castellaccio, le 10 à Predoso, et le 12 il entra à Novi et à Ovada; il investit le château de Serravalle et, maître désormais de nos communications, se porte sur les pas de notre armée, suivant à deux jours de distance M. de Maillebois.

Le 12, à Rivalta, le 13, ayant tourné Tortone, il campait à Castelnovo di Scrivia, le 14 à Voghera avec 27 B. et 24 E.

Dès son arrivée à Plaisance le 14 juin, M. le maréchal se rendit auprès de l'infant et assista à un conseil de guerre. L'attaque fut fixée au 16 juin, et la journée du 15 employée des deux côtés aux préparatifs. L'armée de don Philippe était placée en demi-cercle autour de Plaisance, les Espagnols à gauche appuyés au Pô, les Français à droite touchant la Trebbia. Celle de M. de Lichtenstein en face et dans une position parallèle, avec sa véritable ligne de défense en arrière du canal de Refudo qui amène à Plaisance les eaux de la Nura. Là, en effet, il avait élevé plusieurs redoutes, notamment celles de San-Lazaro, près du Pô, et celle de San-Bonico à la gauche, du côté des montagnes. La droite de son armée ne dépassait pas le Refudo; mais la gauche, composée principalement de cavalerie, avait, par un mouvement de conversion, resserré les Espagnols dans l'angle formé par le Pô et la Trebbia, franchi

ce canal, et s'était établi sur deux autres canaux, le Rio et le Naviglio, qui de la Trebbia ou de la Nura aboutissent également à Plaisance.

Le plan adopté dans le conseil de guerre du 14 juin consistait à se porter d'abord sur cette gauche, à la rejeter au delà du Refudo et ensuite à faire une attaque générale sur toute la ligne. Les troupes franco-espagnoles furent formées en 7 colonnes, 3 françaises vers la Trebbia, 1 espagnole au centre sous le commandement de M. d'Arembourg, 3 espagnoles à la gauche aux ordres de M. de Gages.

Les Français se mirent en mouvement le 15 juin, à l'entrée de la nuit, et marchèrent droit à l'ennemi, en même temps qu'un gros détachement, commandé par M. de Mailly, emportait Gossolengo et menaçait ses derrières. Les Autrichiens reculèrent; on les poussa toute la nuit et, le 16 au point du jour, on les avait délogés de tous les postes et de toutes les cassines retranchées au delà du Refudo; ils s'étaient alors ralliés et, sous la protection de la redoute de San-Bonico, reformaient leur ligne.

M. d'Arembourg, ayant de son côté marché en avant, arrivait en ce moment sur le Refudo. Sans perdre un instant, il lance sa colonne, composée des gardes espagnoles et de la brigade de la Couronne, sur la redoute de San-Bonico, défendue par une nombreuse infanterie et par de l'artillerie. M. de Maillebois, arrêté un instant derrière le canal, voyant les Espagnols engagés, franchit à son tour le Refudo en ordre de bataille et s'avance pour les soutenir. Les troupes de M. d'Arembourg montrèrent dans leur attaque une vigueur incroyable; elles se portèrent plusieurs fois à l'assaut de la position, mais chaque fois ramenées. Enfin elles durent plier, accablées par le feu de la redoute et par les charges de la cavalerie. En ce moment arrivait M. de Maillebois; il engagea ses B., mais il ne put rétablir le combat à notre avantage, et même le désordre des Espagnols commença à gagner nos troupes.

Le maréchal, à la tête des dragons Dauphin (1) à pied et de la

(1) Roger de Rochechouart, appelé le chevalier de Rochechouart-Faudoas, né le 22 octobre 1713; capitaine au régiment de Brie; en 1744, colonel du régiment de Beauce, et en 1745 de celui d'Anjou; tué à la bataille de Plaisance sans laisser d'enfants.

Ses frères sont : François-Claude, appelé le vicomte de Clermont, puis le comte de Rochechouart, né en 1706, incorporé dans le régiment d'infanterie en 1724; Gaston, né le 26 août 1711, mort au service en 1755, et le cardinal Jean-François-

brigade de Poitou, se multiplie pour faire face au danger; il réussit un moment à arrêter l'élan de la cavalerie ennemie, qui avait déterminé la déroute des Espagnols, en la chargeant en flanc avec quelque cavalerie aux ordres de M. de Volvire, quand l'attaque soudaine d'une forte colonne de hussards hongrois, tournant et chargeant notre droite, acheva d'ébranler le moral de nos soldats, qui lâchèrent pied et reculèrent en désordre. La déroute devint générale. M. de Maillebois se saisit lui-même d'un drapeau et se porta en avant pour ramener ses B. à la charge. Ce fut en vain; notre infanterie, débandée, fuyait de tous côtés devant les sabres des cavaliers et des hussards de M. de Lichtenstein.

On repassa le Refudo dans le plus grand désarroi et avec la plus grande précipitation, poursuivi même sur le Rio, et derrière le canal de Naviglio seulement le maréchal et les officiers de l'état major général parvinrent à arrêter la retraite et à rallier l'infanterie. Pendant ce temps, les trois colonnes de gauche, aux ordres de M. de Gages, s'étaient également engagées; les redoutes de San-Lazaro avaient été prises et reprises deux fois par les gardes wallonnes au prix de pertes énormes; l'ennemi, reformé un peu plus loin, tenait encore et résistait vigoureusement.

L'infant, jugeant la journée perdue, n'osa prolonger l'action; il croyait, d'ailleurs, sa droite plus compromise qu'elle ne l'était réellement : en effet, sous la protection des escadrons de la maison du roi amenés par le duc de la Viefville, M. de Maillebois venait de ramener ses troupes en avant, avait déjà dépassé le canal de Riglio et s'apprêtait à franchir une seconde fois le Refudo.

Il donna donc l'ordre de la retraite (1), et l'on retourna, le 16 au soir, dans le camp de Plaisance avec la douleur d'abandonner aux ennemis 17 drapeaux et 8 pièces de canon, qu'on allait certaine-

Joseph de Rochechouart, fils de Charles de Rochechouart, comte de Clermont, mort lieutenant-général en 1730.

Famille illustre, qui remonte aux temps les plus anciens de la monarchie : aucun siège, aucune bataille, aucune expédition militaire n'a eu lieu sans qu'un ou plusieurs de ses membres y aient pris part. Vingt-deux Rochechouart ont péri dans différents combats; le mestre de camp marquis de Lescure fut tué le 16 juin 1746, dans cette affaire où les dragons Dauphin firent des prodiges de valeur.

(1) La bataille de Plaisance, gagnée après plusieurs avantages par le prince de Lichtenstein sur le maréchal de Maillebois et sur le comte de Gages, fut, comme à Rosbach, engagée contre l'avis des généraux français.

ment reconquérir par la nouvelle charge des troupes françaises, revenues de leur panique et brûlant du désir d'en effacer la honte.

Les résultats de la bataille étaient désastreux : nous étions arrêtés en face par M. de Lichtenstein, menacés sur nos derrières par le roi de Sardaigne qui, dès le 15, avait quitté Voghera et s'était porté au défilé de Stradella, et resserrés plus que jamais sur un terrain déjà épuisé par le long séjour des troupes et où les subsistances commençaient à manquer. On ne pouvait s'y soutenir; il était bien difficile aussi de songer à forcer le défilé de Stradella. Dès le surlendemain de la bataille, un nouveau conseil de guerre tenu chez l'infant avisa aux moyens de sortir de cette cruelle situation. L'avis unanime fut de passer le Pô et d'aller vivre comme on pourrait dans le Milanais, où cependant nous ne pouvions nous maintenir longtemps, n'y ayant aucune place, aucun point d'appui.

L'entourage de l'infant voyait cependant avec répugnance l'adoption de ce projet, dont la conséquence tôt ou tard était d'abandonner Plaisance; il mit tout en œuvre pour en retarder l'exécution, et parvint à remettre tous les jours au lendemain le départ des troupes. Le 26 juin pourtant, sa résistance fut brisée; les vivres touchaient à leur fin, et M. le maréchal, par une nouvelle demande pressante auprès de l'infant, obtint l'ordre du départ.

Il espérait bien l'entraîner ensuite à marcher sur Pavie, à franchir le Tessin et le Pô, à tomber sur les Piémontais du côté de Montebello et à se faire jour pour regagner Tortone, ignorant encore que, le même jour 26 juin, le roi de Sardaigne, après avoir jeté un pont à Albera sur le Pô, un peu au-dessus de l'embouchure du Tessin, venait, comme s'il prévoyait ce projet, de reprendre Pavie et d'en chasser la faible garnison laissée après l'évacuation de cette ville par M. de Lichtenstein.

Le 29 juin, l'armée franco-espagnole se mit en mouvement, passa sur la rive gauche du Pô. Elle laissa dans Plaisance le comte de Castelar avec 6,000 hommes et autant de malades ou blessés, et alla camper à Castellina.

Dès le surlendemain 1er juillet, le maréchal renouvela auprès de l'infant ses instances pour continuer le mouvement sur Pavie; il représenta la position actuelle comme une impasse (commandée, il est vrai, par la nécessité de faire vivre l'armée) dont tôt ou tard il faudrait sortir par un coup de force. Le plus tôt, selon lui,

serait le mieux. La garnison piémontaise de Pavie, composée de quelques B. seulement, trop faible, ne pouvait nous arrêter; le roi de Sardaigne avec son armée s'établissait le long du Pô de Castel-San-Giovanni à Stradella, et les Autrichiens reprenaient autour de Plaisance leurs anciennes positions. Donc, en marchant rapidement, en faisant à l'abri du Pô un mouvement de flanc inaperçu, restait l'espérance de gagner les ennemis de vitesse et, s'il fallait combattre, de ne trouver du moins en face de soi que l'armée du roi de Sardaigne. C'est une supposition justifiée par le caractère connu de M. de Castelar; sa conduite ne saurait être trop flétrie, et c'est sur lui que devrait peser, pour une large part, la responsabilité des désastres ultérieurs qui nous attendaient et qu'une concentration subite de toutes nos forces en face du roi de Sardaigne eût pu certainement, encore à ce moment, éviter, ou tout au moins affaiblir.

Les propositions de M. de Maillebois, combattues par l'entourage de l'infant, ne furent pas accueillies par celui-ci. Soit timidité à réaliser un plan aussi hardi, soit obstination à ne pas suivre les conseils du général français, dont ils accusaient la persistance à vouloir s'éloigner de Plaisance, dernier refuge de leurs espérances, soit encore que ce fût seulement de leur part irrésolution et aveuglement, les Espagnols voulaient rester dans le Milanais. Préoccupés uniquement de faire vivre leur armée, ils se contentèrent de la promener successivement d'un endroit à un autre entre l'Adda et le Lambro, au fur et à mesure de l'épuisement des subsistances dans le rayon occupé. Ainsi, le 3 juillet, les troupes se portèrent de Castellina à Ospedaletto et abandonnèrent cette ville, le 6, pour camper, les Français à Casal-Pusterlengo et les Espagnols à Guardameglio et Codogno.

M. de Maillebois cependant, tout en se retirant sur Casal-Pusterlengo, ne voulut pas abandonner le Lambro et laissa sur les bords de cette rivière M. de Mirepoix.

De leur côté, les Espagnols étendirent leurs détachements au loin du côté du nord et de l'ouest, dans l'intention de se procurer des vivres. Ils chassèrent au delà de l'Adda tous les postes établis par l'ennemi dans l'angle formé par cette rivière et le Pô vers leur confluent, et occupèrent le pays; ils envoyèrent une forte colonne sur Lodi pour réquisitionner les habitants et tirer des subsistances

tant du Lodesan que du Cremasque et mieux du Brescian. M. de Crussol, avec un détachement français, fut chargé de soutenir cette colonne.

Une armée réduite à 25,000 hommes (en dehors des garnisons de Plaisance et de Tortone), affamée et presque cernée par un ennemi fort de 50,000 combattants, par suite de l'arrivée des 10,000 hommes de renfort; toutes nos conquêtes perdues, la couronne de don Philippe compromise : telle était la situation en Italie, lorsqu'un événement imprévu amena encore des complications funestes et précipita nos revers.

Le 9, le roi d'Espagne Philippe V mourut d'apoplexie, laissant le trône à son fils aîné Ferdinand. Le vieux roi (1) avait pris à cœur l'établissement de son troisième fils, l'infant don Philippe, en Italie, et avait largement fait contribuer ses troupes à la guerre entreprise en faveur de ce jeune prince. Dès son avènement, Ferdinand VI déclara publiquement qu'il tiendrait en tous points les engagements pris par le roi son père, ne changerait rien à la conduite des affaires en Italie, et soutiendrait énergiquement la cause de son frère cadet. Il en donna même l'assurance formelle à M. le maréchal duc de Noailles, notre ambassadeur extraordinaire à Madrid. Ces promesses ne furent pas tenues, et l'on s'aperçut bientôt à l'armée du changement survenu à Madrid. Non seulement aucun renfort n'arriva d'Espagne, mais encore on apprit plus tard qu'à partir de ce moment, des ordres secrets avaient été donnés pour que l'armée entière revînt en arrière, et désertât la lutte dès qu'elle aurait été dégagée.

Le cabinet de Versailles, au contraire, redoublait alors d'efforts et de sacrifices. A peine la nouvelle de l'insuccès de la bataille livrée sous Plaisance, le 26 juin, lui était-elle parvenue, que, par ordre du roi, partait de Franche-Comté un renfort de 10 B., dont 3 B. et 8 E. tirés de l'Alsace. Toutes ces troupes se dirigeaient à la hâte sur le Dauphiné, la Provence et le comté de Nice, où l'on espérait réunir bientôt une trentaine de B. et autant d'E., la plus

(1) Philippe V, roi d'Espagne. Ce prince, sur la fin de ses jours, était devenu bizarre et misanthrope. Gouverné par la reine, il gémissait quelquefois de son esclavage, bien que soutenu par la religion. La reine l'avait contraint à ruiner l'Espagne d'hommes et d'argent pour conquérir en Italie des possessions qu'elle ne put jamais obtenir.

grande partie destinée à franchir le Var, à marcher par la côte de Gênes et à rouvrir de vive force la communication avec l'armée de M. le maréchal de Maillebois. Ce dernier, séparé de M. de Maulevrier par les troupes du roi de Sardaigne, trouvait cependant encore moyen de lui expédier des courriers porteurs de ses instructions. Au milieu de ses autres préoccupations, il ne cessait de veiller à ce que toutes les tentatives des Piémontais sur le littoral de Gênes, notre seule ligne de retraite possible, fussent déjouées. Ceux-ci faisaient tous leurs efforts pour rompre la chaîne de nos postes sur les Apennins; ils apparaissaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et nous créaient des alarmes continuelles. Cependant l'ennemi ne put entamer notre position et fut constamment tenu en respect depuis la Bocchetta jusqu'à Tende.

Le 13 juillet, les Piémontais, avancés jusqu'à Dolce-Acqua, attaquaient ce poste, s'emparaient de la ville et assiégeaient le château. M. de Pereuse reçut l'ordre de les refouler avec 1 B. à San-Remo; il se mit à sa tête le 20 juillet, dès que M. de Maulevrier lui en eut envoyé de Nice un second pour garder San-Remo en son absence, et se porta sur Dolce-Acqua, où les Barbets s'étaient solidement retranchés. Le château tenait encore; M. de Pereuse se jeta sur les troupes qui l'investissaient, les mit en déroute complète et les rejeta avec de grandes pertes sur Laorgio.

En même temps qu'ils s'étaient portés sur Dolce-Acqua, les Piémontais dirigeaient une attaque encore plus sérieuse sur notre poste de Finale : l'ennemi paraissait à Melogno et San-Giacomo. M. de Maulevrier porta en toute hâte, du comté de Nice, 6 B. nouvellement arrivés, aux ordres de M. du Barail du côté de Gênes. M. du Barail arriva, le 17 juillet, à Savone et y prit position; sa présence seule en imposa aux Piémontais, qui regagnèrent les vallées de la Bormida. Les jours suivants, les Génois postés à la Bocchetta, qui gardaient la route d'Ovada à Voltri, remportèrent un brillant avantage à Ronciglione, où l'ennemi voulait s'établir, lui tuèrent 600 hommes et lui firent de nombreux prisonniers, parmi lesquels le marquis de Balisaire, le chef de l'expédition. Du côté d'Albenga, un détachement français, commandé par M. de Verlhac, se distingua également en repoussant de Zucarello un corps de Barbets qu'il reconduisit en désordre jusqu'au delà de la crête des montagnes. La tâche confiée à M. de Maulevrier devenait ainsi de jour en

jour plus difficile; du reste, l'arrivée successive des B. de renfort portait ses troupes à un effectif hors de rapport avec son grade, car la plupart étaient destinés, dans la pensée de M. le maréchal, à prendre l'offensive vers la Bocchetta pour lui ouvrir le chemin de la France. Il leur fallait des chefs; M. de Maillebois n'hésita pas à se priver de MM. de Mirepoix et de Grammont pour les envoyer vers Savone et Oneille. Ces deux officiers généraux, munis des instructions du maréchal, quittèrent l'armée le 23, et se dirigèrent par l'État Vénitien, le Bolonais, Lucques et Gênes sur les points occupés par les troupes dont ils devaient prendre le commandement.

Après leur départ, l'armée allait être resserrée de plus en plus. Déjà, depuis le 15, l'ennemi occupait une position plus menaçante.

Les Autrichiens, à Pizzighetone, s'étaient portés plus au nord vers Formigara; un autre corps s'était avancé à Grotta-d'Adda. Le général Nadasti restait à Ponte-Nura. Le reste de l'armée de M. de Lichtenstein, formant deux corps aux ordres de MM. de Braun et de Botta, s'était avancé dans la direction de l'est en tournant Plaisance par le sud. M. de Botta occupait la rive droite de la Trebbia; M. de Braun, la rive gauche, donnant la main aux Piémontais. Ceux-ci avaient alors étendu leur droite jusqu'à San-Nicolo, de manière à masquer M. de Braun; leur centre était à Castel-San-Giovanni avec le quartier général, et en face de leur gauche, établie à Stradella, ils avaient jeté deux ponts sur le Pô en aval du confluent de l'Ollona. Il était aisé de prévoir, d'après ces dispositions, que M. de Braun passerait à couvert des Piémontais vers l'Ollona et se présenterait en face de nous sur le Lambro. L'armée espagnole ne sortit pas néanmoins de son inaction.

Enfin le 25, M. de Braun était devant nous sur la rive gauche du Pô. Après avoir renforcé les troupes vers Pizzighetone, après avoir fait avancer le corps de 20,000 hommes de M. de Botta jusqu'en vue de Plaisance, de manière à serrer de près cette place, M. de Braun, qui venait de prendre le commandement en chef des Autrichiens et de succéder à M. de Lichtenstein, tombé malade et retiré à Mantoue, avait franchi le Pô sur les ponts jetés près de l'Ollona par les Piémontais et s'était porté sur San-Christina.

L'infant lève aussitôt les camps de Castel-Pusterlengo et de Co-

dogno, et marche avec toutes ses troupes sur le Lambro, à l'exception du corps de M. de Pignatelli (14 B. et 12 E.), resté à Malléo pour garder l'Adda. L'armée prit position à Orio, poste fort important et où l'on pouvait sans crainte attendre l'ennemi; nos avant-postes se portèrent au delà du Lambro. L'un de ces avant-postes, aux ordres de M. de Mailly, occupait Chignolo. M. de Braun essaya de le surprendre et de l'enlever, et, dans cette intention, l'attaqua le 25 au soir. M. de Mailly résista avec énergie; il allait être accablé quand il fut renforcé, vers 10 heures du soir, par les grenadiers de tous les régiments français, envoyés en toute hâte par le maréchal et bientôt suivis du reste de l'armée. L'ennemi, après un engagement de toute la nuit, se replia sur San-Christina.

M. de Maillebois alors reprit sa position d'Orio, et, chargé de veiller à la garde du Lambro depuis San-Colombano jusqu'à son embouchure, renforça le poste de Chignolo, occupant ceux d'Alberano et de Corte. Les Espagnols s'établirent le long du Pô entre San-Andrea et Castellina pour observer les mouvements du roi de Sardaigne, qui, dans l'intention sans doute de nous tromper, montrait beaucoup de troupes vers Quartazzola et semblait franchir le Pô sur notre gauche.

Tel n'était pas son dessein; après cette démonstration sur sa droite, il rassembla ses troupes au centre, leva son camp le 1er août, franchit le Pô à hauteur de Parpanèse, campa le 2 à la Piève de Porto-Morone, et joignit le 3 les Autrichiens à San-Christina.

Le lendemain, le roi de Sardaigne et M. de Braun marchèrent avec leurs troupes sur San-Angelo; leur intention était de passer le Lambro, de nous déborder par leur gauche et de nous resserrer ainsi de plus en plus dans la région entre l'Adda et le Lambro, où nous luttions déjà contre la faim et où, dans leur opinion, un désastre nous attendait.

Les prévisions de M. de Maillebois se trouvaient malheureusement confirmées : l'hésitation des Espagnols à marcher sur Pavie, alors que la route était à peu près libre, et leur obstination à se maintenir autour de Plaisance n'avaient abouti qu'à fermer davantage le cercle qui nous étreignait. A présent, pour le rompre, un coup de vigueur devenait bien plus difficile, bien plus périlleux qu'il ne l'eût été un mois auparavant; mais, sous peine de capituler ou de périr de faim, l'hésitation n'était plus permise.

M. le maréchal de Maillebois, le 5 août, à la nouvelle de la marche de l'ennemi sur San-Angelo, renouvela ses instances auprès de l'infant pour enfin sortir de l'inaction. Il réussit à l'amener à ses vues. L'entourage de ce prince et le comte de Gages lui-même, un moment seulement favorable au projet de regagner Tortone, mais qui n'avait pas tardé à se réconcilier avec le parti anti-français, s'élevèrent très vivement contre cette résolution, soit par aveuglement, soit dans un dessein secret, et cherchèrent à faire prévaloir encore la nécessité de ne pas abandonner Plaisance. Alors le maréchal exprima d'une manière si évidente le danger d'une telle résolution, que l'infant n'hésita plus.

Un conseil de guerre du 17 août avisa aux moyens de percer la ligne ennemie et de conduire la retraite jusqu'à Tortone. Le maréchal fit remarquer que, le roi de Sardaigne et M. de Braun ayant passé sur la rive gauche du Pô, M. de Botta sous Plaisance derrière la Trebbia, c'était entre eux que se trouvait le point faible de la ligne d'investissement; entre San-Nicolo et Stradella se tenaient quelques Piémontais faciles à culbuter, et une fois entre le Pô et le Tidone, il serait possible, en défendant ces deux rivières, de faire filer l'armée sur la grande route de Castel-San-Giovanni. Son avis prévalut : en conséquence, on repasserait sur la rive droite du Pô vers l'embouchure du Lambro, et le mouvement commencerait le 8 au soir. Tous les détachements sont immédiatement ralliés. M. de Pignatelli, à Malléo, évacue les bords de l'Adda et rejoint les Espagnols. M. de Crussol, à Lodi; M. de Mailly, à la Madona del Monte avec la brigade de Poitou et deux détachements espagnols campés à San-Colombano et dans les environs, reçurent l'ordre d'évacuer leurs positions et de se concentrer. L'ensemble de leurs forces est sous les ordres de M. de Campo-Santo, chargé de l'arrière-garde et de contenir, pendant le passage du Pô, les ennemis postés à San-Angelo. M. de la Chetardie fut chargé de l'avant-garde; il devait, après avoir franchi le Pô, s'étendre le long du Tidone et couvrir la gauche de l'armée. M. de Monteynard, en même temps, couvrirait la droite et marcherait le long du Pô sur Parpanèse. Un autre détachement espagnol, dirigé droit sur Castel-San-Giovanni, balayerait les postes piémontais devant lui.

Le 8, à l'entrée de la nuit, M. de la Chetardie déboucha de San-

Andréa et longea la rive gauche du Lambro jusqu'au Pô, tandis que M. de Monteynard (1), parti d'Albérano, descendait la rive droite. Des barques, réunies près de l'embouchure de cette rivière, transportèrent nos troupes pendant toute la nuit. Le 9, à la pointe du jour, le débarquement était terminé ; il avait eu lieu sans que l'ennemi eût opposé une grande résistance.

On s'occupa tout de suite de jeter trois ponts sur le Pô et cette opération, protégée par nos avant-gardes qui avaient aussitôt garni les bords du Pô et du Tidone, ne fut pas entravée. L'un fut achevé vers 5 heures du matin, un autre vers 7 heures, le troisième, remonté de Plaisance, vers midi ; de sorte que l'armée, suivie de tous ses équipages, passa facilement dans la journée et la nuit suivante. M. de la Chetardie, après avoir fait brûler le pont des ennemis sur le Tidone vers le confluent de cette rivière, avait pu avec ses troupes couvrir le pays jusqu'à Verato, mais sans s'étendre au delà. M. de Pignatelli, qui avait passé l'un des premiers après lui, reçut ordre d'aller prendre position au delà de M. de la Chetardie, de former un rideau depuis Verato jusqu'à Ponte-Tidone et de barrer la grande route de Plaisance à Tortone, dite en cet endroit Strada-Romera. L'armée, pendant ce temps, achevait de défiler, et les troupes, s'avançant de plus en plus, bordaient successivement le Tidone en arrière de MM. de la Chetardie et de Pignatelli, pendant que l'artillerie et les équipages se dirigeaient sur Semot.

M. de Monteynard occupait Parpanèse. Le détachement espagnol du centre était aussi arrivé sans encombre à Castel-Giovanni. Telle était la situation le 9 au soir; ordre fut donné de se remettre en route le 10, dès la pointe du jour. Comme le général Botta n'avait encore fait aucun mouvement, on put penser dès lors que tout se réduirait à une affaire d'arrière-garde.

Cependant celui-ci venait d'exécuter une marche de nuit et s'était avancé jusqu'à Rottofredo. Il envoya, dès le 10 au matin, reconnaître notre position, et, voyant que la droite de M. de Pignatelli ne touchait pas à la Strada-Romera, il porta ses efforts de ce côté, pour se ren-

(1) De Monteynard (marquis), lieutenant à Royal-Vaisseaux, en 1728. A l'armée du Rhin en 1743, suit le comte de Ségur, qui s'avance jusqu'à Donauworth au-devant de l'armée de Bavière ; puis nommé en août à l'armée d'Italie, comme aide-maréchal des logis.

dre maître de la chaussée et couper notre marche sur Castel-San-Giovanni. L'attaque commença à 8 heures du matin. M. de Pignatelli, voyant s'avancer les colonnes ennemies, fit occuper par ses grenadiers un petit rideau placé dans une anse du Tidone et qui dominait l'autre rive. Le feu des grenadiers espagnols arrêta un moment l'ennemi. M. de Chevert, envoyé à la hâte par M. de Maillebois alors à Semot avec l'infant, apporta l'ordre de tenir bon et prit avec M. de Pignatelli les dispositions que commandait la situation.

En ce moment les 2 brigades d'Anjou et des gardes lorraines étaient en marche sur Castel-San-Giovanni, allongées sur la chaussée et à proximité de Ponte-Tidone, M. de Senneterre à leur tête. Il fit faire demi-tour à ses troupes et se porta résolument au secours de M. de Pignatelli; il s'établit à sa droite de façon à couvrir la Strada-Romera, plaça les piquets des gardes lorraines sur la chaussée et dans les cassines à droite et à gauche, et établit la brigade d'Anjou, aux ordres de MM. de Larnage et de Saulx à sa gauche, de manière à se lier avec les Espagnols : elle prit position derrière une haie d'où elle fit à couvert un feu meurtrier sur les assaillants. Le premier effort de ces 2 brigades obligea l'ennemi à repasser le Tidone en désordre. La cavalerie espagnole, en position entre M. de Larnage et M. de Pignatelli, contribua aussi à ce succès. Soutenue par 1 E. du régiment Dauphin-cavalerie et par les régiments de dragons espagnols (la Reine et Sagonte), elle fournit à notre gauche une charge brillante, dans laquelle le régiment de dragons autrichiens de Savoie fut enveloppé, taillé en pièces et perdit un étendard.

M. de Botta rallie ses troupes, les reforme et les lance de nouveau au delà du Tidone sur la grande chaussée et à l'attaque des cassines qu'occupaient toujours les piquets des gardes lorraines. Ceux-ci commencèrent à plier. M. de Senneterre, sentant toute l'importance de la position, fit alors entrer en ligne la brigade des gardes lorraines aux ordres de M. de Vigier. Cette brigade reprit les cassines l'épée à la main et se soutint avec la dernière énergie contre un ennemi bien supérieur en nombre. Appuyée à sa droite par les piquets de la brigade des gardes espagnoles, dirigés en toute hâte, avec du canon, sur ce point où l'ennemi concentrait tous ses efforts, elle ne recula point. Quand enfin le feu de l'ennemi, devenu de plus en plus violent, eut forcé les gardes espagnoles à céder le

terrain et à découvrir notre droite, elle dut se replier sur sa première position. Ce mouvement en arrière eut lieu, du reste, en bon ordre, toujours soutenu par la brigade d'Anjou, qui à sa gauche la protégeait de ses feux.

L'ennemi continuait à s'avancer à la suite de la brigade des gardes lorraines, qu'on dut encore ramener un peu en arrière. M. de Cornillon, major général, fit alors changer de front à la moitié de la brigade d'Anjou, commandée par M. des Cars, qui, faisant subitement face à droite, prit d'écharpe la colonne ennemie et l'arrêta. Une charge de 3 E. de cavalerie espagnole la força même à reculer et à venir se mettre sous la protection de sa cavalerie et sur la même ligne.

La brigade des gardes lorraines, ainsi dégagée, reprit la position qu'elle avait perdue, et même se porta en avant à l'attaque d'une batterie : elle devait être appuyée par la cavalerie espagnole; celle-ci, ébranlée par le feu de l'ennemi, n'ayant pu se soutenir, se trouva découverte et fut obligée de se replier. Toute la ligne de cavalerie autrichienne se jeta sur elle pendant sa retraite, et, après une décharge très vive, la culbuta, lui enleva des prisonniers et plusieurs drapeaux.

Cependant notre brigade se rallia et tint encore en respect l'ennemi; elle était épuisée. Il était nécessaire de la relever : on envoya à sa place la brigade des gardes espagnoles et un détachement français aux ordres de M. Poulmet, lieutenant-colonel de Foix. La cavalerie française, jusque-là restée en réserve, avança également, aux ordres de M. d'Argouges, pour soutenir la cavalerie espagnole qui avait faibli. M. de Vogué, maréchal général des logis de la cavalerie, à peine arrivé en face de l'ennemi, s'élança à la tête de 1 E. du régiment Dauphin et de 2 E. du régiment de la Viefville, et par une charge brillante arrêta le mouvement en avant des Autrichiens, obligés alors de se replier et de se mettre à couvert derrière des haies.

Notre cavalerie s'établit sur deux lignes en arrière de l'infanterie et resta ferme dans cette position, souffrant beaucoup du feu du canon et de la mousqueterie. Son attitude en imposa à l'ennemi et permit à plusieurs reprises aux gardes espagnoles et à leur cavalerie, ramenées, de se rallier et de se reformer derrière elle; mais l'ennemi ne montra plus dès lors aucun mouvement en avant. Cet

heureux résultat appartient aux habiles dispositions de M. d'Argouges.

Les régiments des Cars, Royal-Piémont et la Viefville se distinguèrent particulièrement; la brigade d'Anjou eut également une conduite au-dessus de tout éloge, ainsi que la brigade des gardes lorraines, fort éprouvée, sur laquelle avait porté presque toute la lutte.

Pendant que cela se passait à notre droite, M. le prince de Beauvau avait occupé le château de Verato pour couvrir notre centre, déployé ses troupes, et s'était présenté si résolument à l'ennemi que celui-ci n'osa l'attaquer.

A notre gauche, M. de la Chetardie, à la tête de la brigade de la Reine et du régiment de Dauphin-dragons, jugeant, par le peu d'Autrichiens qui étaient en face de lui, que tout l'effort des ennemis se portait sur notre droite, s'était rapproché avec son infanterie de Verato, ne laissant sur le Tidone, au delà de ce village, que ses dragons, avait rejoint M. le prince de Beauvau, et ils s'étaient portés ensemble à la gauche de M. de Pignatelli. Celui-ci, renforcé par les gardes wallonnes et les grenadiers provinciaux, et ayant derrière lui les 3 B. du régiment de Vigier, pouvait faire le plus grand mal à l'ennemi; il n'osa pas ou, plutôt, ne voulut pas s'engager à fond, comme le lui proposait M. de la Chetardie, qui voulait marcher à la baïonnette sur les Autrichiens. Réduit à ses seules troupes, M. de la Chetardie ne pouvait plus sans témérité exécuter seul une charge qui eût été décisive; il se borna à faire un feu nourri et incessant sur l'ennemi qu'il avait en tête et qui, du reste, plia bientôt, étant pris en flanc par le régiment de Vigier, que M. de Cornillon avait dirigé lui-même et amené en ligne. Les Espagnols restèrent spectateurs impassibles de la lutte; malgré cette défection, le champ de bataille nous resta.

A deux heures de l'après-midi, l'artillerie et les équipages ayant fini de défiler, la retraite est alors ordonnée. Les troupes s'allongèrent sur la route de Castel-San-Giovanni, et M. de la Chetardie, avec les gardes espagnoles et la brigade de la Reine, forma l'arrière-garde. Il couvrit la grande chaussée avec son aile gauche, commandée par M. le prince de Beauvau. La retraite eut lieu dans le plus bel ordre et avec un sang-froid remarquable, ses troupes se retournant à chaque instant contre l'ennemi, se formant derrière

toutes les haies et tous les fossés, et tirant avec à-propos dès qu'une colonne les pressait. Sa belle contenance en imposa aux Autrichiens, qui n'osèrent le poursuivre.

En même temps qu'il évacuait Verato et Ponte-Tidone, M. de Castelar y arrivait. Cet officier général avait quitté Plaisance la veille avec ses troupes, longeant la rive gauche du Pô et repassant ce fleuve au pont de San-Andréa, et rejoint l'armée sur le Tidone. Il prit position sur le terrain où les Français avaient si glorieusement lutté et se maintint jusqu'au soir en présence des Autrichiens, qui repassèrent le Tidone. A la nuit, il décampa et se dirigea sur Stradella, suivi par M. de Campo-Santo, qui avec son corps, employé pendant toute la journée à surveiller le Pô, au delà duquel se trouvaient le roi de Sardaigne et M. de Braun, forma l'extrême arrière-garde. Les dernières troupes arrivèrent dans la nuit à Stradella. On campa à hauteur de cette ville, face au Tidone, la droite à la montagne, la gauche au Pô. M. de Campo-Santo s'établit à Castel-San-Giovanni. L'armée était sauvée.

Jamais action de guerre n'eut lieu avec plus d'audace et de célérité que ce passage du Pô exécuté en vingt-quatre heures, sur trois ponts seulement, par une armée de 25,000 hommes suivie d'une quantité énorme de chariots que, malgré les défenses faites, les Espagnols ne voulurent pas abandonner, et par une nombreuse artillerie de tout calibre, dont M. de Castelar ne se sépara pas en évacuant Plaisance. Jamais non plus bataille ne fut plus honorable pour le drapeau français que le combat du Tidone avec le passage du Pô, car 3 de nos brigades d'infanterie et 2 de cavalerie soutinrent presque seules tout l'effort de cette journée, d'autant plus glorieuse qu'elle amena définitivement le salut de l'armée.

M. de Maillebois dépêcha M. de Vogué pour porter au roi la nouvelle de cette victoire, célébrée par un *Te Deum* à l'armée; de leur côté, les ennemis, cherchant à s'attribuer les honneurs de la journée, puisqu'on leur avait abandonné le terrain, firent chanter également un *Te Deum* sur le champ de bataille, où ils étaient revenus quelque temps après notre retraite pour enterrer leurs morts (1).

(1) Nous perdîmes dans cette action de M. de Blois, brigadier de cavalerie, tué. Parmi les blessés, nous comptions : M. le comte de Cossé, maréchal de camp; le chevalier de Baltazzar, brigadier; le chevalier de Grolier, colonel du régiment de

Le 11, lendemain de la bataille du Tidone, les armées restèrent immobiles; notre artillerie et nos équipages seuls se mirent en route sur Tortone.

Le 12, avant le jour, l'infant et M. de Maillebois quittèrent Stradella, conduisant leurs troupes sur trois colonnes à Voghera. M. de Campo-Santo se replia également de Castel-San-Giovanni d'abord sur Stradella, où il prit position de manière à couvrir la marche de nos malades et de nos convalescents, et ensuite sur Casteggio, où il campa le 12, et sur Voghera, où il rejoignit l'infant le lendemain, sans avoir eu, depuis le jour de la bataille, à tirer un coup de fusil.

Le 14, M. de la Mina arrive inopinément à l'armée. Cet officier général venait de Madrid, envoyé par le roi Ferdinand pour remplacer le comte de Gages dans le commandement des troupes espagnoles en Italie. M. de Gages était trop partisan de l'infant pour ins-

Foix; M. de Stuart, lieutenant-colonel d'Anjou, et le chevalier de Rochechouart, major du même régiment.

Régiment d'Anjou. — *Officiers tués :* de Cartigné; *blessés :* MM. Favols, Lachaise, Labalmondière, Cabanne, Laroque, Bonnissant, de Caulet, Calonnard. *Soldats morts :* 245; *blessés :* 108. — A perdu deux drapeaux.

La Reine. — *Officier tué :* de Bonnefond. *Soldats morts :* 392; *blessés :* 331.

Gardes lorraines. — *Officier tué :* Rainaud; *blessés :* de Tonnay, Beauvais, Guainoud, Lavaud, Launay, de Bast, Laval, Balanaud, d'Aubigny, Florac, la Carbonnière, Dauvay; *prisonniers :* MM. Dulac, Marcon, Preville, Saint-Lambert, Reinac, Dumeny, le chevalier de Saint-Rome. *Soldats morts :* 280; *blessés :* 187.

Vigier. — *Officiers tués :* MM. de Calame, Lebrun, de Montany; *blessés :* Eggemberg, Terteman, Girardin, Bruner, Levillard, Schutz, Petters, Dafflond. *Soldats morts :* 360; *blessés :* 179; *prisonniers :* 73.

Tournaisis. — *Officiers blessés :* MM. Dalcouf, de Richebourg. *Soldats morts :* 40; *blessés :* 10.

Foix. — *Officiers tués :* MM. de Massougne, de Montaulieu; *blessés :* Bastard, de Ville, de la Valtière. *Soldats morts :* 60; *blessés :* 39.

L'Ile de France. — *Officier tué :* de Vassal; *blessés :* Bourbonne, Cabanne, Pilier, Lostande, Saint-Vincent, Lecointre, le chevalier de Ponte, Fournil, Launay. *Soldats morts :* 102; *blessés :* 52.

Beauce. — *Officiers morts :* MM. Sainte-Marie, Rochemonteils, de Seilhac; *blessés :* de la Combe, de la Mirandole, de Seillac, le chevalier de Besson. *Soldats morts :* 152; *blessés :* 87.

Périgord. — *Officiers tués :* MM. Rochefort, Kraillon, Mercadier; *blessés :* Saint-Hilaire, de la Beaumette, Boisville. *Soldats morts :* 61; *blessés :* 59.

Auxerrois. — *Officiers tués :* MM. Fontenay, Rochebrune; *blessés :* de Guy, Labourguière, Paris, Lacger. *Soldats morts :* 62; *blessés :* 15.

Guyenne. — *Officier blessé :* M. de Puysigneux, colonel, blessé très grièvement.

pirer confiance au roi dans l'exécution de ses projets; il resta néanmoins à l'armée, employé en sous-ordre. Quant à M. de Castelar, l'âme du parti qui voulait à tout prix donner un trône à don Philippe et désirait toujours la guerre à outrance, il fut rappelé à Madrid, ayant, du reste, bien mérité cette disgrâce par ses fautes militaires et son caractère jaloux.

Le marquis de la Mina arrivait porteur des instructions secrètes du roi Ferdinand lui prescrivant, dès à présent, de prendre à la guerre une part de jour en jour moins active, et de s'arranger de manière à retirer peu à peu les troupes d'Italie. Aussi poli en apparence que M. le comte de Gages, expérimenté et plus dissimulé encore que M. le comte de Castelar, il commença par déclarer que ses instructions le portaient à soutenir énergiquement la cause de don Philippe et à ne rien négliger pour lui procurer un établissement en Italie, mais il ne prit aucune disposition de nature à affirmer la sincérité de ses déclarations; au contraire, tous ses actes démentirent bientôt ses paroles.

Cavalerie-Royal-Piémont. — *Officiers tués :* MM. de Goyon, Touron; *blessés :* Lefranc, de Guisy, des Plaines, de Brantes, Mesplex.

Dauphin. — *Officiers tués :* MM. de Monchal, de Cottet; *blessés :* Charles, Loys.

La Vieuville. — *Officiers blessés :* MM. de la Vieuville, de Champagnols, Darcy, Davignaux, de Beaufort, Lenoir, de Faudoas, de Caumont, de Brues, de la Souche, de Chamblain.

La Rochefoucault. — *Officiers blessés :* MM. de Vernouillet, des Noyers.

Des Cars. — *Officiers tués :* MM. de la Salle, le chevalier de Laive; *blessés :* de Londais, de Charlon.

Du côté des Espagnols, M. de Candel, lieutenant général, fut tué, et M. le comte de Seyvas blessé.

Le nombre des soldats des deux nations tués ou blessés fut d'environ 3,000 hommes; les pertes des ennemis s'élevèrent à peu près au double. Le général Bernklau fut tué, les généraux Pallavicini et Serbelloni blessés.

CHAPITRE V.

Campagne de Provence. — Insurrection a Gênes.

Août 1.5 et 16. M. de la Mina remplace M. de Gages, et est joint par M. de Mirepoix. — 18. L'armée française en marche le long de la Scrivia, côtoie l'ennemi dans sa marche sur Novi, arrive dans la nuit à Serravalle. — 19. A Gavi. — 20. Joint l'armée espagnole à Ottaggio. — 22. M. de Mirepoix à Savone. — 23. L'armée française campe à Ponte-Decimo. — 24. Prise de Serravalle par l'ennemi. Une partie de l'armée autrichienne (général Botta) occupe les environs de Tortone avec la cavalerie piémontaise. M. de Braun entre Gavi et Novi. M. de Nadasti occupe Voltaggio. Le roi de Sardaigne de sa personne à Acqui. — 29. Les troupes s'allongent depuis Voltri jusqu'à Oneille.

Septembre. 1er. La cavalerie française en marche pour le comté de Nice. — 2. L'ennemi attaque la Bocchetta, nous nous replions sur le camp de Ponte-Decimo. — 3. L'armée française à Voltri. — 4 et 5. A Savone. — 6. A Finale. Le roi de Sardaigne rassemble ses troupes et campe à Cairo. — 9 et 10. Les postes de Saint-Pantaléon et de la Piétra, attaqués par les Autrichiens, se replient sur Finale. Notre armée à Loano, près Albenga. — 16. A Porto-Maurizio. — 18. A San-Rémo. — 23. A Vintimille. — 26. Une partie de l'armée à Menton, le reste forme une ligne jusqu'à Vintimille et Sospello. Une partie de l'armée espagnole à Menton. — 27. Le gros de l'armée française et espagnole dans le bassin de Nice. M. de Maulevrier reste à Monaco. M. de Marcieu, commandant en Dauphiné, sous le fort Barraux. — 29. La tête de l'armée piémontaise s'avance à la pointe de la Bordighera. Les Anglais débarquent de l'artillerie pour le siége de Vintimille. — 30. M. de Maulevrier s'avance sur Menton pour soutenir Vintimille. Sospello attaqué; M. de Campo-Santo l'abandonne, se retire à Lescarène. L'armée piémontaise à Bordighera.

Octobre. 5. Attaque des Piémontais; nos troupes se replient sur Vintimille. M. de Pereuse abandonne la ville, se retire à Menton. M. de Maulevrier quitte ce poste et se replie sur la Turbie. — 5 au 7. L'avant-garde piémontaise occupe Menton et les postes abandonnés par les Français et les Espagnols. S'approche de Monaco. — 8. Notre armée prend une nouvelle position. — 10. Les Piémontais à Bévéra. — 11. A Menton. Le roi occupe les hauteurs de Gorbio et de Sainte-Agnès. Le corps resté à Menton s'avance à Lescarène. — 16. Les Piémontais attaquent le château de Vintimille. Prise de Tortone par les Autrichiens. — 17. L'armée combinée passe le Var, campe, la droite à la mer, la gauche au Broc. On détruit la partie du pont du Var qui touche au comté de Nice. Les bords du Var sont retranchés. — 29. Espagnols embarqués à Antibes pour passer dans le

royaume de Naples. — 30. Marche des Autrichiens sur le Montferrat et vers le comté de Nice.

Novembre. Les Autrichiens arrivent successivement dans le comté de Nice. — 5. L'infant d'Antibes à Aix. — 7. Les Espagnols se séparent de l'armée française. — 8. Notre armée abandonne Cagne pour le Biot, entre Cannes et Antibes. Les Espagnols continuent leur marche en cinq divisions par Fréjus et le Luc. — 11. M. de Braun s'embarque à Gênes pour le comté de Nice. M. de Botta commande les troupes restées à Gênes et les cantonne dans les faubourgs. — 13. L'armée française à Grasse. — 17. Pont jeté par les Piémontais sur le Var, vis-à-vis Saint-Laurent. — 21. M. de Maillebois quitte l'armée, remet le commandement au chevalier de Belle-Isle, en attendant l'arrivée du maréchal son frère. — 24. La 1re division espagnole à Tarascon. L'infant suspend la marche des autres divisions, les cantonne depuis Tarascon jusqu'à Aix. — 26. Le maréchal de Belle-Isle part de Lyon, joint l'infant au pont du Saint-Esprit. — 27. La tête des renforts français passe le Rhône, arrive à Tarascon. — 30. Les ennemis passent le Var. M. de Maulevrier abandonne Saint-Laurent, se replie sur M. de Mirepoix, campe avec lui à Bar et à Chaloneuf, derrière le Loup.

Décembre. 1er. L'armée française sous Tournon; M. de Mirepoix à la Napoule. Le roi de Sardaigne malade à Nice. L'armée passe le Var. — 3. Le maréchal joint l'armée à Tournon. — 4. M. de Mirepoix occupe le pont de la Siagne. — 5. Révolution dans Gênes. Les troupes autrichiennes attaquées par les bourgeois. — 7. Sont chassées de quelques postes de la ville. — 8. L'armée française à Lorgnes. M. de Puisigneux replie les postes du haut Var. — 9. Les Autrichiens, entièrement chassés de la ville, se retirent à Saint-Pierre d'Arène. — 10. L'armée française se replie sur le Luc et y campe. M. de Mirepoix à Vidauban, occupe Roquebrune. M. de Puisigneux s'éloigne de Castellane. — 11. Les Autrichiens se retirent sur Novi, attaqués et battus par les Génois. — 14. L'ennemi attaque Draguignan. M. de Crussol l'abandonne, se retire à Lorgnes. — 15. M. de Botta à Novi, cantonne ses troupes dans les environs et à Gavi. Les Génois restent maîtres de la Bocchetta. — 16. Les corps restés au Muy et à Trans repassent l'Argens et joignent l'armée. — 17. M. de la Mina se replie sur Saint-Maximin. — 18. Le gros de l'armée au Puget. — 20. Premier renfort français, les autres divisions arrivent successivement. — 22. Des troupes du premier renfort à Roquevaire. — 24. M. de Larnage détaché. — 25. Brignoles abandonné. — 26. M. d'Orméa attaque Moustiers, est repoussé. — 28. M. de Chevert détaché. — 30. Une division de l'armée espagnole retourne à Brignoles.

Le 15, dès le lendemain de son arrivée, M. de Mirepoix insinua que sa position de Voghera n'était pas tenable et qu'on aurait plus de sécurité sous Tortone. M. de Maillebois en demeura d'accord avec lui; son avis était même de pousser plus loin, gagner Novi et se rapprocher ainsi de nos communications de manière à mieux les couvrir et à protéger la marche des détachements en route pour nous rejoindre.

On campa, le 15 au soir, sous Tortone et on s'y établit. Le lendemain, arriva le premier renfort, un corps de 12 B. (6 français, 2 espagnols, 4 génois) que M. de Mirepoix amenait par la Bocchetta; parti de Gênes le 13 août, à Voltaggio le 14, il avait campé le 15 en vue de Serravalle, y laissant une garnison. Le projet du maréchal, de continuer la retraite au delà de Tortone, rentrait parfaitement dans les vues secrètes de M. de la Mina; mais celui-ci, sûr d'arriver à ses fins, lui opposait en apparence une certaine résistance afin de mieux dissimuler ses véritables desseins. Il se laissa enfin arracher la promesse d'envoyer un détachement occuper Novi et d'y conduire ensuite l'armée.

Le 18, en effet, M. de la Ferrière prit les devants avec une colonne espagnole et se porta sur Novi, dont il s'empara. L'armée devait partir le lendemain, quand dans la journée on apprit que les ennemis, prenant par les montagnes, marchaient, de leur côté, directement sur Novi et cherchaient à nous y précéder, leur flanc droit couvert par des troupes légères portées sur la Scrivia entre Tortone et Serravalle.

Sur-le-champ Tortone est évacué, avec garnison laissée dans le château. On remonta ensuite la rive gauche de la Scrivia, s'avançant parallèlement à la route suivie par l'ennemi. On arriva le soir vers Novi. M. de Maillebois voulait s'y tenir et ne pas dépasser ce point; M. de la Mina, sans le consulter, avait déjà dirigé l'infant sur Gavi, ainsi que son artillerie et sa cavalerie; M. de la Ferrière, de son côté, abandonnait précipitamment Novi, malgré les représentations de MM. de Monteynard et de Bouvret, chargés de l'accompagner pour y préparer l'installation de l'armée française, et qui restèrent stupéfaits en voyant le général espagnol déserter avec son détachement le poste confié à sa garde. La retraite sur Gavi est continuée ; l'armée française d'arrière-garde ne fut, du reste, pas attaquée et rejoignit les Espagnols le 19 août. M. le maréchal pensait qu'au moins on ne dépasserait pas Gavi dans cette retraite inquiétante, dont il commençait à soupçonner le véritable motif. Il fut bientôt détrompé, et M. de la Mina l'entraîna encore plus loin.

Le 20, toute l'armée se remet en marche et campe à Voltaggio; l'infant et le duc de Modène étaient déjà à Langasco, au delà de la Bocchetta. Le 23, on franchit les Apennins; les Français campèren

Ponte-Decimo, les Espagnols à Campo-Morone, sans que l'ennemi eût paru. Après le combat du Tidone, il ne s'était pas montré très entreprenant, et, depuis notre départ de Tortone, il n'avait réussi à nous enlever que quelques hommes d'infanterie espagnole à Rivalta, et M. de Nogent, avec une partie de ses volontaires, enveloppé vers Gavi.

Nous n'avions plus alors en face de nous que les Autrichiens. Le roi de Sardaigne, qui jusqu'à Novi avait opéré avec M. de Braun, se jetait brusquement à droite avec son infanterie sur Acqui; 5 de ses brigades occupaient déjà Ceva, et sa cavalerie restait à Tortone, sous les ordres du général de Botta, avec une nombreuse réserve. Le reste de l'armée autrichienne, sous M. de Braun, en avant de Novi, assiégeait Serravalle et Gavi. M. de Nadasti, avec une avant-garde, occupait Voltaggio.

Dans cette grave situation, M. de la Mina et M. de Maillebois crurent devoir demander les ordres de leurs souverains sur le parti à prendre; en attendant, ils se borneraient à couvrir l'État de Gênes et la route de France. Toutefois, ajoutait M. de la Mina, on fera tous les efforts possibles pour conserver le comté de Nice et la Savoie, comme un gage de l'établissement de l'infant don Philippe, laissant ainsi entrevoir combien il lui importait peu que Gênes fût occupée, malgré l'aide que cette république avait donnée aux alliés.

La marche du roi de Sardaigne sur Acqui et celle de son avant-garde sur Ceva nous inspiraient de légitimes inquiétudes sur notre communication avec Nice. M. de Maillebois crut devoir renforcer les troupes de M. de Maulevrier, et envoya, le 25, M. de Mirepoix prendre position à Savone avec 2 brigades; les Espagnols, de leur côté, dirigèrent 1 de leurs brigades sur la principauté d'Oneille; quelques jours après, toutes les troupes, à l'exception de 7 B. d'infanterie et quelque cavalerie, s'établirent à la Bocchetta pour couvrir Gênes, les suivirent et s'allongèrent depuis Voltri jusqu'à Oneille. La cavalerie espagnole fut renvoyée dans le comté de Nice, et M. de Maillebois, bien qu'à contre-cœur, dut diriger également sur Nice la cavalerie française, à la demande même des Génois, qui ne pouvaient plus nous fournir de subsistances. L'artillerie, les équipages, les blessés et les malades s'embarquèrent à Gênes avec destination de la Provence. Le maréchal établit son

quartier général à Conigliano, l'infant eut le sien à Sestri, et tous deux attendirent dans cette position les ordres demandés à Versailles et à Madrid au sujet de la suite des opérations.

Le 1er septembre, M. de Braun, à la tête d'un corps d'Autrichiens, attaque la Bocchetta et se jette, à 10 heures du matin, sur nos retranchements et nos redoutes. Le détachement espagnol, à la garde du poste, lâche pied après une faible résistance et se replie en abandonnant à l'ennemi 2 pièces de canon. MM. de Maillebois et de la Mina, rassemblant à la hâte toutes les troupes sous la main, se portèrent rapidement de Conigliano et de Sestri au secours du détachement en retraite, arrêtèrent les Autrichiens, mais ne purent leur reprendre la Bocchetta et furent même contraints à la nuit de se retirer sur Gênes. Le 2, M. de Braun, profitant de l'avantage obtenu la veille, porta toute son armée en avant; 31 B. vinrent camper à Ponte-Decimo; le reste, aux ordres du général Botta, prit la route de la Bocchetta, ne laissant en arrière que 10 B. employés aux sièges de Gavi et de Tortone, où nos garnisons tenaient encore. Le château de Serravalle succombait le 24; la garnison chargée de sa défense était obligée de se rendre.

Les Apennins franchis, la muraille qui nous protégeait était ouverte. Nous avions contre nous une armée numériquement bien supérieure; d'un autre côté, le roi de Sardaigne accumulait ses troupes sur le Tanaro et dessinait des mouvements de nature à couper nos communications. S'obstiner à couvrir Gênes plus longtemps eût été un acte bien imprudent; MM. de Maillebois et de la Mina se résignèrent donc à abandonner à ses seules ressources notre malheureuse alliée et à prendre le chemin de la France.

Cette résolution, une fois acceptée avec douleur, s'exécuta rapidement. Le 3, l'armée gagna Voltri, arriva le 4 à Savone.

A la vue de nos troupes marchant sur Voltri, M. de Braun se jeta sur Gênes. Il envahit la vallée de Polceverra, occupa les faubourgs de Saint-Pierre d'Arène et de Bisagno, et le général Botta parut devant les portes de la ville, sommant les habitants de les lui ouvrir.

Le sénat députa deux nobles génois, Lomellini et Durazzi, pour tâcher d'adoucir le général autrichien, qui voulait obliger les Génois à payer une contribution de 30 millions de florins, à envoyer le doge et quatre sénateurs en otage à Vienne, à donner 50,000 croisats à l'armée, à livrer toutes les places fortes de la république,

à désarmer ses troupes et à remettre une des portes de la capitale aux Autrichiens. M. de Botta, inflexible, envoya, le 4, le général-major comte de Gorani porteur de sa réponse, qui ne laissait aux Génois que l'alternative ou de subir les conditions imposées ou de soutenir un siège.

Le sénat délibéra toute la journée du 5 ; la consternation était grande à Gênes; du haut des remparts, on voyait à chaque instant arriver de nouveaux soldats autrichiens. On subit donc la loi du plus fort, et, le 6, la capitulation fut signée. Une porte de la ville est livrée aux Autrichiens, et les 50,000 croisats donnés sur-le-champ. Le sénat s'engageait en outre à livrer ses places, à désarmer ses troupes, à livrer comme prisonniers de guerre les soldats de la garnison, les officiers et soldats français et espagnols encore dans la ville, et le matériel saisi par les deux armées. Quant à l'exécution des autres conditions exigées par le général Botta, la demande d'une contribution aussi énorme, et l'envoi comme otages du doge et des sénateurs, elle fut ajournée, et la république autorisée à s'en remettre à cet égard à la décision et à la clémence de la reine de Hongrie (1). Un courrier partit immédiatement à cet effet pour Vienne, et quatre sénateurs s'y rendirent, de leur côté, implorant la miséricorde de cette princesse qui, dans la suite, réduisit en effet la contribution à 24 millions de florins.

Le 7, les Autrichiens s'aperçurent que la porte livrée n'était que celle de la première enceinte de la ville. Ils exigèrent la remise de la seconde porte, s'engageant à ne pas entrer en ville, mais voulant être à même de le faire ; on céda. Ils demandèrent aussi 3 millions de génuines, à titre d'acompte sur la contribution, pour servir au paiement journalier de leurs troupes; on protesta, en payant tout de suite. Tous les soldats français et espagnols restés isolément à Gênes furent faits prisonniers; 300 malades, dans les hôpitaux de Saint-Pierre d'Arène, subirent le même sort, ainsi que toute la garnison génoise, que M. de Botta incorpora dans ses troupes sous prétexte qu'ils étaient déserteurs ou sujets de la reine de Hongrie. Les Autrichiens s'emparèrent également de nos magasins à l'extérieur de Gênes et du matériel laissé dans l'enceinte. Enfin leurs trou-

(1) On se souvenait que Louis XIV, le 22 février 1685, avait exigé que le doge vînt lui faire des excuses à Versailles, avec quatre sénateurs.

pes entrèrent à Gavi, place génoise qui, d'après une des clauses de la capitulation, dut leur ouvrir ses portes.

Pendant ce temps, le roi de Sardaigne rassemblait ses troupes dans la vallée de la Bormida, campait le 5 à Cairo, le 7 à Altare et menaçait Savone à l'ouest. D'un autre côté, une forte colonne autrichienne, envoyée par M. de Braun, s'avançait le long de la mer sur cette place, pour en prendre possession au nom de la reine de Hongrie en vertu de la capitulation. L'infant et le maréchal l'abandonnèrent donc, le 8 au matin, en se retirant à Finale. L'ennemi s'empara aussitôt de Savone, mit le siège devant le château, que la garnison, composée de Génois, refusa de remettre aux Autrichiens, n'acceptant pas les clauses d'une convention stipulée par leur sénat.

Le 9, l'avant-garde des Autrichiens, soutenue par 2 brigades, se porta à l'attaque du pont de Saint-Pantaléon dans l'intention de déboucher sur Finale, que nos troupes occupaient encore en force. Cette affaire, assez vive, nous coûta quelques tués, tant Français qu'Espagnols, et se termina au désavantage des Autrichiens, qui, repoussés, subirent des pertes beaucoup plus considérables. Les compagnies de grenadiers du régiment de Vivarais et du B. de milice de Castelnaudary montrèrent ce jour-là une valeur et une solidité extraordinaires.

Malgré ce succès, l'infant et le maréchal, jugeant impossible de se maintenir à Finale, ramenèrent, le lendemain 10, leur armée à Loano. Cette marche en retraite fut de nouveau inquiétée par l'ennemi, se montrant de jour en jour plus pressant. La même avant-garde autrichienne vint assaillir, à trois heures de l'après-midi, notre arrière-garde à la Piétra. Notre colonne s'arrête aussitôt. Le feu s'engage de part et d'autre, et continue jusqu'à la nuit. L'ennemi, n'osant pas, devant notre attitude résolue, s'engager et essayer de culbuter notre arrière-garde, campe, le soir de l'affaire, à Barzi et sur les hauteurs de Gora. Les Français et les Espagnols passèrent la nuit autour de Loano. Ce même jour 10, M. le maréchal de Maillebois reçut enfin la réponse de M. d'Argenson à sa lettre du 24 août au sujet de la conduite à tenir ultérieurement. D'après cette réponse, le roi était décidé à ne pas abandonner la cause de l'infant son gendre, et les intérêts de la république de Gênes son alliée, présumant que le roi d'Espagne ne se départirait pas, de son côté,

des engagements souscrits par le roi son père, après la déclaration solennelle faite à son avènement et nonobstant la conduite du marquis de la Mina, qui semblait avoir des ordres contraires à cette déclaration. Elle ajoutait de fermer les yeux sur bien des choses, et d'agir comme si nos alliés étaient d'aussi bonne foi que nous, afin de n'avoir aucun reproche à s'adresser plus tard.

Cependant, comme il n'était plus temps de penser à la défense du territoire de la république de Gênes, que les Français n'en avaient pas les moyens, ni les Espagnols la volonté, que les Autrichiens devaient réunir dans le courant du mois 86 B. et 100 E. complets en Italie, et que le roi de Sardaigne, outre ses troupes nombreuses, tirait encore de ses places fortes tout ce dont il pouvait disposer pour grossir ses forces, il ne restait plus à l'armée combinée d'autre parti que de continuer sa retraite vers le comté de Nice. Cette retraite décidée, la position d'Albenga fut recherchée, Loano étant trop près de l'ennemi et trop exposé à toute attaque. Pendant quelques jours l'armée se reposa en préparant sa marche sur Nice. M. de Mirepoix prit les devants sur la Provence, où il devait prescrire les mesures nécessaires à couvrir notre frontière dans le cas où nous ne pourrions nous maintenir à Nice, préparer derrière le Var l'établissement des troupes qui devraient en défendre le passage, et assurer la marche et l'approvisionnement de celles destinées à traverser cette province pour hiverner plus loin.

On resta jusqu'au 15 à Albenga ; le 16, à Porto-Maurizio ; le 18, à San-Rémo ; le 23, à Vintimille. Les ennemis arrivaient alors à Oneille.

Depuis le 20, M. de Pereuse, replié sur Vintimille, avait occupé la ville et s'était également fait remettre le château par les Génois. Le commissaire de la république génoise Doria, ne voulant pas plus que le commandant de Savone reconnaître la capitulation de Gênes, avait préféré livrer aux Français la place dont il avait la garde. M. de Pereuse s'y était établi avec ses troupes tant françaises qu'espagnoles.

Dès le lendemain de l'arrivée de l'armée à Vintimille, des détachements en partirent pour s'établir à Menton et dans la principauté de Monaco, et, le 26, les dernières troupes arrivées derrière la Roya, l'infant et le maréchal de Maillebois prirent leurs dispositions afin de couvrir le comté de Nice.

Les troupes furent disposées de manière à résister à une attaque du côté de l'est, à couvrir la Provence et le Dauphiné, et surtout à soutenir le poste le plus avancé, qui était Vintimille, où M. de Pereuse était resté. 40 B. sont établis en arrière de la Bévéra, la droite à Menton, à portée de secourir M. de Pereuse, la gauche à Sospello, masquant le débouché de Saorgio. Derrière cette première ligne, 25 B. prirent position vers Nice dans le bassin du Paillon; le reste des troupes fut réparti dans différents postes du comté, soit entre nos deux lignes, soit du côté des montagnes; 1 B. fut envoyé dans la vallée de Barcelonnette, 1 autre à Colmar, et la cavalerie en Provence. Le roi de Sardaigne, renforcé de 12 B. autrichiens, était alors à Bordighera.

Au commencement d'octobre, M. le maréchal de Maillebois, informé de la présence à Bordighera de 52 B. et d'un détachement de cavalerie, avec tout un train de siège que les vaisseaux anglais venaient d'y débarquer, et croyant que l'effort des ennemis allait se porter sur la mer, où se trouvaient les Français, fit avancer sur la Turbie 8 B. aux ordres de M. de Maulevrier, pour soutenir sa droite reportée à Monaco et renforcée de 2 B. C'était du côté de notre gauche que l'ennemi se proposait d'attaquer notre ligne de défense. Le 5, le roi de Sardaigne, portant rapidement le gros de ses forces vers Breglio, marche vigoureusement sur notre poste de Sospello, gardé par 15 B. espagnols sous M. de Campo-Santo; celui-ci, après avoir maintenu quelque temps sa position et tué beaucoup de monde à l'ennemi, est enfin contraint de se replier d'abord sur Lescarène et ensuite sur la Trinité. La prise de Sospello nous mettait désormais dans l'impossibilité de soutenir la ville de Vintimille. M. de Pereuse reçut donc aussitôt l'ordre de l'évacuer et de laisser seulement dans le château M. Diaffenthaler, lieutenant-colonel de Vigier, chargé de le défendre.

Il sortit de Vintimille le 6, avant le jour, avec le reste de ses troupes, et M. de Stoupeau, lieutenant-colonel de Salis, couvrit sa retraite. Celui-ci, en position à Castel-Doppio, ne tarda pas à y être attaqué par 2 brigades et par un corps de volontaires prélevés sur l'armée piémontaise. M. de Stoupeau remplit glorieusement sa mission, repoussa victorieusement tous les efforts des assaillants et les chargea lui-même avec succès. Il résista ainsi pendant sept heures, malgré son infériorité, et ne se replia que sur

un ordre, vers 11 heures du matin. Rallié alors à M. de Pereuse, tous deux reprirent leur route sur Menton, se retournant de temps en temps pour contenir les ennemis qui ne cessaient de les harceler, et arrivèrent à la Turbie, où ils rejoignirent M. de Maulevrier.

L'armée, privée de l'appui de Vintimille et de Sospello, prit alors, pour couvrir Nice, une nouvelle position plus resserrée que la première. La droite, appuyée à la mer, occupa la Turbie, le centre s'établit à la Trinité et la gauche à la Vésuvia, couronnant les hauteurs entre Castelnovo et Levenza.

Le 10, M. le maréchal, jusqu'ici dans l'espérance que l'ennemi n'oserait le suivre plus loin, fut informé que le roi de Sardaigne ne cachait plus ses intentions de reprendre le comté de Nice et même d'envahir la Provence, qu'il n'attendait pour cette résolution que l'arrivée d'un nouveau renfort autrichien envoyé par M. de Braun, campé entre Gênes et Savone, par la route du littoral. Il songea donc à fortifier sa position, rapprocha ses réserves de sa ligne de bataille, et rappela même à lui 2 B. emmenés par M. de Monteynard dans la vallée de Barcelonnette, et plusieurs E. de cavalerie et de dragons se disposant à franchir le Var.

Les Piémontais, en effet, préméditaient de nous attaquer. Leur détachement qui avait enlevé le poste de Sospello, avancé sur Lescarène, avait quitté ses avant-postes en face de notre gauche sur les hauteurs de Bevera. Le roi de Sardaigne, de son côté, avait quitté Bordighera, investissait Vintimille et s'avançait jusqu'à Bevera le 10, jusqu'à Menton le 11. Ses détachements occupaient les hauteurs de Gorbio et de Sainte-Agnès, les deux corps ennemis ainsi séparés l'un de l'autre par le ravin du Paillon. Cette disposition parut à M. de Maillebois de nature à justifier une tentative audacieuse. Il proposa donc à M. de la Mina un retour offensif sur la droite de l'ennemi et une attaque contre son camp de Lescarène, tandis qu'on masquerait le camp de Menton par un mouvement en avant des troupes placées à la Turbie.

M. de la Mina y consentit et, le 13, l'opération commença. Deux heures avant le jour, des détachements de nos troupes, débouchant de Castelnovo et de la Trinité, se portèrent de face et de flanc sur les postes avancés des Piémontais, afin de se rendre maîtres des hauteurs de Bevera, qu'il fallait nécessairement occuper pour réussir dans l'attaque de Lescarène. M. de Maulevrier s'a-

vança en même temps sur les hauteurs de Gorbio avec une colonne soutenue par une partie du corps posté à la Turbie, afin de masquer Menton et d'occuper les ennemis de ce côté le plus longtemps possible. Ces projets ne réussirent pas.

M. de Maulevrier, en arrivant sur les hauteurs de Gorbio, avait trouvé l'ennemi en bataille et s'était contenté, suivant ses instructions, de l'observer. S'étant ensuite aperçu que M. de Gorani, à leur tête, dirigeait à sa droite entre Gorbio et la mer une forte colonne de 10 B., il crut devoir rétrograder sur les hauteurs auxquelles il était appuyé, et, comme cette colonne gagnait toujours du terrain, qu'elle pouvait, par sa supériorité et par sa direction, le couper de la Turbie, il se replia encore plus en arrière. L'ennemi, encouragé, prit cette marche pour une retraite complète, s'avança à la suite de M. de Maulevrier en se plaçant sur les hauteurs abandonnées. Nous étions couverts de ce côté par la redoute de la Bouchole avec M. de Tombebeuf, colonel de la Sarre, et par un détachement espagnol qui occupait différents petits postes en avant de cette redoute.

Vers 4 heures du soir, ces postes furent attaqués à la faveur d'un brouillard très épais. Les Espagnols reculèrent. L'ennemi se jeta alors sur la redoute de la Bouchole en trois colonnes, mais M. de Tombebeuf les arrêta. Cet officier, auquel on put envoyer du camp de la Turbie un renfort, montra une grande valeur et, pendant une heure et demie que dura l'engagement, resta inébranlable dans sa position; il tua beaucoup de monde aux ennemis, entre autres le comte de Gorani, leur commandant. Pendant ce temps, la colonne de 10 B., manœuvrant sur notre droite, avait dessiné de plus en plus son mouvement tournant et s'établissait fortement sur les derrières de M. de Tombebeuf, en occupant la crête des montagnes de manière à le séparer de la Turbie; M. de Maulevrier ne songea plus dès lors qu'à dégager son lieutenant, et donna l'ordre de se replier. Les renforts envoyés par M. de Maillebois, au premier bruit de l'affaire, marchèrent en avant pour favoriser la retraite de M. de Tombebeuf. Ce but atteint, ils se replièrent sur la Turbie, et M. de Maulevrier, ayant reconnu la position prise par l'ennemi comme dominant notre camp, et trouvant d'ailleurs peu de bonne volonté de la part des Espagnols, continua la retraite. Toutes nos troupes abandonnèrent la Turbie pendant la nuit et occupèrent

en arrière le col d'Eza, à l'exception des 7 B. de renfort renvoyés à M. le maréchal de Maillebois.

Malgré l'évacuation de la Turbie, nous restâmes cependant dans nos autres positions le 14; notre centre à la Trinité, notre gauche à Castelnovo, tinrent ferme. Il était impossible de rester sur nos emplacements, découverts par la perte de notre principal point d'appui. On prit donc le parti de se rapprocher de Nice.

Le 15, l'armée s'établit au nord de cette ville, partie sur le Mont-Gros, partie sur les hauteurs de Saint-Pons et de Simiers, en attendant les projets de l'ennemi. Bientôt on sut que de nouvelles troupes étaient en marche sur la Turbie, que le siège du château de Vintimille était commencé et que Tortone enfin se rendait aux Autrichiens.

L'ennemi étant ferme dans la Turbie, nous marchâmes à lui de ce côté. Le 16, le Mont-Gros est renforcé, et on fit passer sur la rive gauche du Paillon une partie du corps qui était à Simiers, dans l'intention de reprendre le col d'Eza. Nous poussâmes les postes avancés des Piémontais avec assez de vigueur et de succès presque vers Eza, où ils étaient en force et très avantageusement postés. Alors il devenait urgent ou d'engager toutes les troupes, en marchant sur Eza avec la plus grande partie de l'armée, ou d'en employer le reste à observer à notre gauche un corps de 18 B. qui cherchait déjà à nous couper la communication avec la France. M. de Maillebois ne voulut pas accepter la responsabilité d'une action générale, en tous cas chanceuse et peut-être désastreuse, si, notre attaque sur Eza échouant, la droite de l'ennemi venait à nous précéder sur le Var. Il se rendit donc auprès de l'infant avec M. de la Mina, qui se prononça, dès l'abord, contre ce projet. En conseil, on résolut, d'évacuer entièrement le comté de Nice, de passer le Var et de couvrir la Provence. L'évacuation commença dès le lendemain; l'artillerie, les équipages, les magasins furent mis en route ce jour même. Montalban et Villefranche reçurent des garnisons, au lieu d'en détruire les fortifications, dont la démolition aurait demandé trop de temps et de dépense.

Les 18 et 19, l'armée elle-même franchit le Var. Elle comptait 85 B. très incomplets. Elle s'établit sur la rive droite de la rivière à proximité de la mer; 60 B. campèrent en première ligne sur les

hauteurs de Saint-Laurent; 20 B. en deuxièmeligne près de Cagnes, avec leurs quartiers généraux; à gauche, 5 B. du côté de Vence, pour garder le défilé de la Gaude. L'infant prit de sa personne la route d'Antibes. La cavalerie espagnole se dirigea sur la Savoie, et la cavalerie française fut envoyée sur le Rhône en raison de la facilité des subsistances.

Le roi de Sardaigne avait alors repris possession du comté de Nice. Après cette série d'avantages inespérés, l'opinion était de ne plus tenter la fortune des combats et de terminer la campagne. On apprit bientôt qu'appelant encore à lui les Autrichiens de M. de Braun, ce général s'avançait avec un renfort de 30 B. et d'un corps de cavalerie, et que l'invasion de la Provence avait été décidée. En conséquence, toutes les dispositions furent prises aussitôt pour disputer à l'ennemi le passage du Var et mettre nos places à couvert.

Le 24, sur toute la rive droite du Var entre la mer et le Broc s'éleva une ligne de retranchements, et les troupes furent placées de manière à la défendre, tout en en conservant le plus grand nombre à la droite vis-à-vis de Saint-Laurent, où les Piémontais et les Autrichiens devaient, plutôt que partout ailleurs, chercher à forcer le passage sous la protection des vaisseaux anglais portés en vue de la côte. Des postes sont placés vis-à-vis de tous les gués, 14 B. espagnols à Saint-Paul, et M. de Mirepoix, couvrant notre gauche avec 5 B. entre la Gaude et le Broc, renforcé de 3 autres tirés de la vallée de Barcelonnette. Antibes et Toulon sont mis en état de défense; 10 B. de milices bourgeoises levés à la hâte protègent la ville de Marseille, et 1 B. de milices gardes-côtes, la citadelle. M. de Larnage est envoyé prendre le commandement de ces milices.

Devant la redoutable éventualité d'une invasion du territoire français, il était nécessaire que l'armée reçût des renforts. On ne pouvait se bercer de l'espoir de voir l'Espagne les fournir, car on ignorait même si cette puissance ne saisirait pas cette occasion pour se retirer de la lutte et nous en laisser tout le poids. Aussi M. d'Argenson, justement inquiet de la situation, prescrivait-il à 20 B. et 20 E. de l'armée de Flandre de se diriger en toute hâte, par la Franche-Comté, sur la Provence, et recommandait à M. de Maillebois de se montrer extrêmement conciliant vis-à-vis des Es-

pagnols, de manière à ne leur donner aucun prétexte de nous abandonner, et de ne rien leur refuser de leurs subsistances, afin qu'ils nous aidassent à défendre notre frontière.

Tel n'était pas le plan de M. de la Mina; au contraire, il disséminait déjà ses troupes et, soi-disant pour faire face à d'autres besoins, les éloignait peu à peu de nous. C'est ainsi que, le 29, il embarquait à Antibes 6 B. espagnols avec les Napolitains pour les envoyer dans le royaume de Naples, prétendant que cet État était menacé d'une invasion, alors qu'il n'était plus possible de douter que la reine de Hongrie eût renoncé à cette entreprise en portant toutes ses forces sur notre frontière. En attendant l'arrivée des renforts de Flandre, quelques B. du Dauphiné avaient déjà grossi l'armée de M. de Maillèbois (1). M. de Marcieu se dégarnissait d'une partie de ses troupes en levant, pour les remplacer, 18 compagnies bourgeoises dans le Briançonnais et le haut Embrunois. Sur 5 B. au fort Barraux, il lui en avait envoyé 3 qui rejoignaient le 29; il lui fournissait également 2 régiments de dragons qui venaient de rallier notre cavalerie à Tarascon.

Mais le roi de Sardaigne voyait ses troupes augmenter dans une bien autre proportion : 12 B. autrichiens venant de Savone étaient déjà arrivés, et une colonne de 3,000 warasdins, 2 régiments de cavalerie et 2 de hussards, qui traversaient en ce moment le Montferrat, débouchaient dans le comté de Nice. L'ennemi se montrait de plus en plus entreprenant. Déjà ses troupes légères prononçaient des incursions sur le territoire français, surtout vers le confluent de la Vésuvia. Il n'en restait plus au delà du Var depuis que M. de Crussol, détaché au Broc pour surveiller les bords de la rivière, avait enveloppé et pris 2 de leurs compagnies franches à Gillette et battu les autres, ramenées l'épée dans les reins jusqu'à la rivière.

Le 31, M. le maréchal de Maillebois eut une conférence avec M. de la Mina sur les moyens de couvrir efficacement la Pro-

(1) Des Marets (Jean-Baptiste-François), marquis de Maillebois, né à Paris le 3 mai 1682; entre dans les mousquetaires le 18 juin 1698; sert en Flandre, en Allemagne, en Dauphiné; brigadier le 16 septembre 1708; maréchal de camp le 8 mars 1718; plénipotentiaire en Bavière en 1726 pour le traité de Hanovre; à l'armée d'Italie, à Parme; en Corse, où il est créé maréchal le 11 février 1741; en Bohême, puis à l'armée d'Italie; se distingue à la retraite sur Nice; mort le 7 février 1762.

vence. Celui-ci, qui avait dissimulé jusqu'alors son véritable projet, leva enfin le voile et lui annonça nettement ses ordres de conduire en Savoie le gros de l'armée espagnole. Cette déclaration laconique, qui donnait l'explication de sa conduite depuis son arrivée à l'armée, fit alors connaître entièrement à qui l'on devait attribuer l'abandon de l'Italie, de Gênes, du comté de Nice, et les malheurs dont notre frontière était menacée. M. de Maillebois en fut atterré; les jours suivants, il essaya de détourner le général espagnol de sa résolution : celui-ci demeura inflexible. Tout ce qu'il put obtenir fut une promesse de laisser une partie des troupes espagnoles en Provence pour nous soutenir, et encore M. de la Mina fit-il beaucoup valoir cette concession, la présentant comme une grave infraction à ses ordres, et la prenant sous sa responsabilité.

Les Espagnols se séparèrent, le 7 novembre, des troupes de M. de Maillebois; ils s'échelonnèrent en cinq divisions et prirent la route d'Aix en passant par Antibes, Fréjus et le Luc, dans l'intention de remonter ensuite le Rhône et l'Isère.

L'infant était parti dès le 5 pour les précéder à Aix; M. de la Mina l'avait engagé à s'éloigner momentanément de l'armée sous prétexte de maladie, mais en réalité par un reste de pudeur et pour n'avoir pas à subir les regards de ce prince au moment où il consommait une défection qui ruinait, tout au moins dans ce moment, ses espérances d'établissement en Italie. Jusqu'alors don Philippe avait ignoré les ordres secrets dont le capitaine-général était porteur; lorsqu'il en eut connaissance à Aix, il fut pénétré de douleur d'être ainsi abandonné par le roi son frère, et encore plus de voir le roi de France, son beau-père, victime de ses bontés à son égard, et tomba réellement malade. Il ne resta à l'armée de M. de Maillebois que 10 B. espagnols aux ordres de M. d'Ahumada, en y ajoutant les 30 B. français, sur lesquels il fallait encore en prélever une partie pour la garde des places les plus exposées. Son front sur le Var depuis la mer jusqu'au Broc étant trop étendu, il ne restait plus, après le départ des Espagnols, d'autre parti à prendre que de se retirer.

Le 8, M. de Maillebois rassembla donc ses troupes, partit de Cagnes et campa au Biot, sous le canon d'Antibes, après avoir retiré toute son artillerie des retranchements du Var. Il laisse toutefois

le long de cette rivière trois détachements pour observer les ennemis, l'un à Saint-Laurent, aux ordres de M. de Langeron, un second à la Baronne, le troisième à Carros et Gallières, et place en même temps 2 brigades à Villeneuve et Cagnes et 1 autre à Vence, aux ordres de MM. de Mirepoix et de Crussol, afin de soutenir ces détachements ou de favoriser leur retraite en cas d'une attaque trop pressante des ennemis. Les jours suivants, il s'occupe des mesures à prendre en arrière de ses lignes, il donne tous ses soins à l'approvisionnement d'Antibes et à la mise en état de défense des places les plus exposées. Il établit un camp retranché à Sainte-Anne, en avant de Toulon, pour s'y retirer au besoin, comme en 1707. Il ordonne de fournir des armes aux paysans, prescrit la levée de compagnies de milices pour défendre Aix, en sus des 11 B. de milices qui devaient couvrir Marseille, et accepte les offres de la noblesse de la province qui, par le plus généreux patriotisme, demandait à prendre les armes elle-même, et, en attendant, lève, équipe et entretient à ses frais 2 nouveaux B. destinés à grossir l'armée.

Le 13, après avoir jeté M. de Sade dans Antibes, le maréchal lève son camp de Biot, s'établit à Grasse, afin d'être à portée de veiller sur le Var et de couvrir une plus grande étendue de pays. Il laisse toutefois une portion de ses troupes sur le littoral; un petit corps sous Antibes, un autre à Cannes.

Pendant qu'il s'occupait ainsi à couvrir la Provence et à tirer tout le parti possible des faibles ressources dont il disposait, un ordre parti de Versailles le relevait de son commandement. Ses talents militaires n'inspiraient plus au roi une confiance suffisante et, devant la menace d'une invasion, il avait paru nécessaire de le sacrifier en mettant à la tête de l'armée l'un de nos officiers les plus énergiques et les plus appréciés, le maréchal de Belle-Isle, dont la glorieuse retraite de Prague avait assis le renom militaire.

En même temps qu'il signait la nomination de M. de Belle-Isle à l'armée de Provence, le roi, préoccupé de la réduction effrayante de l'effectif de cette armée, donnait des ordres pour presser la marche des 20 B. et des 20 E. en route pour la Provence, et les faisait suivre par 20 autres B. tirés également de l'armée de Flandre.

Le maréchal de Belle-Isle ne partit pas immédiatement pour la

Provence. Il fit prendre les devants à son frère, le chevalier de Belle-Isle, qui, arrivé au camp de Grasse le 19, annonça officiellement à l'armée sa nomination et s'entretint avec le maréchal de Maillebois. Celui-ci, s'il fut intérieurement froissé de la mesure prise à son égard et qui ressemblait à une révocation, ne le laissa du moins pas paraître et lui donna de bonne grâce tous les renseignements sur la situation de l'armée, sur la force des ennemis, sur l'état des places fortes, et en général sur toutes les mesures prises ou à prendre pour couvrir la Provence. Toutefois, ne voulant pas avoir plus longtemps la responsabilité de la direction des opérations, il quitta Grasse dès le lendemain, retournant à Versailles.

Après le départ de M. de Maillebois, et en attendant l'arrivée du maréchal son frère, le chevalier de Belle-Isle prit, comme le plus ancien lieutenant général, le commandement de l'armée. Il ne changea rien aux dispositions prises et se résigna, comme son prédécesseur, à rester dans une position d'expectative jusqu'à l'arrivée des renforts attendus. Leur approche relevait déjà nos espérances; un événement inattendu vint encore les fortifier : le 23, le marquis de la Mina reçut une dépêche de Madrid qui suspendait la marche de l'armée espagnole déjà en retraite. Le roi Ferdinand désavouait la conduite de M. de la Mina en retirant ses troupes du Var pour les conduire en Savoie, et lui intimait l'ordre de les arrêter là où elles se trouveraient. Le capitaine-général devait ensuite s'entendre avec notre nouveau général en chef, prendre son avis et, si celui-ci le jugeait nécessaire, lui donner tout son concours pour la garde et la conservation de la Provence. Soit que M. de la Mina eût réellement outrepassé ses instructions, soit qu'il se fût produit à la cour d'Espagne un revirement inattendu, le résultat n'en était pas moins heureux pour nous et de nature à assurer nos derrières. L'armée espagnole, alors entre Aix et Tarascon, y attendit que le maréchal de Belle-Isle décidât si elle devait, ou non, être employée activement de concert avec nous et menée en face de l'ennemi.

Parti de Lyon le 26, le maréchal s'arrêta au Pont-Saint-Esprit, où se trouvait l'infant, et alla lui présenter ses respects. Ce prince fut très expansif à son égard; il lui témoigna à la fois et la douleur qu'il avait éprouvée en se voyant contraint par M. de la Mina d'abandonner le Var, et la joie qu'il ressentait actuellement du contre-

ordre donné aux Espagnols. Il le mit aussi en garde contre M. de la Mina, l'engageant à se tenir en grande méfiance. M. le duc de Modène, présent, énonça la même opinion sur le caractère de ce capitaine-général. M. le maréchal, qui voulait rétablir l'union et l'harmonie, laissa tomber cette conversation, et, après avoir vu l'infant, se présenta chez M. de la Mina. Il se prononça, comme cela était à prévoir, pour que l'armée espagnole fût ramenée à proximité de l'armée française, afin de la soutenir efficacement; il montra en même temps un grand esprit de conciliation et convint, séance tenante, des arrangements à prendre sur la jonction des troupes des deux nations. Ensuite il visita Marseille et Toulon, approuva les travaux de défense déjà faits et en ordonna de nouveaux. La tête des renforts venus de Flandre arrivait alors à Tarascon.

Les Autrichiens, de leur côté, arrivaient en masse dans le comté de Nice grossir les troupes du roi de Sardaigne. Leurs détachements, venus par Savone et par le Montferrat, rejoignaient dans les premiers jours de novembre. M. de Braun lui-même avait quitté Gênes, y laissant le général Botta avec un corps nombreux cantonné dans les faubourgs et dans la vallée de Polceverra, et débarquait par mer à Nice le 11. Il devait prendre le commandement des troupes destinées à pénétrer en Provence, le roi de Sardaigne étant tombé malade à Nice de la petite vérole. L'effectif de ses troupes montait à 60 B. (dont 42 autrichiens et 18 piémontais) et 5,000 chevaux, en outre des troupes irrégulières. Le reste des Piémontais restait affecté aux sièges de Savone et de Vintimille, et à la garde du comté de Nice.

Dès le 17, l'ennemi jetait un pont sur le Var, vis-à-vis de Saint-Laurent. Son attaque ne se dessina qu'à la fin du mois.

Le 29 au soir, il commença des démonstrations sur la partie haute de la rivière pour attirer de ce côté toute notre attention. En même temps il porta la plus grande partie de ses forces du côté de la mer, et quelques troupes légères, postées sur des bateaux, vinrent même prendre terre à notre extrême droite au Cros-de-Cagnes.

Le 30 au matin, toute l'armée de M. de Braun franchit le Var sur six colonnes, dont quatre d'infanterie et deux de cavalerie; celle de droite, composée des Piémontais, passa à hauteur de la Baronne, les deux suivantes au-dessus et au-dessous de l'ancien

pont de Saint-Laurent, et la quatrième, flanquée des deux colonnes de cavalerie, près de la mer. Les cavaliers portaient en croupe les troupes légères; la flotte anglaise, mise en travers, canonnait notre droite ainsi que le village de Saint-Laurent, écrasé d'un autre côté par une batterie. M. de Langeron, qui tenait Saint-Laurent, opposa à l'ennemi la plus belle résistance; il n'abandonna le terrain que débordé de toutes parts. Plusieurs fois les ennemis le sommèrent de se rendre; il leur répondit à coups de fusil. Quand la position fut devenue intenable, il se replia lentement sur une position en arrière qu'il avait étudiée d'avance et arrêta une seconde fois les efforts des Autrichiens. Il continua ensuite sa retraite au pas sans que l'ennemi pût l'entamer; et il lui fit même des prisonniers qu'il ramena avec lui derrière le Loup, où il prit position à l'abri des 2 brigades de M. de Mirepoix repliées avec lui de Cagnes et de Villeneuve. Notre droite ainsi forcée, nos postes du centre et de la gauche abandonnèrent les bords du Var et se retirèrent presque sans combat sur Vence, où se trouvait la brigade de M. de Crussol, qui alors ramenée en arrière vint s'établir derrière le Loup, au Bar et à Chaloneuf, sur la même ligne que M. de Mirepoix.

Les Autrichiens et les Piémontais campèrent, le soir de l'affaire, sur les hauteurs en avant de Saint-Laurent, entre le Var et la Cagne, et s'occupèrent immédiatement de la construction de leurs ponts pour assurer leurs communications avec Nice. La faible résistance jusqu'ici rencontrée de notre part exaltait leur audace, et ils ne croyaient pas avoir à se presser de nous écraser, dès à présent assurés de la conquête d'une province que dans leur présomption ils s'étaient déjà partagée. Cependant, comme nous n'avions encore que 15,000 hommes environ (y compris les 10 B. espagnols de M. d'Ahumada) à leur opposer, et qu'ils en présentaient plus du double, nous dûmes, bien que ne marchant pas en avant, évacuer notre camp de Grasse trop à leur portée, et chercher derrière la Siagne une position plus avantageuse. Les troupes de Grasse se portèrent, le 1er décembre, sur Tournon; celles derrière le Loup, après avoir rallié les détachements campés sous Antibes et Cannes, se retirèrent à la Napoule, formant la droite de l'armée de 19 B. et 11 E., placés sous M. de Mirepoix.

Le 2, les ennemis, ayant achevé leurs ponts, se portèrent un peu en avant; ils ne dépassèrent pas Cagnes, leurs hussards et leurs

croates seulement franchirent le Loup. Comme ils n'y trouvèrent pas de résistance, l'armée les suivit, le 3, et campa à Biot. M. de Braun alors investit Antibes avec sa gauche et porta sa droite, aux ordres de M. de Nadasti et forte de 18 B., sur Grasse.

Le maréchal de Belle-Isle arrivait alors au camp de Tournon. Il y prit le commandement de l'armée, et, reconnaissant, dans l'état où elle se trouvait, l'impossibilité de couvrir la Provence, écrivit à M. de la Mina pour faire avancer d'urgence les Espagnols, qui, selon les conventions, devaient marcher à son secours au premier appel. M. de la Mina le lui promit, mais, malgré cette promesse, et couvrant son mauvais vouloir sous différents prétextes, ne se hâta point et différa de plusieurs jours les ordres du départ de ses troupes, toujours entre Aix et Tarascon. Le temps pressait cependant, et tous les jours M. de Belle-Isle cédait du terrain.

Le corps de M. de Braun, avancé, le 5, sur le Canet et Vallaurio, avait porté à Cannes son avant-garde, dont les détachements garnissaient la rive gauche de la Siagne, en face des avant-postes de M. de Mirepoix; le corps de M. de Nadasti débouchait de Grasse et jetait déjà des ponts près de Tournon. Notre position derrière la Siagne ne tarderait pas à être attaquée. M. de Belle-Isle ne crut pas devoir attendre cette attaque, il évacua la ligne de la Siagne et se retira derrière l'Argens, où il se proposait de prendre une position favorable qui couvrît les places de Toulon et de Marseille, sur lesquelles il était évident, aujourd'hui, que l'ennemi tournait ses vues.

Le 8, nos troupes battirent donc de nouveau en retraite. Celles du camp de Tournon se replièrent sur Lorgnes. Un corps, aux ordres de M. de Crussol à Draguignan, se couvrit du côté de l'ennemi par un fort détachement posté à Callas et au col de Claviers. Les troupes de M. de Mirepoix à la Napoule gagnèrent Vidauban, et laissèrent en arrière un gros détachement d'infanterie et toute la cavalerie, qui occupèrent le Muy. Le gros de l'armée, à la tête duquel se trouvait le maréchal de Belle-Isle, ne resta que deux jours à Lorgnes; le 10, il franchit l'Argens et s'établit entre le Canet et le Luc, tout en laissant à Lorgnes un poste de 8 compagnies de grenadiers, aux ordres de M. de Grolier, pour établir la liaison avec l'avant-garde restée à Draguignan et à Callas. M. de Mirepoix conserva son camp de Vidauban avec son avant-garde

au Muy; il en détacha sur sa droite devant occuper Roquebrune. La gauche fut couverte par 5 B. rassemblés sous les ordres de M. de Pusigneux, qui s'établirent à Castellane et à la Pallu, gardant les débouchés du Verdon.

Les Espagnols arrivaient enfin sur nos derrières. M. de la Mina, cédant à de nouvelles instances de M. de Belle-Isle, s'était mis en marche, toujours avec une lenteur et une mauvaise volonté évidentes; il n'avait rien modifié à ses sentiments à notre égard, et il n'était pas prudent de baser une grande espérance sur son concours. A cette date (10 décembre), ils étaient échelonnés en cinq divisions sur la route d'Aix à Fréjus, occupaient Brignoles et le Val, Tourres, Saint-Maximien, Pourcieux et Trets, leurs avant-postes sur l'Argens, quelques détachements jetés en avant, entre l'armée de M. de Belle-Isle et le corps de M. de Pusigneux, couvrant l'intervalle entre l'Argens et le Verdon.

Cette mauvaise volonté de M. de la Mina contrariait nos desseins peut-être plus encore qu'une abstention complète. Le maréchal de Belle-Isle ne pouvait plus compter sur rien; il risquait à tout instant de voir quelque point de sa ligne de défense découvert par une fantaisie de cet allié douteux. Ainsi, le 11, il signifia à M. le maréchal qu'il avait l'ordre d'envoyer à Naples les 10 B. espagnols de M. d'Ahumada et, malgré les protestations de celui-ci, il les fit partir le jour même pour Marseille. Heureusement le moral de nos troupes n'était point affecté de tous ces contretemps, elles suppléaient par leur ardeur à leur faiblesse numérique actuelle; il fallait plutôt les retenir que les entraîner. De glorieux faits d'armes avaient lieu aux avant-postes, et de nombreux officiers se signalaient par leur valeur, notamment M. d'Anfrenet, capitaine au régiment de Lyonnais, qui venait, à la tête de volontaires, de se jeter sur une colonne de Piémontais marchant vers le Verdon, de les culbuter et de les anéantir au point que, sauf les quelques prisonniers ramenés à Castellane, il n'en resta pas un.

M. de Braun, depuis dix jours derrière la Siagne, occupait la ligne de Grasse à Cannes, lorsque, le 15, il donna l'ordre à ses troupes de faire un mouvement général en avant. M. de Nadasti, avec ses 18 B. à Grasse, et renforcé d'Esclavons, de 1 régiment de cavalerie et de 1 de hussards, marcha sur Draguignan; le corps de Cannes s'avança à Fréjus, et M. d'Orméa, commandant la droite

(Piémontais) se trouvait en face de M. de Pusigneux, sur Castellane. Le but de M. de Braun, en nous resserrant ainsi, était plus encore d'étendre autant que possible le rayon du territoire occupé par ses troupes, pour y vivre plus à l'aise et y lever des contributions plus considérables, que de menacer Toulon et Marseille; il se passait, en effet, alors sur ses derrières des événements de la dernière gravité qui appelaient toute son attention et dérangeaient ses premiers plans. Le général Botta, chassé de Gênes, avait ses communications coupées par le littoral, et la république de Gênes, relevant son drapeau, appelait sous les armes tous ses citoyens valides. Bien qu'il n'eût point été dicté par une pensée d'agression, le mouvement de l'armée de M. de Braun nous obligea à replier tous nos postes au delà de l'Argens. Leur retraite en bon ordre ne donna lieu, du reste, qu'à quelques escarmouches sans importance. M. de Belle-Isle voulait tenir derrière l'Argens, et certes c'était possible; alors M. de la Mina objecta que l'armée serait bien exposée étant si près de l'ennemi, qu'elle n'était pas de force à risquer une bataille, et finalement refusa catégoriquement de nous soutenir, ajoutant qu'il fallait attendre l'arrivée de nos renforts pour tenir tête à l'ennemi et que jusque-là il n'y avait d'autre parti à prendre que de toujours battre en retraite.

Le maréchal, ne pouvant vaincre son obstination, ramena son armée en arrière et s'établit au Puget. Nos postes avancés de Callas, de Draguignan, de Trans, du Muy, de Roquebrune furent évacués le 16 décembre et repliés sur l'armée, qui fit sa retraite le 17.

Le gros de l'armée, sous M. de Belle-Isle, se porta du Canet à Pignans, puis au Puget; le corps de M. de Mirepoix évacua Vidauban et s'établit à Carnoulles, avec un gros détachement en avant de Gonfaron, et l'on occupa fortement le poste de Signes, sur notre gauche, pour nous relier à l'armée espagnole, couvrir ainsi la route de Toulon à Marseille et recevoir les renforts déjà en route, qui commençaient à arriver. En même temps M. de Pusigneux évacua Castellane et se replia sur Moustiers, puis sur Riez, à la suite de M. d'Orméa qui s'établit à la Palu. Le corps de M. de Nadasti s'étendit de Draguignan jusqu'au Muy, et l'armée autrichienne garnit, depuis Fréjus jusqu'à hauteur de Salernes, les bords de la rivière d'Argens. Elle avait laissé en arrière d'elle la place d'Antibes et le poste de l'île Sainte-Marguerite. Nous n'a-

vions dans ce dernier poste qu'une garnison composée d'invalides aux ordres de M. Audry; M. de Braun le fit attaquer le 17. Un détachement autrichien avec du canon passa dans l'île Sainte-Marguerite, sous la protection des vaisseaux anglais, et battit le fort, qui ne résista pas longtemps. Le commandant capitula prématurément; toutefois il obtint les honneurs de la guerre.

Quant à la place d'Antibes, elle était défendue par une garnison nombreuse et bien pourvue; les Autrichiens ne purent la réduire. Ils sommèrent plusieurs fois cette place et, sur la réponse énergique de M. de Sade qui refusa de la rendre, ils la bombardèrent. Ce bombardement, que, faute d'artillerie de siège, ils ne purent opérer que du côté de la mer, n'eut point l'effet attendu; le moral des troupes et des habitants n'en fut point affecté. M. de Sade persévéra dans sa résolution de tenir à outrance et continua de déjouer par son énergie tous les efforts tentés pour s'approcher de l'enceinte.

Les Espagnols, chargés de couvrir le centre de notre position, occupèrent les environs de Saint-Maximin avec un gros détachement avancé à Brignoles. Le 24, M. de Belle-Isle, informé que ce détachement, attaqué par des forces supérieures, était sur le point d'être enlevé et que la route de Marseille était inquiétée, s'empressa d'envoyer dans cette direction M. de Larnage secourir le poste de Brignoles menacé. M. de Larnage part du Puget, et, arrivé à Brignoles, ne trouve ni Espagnols ni Autrichiens. Les premiers, pris d'une terreur subite, avaient abandonné ce poste et y avaient même brûlé nos magasins, se croyant sur le point d'être assaillis par une armée entière; les seconds n'y avaient pas paru. Tout s'était borné, de leur côté, à l'envoi au delà de l'Argens de petits corps de troupes légères, et l'apparition de ces quelques uniformes autrichiens avait provoqué chez les Espagnols une pareille alerte. Cet exemple suffit pour montrer combien la situation de M. de Belle-Isle était délicate et peu assurée.

M. de Larnage rejeta derrière l'Argens les partis ennemis avancés sur Brignoles, et se porta jusque sur les ponts qu'ils y avaient jetés. Il les détruisit. Deux jours après, le 26, nos postes repoussèrent également derrière cette rivière croates et hussards, qui, après avoir jeté un autre pont à hauteur de Lorgnes, s'avançaient sur le Canet. Nous maintenions ainsi l'ennemi derrière l'Argens;

du côté du Verdon, M. de Pusigneux se soutenait à Riez. M. d'Anfrenet venait encore de se signaler par un nouvel acte de vigueur, en surprenant un détachement des troupes de M. d'Orméa, qui de la Palu s'avançait sur Moustiers, et lui infligeant une perte considérable. Ces petits succès entretenaient le moral de notre armée; d'un autre côté, nos renforts arrivaient : déjà on les signalait à Roquevaire, à Aix, déjà quelques B. avaient rejoint au Puget, en permettant au maréchal de renforcer considérablement ses détachements sur l'Argens, et d'occuper sur son front, de Moustiers au Puget, plusieurs postes importants que sa faiblesse numérique ne lui avait pas permis de garnir jusqu'à ce moment.

A la fin de décembre, il disposait de 85 B. ainsi placés : 20 au camp du Puget, aux ordres de M. de Belle-Isle; 1 à Sollies et 19 au camp de Carnoulles, avec M. de Mirepoix; 3 à Hyères, 3 à Signes, 2 au Beausset, 6 à Cuers, 3 à Gemenos, 4 à Roquevaire, et 9 à Riez sous M. de Chevert, qui venait de remplacer M. de Pusigneux, enfin 3 à Aix avec les volontaires royaux et 2 à Toulon. En outre, il établit des détachements dans plusieurs autres postes sur son front et sur sa droite. M. de Marseillas alla commander au Luc et au Canet; M. le chevalier de Rochechouart fut établi, entre M. de Marseillas et M. de Mirepoix, à Gonfaron et à Pignans. A droite, M. de Pereuse occupa Cogolin et Saint-Tropez, et M. de Cornier fut détaché pour tenir la Gar-de-Frainet.

La cavalerie resta cantonnée sur le Rhône, et les Espagnols conservèrent leurs positions vers Saint-Maximin, échelonnés dans la direction d'Aix et ayant reporté leur tête de colonne à Brignoles, où M. de Larnage, après avoir rétabli la sécurité, leur fit place le 30, et d'où il repartit pour rejoindre le camp du Puget.

Les ennemis, de leur côté, occupaient à la même époque les positions suivantes : le gros de leur armée, campé à Cannes, continuait de battre mollement Antibes, qui résistait toujours; le reste était en avant, à Castellane et la Pallu, à Draguignan, au Muy, à Fréjus, pour tâcher de vivre aux dépens du pays. Les subsistances, les renforts, les recrues et toutes les autres ressources, qu'ils avaient d'abord tirées par l'État de Gênes, venaient de leur être coupées tout à coup par une des révolutions les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention.

Pendant que le général Braun, avec la plus grande partie des

Autrichiens et des Piémontais, franchissait le Var pour envahir la Provence, le général Botta était entré à Gênes pour contenir, sur les derrières de l'armée, les Génois et protéger la marche des secours et des convois défilant journellement par la côte de Finale et d'Oneille. Ce général, d'un caractère dur et brutal, n'apportait pas dans l'accomplissement des devoirs de son commandement les ménagements conseillés par la prudence; au contraire, il traitait comme des esclaves les Génois et, loin d'éteindre chez eux les germes d'une haine bien légitime contre leurs vainqueurs, exaspérait leurs sentiments de résistance.

Le 5 décembre, quelques soldats allemands conduisaient à travers Gênes un gros mortier; cette pièce, trop pesante, s'enfonça en terre. Comme les conducteurs ne pouvaient seuls la retirer de son trou, ils prièrent quelques hommes du peuple de leur prêter la main. Ceux-ci ne s'y refusèrent pas et se mirent au travail. L'officier autrichien, prétendant, à tort ou à raison, qu'ils n'y apportaient pas toute la bonne volonté désirable, se permit alors de frapper plusieurs d'entre eux avec sa canne. Le peuple, justement indigné, s'émut, s'arma de pavés et les lança sur l'officier et sur ses soldats, qui prirent la fuite et vinrent se réfugier dans le corps de garde des troupes génoises à la porte de l'Arco. Le mortier, ce jour-là, resta dans son trou; mais le lendemain des soldats allemands revinrent en nombre pour le retirer. Le peuple se rassembla de nouveau et repoussa ce détachement, qui dut retourner, sans avoir accompli sa mission, à Saint-Pierre d'Arène, où il trouva M. de Botta, auquel il fut rendu compte de l'événement. L'effervescence augmentait dans les rues de Gênes. La résistance était résolue. La populace se porta en grand nombre sur le palais du doge, réclamant à grands cris des armes. Celui-ci, qui avait une garde allemande dans son palais, n'osant pas encore se compromettre dans un mouvement qu'il approuvait cependant au fond de son cœur, fit fermer les portes, et les séditieux s'éloignèrent pour se porter sur un autre lieu de dépôt d'armes qui n'était pas aussi bien gardé. Ils en enfoncèrent les portes et y pénétrèrent; d'autres se répandirent dans la ville et envahirent les boutiques des armuriers. Avec toutes ces ressources, chacun s'arma.

Le 7, les Génois, dont l'audace augmentait, se portèrent sur le rempart de la Malapaga, prirent trois pièces de canon, et les

mirent aussitôt en batterie contre la porte de Saint-Thomas. Déjà ils avaient enlevé la porte de Saint-Michel et le poste que les Allemands y occupaient allait être forcé. Le général Botta, instruit du mouvement et averti par le bruit du canon que l'affaire devenait sérieuse, envoya aussitôt un fort détachement d'infanterie et de cavalerie soutenir ses soldats engagés. L'arrivée de ces troupes fit reculer les Génois; ils furent repoussés et perdirent une de leurs pièces; les Autrichiens se portèrent alors en avant et purent enlever le couvent des religieuses du Saint-Esprit et l'église de Saint-Jean de Malte, où ils se fortifièrent. Cependant les Génois se rallièrent, et, forts de leur nombre augmentant sans cesse, se jetèrent de nouveau sur les ennemis, qui restèrent enveloppés dans les maisons où ils s'étaient retirés; on ne put les y forcer ce jour-là, et le combat continua jusqu'à la nuit sans autre résultat que des pertes considérables de part et d'autre.

Le 8 au matin, l'attaque des deux églises recommença; les Génois revinrent avec du canon et firent un feu si violent et si bien dirigé que les défenseurs se décidèrent, dans l'après-midi, à faire trois signaux de capitulation. Les assiégeants demandèrent à parler à ceux chargés de la capitulation et leur firent savoir que, en retour de leur consentement, ils exigeaient qu'on leur rendît la porte de Saint-Thomas, celle de la Lanterne, et toutes leurs pièces d'artillerie livrées à M. de Botta par leur sénat en vertu d'engagements que la force seule avait pu lui arracher. Les parlementaires se portèrent chez M. de Botta : celui-ci, fort surpris de la tournure des événements, dissimulant son ressentiment et surmontant sa fierté naturelle, se rendit auprès du prince Doria pour le prier d'entrer en négociation. Il offrit de remettre la porte Saint-Thomas, à la condition qu'on lui laisserait celle de la Lanterne; les pourparlers durèrent tout le reste du jour et continuèrent pendant la nuit. On fut bientôt convaincu que l'ennemi cherchait à gagner du temps et n'était pas sincère : en effet, le 9 au matin, dès la pointe du jour, M. de Botta, cherchant à pénétrer dans Gênes par un autre côté, dirigeait un gros détachement de troupes sur le faubourg de Bisagno; mais les habitants de ce faubourg résistèrent et attaquèrent si vivement les Autrichiens, que ceux-ci, poursuivis, durent se réfugier dans le palais d'Augustin Ariolo, où ils furent cernés. Cette attaque, au milieu de la négociation, avait un caractère de

perfidie tel qu'elle provoqua un soulèvement général dans Gênes. Les marchands, les artisans se joignirent aux gens du peuple. On battit la générale dans toutes les rues, on appela tout le monde aux armes, menaçant de mort ceux qui refuseraient de remplir leur devoir patriotique.

Le 10, la noblesse se rangea du côté des insurgés; quelques gentilshommes se mirent à la tête du mouvement et lui imprimèrent une direction énergique. Le doge lui-même, par son attitude passive, encouragea la rebellion, et le peuple, qui ce jour-là se présenta de nouveau devant son palais pour y prendre des armes et des munitions, trouva cette fois les portes sinon ouvertes, du moins faciles à forcer. Les Génois se divisèrent en plusieurs corps: l'un attaqua un détachement d'Autrichiens qui s'avançait par la rue Balbi et le repoussa avec de grandes pertes ; un second avec du canon battit la porte de Saint-Thomas, que l'ennemi fut forcé d'abandonner ; un troisième se porta à l'attaque des églises des religieuses du Saint-Esprit et de Saint-Jean de Malte. Toutes les pièces d'une batterie enlevée à l'Arsenal tirèrent sur Saint-Jean; le clocher fut détruit, les défenseurs faits prisonniers. Ceux qui étaient dans le couvent du Saint-Esprit, craignant le même sort, se hâtent de l'abandonner; mais ils sont attaqués et battus en route, et un petit nombre seulement parvint à gagner par la campagne la porte Saint-Michel. Un quatrième corps enfin avec deux batteries, l'une tirée de l'Arsenal, l'autre du Vieux-Môle, se dirige sur la première porte, nommée il Passo Novo, et sur celle de la Lanterne, et s'en empare.

La ville de Gênes ainsi libre, le 10 décembre, il n'y avait plus un seul Autrichien à l'intérieur de l'enceinte. Du côté de l'est, les habitants du faubourg de Bisagno, soutenus par des troupes réglées échappées à la capitulation et accourues au premier bruit de l'insurrection, enlevaient le palais d'Ariolo, se jetaient sur Us_peron et attaquaient les Autrichiens retranchés à Angeli et à San-Benigno; pendant trois heures, ceux-ci résistèrent; puis, accablés par la mousqueterie et par les projectiles, ils se sauvèrent dans toutes les directions. Tous ces succès obtenus à trois heures de l'après-midi, on décida alors un effort général sur Saint-Pierre d'Arène, où M. de Botta avait rassemblé ses troupes et d'où il menaçait encore la ville. Après un court engagement, les Autrichiens furent culbutés et chassés de Saint-Pierre d'Arène; un grand

nombre fut tué et le reste fut fait prisonnier, à l'exception de quelques cavaliers qui réussirent avec M. de Botta à franchir la Bocchetta, où les paysans génois étaient déjà postés.

Dès l'expulsion des Autrichiens, les Génois songèrent à relever leurs forces de terre et de mer. Ils commencèrent à mettre la main sur tous les fourrages réunis par M. de Botta et embarqués sur des bâtiments en partance pour les côtes de Provence; ils se saisirent également de tous les blés et de toutes les farines rassemblés dans les magasins de Gênes pour recevoir la même destination ; ils capturèrent aussi quelques bâtiments venant de Livourne pour transporter à Nice des renforts autrichiens. Les bâtiments génois remis à la mer, on requit, de gré ou de force, pour les monter, tous les citoyens ayant exercé la profession de matelots; on se pressa surtout de mettre en état quatre galères destinées à une expédition sur la rade de Vado, où se trouvaient deux galères du roi de Sardaigne faciles à enlever.

La levée en masse est décrétée. 12,000 hommes sont dirigés sur Savone pour forcer les Piémontais à lever le siège de cette place. Malheureusement, Savone venait de succomber; leur flotte échoua également dans son entreprise sur les galères piémontaises réfugiées à Vado; les vaisseaux anglais ne lui permirent pas de s'en approcher. Le sénat, qui jusqu'alors n'avait osé ni approuver ni désavouer l'insurrection dans la crainte de se compromettre vis-à-vis de l'ennemi ou de perdre son crédit sur le peuple, voyant comment les événements tournaient, se rallia alors au parti triomphant et sanctionna l'émeute. Un quartier général veillait à la sûreté de la ville, tous les paysans armés eurent l'ordre, ainsi que ceux du comté de Nice et d'Oneille, de se jeter sur les Autrichiens encore dans cette partie du territoire de la république par petits détachements isolés et épars; on fit également appel aux Corses, et ce contingent débarqua à la Spezzia.

Ainsi, à la fin de décembre, environ 35,000 hommes, dont 14,000 placés à la Bocchetta et aux environs, étaient répartis sur les frontières de la république. Quant à M. de Botta, il s'était retiré à Novi, forcé d'abandonner sa caisse militaire, ses équipages, ses magasins. C'était déjà, à ce point de vue, un cruel revers que la perte de Gênes; même un désastre, puisque sans cette place il était difficile de pourvoir l'armée de M. de Braun.

L'insurrection triomphante de Gênes arrêta, en effet, l'invasion de la Provence et nous donna le temps de recevoir nos renforts; elle sauva peut-être Marseille et Toulon, et, à ce titre, elle constitua l'un des faits les plus intéressants de la campagne de 1746.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE EN PROVENCE JUSQU'À LA CAPITULATION DE VINTIMILLE.

L'armée française est sous les ordres de M. de Belle-Isle, l'armée espagnole avec l'infant don Philippe et M. de la Mina comme capitaine général. Les armées autrichienne et piémontaise sous M. de Braun, puis sous M. de Leutrum, le 1er mars.

Janvier 1747. — 3. M. de Chevert s'avance de Riez à la Pallu. L'ennemi abandonne Rougon et Châteauneuf. — 6. Chasteuil emporté l'épée à la main. M. de Chevert renforcé. M. de Puisigneux détaché se porte à la tête des défilés de Soleilhas et de Saint-Auban. — 10. M. de Puisigneux à Senez. — 11. Se porte dans la vallée d'Entrevaux, s'empare de Briançonnet, Soleilhas, Ubraye et Saint-Auban. M. de Braun s'établit à Grasse. Troupes placées en échelons jusqu'à Castellane. — 16. L'artillerie de Toulon à l'armée. — 19. M. de Maulevrier prend le commandement du corps de M. de Chevert. Renforcé par les Suisses d'Espagne venus de Savoie. — 20. Tranchée ouverte devant Antibes par l'ennemi. Dispositions pour porter l'armée sur l'Argens. M. d'Arnault à Pignans. — 20 au 21. M. de Maulevrier s'avance de Riez sur Castellane. — 21. M. de Mirepoix, sur l'Argens avec la réserve, s'empare du pont entre Vidauban et les Arcs. L'armée décampe du Puget, s'établit à Gonfaron. M. d'Arnault marche au Canet, chasse les détachements ennemis. Ponts jetés sur l'Argens. M. de Maulevrier s'empare de Castellane. — 22. L'armée au Luc, M. de Mirepoix à Vidauban. — 23. M. d'Arnault à Lorgues; il est remplacé au Canet. — 24. L'armée à Lorgues, jointe par l'armée espagnole. M. d'Arnault occupe le col de Calas; M. de Mirepoix se porte au Muy et à Trans. M. de Maulevrier revient à Robion, laisse les Suisses d'Espagne à Castellane. Réunion des deux armées à Lorgues; l'avant-garde de celle d'Espagne occupe Draguignan; M. de Campo-Santo à Salernes. — 25. L'armée française décampe de Lorgues et se place dans la plaine de Saint-Pons, le quartier général à Draguignan. L'infant y arrive. M. d'Arnault à Bargemont. M. de Maulevrier passe le Verdon, campe à Comps; M. de Mirepoix à Fréjus. L'armée espagnole à Montferrat, le quartier général à Draguignan. — 26. M. d'Arnault à Seillans. Remplacé à Bargemont. M. de Mirepoix pousse son avant-garde à l'Esterella. M. de Maulevrier de Comps à Bargence. — 27. M. d'Arnault à Fayence, il envoie des détachements vers le pont de Tournon. — 29. L'armée continue sa marche pour joindre les Espagnols. — 30. M. de la Mina à Escaragoulles ; l'avant-garde s'empare de Saint-Martin. — 31. M. d'Arnault maître des hauteurs de la rive gauche de la rivière. Toutes les troupes se portent sur Grasse. M. de Mirepoix passe la Siagne. Toutes les avant-gardes sur l'armée ennemie; celle de M. de Mirepoix arrive à Antibes. M. de Braun fait rompre tous les ponts.

Février. 1er au 3. M. le chevalier de Belle-Isle détaché, chasse l'ennemi, force son arrière-garde à repasser le Var en désordre, reste maître du pont du Var.

M. de Maulevrier s'avance à Saint-Jeannet. — 4. Le gros de l'armée française à Grasse, quelques B. dans les villages sur les bords du Var. M. d'Ahumada à Vence. Soutenu par un détachement. M. de la Mina en marche pour la Savoie et le Languedoc. — 12 au 18. Départ de quelques régiments français pour des quartiers d'hiver. — 24. M. de Belle-Isle fait une tournée sur la côte. M. de Maulevrier commande entre la Siagne et le Var.

Mars. 1er. M. de Braun quitte l'armée pour Turin, laisse le commandement à M. de Leutrum. — 11. Séparation de l'armée. Le quartier général à Brignolles. — 15. Embarquement de B. français et espagnols pour Gênes. — 23. Le maréchal quitte l'armée, se rend à Versailles. M. le chevalier de Belle-Isle commande en son absence. Les troupes françaises ont leurs quartiers en Provence et en Dauphiné, celles d'Espagne en Languedoc, Provence et Savoie. Les troupes autrichiennes et piémontaises hivernent dans le comté de Nice, le Piémont, le Montferrat, la Lombardie et sur la frontière de l'État de Gênes.

Avril. (Premiers jours.) Expédition des îles de Sainte-Marguerite. — 24. Départ des galères aux ordres de M. le chevalier de Pilles. L'escadre anglaise croise devant les îles d'Hyères et depuis Toulon jusqu'à hauteur d'Antibes. — 25. Départ des bâtiments de transport commandés par M. de Bompart. Forcé de relâcher au Fréjus. — 30. Arrivée de M. de Pilles avec les galères au Théoul.

Mai. 1er. Six vaisseaux de guerre anglais et des barques armées entre les îles Sainte-Marguerite et les côtes de France. — 2. Arrivée de M. de Bompart. — 10. Le chevalier de Belle-Isle fait jeter des bombes sur le fort des Iles. L'amiral Byng joint l'escadre. — 12. Le roi de Sardaigne fait partir de ses troupes pour joindre les Autrichiens devant Gênes. — 13. Arrivée de M. le maréchal de Belle-Isle en Provence. — 14. Mouvement des troupes françaises et espagnoles. Gros temps qui éloigne l'escadre des îles de Sainte-Marguerite. — 15. Elle reprend sa position. — 20. Les troupes françaises et l'infanterie espagnole, qui ont hiverné en Languedoc, se mettent en marche sur le Var. La cavalerie se rassemble dans différentes places de Provence. Quelques B. espagnols et leur cavalerie restent en Savoie. — 23. Arrivée de l'infant et du duc de Modène à Aix. — 25. Les troupes de l'expédition des îles de Sainte-Marguerite, commandées par le chevalier de Belle-Isle, sous les ordres de Chevert, débarquent dans l'île, forcent les retranchements. Capitulation de la tour de Saint-Honorat. Attaque du fort de Sainte-Marguerite. — 26. Sa capitulation. — 29. Le maréchal, établit les troupes dans différents camps depuis Saint-Laurent. — 31. Arrivée de M. de la Mina.

Juin. 3. L'armée passe le Var, chasse l'ennemi de la rivière, se rassemble sur les hauteurs de Simières et de Saint-Pons, occupe le défilé de Mont-Gros, Aspremont et la hauteur de Villefranche. Le quartier général à Nice. — 4. Position générale : le gros de l'armée sur les hauteurs du Paglion, la droite à Nice, la gauche à Saint-Pons. L'armée autrichienne et piémontaise se retire partie sur Sospello, vers le col de Tende, partie par la route de Menton ; campe à Sainte-Agnès, Sospello et Castiglione. — 5. Attaque du fort de Montalban. Capitulation. Attaque du château de Villefranche par le chevalier de Belle-Isle. — 6. Batteries établies devant le château de Villefranche. Une partie des troupes françaises restées en arrière joint l'armée. — 7. Arrivée de l'infant à Nice. — 9. B. espagnols

qui rejoignent l'armée. — 10. Tranchée ouverte devant le château de Villefranche. — 11. Sa capitulation. — 12. Le maréchal porte l'armée à la Turbie. — 13. Avant-gardes sur Menton, Castellar, Castiglione et Sospello. Abandon de ces postes par l'ennemi. — 14. L'armée suit les avant-gardes, campe en cinq corps. Embarquement à Villefranche de la grosse artillerie pour le siège de Vintimille. — 17. Le maréchal se rend à Menton avec le quartier général; l'infant reste à Nice. — 19 au 20. L'armée prend position devant Vintimille. San-Remo occupé par une avant-garde. L'armée autrichienne et piémontaise campe par pelotons dans la montagne entre Oneille et Orméa. — 23. Débarquement de l'artillerie sur la côte de Bordighera. M. de Bissy se porte en avant pour passer en Dauphiné. — 25. Établissement de batteries devant le fort de Vintimille. Toute la cavalerie rassemblée au camp de Valence, dans le Comtat. Les dragons du Roi à Gap. — 27 au 28. Tranchée ouverte devant le château de Vintimille.
Juillet. 1er. Capitulation.

Les conséquences de la perte de Gênes devaient bientôt se faire sentir aux Autrichiens, qui, parvenus à la fin de 1746 jusqu'au cœur de la Provence, à deux journées de Toulon, allaient en quelques jours être rejetés au delà du Var. Le maréchal de Belle-Isle, alors au Puget, se disposait à reprendre l'offensive; il tirait à grand'peine des subsistances du Languedoc, du Lyonnais et des provinces voisines, pour que son armée ne manquât de rien dans sa marche en avant, et pressait l'arrivée des derniers renforts lui arrivant de Flandre. Son armée comprenait 85 B. français forts d'environ chacun 400 hommes, avec une nombreuse cavalerie; les Espagnols devaient lui fournir un contingent de 25 B. et 14 E., et l'ensemble montait à 50,000 hommes, forces supérieures à celles de M. de Braun, dont l'armée ne s'élevait qu'à 46,000 hommes, y compris les troupes légères.

Nos troupes occupaient toujours les emplacements du mois précédent au camp du Puget; il y avait 20 B. sous M. de Belle-Isle (1), et M. de Chevert avait sous ses ordres 9 B. et 10 E. (2); de plus, en différentes places, 35 B. (3).

(1) La Marine, 4; gardes lorraines, 2; Royal-Lorraine, 2; Flandre, 1; la Roche-Aymon, 2; Isle-de-France, 1; Beauce, 1; des Landes, 1; la Sarre, 2; Tournaisis, 1; Foix, 1; Condé, 2.

(2) A Riez : Guyenne, 1; Périgord, 1; Dauphiné, 2; Luxembourg, 1; Beaujolais, 1. — A Puy-Moisson : Salis, 2. — A Sainte-Croix : la Tour d'Auvergne, 1. — A Montagnac : Agenois, 1. — A Roumoulles : dragons du Roi, 5 E. — A Valensole : dragons d'Aubigny, 5 E.

(3) A Bormes : Royal-Italien, 1. A Solies : grenadiers royaux; détachement

En dehors de nos camps et cantonnements, quatre forts détachements tirés du corps de M. de Mirepoix occupaient Cogolin, la Gar-de-Frainet, le Luc et Gonfaron, sous M. de Pereuse (1) à Cogolin et Saint-Tropez; sous M. de Marseillas (2) au Luc, dont le Canet; sous M. le chevalier de Rochechouart à Gonfaron (3), dont le Pignaus, et sous M. de Carmer (4) à la Gar-de-Frainet. Les Espagnols occupaient, entre nos camps du Puget et de Riez, Brignoles, le Val, Saint-Maximin et Aix.

M. de Braun, de son côté, avait toujours le gros de son l'armée au Canet, bloquant Antibes, quelques troupes sur les hauteurs de Mongins, 5 B. à Grasse avec le général Novati, 18 B., les croates et les hussards à Fréjus et Draguignan, un détachement aux Arcs et au Muy, 6 B. et des hussards à Castellane, ces derniers, aux ordres de M. d'Orméa, face d'un côté aux troupes de M. de Chevert, campés à Riez, et de l'autre à un de nos détachements avec M. de Cambis, rejeté, après le passage du Var, dans la vallée d'Entrevaux et, malgré quelques arrangements heureux, ayant peine à se soutenir à notre extrême gauche.

M. de Belle-Isle résolut d'abord d'arrêter de ce dernier côté les progrès de l'ennemi et ordonna en conséquence à M. de Chevert de prendre l'offensive, de culbuter les avant-postes de M. d'Orméa, de les rejeter sur Castellane et de se relier ensuite à M. de Cambis. L'attaque eut lieu le 5 janvier : M. de Chevert, avec 2 B. et 2 régiments de dragons, emporta successivement, et sans coup férir, la Pallu, Rougon et Châteauneuf, et, comme l'ennemi s'était retranché dans le poste de Chasteuil, couvrant Castellane, il le fit attaquer le lendemain par M. d'Anfrenet, capitaine au régiment de

de Royal-artillerie, 1 B. A Hyères : Béarn, 1; Cambrésis, 1; Nivernais, 1. A Signes : Bresse, 1; Aunis, 1; Saintonge, 1. A Beausset : Boulonnais, 1. A Cuers : Mailly, 3; Guise, 1; Penthièvre, 2. A Gemènes : Languedoc, 1; Médoc, 2. A Roquetaire : Soissonnais, 1; Forez, 1; Bretagne, 2. A Aix : Royal-Barrois, 2; Traisnel, 1; Artois, 2; Berg, 1; Royal-Comtois, 1; Bigorre, 1; Talaru, 1; Bourbonnais, 3; Royal-Bavière, 3; plus les volontaires royaux.

(1) 3 compagnies de grenadiers, 17 piquets, 1 compagnie franche, 1 compagnie de Steinhaur et les volontaires provençaux, dont 1 compagnie de grenadiers royaux.

(2) 5 compagnies de grenadiers, 10 piquets.

(3) 2 compagnies de grenadiers, 3 piquets.

(4) 1 compagnie de grenadiers, 4 piquets.

Lyonnais. Cet officier entra dans Chasteuil l'épée à la main, et tua beaucoup de Piémontais. Informé du succès de M. de Chevert, le maréchal lui prescrivit aussitôt de détacher M. de Puisigneux du côté de la vallée d'Entrevaux, lui envoya 3 B. (1) de renfort pour maintenir sa division à un effectif suffisant et attaquer Castellane lorsque l'armée se mettrait en mouvement. M. de Puisigneux trouva peu de résistance. Arrivé le 10 à Senez, il y laissa un détachement et se porta, le 11, dans la vallée de l'Estéron avec le reste de ses hommes, qu'il distribua dans les postes de Briançonnet, Soleilhas, Ubraye et Saint-Auban.

Le maréchal était enfin parvenu à obtenir de M. de la Mina un concours réel; les Espagnols entraient en ligne le 9 janvier. Ils avaient pris position à Brignoles; un de leurs corps s'était porté à Barjols. Une colonne de Français et d'Espagnols occupait Aups, et les Miquelets s'avançaient sur Vérignon. Les Autrichiens, refoulés de ce côté, avaient cherché à se jeter dans la vallée d'Entrevaux, quand, la trouvant fortement occupée par M. de Puisigneux, ils se replièrent sur les sources de la Siagne. En même temps, un corps de Suisses au service d'Espagne, restés en Savoie aux ordres de M. de Tobin, brigadier, recevait l'ordre de se diriger sur la Provence par Grenoble, Gap et Digne.

M. de Belle-Isle, laissé par le roi complètement maître de son plan de campagne, commença ses opérations le 21 janvier. Il donna des ordres pour que toutes les troupes encore en quartier, et tous les renforts venus de Flandre fussent rendus dès la veille à son camp du Puget, à l'exception de 6 régiments destinés à couvrir Toulon et Marseille, et de quelques détachements laissés dans le Languedoc pour contenir les protestants de cette province, au milieu desquels régnait une certaine agitation et soupçonnés de rapports secrets avec les Anglais. Il appela de Toulon l'artillerie restée en arrière, et renvoya à Arles et à Tarascon tous les équipages de l'armée afin d'être moins embarrassé dans son mouvement sur l'ennemi. Il se réserva le commandement de la colonne du centre, qui devait partir du camp du Puget, renforça d'un corps de grenadiers le camp de Carnoulles, placé sous M. de Mirepoix, opé-

(1) Les 3 B. de Royal-Bavière à Aix, et qui vinrent s'établir à Rians et Esparon de Pallières.

rant à droite, et envoya M. de Maulevrier prendre, à la place de M. de Chevert, qui n'était que maréchal de camp, le commandement de la division campée à Riez, destinée à former la colonne de gauche.

Au lieu de 19 B., le camp de Carnoulles n'en comprenait plus que 17, par suite du départ des 3 B. de Vigier pour Hyères et de leur remplacement par 1 régiment à 1 seul B., le régiment de Berg, venant d'Aix; mais il avait été renforcé par tous les détachements de MM. de Pereuse, de Cornier, de Marseillas et de Rochechouart, et par 20 compagnies de grenadiers de M. de Belle-Isle.

Au camp de Riez étaient réunis, à la même date, 27 B. et 10 E. (1).

11 B. restaient sur les derrières (2).

M. de Braun, de son côté, avait reçu quelques renforts et comptait alors environ 50,000 combattants. Il venait de transférer son quartier général, avec le gros de ses forces, de Cannes à Grasse. Prévoyant une attaque, il avait fait avancer de forts détachements sur le Verdon et l'Argens, et placé à Tournon un corps en deuxième ligne, un autre en échelons entre Grasse et Castellane, laissant devant Antibes 8 ou 10 B. aux ordres du général Roth, qui venait d'ouvrir la tranchée. Le roi de Sardaigne, retenu en arrière par la petite vérole, était retourné à Turin, après avoir réuni à Nice des approvisionnements pour l'armée de M. de Braun, ravitaillements arrêtés par l'État de Gênes; il s'occupait déjà de lever de nouvelles milices pour garder les passages des Alpes et des Apennins. Ses troupes à Castellane formaient la droite de M. de Braun, renforcées de 8 B., et M. de Neuchantz venait d'en prendre le commandement à la place de M. d'Orméa.

(1) *Infanterie :* 5 B. qui y étaient, Guyenne, 1; Périgord, 1; Dauphiné, 1; Luxembourg, 1; Beaujolais, 1; Salis, 2 B. venus de Puy-Moisson; la Tour d'Auvergne, 11 B. venus de Sainte-Croix; Agénois, 1 B. venu de Montagnac; Royal-Bavière, 3 B. venus de Rians, d'Esparon et de Pallières.

Cavalerie : dragons du Roi, 5 E. venus de Roumoulles; d'Aubigny, 5 E. venus de Valensole.

(2) Royal-Italien, 1 B.; Vigier, 3 B.; Bigorre, 2 B., qui de Bormes, du camp de Carnoulles et d'Aix s'établirent à Hyères le 18; Bourbonnais, 3 B., qui, après le départ de l'armée, vinrent occuper le Canet le 22; Royal-Barrois, 1 B., qui se rendit d'Aix à Toulon; Trainel, 1 B., qui, d'Aix, se porta à Rians sur les derrières du corps de M. de Maulevrier.

Le 21 au matin, on se porta en avant sur toute la ligne. M. de Mirepoix s'avança de Carnoulles au Luc. Son avant-garde, aux ordres de M. de Poulpry sur l'Argens, refoula les détachements des Autrichiens, se saisit de leurs ponts et s'empara même du poste des Arcs. Les hussards de Ferrari et des dragons de la Reine culbutèrent de ce côté les hussards ennemis. Le gros de notre armée, sous M. de Belle-Isle, partit en même temps du Puget et alla camper à Gonfaron. Son avant-garde, à Pignans, aux ordres de M. d'Arnault, composée de compagnies de grenadiers et des volontaires royaux, s'établit au Canet.

Les Espagnols levèrent aussi leurs camps de Brignoles et de Barjols et s'avancèrent sur le haut Argens, repoussant sans peine les faibles détachements autrichiens.

M. de Maulevrier, de son côté, se porta sur Castellane. Laissant quelques détachements à Briançonnet, destinés à observer la vallée de l'Estéron, et à Aups, Beaudinar, Riez et Moustiers pour garder celle du Verdon, il s'avança sur Chasteuil avec la moitié de sa division, alors de 13 B. et 10 E. de dragons, en même temps que M. de Tobin, arrivant à Digne, débouchait sur Senez avec les Suisses.

L'avant-garde française, sous M. de Frainel, enleva d'abord le défilé de Chasteuil, et repoussa des Esclavons accourus pour le reprendre; les Suisses forcèrent, de leur côté, le pas de Saint-Pierre en avant de Senez, et les deux corps débouchèrent ensemble sur Castellane, M. de Maulevrier dirigeant les attaques de droite, M. de Tobin celles de gauche. Les Piémontais avaient 14 B. retranchés dans la ville et couverts par toutes leurs troupes irrégulières embusquées derrière les murs des jardins. Malgré leur nombre et la force de cette position, ils ne purent tenir devant la vigueur de notre attaque. M. de Maulevrier, après avoir fait avancer ses troupes en bataille, démasqua subitement six pièces de canon, et, voyant l'ennemi ébranlé par ce déploiement d'artillerie, forma ses troupes en trois colonnes, aux ordres de MM. de Frainel, de Vaubécourt et de Bezons, et les lança résolument à l'assaut de la ville. Les Suisses, à la gauche, ne montrèrent pas moins d'entrain. Après une lutte de trois heures, les Piémontais, obligés d'évacuer Castellane, repassèrent sur la rive gauche du Verdon, laissant sur le terrain une centaine de morts et un grand nombre de blessés avec leur géné-

ral, M. de Neuchantz, blessé et prisonnier. Cet heureux résultat appartenait aux habiles dispositions prises par MM. de Maulevrier et de Tobin, aussi bien qu'à l'énergie des officiers (1).

Notre succès ne s'arrêta pas là : l'ennemi, poursuivi sur la rive gauche du Verdon, fut encore obligé d'évacuer le poste de la Garde, où il avait 2 B., ceux d'Eoux, de Robion, de Taloire et du Bourguet, le château de Trigance et la ville de Comps. Toutes ces positions tombèrent entre nos mains; mais comme notre gauche, en s'y maintenant, se fût trouvée trop près de l'ennemi, M. de Maulevrier se contenta de les occuper par des détachements et ramena ses troupes en arrière pour donner le temps au maréchal de Belle-Isle et à M. de la Mina de s'avancer et de le soutenir. Les Suisses de M. de Tobin s'établirent à Castellane; les Français rétrogradèrent sur Rougon.

Le 22, M. de Mirepoix marche du Luc à Vidauban, forme son avant-garde, franchit l'Argens et chasse les Autrichiens revenus aux Arcs. Il occupe solidement ce poste pour protéger le rétablissement du pont par où son corps devait déboucher. L'armée de M. de Belle-Isle quitta en même temps le camp de Gonfaron, et alla prendre celui du Luc. M. d'Arnault, avec l'avant-garde, s'avança du Canet sur les bords de l'Argens et s'occupa de mettre en état le pont du Villard. Un détachement, se porte au delà de l'Argens et s'avance jusqu'à Lorgues, entièrement abandonné par l'ennemi. L'armée espagnole, de son côté, vint camper partie à Carce, où elle jeta un pont, entre Barjols et Salernes.

Le 23, toutes les troupes séjournent dans leurs positions, achevant les ponts. M. le maréchal de Belle-Isle pousse M. d'Arnault jusqu'à Lorgues et le remplace au pont du Villard par 2 brigades d'infanterie; 2 autres occupent le Canet. Tous les corps passèrent l'Argens; la droite, aux ordres de M. de Mirepoix, campe de Vidauban au Muy. Le centre, sous M. de Belle-Isle, se porte du Luc à Lorgues; les 2 brigades au pont de Villard occupèrent Draguignan, et l'avant-garde de M. d'Arnault s'établit devant cette ville. Les Espagnols s'avancèrent partie à Lorgues et partie à Salernes. Un de leurs détachements, lancé en avant dans la direc-

(1) Parmi lesquels M. de Chevert, M. des Cars, brigadier, MM. de Frainel, de Vaubécourt, de Bezons, de Guntrode, d'Aubigné, de Revel, d'Agien, de Pérignac, de l'Espremière, d'Anfrenet et de Fulconis, furent cités pour leur belle conduite.

tion de Draguignan et commandé par M. de Campo-Santo, fit une pointe hardie au delà de nos avant-postes, atteignit l'arrière-garde des Autrichiens en pleine retraite, lui tua beaucoup de monde et revint à Draguignan avec des prisonniers.

Le 25, toutes les troupes continuèrent leur marche. M. de Mirepoix s'empare de Fréjus, où il ne trouva pas grande résistance; M. de Marseillas bat un parti de cuirassiers autrichiens, met l'embargo sur cinq bâtiments chargés d'armes et de subsistances. M. de Belle-Isle change son campement de Lorgues à Draguignan et l'armée espagnole se porte sur Montferrat. Nos 2 brigades à Draguignan s'établirent au col de Claviers, et l'avant-garde de M. d'Arnault occupe Bargemont.

Par suite des opérations dans les montagnes qui séparent les bassins du Verdon, de la Siagne et de l'Argens, notre cavalerie fut renvoyée à Vidauban; la cavalerie espagnole resta également sur les derrières de l'armée, à Draguignan, à Lorgues et à Salernes. M. de Maulevrier, à Rougon sur la gauche avec sa division, depuis l'affaire de Castellane, suivit alors le mouvement de notre centre et de notre droite, passa le Verdon le 25, s'avançant à Comps pour se mettre en ligne avec le reste de nos troupes. Les Suisses de M. de Tobin, de leur côté, marchèrent en avant de Castellane et s'établirent au poste important de la Garde, notre extrême gauche. Telle était la situation de l'armée le 25 janvier, lorsque, vers le soir, l'infant don Philippe arriva d'Aix au quartier général de Draguignan avec le duc de Modène pour prendre possession du commandement.

Les troupes séjournèrent dans leurs positions, attendant les traînards et l'artillerie; toutefois, nos 2 brigades à Claviers furent poussées sur Bargemont, d'où M. d'Arnault se porta à Seillans. L'avant-garde des Espagnols s'avança à Broves, la division de M. de Maulevrier à Bargence, et M. de Pereuse, qui avait pris le commandement de l'avant-garde de notre droite en remplacement de M. de Poulpry, se porta de Fréjus dans la direction de la Napoule. Il trouva sur sa route, au bois de l'Estérelle, des grenadiers et des croates retranchés; il les attaqua et les mit en déroute.

Le 27, le mouvement en avant continua. Le corps de M. de Belle-Isle campe au col de Claviers, et détache en avant 2 brigades qui vinrent occuper Bargemont; celles qui y étaient déjà

se portèrent sur Seillans, et M. d'Arnault poussa jusqu'à Fayence. L'armée espagnole passa de Montferrat à Broves. M. de Maulevrier marcha avec sa division sur la Bastide d'Esclapons, et fut remplacé à Bargence par l'avant-garde espagnole. On ne trouva nulle part de résistance; l'ennemi était découragé, et chaque jour la désertion faisait dans ses rangs de nouveaux vides; ses équipages avec quelques détachements repassaient le Var. Le 28, M. de Belle-Isle marcha sur Fayence, d'où M. d'Arnault se porta avec l'avant-garde à Tournon; déjà l'ennemi avait repassé la Siagne en coupant les ponts. Nos 2 brigades à Seillans occupèrent Callan; celles à Bargemont prirent poste à Seillans (1).

Le 29, le maréchal transporte son quartier général à Montauroux, où il réunit 3 brigades d'infanterie : les volontaires royaux, les hussards et 13 E. espagnols.

Des 2 brigades à Callan, il envoya l'une à Tournon pour soutenir M. d'Arnault; la seconde, jointe aux 2 brigades restées à Seillans, aux ordres de M. de Chevert, occupa Mons pour relier nos troupes avec l'armée espagnole, portée de Broves et de Bargence à Serenon, derrière M. de Maulevrier. Celui-ci, toujours établi à Caille avec le gros de sa division, était déjà maître de Saint-Martin

Le 30, tous les corps se portèrent sur la Siagne. M. de Mirepoix, resté à Fréjus depuis le 25, s'avança sur la Napoule; M. de Belle-Isle joignit l'avant-garde au camp de Tournon; M. de la Mina marcha sur Escaragoules; M. de Maulevrier occupa Audon, tandis que M. de Puisigneux, avec un détachement, se portait sur Cipières. On abordait ainsi de front la ligne de la Siagne, et on la débordait par la gauche. Le lendemain, M. de Mirepoix devait emporter Cannes, MM. de Belle-Isle, de la Mina (2) et de Maulevrier converger sur Grasse, lorsqu'on sut que M. de Braun avait,

(1) L'intention du maréchal était de tourner le camp de Grasse par la région montagneuse, tout en l'attaquant de front; en conséquence, il renforça sa gauche, qui allait être appelée à jouer le rôle décisif dans la lutte, et l'armée espagnole passa de Broves à Bargence pour soutenir M. de Maulevrier, qui venait de se porter à Caille, où il avait été rejoint par les Suisses de M. de Tobin venus de la Garde et par tous les détachements restés en arrière sur le Verdon.

(2) Le changement du comte de Gages pour M. de la Mina ne fut pas plus heureux; bien qu'ayant l'estime et la confiance des deux armées, plus une certaine réputation en Europe. Cependant le maréchal de Maillebois prétend que c'est une

pendant la nuit, levé le siège d'Antibes, et qu'il se retirait précipitamment sur Biot, Villeneuve et Vence. Nos avant-gardes ne trouvèrent donc aucune résistance. Celle de M. de Belle-Isle s'avança sur Grasse, celle de M. de la Mina sur Saint-Vallier, et M. de Maulevrier s'établit à Gréolières.

Le 1er février, les deux armées suivent le mouvement en avant, franchissent la Siagne et opèrent leur jonction à Grasse. Les avant-gardes se portèrent sur la rivière du Loup, dont l'ennemi avait rompu tous les ponts et derrière laquelle il s'était établi. Pour les soutenir, le maréchal se contenta de détacher de son armée M. le chevalier de Belle-Isle, qui marcha sur Villeneuve. M. de la Mina, de son côté, envoya M. d'Ahumada du côté de Vence. M. de Maulevrier se porta avec sa division à Saint-Jeannet, et M. de Mirepoix occupa Cannes et Antibes.

Le 2, on força la ligne du Loup. Le chevalier de Belle-Isle attaque impétueusement le poste de Villeneuve et s'en empare. L'ennemi leva aussitôt son camp et se mit en pleine retraite; ses colonnes s'allongèrent en désordre dans la direction du pont du Var, vivement poursuivies par nos détachements, dont l'un, composé de volontaires commandés par M. de Berthelot, capitaine de Foix, réussit à pénétrer dans le village de Saint-Laurent et à leur enlever ce dernier point d'appui. Le chevalier de Belle-Isle, ardent à la poursuite, ne laissa aucune trêve aux troupes de M. de Braun, il les refoula l'épée dans les reins jusque sur le pont du Var, s'y engagea à leur suite et ne s'arrêta qu'à une île retranchée au milieu du fleuve, où les Autrichiens tinrent un instant, mais qu'ils nous abandonnèrent bientôt, après avoir brûlé la partie du pont qui touche au comté de Nice. Cette dernière journée avait coûté à l'ennemi un millier d'hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le but était atteint et le territoire français restait libre, Antibes était secouru à temps; et M. de Braun, refoulé derrière le Var, ne songeait déjà plus qu'à la défensive. Aucun péril n'étant plus à redouter, on résolut de ne pas pousser plus loin pour le moment les opérations et de donner aux troupes un repos bien nécessaire.

renommée escroquée, que ce général est peu de chose par lui-même ; on avait pris sa lenteur et son flegme pour de la profondeur et quelque inaction heureuse pour des traits de grande habileté : du reste, bon officier d'infanterie. (*Mémoires de d'Argenson.*)

Elles n'avaient pas subi de grandes pertes; depuis le 21 janvier, jour où elles avaient quitté leurs camps de Carnoulles, du Puget et de Riez, elles avaient perdu peu de monde, tout en restant épuisées par les marches et les fatigues. Les Espagnols se séparèrent les premiers. Ils concentrèrent à Grasse, dès le 4, tous leurs détachements avancés, et se mirent aussitôt en route pour prendre leurs quartiers dans le Languedoc, malgré l'avis de M. de Belle-Isle qui les trouvait avec raison un peu loin. L'infant et le duc de Modène les suivirent et s'établirent à Montpellier.

Les Français, dont l'effectif, par suite de nouveaux renforts, s'élevait alors à 99 B., restèrent en Provence, à l'exception de 28 B. dirigés, 18 sur le Dauphiné et le Briançonnais, 3 sur le Languedoc, 6 sur la Franche-Comté, et 1 sur Monaco. La cavalerie occupa la principauté d'Orange. 44 B. et 1 régiment de hussards prirent position entre la Siagne, l'Argens et le Verdon.

Les volontaires royaux, les dragons des volontaires royaux, les hussards de Ferrary et 15 compagnies de grenadiers royaux restèrent à Grasse, formant la réserve des corps laissés sur le Var aux ordres de MM. de Maulevrier et d'Arnault (1).

Ces dispositions achevées le 17 février, le maréchal de Belle-Isle, qui depuis le commencement du mois était resté à Grasse, se mit alors en route, voulant s'assurer par lui-même de l'exécution de ses ordres. Il parcourut d'abord la ligne du Var, depuis le Broc jusqu'à la mer, et y prescrivit de nouveaux travaux de défense pour mettre nos troupes parfaitement à couvert en cas d'une attaque, du reste, devenue peu probable, sur ce point.

Le 24, il se rend à Antibes, dont il détruisit les fortifications, puis à Fréjus. Sur toute la côte, il établit des batteries et plaça des postes retranchés, de manière à n'avoir rien à redouter des Anglais, dont la flotte croisait toujours en vue de notre littoral. Il

(1) 27 B. ainsi répartis : à Saint-Jeannet (M. de Maulevrier) : Fraisnel, 1 ; Talard d'Auvergne, 1 ; Dauphiné, 1 ; Guyenne, 1 ; Beaujolais, 1 ; Agénois, 1 ; Luxembourg, 1 ; Périgord, 2.

Au Broc, Carros, Gillette, Gatières : Nivernais, 1 ; Saintonge, 1 ; Médoc, 2 ; Vivarais, 1.

A Saint-Laurent, Cagnes (M. d'Arnault à Saint-Paul) : Bourgogne, 2 ; Cambrésis, 1 ; Bresse, 1; Aunis, 1 ; Auxerrois, 1 ; Royal-Bavière, 3; Bretagne, 2 ; Royal-Comtois, 1 ; Provence, 1.

parut le 4 mars à Toulon, le 7 à Marseille, se rendit le 9 à Aix et revint le 11 à Brignoles, son quartier général; puis, ayant appris que M. de Braun venait de quitter le comté de Nice avec le gros de ses troupes, se dirigeant sur Gênes, que la plus grande partie des Piémontais avait repassé le col de Tende et regagné les États du roi de Sardaigne, qu'il ne restait sur les bords du Var que 10 B. autrichiens et 12 piémontais aux ordres de M. de Leutrum, et qu'ainsi il n'avait, pour le moment, aucune attaque à redouter, il partit pour Versailles afin de se concerter avec le roi et les ministres sur la suite à donner aux opérations. Il laissait le commandement de l'armée au chevalier de Belle-Isle, ayant donné congé à 2 lieutenants généraux, 3 maréchaux de camp, quelques brigadiers et 11 officiers de l'état-major. Il ne restait à l'armée que 5 lieutenants généraux (1), 8 maréchaux de camp (2), 10 brigadiers d'infanterie (3) et 10 officiers de l'état-major.

M. de Braun avait en effet quitté le comté de Nice. Voyant que nos troupes ne faisaient aucun mouvement menaçant du côté du Var et qu'elles prenaient leurs quartiers, il avait, à notre exemple, ramené ses troupes en arrière, laissant sur le Var les 22 B. de M. de Leutrum en face de M. de Maulevrier; 24 B. autrichiens étaient déjà partis du 12 au 18 février, suivis, le 26, par 12 autres B., et le général Braun lui-même avait quitté Nice le 1er mars, se rendant à Turin auprès du roi de Sardaigne. Ses troupes étaient alors en route pour hiverner, partie en Lombardie, partie vers Novi et dans le Montferrat. Les Piémontais devaient prendre leurs quartiers vers Turin.

Pendant ce temps, la ville de Gènes, après avoir si glorieuse-

(1) MM. le chevalier de Belle-Isle et de Mortaigne, au quartier général à Brignoles avec tous les officiers de l'état-major; de Maulevrier, à Grasse; le marquis d'Argouges, dans le comtat d'Avignon; le marquis de Villemur, en tournée pour l'inspection des troupes dans leurs quartiers.

(2) MM. de Mauroy, dans le comtat d'Avignon; de Larnage, en Dauphiné; de Chevert, entre la Siagne, l'Argens et le Verdon; de Poulpry, à Antibes; d'Arnault, à Saint-Paul; Bailly, à Toulon; d'Aultanne, à Brignoles; de Mauriac, à Toulon (destiné à commander un corps en partance pour Gênes).

(3) MM. de la Tour et de Monteynard au quartier général; de la Brosse, au Broc; de Maupeou, à Fréjus; d'Aubigné, à Draguignan; de Péreuse, à Saint-Tropez; de Watteville, à Hyères; du Barail, sur la côte; de Turmel, à Toulon; de Lannion (destiné pour Gênes).

ment chassé M. de Botta de ses murs au mois de décembre de l'année précédente, continuait ses préparatifs de résistance en vue d'une attaque en règle que le ressentiment de la reine de Hongrie rendait tôt ou tard inévitable. Aux agitations du premier moment succédait un calme relatif.

M. de Guymond (1), notre envoyé auprès de la république, avait favorisé sous main le mouvement insurrectionnel et entretenu la haine que tous portaient à l'Autriche. Avec l'autorisation du cabinet de Versailles, il promit aux Génois, au nom de la France et de l'Espagne, des secours en hommes et en argent, et annonça la marche de M. de Belle-Isle prêt à écraser M. de Braun sous des forces supérieures. Il n'était pas difficile d'émouvoir les nobles sentiments de ce peuple qu'animaient l'amour de l'indépendance et la haine du joug étranger, encouragé d'ailleurs à la lutte par les prêtres, dans la chaire et au confessionnal, et par les moines, qui donnaient l'exemple en montant eux-mêmes la garde aux portes, le fusil sur l'épaule, le sabre et le pistolet à la ceinture. Les habitants de la ville et les paysans, bien que formant deux classes distinctes de citoyens, et souvent hostiles l'une à l'autre, sentant le besoin d'une union parfaite en face de l'ennemi, n'avaient pas tardé à conclure un pacte solennel, promettant de se défendre mutuellement et de se secourir au jour du péril : les paysans de la Polceverra et de Bisagno y avaient adhéré les premiers; ceux de Peggi et de Voltri suivaient leur exemple. Dès le commencement de janvier, Gênes comptait 50,000 défenseurs, insuffisamment armés, il est vrai, tous pleins d'ardeur et décidés à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la liberté de leur patrie. Les habitants de la ville s'employèrent à mettre leur enceinte en état de défense et à réunir les approvisionnements suffisants; on fit entrer dans l'intérieur des murs les magasins réunis au dehors par les Autrichiens, et on les augmenta de toutes les prises opérées sur mer par les galères de la république, qui ne cessaient de courir sur les bâtiments des divers ports d'Italie, et notamment de Livourne, portant des vivres en Provence à l'armée

(1) M. de Guymond, gentilhomme, ministre de France, montre beaucoup de courage et de diplomatie. Par son crédit près du peuple, engage à ne pas traiter. Si Gênes eût plié, l'Italie était perdue pour la maison de Bourbon.

du général Braun. Les paysans restèrent spécialement préposés à la garde des frontières, que le général Botta ne cessait de menacer du côté de Novi, où il avait reformé une armée de 15,000 hommes tirés de divers quartiers d'Italie. Postés à la Bocchetta, ils repoussèrent par deux fois, au milieu de janvier, les détachements autrichiens, quand une troisième tentative les refoula au delà des montagnes, et l'ennemi parvint à s'établir sur le défilé, sans toutefois pousser plus loin.

Cependant Marie-Thérèse, courroucée de la résistance obstinée des Génois, venait de renvoyer de Vienne leur représentant à sa cour et de rompre avec eux toute relation directe; elle était décidée à en finir avec la république : toutefois, avant de recourir à la force, elle voulut encore essayer la douceur et la persuasion. Elle donna donc l'ordre au marquis de Botta d'adresser une proclamation aux Génois pour les faire rentrer dans le devoir. Celui-ci fit paraître son manifeste à la fin de janvier; mais, au lieu d'un langage conciliant qui, peut-être, eût réussi, il adressa maladroitement les menaces les plus terribles, surtout pour les habitants de la ville, qui devaient s'attendre à un châtiment exemplaire. Quant aux paysans, voulant tenter de les rallier et de priver la capitale de leur appui, il leur promettait, s'ils déposaient les armes, la vie, la liberté et le pardon. Ni les menaces ni les promesses de M. de Botta n'eurent d'effet. Les Génois redoublèrent d'activité à fortifier la ville, et les paysans restèrent fidèles au pacte juré; les cruautés et les ravages que commettaient journellement les Autrichiens sur leur territoire ne devaient point, d'ailleurs, confirmer les paroles de paix de M. de Botta, et le caractère bien connu de ce général leur inspirait une défiance légitime. Les hostilités continuèrent donc, et chaque jour amena de nouveaux engagements. Au commencement de février, l'ennemi vint attaquer par surprise le poste de Masone, gardé par quelques paysans; il fut repoussé avec perte. Quelques jours plus tard, des renforts venant d'Ovada tournèrent Masone et menacèrent Voltri; les paysans et le peuple de Gênes n'en furent point épouvantés, ils marchèrent eux-mêmes à la rencontre de l'ennemi, l'attaquèrent vigoureusement, lui tuèrent beaucoup de monde, et mirent le reste en fuite. On repoussa en même temps jusqu'à Lavezzara un corps qui, débouchant de la Bocchetta, avait poussé jusqu'à Campo-Morone. Toutes ces escar-

mouches, ces combats livrés presque chaque jour aux paysans, coûtaient beaucoup de monde à l'ennemi.

La république restait jusqu'ici livrée à ses seules forces; la France et l'Espagne ne devaient pas abandonner leur alliée. Ces deux puissances étaient d'ailleurs trop intéressées elles-mêmes à ce que les Autrichiens ne rentrassent pas à Gênes pour rester simples spectatrices de la lutte. Aussi avaient-elles résolu, dès le commencement de février, lorsque la retraite de M. de Braun au delà du Var eut rendu inutile la concentration de nos troupes et permis de distraire sans danger une portion de l'armée de Provence, de lui envoyer, comme M. de Guymond en avait pris l'engagement, des secours en hommes et en argent. Les troupes devaient monter à 12,000 hommes (moitié Français, moitié Espagnols), les subsides à un million. Déjà M. de Belle-Isle dirigeait de Marseille pour Gênes 8 officiers, dont 4 d'infanterie, 2 d'artillerie et 2 du génie, tous choisis parmi les plus distingués de leur arme. Ils étaient arrivés à Gênes dans les premiers jours de février, avec deux autres officiers, MM. Milhau, lieutenant au régiment Royal-Italien, et le chevalier de Beauvau, qui apportaient avec eux 200,000 livres pour la république. L'arrivée de ces officiers et la vue des premiers uniformes français répandit la joie dans la ville et ranima les courages. Ils apportaient, d'ailleurs, la nouvelle des premiers succès remportés sur l'Argens, de la retraite de M. de Braun, de l'embarquement prochain à Marseille et à Toulon d'un premier corps de 6,000 hommes et de l'envoi d'un second subside de 800,000 livres.

Dès que M. de Belle-Isle, victorieux, eut rejeté les Autrichiens derrière le Var, il s'était occupé, en effet, de réunir le corps expéditionnaire et d'en assurer le départ. Les Français fournissaient 6 B., les Espagnols en embarquaient 3.

Considérant les hasards d'une navigation que les croisières anglaises rendaient dangereuse, ainsi que l'incertitude du sort de Gênes, il ne voulut pas envoyer de corps entiers qui, pouvant être pris ou détruits, eussent été difficilement reconstitués. Il forma donc 6 B. d'officiers et d'hommes choisis dans différents régiments, et, pour remplir les intentions du roi, qui désirait que ces troupes ne passassent pas à Gênes sans drapeaux, il leur donna ceux d'anciens régiments, dont ils prirent le nom comme représentant un des B.

de ces régiments. C'est ainsi que deux de ces B. devinrent de la Marine et Mailly; trois autres, organisés également par des prélèvements dans différents régiments étrangers, prirent les noms et les drapeaux du plus ancien de ces régiments : tels furent les nouveaux B. de Salis et Vigier (suisses) Royal-Bavière (allemand). Le sixième B. seulement, du régiment Royal-Italien, resta constitué.

Ces 6 B., complétés à près de 700 hommes chacun, étaient partis de Grasse, le 13 février, pour s'embarquer, trois (Royal-Italien, Salis et Vigier) à Toulon, trois (Royal-Bavière, la Marine et Mailly) à Marseille. Des ordres avaient été donnés au chevalier d'Orléans, général des galères, pour réunir dans ces deux ports les bâtiments nécessaires au transport des troupes, et avec recommandation de les choisir assez légers pour qu'ils eussent chance d'échapper à la vigilance des Anglais, qui ne cessaient de croiser entre Marseille et Villefranche.

Le commandement de l'expédition fut confié à M. de Mauriac, avec M. de Lannion. Les Espagnols devaient être sous les ordres de M. de Tobin, et s'embarquer à Marseille en même temps que nous.

Les troupes étaient arrivées dans les ports et déjà embarquées lorsque M. de Belle-Isle, dans sa tournée sur le littoral, y arrive au commencement de mars. On n'attendait plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile. La frégate *la Flore*, sur laquelle M. de Mauriac avait pris passage, escortait le convoi de Toulon avec M. de Lannion, appuyant celui de Marseille. En attendant le départ de ces premières troupes, avec des ingénieurs, plusieurs officiers d'artillerie et des canonniers, et qui devaient emporter avec elles les subsistances nécessaires au trajet, les fonds représentant leur solde pour trois mois et les 800,000 livres promises aux Génois, on s'occupa tout de suite de préparer un second renfort qui, d'après les arrangements conclus avec l'Espagne, se composait de 6 B. espagnols et de 3 B. français.

Le 17 mars enfin, la flotte de transport mit à la voile avec le vent nord-ouest. Le convoi de Toulon arriva heureusement à destination; la frégate *la Flore*, avec M. de Mauriac, et trois bâtiments portant le B. de Royal-Italien, abordèrent à Gênes, dans la nuit du 18 au 19 et dans la journée du 20. Les tartanes, avec les B. de Salis et de Vigier, durent gagner Portofino pour échapper à la poursuite

des Anglais; mais le débarquement ne fut pas inquiété, et, deux jours après, les troupes entraient à Gênes.

Le convoi de Marseille n'eut pas le même sort. Dès le départ, une avarie survenue à la barque d'escorte, que montait M. de Lannion, le força à relâcher 24 heures à la rade de Toulon, et, lorsqu'il remit à la voile, il trouva sur sa route les vaisseaux anglais. Plusieurs bâtiments et un millier d'hommes environ furent pris, le reste dut se réfugier dans les ports de Monaco, Antibes, et autres points, devant lesquels les Anglais se mirent en panne pour les bloquer.

Ainsi, sur les contingents envoyés par la France à la république, la moitié était arrivée. Néanmoins l'allégresse fut grande à Gênes, car l'émotion y était au comble, ayant appris, quelques jours auparavant, que la reine de Hongrie venait de décider le siège de la ville. Le général de Schulemburg (1), remplaçant M. de Botta dans le commandement des troupes campées à Novi, devait à ses 24 B. en joindre 32 tirés de l'armée de M. de Braun, et marcher avec ces 56 B. sur la Polceverra. De son côté, le roi de Sardaigne, à qui l'Autriche avait promis, pour prix de son concours, la cession de Savone et de Finale ainsi que le tiers du butin que l'on ferait, devait faire avancer sur Gênes 20 B. avec de l'artillerie. Déjà M. de Schulemburg avait adressé de Novi une proclamation aux habitants pour les engager encore une fois à se soumettre et à ouvrir leurs portes; on ne lui répondit que par un redoublement d'activité dans les préparatifs de résistance. En présence du danger, on avait concentré le commandement des troupes entre les mains de MM. d'Escher et Fiker, maréchaux de camp de la république, chargés de veiller aux abords de la place, l'un à la côte de Polceverra, l'autre à Bisagno, et qui, avec le concours des officiers français déjà arrivés, avaient à la hâte terminé les travaux de défense les plus urgents et réglé l'emplacement des batteries.

Ces travaux portaient instamment sur trois points principaux de

(1) Son oncle Jean-Mathias, comte de Schulemburg, né près de Magdebourg en 1661, mort à Vérone le 14 mars 1747. Sert le Danemark, puis la Pologne; sauve l'armée saxonne (en 1700) battue par Charles XII, opère cette belle retraite derrière l'Oder en 1704. Un des vainqueurs de Malplaquet en 1708, auquel Voltaire, en date de la Haye, 15 septembre 1740, dédie sa lèttre en tête de son histoire de Charles XII, lui adressant ces mots de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit.*

l'enceinte extérieure, reconnus les plus faibles. L'enceinte intérieure était restée ce qu'elle était, plutôt une clôture qu'une défense, et sans aucune valeur au point de vue militaire. L'enceinte extérieure, formant un triangle s'élevant en amphithéâtre sur la crête des hauteurs, intérieurement et extérieurement, par des pentes très escarpées, présentait, par sa position et par sa nature, le véritable boulevard de Gênes. Les trois points faibles se trouvaient à la pointe et à la base vers la mer. Toutefois la pointe, protégée par le mont des Deux-Frères, restait d'un accès difficile, en raison du peu de largeur et de la nature rocailleuse du terrain en avant, sur lequel l'ennemi devait établir ses cheminements. L'extrémité de l'enceinte aboutissant à la mer à l'est était couverte par le torrent de Bisagno et les hauteurs d'Albaro, et celle qui s'y appuyait à l'ouest par les vastes et innombrables palais de Saint-Pierre d'Arène, dont chacun pouvait être mis en état de supporter un véritable siège.

Dès son arrivée, M. de Mauriac visita les travaux en cours d'exécution, et parcourut toute la ligne des fortifications de Gênes pour se rendre un compte exact de la force de la place et de la configuration du terrain extérieur; il approuva l'ensemble des dispositions prises et parut satisfait de l'état dans lequel se trouvaient les divers ouvrages. Le doge le reçut en audience solennelle et lui exprima publiquement et avec émotion ses sentiments personnels de reconnaissance pour la France, et les autres magistrats de la république, qu'il visita successivement, lui firent des protestations tout aussi chaleureuses. Ses officiers et ses soldats furent l'objet des témoignages de sympathie les plus marqués de la part de toutes les classes de la population. Les Français, reçus ainsi triomphalement, traversèrent simplement Gênes, les privilèges de la ville en interdisant le séjour à une troupe de nationalité étrangère, aussi bien amie qu'ennemie. Ils s'établirent dans un des faubourgs de la ville, à Saint-Pierre d'Arène, et couvrirent leur camp par des postes placés le long de la Polceverra, depuis son embouchure jusqu'au couvent de la Chartreuse, situé au-dessus de Rivarolo.

Plus rassurés dès lors sur la garde de leur enceinte, et enhardis par la certitude d'être soutenus, les habitants de la ville, brûlant du désir d'imiter les paysans qui combattaient glorieusement et seuls depuis longtemps sur les frontières, firent, de leur côté, quel-

ques sorties vigoureuses sur la Bocchetta. L'ennemi s'y montrait toujours entreprenant; c'était surtout vers Masone qu'il dirigeait ses tentatives les plus sérieuses. Repoussé en février, il était revenu en mars. Un de ses détachements, parti d'Ovada, remonte l'Orba et déjà pénétrait près de Voltri, lorsque le Génois Barberousse, à la tête d'un corps de partisans, se jette brusquement sur lui. Il tue beaucoup de monde, fait de nombreux prisonniers et oblige le reste à fuir en désordre au delà des montagnes. Pour venger cet échec, quelques jours après, les Autrichiens, revenus en force sur Voltri, sont encore repoussés avec perte par les paysans du canton. A droite, du côté de la vallée de Bisagno, les paysans prenaient eux-mêmes l'offensive. Soutenus par quelques soldats génois, ils s'étaient jetés sur le poste de Cosella, de l'autre côté des montagnes, et l'emportaient. La garnison, quoique nombreuse, battit en retraite, laissant sur le terrain des morts et des blessés. Tous ces engagements, qui, du reste, aguerrissaient les paysans, inquiétaient l'ennemi et, en le contenant à bonne distance de Gênes, donnaient le temps aux défenseurs de la place d'achever leurs travaux, aux troupes de secours de recevoir de nouveaux contingents. Parmi les bâtiments du convoi de Marseille obligés de se jeter dans les ports de Provence, quelques-uns avaient, en effet, déjà réussi à se glisser au travers des vaisseaux anglais et à aborder à Gênes. Avant la fin de mars, M. de Tobin et nombre d'officiers français, M. de Lannion, MM. de la Faye, de Roquepine, de Falconac, colonels, M. de Renaudin, major général du corps expéditionnaire, y débarquaient. Outre ses principaux lieutenants, M. de Mauriac, avec sa petite armée, pouvait encore espérer recevoir tout ou partie de ceux que l'on savait ou bloqués sur les côtes, ou en route pour rejoindre en tournant la Corse et la Sardaigne.

Tels étaient les événements, lorsque, au commencement d'avril, M. de Schulemburg, achevant à Novi la concentration de son armée, avec des canons, une quantité considérable de munitions tirées de Turin et de Saverne, un immense matériel de siège, se proposa de marcher sur Gênes. L'émoi fut grand dans la ville; un conseil de guerre est convoqué immédiatement chez M. de Guymond, afin de prendre des mesures pour régler définitivement le plan de défense de la ville et assigner aux troupes leurs emplacements. MM. de

Mauriac et de Tobin, quelques-uns de leurs officiers (1), y assistèrent avec MM. Durazzo, Grimaldi et d'autres membres du gouvernement de la république.

On reconnut d'abord la nécessité d'une direction unique, et la suppression du quartier général du peuple. Ce quartier général était une institution toute récente dont l'origine remontait à l'insurrection du mois de décembre. Le peuple, fier de son initiative dans l'expulsion des Autrichiens, avait émis la prétention d'avoir une part dans la direction des affaires, et de former une sorte de magistrature, composée des principaux marchands, bourgeois et artisans, avec mission de parler en son nom, qui prenait des décisions parallèlement à l'autorité du sénat, et se mêlait à tout propos des affaires de l'État. Si les pouvoirs de ses membres étaient très étendus, leurs lumières l'étaient moins; ils tranchaient toutes les questions un peu à tort et à travers. Le sénat cependant, peu alarmé de cette usurpation d'attributions, avait toléré jusqu'ici cet état de choses parce que les délégués du peuple étaient animés des sentiments les plus patriotiques, et qu'en somme leur intervention n'amenait d'autre résultat fâcheux que des tiraillements intérieurs peu importants en temps de paix. Vis-à-vis de l'ennemi, ces tiraillements parurent un danger, et le quartier général fut aboli sur la proposition du conseil de guerre; cette mesure ne souleva, du reste, aucun trouble. Le gouvernement reprit également les rôles des compagnies bourgeoises, ayant déjà ceux des troupes réglées et des paysans payés, afin d'être dorénavant maître absolu de la situation. Ces compagnies bourgeoises, formées spontanément, affectaient une sorte d'indépendance; toutefois le sénat prenait déjà sur elles un certain ascendant et un empire réel par une voie détournée, en introduisant dans leurs rangs, comme simples soldats, les plus distingués de ses membres, et les hauts fonctionnaires de la république comme les autres montaient leur garde aux portes. Les habitants de Gênes ne murmurèrent point; ils acceptèrent tous les sacrifices en vue d'assurer le salut de leur cité. L'approche de l'ennemi ne laissait plus chez eux qu'un seul sentiment, l'amour de la patrie, profondément enraciné dans leurs cœurs. Les paysans payés restèrent à la garde des montagnes, soutenus en arrière par des soldats

(1) Entre autres M. de Conflans, brigadier-ingénieur, directeur des travaux.

génois. Les Français et les Espagnols eurent mission de garder les abords extérieurs de la place. M. de Belval, lieutenant-colonel de Royal-Italien, prit position à Boursonetta; M. de Roquepine, avec un autre détachement, au mont des Deux-Frères, qui couvre en avant la pointe de l'Éperon, c'est-à-dire la partie la plus élevée de l'enceinte extérieure de Gênes, et en même temps la plus faible et la plus exposée aux attaques; un troisième détachement, avec quelques troupes génoises, dans la vallée de Bisagno, et M. de Mauriac à Saint-Pierre d'Arène. Le reste des soldats génois fut préposé à la défense de l'enceinte extérieure, et les compagnies bourgeoises continuèrent à monter la garde aux portes et à faire le service intérieur de la ville.

Ce fut le 11 que M. de Schulemburg franchit la Bocchetta. Son armée s'avança sur trois colonnes; l'une sur la Polceverra, une autre sur le mont du Diamant, la troisième sur Montogia. Les croates et les grenadiers, à l'avant-garde, poussèrent devant eux tous les détachements génois, qui se replièrent, ceux de la Polceverra jusqu'au petit château de Boursonetta, occupé par M. de Belval, ceux de Bisagno jusque sous les murs de la ville. Le lendemain les ennemis, après une attaque assez vive, s'emparèrent du mont du Diamant. Nous évacuâmes aussitôt Boursonetta, et même la Madona del Monte et le mont des Deux-Frères. Au milieu de ces engagements à la droite et à la gauche, le centre restait immobile. Le corps ennemi, posté entre Manesseri et Torrazza, avec le quartier général, avait déjà établi 5 B. au mont du Troisième-Frère; ces 5 B. s'étaient retranchés fortement en face de nous, et il était difficile de les en déloger. Aussi on se tint de ce côté strictement sur la défensive, couvrant le mont des Deux-Frères d'une ligne demi-circulaire formée de redoutes et de batteries reliées par un retranchement à double rang de palissades, et y conduisant tout d'abord du canon qui devait suffire pour tenir en respect l'ennemi, qui, n'ayant pas reçu son artillerie de siège, n'avait encore établi qu'une batterie sur le mont du Diamant.

Cependant M. de Mauriac, sentant toute l'importance de ces deux derniers postes, les fit réoccuper dès le lendemain à la pointe du jour; l'ennemi, heureusement, n'avait pas encore eu le temps de s'y établir, et nous pûmes reprendre ces avancées si nécessaires à

la défense. M. de Roquepine s'établit au mont des Deux-Frères, M. de Belval réoccupa Boursonetta, et les Espagnols rentrèrent à la Madona del Monte. M. de Mauriac, de sa personne, quitta Saint-Pierre d'Arène et se porta avec le reste de ses troupes à Saint-Roch, entre les deux enceintes, pour se porter rapidement au secours de celui de ses postes qui serait menacé. Les paysans, rassurés par notre attitude, reprirent courage, et ceux de la Polceverra, soutenus par quelques piquets de nos troupes aux ordres de M. le chevalier de Belloy, se jetèrent sur les postes avancés des Autrichiens du côté de Boursonetta, les débusquèrent de quelques maisons en avant de leur camp, et leur infligèrent des pertes considérables; ceux de Bisagno se reportèrent également en avant et regagnèrent un peu de terrain vers Montogia.

Avant de commencer le siège de Gênes, le général de Schulemburg somma encore une fois la place de lui ouvrir ses portes. Le 14, il envoya comme parlementaire un colonel adjudant général autrichien porteur de sa sommation. M. de Grimaldi, membre du gouvernement de la république, et M. de Renaudin, major général de nos troupes, qui s'étaient transportés aux avant-postes, la reçurent et vinrent la soumettre aussitôt au sénat.

Pendant deux jours on délibéra sur les résolutions à prendre. La sommation, conçue en termes menaçants, laissait toutefois entrevoir que la reine de Hongrie ne désirait qu'un accommodement. Le sénat, bien que ses membres fussent tous animés des dispositions les plus belliqueuses, hésitait à prendre la responsabilité d'un refus; l'attitude des gens du peuple et des paysans le décida bientôt. Ceux-ci se prononçaient hautement contre toute négociation; exaspérés contre les Autrichiens, qui commettaient des cruautés inouïes et mettaient le pays à feu et à sang, et décidés à la résistance à outrance, jusqu'à faire entendre de sourdes menaces contre les sénateurs, jurant de les brûler dans leur palais, s'ils faiblissaient et prêtaient l'oreille aux propositions de M. de Schulemburg. Ces propositions furent donc rejetées d'un avis unanime, et, le 16 avril, l'on renvoya le parlementaire au camp autrichien avec une réponse équivalant à un refus.

M. de Schulemburg commence aussitôt l'investissement de la ville. Résolu d'abord de nous chasser de la rive droite de la Polceverra, où nos détachements occupaient Sestri et les hauteurs

qui dominent cette petite place, il fit passer la Polceverra à la plus grande partie de ses troupes, à Ponte-Decimo, et les poussa jusqu'à la Madona del Gazon. De notre côté, nous envoyâmes par mer des paysans et quelques troupes réglées renforcer notre poste de Sestri, visiblement menacé. Ce poste était encore soutenu et relié à nos troupes par une forte chaîne de paysans qui occupaient en avant de nous les hauteurs de la rive droite de la Polceverra; mais les Autrichiens, dès le 20 avril, se portèrent en force de ce côté et attaquèrent vivement les paysans, qui, rejetés en désordre sur la Polceverra, ne durent leur salut qu'à un secours inespéré arrivé de Boursonetta. En effet, M. de Belval, ayant quitté avec son détachement ce poste désormais trop exposé, y avait laissé M. de Terrazini, capitaine dans Royal-Italien, avec sa compagnie et des Génois. Cet officier, voyant le danger que couraient les paysans, n'hésita pas à prendre l'offensive, à passer lui-même la Polceverra et à se jeter sur le flanc de l'ennemi victorieux. Par sa position très avantageuse il put arrêter pendant deux heures l'élan des grenadiers autrichiens qui poussaient les paysans affolés, et ne se retira que lorsque ceux-ci eurent repassé la Polceverra. Il regagna alors en très bon ordre son poste de Boursonetta, et, comme il n'était plus tenable, il se replia sur le Belvédère, sous le canon de Gênes.

Les Autrichiens entrèrent le lendemain dans Boursonetta, rapprochèrent de la mer leur camp de la Madona del Gazon, et poussèrent les jours suivants leurs avant-postes jusque sur les bords de la Polceverra, vers Coronata. Pendant ce temps, leur centre et leur gauche restaient immobiles, quand sur toute la ligne se livraient des combats journaliers entre les avant-postes. Du côté de Bisagno surtout, les paysans montraient une solidité remarquable. Soutenus par M. de Caverari avec un détachement de Génois, et par M. du Breuil, capitaine de la Sarre, avec un petit corps de Français, postés vers la Bocca di Rati, Scafera et Toriglia, ils disputaient pied à pied le terrain et déjouaient toutes les tentatives de l'ennemi pour s'étendre de ce côté. Au centre, on était face à face, et l'on travaillait vigoureusement des deux côtés. Les ouvrages du mont des Deux-Frères, presque achevés, étaient armés; un grand cavalier avait été élevé à l'Éperon, et toutes les troupes occupaient des emplacements qui leur permettaient de se porter en

très peu de temps à la défense de ce point important. Le B. de Royal-Italien était posté à la porte de Grenarol, placée en face de Boursonetta. Les B. de Salis et de Vigier campaient entre cette porte et l'Éperon, et sur le chemin couvert de l'Éperon se tenait un B. nouvellement formé, dit de Mailly, avec les détachements français arrivés du convoi de Marseille (1), sous le commandement provisoire d'un capitaine au régiment de la Marine, l'un des 8 officiers français qui avaient précédé l'armée à Gênes.

Les Espagnols, manquant de tentes, s'établissent dans un faubourg de Gênes du côté de la Bisagna, entre les deux enceintes. La garde du mont des Deux-Frères fut réduite, l'achèvement des redoutes ne nécessitant plus des défenseurs aussi nombreux, et les Français et Génois occupèrent, de l'autre côté de la Bisagna, la Madona del Monte, pour protéger à l'orient les abords de la place et donner la main aux paysans et aux soldats de MM. de Caverari et du Breuil.

Le 27, les Autrichiens nous assaillirent de ce dernier côté, entre la Scafera et la Bocca di Rati; ils furent repoussés. Leur droite s'avança en même temps sur la Polceverra et commence à faire en face de la Tenaille des démonstrations qui donnèrent à supposer qu'elle allait diriger une attaque sérieuse sur ce point de l'enceinte. L'alarme se répandit aussitôt dans la ville; le peuple, très impressionnable, et mécontent du gouvernement, l'accuse de lenteur et de peu d'énergie, fait battre de lui-même la caisse dans les rues et appelle tout le monde aux armes. Le danger n'était pourtant pas imminent, l'ennemi n'ayant pas encore de gros canon. Cette petite effervescence populaire se calma bientôt; néanmoins on résolut de renforcer les abords de la ville de ce côté, tant pour prévenir de pareilles alertes que pour être en mesure de résister plus longtemps à un siège en règle, et l'on commença activement à retrancher la hauteur du Belvédère qui domine Saint-Pierre d'Arène et forme, en avant de l'enceinte, entre la Tenaille et la Lanterne, une position des plus avantageuses. On y plaça des Français et des Génois, en couvrant les bords de la Polceverra d'un cordon de paysans.

La France et l'Espagne, suivant d'un œil attentif les péripéties

(1) 4 piquets de la Marine, 4 piquets de Mailly et 3 compagnies de Royal-Bavière.

du siège de Gênes, achevaient à Toulon et à Marseille les préparatifs d'un second renfort. D'après les premières conventions intervenues entre ces deux puissances, ce renfort eût dû être composé de 3 B. français (1) et de 6 B. espagnols, de manière que le secours fourni à Gênes montât à 12,000 hommes, dont 6,000 de chaque nation. M. de la Mina avait manqué à ses engagements en réduisant de moitié le contingent à fournir. Il n'avait donc complété que 3 de ses B. rassemblés à Marseille. L'ordre de départ fut donné au milieu d'avril, et à la fin du mois les deux flottes de transport mirent à la voile de Marseille et de Toulon pour Gênes; au lieu de longer les côtes, elles prirent le large et se dirigèrent vers la haute mer, par le tour de la Sardaigne, afin d'avoir plus de chance d'échapper aux croisières anglaises et d'éviter le sort des troupes du premier convoi.

Le roi de France avait résolu aussi de donner aux Génois une marque encore plus éclatante de son appui, et d'envoyer dans leurs murs, à la place de M. de Mauriac avec de simples pouvoirs militaires, un homme d'une plus haute situation par son grade dans l'armée, par son mérite personnel et par son rang, M. le duc de Boufflers. En outre du commandement des troupes, les pouvoirs diplomatiques les plus étendus lui furent dévolus. C'était un véritable représentant de la France; le roi affirmait ainsi d'une manière plus formelle son alliance avec Gênes, et donnait à la république le gage le plus sûr de son appui contre les troupes de Marie-Thérèse.

M. de Boufflers s'embarqua à Antibes en même temps que les troupes de Marseille et de Toulon, et, grâce à son départ tenu secret, il put arriver à Gênes, après avoir relâché un jour à Monaco. Il débarqua le 1er mai. La nouvelle de son arrivée se répandit dans la ville avec rapidité et y provoqua la plus vive allégresse. L'enthousiasme fut d'autant plus grand que personne, pas même le doge, n'avait été prévenu de cette résolution du roi de France. En outre, ses manières affables, son attitude pleine de dignité et de prudence, lui gagnèrent tous les cœurs et séduisirent à tel point les Génois, qu'ils lui déléguèrent une autorité absolue et déclarèrent lui remettre entièrement toutes les dispositions de la défense. Cependant il ne voulut pas accepter seul la responsabilité d'une

(1) Le B. de Gensac, et les 2e et 3e B. de Royal-Bavière.

telle tâche, et demanda qu'un conseil militaire lui fût adjoint pour le seconder et l'éclairer au besoin. On déféra à son désir, et ce conseil fut composé de tous les officiers généraux et d'état-major, français et espagnols, d'une part, de trois députés et de deux maréchaux de camp de la république, de l'autre, et il devait se réunir tous les jours, à sept heures du soir, chez M. de Boufflers, logé dans le palais le plus splendide de la ville (le palais Balbi), et qui reçut à sa porte une garde avec un drapeau.

Dès le lendemain, il monta à cheval pour reconnaître les abords de la ville et examiner les travaux. Il approuva les dispositions prises avant son arrivée, il loua surtout le choix des positions du Belvédère à l'ouest, du mont des Deux-Frères au nord et de la Madona del Monte à l'est, qui constituaient nos principaux ouvrages extérieurs et résolut de ne rien changer à la direction suivie jusqu'ici, bien que l'effectif des troupes fût peut-être un peu faible pour soutenir des dehors aussi étendus.

Le 4, le doge le reçut en audience solennelle devant tout le sénat assemblé. M. de Boufflers y exposa en français le motif de sa mission et les intentions bienveillantes de son souverain pour la république; le doge lui répondit en remerciant le roi et en exprimant au nom de ses concitoyens sa reconnaissance et sur le concours prêté par nos armes à la défense et sur le choix fait par le roi d'un général aussi expérimenté et d'une si haute distinction personnelle.

Les hostilités continuaient au dehors. Les Génois conservaient toujours leurs positions à l'est, tout en perdant du terrain au delà de la Polceverra. Le 2, leur poste de Scafera fut attaqué par des forces considérables; M. de Caverari les repoussait, quand il fut tué sur la fin de l'action. C'était une perte pour la république.

A l'ouest, les paysans qui gardaient l'abbaye de l'Inquisition venaient d'être forcés de l'évacuer et de se replier sur Cornigliano. A la suite de cet échec, les troupes à Sestri, menacées d'être coupées de Gênes, s'étaient également rejetées sur la Polceverra, et l'ennemi entrait, le 3 mai, à Sestri, après en avoir chassé quelques paysans restés après le départ de nos soldats avec l'intention de se soutenir le plus longtemps possible dans ce poste et de retarder de ce côté les progrès de l'ennemi. Le lendemain, il marchait sur Voltri et s'en emparait; mais les paysans du canton,

après la prise de la ville, jetés dans la vallée du Ceruso, avaient bien vite repris l'offensive et, joints par ceux des cantons de Peggi et de Masone, étaient tombés brusquement, le 6, sur les Autrichiens. Ceux-ci, sommés de se rendre, s'étaient enfuis, et Voltri était retombé entre nos mains. Pour assurer la conservation de ce poste important, on y avait aussitôt envoyé par mer un détachement de soldats français, espagnols ou génois.

Les Autrichiens, désireux de venger leur échec, revinrent en force, le 15 mai, devant Voltri, emportèrent cette ville après une vive résistance, la mirent à feu et à sang, et la livrèrent aux représailles cruelles de leurs croates et de leurs pandours. Les défenseurs, et parmi eux le partisan Barberousse, qui pour la seconde fois réussissait à s'échapper de Voltri, s'étaient repliés vers Masone, de ce côté notre dernier point d'appui; mais ils avaient été poursuivis et dispersés, et le château de Masone même tombait au pouvoir des troupes de M. de Schulemburg.

A la fin du mois de mai, toute la rive gauche de la Polceverra nous échappait. L'ennemi, fort de trois divisions, occupait toujours ses trois camps, l'un au-dessus de Sestri vers Cipriano, le second entre Manesseri et Torrazza, le troisième au mont de Creto; son aile droite venait d'être considérablement renforcée par l'arrivée d'une partie du corps piémontais désigné pour coopérer au siège de Gênes.

Le 15, 8 B. étaient déjà arrivés, et leur entrée en ligne permettait aux Autrichiens de se porter en masse sur Voltri et Masone, au delà de la Polceverra. Le reste des Piémontais était en route, et leur artillerie, tirée de Savone et portée sur les vaisseaux anglais, débarquait à Sestri. Les Anglais, maîtres de la mer, insultaient les Génois jusque dans leur port; M. de Boufflers, des fenêtres de son palais, avait assisté, dès son arrivée, à un combat en pleine rade, entre un vaisseau de guerre anglais et deux galères de la république soutenues par le canon des remparts. Cependant, malgré ces démonstrations audacieuses, toutes les felouques, barques et autres bâtiments légers trouvés dans Gênes, avaient pris la mer pour aller chercher dans les divers ports de la côte nos détachements encore bloqués, dans l'espérance qu'ils parviendraient mieux que des tartanes ou autres gros navires à échapper à la vigilance de nos ennemis et à amener une portion de nos renforts.

Déjà, le 11 avril, des Espagnols du régiment de Bouckle et des Français avaient pris terre à la Spezzia; les 5 et 10 mai, nouvelle arrivée de Français et d'Espagnols venant de Livourne. La flottille légère des Génois réussit encore à nous amener, le 15 mai, des Français et Espagnols qu'elle était allée chercher à Monaco; malgré l'arrivée de tous ces petits contingents, l'effectif de notre corps expéditionnaire, dans les rangs duquel les maladies faisaient journellement des vides, était bien faible. Le 17 mai, les Autrichiens, ayant reçu par Sestri de l'artillerie, la mirent en batterie en face de Saint-Pierre d'Arène et parurent vouloir diriger de ce côté une attaque sérieuse. Bien que l'enceinte fût protégée par le Belvédère, on commença, par surcroît de précautions, à barrer complètement le passage par une ligne continue de retranchements enveloppant le faubourg de Saint-Pierre d'Arène et allant du Belvédère à la mer, bordant presque la Polceverra en face de Cornigliano, et, malgré le feu des vaisseaux anglais embossés près de l'embouchure de la Polceverra, les travaux avancèrent rapidement.

On plaça dans le faubourg le régiment de Salis. M. de Chauvelin, nouvellement arrivé avec M. le duc de Boufflers, fut chargé de la direction de la défense à l'ouest; il eut sous ses ordres M. de la Faye, colonel de Royal-Comtois, posté à Saint-Pierre d'Arène avec le régiment de Salis, et M. de Bouckle, colonel espagnol, s'établit au Belvédère avec des troupes réglées et du canon. MM. de Mauriac et de Lannion furent chargés de la défense au nord, y compris le poste des Deux-Frères, avec M. de Monteil. M. de Tobin reçut la mission de veiller à l'est de la place du côté de la Bisagna. Il s'établit à la Madona del Monte avec M. de Roquepine, colonel de Nivernais, donnant la main à M. de Pivelli, chevalier de Malte, remplaçant dans le commandement des troupes et des paysans qui tenaient la campagne vers Bavari et Scafera.

La ligne d'investissement des Autrichiens s'étendait alors le long de la Polceverra jusqu'à hauteur de Boursonetta; puis, passant par le mont du Diamant et Torrazza, elle se dirigeait du côté de Toriglia. La mer restait fermée par 12 ou 15 vaisseaux anglais qui ne s'éloignaient pas de Gênes, mais toute la côte au levant était libre; elle était menacée au nord par le camp de Creto et au sud par un corps détaché d'Autrichiens postés à Masso, qui venaient de faire

une tentative sur Sarzana pour forcer le passage de la Magra; cependant les paysans avaient pu arrêter jusqu'ici tous les efforts de l'ennemi pour resserrer la ville de ce côté. Celui-ci, du reste, ne se montrait réellement entreprenant que du côté de l'ouest; sa démonstration du 17 mai, l'arrivée de son gros canon à Sestri, la concentration des Piémontais sur la Polceverra, semblaient autant d'indices précurseurs d'une attaque prochaine et sérieuse sur ce point.

Cette attaque eut lieu, en effet, dans la nuit du 20 au 21 mai. Pour détourner notre attention, les Autrichiens dans la soirée avancèrent leurs troupes du mont de Creto sur les postes de MM. Pivelli et du Breuil, lesquels, soutenus par M. de Roquepine, qui, de la Madona del Monte s'était porté sur-le-champ aux sources de la Sturla, avaient aisément refoulé les assaillants; presque en même temps ils jetèrent sur notre gauche des forces beaucoup plus considérables devant lesquelles nous fûmes obligés de reculer. Le terrain, du reste, était mal gardé : notre cordon de paysans, établi dans des maisons éparses et mal reliées, s'étendait le long de la Polceverra jusqu'à Rivarolo, et de là, par le village de Begay, s'appuyait au mont des Deux-Frères; mais il était insuffisant, et le couvent de la Miséricorde, au centre de cette ligne de défense et qui en forme en quelque sorte la clef, restait faiblement défendu par les Génois.

Les Autrichiens, débouchant sur plusieurs colonnes à trois heures du matin, se portèrent droit au couvent de la Miséricorde et montèrent, tambour battant, à l'assaut de cette position sur laquelle leurs canons dirigeaient leur feu. Les paysans qui occupaient les maisons voisines, surpris et épouvantés, lâchèrent pied, et les Génois dans le couvent, se voyant isolés et sur le point d'être enveloppés, se hâtèrent eux-mêmes de se replier sur la Chartreuse, protégée par le canon de la Tenaille, et de là sur le Belvédère, où ils arrivèrent sans grandes pertes.

Le village de Rivarolo et le couvent de la Miséricorde tombèrent ainsi, presque sans combat, entre les mains de l'ennemi, qui, profitant d'ailleurs de la panique des paysans, s'étendit aussitôt sur sa gauche et refoula sur Grenarol, l'Éperon ou les Deux-Frères tous les postes que nous avions au delà du vallon de la Turbella, et s'établit à leur place dans les maisons disséminées entre Riva-

rolo et Begay. Dans cette position, les troupes de M. de Schulemburg étaient dès lors à même de prendre en flanc le Belvédère à droite et le mont des Deux-Frères à gauche; elles pouvaient aussi couper la communication de ce dernier poste avec l'Éperon. En présence du danger, M. de Boufflers se décida immédiatement à tenter de reconquérir les positions perdues et à frapper un coup de vigueur, qui, même s'il ne réussissait pas entièrement, aurait au moins pour résultat d'imposer à un ennemi que la retraite précipitée des paysans pouvait rendre plus audacieux.

Il ordonna donc, pour le lendemain 21, une sortie dans cette direction : troupes réglées, Français et Espagnols, formant quatre colonnes, devaient fondre sur l'ennemi, tandis que les paysans et les bourgeois devaient assurer leurs communications avec la place. La colonne de droite, aux ordres de M. de Lannion et de M. du Rick, lieutenant-colonel de Vigier, déboucherait par les pentes du mont des Deux-Frères dans la direction de Begay et de Rivarolo, balayerait la crête du contrefort qui court au nord du vallon de la Turbella, et prendrait position de manière à flanquer les autres attaques et à les seconder au besoin. Les deux colonnes du centre, commandées, l'une par M. de Reding, lieutenant-colonel d'un régiment suisse au service d'Espagne, l'autre par M. de Stokart, de Royal-Bavière, reçurent ordre de déboucher par le poste de Grenarol, de s'avancer sur la Turbella le long de deux crêtes parallèles et de converger ensuite sur le couvent de la Miséricorde. La quatrième colonne, sous MM. de Chauvelin et de la Faye, devait sortir du Belvédère, longer la Polceverra et attaquer de front le village de Rivarolo, suivie et soutenue par des paysans.

Les préparatifs de l'expédition absorbèrent la plus grande partie de la journée du 21, et les troupes ne furent prêtes que vers quatre heures du soir. A cinq heures, au signal convenu de 21 coups de canon tirés de la Tenaille sur les maisons les plus avancées qu'occupait l'ennemi, les qua tre colonnes débouchèrent à la fois. M. de Lannion força successivement deux redans occupés par des croates, les délogea à la baïonnette de la redoute de Barintoni, chassa tous leurs postes des maisons éparses où ils s'étaient retranchés, et s'établit en bataille le long de la crête, face à l'ennemi qu'il venait de refouler vers le nord. Il ne désirait pas pour le moment pousser

plus loin l'engagement; mais M. de Rick, envoyé en avant pour suivre l'ennemi dans sa retraite, vint déranger ses projets. Nos grenadiers, animés par les premiers succès, au lieu de s'avancer avec prudence et de ne pousser l'ennemi que mollement, s'engagèrent à fond et tombèrent avec impétuosité sur les Autrichiens, qui perdirent d'abord du monde et du terrain, puis ils furent ensuite ramenés jusqu'à la redoute de Barintoni et écrasés par les renforts que les ennemis reçurent bientôt de leurs camps placés en arrière. M. de Lannion les rallia et fut lui-même obligé de battre en retraite, les Autrichiens ayant déployé en face de lui des forces très supérieures aux siennes et ayant dessiné sur sa droite un mouvement qui lui fit craindre d'être coupé du mont des Deux-Frères et enveloppé. Après avoir tenu aussi longtemps que la prudence le lui permettait, il se retira lentement dans la direction de l'est, repliant avec calme ses échelons successifs, et gagna le pied de la hauteur des Deux-Frères, où il se maintint le reste du jour. Il ne fit rentrer qu'à la tombée de la nuit ses troupes dans les retranchements.

M. de Reding, avec la 2e colonne d'Espagnols, s'avança sans difficulté le long de la Turbella dans la direction de Rivarolo, jusqu'à ce qu'il vint se heurter à une maison carrée placée sur une hauteur, fortement occupée par l'ennemi et formidablement retranchée. Un violent feu de mousqueterie salua son arrivée, et, tandis qu'il disposait ses troupes le long des murs pour les lancer à l'assaut, il fut lui-même blessé d'un coup de fusil dans le côté et mis hors de combat. Ses soldats, découragés, ne purent emporter la maison et se bornèrent à maintenir leur position sans concourir à l'attaque de Rivarolo.

M. de Stockart, avec la 3e colonne, suivit une route parallèle à celle de M. de Reding et marcha droit à Rivarolo. En approchant du village, il se trouva tout à coup à portée d'une troupe de Piémontais sortis du couvent de la Miséricorde et qui occupaient une éminence appelée Montoja. Il les chargea avec vigueur, leur tua beaucoup de monde, les mit en pleine déroute et les poursuivit la baïonnette dans les reins jusqu'au pied de la hauteur de la Miséricorde. Il ne jugea pas à propos de s'engager davantage, avant de savoir où en était à sa gauche l'attaque de M. de Chauvelin sur Rivarolo, et il se contenta de s'établir fortement dans le

palais de Pallavicini à l'entrée de ce village, et d'y reformer ses troupes que l'impétuosité de l'attaque et l'ardeur de la poursuite avaient un peu débandées.

M. de Chauvelin, en débouchant du Belvédère, avait envoyé en avant de lui, d'un côté, des compagnies de grenadiers enlever la Chartreuse à sa droite, de l'autre, des fusiliers, aux ordres de M. de la Faye, s'emparer de Rivarolo.

Les grenadiers ne rencontrèrent aucune résistance dans la Chartreuse abandonnée; mais M. de la Faye, ayant dépassé les premières maisons de Rivarolo, se trouva tout à coup, en arrivant à un carrefour, en face d'un fossé avec un retranchement en arrière qui barrait la route. Il dut s'arrêter et, au même instant, de toutes les maisons voisines partit un feu de mousqueterie nourri et continu qui causa de grandes pertes. M. de la Faye tomba blessé mortellement et ses soldats, pour se mettre à couvert, se jetèrent précipitamment à droite et à gauche derrière les encoignures des maisons, d'où ils ripostèrent vigoureusement à l'ennemi.

M. de Chauvelin, informé de la blessure de M. de la Faye, se porta alors lui-même à l'avant-garde. En même temps il fut assailli sur ses deux flancs. A gauche, une colonne piémontaise passait la Polceverra, malgré une forte crue, pour tomber sur ses derrières et le couper du Belvédère. Il jeta à la hâte 1 compagnie de grenadiers et des piquets dans les jardins et le long des murs qui bordent la rivière, et les fit soutenir par tout ce qu'il put rassembler des paysans à la suite de sa colonne. A droite, un nombreux détachement autrichien avait, par un chemin étroit et tortueux, gagné la hauteur de Montoja, et de là s'avançait à bonne portée et commençait à faire feu sur nos troupes. Le moment était critique : attaqués de tous côtés, bientôt la face des choses changea; nos soldats et les paysans qui bordaient la Polceverra firent sur les Piémontais des décharges si nourries que ceux-ci ne tardèrent pas à reculer et à repasser la rivière en désordre.

D'un autre côté, M. le duc de Boufflers à la Tenaille surveillait tous les mouvements de l'ennemi; voyant le danger menacer la droite de M. de Chauvelin, il fit déboucher par la porte de Grenarol M. le chevalier de Belloy et M. de Monteil avec un corps considérable de paysans et de bourgeois tenus en réserve sur le rempart; leur approche suffit pour faire reculer les Autrichiens, qui, effrayés

par leur nombre, évacuèrent aussitôt Montoja et regagnèrent les maisons à l'abri desquelles ils communiquaient avec la Miséricorde.

M. de Chauvelin, ainsi dégagé et soutenu, reprit son attaque de front. Tout en montrant en face une partie de ses troupes, il fit filer sur sa gauche des grenadiers et des fusiliers avec ordre de longer la Polceverra et de tourner le retranchement. Cette colonne marcha bravement en avant, anéantit complètement un corps de Piémontais postés entre le village et la rivière, et s'engagea avec tant de vigueur que les défenseurs du retranchement et du village, effrayés et craignant d'être enveloppés, s'enfuirent précipitamment. On pénétra à leur suite dans les rues de Rivarolo, tandis que les paysans restés en arrière bordaient les rives de la Polceverra de manière à s'opposer à une nouvelle tentative des Piémontais sur notre flanc, et on arriva jusqu'à l'église située à l'extrémité du village et au pied même de la hauteur de la Miséricorde. Force fut de s'arrêter : les galeries, les terrasses, les enclos et les fenêtres du couvent étaient garnis d'un nombre prodigieux d'ennemis, dont le feu continuel empêchait les colonnes de déboucher; la gauche, qui avait voulu gagner du terrain, venait d'être ramenée.

M. de Chauvelin établit alors ses troupes dans une ligne de grosses maisons parallèle à la hauteur de la Miséricorde et se relia par sa droite avec la colonne de M. de Stockart qui occupait toujours les abords du palais Pallavicini. L'ennemi, nous voyant immobiles et nous jugeant découragés, fit alors une sortie furieuse du couvent sur l'église et fit plier un instant nos troupes qui reculèrent en désordre. M. de Stockart, sur l'ordre de M. de Chauvelin, se jeta vigoureusement sur leur flanc, arrêta leur élan, regagna en un instant tout le terrain perdu et les contraignit à se réfugier de nouveau derrière les murs du couvent. Il n'y avait plus alors qu'une demi-heure de jour, et il devenait impossible de songer à enlever la Miséricorde. Le but proposé était, d'ailleurs, en partie atteint par les pertes sanglantes infligées à l'ennemi et de nature à ralentir son ardeur. La prise de Rivarolo permettait de rétablir en avant de l'enceinte la ligne de postes avancés que la déroute des paysans nous avait fait perdre la veille. M. de Chauvelin se décida à replier ses troupes. Il effectua sa retraite en très bon ordre et regagna le Belvédère à la chute du jour, sans avoir été inquiété par l'ennemi, qui, loin de chercher à nous poursuivre, éprouvait des craintes si

vives pour ses positions, qu'il passa toute la nuit sous les armes. L'action avait duré quatre heures, et nous perdîmes trois fois moins de monde que nos adversaires (1).

Une période de calme suivit cette affaire du 21; à peine quelques engagements eurent lieu du côté des sources de la Bisagna. Vers la fin de mai se manifesta cependant dans les lignes ennemies un mouvement inusité. M. de Schulemburg, en effet, refluait vers sa gauche les troupes de sa droite. Les Piémontais, déjà forts de 12 B. et de milices aux ordres de M. de la Roque, lieutenant général, restèrent seuls sur la rive droite de la Polceverra entre Sestri et la Miséricorde, et les Autrichiens renforcèrent leur ligne, transportèrent tous leurs camps entre la Miséricorde et le mont de Creto et allongèrent leur gauche sur Montoja. L'ensemble des forces de M. de Schulemburg, établi avec son quartier général à Télio, montait alors à 25,000 hommes. Muni de canons et de mortiers, il n'osait encore commencer un siège régulier et son audace semblait singulièrement refroidie depuis la sortie sur la Miséricorde.

Le moral des défenseurs de Gênes restait, du reste, excellent, et leur infériorité numérique rachetée par la confiance. Ils savaient que le roi tiendrait ses engagements envers la république, et dirigeait par Monaco, sur Gênes, 4 nouveaux B. (Nivernais, Royal-Comtois, de Berg, Bresse), que M. de Boufflers destinait à combler les vides des combats, des maladies, les déficits provenant des détachements capturés ou encore bloqués par les Anglais. Les Espagnols, de leur côté, se proposaient d'augmenter aussi leur contingent de 2 ou 3 nouveaux B.

De graves événements se préparaient sur le Var, et une diversion puissante allait être opérée sur les Alpes. M. le maréchal de Belle-Isle avait effectivement, de concert avec le roi et les mi-

(1) Parmi les tués ou morts de leurs blessures étaient : MM. le marquis de la Faye, colonel de Royal-Comtois; de Salis, capitaine au régiment de son nom; Roch, lieutenant au régiment de Vigier. Parmi les blessés étaient : MM. de Chauvelin, maréchal de camp; de Reding, colonel; de Terrazini, capitaine de grenadiers dans Royal-Italien : ces trois derniers furent cités à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite, ainsi que MM. de Lannion, de Stockart, de Monteil et d'Ancilhon. M. de Terrazini reçut, en outre, le brevet de lieutenant-colonel, et M. de Monteil fut nommé colonel du Nivernais en remplacement de M. de Roquépine, qui succéda à M. de la Faye dans le commandement de Royal-Comtois.

nistres, arrêté dans ce sens le plan futur de ses opérations. L'armée de Provence devait former deux corps ; l'un devait envahir le comté de Nice et chasser l'ennemi de la côte, l'autre marcher sur Exiles et ouvrir le chemin du Piémont.

M. le duc de Boufflers recevait de nouveaux renforts; sur les 6 B. embarqués à la fin d'avril, le régiment de Gensac, presque en entier, débarqua dans la nuit du 27 au 28, ainsi qu'une partie de Royal-Bavière et 1,200 Espagnols. L'arrivée de tous ces détachements permit de renforcer considérablement nos postes extérieurs, ceux du faubourg de Saint-Pierre d'Arène et du Belvédère, que gardait M. de Chauvelin, celui des Deux-Frères, établi de nouveau avec M. de Roquepine, celui de la Madona del Monte, sous M. de Leyde, colonel espagnol.

On put également, sans risquer de trop s'affaiblir à gauche et au centre, détacher sur la droite, vers les sources de la Bisagna, un nouveau corps aux ordres de M. de Lannion, afin de soutenir ce côté et d'être ainsi plus en force sur ce point, vers lequel le mouvement récent de l'ennemi faisait prévoir une attaque et que menaçaient les Anglais. Après avoir bloqué Gênes, ils venaient, dans l'intention de nous prendre à revers, d'essayer à Nervi une tentative de débarquement, heureusement déjouée par le feu de la plage.

Le maréchal de Belle-Isle, parti de Versailles au commencement de mai, arriva le 10 à Lyon ; il y donna ses ordres sur la formation des magasins de l'armée et se rendit, le 11, à Valence, où il se concerta avec M. de Marcieu, qu'il chargea de surveiller les approvisionnements à réunir dans le Dauphiné et les dispositions nécessaires à la marche et à l'établissement des troupes dirigées sur cette province pour opérer du côté de Briançon.

Le 13, à Bagnols, près d'Uzès, il eut une conférence avec M. de la Mina, lui fit part du plan de campagne arrêté et s'entendit avec lui sur le concours des Espagnols, puis il rejoignit son quartier général à Brignoles. De là il donna immédiatement ses ordres quant à la levée des quartiers d'hiver et la désignation des troupes françaises destinées à franchir la frontière : elles se mirent aussitôt en route pour gagner leurs emplacements respectifs sur le Var et en Dauphiné. De leur côté, les Espagnols s'ébranlèrent et se dirigèrent du Languedoc sur le Var à la suite de nos troupes. L'infant

et le duc de Modène, avec M. de la Mina, quittèrent Montpellier, leur quartier général depuis le mois de février, et se rendirent à Aix le 23 mai.

Les îles Sainte-Marguerite étaient toujours au pouvoir de l'Autriche. Le maréchal ne voulait pas laisser derrière lui une forteresse qui, par sa situation, offrait aux entreprises des vaisseaux anglais sur nos côtes un point d'appui important et enlevait toute sécurité au littoral voisin. Déjà, avant son départ pour Versailles, il avait résolu de s'en emparer. Le fort de Sainte-Marguerite était défendu par des troupes aux ordres du major d'Esteler, et 6 vaisseaux de guerre de l'Angleterre, avec des barques armées, se tenaient constamment en vue pour empêcher tout débarquement. Les difficultés et les dangers de l'expédition ne l'arrêtèrent point, et, en remettant le commandement de l'armée au chevalier de Belle-Isle, il le chargea spécialement de veiller, pendant son absence, à tous les préparatifs. Dès le 19 avril, les troupes destinées à l'attaque vinrent s'établir à Cannes en face de Sainte-Marguerite. M. de Chevert, ayant sous ses ordres M. du Barail, devait les commander. L'artillerie, avec quantité de munitions de guerre, gabions et fascines, arriva le lendemain; on s'occupa immédiatement d'établir et d'armer des batteries sur la côte, en attendant l'arrivée des bâtiments sur lesquels nos troupes devaient, sous la protection de notre escadre, prendre passage pour s'élancer sur les îles. Ces bâtiments, tous de petite dimension, avaient été rassemblés à Fréjus; ils attendaient, pour gagner la rade du Théoul, que l'escadre de guerre armée à Marseille et à Toulon fût en mesure de les escorter.

Cette escadre était commandée par M. de Bompart, capitaine de vaisseau, avec le chevalier de Pilles. Ce dernier, parti de Toulon le 24 avril, prit à sa suite, en passant à hauteur de Fréjus, les barques destinées au transport des troupes et les amena heureusement, le 30, au Théoul. M. de Bompart, parti le 25 avril, n'y arriva que le 2 mai : il avait dû, pour échapper aux Anglais, se jeter à la hâte dans le port de Fréjus et y avait été bloqué quelques jours avec un convoi chargé de farine et de blé pour les troupes destinées à opérer sur le Var. Ce convoi continua ensuite sa route sur Antibes, escorté par les galères de M. de Pilles, qui pendant le trajet capturèrent une tartane anglaise.

Tout était donc prêt au commencement de mai : les vents contraires et la présence des vaisseaux de l'amiral Byng, venu en personne rejoindre la flotte, empêchaient toute entreprise.

Une première fois, le 14 mai, profitant d'un gros temps qui avait forcé les Anglais à s'éloigner, nos troupes s'embarquèrent, mais elles reçurent bien vite contre-ordre par suite du retour précipité des Anglais. Les choses traînaient en longueur, et les soldats du corps expéditionnaire commençaient à s'impatienter d'un si long retard, lorsque M. le maréchal, désireux lui-même d'en finir, et ayant terminé l'acheminement de ses troupes sur le Var, arriva, le 23 mai, de son quartier de Brignoles à Cannes. Dès le lendemain, une circonstance merveilleusement favorable à ses desseins permit de tenter enfin l'expédition si longtemps attendue. Un nouvel orage, plus furieux que le premier, éclata et força les Anglais à chercher un refuge jusque dans le port de Villefranche; puis la mer s'apaisa tout à coup. On prit aussitôt les dispositions arrêtées d'avance. Les troupes se formèrent en deux colonnes, l'une à Cannes, l'autre à Graillone, et, le 25 au matin, au signal d'un coup de canon tiré par M. de Bompart, nos batteries de la Croisette ouvrirent le feu sur le fort de Sainte-Marguerite et l'embarquement commença. A 8 heures, toutes les barques de transport mirent à la voile avec les troupes. A 9 heures et demie, le convoi parti de Graillone aborda à la pointe orientale de l'île; à 10 heures, celui de Cannes parut à la pointe occidentale, et le débarquement se fit sans résistance sous la protection de nos galères, qui allèrent immédiatement après canonner le fort de Saint-Honorat, dont la garnison se rendit le soir même. De son côté, M. de Chevert, aussitôt à terre, ouvrit la tranchée devant le fort Sainte-Marguerite, après avoir élevé des batteries aux deux pointes de l'île pour s'assurer contre un retour des Anglais, le battit en brèche, et, le 26 au soir, avant que l'amiral Byng, qui revenait en toute hâte de Villefranche, fût arrivé, força le major d'Esteler à se rendre prisonnier de guerre. Nos troupes laissèrent une garnison dans le fort et rentrèrent à Cannes le 27. Le maréchal, qui était allé visiter les îles, rentra avec elles; il se rendit ensuite, le 29, à Cagnes, où il fut rejoint, le 31, par M. de la Mina avec 2 de ses B.

Les troupes françaises étaient alors en marche, tant pour renforcer les camps sur le Var que pour occuper ceux du Dauphiné.

12 B. prenaient cette dernière direction; ils devaient, avec les 18 B. déjà envoyés dans cette province au mois de février, former un total de 30 B. aux ordres de M. d'Argouges alors à Embrun; 7 devaient occuper différentes places, les 23 autres former trois camps : l'un de 12 B. à Tournoux avec M. d'Autanne; un second de 5 B. à Guillestre avec M. de Larnage; le troisième de 6 B. à Briançon avec M. d'Arnault, qui venait de quitter son commandement sur le Var.

23 B. s'acheminaient sur le Var et allaient ainsi porter à 59 B. la force du corps destiné à opérer vers Nice. Sur ces 59 B., 45 devaient être réunis à Saint-Laurent aux ordres directs de M. de Belle-Isle, 9 à Carros sous le commandement de M. de Maulevrier, et 5 entre le Broc et Toulon avec M. de Mailly d'Haucourt, maréchal de camp. 33 B. espagnols étaient en route derrière eux : 19 qui avaient hiverné en Languedoc et en Provence, et 14 qui arrivaient d'Espagne et devaient débarquer à Cette.

14 B. français devaient rester en Provence, destinés à garder les côtes de l'embouchure du Rhône à celle du Var. Ils se composaient de 5 B. de campagne, 6 de milices et 3 de gardes-côtes, placés sous les ordres de M. le chevalier d'Orléans, grand prieur et général des galères, qui commandait depuis le Rhône jusqu'à la Ciotat, et de M. de Saint-Jal, depuis Toulon jusqu'à Antibes.

La cavalerie française, composée de 65 E., dont 40 de cavalerie et 25 de dragons, avait ordre d'envoyer sur le Var 38 de ses E. et de cantonner le reste sur les derrières : 33 E. à Bourgoing aux ordres de M. de Chazeron, et 14 dans le comtat d'Avignon sous le commandement de M. de Mauroy. La cavalerie espagnole, forte de de 40 E., dont 18 en route venant d'Espagne, devait rester en Languedoc, où 22 E. cantonnaient déjà. L'ensemble de l'armée d'Italie formait ainsi 129 B. et 105 E.; le contingent français était de 96 B. et 65 E.

En vue de la nouvelle campagne, l'état-major général fut reconstitué et les lettres de service adressées, le 1er juin, aux officiers généraux appelés à exercer un commandement.

A cette époque, 8 B. rejoignaient par étapes forcées (1). Le

(1) Poitou, 1 B.; gardes lorraines, 2; Traisnel, 1; Bigorre, 1; Blaisois, 1; Royal-Lorraine, 2.

maréchal n'eut pas besoin d'attendre leur arrivée pour commencer les opérations et envahir le comté de Nice. M. de Leutrum, en effet, gardait les bords du Var avec des forces bien inférieures aux nôtres. Malgré quelques renforts reçus depuis peu, son armée ne s'élevait pas à plus de 27 B., avec quelques croates et d'autres troupes légères. Il occupait Nice avec 5 B., Aspremont avec 3, et tenait le reste en réserve à la Turbie; ses troupes légères bordaient le Var.

A cette date, 45 B. français et 2 B. espagnols occupaient déjà le Var, ainsi que 3 E. de dragons français, 3 d'espagnols et 3 de hussards Ferrary. Ces troupes formaient les camps de Saint-Laurent, Carros et le Broc (1).

L'ennemi était endormi dans une fausse sécurité, car le Var, enflé par des pluies torrentielles, semblait, par sa profondeur et par sa largeur, offrir à toute tentative de notre part un obstacle infranchissable. Le maréchal de Belle-Isle, résolu de se porter en avant, donna, le 2 juin, l'ordre de lever les camps à 9 heures du soir. Les troupes se formèrent en cinq colonnes prêtes au premier signal. La première, aux ordres de M. le chevalier de Belle-Isle, partant du camp de Saint-Laurent, devait passer le Var près de son embouchure. La deuxième, commandée par M. de la Ravoye, composée du reste des B. établis à Saint-Laurent, avait ordre de franchir le fleuve un peu en amont du pont. La troisième, aux ordres de M. de Bissy, suivait les deux premières. La quatrième, formée des troupes de M. de Maulevrier, et la cinquième, comprenant les 5 B. de Mailly d'Haucourt, devaient tenter le passage en face même de leurs camps de Carros et du Broc. L'objectif des trois premières colonnes était Nice, celui des deux dernières Aspremont.

(1) Camp de Saint-Laurent (M. de Belle-Isle) : la Marine, 4 ; Penthièvre, 2 ; Bourbonnais, 3 ; Dauphiné, 1 ; Béarn, 1 ; Poitou, 2 ; Luxembourg, 1 ; Beauce, 1 ; Anjou, 3 ; Royal-Comtois, 1 ; Bretagne, 2 ; Royal-Barrois, 1 ; Provence, 2 ; Talaru, 1 ; Ile-de-France, 1 ; Beaujolais, 1 ; Forest, 1 ; Espagnols, 2 ; volontaires royaux, 4.

Camp de Carros (M. de Maulevrier) : Condé, 2 ; Nivernais, 1 ; Cambrésis, 1 ; Languedoc, 1 ; Quercy, 1 ; la Tour d'Auvergne, 1 ; Saintonge, 1.

Camp du Broc (M. de Mailly) : la Roche-Aymon, 2 ; Vivarais, 1 ; Médoc, 2.

La cavalerie, 6 compagnies de grenadiers, 12 piquets, les volontaires d'Anfrenet, ainsi que la compagnie d'ouvriers des volontaires royaux.

Le 3, à la pointe du jour, l'ordre est donné. En tête de toutes nos colonnes marchaient des détachements de troupes d'Espagne pour montrer que nous jouions seulement le rôle d'auxiliaires sur le territoire du roi de Sardaigne, et que nous n'étions pas avec lui en guerre ouverte. Le passage du Var s'effectua avec calme et en très bon ordre, les hommes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; il était terminé à 7 heures du matin avec la perte, dans cette opération, de quelques soldats noyés, entraînés par le courant. L'ennemi n'avait opposé aucune résistance; ses détachements avancés, après quelques décharges, s'étaient repliés de poste en poste sur les hauteurs, poursuivis vivement par les hussards de Ferrary, entrés pêle-mêle avec lui dans le petit retranchement de Saint-Laurent. La droite de notre armée, formée des colonnes de MM. le chevalier de Belle-Isle, de la Ravoye et de Bissy, se porta immédiatement sur Nice, précédée d'une forte avant-garde aux ordres de M. d'Arnault et composée de 4 B. des volontaires royaux, de 13 compagnies de grenadiers et de 22 piquets. M. de Leutrum, surpris et déconcerté, n'eut que le temps de porter sur ses derrières les 5 B. de cette place et de s'enfuir lui-même, abandonnant une partie de ses équipages pour éviter d'être coupé dans sa retraite par M. d'Arnault arrivant en toute hâte sur le défilé de Mont-Gros.

Notre avant-garde masque Villefranche, et M. de Bissy, qui la suivait avec du canon, se porte devant le fort de Montalban, sur lequel il commence le feu.

Les colonnes de MM. de Belle-Isle et de la Ravoye prirent position sur les hauteurs de Simiers et de Saint-Pons, et le maréchal entra dans Nice. Les magistrats, venus à sa rencontre, lui offrirent leur soumission avec les clefs de la ville : il refusa de les recevoir, disant qu'il n'était venu à Nice avec les troupes du roi que pour le service de l'infant et comme auxiliaire du roi d'Espagne; que par conséquent elles devaient être remises à M. de la Mina, et qu'ils s'adressassent à lui pour régler tous les détails d'administration et de finances, conséquence de l'occupation; que, prenant en considération leurs promesses de soumission, dès à présent ses troupes ne traiteraient pas Nice en ville conquise.

M. de la Mina arrivait, après avoir assisté au passage du Var par nos troupes et à notre marche en avant. La promptitude et la précision de nos mouvements l'avaient beaucoup frappé, et il ne dissi-

mulait pas l'admiration de nos progrès dans l'art militaire. En un jour, toute l'armée avait passé sur la rive gauche du Var, malgré une crue extraordinaire; Nice pris, Montalban et Villefranche investis, enfin, l'ennemi rejeté sur la Turbie, on rétablissait le pont de Saint-Laurent, dont une portion avait été brûlée lors de l'évacuation de la Provence par M. de Braun (1), et on déployait dans ce travail une telle activité que, dès 7 heures du soir, les communications étaient reprises avec la France.

Pendant ce temps, les deux colonnes de MM. de Maulevrier et de Mailly, à notre gauche, s'étaient portées droit sur Aspremont, en même temps qu'un détachement aux ordres de M. de la Brosse, en avant-garde, tournait les hauteurs du côté de Levenza et abordait de flanc ce poste ennemi. Les 3 B. piémontais, effrayés du mouvement convergent et du nombre de nos soldats, s'étaient à la hâte repliés sur Lescarène. Ils n'y restèrent pas longtemps : dès le lendemain, tandis que notre droite, arrêtée en face de Montalban et de Villefranche, restait dans ses positions, notre gauche, continuant sa marche, les en délogea; elle s'empara ensuite de Luceram, et, s'étendant alors du côté de la mer, marcha sur la Turbie. M. de Leutrum n'avait pas attendu son arrivée pour évacuer ce poste; déjà il avait ramené toute sa ligne en arrière sur les hauteurs qui séparent le Paglion de la Bevera, et établi ses troupes à Menton, Roquebrune, Castelar, Castiglione et Sospello. M. de Mailly prit position à Bevera; M. de la Chetardie, qui remplaçait provisoirement dans le commandement du corps venant du camp de Carros M. de Maulevrier, envoyé à Versailles pour porter au roi la nouvelle du passage du Var, fit camper ses B. à Notre-Dame de la Ghette et à la Trinité avec une avant-garde à la Turbie. On attendit dans cette position, couvrant les sièges de Montalban et de Villefranche, que la chute de ces deux places permît à l'armée réunie à Nice de reprendre son mouvement en avant et de tomber en force sur les Piémontais.

Le fort de Montalban, canonné dès le 3 juin par M. de Bissy, fut attaqué le premier. Le 4 au soir, la tranchée est ouverte; les murs

(1) Braun, ou Browne (Maximilien-Ulysse, comte de), général en chef au service d'Autriche, d'origine irlandaise, né à Bâle, le 23 octobre 1705, mort à Prague, le 26 juin 1757.

sont battus en brèche le 5, avec des pièces et des mortiers arrivés par le pont du Var, devançant le reste de l'artillerie encore à Antibes. Le comte de Saint-Sébastien, commandant du fort, capitule après quelques heures de feu et se rend prisonnier de guerre avec sa garnison.

Sans perdre un instant, les troupes employées au siège de Montalban, changeant alors d'objectif sans quitter leur position, commencèrent le siège de Villefranche. La grosse batterie élevée contre la première de ces places fut tournée contre la seconde, et deux autres batteries, l'une de canons, l'autre de mortiers, sont établies dans le fort de Montalban lui-même. Le feu est ouvert le 6 au matin, et, dans la nuit du 6 au 7, la tranchée commencée sous leur protection aussitôt achevée, une batterie est construite au-dessous de Montalban qui devait battre en brèche les murs de Villefranche ; elle commença à tirer le 8 et ne cessa pendant deux jours de foudroyer les remparts. Le revêtement de la place, bâtie sur le roc, était si ferme et la maçonnerie si épaisse, que nos projectiles ne produisirent d'abord presque aucun effet. Cependant, comme les assiégés, renfermés dans leurs casemates, ne répondaient presque pas à notre feu, les travaux d'approche marchaient rapidement, malgré les difficultés du terrain exceptionnellement résistant. On parvint, le 11 au matin, à l'angle saillant du chemin couvert. Le chevalier de Belle-Isle, chargé de la direction du siège, formait déjà ses colonnes d'attaque et allait s'élancer avec elles hors des tranchées, lorsque l'ennemi, que nos bombes avaient enfin réussi à atteindre dans ses casemates, battit la chamade. Le chevalier de Rossi, lieutenant général et gouverneur au nom du roi de Sardaigne, rendit la place, le 11 au soir, à M. de la Mina et se constitua prisonnier de guerre avec toute la garnison, à la vue même des vaisseaux anglais accourus pour aider à la défense et qui ne furent que les témoins impuissants de la capitulation.

M. de Bezons porta à Versailles la nouvelle de la prise de Montalban; M. de Goas, le plus ancien colonel de notre infanterie, le suivit pour annoncer la chute de Villefranche. Tous deux reçurent à cette occasion le brevet de brigadier.

M. de Belle-Isle se porta ensuite en avant pour mettre le siège devant Vintimille. Le 14, ses troupes, formées en cinq colonnes, oc-

cupèrent Menton, Castelar, Castiglione, Oliveta et Sospello, d'où M. de Leutrum était parti la veille, se repliant sur la Penna; le corps de M. de Mailly s'établit au défilé de Perus, et le quartier général à Menton, où, pendant quelques jours, le maréchal resta occupé à conférer avec M. de la Mina, et à donner ses ordres tant en vue du siège qu'au sujet des affaires de Gênes et de la diversion préparée sur les Alpes. Pendant ce temps, tous les régiments avaient rejoint, et l'armée s'élevait alors à 73 B., dont 54 français et 19 espagnols. M. de Leutrum, en forces bien inférieures, ne pouvait désormais que céder le terrain et laisser le champ libre à nos entreprises sur Vintimille.

La place fut investie le 20. Un corps de 23 B., franchissant la Roya, alla camper à Bordighera, à Campo-Rosso, ainsi que sur les hauteurs de Castel d'Oppio, et un gros détachement à San-Rémo pour observer les Piémontais, qui, pour ne pas rester à la Penne, s'étaient, à la vue de notre mouvement, repliés sur Vilaguardia entre Orméa et Oneille, appuyant leur droite aux montagnes et leur gauche à la mer, sur Porto-Maurizio.

Vintimille resserrée, le 26 seulement, on put commencer à battre les remparts. L'artillerie, les munitions de guerre, les matériaux de siège, amenés par mer à Menton, puis dirigés sur nos parcs établis à Lora et à Bordighera, n'arrivaient que successivement et difficilement à cause des Anglais, qui donnaient la chasse à nos convois. Enfin, avec les canons et les mortiers, établis en batterie sur les hauteurs dominantes de Castel d'Oppio, le feu fut ouvert. Deux jours suffirent à réduire au silence l'artillerie de la place, et, dans la nuit du 27 au 28, nos travailleurs commencèrent l'ouverture de la tranchée sous M. de Chevert. Nos approches avancèrent rapidement par un chemin creux qui contournait à distance la fortification et formait ainsi une sorte de parallèle déjà toute tracée. Cette circonstance nous permit d'arriver dès le 28 au matin, avec nos têtes de sape seulement, près du pied du glacis.

La nuit suivante, les travaux sont poussés, un peu plus loin, quand on dut s'arrêter, avant d'arriver au chemin couvert, pour ne pas gêner notre artillerie; enfin celle-ci fit brèche, le 29, à la face droite de la demi-lune attaquée, et l'ennemi se retira dans l'enceinte.

Nos canons dirigèrent alors leur feu sur elle, mais il fallut d'abord démolir une muraille très solide qui la dérobait à nos coups;

pendant deux jours, nos projectiles vinrent se briser impuissants contre cet obstacle inattendu. Enfin, renversé par nos bombes, il s'écroula et découvrit le rempart. Quelques heures après, la brèche faite, le fossé presque comblé par les décombres, la place restait à la merci d'un assaut. Le gouverneur, M. le lieutenant-colonel de Franck, n'osa pas l'attendre et capitula le 1er juillet; il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DES ALPES. — AFFAIRE DE L'ASSIETTE (1747).

Juillet. 1er. Capitulation du château de Vintimille. — 9 et 10. M. de Bissy dans la vallée de Barcelonnette. — 10. Les Espagnols cantonnent leurs troupes. M. le chevalier de Belle-Isle, destiné à commander en Dauphiné, arrive le 10 au camp de Tournoux. — 11. Il reçoit l'ordre de ralentir la marche de ses troupes. — 13. A Guillestre, M. de Bissy quitte l'armée pour aller à Gênes remplacer le duc de Boufflers. — 14. M. le chevalier de Belle-Isle, en marche sur deux colonnes ; celle de la droite, par la vallée de Queyras et le col de Sestrières, sous M. de Villeneuve ; celle de la gauche, avec M. de Mailly, par le mont Genèvre et la vallée d'Oulx, pour se porter sur Costeplane ; la 3e colonne, Espagnols venant de Savoie sur Exiles, se joint à des détachements de l'armée. Les dragons restent dans la vallée de Queyras sous M. d'Argouges. — 16. Le roi de Sardaigne donne l'ordre aux troupes devant Gênes de marcher vers le Piémont. M. le chevalier de Belle-Isle, à Césane avec la colonne de la gauche. — 17. Il campe à la Saulx-d'Oulx. — 18. M. de Mailly marche à la forêt d'Oulx, en chasse l'ennemi, s'établit de l'autre côté du bois. M. le chevalier de Belle-Isle arrive le soir avec le reste de la colonne à un quart de lieue des retranchements occupés par les ennemis sur le col de l'Assiette. — 19. M. de Mailly chasse l'ennemi des plateaux situés entre lui et les retranchements. Arrivée de la colonne de M. de Villemur sur les hauteurs de Fenestrelles. Affaire de l'Assiette : les troupes françaises repoussées à l'attaque des retranchements. M. le chevalier de Belle-Isle y est tué. Les troupes passent la nuit sur le col de l'Assiette. — 20. Elles se retirent à la Saulx-d'Oulx, sous M. de Villemur. — 22. En deux corps au Bourget et au mont Genèvre. M. d'Argouges prend le commandement. — 28. Arrivée des Piémontais venant de Gênes à la Madona del Nave entre les deux branches de la Bormida. Le gros de l'armée piémontaise et autrichienne à Orméa. Milices et paysans répandus dans les vallées d'Albenga, Finale et Savone. Une partie des troupes autrichiennes quitte le pays de Gênes et marche, d'un côté, par Alexandrie vers le haut Tanaro, et, de l'autre, sur Acqui et Nizza della Paglia. — 29, 30, 31. Mouvement général des troupes pour prendre une position depuis Castellane jusqu'à Briançon.

Août. 10. Le roi de Sardaigne rassemble les troupes autrichiennes venant du pays de Gênes et les siennes du côté des Alpes. — 20. Le gros de l'armée à Borgo près Coni. — 25. Arrivée des troupes ennemies à la tête du col de Tende. M. de Leutrum, sa gauche à la mer près Campo-Rosso, vis-à-vis Vintimille, sa droite sur Bréglio, une avant-garde à Sospello. — 27. Mouvement des ennemis sur Vintimille. M. de Larnage, de Castellane, dans le comté de Nice. M. de Leutrum s'a-

vance à San-Rémo et Bordighera, pousse des détachements jusqu'aux faubourgs de Vintimille. — 29. M. de Mailly au col de Vars. — 30. Les Espagnols sortent de leurs retranchements. L'armée en position, la droite à Eza, la gauche à Levenza. M. de Gantès à la Maison-Méane, dans la vallée de l'Arche, est attaqué; il repousse les ennemis jusqu'à la descente du col.

Septembre. 3. Détachements que M. le maréchal de Belle-Isle fait avancer à Luceram et Lescarène. Abandon de Menton et de Castiglione par les Espagnols. — 4. Vintimille investi par l'ennemi. — 10. Position des troupes : la droite à la mer sur les hauteurs entre Villefranche et la Turbie, la gauche à Levenza. Le duc de Richelieu, destiné à commander à Gênes, à Nice le 10. Le roi de Sardaigne avec le gros de l'armée ennemie à Borgo. M. de Leutrum sur la Roya et à la tête de la vallée de Lantosca. Corps séparé dans la vallée de Stura, entre Vinadio et les barricades. — 12. M. de Villemur repousse pour la seconde fois les détachements des ennemis avancés jusque sur la Maison-Méane. — 13. M. de Leutrum occupe Gorbio et Sainte-Agnès. — 15. Le maréchal attaque Gorbio, Sainte-Agnès, Castiglione et Castelar. L'ennemi les abandonne. Départ du camp de Tournoux, les 15, 16 et 17, sous M. de Mailly, pour se rendre sur le haut Var. — 16. M. de la Mina retire les troupes de Castiglione. — 18. Celles de la Maison-Méane attaquées et forcées par l'ennemi. Le général Braun s'avance dans la vallée de Barcelonnette, et se retire le 19, abandonnant tous ses postes, excepté Bersezio. — 24. M. de Richelieu s'embarque à Villefranche pour Gênes. — 30. Les troupes ennemies de la vallée de Stura se replient sur Savigliano et Borgo.

Octobre. 1er. Départ des troupes du Dauphiné pour le comté de Nice. M. d'Argouges fait entrer le reste de ses troupes dans des cantonnements. Le quartier du roi de Sardaigne à Coni, celui de M. de Braun à Borgo. — 11 au 12. Retraite de l'ennemi resté sur les montagnes de Raux et de Pietra-Cava. — Le roi de Sardaigne quitte l'armée pour Turin. Départ de la plus grande partie des troupes autrichiennes dans des quartiers en Lombardie. — 17 au 18. L'armée marche à l'ennemi sur quatre colonnes. — 18. Castelar et Castiglione attaquées par les Français. Les troupes se retirent sur la montague et derrière la Bevéra. L'armée attaque l'ennemi sur tout son front, pour délivrer Vintimille. Les ennemis abandonnent tous leurs postes. L'armée prend position par corps séparés, la droite sous Vintimille, la gauche à Sospello. Le quartier général reste à Menton. — 22. Détachements qui passent la Roya pour reconnaître la position des ennemis à Dolce-Acqua. — 24. Attaque des postes au débouché du pont de Vintimille. — 25. Mouvement de MM. de la Ravoye et du Châtel qui se portent sur la Bévera. L'ennemi achève de repasser la Roya, abandonnant le col de Peruis, Molinet et la Penna. — 26. M. du Châtel à Saint-Brancas. — 27. M. de la Ravoye à Sospello. — Embarquement de régiments pour Gênes.

Novembre. 2. Les troupes françaises et espagnoles en marche sur leurs quartiers d'hiver, quittent les jours suivants le comté de Nice. — 15. Départ de l'infant et du duc de Modène pour Marseille. — 17. Position des troupes qui restent à l'armée : de Vintimille jusqu'à Bévéra et le long de la côte jusqu'à Menton; en avant de Sospello avec des détachements sur Breglia, la Penna et Molinet, à Levenza, Conraza, dans la vallée de Lanstoque, dans Vintimille et à Monaco. — 18-20. Départ des dernières troupes de l'armée des deux couronnes qui ne doivent point

hiverner dans le comté de Nice. — 22. Le maréchal de Belle-Isle quitte l'armée pour Toulon et Aix. M. de Mirepoix commande dans le comté de Nice, M. de Villemur en Provence, M. de la Ravoye dans la vallée de Barcelonnette, M. d'Argouges dans l'Embrunois et le Briançonnais, et M. de Marcieu en Dauphiné.

Décembre. 1er. M. de Mirepoix fait entrer dans des cantonnements le reste des troupes. — Départ de B. ennemis pour l'Alexandrin; le reste des troupes dans des quartiers. — 6. L'infant à Chambéry, où il doit passer l'hiver. — 8. Les troupes des camps de Menton et de Sospello entrent dans des cantonnements. — 12. Entière séparation des troupes. Une partie des Espagnols retourne en Espagne. Les troupes autrichiennes et piémontaises dans leurs quartiers derrière la Roya.

Pendant que notre armée, par la chute successive de toutes les défenses ennemies, prenait pied dans le comté de Nice, le siège de Gênes continuait. M. de Schulemburg achevait de concentrer ses forces sur sa gauche vers la Bisagna, ne laissant sur la Polceverra que les Piémontais de M. de la Roque. Ce mouvement n'avait pas échappé à M. le duc de Boufflers; aussi prit-il toutes les dispositions nécessaires pour être en état de repousser l'attaque des ennemis, tenus en respect du côté du Belvédère et du mont des Deux-Frères. Il se rendit en personne, au commencement de juin, à la Madona del Monte, où le marquis de Leyde était établi avec un corps d'Espagnols; de là il parcourut tout le terrain jusqu'à la Scafera, où se trouvait M. le comte de Lannion. Il renforça considérablement tous ses postes de ce côté, plaça des troupes au mont Facchia, fit retrancher les abords de Bavari et élever des retranchements sur les hauteurs de San-Zebio, de Manazzo et de Monte-Bisagno.

Il s'efforça aussi d'augmenter l'effectif de ses troupes, qui, malgré l'arrivée d'un nouveau détachement de Suisses au service d'Espagne, restait bien faible pour garder des dehors aussi étendus. Il augmenta le régiment Royal-Italien, la compagnie franche de M. du Breuil; il forma un corps de volontaires sous le nom de Boufflers, et y incorpora de nombreux déserteurs de notre armée qui, enrôlés dans les troupes piémontaises, revinrent en grand nombre sous nos drapeaux en apprenant que M. de Boufflers venait d'obtenir exceptionnellement à leur égard l'amnistie et le pardon.

De leur côté, les Génois mirent sur pied 1 nouveau B. (B. des Arts), composé d'artisans et d'ouvriers, et encouragèrent de nombreux enrôlements dans leurs troupes réglées. L'ensemble des

défenseurs de la place s'éleva alors à 11,000 hommes, 10 B. (Français, Espagnols et Génois), sans compter les compagnies franches, les paysans armés, et la population de la ville, d'ailleurs abondamment pourvue de vivres. Aussi la confiance était-elle grande, et l'émotion des habitants au début du siège avait entièrement disparu.

La nouvelle des succès remportés par l'armée de M. de Belle-Isle, de la reprise des îles Sainte-Marguerite, du passage du Var et de la marche sur Nice y arriva bientôt. Elle provoqua un enthousiasme indescriptible, et, dans leur ardeur, les Génois, ne se bornant plus à défendre leurs lignes, vinrent eux-mêmes chercher l'ennemi (1). Des compagnies franches de paysans, soutenues par nos batteries du Belvédère et de la Crucetta, emportèrent le village de Coronata, en chassèrent les Piémontais, replièrent leurs grand'gardes. Un détachement des troupes de M. de Lannion, aux ordres de M. de Venault, capitaine dans Lyonnais, marcha sur le village de Torriglia, emporta ce poste, défendu par des forces supérieures, et poursuivit les Autrichiens, la baïonnette dans les reins, jusqu'au delà de Cosella. Le peu de résistance rencontré dans ces deux coups de main, les mouvements signalés sur les derrières de l'ennemi et le renvoi de ses magasins firent un moment supposer qu'il allait lever le siège et repasser les montagnes : on songeait déjà à le poursuivre, on s'y préparait, lorsque la face des choses changea tout à coup.

Dans la nuit du 12 au 13, les Autrichiens, après avoir appelé notre attention sur notre centre et sur notre gauche par deux fausses attaques sur le mont des Deux-Frères et sur le Belvédère, débouchèrent tout à coup en masse sur notre droite par le mont de Pino et Torrazza. Ils formaient trois colonnes, l'une marchant sur le village de l'Oulmo, la seconde sur la Rocca di Rati, la troisième sur Bavari. Le péril était grand, l'attaque sérieuse. M. le duc de Boufflers passa toute la nuit à cheval, se portant successivement aux points menacés, d'abord sur la Polceverra, ensuite au mont des Deux-Frères. Au matin, il était à la Madona del Monte,

(1) Depuis son bombardement en 1684, Gênes n'avait cessé de craindre la France; le traité de Worms et la guerre en Italie de 1743 jetèrent la république dans nos bras, nous regardant comme son appui vis-à-vis des cours de Vienne et de Turin.

alors que les colonnes profondes des ennemis s'avançaient de ce côté et bordaient déjà la rivière. Les croates et les grenadiers autrichiens avaient attaqué vivement sur toute la ligne nos postes avancés, gardés par des paysans qui s'étaient repliés au premier feu. Déjà la colonne de droite emportait le poste de Saint-Godar; déjà elle descendait par San-Bartolomeo, dans l'intention de prendre la Madona del Monte à revers, lorsqu'elle fut contenue par le feu de 2 B. que M. de Boufflers eut le temps de jeter en toute hâte dans la chapelle de Stralgena et à la tête du faubourg de Bisagno.

Mais la marche des deux autres colonnes ne put être arrêtée. Après avoir emporté la Rocca di Rati et Bavari, et séparé ainsi de Gênes les troupes de M. de Lannion et de M. de Monteil, elles continuèrent leur marche sur la Sturla, surmontant tous les obstacles, repoussant toutes les attaques. En vain M. de Leyde se porta en avant avec tous ses piquets, il fut rejeté sur la Madona del Monte; en vain M. de Tobin essaya de ramener à la charge les Espagnols de M. de Leyde, ses troupes plièrent une seconde fois, le laissant sur le champ de bataille, la jambe cassée d'un coup de feu; en vain M. de Monteil se jeta furieusement sur leurs derrières, il fut bientôt ramené sur Scafera. Les ennemis conquirent ainsi le terrain jusqu'à la mer et attaquèrent les hauteurs d'Albarro. Un instant, les défenseurs d'Albarro, Espagnols et Génois, plièrent; déjà ils avaient encloué et jeté à la mer tous les canons d'une batterie à Lazaretto, et se rapprochaient de l'enceinte, lorsque les troupes françaises parurent et rétablirent le combat. M. de Boufflers, à la vue des événements, avait immédiatement appelé à lui tous les B. français qui gardaient l'autre côté de la ville, à l'exception de 2 laissés à Saint-Pierre d'Arène et au mont des Deux-Frères. En face de ce renfort, l'ennemi ralentit, puis cessa son attaque, et nous restâmes maîtres des hauteurs d'Albarro, en mesure de tenir tête à un nouveau retour offensif venant du col de la Sturla, ou de soutenir les Espagnols de la Madona del Monte excédés de fatigue.

M. de Schulemburg, avec des troupes elles-mêmes épuisées par ce long combat qui leur avait coûté 2 officiers généraux, 5 colonels et 1,200 soldats tués ou blessés, n'osa pas tenter un nouveau coup de vigueur; il se borna à conserver les positions conquises et s'établit dans trois camps : l'un à Lupamara, sur la montagne

de Quizzi; le second aux Camaldules, en avant de Bavari; le troisième à Sainte-Thècle, sur les hauteurs de la rive gauche de la Sturla. Il y reçut ensuite du canon apporté à Sturla par les vaisseaux anglais, et installa ses batteries, vers le 20 juin, pour battre la Madona del Monte et le faubourg d'Albarro; mais notre droite résista à son feu : déjà le faubourg était couvert par une ligne continue commencée dès le 14. Cette ligne, semblable à celle qui protégeait déjà Gênes à l'ouest, en avant de Saint-Pierre d'Arène, reliait la Madona del Monte à la mer. On y amena de l'artillerie, et celle-ci riposta avec succès aux canons des Autrichiens, soutenue par une de nos batteries flottantes qui, remorquée par deux galères, le 23, s'embossa en face de Sturla, prit à revers les ouvrages ennemis sur le littoral et bouleversa leurs établissements.

M. de Lannion, coupé de Gênes, s'était retiré sur Porto-Fino. Il y laissa M. de Monteil avec des troupes et les paysans, pour continuer à veiller, conjointement avec quatre galères de la république, à la sécurité de la côte du levant, et il revint de sa personne à Gênes, le 19, avec des troupes tant de son corps que de divers détachements du régiment de Gensac, qui débarquaient après avoir contourné la Corse.

Le régiment de Berg, parti de Monaco le 22, et quelques détachements arrivèrent peu après, le 24 juin à Porto-Fino, dans la nuit du 28 au 29 à Gênes. C'était un nouveau renfort. La garnison, d'ailleurs, n'était pas découragée par l'insuccès de la fatale journée du 13 juin; si l'on ne pouvait plus compter sur le moral affaibli des Génois, qui nous avaient, le 14, fait courir le plus grand danger en désertant les postes confiés à leur garde et en abandonnant même jusqu'au chemin couvert, en revanche, nos troupes (11 B. français et 7 espagnols) se montraient décidées à une résistance opiniâtre. M. de Boufflers, à leur tête, résolu à se maintenir jusqu'à la dernière extrémité et à soutenir l'assaut en cas d'un siège en règle, parlait même de se faire jour l'épée à la main à travers les rangs ennemis, s'il ne trouvait pas, au moment décisif, chez les Génois, l'appui nécessaire. Heureusement nous n'étions pas arrivés à cette extrémité : les Autrichiens, singulièrement refroidis dans leur ardeur par leurs pertes, harcelés sans cesse dans les sorties des fusiliers de montagne, des volontaires génois et de nos compagnies franches, à la tête desquelles MM. de Milo, de la Garrigue

et Dubreuil se distinguaient journellement, contrariés d'ailleurs par les vents qui n'avaient encore permis aux Anglais de débarquer à Sturla et à la Bocca d'Asso que des canons de gros calibre, n'osaient rien tenter de sérieux contre nos lignes d'Albarro. Derrière ces lignes achevées et formidables, M. de Lannion se tenait en réserve; à la Madona del Monte, c'était M. de Roquépine, l'un de nos officiers les plus énergiques. D'ailleurs, informés des progrès de M. de Belle-Isle dans le comté de Nic e, et de la prise de Vintimille, après une démonstration timide sur San-Bartolomeo, Zerbino et Albarro, ils paraissaient disposés à lever le siège et à rembarquer leurs canons, quand un ordre impératif de Marie-Thérèse à M. de Schulemburg, rendu à Sestri pour se concerter avec M. de la Roque et à Savone pour s'entendre avec lord Wintworth, vint imprimer (le 25) une nouvelle vigueur aux opérations.

Sur ces entrefaites, mourut M. le duc de Boufflers (1). Alité le 26 juin, par suite de l'excès des fatigues et des préoccupations, son état ne paraissait pas inspirer d'inquiétudes, lorsque la petite vérole l'emporta le 2 juillet, à 10 heures du matin. M. de Mauriac, le plus ancien des maréchaux de camp, lui succéda dans le commandement des troupes, et M. de Guymont reprit son caractère diplomatique. Tous deux suivirent, après sa mort, la ligne de conduite adoptée pour les opérations militaires et les relations avec le gouvernement de la république. MM. de Chauvelin, de Lannion et M. d'Ahumada, qui avait succédé dans le commandement des Espagnols à M. de Tobin, mort des suites de sa blessure le 13 juin, malgré le même grade que M. de Mauriac, montrèrent aux ordres de celui-ci la même déférence que s'il eût été leur supérieur. Les députés de Gênes, de leur côté, donnèrent à M. de Guymont le même concours empressé, de sorte que la mort de M. de Boufflers, qui aurait pu par ses conséquences désorganiser la défense,

(1) De Boufflers (Joseph, duc), fils du maréchal (27 mars 1644, mort le 2 août 1711). Né le 22 mai 1706, colonel de Bourbonnais, le 29 août 1727, brigadier le 1er août 1731, maréchal de camp, le 1er janvier 1740. Lieutenant général. Se fait remarquer en Bohême, à l'armée du Rhin, en Flandre. Aide de camp du roi. Envoyé en Italie comme gouverneur de Gênes, qu'il défend par sa valeur, sa prudence et son activité. Le sénat, pour honorer sa mémoire, inscrivit son nom et celui de sa famille parmi les nobles de la république et lui fit ériger un mausolée. La duchesse de Boufflers, si célèbre par sa beauté et son esprit, devint en 1750 la maréchale de Luxembourg.

n'apporta aucun trouble. L'heure de la délivrance approchait. En même temps que M. de Boufflers rendait le dernier soupir, un courrier du roi de Sardaigne arrivait en hâte à Sestri, apportant à M. de la Roque l'ordre de replier ses troupes sur Savone et de se rapprocher du Piémont. On venait d'apprendre à Turin la chute de Vintimille et la nouvelle de nos préparatifs menaçants en Dauphiné. Charles-Emmanuel (1), inquiet à juste titre pour ses propres États, n'était pas de caractère à pousser l'abnégation au point de sacrifier ses intérêts personnels aux ordres de l'Autriche, et à laisser sous les remparts de Gênes, avec la probabilité d'une résistance encore longue, des troupes dont il avait si grand besoin sur ses frontières. M. de la Roque communiqua aussitôt au général Schulemburg ses ordres, et, comme celui-ci, avec les 16,000 hommes qui devaient lui rester, ne se crut pas en état de continuer à investir la place, l'évacuation de la rive gauche de la Bisagna fut résolue.

Immédiatement les travaux sont suspendus, et le lendemain, 3 juillet, une heure avant le jour, on détendit les tentes des camps de Sainte-Thècle, des Camaldules et de Lupamara, et les Autrichiens se mirent en bataille en face de la Madona del Monte et d'Albarro pour protéger et masquer le mouvement de leurs malades, de leurs équipages qu'ils renvoyèrent sous une forte escorte à Torrazza, ainsi que le rembarquement de leur artillerie, de leurs munitions et de tout leur matériel de siège dirigé sur Sturla. Ces dispositions n'échappèrent pas aux assiégés; tout annonçait bien une retraite. Aussi Gênes se tint prête à toute éventualité : les troupes passèrent la nuit sous les armes et sur leurs emplacements de combat, les postes avancés renforcés, et l'on jeta en avant d'Albano et de la Madona del Monte des colonnes volantes pour surveiller les ennemis et ses mouvements. De leur côté, les paysans, soutenus en arrière par M. de Monteil qui s'était porté

(1) Charles-Emmanuel III, né à Turin le 27 avril 1701, parvint à la couronne par l'abdication de Victor-Amédée II, son père (14 mai 1666, 31 octobre 1732), le 3 septembre 1730. Mort le 20 février 1773. Épousa, le 13 mars 1722, Louise de Bavière. De son second mariage avec Christine de Hesse de Rheinfeld, le 19 août 1724, il eut Amédée III (né le 24 juin 1726, mort le 16 octobre 1796). Enfin se remaria pour la troisième fois à Élisabeth-Thérèse de Lorraine, sœur de l'empereur François Ier. Il régna 43 ans.

au nord de Porto-Fino, commencèrent à garnir les pentes de la montagne de Facchia sur le flanc des Autrichiens.

Ceux-ci passèrent encore les journées des 4 et 5 sous les armes et au bivouac, sans faire aucun mouvement, achevant de rembarquer leur artillerie, et profitant de la nuit du 5 au 6 pour exécuter leur retraite sur Torrazza. Cette retraite se fit dans le plus profond silence et avec les plus grandes précautions, dans la crainte d'une sortie de la place ou d'une attaque de flanc des paysans. M. de Chauvelin, avec son poste à la porte Romaine, informé par ses éclaireurs de l'évacuation successive de Sturla, de Saint-Martin d'Albano et de Sainte-Thècle, ne jugea pas prudent de faire sortir ses troupes de leurs lignes pour suivre l'ennemi et de les compromettre dans un engagement de nuit. Au point du jour, il se porta en avant.

Les Autrichiens avaient alors déjà repassé la Bisagna; nos avant-gardes trouvèrent donc désertes toutes les maisons où ils s'étaient établis en face de notre ligne d'Albaro, et nos détachements occupèrent sans résistance les hauteurs de la rive gauche de la Sturla, de Sainte-Thècle et des Camaldules, où elles s'emparèrent d'une quantité prodigieuse de boulets, de fascines, saucissons, gabions, outils et matériel de toute sorte, ainsi que des pièces abandonnées. De son côté, M. de Lannion, avec des grenadiers et des troupes légères, s'avança dans la direction de San-Bartolomeo; il rencontra sur les hauteurs de Saint-Godar l'arrière-garde de M. de Schulemburg composée de croates et de grenadiers, et, après avoir tiraillé avec elle toute la matinée, la poussa au delà de l'Oulmo et s'empara de ce poste. Les paysans en même temps, débouchant du mont Facchia, se jetèrent sur Bavari, la Rocca di Rati et San-Zebio, et en chassèrent les détachements autrichiens arrêtés pour protéger la retraite de l'armée, de sorte qu'à la fin de la journée, toute la rive gauche de la Polceverra appartenait à nos troupes. Notre ligne de défense se trouvait de nouveau reportée aux points où elle était avant la désastreuse affaire du 13 juin.

Dès le lendemain 7, M. de la Roque fit évacuer Sestri, les Autrichiens étendirent leur ligne jusqu'à Cornigliano, de manière que, même après le départ des Piémontais, la place restât investie de ce côté. A Torrazza, le reste de l'armée campait à droite et à gauche de la Polceverra, le quartier général à Fossata di Rameirone.

M. de Mauriac, de son côté, libre de toute inquiétude du côté du levant, rapprocha ses troupes du Belvédère et du mont des Deux-Frères, les deux points les plus menacés, et, comme elles étaient un peu épuisées par suite des fatigues continuelles d'un siège de près de trois mois, il permit d'alléger le service sans se départir toutefois d'une vigilance extrême. On plaça 3 B. français à Saint-Roch et à Grénarol, pour veiller à la portion de l'enceinte entre l'Éperon et la Tenaille; 2 B. français au Belvédère, pour soutenir ce poste et celui de la Crucetta; 4 B. français et 1 espagnol à Saint-Pierre d'Arène; 2 B. français et 1 espagnol derrière les lignes d'Albarro, et les 4 derniers B. espagnols reprirent leur poste au commencement du siège, entre la porte de l'Arco et la porte Romaine, de manière à surveiller l'enceinte au levant depuis la mer jusqu'au delà de Castellazo. De nombreux postes avancés garnirent les abords de l'enceinte; au pont de Cornigliano, vers la Chartreuse, sur le chemin couvertde Grenarol, au mont des Deux-Frères, à la Madona del Monte, à l'extrémité des lignes d'Albarro sur la mer. Les Génois, ayant en avant d'eux les volontaires de Boufflers, les Corses et les compagnies franches, se postèrent aux Camaldules, un détachement occupa les hauteurs de Saint-Godar, un second s'établit à Carpanadigo; les Génois furent chargés du service dans l'intérieur de la ville, et on licencia les B. de nouvelle levée (B. des Arts et métiers) ainsi que le reste des paysans, dont le service ne justifiait plus les dépenses énormes nécessaires à leur entretien.

M. de Schulemburg resta encore quelque temps sous les murs de Gênes, en vue des remparts, mais immobile. Il espérait dans un revirement de la fortune qui le mît à même de reprendre le siège avec une nouvelle vigueur; et, dans l'attente des événements, il ne voulait pas s'éloigner. Il avait seulement dirigé, le 13, son artillerie et ses équipages sur la Bocchetta et à Voltaggio sous la protection d'une escorte.

Cet espoir s'évanouit bientôt; le 17, le comte de Montfort, aide de camp du roi de Sardaigne, arrive à son camp de Fossata. Le Piémont, déjà menacé du côté de Nice, allait être assailli du côté des Alpes; déjà les troupes françaises appelées à opérer de ce dernier côté s'avançaient, et dans quelques jours elles seraient à la frontière. Charles-Emmanuel, pris au dépourvu, était en proie à

une inquiétude et à une agitation extrêmes. Il faisait travailler sans relâche aux retranchements de l'Assiette qui gardaient le passage de Suze; car, s'il ne réussissait pas à fermer aux Français cette porte de ses États, c'était l'invasion du Piémont, la perte de sa capitale, enfin la nécessité, pour sauver sa couronne, de livrer une bataille rangée, et pour cela de se présenter en face de l'ennemi en forces au moins égales. Dans ce péril pressant, l'appui de M. de Schulemburg était nécessaire. Aussi M. de Montfort fut envoyé exceptionnellement au général autrichien pour lui adresser un appel chaleureux et l'adjurer de lever enfin le siège de Gênes, auquel un sentiment légitime d'amour-propre pouvait l'attacher encore, mais qui, ne pouvant être efficacement poussé en ce moment, neutralisait, au détriment de la cause commune, une armée dont le concours actif devenait plus que jamais nécessaire. M. de Schulemburg s'entretint longuement avec M. de Montfort et, à la suite de leur conférence, il donna l'ordre de la retraite. 5 B. et les croates partirent dans la direction de Savone rejoindre M. de la Roque, établi à la Madona del Nave, à portée de soutenir M. de Leutrum toujours en position entre Orméa et Oneille, et le reste de l'armée autrichienne, après avoir rallié ses postes de Coronata, d'Arzelli, de Rivarolo, du Diamant et de Torrazza, prit silencieusement, dans la nuit du 18 au 19, la route de la Bocchetta et alla camper à Saint-Gigo, Campo-Morone et Langasco. La retraite continua le 21 sur deux colonnes. L'une, après avoir laissé à Gavi un détachement, gagna Mizza della Paglia; la seconde se dirigea par Rivalta et Alexandrie sur Asti.

Gênes était délivrée (1). Le neveu de M. de Mauriac aussitôt en porta la nouvelle au roi; quelques jours auparavant M. de Roquépine, neveu de M. de Boufflers, lui annonçait le premier mouvement rétrograde de M. de Schulemburg au delà de la Bisagna. Les assiégés suivirent, sans l'inquiéter, la retraite des Autrichiens, se contentant d'occuper, aussitôt après leur départ, les positions évacuées; mais nos troupes ne dépassèrent pas la Bocchetta.

(1) C'était toujours Gênes, avec son port, ses palais, ses terrasses, ses jardins suspendus, ses remparts couronnant son vaste amphithéâtre, *la Reale, la Nobil Citta*, chantée poétiquement par le Tasse (partie II, 68) : satiriquement par Alfieri (sonnet LXXI) ; par Montesquieu (ses adieux), et que Mme de Staël dit plus tard bâtie pour un congrès de rois.

M. de Monteil s'y établit. M. de Lannion occupa derrière lui la Miséricorde et Boursonnetta.

M. de Bissy, arrivé le 16 de l'armée de M. le maréchal de Belle-Isle, qui avait pris, comme plus ancien que M. de Mauriac, le commandement des troupes expéditionnaires, en attendant que le roi pourvût à la succession de M. de Boufflers, enveloppa Arzelli et Coronata d'une ligne de retranchements destinée à nous assurer la rive droite de la Polceverra au cas d'un nouveau siège, dont les Autrichiens laissaient entrevoir l'éventualité prochaine. M. de la Brosse, brigadier, débarqué en même temps que MM. de Bissy et de Choiseul, nouveau colonel de Mailly, se porta avec 2 B. à Torrazza pour contenir les pays des fiefs impériaux qui, furieux des incursions faites sur leur territoire par les Génois en représaille des excès de toute sorte commis par les Autrichiens, prenaient les armes et menaçaient de ravager à leur tour les villages frontières.

Les Autrichiens avaient perdu devant Gênes près de 6,000 hommes, tant tués que morts de maladie ou déserteurs; la place était plus forte et mieux approvisionnée que jamais, la garnison venait encore de s'augmenter de 2 nouveaux régiments français, ceux de Nivernais et de Bresse (1), venus de l'armée de M. de Belle-Isle. Royal-Comtois, le reste de Nivernais et 1 régiment suisse au service d'Espagne, qui avaient relâché à Calvi, étaient en route pour rejoindre. Les Anglais levaient le blocus par mer au moment où M. de Schulemburg repassait la Bocchetta. Telle était la situation à la fin de juillet. Aussi les Génois chantèrent, le 27, un *Te Deum* dans leur cathédrale, et le sénat délégua M. Durazza et un autre de ses membres, le premier à Versailles, le second à Madrid, pour porter aux deux souverains de France et d'Espagne l'expression solennelle des sentiments de reconnaissance de la république. A ces deux puissances Gênes était redevable de sa délivrance, non seulement par le concours direct de M. de Boufflers, mais encore par l'offensive rapide prise par M. de Belle-Isle en se jetant sur le comté de Nice et surtout par la diversion hardie opérée alors sur les Alpes. Cette diversion, projetée depuis longtemps par M. le maréchal de Belle-Isle, et dont l'exécution, selon toute probabilité,

(1) Nivernais, le 16 juillet; Bresse, le 20 juillet.

était déjà arrêtée dans son esprit avant de passer le Var, alors qu'il envoyait 12 de ses B. renforcer dans le Dauphiné les camps de Tournoux, Guillestre et Briançon, n'avait pu être résolue sans de longues discussions avec M. le marquis de la Mina. Les conférences devinrent plus fréquentes et plus animées encore vers la fin de juin, à la chute de Vintimille, quand il fallut prendre définitivement un parti sur la suite à donner aux opérations.

M. de la Mina, revenant toujours au plan de campagne préconisé les années précédentes, voulait marcher sur Finale, le long de la côte de Gênes, pour donner la main à la ville assiégée et envahir le Montferrat. Le danger de s'avancer ainsi sur une route hérissée de mauvais pas, où l'on ne pouvait marcher qu'un à un, la difficulté de garder ensuite une communication aussi éloignée en prêtant le flanc d'un côté aux armées ennemies occupant les hauteurs, de l'autre à la flotte anglaise qui tenait la mer, n'arrêtaient pas le général espagnol. Le maréchal, tout aussi préoccupé que lui du sort de Gênes et ferme dans son jugement, soutenait qu'on réussirait à faire lever le siège en se bornant à y envoyer de nouveaux renforts et en franchissant les Alpes avec l'armée, de manière à forcer l'ennemi à se concentrer. Indépendamment de ce résultat immédiat, on s'ouvrirait ainsi directement l'entrée du Piémont; notre cavalerie et notre artillerie pourraient déboucher dans les plaines du Pô, et livrer bataille avec des communications assurées. Quant au point sur lequel il convenait de franchir la frontière, il se prononçait soit pour la vallée de la Stura, quoique barrée par des forteresses dont la campagne de 1744 nous avait révélé la valeur, soit plutôt par la vallée de la Dora, seulement défendue par le fort de la Brunette (1), et sur laquelle on pouvait déboucher par le mont Cenis ou par le mont Genèvre. Le dissentiment des deux chefs de l'armée ayant été soumis à Versailles, la réponse du roi, envoyée par M. d'Argenson, arriva à la fin de juin. Prenant un moyen terme entre les diverses solutions proposées, les ordres du souverain portaient que la diversion sur les Alpes aurait lieu du côté d'Exiles, qu'elle devait précéder tout

(1) Taillé entièrement dans le rocher, commencé par le roi Victor, n'était auparavant qu'une redoute appelée le *fort Catinat*. Placé au confluent de la Dora et de la Senisella, il faisait tête au passage du mont Cenis.

autre mouvement. En conséquence, l'armée du Var, tout en envoyant par mer des secours à Gênes, attendrait dans le comté de Nice l'effet de cette attaque, et, en cas de réussite, marcherait à l'ennemi, les Français avec M. le maréchal de Belle-Isle par la vallée de la Stura, les Espagnols avec M. de la Mina le long de la côte de Gênes, de manière à présenter alors trois têtes de colonnes s'avançant parallèlement sur Turin, sur Coni, sur Savone.

A la réception de cet ordre, M. le maréchal s'empressa de prendre toutes ses mesures pour augmenter ses troupes dans le Dauphiné, aux ordres de M. d'Argouges, qui devaient constituer le noyau du corps d'armée destiné à marcher sur Exiles. Déjà il avait envoyé, le 17 juin, M. d'Arnault remplacer dans le commandement du camp de Briançon M. de Villemur, nommé lieutenant général. Il avait désigné dans son armée 20 B. (dont 18 français, formant 3 brigades, et 2 espagnols) pour renforcer ses camps sur la Durance, le Guille et l'Ubraye, qui s'avançaient, le 23 juin, sur Lantosque.

Ces 20 B., joints aux 12 B. campés à Tournoux sous M. d'Autanne, aux 5 B. de Guillestre sous M. de Larnage, aux 6 B. de Briançon sous M. d'Arnault, et à 7 autres B. répartis dans différentes places fortes, devaient porter à 50 B. l'effectif de nos troupes du Dauphiné appelées à l'honneur des premières attaques.

M. de la Mina ne montra pas la même déférence aux ordres de Versailles, ni le même empressement à les exécuter. Toujours opposé aux vues du maréchal, peut-être sourdement froissé de n'avoir pas eu entièrement raison à Versailles, il suscita mille difficultés, apporta mille embarras et fut cause de lenteurs dans ce moment décisif. On parvint enfin à arracher son consentement à l'expédition d'Exiles et au départ des 20 B. pour le Dauphiné ; mais beaucoup de temps avait été perdu, et le roi de Sardaigne, informé de nos projets et de nos retards, aurait le temps de mettre en état, avant notre attaque, tous ses retranchements des Alpes et d'y jeter assez de troupes pour nous en disputer le passage.

Pour cette expédition d'Exiles, au succès de laquelle étaient subordonnées nos autres opérations, et dont on ne se dissimulait pas les dangers et les difficultés, il fallait un chef entreprenant, capable, énergique surtout. Notre armée d'Italie ne manquait pas de lieutenants généraux du plus grand mérite : aucun d'eux ne possédait à un aussi haut degré que M. le chevalier de Belle-Isle

toutes les qualités militaires nécessaires à cette réussite. Audacieux à l'excès, d'une activité prodigieuse, infatigable dans le travail du cabinet, il savait apporter dans la préparation de ses projets autant de prudence et d'habileté que de décision et de vigueur dans leur exécution. C'est sur lui que le choix se fixa. Il saisit avec empressement l'occasion de se signaler, et, à peine sa nomination signée, partit pour le Dauphiné.

Toutes ses troupes se concentraient sur le camp de Guillestre, menaçant aussi bien la vallée de la Stura que celle de la Dora, de manière à laisser le roi de Sardaigne incertain le plus longtemps possible sur le point d'attaque. Leur marche s'effectuait avec rapidité, et il espérait les avoir toutes sous la main le 11, lorsqu'un ordre venu du grand quartier général, et motivé par une nouvelle difficulté de M. de la Mina, lui prescrivit de ralentir leur mouvement. Les 5 brigades de M. de Bissy, passées le 8 à l'Arche, avaient eu là un engagement avec quelques détachements ennemis accourus de l'Argentière; elles n'arrivèrent que le 13 à Guillestre, où elles passèrent sous les ordres de M. de Belle-Isle, M. de Bissy étant désigné pour se rendre à Gênes à l'effet d'y prendre le commandement provisoire de notre corps expéditionnaire, en attendant un successeur à M. de Boufflers.

Le chevalier de Belle-Isle, arrivé la veille de sa personne, avait déjà pris toutes ses mesures pour partir dès le lendemain avec les B. destinés à marcher au delà des Alpes, et donné au reste de son armée les positions capables d'appuyer sa marche ou protéger ses derrières. Son plan arrêté (1), ses troupes devaient se porter en Piémont sur trois colonnes, dont l'une, celle de droite, partant de Guillestre, franchirait les cols de Servières et de Sestrières et menacerait Fenestrelles, tandis que les deux autres, l'une débouchant par le mont Genèvre, et la seconde, celle de gauche, venant de la Savoie, marcheraient ensemble sur Exiles. La gauche, sous M. des

(1) La droite fut placée sous M. de Villemur; elle comprenait 14 B. (Mailly, 3; Boulonnais, 1; Agénois, 1; Royal-Roussillon, 1; Périgord, 1; Guyenne, 1; Beaujolais, 1; Condé, 2; Saintonge, 1; Beauce, grenadiers royaux de Modène, 1; les volontaires Gantès, pièces de montagne. Le centre, sous M. de Belle-Isle, avec MM. de Mailly, d'Andlau et d'Arnault, comptait 14 B. (Bourbonnais, 3; des Landes, 1; Soissonnais, 1; la Reine, 2; Béarn, 1; Guise, 1; Artois, 2; Auxerrois, 1; Aunis, 1; le régiment de dragons du Roi; un détachement d'ouvriers, 6 pièces, plus 4 de montagne.)

Cars, brigadier, comprenait 2 B. espagnols pris en Savoie, 6 compagnies de grenadiers de la brigade de Bourbonnais, 6 piquets de la brigade d'Artois, qui devaient rejoindre les Espagnols à Bardonèche, avec 4 mulets de cartouches et 2 mulets d'outils. Le total de ces trois corps était de 30 B.; les 20 autres B. devaient rester de ce côté des Alpes. La brigade de Poitou s'avançait sur les derrières de M. de Villemur, prenant position dans la vallée de Queyras. La brigade de la Roche-Aymon, avec les dragons Dauphin, couvrirait Mont-Dauphin et la Durance. Une troisième brigade de 4 B., plus les dragons Bertilhac, les fusiliers de montagne et 18 compagnies bourgeoises, était chargée, sous M. d'Aultanne, de garder la vallée de Barcelonnette et les montagnes jusqu'aux sources du Var. 2 B. de milice campaient à Colmars et Guillaume, et le reste des troupes était laissé dans les places fortes.

Au jour fixé par M. de Belle-Isle, le 14, les troupes quittèrent les camps autour de Guillestre. Le corps du centre forma deux colonnes échelonnées à un jour de distance : l'une, la brigade d'Artois, des dragons du Roi et du détachement d'ouvriers sous M. d'Arnault; l'autre, conduite par M. de Belle-Isle, les brigades de Bourbonnais et la Reine avec les équipages. M. d'Arnault, poussé sur la Bessée, campe, le 14, sous Briançon et gravit, le 15, le mont Genèvre. Il y trouva quelques détachements d'un corps de Piémontais, commandés par M. le comte de Briqueras, et les attaqua; mais ceux-ci, en forces bien inférieures, se retirèrent presque sans combattre dans la direction du col de Sestrières et du val de Pragelas.

M. d'Arnault arriva, le 15 au soir, à Césane avec son avant-garde, composée de grenadiers et de dragons; puis il se porta, le 16, sur Oulx, et, après avoir lancé en avant de lui de forts détachements sur les Jouvenceaux et le pont Ventoux, comme s'il allait marcher sur Salbertram, abandonna la route de la vallée et campa le 17 au Saulx-d'Oulx.

M. de Belle-Isle (1), avec la deuxième colonne du centre, quitta Guillestre le 14, campa le soir à la Bessée, le 15 à la Vachette, d'où il dirigea sur Bardonnèche les grenadiers et les piquets destinés

(1) Le point de savoir si M. le chevalier de Belle-Isle était résolu, dès son départ de Guillestre, à marcher par les montagnes pour éviter Exiles et Fenestrelles, ou s'il n'a pris cette décision qu'à son arrivée à Houlx, est encore incertain. La première hypothèse est la plus probable.

à opérer avec M. des Cars; le 16 à Césane, il arriva le 17 à Oulx. La colonne de droite, avec M. de Villemur, quitta Guillestre le même jour que M. de Belle-Isle et arriva le 14 à Arvieux, campa le 15 à Servières, ayant son avant-garde au Bourget, et déboucha le lendemain par le col de Servières dans la vallée de la Dora en même temps que la colonne de M. de Belle-Isle descendait du mont Genèvre. Elle s'établit, le soir du 16, entre Bousson et Roulière, avec son avant-garde, renforcée des volontaires de Gantès, à Santa-du-Col; puis, prenant à droite la route de Fenestrelles, il emporta le col de Sestrières, dont M. de Briqueras essaya en vain de lui disputer le passage, et arriva le 17 au Duc, son avant-garde à sa gauche vers Chazal, les volontaires de Gantès occupant Traverse.

La colonne de M. des Cars se forma, le 15, à Bardonnèche par la réunion de 2 B. espagnols arrivés ce jour-là de Modane par le col de la Roue, avec les grenadiers et piquets français envoyés en même temps de la Vachette. Elle quitta Bardonnèche le 16 et, s'engageant au milieu des rochers sur des chemins à mi-côte, prit la direction de San-Colombano pour se porter en face des retranchements au nord d'Exiles. Elle campa le 16 à Rochemolle, le 17 aux Ambins; deux lieues nous séparaient à peu près d'Exiles et de Fenestrelles, et l'ennemi ne résistait nulle part. Au dire des espions, M. de Briqueras n'avait avec lui que 7 B. et 2,000 Vaudois, et ne pouvait avec ces seules forces garnir suffisamment le front étendu des lignes qui nous barraient les vallées de la Dora et de la Clusane. Ces vallées étaient défendues d'une façon formidable : une ligne de retranchements occupait l'arête d'un des contreforts du mont de Tolic et couvrait le passage de San-Colombano; le fort d'Exiles barrait la route de Suze; une autre ligne de retranchements descendait sur Exiles du mont de l'Assiette. Les forts de l'Elme, de l'Aiguille et Charles-Albert, autour de Fenestrelles; défendaient la vallée de la Clusane; tous les points culminants de la crête entre le col de Costeplane et le col de Fenestra étaient occupés par des fortins ou des redoutes gazonnées et palissadées, en si grand nombre au col de l'Assiette et si bien reliées entre elles qu'elles constituaient, en ce point central et important, une véritable forteresse.

De quelque côté que M. de Belle-Isle (1) voulût diriger son atta-

(1) Des correspondances de l'époque prétendent qu'il avait connaissance d'un or-

que, il devait donc se heurter à des retranchements : il n'hésita pas longtemps. Ayant appris qu'il existait parallèlement aux routes de Suze et de Fenestrelles un chemin de montagne qui, partant de Saulx-d'Oulx, longeait la crête et communiquait à la vallée de Blegiers, il résolut d'y faire passer son armée, de percer les lignes ennemies à leur centre et de déboucher ensuite par Giaveno sur Turin, en évitant ainsi toutes les forteresses du roi de Sardaigne et les deux vallées où l'ennemi, selon toute probabilité, devait avoir le gros de ses forces. Ce chemin passait, il est vrai, au col de l'Assiette, et M. de Belle-Isle n'ignorait pas combien les défenses avaient été accumulées sur ce point. Il pensait que les défenseurs n'y seraient pas en nombre, et d'ailleurs cette considération n'était pas de nature à arrêter son audace indomptable et à diminuer sa confiance dans une entreprise qui, après tout, ne devait pas, selon toute apparence, offrir plus de difficultés que l'enlèvement des lignes de Château-Dauphin et des barricades de la Stura en 1744, ou la prise des retranchements de Montalban en 1745, faits d'armes mémorables dont le souvenir excitait son émulation généreuse.

Le 18, le mouvement sur l'Assiette se dessina entièrement.

M. d'Arnault, renforcé de grenadiers royaux de Modène, quitte la Saulx-d'Oulx et gravit avec sa colonne le chemin du col, puis, inclinant à gauche, campe à Costeplane, en face des premières redoutes ennemies.

M. de Belle-Isle, avec la deuxième colonne, se porta sur Saulx d'Oulx, après avoir détaché entre Salbertram et le pont Ventoux un petit corps pour tenir sa communication avec M. des Cars et en même temps porter une démonstration sur Exiles. M. des Cars s'avance sur la Chapelle-Blanche en face de San-Colombano. M. de Villemur prend le chemin de Chasal, Villars d'Amont, Allevet, et passe la nuit au-dessus du bois du Rif, à la jonction du chemin qui relie le Puy à Salbertram. Il détache dans la direction de Fenestrelles un corps de 1,200 hommes, prenant position au Puy et à Fraises, tant pour observer la vallée et le camp que l'ennemi avait à Balbote que pour couper la retraite de ce côté aux défenseurs

dre du roi de Sardaigne au comte de Saint-Sébastien et au chevalier Alciati de se retirer vis-à-vis de forces supérieures. Il marchait donc avec l'espérance de réussir ; mais les Piémontais, justes appréciateurs de leur position, surent attendre cette attaque, dont le succès leur paraissait impossible.

de l'Assiette, si nous parvenions à forcer leurs retranchements.

Le 19, de grand matin, les trois colonnes de MM. de Belle-Isle, d'Arnault et de Villemur s'ébranlèrent de nouveau. M. de Belle-Isle, par le chemin qui de Saulx-d'Oulx conduit directement à l'Assiette, versant nord des montagnes; M. d'Arnault, le long de la crête, emportant successivement les redoutes avancées des Piémontais, dont les défenseurs se replièrent en arrière presque sans combattre; M. de Villemur gravit les pentes méridionales, et, après avoir atteint le col de Blegiers, suivit M. d'Arnault.

Les trois colonnes arrivèrent à peu près ensemble en face de l'Assiette, au delà du col d'Argueil. Il était 9 heures du matin. On put alors juger de la force des retranchements ennemis sur ce point.

Depuis le mont de l'Assiette du côté de la France jusqu'au versant du Piémont, c'est-à-dire sur une longueur de près de deux kilomètres, la crête était garnie sur ses deux bords d'une enceinte palissadée et continue, reliant entre elles de nombreuses redoutes. Presque inattaquable au centre, par suite de la raideur des pentes, cette enceinte avait été remarquablement renforcée aux ailes. Quatre redoutes presque jointives défendaient le grand Charcun à l'est; cinq, à bonne portée l'une de l'autre et pouvant, au moyen de doubles communications, se prêter un mutuel appui, défendaient le mont de l'Assiette à l'ouest : elles étaient disposées de manière à former un angle très aigu dont la pointe, placée sur la crête, barrait le chemin de Costeplane, et dont les côtés surplombaient les chemins qui descendent du col de l'Assiette, à droite sur le Saulx-d'Oulx et à gauche sur Pourrières.

Tout cet ensemble constituait, au sommet des rochers, une énorme masse de pierres et de bois. Les parapets étaient de 13 pieds d'épaisseur, et les palissades n'avaient pas moins de 18 pieds de hauteur. L'aspect en était imposant. Les canons piémontais montraient leurs bouches aux embrasures, et l'on voyait derrière les palissades reluire les baïonnettes de nombreux défenseurs. Le comte de Briqueras était là, et avec lui 8 régiments et nombre de Vaudois. Dès qu'il vit, le 18, M. de Belle-Isle quitter les vallées et diriger ses colonnes sur le flanc des montagnes, il avait à la hâte rassemblé 6 de ses B. et s'était, de son côté, porté avec ce premier renfort dans la direction de l'Assiette. Arrivé le 18 au soir, et sentant que le sort du Piémont était entre ses mains, il s'était préparé

à résister à outrance en attendant l'arrivée du corps du général Colloredo, dont les B. échelonnés s'avançaient à marches forcées.

Ainsi, dans cette journée du 18, des deux côtés, c'était une lutte de vitesse entre les deux armées; à l'est et à l'ouest, les flancs des montagnes se couvraient de colonnes convergeant sur l'Assiette, et les solitudes sauvages de ce point des Alpes se peuplaient insensiblement. Lorsque nous parûmes en face des retranchements, M. de Briqueras avait commencé à recevoir des renforts. Ses troupes, indépendamment des Vaudois, se composaient déjà de 5 régiments piémontais et 3 autrichiens (1).

A dix heures du matin, l'attaque commença. Le chevalier de Belle-Isle, avec les brigades de Bourbonnais et de la Reine, se prolongeant par le chemin de Saulx-d'Oulx, se porta droit sur les retranchements défendus par le régiment de Forgakls, tout en lançant quatre petites colonnes sur la gauche pour prendre à revers les trois ouvrages en flèche qui en défendaient les abords du côté du bois de Guine. M. d'Arnault, avec la brigade d'Artois, s'avança sur la crête, en face de la redoute où se trouvait le régiment des gardes du roi de Sardaigne, et sur les versants de Pragelas, en face des ouvrages avancés à sa droite et occupés par les Vaudois. M. de Villemur, avec les brigades de Mailly, de Royal-Roussillon et de Condé, appuyant encore plus à droite et tournant au sud les retranchements, marcha sur les redoutes du grand Charcun, gardé par le régiment de Kalbermatten. Notre artillerie, établie sur un point culminant de la crête entre les deux colonnes de M. d'Arnault, ouvrit son feu, et toutes les avancées furent rapidement emportées. Mais nos troupes, arrivées à bonne portée de l'enceinte, furent tout à coup saluées par un feu de mousqueterie terrible et

(1) Le régiment des gardes, commandé par le comte de Saint-Sébastien, major du régiment, était posté à la redoute avancée sur la crête, barrant le chemin de Costeplane. Les régiments de Fraaum et de Forgakls occupaient, à la droite, les retranchements en face du bois de Guine; celui de Casal défendait à sa gauche les lignes faisant face à Pragelas; en avant de lui, dans la première redoute, était un corps de Vaudois commandé par le major de milice Jean Pexron. Les régiments de Mayer et Colloredo garnissaient, au nord et au sud, les retranchements du centre; celui de Kalbermatten était aux redoutes du grand Charcun; le régiment suisse du Roi en arrière dans les fortins de la crête entre le grand Charcun et le col de Fenestra, et les Vaudois défendaient les ouvrages avancés jetés dans la direction de Costeplane.

incessant qui surprit un instant leurs têtes de colonnes écrasées, sans réussir d'abord à arrêter leur élan; elles continuèrent à avancer impassibles, malgré leurs pertes énormes, et parvinrent jusqu'au pied des retranchements. Là, le carnage fut horrible; les Piémontais et les Autrichiens, invisibles derrière leurs lignes, tiraient à bout portant et ajustaient à loisir nos soldats à découvert, qui s'efforçaient d'arracher les palissades. Il fallut reculer, pour revenir à la charge avec une nouvelle vigueur. Les officiers, aux premiers rangs, donnaient l'exemple de l'intrépidité et payaient bravement de leur personne; les soldats reformaient d'eux-mêmes leurs rangs éclaircis.

Le sol se jonchait de morts et de blessés, les cadavres s'accumulaient jusqu'à sept ou huit l'un sur l'autre au pied des palissades; les assauts se multipliaient, tous les efforts venaient expirer devant les remparts de bois des Piémontais, qui, par leur hauteur, défiaient l'escalade. Par trois fois, nos colonnes, comme des béliers de chair humaine, se ruèrent sur l'obstacle; par trois fois, elles furent ramenées (1). A droite, à gauche, au centre, partout le même héroïsme; partout le même insuccès. Vers 11 heures 1/2, M. d'Arnault, qui dirigeait notre attaque du centre, fut tué à huit pas de l'angle nord de la redoute défendue par les gardes. Le chevalier de Belle-Isle, laissant à M. de Mailly le commandement des brigades de Bourbonnais et de la Reine, se porta de sa personne à la tête de la brigade d'Artois, et, l'entraînant avec une nouvelle énergie, se jeta de nouveau sur cette redoute. Il tomba lui-même mortellement frappé à quatre pas de l'angle sud. M. de Villemur prit alors le commandement. Il était environ deux heures; près de 6,000 Français, morts ou blessés, étaient couchés par terre, et les palissades encore presque intactes : prolonger la lutte était impossible. M. de Villemur donna l'ordre de la retraite.

Nos 6 brigades se replièrent sur les positions où elles avaient campé la veille. Les Piémontais n'osèrent pas nous poursuivre; ils avaient cependant reçu au milieu de l'action des renforts successifs

(1) Les Vaudois prirent une part glorieuse à cette défense; car les Piémontais étaient sur le point de battre en retraite, après avoir épuisé toutes leurs munitions, lorsqu'ils eurent recours aux procédés des montagnards et écrasèrent les colonnes d'assaut sous une avalanche de rochers. Ce poste, tellement couvert de cadavres, s'appelle, depuis, *Vallon des morts.* (*Mémoires manuscrits de Paul Appia.*)

portant leur effectif à 21 B., et c'était même, paraît-il, seulement à l'entrée en ligne de ces secours qu'était dû notre désastre, puisque, de l'aveu même du général Colloredo, commandant en chef à la fin de l'action, M. de Briqueras, intimidé par la vigueur de notre première attaque et effrayé de son infériorité numérique, s'était, un moment avant son arrivée, résolu à évacuer les retranchements, et n'avait suspendu sa retraite que lorsqu'il s'était senti soutenu et appuyé.

La faute commise par M. de la Mina, en arrêtant pendant deux jours la marche de l'armée, portait ses conséquences; en arrivant même seulement vingt-quatre heures plus tôt, nous eussions trouvé les retranchements presque dégarnis, et, au lieu d'une épouvantable défaite qui nous rejetait sur nos frontières, nous eussions à coup sûr conquis la route du Piémont.

Les Piémontais, grâce à leur position abritée et dominante, n'avaient perdu que très peu de monde; de notre côté, nous comptions 3,695 morts et 1,606 blessés; 435 officiers hors de combat. Le chevalier de Belle-Isle avait succombé en héros (1). Désespéré de la tournure que prenaient les événements, il n'avait pas voulu survivre à sa défaite. « Un général, répétait-il souvent, ne devrait revenir que mort ou victorieux. » Ce n'était pas là chez lui un vain propos. Fidèle à son principe, dès qu'il vit la victoire lui échapper, il avait marché à une mort assurée. Tout meurtri de coups, blessé

(1) De Belle-Isle (Louis-Charles-Armand Fouquet), chevalier, puis comte, né à Agde, le 19 septembre 1693. Mousquetaire en 1707, fait les campagnes de 1733, 1734, 1735 sur le Rhin. Maréchal de camp le 1er mars 1738; accompagne son frère à son ambassade de 1741; lieutenant général le 27 mai 1742. Campagnes de Bohême, de la Moselle, 1744. Arrêté à Elbingerode, revient d'Angleterre le 25 août 1745; Flandre, 1746.

De ses quatorze frères et sœurs qu'il vit tous mourir avant lui, il ne restait au maréchal que le chevalier de Belle-Isle, de neuf ans moins âgé que lui. C'était un caractère tout différent, froid, concentré, réservé, peu sympathique au monde; mais la plus complète union régnait entre les deux frères, et, comme leurs caractères opposés se complétaient l'un par l'autre, leur intérêt confondu était merveilleusement servi par les rares facultés de leur intelligence; car, pour la distinction de l'esprit, le chevalier n'était inférieur que parce qu'il voulait bien le paraître à son frère. Pour se dévouer à lui sans partage, il ne se maria pas.

Le maréchal lui écrivait de Nice, le 22 juin : « Je ne puis pas trop vous recommander de vous ménager en tout genre : vous voyez, à la manière dont vont les choses, qu'il ne faut pas en faire trop. » (D. G., v. 3240, n° 70.)

aux deux mains, il agitait encore un drapeau au pied des palissades, et, dit-on, « tirait encore du bois avec ses dents » quand il reçut le coup mortel (1).

M. de Brienne, colonel d'Artois, était aussi parmi les morts. Un boulet lui avait emporté le bras : « Il m'en reste encore un pour le service du roi, » s'était-il écrié, et, sans faiblir, il avait ramené son régiment jusqu'au pied des palissades, où il était enfin tombé sous les balles ennemies.

Outre MM. de Belle-Isle, d'Arnault et de Brienne, presque tous les chefs étaient frappés à mort ou couverts de blessures (2).

Tous les régiments étaient éprouvés, quelques-uns étaient presque anéantis ; celui de Bourbonnais, qui avait tenu constamment une des têtes de colonnes de notre gauche, avait perdu 60 officiers et 800 soldats. Il ne restait pas, à la fin de la journée, dans ses rangs plus de 140 hommes sans blessures ; son colonel, le comte de Goas, était mort, et avec lui le commandant de B. Decourt, les

(1) Cette fin rappelle celle de Cynégire, cet Athénien célèbre par sa vertu héroïque à la bataille de Marathon, et qui était frère du poète tragique Eschyle.

(2) Au nombre des tués : MM. de Goas, colonel de Bourbonnais ; de Beauregard, brigadier, lieutenant-colonel de Guise ; de Douges, colonel de Soissonnais ; de Grille, de la Taille, aides-majors généraux ; Raymond de Broglie, chevalier de Revel, frère de François-Marie.

Parmi les blessés : MM. de Bezons, brigadier, colonel de Beaujolais ; de Montcalm, brigadier, colonel d'Auxerrois ; de Sivrac, colonel d'Aunis ; de Ruffé (de Boulonnais) ; de Modène (des grenadiers royaux) ; de Mailly (de Mailly), maréchal de camp ; de la Grandville (de Saintonge) ; de Jumicourt (de Périgord) ; de Marcieu (des Landes) (1) ; de Gouy (de la Reine) ; d'Agien, aide-major général ; de Corsac, aide-maréchal général des logis.

(1) *Marcieu de Boutières*, vieille famille militaire du Dauphiné remontant au chevalier de Boutières, le compagnon de Bayard.

Guy-Balthazar, gouverneur du Graisivaudan, qui s'est distingué dans les guerres d'Italie.

Son fils *Pierre-Emé*, brigadier en 1731, maréchal de camp en 1734, lieutenant général le 20 février 1743, mort en 1778.

Guy-Balthazar, fils de *Pierre-Emé* (marquis), né en 1721, enseigne dans Royal-Vaisseaux, fait les campagnes d'Allemagne. Brigadier le 1er mai 1741, maréchal de camp le 18 mai 1748, il est désigné pour surveiller en Provence le passage des troupes espagnoles qui évacuaient l'Italie. Mort près de Grenoble en 1753.

Son frère, *Pierre-Emé*, né en 1728, entre dans l'ordre de Malte, fait les campagnes de Bohême, d'Allemagne, Colonel des Landes (infanterie), le 3 avril 1747, attaque les redoutes de l'Assiette, où il est gravement blessé. Mestre de camp le 1er janvier 1748. Se distingue en Hanovre. Brigadier le 10 février 1759. Maréchal de camp le 8 mai 1761. Lieutenant général le 1er mars 1780 Mort le 10 avril 1804.

capitaines la Roche, de Vaux, Lestang, Riencourt, Veyrac, Destresse et Saint-Chamarens.

Le régiment de Mailly (Guyenne) comptait 15 officiers et 450 soldats tués ou blessés grièvement. Son colonel, M. de Mailly, était blessé; les capitaines de Murat, Lafargue, de Bressay et Gondomi étaient parmi les morts.

Tout en abandonnant le champ de bataille, M. de Villemur avait pu en ramener ses blessés, à l'exception de 60 officiers et 400 soldats trop grièvement atteints pour être transportés. Ceux-ci restèrent entre les mains des Piémontais; le reste fut évacué sur Briançon, où, personne ne pouvant s'attendre à un pareil désastre, rien n'avait été préparé pour les recevoir. M. d'Audiffret, lieutenant du roi dans cette ville, organisa les secours; il vendit sa vaisselle d'argent pour en consacrer le prix au soulagement des blessés, et sa femme, quoique dans un état de grossesse très avancé, prit elle-même la direction des ambulances. Elle paya son dévouement de sa vie et mourut en s'acquittant de ce soin pieux, ajoutant ainsi à tant de victimes du devoir le nom d'une victime de la charité que l'histoire ne saurait oublier.

Les 3,600 cadavres laissés au pied des palissades de l'Assiette furent enterrés par les Piémontais; ils nous remirent cependant, deux jours après l'action, les corps de MM. d'Arnault et de Belle-Isle. Le premier fut inhumé à Chaumont; le second, provisoirement déposé au Saulx-d'Oulx, fut plus tard ramené dans ses terres en France. On trouva dans sa poche le plan de campagne, écrit de la main du maréchal; un tableau de la force totale de l'armée; l'ordre de bataille pour l'attaque de l'Assiette et un mémoire sur le siège d'Exiles, qui devait avoir lieu immédiatement après la victoire. (Marquis de Costa Beauregard, *Mémoires sur la maison de Savoie.*)

A la date du 20 juillet, le lendemain du combat de l'Assiette, les troupes piémontaises se composaient de 45 B. à 700 hommes, et 30 E. à 130 cavaliers : soit un effectif de 31,500 hommes d'infanterie et 3,000 de cavalerie. Les Autrichiens avaient 66 B. et 73 E. Le corps du général de Lentrum consistait en 17 B. piémontais et 12 B. autrichiens. (*Archives de l'État, à Turin.*)

M. de Villemur, après la nuit du 19 au 20 passée sur la crête, ramena ses troupes dans les vallées de la Dora et de la Clusane.

Les brigades de Bourbonnais, de la Reine et d'Artois revinrent au Saulx-d'Oulx; celles de Mailly, Royal-Roussillon et Condé reprirent leur camp du Duc. Elles y séjournèrent le 21, pour couvrir la retraite des blessés, de l'artillerie et des équipages qui filaient sur le mont Genèvre, et le 22, après avoir rallié le corps de M. des Cars, elles repassèrent elles-mêmes les Alpes sur deux colonnes. L'une partie du Saulx-d'Oulx, campa au mont Genèvre; l'autre, partie du Duc, s'établit au Bourget.

M. d'Argouges, qui commandait les troupes restées sur les derrières, s'était, à la première nouvelle de ce revers inouï, porté en avant dans la vallée de Servières, pour recueillir les débris de notre malheureuse armée et couvrir les passages des Alpes, au cas où les Piémontais, enivrés de leur succès, eussent poursuivi leurs avantages; il amenait avec lui les brigades de Poitou et de la Roche-Aymon. A son arrivée au mont Genèvre, il trouva M. de Villemur, qui lui remit, à titre de plus ancien lieutenant général, le commandement de l'armée, et arrêta immédiatement le mouvement de retraite. Le gros de son armée (41 B. et 5 E.) prit position sur le revers des Alpes, couvrant Briançon, et fut réparti en cinq camps : au mont Genèvre, 17 B. (dont 2 espagnols) avec 2 lieutenants généraux, 2 maréchaux de camp et 2 brigadiers; au Bourget, 14 B. et les volontaires de Gantès, avec un maréchal de camp et un brigadier; à Servières, 7 B. avec un brigadier; à la Vachette, 2 B.; sous Briançon, 2 B. et 5 E. (dragons du Roi) avec deux maréchaux de camp (1). Le reste se concentra en avant de Barcelonnette pour garder les passages de la vallée de la Stura, par où l'ennemi pouvait également déboucher. 8 B., avec un brigadier, campèrent à Mairones, ayant en avant d'eux les compagnies franches à Fouillouze, et, en arrière, 5 E. de dragons à Jausiers. La liaison entre les deux corps s'établit par 1 B. posté à Mont-Dauphin et 5 E. de dragons campés à Guillestre.

Dans cette position, M. d'Argouges attendit les ordres de M. le

(1) Ces derniers occupaient Notre-Dame de la Ghette avec 8 B.; la Trinité, 8 B.; Drap, 2 B.; Nice, 1 B.; Salicon, 2 B.; Aspremont, 1 B.; Levenza, 1 B. Les Espagnols, avec 17 B., gardaient Nice, Villefranche, Eza, la Turbie, Paglion, Lescarène et Luceram, ayant en avant d'eux de simples détachements à Vintimille, à Menton, à Castelar, à Saint-Agnès, à Castiglione.

maréchal de Belle-Isle. Celui-ci se préparait alors à diriger du Var sur le Dauphiné un nouveau corps de 20 B., dont 10 français et 10 espagnols. De Menton, à la date du 22, il s'était porté de sa personne à Nice, et, comme, en dehors de ces 20 B., les 40 qui lui restaient ne devaient pas, d'après ses projets, prendre l'offensive, il les avait ramenés un peu en arrière sur les bords du Paillon, les Espagnols en première ligne, les Français en deuxième.

Les 20 B. destinés à renforcer l'armée du Dauphiné étaient déjà à Sainte-Marguerite sur le Var, lorsque, le 23 au soir, le maréchal reçut la nouvelle foudroyante de l'issue malheureuse du combat de l'Assiette et de la mort de son frère. Il se concerta immédiatement avec M. de la Mina en présence de ce grand désastre. Celui-ci, dissimulant mal sa triste satisfaction au fond du cœur par suite de l'insuccès d'une entreprise à laquelle il avait été si opposé, remit en avant l'exécution de son plan primitif et se prononça pour la marche directe sur Gênes avec le gros de l'armée, et pour une défensive absolue du côté des Alpes. Le maréchal reconnut, en effet, que c'était le seul parti à prendre, et se rendit à l'opinion du capitaine général. En conséquence, la marche des 20 B. dirigés sur le Dauphiné fut suspendue et, afin de porter à 80 B. les troupes du comté de Nice, on rappela les 20 meilleurs B. de M. d'Argouges, c'est-à-dire ceux qui, n'ayant pas pris part à l'expédition d'Exiles, avaient encore des effectifs complets et le plus en état de continuer la campagne. Néanmoins, comme leur présence sur le Var n'était pas nécessaire jusqu'au commencement des opérations, on se contenta de les rapprocher de Nice pour ne pas priver entièrement M. d'Argouges de leur appui, et on leur donna l'ordre de s'établir à Castellane, de manière à se rendre en quatre jours soit à Nice, soit à Barcelonnette. Quant à M. d'Argouges, en Dauphiné avec 30 B., il reçut comme instruction de tenir ses troupes concentrées en face des débouchés du mont Genèvre et du mont Viso, et, tout en restant sur la défensive, d'inquiéter l'ennemi par des démonstrations du côté des montagnes, afin de retenir en face de lui une partie des forces du roi de Sardaigne.

Les mouvements nécessités par ces nouvelles dispositions s'exécutèrent les 29, 30 et 31 juillet. Les camps du mont Genèvre, du Bourget, de la Vachette et de Servières furent évacués. Les trou-

pes campées au mont Genèvre se replièrent sur le camp de Briançon, où M. de Mailly s'établit avec 12 B. pour garder les débouchés des vallées de Césane, de Bardonnèche, de Neuvache et du Monetier. Les troupes au Bourget (14 B. et les volontaires de Gantès) se rendirent à Tournoux pour surveiller les passages de la vallée de la Stura; elles furent remises sous les ordres de M. de Villemur, qui les avait commandées à l'Assiette, et auquel on adjoignit M. d'Autanne. 3 B. campèrent à Guillestre et 1 à Mont-Dauphin. Le reste de l'infanterie française (18 B.) prit la route de Castellane, aux ordres de M. de Larnage; mais les 2 B. espagnols qui devaient les suivre, de manière à compléter 20 B., renfort destiné à l'armée du comté de Nice, au lieu de se rendre à Castellane, prirent la direction opposée : par suite d'un contre-ordre de M. de a Mina, dont l'esprit inquiet et irrésolu dérangeait sans cesse les combinaisons, ils se rendirent en Savoie pour renforcer le corps de M. de Sade qui couvrait cette province. La cavalerie, dont le gros était toujours sur le Rhône aux ordres de M. de Chazeron, fut en même temps rapprochée et répartie en deux camps principaux : l'un de 19 E., en arrière de notre droite à Gap, où était M. d'Argouges, commandant en chef, avec son quartier général; l'autre, à peu près de même force, à Gière, en avant de Grenoble, de manière à être à portée de soutenir les Espagnols de M. de Sade à notre extrême gauche. 1 régiment (5 E.) s'avança en avant de Gap, à la Bréoulle et Seyne; 1 autre fut réparti entre Briançon (2 E.) et Guillestre (3 E.).

Le maréchal de Belle-Isle, après la conférence avec M. de la Mina, soumit à l'approbation du cabinet de Versailles les nouvelles résolutions prises de concert avec le capitaine général. Tout en présentant la marche sur Gênes comme la seule possible, toutes les routes du Piémont nous étant fermées, il ne dissimulait pas son peu de confiance dans le succès d'une telle entreprise. La nature du pays à parcourir, boisé, montueux, raviné, étroit, où à chaque pas l'on devait se heurter à des positions naturellement fortes et que quelques travaux pouvaient rendre inexpugnables, lui paraissait offrir des difficultés qu'il n'eût été prudent d'aborder qu'avec des forces bien supérieures. Cette supériorité numérique nous manquait : les forces des Piémontais et des Autrichiens s'élevaient à 73,000 hommes.

Notre armée d'Italie, qui comprenait ordinairement 100 B., se trouvait réduite à 90 B. en état d'agir sur les frontières, par suite de la nécessité de laisser sur nos côtes de la Méditerranée, tant en Languedoc qu'en Provence, 10 B. de troupes réglées pour déjouer, avec nos nombreuses milices et nos gardes-côtes, les entreprises des Anglais avec leur flotte. Ces 90 B. (45,000 hommes) étaient postés : 31 dans le comté de Nice, 30 en Dauphiné (à Briançon, Tournoux, Mont-Dauphin et Guillestre), 18 à Castellane, 11 à Gênes.

Le contingent espagnol se composait de 40 B. fort incomplets (31 B. dans le comté de Nice, 7 à Gênes, 2 en Savoie).

Les Autrichiens (87 B., dont la plupart avaient été fort éprouvés au siège de Gênes) ne comptaient plus que 30,000 hommes; en outre, ils avaient 6,000 hommes de troupes irrégulières. Une portion de leur armée avec le général Colloredo était toujours dans la vallée d'Exiles; mais le corps du général Schulemburg, qui avait, après la levée du siège de Gênes, regagné Asti et Nizza della Paglia à la fin de juillet, s'était encore plus rapproché de nous et campait alors sur la Bormida et le Tanaro, à Cortemiglia, Cherasco et Fossano. Le corps du général Nadasti, resté à Gavi, observait en face de nos troupes de Gênes les passages des Apennins. Les Piémontais formaient en ligne 57 B., dont 27,000 hommes de troupes réglées, et, en plus, des Barbets, des Vaudois organisés par compagnies. Une partie occupait les débouchés des vallées vers Borgo, Saluces et Pignerol. M. de Briqueras était toujours derrière ses lignes de l'Assiette, M. de Leutrum dans la principauté d'Oneille, et M. de la Roque vers les sources de la Bormida, reliant le camp de Vilaguardia à ceux de Cortemiglia, Cherasco et Fossano. La cavalerie était à peu près numériquement égale des deux côtés; mais, en raison de la nature du terrain sur lequel la lutte s'était engagée, ne pouvant être utilisée, elle resta sur les derrières.

La réponse de M. d'Argenson, ministre de la guerre, à la lettre adressée par le maréchal de Belle-Isle au sujet du nouveau plan de campagne à suivre, arriva à Nice le 8 août. Elle portait que le roi, après conseil tenu sur l'affaire de l'Assiette, approuvait ses propositions et se rangeait à l'avis qu'il fallait abandonner la diversion du Dauphiné, et se contenter de couvrir la frontière de ce côté,

appeler dans le comté de Nice les 18 B. de Castellane, marcher vigoureusement sur Gênes et donner la main à M. de Bissy. M. de Belle-Isle entra aussitôt en conférence avec M. de la Mina, en présence de l'infant et du duc de Modène; il lui montra ses ordres exprimant combien il était urgent, si l'on voulait mener à bien une entreprise aussi difficile qu'une marche sur la côte de Gênes, de ne pas perdre un instant, de se jeter sur M. de Leutrum (1) avec les 80 B. sous la main, et de forcer le passage avant que les ennemis eussent le temps de se reconnaître. A son grand étonnement, le capitaine général fit valoir contre l'exécution de ce plan, que pourtant il avait lui-même proposé, toutes sortes d'objections; il allégua d'abord avoir reçu de son souverain de nouveaux ordres ne lui permettant pas d'agir; il soutint ensuite qu'avant de rien entreprendre, il était nécessaire d'attendre les projets des ennemis; en un mot, il laissa entrevoir clairement que, peu disposé à prendre l'offensive, il avait autant d'éloignement pour marcher à Gênes qu'il avait autrefois mis de chaleur à en soutenir la nécessité. En vain M. le maréchal redoubla d'instances; en vain il le conjura, avec l'assentiment de son cabinet, d'entreprendre au moins le siège de Saorgio, d'occuper en force tous les débouchés du comté de Nice, de réparer Vintimille, d'envoyer par mer des renforts à Gênes, de manière à compléter le corps français de M. de Bissy et le corps espagnol de M. d'Ahumada, et de se borner à s'avancer jusqu'à Finale ou même Albenga. M. de la Mina ne voulut rien entendre et persista dans son inaction. Il fit même cantonner ses troupes, et, comme pour ne laisser aucun doute sur son intention bien arrêtée de ne pas attaquer, il s'occupa de protéger par des retranchements le front de leurs positions.

Pendant ce temps, les Piémontais et les Autrichiens, profitant de notre inaction, prenaient en silence toutes leurs dispositions pour se masser en face de nous sur les frontières du comté de Nice, à l'exception de 11 B., aux ordres de M. de Briqueras, laissés aux

(1) De Leutrum (Fréderic, baron), Saxon d'origine, prend du service en Piémont en 1705, par la protection du prince Eugène. Major général en 1743, pour sa belle conduite à Campo-Santo. Lieutenant général en 1746; mort le 16 mai 1755. Enterré au milieu de ses coreligionnaires dans la vallée de Lucerna, dans une église vaudoise aujourd'hui abandonnée. Pas une pierre n'indique où repose cet homme de guerre, qui pendant cinquante ans combattit pour l'Italie.

environs de Suze pour couvrir les vallées d'Oulx et de Pragelas ; du petit corps de M. de Nadasty, maintenu à Gavi et renforcé de quelques B., afin de lui permettre de s'étendre dans la vallée d'Ovada ; d'un corps aux ordres de M. le prince de Piccolomini[1], renvoyé dans la Lombardie.

Les Piémontais aux débouchés des vallées, les Autrichiens avec leurs troupes aux camps de Cortemeglia, Cherasco et Fossano, où commandait M. de Braun, remplaçant M. de Schulemburg rappelé à la suite de son échec devant Gênes, et à celui de Carmagnola où M. de Colloredo avait ramené, après l'affaire de l'Assiette, les renforts conduits à M. de Briqueras, venaient de tous côtés se concentrer entre Saluces, Borgo et Coni. M. de Leutrum, ayant sous ses ordres le général autrichien Novati, quittait avec ses 22 B. sa position défensive dans les régions montagneuses de la principauté d'Oneille et se rapprochait de la mer. La concentration autour de Coni fut achevée le 19 août. Le roi de Sardaigne y arriva le lendemain, établit son quartier général à Borgo et prit le commandement du corps qu'y était assemblé (61 B.). Dès le 25, il fit marcher 15 B. dans la vallée de la Stura et les porta jusqu'à hauteur de Demonte et Vinadio, comme s'il voulait forcer le passage de l'Argentière ; mais en même temps il avançait 11 B., aux ordres de M. d'Orméa, sur les montagnes de Tende, et M. de Leutrum poussa ses avant-gardes jusqu'à Camporosso, Breglia et Sospello.

Le maréchal de Belle-Isle, informé de ces démonstrations, annonce d'une attaque prochaine, se rendit aussitôt auprès de M. de la Mina pour arrêter, de concert avec lui, les dispositions à prendre : il ne put le décider à rien. Il ne réussit même pas à obtenir l'ordre de faire sortir les troupes de leurs positions retranchées pour garnir les postes avancés sur les passages des Apennins, et c'est à grand'peine qu'il put lui arracher son consentement pour envoyer un détachement renforcer la garnison de Vintimille, aux portes de laquelle se montraient déjà les coureurs ennemis , et appeler à l'armée les 18 B. de M. de Larnage restés à Castellane, ainsi qu'un renfort de 3 B. tirés des places de Provence.

Cependant, trois jours après, le capitaine général se rendit à l'évidence du péril. Les têtes de colonnes piémontaises de M. d'Orméa apparaissaient déjà sur la crête des montagnes au-dessus de Tende

et M. de Leutrum, suivant son avant-garde, s'avançait jusqu'à San-Remo et Bordighera. Il n'y avait plus un instant à perdre. Les Espagnols en cantonnement se rassemblèrent à la hâte, et, le 30 août, notre armée prit position; attendant l'ennemi, la droite à Eza, le centre à Drap et Castelnovo, la gauche à Levenza.

En même temps que les avant-gardes du roi de Sardaigne et de M. de Leutrum s'avançaient sur Tende et Vintimille, les 15 B. détachés dans la vallée de la Stura avaient opéré une tentative sur le col de l'Argentière. Mais M. de Villemur veillait de ce côté; par l'arrivée de M. de Mailly, qui avec 6 B. du camp de Briançon s'était porté au col de Vars pour le soutenir, il garnissait suffisamment la vallée de l'Arche. Les détachements ennemis chassèrent d'abord nos postes du col de l'Argentière et vinrent attaquer, le 30 août, le village de Maison-Méane, où se trouvait M. de Gantès avec ses volontaires. Cet officier leur opposa une résistance inébranlable, et, soutenu par des grenadiers et des fusiliers, prit à son tour l'offensive et les refoula au delà du col; il enveloppa ensuite une autre colonne revenue à la charge et la fit tout entière prisonnière.

Pendant que ces événements se passaient sur les Alpes, nos troupes de Gênes ne restaient pas inactives; elles avaient été renforcées, le 2 août, de 1,400 hommes environ (536 Royal-Comtois, 500 Suisses au service d'Espagne, les 9 dernières compagnies du régiment de Nivernais, ainsi que des convalescents de divers régiments), et atteignaient alors l'effectif de 13,798 soldats, dont, 7,177 français (1), 3,621 espagnols et 3,000 génois.

M. de Bissy, sachant que le cabinet de Versailles ordonnait, après le désastre de l'Assiette, de faire marcher à son secours les troupes de M. de Belle-Isle et de M. de la Mina, avait, dès le commencement du mois d'août, porté quelques troupes à l'ouest de Gênes dans la direction de Savone. Laissant 5 B. à Saint-Pierre d'Arène avec les volontaires de Boufflers, aux ordres de M. de Lannion, 1 B. à Grenarol, Saint-Roch et Jesu-Maria, avec M. de Gunerode, brigadier, 1 B. à Albano, avec M. de Janet, commandant de bataillon, et son détachement de Royal-artillerie à San-Benigno sous M. de Belizy, capitaine, et confiant à la garde des Espagnols et des

(1) Royal-Italien, Salis, Vigier, la Marine, Royal-Bavière (3 B.), Gensac, Berg, Nivernais, Bresse, Royal-Comtois, volontaires de Boufflers et Royal-artillerie. Il y avait 6,758 hommes présents sous les armes et 419 dans les hôpitaux.

Génois le reste de l'enceinte, il avait, le 14 août, poussé jusqu'à Voltri M. de la Brosse, brigadier, avec 2 B., en le faisant couvrir sur son flanc droit par 1 B. posté à Ponte-Décimo sous les ordres de M. de Polastre, lieutenant-colonel. Le 21, il avance 2 B. sur Masone, 1 au delà de Voltri et 1 autre jusqu'à Arenzano. Le 23, M. Lallemand avait même été jusqu'à Invréa avec un détachement de Royal-Bavière, où il surprit le poste ennemi.

L'intention de M. de Bissy était de se porter au siège de Savone dès qu'il recevrait avis de la marche de M. de Belle-Isle. Les Génois lui avaient fourni des trains de siège et de campagne ; mais il n'osait, dans la situation, s'engager plus loin qu'Arenzano. Le général Nadasty, dont le corps, par suite de renforts, avait transporté son quartier général à Voltaggio, menaçait son flanc par la Bocchetta et Campo-Freddo ; le corps du prince de Piccolomini, après avoir regagné la Lombardie, se dirigeait sur la Spezzia pour menacer ses derrières, et l'île de Corse, à l'instigation des Anglais, venati de relever le drapeau de l'indépendance (1).

M. de Bissy fit face à tout. Il prescrivit à M. de la Brosse de se borner à maintenir, avec ses 5 B., sa position entre Arenzano et Masone ; il envoya M. de Reding avec quelques renforts soutenir M. de Polastre à Ponte-Decimo, détacha M. de Belloy à Sestri du Levant pour observer la Spezzia et empêcher M. de Piccolomini de s'engager dans les montagnes du Bolbio, et embarqua M. de Choiseul-Beaupré avec un autre détachement pour se porter au secours des troupes assiégées dans Bastia. M. de Choiseul quitta Gênes dans les premiers jours de septembre. Il débarqua heureusement en Corse et se porta aussitôt à la rencontre des rebelles, qu'il trouva assemblés sous les ordres d'un chef nommé Rivarole; après un engagement sanglant, il les força à se réfugier dans leurs montagnes et à lever le siège de Bastia. Cette action lui valut le grade de brigadier.

M. de Belloy se porta à Sestri du Levant et de là vers les sources de la Magra et du Taro. L'ennemi y avait quelques postes ; il les débusqua et, avec une audace inouïe, poursuivit sa marche en s'engageant dans la vallée du Taro. Il entra successivement à Compiano et à Bergotaro ; ses détachements s'avancèrent jusqu'à Parme.

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

Après cette pointe hardie, il revint s'établir à Varèse, ramenant avec lui des otages, quantité de bestiaux et de butin de toute sorte; puis il rentra de sa personne à Gênes, laissant son détachement à M. de Monteil pour continuer à veiller à la sécurité de la frontière orientale de l'État de Gênes, conjointement avec M. de Pivelli, que le gouvernement de la république venait d'envoyer à Sarzana pour faire prendre les armes aux habitants de la côte, en vue d'une menace du côté de la Spezzia.

Les ennemis, de leur côté, croyant MM. de la Brosse et de Reding affaiblis, dirigèrent plusieurs tentatives sur notre front et notre gauche. Les Autrichiens, soutenus par un pareil nombre de paysans des fiefs impériaux, vinrent au commencement de septembre attaquer San-Giorgio et la Madona di Victoria. Ils furent repoussés avec perte par M. de Reding, qui eut le temps d'accourir de Ponte-Decimo avec ses troupes. En même temps, un autre détachement se jeta sur le village de Masone; mais M. de la Brosse soutint ce poste par des renforts envoyés de Voltri et qui, après un court engagement, culbutèrent l'ennemi et restèrent maîtres de la position.

Toutes ces escarmouches, constamment à leur désavantage, rendirent les Autrichiens circonspects; cependant, d'après les rapports des espions, M. de Nadasty venait encore d'être considérablement renforcé à Voltaggio. M. de Bissy voulut s'en assurer et résolut de diriger lui-même une reconnaissance sur son camp. Il partit le 9, avec une colonne commandée par M. de Grusac, colonel. Il réussit à refouler les avant-postes autrichiens et arriva jusqu'en vue de Voltaggio; mais, se trouvant en présence de forces bien supérieures, il dut se replier; son arrière-garde fut vivement attaquée et perdit du monde, entre autres M. de Grusac, mortellement atteint. La colonne put rentrer presque intacte en deçà de la Bocchetta. Cette petite affaire ne ralentit point l'ardeur de M. de Bissy. Il résolut bientôt de diriger sur sa gauche une pointe aussi hardie que celle de M. de Belloy sur sa droite. Son but était d'enlever les postes ennemis dans les vallées de l'Erro et de la Bormida, et de lever des contributions dans le Montferrat. Il forme à Gênes une colonne et en donne le commandement à M. de Chauvelin, officier aussi hardi qu'expérimenté. Celui-ci part de Gênes le 17 septembre, et se dirige sur Sassello par Creveri, le mont Fajale et

Ferrera. En même temps, 2 des B. de M. de la Brosse, à Arenzano, allèrent occuper le mont Fajale sur les derrières, et deux autres, à Voltri, se portèrent, sous le commandement de M. de Roquépine, sur Martina, pour protéger son flanc droit, tandis qu'un détachement et M. de Montchenu s'avançaient sur les hauteurs de la Bocchetta, pour attirer de ce côté l'attention de M. de Nadasty. Cette expédition, tout aventureuse, eut un plein succès. M. de Chauvelin pénétra jusqu'à Sassello, prit ou repoussa tous les postes ennemis, et, divisant sa colonne en petits détachements, mit tout le Montferrat à contribution. Il revint, le 25, à Gênes, ramenant avec lui des officiers, des soldats prisonniers, des otages, une grande quantité de bestiaux, nombre de mulets et un butin considérable. MM. de la Brosse et de Roquépine se replièrent également sur leurs camps d'Arenzano et de Cabane, près Voltri; quant à M. de Montchenu, après avoir inquiété l'ennemi vers Voltaggio, lui avoir enlevé le poste de Borgo de Fornari et un assez grand nombre de prisonniers, il reçut l'ordre de marcher sur Toriglia pour soutenir le corps que M. de Belloy avait laissé à Varèse, frontière du duché de Parme, sous le commandement de M. de Monteil.

Sur ces entrefaites, M. le duc de Richelieu arrive à Gênes, désigné par le roi pour succéder à M. de Boufflers dans la direction des affaires militaires et politiques. MM. de Guymond et de Bissy lui remirent immédiatement leurs pouvoirs, et ce dernier s'embarqua à la fin du mois pour rejoindre dans le comté de Nice l'armée de M. de Belle-Isle, emportant les regrets de l'armée et surtout du gouvernement de la république, qui, en témoignage des services signalés rendus pendant son commandement provisoire, lui offrit une épée d'honneur d'un grand prix.

De même que nos troupes autour de Gênes maintenaient énergiquement leurs positions, de même celles sur les Alpes arrêtaient tous les progrès de l'armée du roi de Sardaigne et de M. de Braun.

Après la tentative infructueuse de ce dernier, que M. de Villemur avait victorieusement repoussée, le 30 août, à la Maison-Méane, le roi de Sardaigne ordonnait à M. de Briqueras de tomber à son tour sur notre camp de Briançon et de nous tâter de ce côté, où, depuis le départ de M. de Mailly pour le col de Vars, nous n'avions plus que 6. B. avec M. de Crussol. M. de Briqueras franchit le mont Genèvre, le 3 septembre, avec un fort détachement et tombe

à l'improviste sur trois postes couvrant notre camp. Mais, repoussé vigoureusement, malgré sa supériorité numérique, il fut ramené au delà des Alpes, laissant sur le terrain nombre de morts et entre nos mains quantité de prisonniers.

Nos alliés ne montrèrent malheureusement pas la même vigueur dans le comté de Nice. M. de Leutrum ayant fait avancer, le 3 septembre, un détachement du côté de Menton, où se trouvaient les Espagnols, ceux-ci, à la seule vue des Piémontais, lâchèrent pied et se replièrent sur Monaco, abandonnant leur poste sans combat. M. de la Mina crut même devoir faire en même temps évacuer Castiglione, bien qu'il y eût un corps de miquelets. Il les ramena jusqu'à la Turbie, de sorte que, M. de Leutrum ayant occupé le lendemain les positions abandonnées, la place de Vintimille se trouva coupée de l'armée, investie et réduite à se défendre elle-même avec la garnison, heureusement renforcée par le détachement envoyé à la fin d'août par M. de Belle-Isle contre l'avis du capitaine général.

Pendant ce temps, les 18 B. de M. de Larnage et les 3 B. tirés de Provence avaient rejoint l'armée combinée, dont l'effectif atteignait alors 83 B., dont 52 français et 31 espagnols (1).

L'armée ennemie comptait également 83 B. M. de Leutrum, avec 22 B., était à Bordighera et sur la Roya ; M. d'Orméa, avec 11 B., occupait Breglia et Sospello ; M. de Braun, dans la vallée de la Stura, avec de nouveaux renforts, commandait à 30 B., campés entre Demonte et Vinadio ; les princes de Bade-Durlach et de Carignan, avec 16 B., avaient remonté les vallées du Gesso, débouché par les cols de Finestre et de Sainte-Anne, et pénétré, l'un, avec 10 B., jusqu'à Saint-Martin de Lantosque, l'autre, avec 6 B., jusque sur le col de Raus; les 4 derniers B. étaient restés à Borgo avec le roi de Sardaigne et son quartier général.

Le maréchal de Belle-Isle, préoccupé de l'abandon des postes de Menton et de Castiglione par notre aile droite, composée des

(1) *Dispositions des troupes :* 76 B. occupaient la ligne d'Eza à Levenza, savoir : 14 B. à Eza; 8 à la droite du château de Drap; 9 aux retranchements de Drap; 7 en réserve derrière les retranchements de Drap; 5 à Sainte-Catherine; 8 en réserve à la Badie, derrière Sainte-Catherine; 10 à Castelnovo; 6 en réserve à la Tourette; 8 à Levenza ; 1 à Coaraza et Berra; 1 B. à Monaco, et 6 B. sur les derrières; 4 B. à Briancourt, le Cros et Malaussena; 1 au pont du Var; 1 à Nice.

Espagnols, voulant pallier la faute commise et empêcher M. de Leutrum de s'avancer, avait aussitôt renforcé ses avant-postes à l'aile gauche et occupé les hauteurs en avant de Lescarène et de Luceram. Ce n'était pas assez; il importait, selon lui, de reprendre à tout prix la communication avec Vintimille et la ligne de défense de la Bevera. L'ennemi, d'ailleurs menaçant, venait d'occuper, le 13, les montagnes de Gorbio et de Sainte-Agnès : il résolut de l'en débusquer et parvint à décider M. de la Mina à reprendre l'offensive. Celui-ci, qui jusqu'à présent, avait, du consentement des deux cabinets de Versailles et de Madrid, eu sur le maréchal une sorte d'autorité, venait à son tour de lui être subordonné. On recommanda cependant la plus grande réserve au maréchal : il devait le consulter et s'attacher à éviter toute rivalité et tout dissentiment, car on redoutait que l'Espagne ne fît défection et même ne conclût un traité de paix particulier.

M. de la Mina, ne pouvant se soustraire ouvertement à l'exécution du projet de M. de Belle-Isle, forma, le 15 septembre, en avant de son front une colonne, et la dirigea sur Gorbio, Sainte-Agnès et Castiglione. A l'approche de ces troupes, les détachements de M. de Leutrum se replièrent sans combattre, et nous demeurâmes maîtres des hauteurs de Gorbio et même du poste de Castelar. Nous n'y restâmes pas longtemps : le capitaine général, dissimulant son mauvais vouloir sous un prétexte, rappela son détachement dès le lendemain, et les Piémontais réoccupèrent ces positions à sa suite.

Pendant tout le mois de septembre, les armées restèrent ainsi en présence, les Français et les Espagnols derrière leurs retranchements d'Eza à Levenza, les Piémontais et les Autrichiens dans une longue ligne de Vintimille à Vinadio par Breglia, le col de Raus et Saint-Martin de Lantosque. La saison avancée justifiait d'ailleurs suffisamment cette inaction; la chute des neiges, imminente dans ces hautes régions, devait déterminer bientôt les quartiers d'hiver. Le roi de Sardaigne redoutait naturellement d'attaquer notre formidable position en avant de Nice, courant ainsi le risque d'être acculé, en cas d'insuccès, à des montagnes sans issue; le maréchal de Belle-Isle, en supposant même qu'il repoussât l'ennemi dans les plaines du Piémont, n'osait se placer volontairement dans une position analogue en face de Coni.

Quelques escarmouches seulement eurent lieu entre les avant-postes, surtout du côté de la vallée de la Stura. Le 12 septembre, M. de Villemur, à la nouvelle qu'un poste autrichien était établi en face de la Maison-Méane, vint le surprendre en descendant de la vallée de l'Arche, le ramena jusqu'à Bersezia, et revint camper sur le col de l'Argentière (1); six jours après, le 18 septembre, attaqué par M. de Braun en personne, il fut forcé de reculer jusqu'à l'Arche et d'abandonner aux ennemis le poste de la Maison-Méane. Grâce à quelques renforts du camp de Tournoux, il reprit bientôt l'offensive, et aborda si vigoureusement les troupes de M. de Braun que, malgré son infériorité numérique, il les rejeta de nouveau en désordre sur Bersezia.

Les premières neiges, tombées dans les derniers jours de septembre, furent le signal de la retraite des troupes du roi de Sardaigne. Le corps de M. de Braun évacua, le 30 septembre, la vallée de la Stura; il vint se concentrer à Borgo, laissant 4 B. à Demonte, 1 à Vinadio, 1 à Sambuco, et des croates avec des Piémontais aux Barricades, couverts par des milices du pays et des hussards autrichiens postés à Bersezia. Le corps de M. de Briqueras abandonna en même temps les vallées d'Oulx et de Pragelas, et se cantonna en arrière vers Rivoli.

Le maréchal de Belle-Isle, de son côté, en présence de la retraite des ennemis en deçà des Alpes, prescrivit aussitôt à M. d'Argouges de cantonner également ses troupes, à l'exception de 6 B. du camp de Tournoux, dirigés sur les bords du Var pour y rejoindre les 6 B. de M. de Mailly qui, dès le 16 septembre, du col de Vars s'étaient portés sur Vence; mais il maintint dans leurs camps toutes ses troupes du comté de Nice.

Les princes de Bade-Durlach et de Carignan ne tardèrent pas à

(1) François I[er], en 1515, traversait les mêmes passages pour gagner la bataille de Marignan. Les routes du mont Cenis et du mont Genèvre, les deux seules supposées (bien que franchies par Charlemagne en 774) par où pût déboucher l'armée française sur le Piémont, aboutissant à Suze, étaient gardées par les Suisses. Avec sa jactance chevaleresque, il reconnaît, au prix de grands efforts, qu'on peut remonter la vallée de Barcelonnette et descendre dans celle de la Stura, en franchissant le col d'Argentière. Il dut jeter des ponts sur des abîmes, faire sauter des rochers pour ouvrir passage à ses canons. Enfin, en trois jours il escalade les Alpes ; le soir du troisième, il était maître de la crête de la grande chaîne; le quatrième, il atteignait les

suivre le mouvement rétrograde de M. de Braun. Ils rappelèrent, le 9 octobre, leurs avant-gardes établies jusque sur les hauteurs de Pietra-Cava, repassèrent à la hâte, vivement talonnés par nos détachements avancés aux ordres de MM. de Pereuse et de Chabot, les cols de Fénestre et de Sainte-Anne, que les neiges commençaient déjà à obstruer, et vinrent se concentrer, le 14, à Coni, où le roi de Sardaigne avait déjà transporté son quartier général depuis le 1er octobre.

Le mouvement de retraite continua le 12 octobre, et toutes les troupes rassemblées à Borgo et à Coni prirent la direction de Savigliano, les Piémontais vers Turin, les Autrichiens en Lombardie, à l'exception de 17 B. envoyés par le roi de Sardaigne à M. de Leutrum et à M. d'Orméa, qui, n'ayant point pour se couvrir une barrière de neige sur la cime des montagnes, ne pouvaient encore entrer en quartiers. M. de Leutrum, à la tête de 50 B., prit position derrière la Roya, depuis la mer jusqu'à Tende, et s'y retrancha, les Autrichiens de M. de Novati à la gauche, les Piémontais de M. d'Orméa à la droite. Il continua à investir Vintimille avec un gros détachement et à tenir par ses postes avancés la crête des hauteurs qui séparent la Bevera du Paillon. M. de Belle-Isle ne tarda pas à l'attaquer : il n'était pas admissible, en effet, que, désormais à la tête de forces supérieures et rassuré sur son flanc gauche par la retraite du roi de Sardaigne, il tolérât encore la présence de l'ennemi sur la partie orientale du comté de Nice, et se résignât à assister impassible à l'investissement de Vintimille.

Pour combler dans les rangs de son armée le vide produit par les 8 B. espagnols déjà cantonnés, il appela 4 des B. amenés à Vence par M. de Mailly et, dès leur arrivée, marcha à l'ennemi sur quatre colonnes. Les deux colonnes de droite étaient composées des Espagnols et de 12 B. français, sous MM. de Pignatelli et de Carvajal, lieutenants généraux espagnols, avec une avant-garde commandée par M. de Cadijal, maréchal de camp espagnol; les deux colonnes de gauche, uniquement de troupes françaises placées sous le commandement de MM. du Châtel et de la Ravoye, lieutenants généraux avec leur avant-garde sous M. de la Chetardie.

sources de la Stura; le cinquième, il descendait dans les plaines de Saluces, tandis que le corps de cavalerie, avec la Palice, d'Aubigny et Bayard, passait plus haut, par le col d'Agnel, sur le flanc méridional du mont Viso.

Le 18, un peu après minuit, toutes ces colonnes s'ébranlèrent à la fois. M. de Cadijal se dirigea par Sainte-Agnès droit sur Castelar et s'arrêta sur la montagne qui domine ce poste, où il fut bientôt rejoint par M. de Carvajal. M. de Pignatelli, à l'extrême droite, s'avança le long de la mer par la Turbie, Monaco, Roquebrune et Menton; mais il dut aussi s'arrêter devant le pont de Balsirossi, défendu par la tour de Sparana et dont on ne pouvait se rendre maître qu'en s'emparant d'abord de cette tour et des hauteurs voisines, où l'ennemi était en force. M. de Belle-Isle avait suivi à Menton la colonne de M. de Pignatelli. Voyant notre droite arrêtée, il s'avança aussitôt avec M. de la Mina sur Castelar, et de là dirigea vers la mer M. de Cadijal avec son avant-garde. Celui-ci, se rabattant à droite, marcha vigoureusement aux Autrichiens, les culbuta, et, se prolongeant le long de la crête du contrefort qui sépare Castelar de Saint-Brancas, arriva jusqu'en face de la hauteur de Balsirossi, sur le flanc de la position ennemie, que M. de Pignatelli menaçait de front. Comme la soirée était déjà avancée, il ne poussa pas plus loin son attaque et arrêta ses soldats, épuisés par leur marche de seize heures dans des sentiers presque impraticables. Nos deux colonnes de gauche se portèrent sur Sospello : elles étaient destinées seulement à inquiéter l'ennemi et à le tenir en respect à sa droite pour favoriser l'effort principal sur sa gauche. Aussi ne s'engagèrent-elles pas ; celle de M. de la Ravoye seulement franchit la Bevera et se porta sur la rive gauche, l'avant-garde de M. de la Chetardie s'arrêta en face du col de Perus, où l'ennemi avait 7 B. campés et retranchés; et les troupes de M. du Châtel, destinées à servir de soutien, restèrent sur la rive droite et campèrent le long de la rivière.

Le lendemain, 19, le maréchal prit à sa droite de nouvelles dispositions pour emporter le poste de Balsirossi. Il forma à cet effet trois colonnes, l'une d'Espagnols, la seconde de Français aux ordres de M. de Fremure, la troisième d'Espagnols sous M. de Cadijal, et attendit au lendemain pour les lancer sur l'ennemi.

Le 20, à deux heures du matin, il monte avec l'infant et M. de la Mina sur un point culminant, et donne l'ordre d'attaquer au point du jour. Les trois colonnes, soutenues par 12 B. français et 12 B. espagnols, délogèrent les Autrichiens de toutes leurs positions et les poussèrent à la baïonnette d'abord sur le vallon de Latte,

puis sur les hauteurs de Casteldoppio, et enfin derrière la Roya. Elles ne s'arrêtèrent qu'au pont de Vintimille, dont M. de Novati défendit les abords le plus longtemps possible, en tenant à outrance dans la ville pour donner le temps à ses troupes en désordre de s'écouler, et qu'il détruisit en se retirant avec son arrière-garde. Cette attaque décisive avait été soutenue par notre gauche, qui, par ses démonstrations sur Breglio, avait empêché M. d'Orméa de secourir M. de Novati. M. de la Ravoye s'était porté au nord pour menacer le col de Brouis, M. du Châtel l'avait remplacé sur la rive gauche de la Bevera en face du col de Perus, et M. de la Chetardie, se portant sur les hauteurs en avant d'eux, avait tenu toute la journée en haleine les avant-postes des Piémontais. Le combat terminé, nos troupes s'établirent sur les positions conquises : M. de Cadijal, aux Capucins et sur les glacis du château de Vintimille; M. de Fremure, à la chapelle de San-Antonio et à la maison des Barbets; la brigade française des gardes lorraines et le régiment de Penthièvre, dans le vallon de Latte; 1 brigade, sur les pentes de Balsirossi; les corps de MM. de Pignatelli et de Carvajal, en avant de Menton, où M. de Belle-Isle plaça son quartier général; M. de la Chetardie, au mont de Carinère; M. de la Ravoye, à Molinet; M. du Châtel, à Sospello. M. de Leutrum ramena sa droite à Bordighera, établit son centre à Dolce-Acqua et maintint à la Penna, Breglio, Saorgio et Tende sa gauche, toujours couverte par de forts détachements retranchés aux cols de Brous et de Perus.

Après trois jours de repos, le maréchal de Belle-Isle reprit son mouvement en avant. Il avait rétabli, le 23, le pont de Vintimille et posté quelques détachements sur la rive gauche de la Roya; le 24, ces détachements sont suivis d'une partie de son armée, qui délogea, après un violent engagement, les postes avancés des Autrichiens, établis au pied d'une montagne en face du débouché du pont. Elle se trouva tout à coup, en arrivant sur le revers de cette montagne, en présence de 12 B. ennemis derrière lesquels se tenait le gros des troupes de M. de Novati, dont une forte colonne se détachait déjà pour les soutenir. M. de Belle-Isle ne jugea pas prudent d'engager davantage ses soldats dans ces conditions et les ramena en arrière, ne laissant au delà de la Roya que des compagnies de grenadiers et les volontaires royaux, qui continuèrent à ti-

railler avec l'ennemi. En même temps que notre droite opérait cette démonstration en avant de Vintimille, notre gauche, prenant décidément l'offensive, chassait enfin l'ennemi de tous ses postes entre la Roya et la Bevera. M. de Châtel et M. de la Ravoye, concertant leurs efforts, s'emparaient de toutes les positions avancées des Piémontais, et ceux-ci, pressés par l'avant-garde de M. de la Chetardie, abandonnaient précipitamment les montagnes, les défenseurs des cols du Brous et de Perus se retirant par le pont de Breglia, ceux de la Penna par le pont d'Airole. Le soir du 24 octobre, il n'y avait plus un soldat piémontais au delà de la Roya.

Nos troupes de Gênes, de leur côté, continuaient à inquiéter les ennemis, qui, déconcertés, continuaient des préparatifs de défense extraordinaires sur toute la côte, et notamment à Finale et à Savone.

Le duc de Richelieu, débarqué le 27 septembre à Gênes avec M. le duc d'Agénois, y trouva le même accueil empressé que son prédécesseur M. de Boufflers; il y fut reçu avec les mêmes honneurs et logé dans le même palais. Le 3 octobre, après une audience publique du doge à laquelle on donna un éclat inaccoutumé, il reconnaît les abords de l'enceinte, visite à cheval Coronata, le mont du Diamant et toutes les positions occupées par l'ennemi pendant l'investissement, ordonne de nouveaux travaux, et recommande de les pousser avec activité de manière à être en mesure, dans le cas où les Autrichiens reviendraient mettre une seconde fois le siège devant la ville. Après s'être assuré du bon état des défenses de l'enceinte et de ses avancées, il se préoccupa de la sécurité du reste du territoire de la république. Il donna le commandement de tous les détachements du côté de Scafera et de Portofino à M. de Lannion, qui connaissait parfaitement le pays pour l'avoir déjà défendu; il le chargea de veiller sur toute la côte orientale depuis la Spezzia jusqu'à hauteur de Gênes, et, rassuré de ce côté par la confiance que lui inspirait cet officier général, porta spécialement son attention sur la côte occidentale. Les ennemis, à Campo-Freddo, ne cessaient d'inquiéter par leurs incursions nos postes des montagnes. Ils venaient encore de faire une tentative sur Masone; repoussés, grâce à l'arrivée opportune de M. de la Brosse, ils restaient toujours menaçants. M. de Richelieu résolut d'enlever leur point d'appui, et, quelle que fût la difficulté de l'opération, d'entreprendre le siège de Campo-Freddo. Il venait justement de recevoir quelques ren-

forts de M. de Choiseul-Beaupré, de retour de Corse. Une tentative inutile dirigée sur Saint-Florent, dans le but d'en chasser les rebelles, lui avait montré que, l'insurrection étant trop sérieuse pour que ses faibles troupes pussent tenir la campagne dans ce moment, il n'y avait d'autre parti à prendre qu'à tenir les places fortes de l'île, en attendant une nouvelle intervention amicale de la France. En conséquence, il avait laissé à Bastia les troupes nécessaires à la défense, et s'était embarqué avec le reste pour rentrer à Gênes, où il pensait que son concours serait plus utile. Le régiment de Brie, tout entier également, arrivait le 14 octobre. Embarqué à Villefranche dans le mois de septembre, sa traversée avait été contrariée par les vents et surtout par les vaisseaux anglais, qui à plusieurs reprises le forcèrent de se réfugier dans différents ports.

M. de Richelieu, une fois sa résolution arrêtée de marcher au siége de Campo-Freddo, eut bientôt pris ses dispositions. Une partie de nos troupes devait investir la place, l'autre couvrir le siége, et un corps attirer du côté de la Bocchetta l'attention de l'ennemi. L'armée devait emmener avec elle l'artillerie de campagne et de siége, et la république fournir les travailleurs pour rendre praticables à cette artillerie les mauvais chemins qui conduisent à travers les montagnes.

Les troupes consacrées à l'investissement furent divisées en quatre corps. L'un, à Voltri et à Arenzano, sous M. de Chauvelin, avait pour instruction de tourner Campo-Freddo à l'ouest, de s'emparer de Ronciglione et de masquer le débouché d'Ovada au sud. Le second devait se former à Gênes, aux ordres de M. le duc d'Agénois, marcher par la Madona delle Acqua, Giovo di Piato, la Sardigna, le Gérone, et s'établir à Schivarolo, de manière à investir Campo-Freddo à l'est. Le troisième, composé d'Espagnols et du régiment de Bresse, sous le commandement de M. de Carcado, devait se porter par Cabane et Masone sur la Capelletta di Rinco, au nord de Campo-Freddo. Le quatrième enfin, commandé par M. de Guenaut, devait occuper Pavaglione, à l'ouest de la place, de manière à compléter l'investissement. Les troupes destinées à couvrir le siége étaient formées de deux corps, l'un partant de Gênes, l'autre de Voltri avec M. de la Brosse : tous deux devaient converger sur Marcharolo et se réunir à ce point important, qui barrait la route par laquelle M. de Nadasty pouvait se porter de Voltaggio

au secours de Campo-Freddo. Le corps qui opérait une diversion sur la Bocchetta fut placé sous les ordres de M. de Reding; par sa présence il retiendrait les Autrichiens devant Voltaggio, et, en tout cas, si ceux-ci marchaient sur Campo-Freddo, il serait sur leur flanc.

Les troupes se mirent en mouvement le 14 octobre. M. le duc de Richelieu quitta Gênes le 15, et se rendit à Campo-Morone, où il trouva assemblées les troupes destinées à marcher sur Marcharolo. Il se mit à leur tête à 8 heures du soir. Il fit marcher sa colonne toute la nuit, et le lendemain matin entra à Marcharolo, où M. de la Brosse ne tarda pas à le rejoindre. Il apprit alors que les colonnes de MM. d'Agénois, de Carcado et de Guénant étaient arrivées dans les positions qu'elles devaient occuper autour de Campo-Freddo; mais, comme à onze heures du matin il était sans aucune nouvelle de celle de M. de Chauvelin, craignant que celui-ci n'eût trouvé une trop vive résistance au pont de Ronciglione, il se porta de sa personne dans cette direction pour lui porter secours et l'aider à s'établir sur l'Orba. Il n'eut pas besoin de pousser jusqu'à Ronciglione; M. de Chauvelin n'avait éprouvé qu'un retard; il le rencontra à moitié chemin à la tête de son avant-garde.

Pendant ce temps, M. de Roquépine, resté à Ronciglione avec le gros du détachement de M. de Chauvelin, était violemment attaqué. L'ennemi posté à Ovada et récemment renforcé, averti de nos mouvements par un déserteur de Royal-Comtois, avait aussitôt dirigé dans la haute vallée de l'Orba un corps de volontaires. Cette colonne, soutenue en arrière par 1 régiment, tomba à l'improviste sur les piquets qui se tenaient à la tête de notre camp pour le couvrir, et les mit en déroute. M. de Magnac, major de Royal-Comtois, fit aussitôt prendre les armes et rétablit le combat; M. de Janet, lieutenant-colonel de Royal-Bavière, et M. de Montigny, lieutenant-colonel de Salis, accoururent avec leurs régiments; M. de Roquépine, saisissant le drapeau de Royal-Comtois, s'élança à son tour, et, après de vigoureux efforts, nos B., bien que d'un faible effectif, réussirent enfin à repousser l'ennemi, qui abandonna le champ de bataille. Après cette alerte et cet engagement, nos troupes s'établirent sans obstacle à Ronciglione. L'investissement était complet, on n'attendait plus que le gros canon pour commencer le siège. Ce canon n'arrivait pas : les paysans génois, requis de mettre les chemins en état, n'avaient pas répondu à l'appel de leur gou-

vernement ; ainsi, en supposant même qu'on pût les faire sortir de leur indifférence et de leur inertie, bien du temps s'écoulerait encore avant l'arrivée des pièces si nécessaires pour battre les murailles. D'un autre côté, on fut informé que M. de Nadasty rappelait des vallées de la Scrivia et du Taro tous les détachements envoyés de ce côté, que le gouverneur de Savone rassemblait, de son côté, des forces imposantes, et que tous deux se disposaient à secourir Campo-Freddo.

Dans cette situation, M. de Richelieu tint conseil avec ses principaux lieutenants, ne voulant rien décider sans leur avis. Tous reconnurent d'un commun accord l'occasion comme manquée, qu'il y aurait imprudence à s'obstiner à rester autour de Campo-Freddo, et la retraite fut résolue. Elle s'effectua le 18; M. de Richelieu, M. de la Brosse et M. d'Agénois, ce dernier formant l'arrière-garde, se replièrent à droite du côté de la Bocchetta. MM. de Chauvelin et de Carcado se retirèrent en même temps par Masone sur Voltri, et repassèrent heureusement les montagnes sous la protection du corps de M. de Guénant, qui prit la même route. A cette expédition infructueuse succéda un calme complet pendant le reste du mois d'octobre. Nos troupes continuèrent d'occuper leur camp de la Bocchetta, de Campo-Morone, de Voltri et d'Arenzano.

M. de Nadasty, de son côté, se tenait alors avec le gros de ses forces concentrées vers Campo-Freddo et Savone ; pour faire face sur les points les plus menacés, il avait presque complètement dégarni sa gauche. Mais bientôt il reçut des secours avec lesquels il s'étendit de nouveau à l'est.

M. de Braun tira quelques B. de son armée, qui, partie de Coni le 12 octobre, se dirigeait par le Montferrat pour hiverner (1), et les envoya sur Sassello et Ovada. M. de Nadasty, ainsi renforcé et désormais à la tête de 26 B., rétablit ses postes sur les frontières orientales de la république, y renvoya les troupes qu'il en avait tirées, et, appuyant lui-même à sa gauche, réoccupa fortement Voltaggio. Il laissa 10 de ses B. vers Savone pour couvrir la route du littoral, et s'établit avec 16 B. entre les vallées de l'Orba et de la Scrivia.

Le mouvement de l'ennemi nécessita de notre part un mouve-

(1) 26 B. à Milan, Lodi, Crémone et Mantoue ; 37 B. à Modène, Parme et Plaisance.

ment analogue. Une partie de nos troupes fut ramenée de la gauche à la droite. Voltri resta occupé par 4 B., Arenzano par 1 B., et M. de Reding demeura à la Bocchetta. Le camp de Campo-Morone levé, nos soldats revinrent se cantonner dans les faubourgs et les environs de Gênes. M. de Richelieu prescrivit, en outre, à M. de Lannion de se rendre de sa personne sur la côte du Levant, dont il lui avait confié le commandement spécial, et lui donna 2 B. pour le mettre en état de s'opposer aux tentatives des partis ennemis et de rétablir nos affaires un peu compromises de ce côté, depuis que M. de Monteil, ayant voulu, au commencement d'octobre, faire dans le Plaisantin, du côté de Bobbio, une incursion pareille à celle si heureuse de M. de Belloy, avait éprouvé un échec à la suite duquel il avait été contraint de se replier sur Gênes, entraînant dans sa retraite M. de Montchenu, qui de Toriglia s'était avancé pour le dégager et le soutenir.

Comme les ennemis se montraient alors surtout menaçants vers le duché de Massa, M. de Lannion se rend d'abord à la Spezzia, occupe fortement le château de cette ville, le fort Sainte-Marie, à l'entrée du golfe, Sarzana, qui commande le passage de la Magra, et couvre ses positions de retranchements, de manière à mettre parfaitement à l'abri de toute insulte cette pointe extrême du territoire de la république. Il rétablit tous nos anciens postes aux sources du Taro, de la Trebbia et de la Scrivia, entre autres celui de Toriglia, où les chemins ne permettaient pas de conduire de l'artillerie, mais que, par un hasard heureux, l'on put néanmoins armer par suite de la découverte de pièces de canon et de mortiers trouvés en creusant au pied des murailles, où le prince Doria les avait fait enterrer avec des fusils et d'autres armes, un an auparavant, lors de l'approche des Autrichiens.

L'ennemi, du reste, ne se montra pas de ce côté pendant tout le mois de novembre; au nord et à l'ouest de Gênes, il se contenta également de garder ses positions de Savone, Campo-Freddo et Voltaggio, en face de nos camps de la Bocchetta, Voltri et Arenzano, où nous nous fortifiions davantage tous les jours. Une seule fois, le 4 novembre, il parut vouloir nous resserrer et gagner un peu de terrain en avant : il envoya un fort détachement occuper Invréa. M. de Richelieu fit partir aussitôt d'Arenzano une colonne de Génois pour l'en déloger. Arrivée avant nous en face d'Invréa, cette co-

lonne ne nous attendit pas; elle se jeta sur les Autrichiens avec une bravoure incroyable, les surprit, leur fit beaucoup de prisonniers, et mit le reste dans une déroute complète à la vue de nos soldats, qui n'arrivèrent que pour être témoins de leur succès si rapide et si éclatant. On évacua cependant Invréa, dont l'occupation eût trop allongé notre ligne de défense; mais la leçon infligée aux troupes de M. de Nadasty ne fut pas perdue : à partir de ce moment, elles ne se départirent plus de leur immobilité.

L'inaction amena quelques excès qui faillirent compromettre nos bons rapports avec les Génois. Des détachements français et espagnols ayant pillé des propriétés et maltraité des habitants, les paysans de la Polceverra s'ameutèrent et répondirent par des violences aux mauvais traitements dont leurs compatriotes avaient été l'objet. Le conflit s'envenima, les esprits se surexcitèrent, et les rixes se succédèrent de plus en plus sérieuses. Déjà les paysans, un peu enorgueillis de leurs anciennes prouesses, parlaient de nous expulser de leur pays comme ils en avaient chassé les Allemands. M. de Richelieu sut les apaiser; il leur accorda de larges indemnités pour les dommages causés par ses troupes, et par ce moyen réussit à rétablir promptement le calme et à éteindre le germe d'une désunion qui eût été si préjudiciable à la cause commune.

Les hostilités avaient complètement cessé sur les Alpes depuis le commencement du mois d'octobre; l'affaire du 24, à la suite de laquelle les Piémontais avaient repassé la Roya, les termina également dans le comté de Nice. La saison était déjà bien avancée. M. de Leutrum occupait de trop fortes positions et avec trop de B. pour être forcé du côté de la mer; puis les neiges, qui couvraient les montagnes à sa droite, le défendaient contre un mouvement tournant. Le maréchal, d'accord avec M. de la Mina, résolut donc de ne pas pousser plus loin ses opérations et de renvoyer les troupes dans des quartiers d'hiver, les Français en Dauphiné et en Provence, les Espagnols en Savoie, en Languedoc et en Catalogne, à l'exception de 20 B. français et 10 espagnols destinés à camper sur la Roya.

Il commença à mettre en mouvement, le 2 novembre, un certain nombre de B. auxquels avaient été affectés les quartiers les plus éloignés. Il les fit suivre, le 6, par quelques autres régiments, informé que les généraux Leutrum et Novati, à la nouvelle du premier indice de notre séparation, avaient, de leur côté, renvoyé 12 B.,

dont 6 autrichiens, qui se rendaient en Lombardie par la côte de Gênes, et 6 piémontais, qui regagnaient leur pays par le col de Tende.

Le 8, M. de la Mina détacha 8 B. espagnols sur le Languedoc et, quelques jours après, 8 autres; puis les départs devinrent journaliers, et le mouvement d'évacuation ne discontinua pas jusqu'au 20 octobre. A cette date, le comté de Nice était occupé par les 30 B. qui devaient y rester campés, plus 3 B. en garnison à Vintimille, aux ordres de M. de Revel, brigadier, et 4 autres à Menton et Monaco, en partance pour Gênes (1). De son côté, M. de Leutrum ne conserva en face de nous qu'un pareil nombre de 30 B., dont 20 piémontais et 10 autrichiens; il les établit, la gauche à la mer vers Bordighera, la droite à Saorgio avec des détachements vers le col de Tende.

Dès le 13 novembre, l'infant, le duc de Modène, le maréchal de Belle-Isle et M. de la Mina avaient quitté l'armée, se rendant à Nice. L'infant ne s'y arrêta pas et continua, deux jours après, sa route sur Marseille pour Chambéry. Quant au maréchal et à M. de la Mina, ils y séjournèrent jusqu'au 22, occupés à préparer déjà leur plan de campagne du printemps suivant, à convenir des forces nécessaires (et que tous deux n'évaluèrent pas à moins de 130 B. et 140 E.), après avoir réparti les quartiers (2).

Pendant son séjour à Nice, le maréchal de Belle-Isle s'occupa aussi des récompenses à donner et des défaillances à flétrir. Celles-ci étaient peu nombreuses; mais, parmi elles, une ne pouvait échapper à un châtiment exemplaire : celle de M. Audry, l'ancien commandant du fort Sainte-Marguerite qui, un an auparavant, avait livré la place aux Autrichiens, et dont l'acte de lâcheté soulevait une réprobation unanime dans une armée imbue du sentiment de l'honneur. Il fut traduit devant un conseil de guerre à Antibes, et condamné, le 20 novembre, à la perte de la noblesse et de la croix de Saint-Louis, à la dégradation militaire et à une détention de dix années que, pour comble d'humiliation, il devait subir dans le fort même dont il avait été le commandant.

(1) Les 2e et 3e B. de Vigier, les régiments de Quercy et Bigorre.

(2) Quatre des lieutenants généraux maintenus reçurent des commandements supérieurs : M. de Mirepoix dans le comté de Nice, M. de la Ravoye en Provence, M. d'Argouges en Dauphiné, M. de Richelieu à Gênes.

M. de la Mina quitta Nice le 22 novembre, pour se rendre à Marseille et de là à Madrid. M. de Belle-Isle, de son côté, se dirigea le même jour sur Toulon, marchant à petites journées, longeant le littoral, et visitant tous les travaux de défense de la côte; puis, après s'être assuré du bon état de toutes choses, le 1er décembre, il se rendit, par Aix et Valence, à Versailles, où le roi l'attendait.

M. de Mirepoix, resté à la tête des troupes du comté de Nice, les établit solidement en face de celles de M. de Leutrum. Il plaça 16 B. entre Vintimille et Bevera, 9 B. en avant de Sospello avec des détachements à Molinet, Breglia et la Penna, 3 B. entre Levenza et Couraza. Il fit détruire les retranchements élevés contre nous aux cols de Brous et de Perus, couvrit de fortifications passagères les abords de Vintimille, de manière à en faire un point d'appui inexpugnable à notre droite, augmenta également les ouvrages qui protégeaient Sospello sur notre gauche, où d'ailleurs nous pouvions, grâce à notre disposition, faire affluer en trois heures jusqu'à 22 B., et relia ces deux places par une ligne sur la droite de la Roya.

De son côté, M. de Leutrum fit élever une ligne semblable sur la rive gauche, de Saorgio à Bordighera, et la prolongea le long de la mer jusqu'à San-Remo. A l'abri derrière ces ouvrages, les deux armées se cantonnèrent alors et le mois de décembre se passa sans autres incidents que quelques combats d'avant-postes, la plupart du temps à notre avantage, notamment à Fauqueto, où M. de Bussy, lieutenant au régiment de Blaisois, surprit de nuit, avec une compagnie de volontaires, un poste de Piémontais; à la Penna, où M. de Colome, soutenu par M. Dupont, repoussa avec perte un parti qui voulait détruire le pont à proximité de ce village, et à Bevera, où M. d'Anfrenet, se portant au secours de ses postes attaqués, força les ennemis à repasser la Roya, les poursuivit sur la rive gauche et s'empara de la Trinité.

La même tranquillité continua à régner du côté de Gênes, où l'on célébra au milieu de l'enthousiasme général l'anniversaire de la révolution qui avait chassé les Allemands. Le duc de Richelieu avait déjà 15 B. français sous ses ordres ; il en reçut encore 2 nouveaux le 8 décembre. C'était le reste du régiment de Vigier, dont le 1er B. était à Gênes depuis le commencement du siège. Ils s'étaient embarqués à Monaco, le 28 octobre, avec les régiments de

Quercy et de Bigorre ; mais, battus par les vents qui avaient dispersé le convoi, d'abord rejetés sur Antibes, puis sur Toulon après avoir relâché à Calvi, ils avaient pu, plus heureux que ces deux autres régiments dont on était encore sans nouvelles, arriver enfin à destination. En même temps arrivaient le régiment de Flandre au service d'Espagne, ainsi que M. de Crussol, aide-maréchal général des logis de l'armée, quelques recrues espagnoles et un détachement de déserteurs piémontais destiné à être versé dans les différents régiments.

De son côté, M. de Richelieu forma, avec les déserteurs autrichiens reçus à son camp, un nouveau corps auquel il donna le nom de grenadiers royaux de Gênes.

L'effectif qu'atteignit ainsi son armée le mit à même de garnir toutes les frontières de la république, notamment celle du levant, sur laquelle, au dire des espions, l'ennemi, qui se renforçait dans le Parmesan et le Plaisantin, n'était pas éloigné de faire une tentative. M. de Richelieu envoya quelques troupes à M. de Lannion et lui prescrivit, pour que ses positions fussent mieux couvertes, de se rendre maître du fort Lavenza, dans le duché de Massa, dont la possession devait d'ailleurs le mettre à même de s'opposer, au besoin, à un débarquement possible sur la plage voisine. Cet officier marcha le 18 décembre sur Lavenza, trouva le fort assez mal gardé, et l'enleva moitié par surprise, moitié de force, à la tête des grenadiers royaux de Gênes, mit la forteresse en état et se replia en y laissant une garnison. M. d'Ahumada, de son côté, fit occuper le fort Sainte-Marie et Porto-Venere, résolution de sa part d'autant plus surprenante que, peu de temps auparavant, il avait refusé de coopérer à la défense du levant. Le duc de Richelieu lui en témoigna son mécontentement : cette immixtion des Espagnols, en divisant le commandement, devenait fâcheuse et pouvait, à un moment donné, créer une situation difficile à M. de Lannion, qui, par sa responsabilité, devait avoir toute autorité; mais il ne put l'amener à retirer ses troupes et à se plier à sa volonté.

M. de Richelieu, toujours préoccupé de l'attaque qu'il redoutait à l'est, ne se contenta pas d'envoyer M. de Lannion à la Spezzia; il alla lui-même visiter ses postes, puis il fit en personne, accompagné de M. de Chauvelin, la reconnaissance minutieuse de toute la frontière orientale de la république, étudia les débouchés par

lesquels l'ennemi pouvait venir, les obstacles que le terrain présentait à sa marche, les positions où l'on pourrait l'arrêter. Soit que les rapports des espions fussent faux, soit que M. de Nadasti eût changé d'idée, il n'y eut aucun mouvement dans ses lignes, et l'année se termina dans un calme absolu, pendant lequel on attira dans le parti de la république la compagnie des Mignons du comte de la Sare. M. de Richelieu y joignit la plupart des soldats de la compagnie franche de Barberousse, débauchés par l'ennemi peu auparavant, et prit des mesures pour empêcher le débarquement en Corse de canons et de munitions embarqués par les Piémontais sur des vaisseaux anglais à la rade de Vado, en vue de soutenir l'insurrection de l'Ile. On captura dans le port d'Arenzano un navire hollandais jeté à la côte par la tempête, en venant de Livourne à Finale, et chargé de vivres pour l'armée piémontaise. Comme on n'était pas en guerre déclarée avec la Hollande, le navire fut rendu à son propriétaire en retenant le chargement.

CHAPITRE VIII.

FIN DE LA GUERRE EN ITALIE. — TRAITÉ D'AIX-LA-CHAPELLE.

Janvier 1748. — 1er. Préliminaires. Discussions sur le projet d'entrée en campagne. Effectifs des deux armées française et espagnole formant 130 B. et 140 E. — 1. M. de Mirepoix commande dans le comté de Nice. Augmentation de 7 B. français et 4 E. M. de Richelieu, sur la côte orientale de Gênes. M. de Lannion s'occupe de remettre en état les forteresses de la Spezzia, Sarzanella, Sainte-Marie et Porto-Venere, pour défendre la ligne de la Vara. — 5. Expédition sur Varaggio du côté de Savone. — 13, 14, 21, 24. Excursions des compagnies franches de Bussy, d'Anfrenet, de Colonne et de Beringuier. — 25. Échange de prisonniers, qui forment 2 B. du régiment de Brie.

Février. Dans les premiers jours du mois, nouvelles expéditions des compagnies franches. Occupation de Massa par le duc de Richelieu. — 17, 18. M. de Nadasti essaie d'enlever Voltri.

Mars. Position des troupes françaises et espagnoles sous MM. de Richelieu et d'Ahumada. — 4. Nouvelles sur la marche du général de Braun. — 20. Renforts de milices au corps de M. de Richelieu, ce qui porte son effectif à 13,000 hommes. — 25. Expédition sur Savone par M. de Richelieu. — 26. Retraite obligée. — 27, 29. Retour des troupes à Gênes.

Avril. Malgré les premiers préparatifs du congrès d'Aix-la-Chapelle, la guerre continue contre l'Autriche et la Sardaigne, qui ne veulent pas y adhérer. Organisation de l'armée d'Italie, sa composition, sa force : forces des Autrichiens et des Piémontais. Vers le 8, le duc de Richelieu dispose de 35 B. — 10. Soulèvement de la Corse ; convoi qui débarque heureusement à Bastia. — 18. Escarmouches du côté de Gênes. — 22. Le général de Braun dessine son mouvement d'attaque sur la frontière de Parme, en même temps que M. Nadasti autour de Voltagio.

Mai. Dispositions nouvelles en cas d'attaque, si l'ennemi franchit la Vara. Communication aux chefs de corps des différents articles du traité de paix. Instructions de M. d'Argenson. M. de Mirepoix se met sur la défensive. L'amiral Bing. — 13. Concentration achevée, passage du Var. — 19. M. de Richelieu reçoit seulement ses instructions. — 23. M. de Braun s'avance jusqu'à Borgotaro.

Juin. 4. Attaque du général Braun. — 5. L'armée autrichienne s'ébranle de tous côtés. — 8. Corps de MM. de Richelieu et de Chauvelin. — 9. Nouvelle attaque de M. de Braun. — Préliminaires de la paix. — 25 au 31. Dernières volontés des cours de Vienne et de Turin. Armistice définitif.

Avant de se séparer, à la fin de 1747, le maréchal de Belle-Isle et M. de la Mina se concertaient en vue des opérations à entre-

prendre au printemps suivant. Ils s'étaient entendus sur le chiffre de l'effectif nécessaire pour nous assurer la supériorité et l'avaient évalué tous deux à 130 B. et 140 E., mais ne purent se mettre d'accord sur le plan de campagne. Le maréchal persistait dans son projet de porter la guerre en Piémont et de pénétrer dans les États du roi de Sardaigne par la vallée de la Stura ou celle de Château-Dauphin; le capitaine général, de son côté, montrait la même obstination à soutenir qu'il fallait entrer par Gênes.

L'avis de ce dernier prévalut cette fois. La France et l'Espagne, hésitant à porter une quatrième fois la guerre sur ces redoutables frontières des Alpes où nous avions été si malheureux en 1743 à Château-Dauphin, en 1744 à Coni, en 1747 à l'Assiette, reprirent le plan de campagne de 1745, et décidèrent l'invasion de la Lombardie par le Montferrat. Une diversion puissante devait d'ailleurs avoir lieu sur les frontières du Dauphiné pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi et assurer la marche de l'armée en couvrant son flanc gauche. Nos troupes de Gênes, portées à l'effectif de 36 B., dont 24 français et 12 espagnols, formeraient sur son flanc droit un centre de résistance sérieux et un appui solide. Aucune contestation ne s'éleva sur l'effectif auquel il convenait de porter nos forces ; toutes les dispositions furent prises pour réunir au printemps les B. et E. demandés par MM. de Belle-Isle et de la Mina. La France se chargea d'en fournir les deux tiers, assumant ainsi sur elle, par un sentiment chevaleresque, presque tout le poids d'une lutte dans laquelle elle était la moins intéressée.

On s'occupa dès le commencement de janvier d'envoyer les renforts nécessaires à Gênes, déjà occupé par 16 B. français et 8 espagnols. M. de Mirepoix, qui commandait dans le comté de Nice, reçut ordre de tirer de ses troupes, en dehors des 30 B. campés sur la Roya, 7 autres B. (1), de les diriger sur Monaco, et de les y embarquer. De leur côté, les Espagnols augmentèrent leur contingent de 4 B. pour la plupart prélevés sur leurs troupes à Oran et sur les côtes d'Afrique (2).

(1) Bigorre, Quercy, 2e B. de Royal-Comtois, Périgord, Vivarais, Provence, la Tour d'Auvergne.

(2) Au 1er janvier, le corps du duc de Richelieu comprenait : Salis, 1 ; Vigier, 3 ; la Marine, 1 ; Royal-Italien, 1 ; Royal-Bavière, 3 ; Gensac, 1 ; Berg, 1 ; Nivernais, 1 ;

Pendant ce temps, le duc de Richelieu continuait sur la côte orientale de Gênes ses dispositions de défense en vue d'une invasion de M. de Braun du côté de Parme. M. de Lannion, d'après ses ordres, avait poussé avec activité les travaux et terminé la mise en état de défense des forteresses de la Spezzia, Sarzana, Sarzanella, ainsi que des châteaux de Lavenza et de Lerici renfermant 2 B. français, et des forts de Sainte-Marie et de Porto-Venere, qu'occupaient des détachements espagnols et génois. Tout cet ensemble constituait à l'extrémité sud-est du territoire de la république un nouveau point d'appui à nos troupes; il assurait la droite de notre position couverte de front par la ligne de la Vara et, à partir de la source de cette rivière, par la crête des montagnes.

Comme, en raison de son éloignement de Gênes, ce point d'appui était un peu en l'air, le duc de Richelieu crut devoir y envoyer de nouvelles troupes, tant pour être à portée de le soutenir que pour couvrir le débouché de la vallée du Taro, route naturelle d'invasion. Il établit 3 B. français à Sestri du Levant, et 2 B. espagnols un peu en arrière à Chiavari et à Rapallo, fortifia ces trois places, et mina d'avance tous les ponts de la Vara de manière à être en mesure de les faire sauter à l'approche de M. de Braun.

Tout en portant surtout son attention sur les frontières du duché de Parme, le duc de Richelieu ne restait pas inactif en face de M. de Nadasti. Il s'attachait surtout à lui faire des prisonniers. Chaque prisonnier équivalait à une recrue, par une convention conclue avec les officiers du roi de Sardaigne, et d'après laquelle les prisonniers étaient immédiatement échangés de part et d'autre. L'avantage définitif restant ainsi à qui en ferait le plus, le duc de Richelieu ne négligeait aucune occasion de surprendre l'ennemi.

Une des expéditions dans ce but lui réussit admirablement. Ayant appris qu'un détachement de Piémontais, avancé à quatre lieues de Savone, s'établissait à Varagio sur le bord de la mer, il embarqua à Gênes un corps aux ordres de M. de Roquépine, brigadier, et de M. de Monti, colonel de Royal-Italien, pour envelopper Varagio du côté de Savone, et prescrivit à M. de Carcado, à Voltri, de marcher sur ce poste en suivant la route du littoral.

Bresse, 1; Royal-Comtois, 1; Brie, 1; Mailly, 1; Tournaisis, 1, arrivé le 11 avril; Aunis, 2; Bourgogne, 2; Flandre, 1, et Des Cars, 1, arrivés le 27 mai.

Le 5 janvier, au point du jour, les deux colonnes parurent à la fois sous les murs de Varagio. M. de Carcado, ayant attaqué le premier, attira de son côté toute l'attention des ennemis, qui le reçurent d'abord vigoureusement; mais à la vue de leur retraite coupée par M. de Roquépine, qui, heureusement débarqué, les attaquait à son tour du côté de Savone, leur feu se ralentit et ils demandèrent bientôt à capituler. M. de Roqueserrières, capitaine au régiment de Gensac, déjà parvenu au pied des murailles, commençait à attaquer à coups de hache la porte de la ville. Il parlemente à travers cette porte avec M. de Saint-Orjen, commandant du détachement piémontais, et celui-ci ne tarda pas à se constituer prisonnier de guerre avec toute sa garnison. Le but de l'expédition atteint, M. de Roquépine démantela le poste de Varagio et revint ensuite à Gênes avec ses prisonniers, sans que la garnison de Savone, pourtant composée de 4 B., eût contrarié l'attaque ou gêné la retraite. Après cette affaire, dont le chevalier d'Artignosc porta la nouvelle au roi, le duc de Richelieu s'occupa de l'échange de 409 prisonniers. On lui rendit à leur place, le 25 janvier, un pareil nombre de soldats français destiné aussitôt à un 2e B. du régiment de Brie. Il reçut aussi à la même époque le régiment de Bigorre et celui de Quercy, embarqués à Monaco avant le reste des renforts destinés à Gênes. MM. de Maupeou et de Laumont amenèrent également des recrues à ces divers B. Notre corps expéditionnaire se trouva ainsi renforcé à la fin de janvier. M. de Mirepoix veillait toujours avec ses 30 B. à la sécurité du comté de Nice, et continuait à tenir tête sur la Roya à M. de Leutrum, qui disposait de troupes à peu près égales aux siennes, mais était appuyé en arrière par 10 autres B. échelonnés de San-Rémo à Savone et soutenu à sa droite par 10,000 hommes de milice que le roi de Sardaigne venait de lever dans ses États. Presque tous les jours, des rencontres avaient lieu entre ses avant-postes et les nôtres; nos compagnies franches s'y distinguaient à l'envi, surtout celles de MM. de Bussy, d'Anfrenet, de Colonne et de Béringuier.

Pendant que les troupes de M. de Mirepoix et de M. de Leutrum se faisaient ainsi une guerre d'escarmouches incessantes, le duc de Richelieu gardait, du côté de Gênes, une attitude expectante dont il ne s'était plus départi depuis l'affaire de Varagio. Aux premiers jours de février, dans une nouvelle tournée du côté de la

Spezzia, il avait retiré 2 B. et les ramenait à Sestri du Levant, de manière à porter à 5 B. les forces françaises réunies sur ce point, et les remplaçant dans les places, forts et châteaux par des détachements tirés de Gênes (1).

De leur côté, les Espagnols et les Génois, dans cette région, occupaient le fort Sainte-Marie, les tours de Peschino et de Scola, et le château Porto-Venere. Bien que tous ces postes, déjà nombreux, fussent de nature à opposer à l'ennemi une certaine résistance, le duc de Richelieu crut encore nécessaire, pour ajouter à sa sécurité, d'occuper le château de Massa, de manière à retarder davantage, le cas échéant, la marche d'une armée en la forçant à entreprendre un siège de plus. Comme ce château appartenait à un prince qui n'avait point pris parti dans la guerre, il n'employa pas la force pour s'en rendre maître. Sous prétexte d'assister à un divertissement donné dans les environs, une forte colonne l'accompagna en guise d'escorte, et, arrivé à proximité de ce château, dont les défenseurs s'attendaient si peu à un coup de main que leurs canons n'avaient été chargés que pour tirer des salves en son honneur, il y fit entrer ses troupes, désarma les soldats du duc de Massa, s'empara de l'artillerie et, y laissant une garnison, revint à la Spezzia, d'où il expédia aussitôt les renforts nécessaires à l'occupation de la nouvelle forteresse.

M. de Richelieu retournait à Gênes, lorsque, prenant une résolution subite, M. de Nadasti vint fondre sur notre poste de Voltri, gardé par M. de Monti avec 4 B., dont 3 de Royal-Bavière et 1 de Royal-Comtois.

Après avoir tiré de ses opérations de Novi, de Voltaggio et d'Ovada un corps d'élite, et l'avoir rassemblé à Campo-Freddo, le général autrichien s'était avancé, dans la nuit du 17 au 18 février, sur trois colonnes. L'une, formant sa droite, commandée par le comte de Sore, se portait par Masone sur le poste retranché des Capucins en avant de Voltri; une seconde, celle du centre, conduite par le général d'Andlau et avec laquelle marchait M. de Nadasti, se dirigeait droit sur le poste et l'oratoire de Melle, et la troisième, celle de gauche, aux ordres du général Pétarzi, débouchait sur les crêtes

(1) 1 à Sarzana et à Sarzanella, 2 au château et à la tour de la Spezzia, 3 à Lerici et au fort Sainte-Thérèse, 5 à Levano, 5 au château de Lavenza.

du Negroni. Comme le mouvement de concentration des Austro-Piémontais, aussi bien que leur marche sur Voltri, avait été exécuté en un jour, quelques rapports suffirent à M. de Monti pour le mettre sur ses gardes. Ses troupes étaient donc à leurs postes de combat lorsque, le 18 février, vers neuf heures du matin, les deux premières colonnes ennemies parurent en face des Capucins, où se trouvait le régiment Royal-Bavière, et de Melle, gardé par le régiment Royal-Comtois; mais comme l'ennemi démasquait des forces bien supérieures aux siennes, il dépêcha aussitôt un courrier au duc de Richelieu sur sa situation, et avertit également M. de Carcado, alors à Peggi avec le régiment de Bresse, en le priant de le soutenir. En attendant, il se prépara à la résistance.

Le feu étant ouvert sur Melle et sur les Capucins, M. de Marianne, capitaine au régiment Royal-Comtois, qui défendait Melle, fut bientôt obligé de plier sous les efforts de la colonne du centre; ses hommes, écrasés par l'artillerie ennemie et débordés de tous côtés, reculèrent et, sans rompre leurs rangs, reprirent pied au village de Grimaldi, où, encore furieusement assaillis, ils durent enfin se renfermer dans le faubourg de Voltri. Le général Nadasti s'établit en force à Melle, et, tout en continuant à tirailler avec nos troupes et à pousser des détachements le long de la rivière de l'Aqua-Santa, attendit pour reprendre son attaque que sa colonne de droite eût emporté les Capucins.

Celle-ci n'avait pu encore y parvenir. M. de Monti, connaissant toute l'importance de ce poste, s'était porté lui-même à sa défense et, inspirant à tous ses soldats l'ardeur qui l'animait, avait réussi à déjouer de ce côté toutes les tentatives du comte de la Sore. Voyant ses troupes épuisées par une résistance opiniâtre, il avait fait avancer 1 compagnie de grenadiers de Royal-Bavière, aux ordres de M. d'Aneilhon, qui rétablit le combat à notre avantage en chargeant plusieurs fois les assaillants à la baïonnette. Ensuite, appelant à lui tout le régiment de Bresse accouru précipitamment de Peggi avec M. de Carcado, et désormais à la tête de forces suffisantes, il brava tous les efforts des ennemis sur ce point. La colonne du général Pétarzi, qui formait l'attaque de gauche, en raison des chemins à suivre, parut plus tard que les autres. Néanmoins, ayant couronné le Negroni et occupé successivement et sans résistance le Colletto et les hauteurs de l'Amandola, elle se trouvait

alors sur la pointe de ces hauteurs dans une position qui, dominant les bords de la mer et commandant la route de Gênes à Voltri, semblait nous ôter toute espérance de secours.

Cependant le duc de Richelieu, qui recevait à midi l'envoyé de M. de Monti, lui annonçant l'attaque de Voltri, s'était porté en avant avec ses troupes. Il avait d'abord envoyé à Voltri M. de Chauvelin, maréchal de camp, et M. de Roquépine, brigadier, tous deux officiers d'une capacité reconnue, prendre le commandement de 5 B. de MM. de Monti et de Carcado; puis, faisant battre la générale à Gênes, il rassemblait à la hâte 9 B., dont 8 français et 1 espagnol, et prenait avec eux la route de Sestri.

M. de Chauvelin, arrivé vers trois heures à Voltri, se rendit d'abord au poste des Capucins; s'apercevant que le feu de l'ennemi faiblissait sur ce point et que, selon toute présomption, l'attaque allait être abandonnée de ce côté, il en retira le régiment de Bresse et lui prescrivit d'occuper le village de Palmera entre Voltri et Peggi, afin d'être prêt à donner la main aux troupes de M. de Richelieu lorsqu'elles se présenteraient. Ayant reconnu également que la colonne du général Pétarzi se formait en bataille sur les hauteurs de l'Amandola, face à Voltri, et qu'elle semblait vouloir à son tour prononcer une attaque vigoureuse sur la rivière de l'Aqua-Santa, il occupe le palais Durazza, qui dominait la rive gauche de cette rivière, place des grenadiers derrière des ouvrages palissadés qui en barraient le lit et garnit de troupes toute une ligne du palais qui bordaient la rive droite jusqu'à la mer. Ces dispositions achevées à la nuit, et le feu de l'ennemi perdant de sa violence, on se prépara pour le lendemain.

Le duc de Richelieu arriva à Peggi avec le plus fort de ses troupes, tandis que le reste, disposé en échelons successifs, occupait les montagnes à sa droite. Son arrivée inattendue à Peggi força le général Pétarzi à se replier sur Melle, où le général Nadasti, bientôt alarmé sur sa ligne de retraite par suite des mouvements de nos détachements échelonnés qui dessinaient un mouvement tournant sur l'Amandola, le Coletto et le Negroni, ne tarda pas à se dérober lui-même. Il ressembla dans la nuit toutes ses colonnes et, le 19, deux heures avant le jour, décampa furtivement de Melle par la route de Masone. L'obscurité empêcha de le poursuivre; il eût été imprudent de lancer sur lui pendant la nuit des troupes

réglées qui eussent pu être détruites dans les défilés où il fallait s'engager, d'autant que l'on ignorait encore si ses forces n'étaient pas supérieures aux nôtres : le duc de Richelieu se contenta donc de le harceler avec ses compagnies franches et ne porta en avant ses B. constitués qu'à la pointe du jour. Mais déjà l'ennemi repassait les montagnes.

M. de Nadasti, arrivé le même jour à Campo-Freddo, sépara tout de suite les troupes d'élite réunies pour son expédition et les renvoya dans leurs quartiers. De son propre aveu, il avait perdu 500 hommes, en outre de nombreux déserteurs arrivés à notre camp ; tandis que, dans la lutte de huit heures que nous avions soutenue pour défendre Voltri, nous n'avions perdu de notre côté que 7 officiers et 120 soldats.

M. de Monti, sur qui, jusqu'à trois heures de l'après-midi, porta tout le poids du commandement, reçut les félicitations du duc de Richelieu. MM. de Magnac, major de Royal-Comtois, de Finnat, capitaine de grenadiers au même régiment, de Stockart et d'Aneilhon, capitaines de grenadiers au régiment de Royal-Bavière, furent cités pour leur belle conduite, et M. de Chabrillan, qui s'était également distingué dans l'affaire, fut chargé de porter à Versailles la double nouvelle du coup de main tenté par M. de Nadasti et de son échec.

Quelques jours après, le duc de Richelieu rentre à Gênes avec ses 9 B. M. de Monti reste à Voltri avec ses 4 B., et M. de Carcado reprend position à Peggi avec le régiment de Bresse.

Pendant ce temps, M. de Lannion, toujours préoccupé d'une invasion des Autrichiens par le duché de Parme, continuait ses préparatifs de défense vers la Spezzia et sur la Vara. Nos craintes de ce côté n'étaient pas chimériques : Marie-Thérèse jetait sur la Vara 30,000 hommes, insensiblement massés dans la vallée du Taro, et déjà M. de Braun arrivait de Milan à Parme.

Le courage de nos troupes restait toujours à la hauteur du péril; enfin, un important convoi amenait des renforts préparés par M. de Mirepoix. Parti de Monaco, ce convoi (1) débarqua dans les derniers jours de février à Gênes. Il comprenait 6 B. et

(1) Le second B. de Royal-Comtois, le reste du régiment de Quercy, les régiments de Périgord, Vivarais, Provence et la Tour d'Auvergne.

des Espagnols. Les troupes du duc de Richelieu s'élevaient ainsi à 32 B., dont 24 français; et, sans compter 4 B. espagnols désignés par la cour de Madrid pour rejoindre prochainement, M. de Richelieu conserva sous sa main les renforts qui lui arrivaient et les établit entre Gênes et Voltri (1).

Les troupes génoises furent chargées de la garde de l'enceinte de la capitale et de quelques postes extérieurs seulement. De cette manière, M. de Richelieu, tout en maintenant ses troupes dans d'excellents cantonnements, se trouvait à même, grâce aux 15 B. sous Gênes, d'agir du côté de Voltri avec 25 B., ou, s'il était menacé du côté du Levant, d'en opposer 22 à l'ennemi. Le 4 mars, de nombreux avis lui annonçaient comme imminente la marche de M. de Braun : son armée s'avançait en trois colonnes; l'une devait marcher sur Sarzana, la seconde sur la Spezzia et la troisième sur Sestri du Levant, tandis qu'une quatrième colonne tirée du corps de M. de Nadasti se jetterait sur Voltri pour faire une diversion. Il ne s'en émut pas et se garda bien de donner à ses troupes des ordres de mouvements prématurés et inutiles; de nouveaux rapports lui apprirent en effet que l'armée autrichienne ne bougeait pas encore. La cour de Vienne, dans son impatience, avait bien prescrit au général Braun de prononcer son attaque; celui-ci, plus circonspect, ajournait l'exécution des ordres donnés et dépêchait à sa souveraine un courrier pour lui représenter le danger d'un mouvement dans cette saison de l'année, ses troupes devant franchir, en présence d'une armée dont le moral était excellent, des montagnes au delà desquelles on les exposerait, comme l'avait prouvé la funeste expérience de l'expédition en Provence.

Vers le 20 mars, le duc de Richelieu reçut encore un fort détachement de milices destinées à être versées dans nos B.. Il conçut à son tour le projet de reprendre l'offensive à l'occident, et d'emporter la place même de Savone, défendue par les Piémontais avec 4 B. En visitant ses postes sur la Vara, il avait passé à Varèse et, à la vue des neiges couvrant toujours les passages des montagnes,

(1) *Position des troupes, y compris celles de M. d'Ahumada :* à Saint-Pierre d'Arène et Coronata, 9 B. français, 1 E. espagnol aux ordres de M. de Richelieu; au faubourg de Besagno, 5 B. espagnols; à Sestri, Peggi et Voltri, 10 B. français aux ordres de M. de Chauvelin; à Sestri du Levant, Lavenza, Moneglia, 5 B. français sous M. de Lannion; à Chiavari et Rapallo, 2 B. espagnols.

il jugea le moment favorable à ses projets. Sa résolution arrêtée, il prolonge son séjour sur la côte orientale pour ne pas donner l'éveil, répand le bruit qu'il y attend d'un jour à l'autre l'ennemi, et prépare ostensiblement à Gênes et à Voltri, comme si elles allaient être appelées par lui à la défense des lignes de la Vara, toutes les troupes destinées en secret à l'expédition sur Savone.

M. de Chauvelin, seul dans la confidence, exécutait ses ordres. Le 25, toutes les dispositions achevées, Français et Espagnols, réunis à Gênes sous M. le duc d'Agénois, n'attendaient plus que le signal d'embarquement; un autre corps de troupes s'assemblait à Voltri, tout prêt à marcher. Le duc de Richelieu revint alors en toute hâte à Gênes et, à peine arrivé, donna à ses soldats étonnés, et croyant eux-mêmes partir pour la côte orientale, l'ordre de marcher sur Savone. Le duc d'Agénois s'embarqua sur-le-champ. Il devait arriver de nuit, mettre pied sur la côte à une portée de canon seulement de Savone, et se jeter immédiatement sur la place, qui, n'ayant point de chemin couvert et entourée d'une muraille assez faible, devait tomber facilement en son pouvoir, si les défenseurs n'étaient pas sur leurs gardes. Le convoi avec ses troupes, mal dirigé, n'aborda sur la plage ni à l'heure ni à l'endroit convenus. Le débarquement se fit trop loin de Savone et l'obscurité de la nuit déjà dissipée, de sorte que l'ennemi nous aperçut, prit les armes et garnit aussitôt les remparts. Il n'était plus possible de le surprendre; il fallait à présent un coup de force pour entrer dans la ville. Le duc d'Agénois, prenant son parti de ce contretemps, et ne désespérant pas de l'emploi de ce dernier moyen, n'en continue pas moins à faire avancer sa colonne; il attaque avec vigueur et emporte le poste avancé des Capucins. Étendant ensuite ses troupes sur sa gauche, il investit toute la portion sud de l'enceinte, depuis la mer jusqu'à hauteur de Labagnola, tandis qu'un de ses détachements, couvrant ses derrières du côté de Vado, déterminait, par une apparence de menace, les marins anglais qui occupaient ce port à se rembarquer précipitamment sur leurs vaisseaux.

Pendant ce temps, la colonne réunie à Voltri s'avançait sur Savone par la route du littoral. Le duc de Richelieu marchait avec elle, laissant derrière lui M. d'Ahumada, avec 11 B. postés entre Gênes et Voltri, pour assurer ses communications et contenir les

Autrichiens à Voltaggio et à Campo-Freddo par deux démonstrations dirigées sur la Bocchetta et sur Cabane.

M. de Richelieu, précédé par l'avant-garde de M. de Carcado, emporta d'abord le château de Celle, puis le château d'Abissola et le poste de Stella, dont les garnisons ne tinrent pas et se retirèrent en désordre sur Savone. Le duc de Richelieu, qui suivait M. de Carcado, trouvant ainsi la route ouverte, poussa jusqu'en vue des remparts derrière lesquels les Piémontais avaient cherché un refuge. L'arrivée de ses troupes, qui par Labagnola donnaient la main à celles de M. d'Agénois, avait complété l'investissement de Savone; mais il reconnut l'impossibilité de s'emparer de cette place sans canon, et donna l'ordre de la retraite dès le 26 au soir.

Sa colonne regagna Voltri; celle de M. d'Agénois la suivit et vint camper, le 27, à Varaggio sans avoir été inquiétée; de là elle poursuivit sa route sur Gênes, où M. de Richelieu arriva de sa personne le 29. Il sépara alors ses troupes, qui reprirent les emplacements occupés avant cette expédition infructueuse.

Une tranquillité complète régnait alors dans nos quartiers du comté de Nice. Les affaires d'avant-postes, marquées dans le commencement de l'année, avaient presque complètement cessé. L'ennemi se tenait dans les lignes derrière la Roya, plus préoccupé de faire des recrues, pour compléter prochainement ses effectifs, que de tenter de stériles coups de main.

Tout en continuant à prendre leurs dispositions en vue de la continuation de la guerre, les puissances belligérantes songeaient alors à la paix. Un congrès assemblé à Aix-la-Chapelle posait les bases d'une paix sur lesquelles elle devait être conclue. Comme l'Autriche et le Piémont n'adhéraient point encore aux préliminaires, la guerre avec ces deux puissances suivait son cours. La France continua donc ses préparatifs du côté des Alpes. Ce fut dans le commencement d'avril que le roi régla la constitution de son armée d'Italie, comme l'année précédente, mise sous les ordres de M. le maréchal de Belle-Isle. M. de Montaigne devait remplir les fonctions de maréchal général des logis de l'armée, M. de la Tour (1) celles de major général de l'infanterie, M. de Foucquet celles de maréchal

(1) De la Tour (Louis-René Sandrier), né en 1673; cornette dans Asfeld-dragons le 21 février 1693; maréchal de camp le 1er mars 1738; mort le 17 octobre 1758.

général des logis de la cavalerie. La France fournissait 117 B. et 69 E., outre 8 compagnies de troupes légères. Parmi ces 117 B. était compris le corps de Gênes aux ordres de M. de Richelieu, porté par l'envoi de nouveaux renforts à 32 B. L'Espagne devait fournir un contingent moitié du nôtre, soit 58 B. et 35 E., en y comprenant ses troupes de Gênes qu'elle devait augmenter jusqu'à l'effectif de 16 B. Ainsi l'ensemble de l'armée formerait, au lieu de 130 B. et 140 E., un total de 175 B. et 104 E., dont 127 B. (85 français et 42 espagnols), avec toute la cavalerie, sur les Alpes et dans le comté de Nice, et 48 B. (32 français et 16 espagnols) sur le territoire de Gênes.

Les forces des ennemis, outre leur cavalerie, égalaient à peu près les nôtres; elles étaient de 155 B. seulement, dont 98 autrichiens et 57 piémontais. 17 B. autrichiens étaient affectés aux places de la Lombardie et 16 B. piémontais laissés à la garde des forteresses du roi de Sardaigne. Les troupes en ligne ne s'élevaient donc, en réalité, qu'à 121 B. (1).

M. de Richelieu n'avait encore au commencement d'avril que 32 B. (24 français et 8 espagnols); il ne tarda pas à voir en augmenter le nombre et surtout l'effectif. Il reçut : vers le 10 avril, un convoi de recrues, le régiment espagnol d'Ottoria (2 B.), plus 2 compagnies toutes constituées, destinées à augmenter le corps des volontaires de Belloy; le 18, le régiment français de Tournaisis (1 B.), 3 détachements de milices; vers le 21, de nouveaux détachements de milices; vers le 30, un second convoi de recrues.

Il disposait ainsi à la fin du mois de 35 B. aussi complets que possible, par suite du versement dans leurs rangs des recrues dès leur arrivée de France. Il ne redoutait donc pas l'attaque de M. de Braun. Il s'était même cru assez fort pour en distraire quelques détachements destinés à la Corse, afin d'y soutenir les intérêts de la république toujours fort compromis par l'insurrection. Les révoltés recevaient des secours de nos ennemis; 1 B. autrichien et 1 B. piémontais venaient d'être envoyés dans l'île et de débarquer à Saint-Florent; le pays entier était soulevé, et le gouvernement de la république n'était plus reconnu que dans les principales places de la côte, Bastia, Calvi, Ajaccio, Bonifacio. Le siège

(1) 60 en face de notre armée de Nice, entre la Roya et Savone, 21 sur les Alpes, et 40 destinés à agir contre le corps de Gênes.

régulier de Bastia venait même d'être résolu, et l'artillerie débarquée à Saint-Florent était destinée à battre les murailles de cette ville, dont les habitants, quoique décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ne pouvaient pas être sans danger abandonnés à leurs seules forces. M. de Richelieu l'avait compris et s'était hâté, à la réception de ces nouvelles, d'expédier des secours à Bastia. Le convoi portant ces troupes, après une relâche forcée à Porto-Venere, débarqua heureusement dans l'île, vers le 10 avril, et se jeta aussitôt dans la place menacée, mais non encore investie (1).

L'armée de M. de Belle-Isle se rassemblait alors à l'abri du cordon formé sur la Roya par M. de Mirepoix. Celui-ci, aux approches de la nouvelle campagne, redoubla de vigilance et d'activité. Ses compagnies franches recommencèrent à harceler l'ennemi. M. de Bussy, à la tête de ses volontaires, tomba sur Fauqueto et surprit le détachement de ce poste; quelques jours après, il renouvelait son expédition entre Fauqueto et Airoles. Les chasseurs de MM. de Colonne et de Béringuier firent, de leur côté, et coup sur coup, en quatre jours trois attaques successives sur ce dernier point. La première fois, ils en chassèrent les Piémontais, qu'ils obligèrent à s'enfuir en abandonnant leurs armes et leurs havresacs; la deuxième, ils leur tuèrent du monde et repoussèrent le reste jusqu'au delà d'Airoles; la troisième, ils s'emparèrent enfin du détachement tout entier.

Du côté de Gênes, quelques escarmouches avaient également eu lieu. Vers le 10 avril, un de nos détachements, posté sur les montagnes en avant de Sestri du Levant, attaquait près de Compiano un parti autrichien et le poussait jusque sous les murs de cette petite ville, où son approche avait répandu soudainement l'alarme; il s'était ensuite retiré. Le 18 avril, un autre détachement, aux ordres de M. du Garruci, lieutenant-colonel, envoyé dans la direction de Campo-Freddo pour protéger une reconnaissance faite par M. de Conflans, brigadier ingénieur, qui avait ordre de lever le plan des nouveaux ouvrages construits autour de la place, avait rencontré sur sa route des croates; il les dispersa. Un troisième engagement enfin eut lieu autour du poste de Stella vers Savone.

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*, conquête de la Corse.

Le 22 avril, la nouvelle se répandit à Gênes de l'attaque des Autrichiens sur les frontières de Parme et de l'ordre de Marie-Thérèse, apporté par le général Colloredo, venant de Vienne, au général de Braun, de tenter cette entreprise depuis si longtemps ajournée; que 48 B., au lieu de 40, chiffre primitivement fixé, s'assemblaient dans le duché de Parme; que 14 B. avec 3,000 croates s'étaient déjà avancés sur Borgotaro, et que M. de Nadasti, de son côté, massait 14 B. autour de Voltaggio. On apprit aussi à Nice que 15 B. piémontais franchissaient le col de Tende et descendaient la Roya pour renforcer les troupes de M. de Leutrum.

Au commencement de mai, MM. de Richelieu et de Mirepoix prirent donc leurs dernières dispositions de manière à tenir tête à l'ennemi. M. de Mirepoix, dont les troupes étaient déjà à leurs postes de combat, se contenta de renforcer ses avant-postes; néanmoins il quitta Nice de sa personne et vint se mettre lui-même à la tête de ses 30 B. Quant à M. de Richelieu, encore à Gênes, il maintenait ses soldats dans d'excellents cantonnements, jusqu'au moment de garnir enfin la côte orientale et assigner de nouveaux emplacements. 13 B. français prirent position en avant de Sestri du Levant, et se cantonnèrent dans les environs; en attendant, 6 autres B. français, aux ordres de M. de Lannion, s'établirent en avant, couverts par des détachements échelonnés jusqu'à San-Piétro di Vara. 7 B. espagnols, avec M. d'Ahumada, se portèrent sur Chiavari où ils campèrent, ayant en avant d'eux, vers les montagnes de Borzonasco, un corps de volontaires et des paysans armés, formant la gauche de notre première ligne et destinés à protéger les débouchés de Varèse et à tomber sur les derrières de l'ennemi, s'il franchissait la Vara.

M. de Braun trouvait ainsi devant lui 26 de nos B.; les 9 autres (6 français et 3 espagnols) restaient à Gênes sous de M. de Chauvelin, à qui M. de Richelieu, en transportant son quartier général à Sestri du Levant, remettait entièrement la responsabilité de la défense des frontières depuis la Scafera jusqu'à Savone. Outre ces 9 B., dont un détachement posté à Voltri sous M. de Stockart, M. de Chauvelin avait encore sous ses ordres les volontaires de Belloy et plus de 3,000 paysans armés, répartis dans la vallée de Fontana-Bona, dans celle de Polceverra et aux environs de Voltri, qu'il pouvait ainsi opposer à M. de Nadasti.

Cependant les pourparlers à Aix-la-Chapelle avaient produit un résultat, et l'on savait des signatures déjà apposées sur les préliminaires de paix. La situation ouvrait une phase nouvelle dont l'effet jetait dans l'esprit des généraux placés à la tête de nos troupes une certaine incertitude sur la ligne de conduite à adopter. M. d'Argenson en conséquence adresse, le 6 mai, à MM. de Belle-Isle, de Richelieu et de Mirepoix des instructions détaillées pour leur faire bien connaître sa pensée, et préciser la voie dans laquelle ils s'engageraient.

Il leur donne d'abord communication des différents articles du traité, qui portait : toutes les conquêtes pendant la guerre, tant en Europe qu'aux Indes orientales et occidentales, restituées de part et d'autre ; Dunkerque conserverait ses fortifications du côté de la terre dans l'état où elles se trouvaient actuellement; les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla cédés à l'infant don Philippe, avec clause de réversion aux présents possesseurs au cas où ce prince monterait sur le trône des Deux-Siciles, ou mourrait sans postérité; le duc de Modène serait mis en possession de ses États, ou recevrait un dédommagement proportionné à ce qui ne pourrait lui être rendu; à la république de Gênes tout son territoire d'avant la guerre; le roi de Sardaigne acquerrait définitivement le Vigevanesque, et la partie du Pavesan cédés provisoirement par l'Autriche, en 1743, par le traité de Worms; le roi de France promettrait ses bons offices pour liquider la créance de la cour d'Espagne sur le roi d'Angleterre en sa qualité d'électeur de Hanovre; le traité de l'Assiento pour la traite des nègres, signé à Madrid le 26 mars 1713, confirmé uniquement pour les années de non-jouissance; la discussion des prétentions de l'électeur palatin sur le fief de Plestein envoyée au congrès général; l'Empereur reconnu par les puissances qui ne l'avaient pas encore fait, et l'on renouvellerait, en lui donnant encore un caractère plus solennel, la garantie de la pragmatique sanction en faveur de l'impératrice reine de Hongrie, de Bohême, et de ses descendants à perpétuité, à l'exception, cependant des cessions déjà faites par cette princesse et de celles stipulées par les articles préliminaires; le duché de Silésie et le comté de Glatz garantis au roi de Prusse par toutes les parties contractantes; les restitutions énoncées, ainsi que les cessions consenties pour l'infant don Philippe, n'auraient lieu qu'a-

près que toutes les puissances intéressées auraient accédé aux préliminaires.

M. d'Argenson, après leur avoir donné connaissance de ces articles sur lesquels reposait le traité d'Aix-la-Chapelle, faisait connaître que les puissances maritimes seules (l'Angleterre et les Pays-Bas) y avaient accédé jusqu'ici, qu'elles avaient signé les préliminaires de paix le 30 avril, que le roi d'Espagne, la reine de Hongrie et les autres puissances belligérantes avaient été invités à y adhérer également, mais n'avaient pas encore fait connaître leur décision, qu'il y avait bien alors une suspension d'armes pour les Pays-Bas seulement, et qu'en conséquence la guerre devait continuer en Italie, où nous n'avions devant nous que les soldats de l'Autriche et du Piémont. Il les mit également en garde contre une dernière surprise que nos adversaires, abandonnés de leurs alliés, pourraient bien être tentés de faire dans leur désespoir avant de se résigner, comme la nécessité en devenait évidente, à accepter aussi le traité, et les avertit qu'il ne fallait plus trop compter sur le concours des Espagnols et des Génois, bien qu'ils eussent lieu d'être satisfaits du soin que nous avions pris de leurs intérêts dans les conférences d'Aix-la-Chapelle et des clauses stipulées en leur faveur.

Il termina en leur recommandant de faire tous les préparatifs convenables pour maintenir leurs positions, de rassembler leurs troupes, de les tenir en face de l'ennemi, de les mettre à l'abri de toutes surprises, et de tout combiner dans la supposition que les Espagnols resteraient simples spectateurs de la lutte, si elle venait à s'engager. Il leur fit sentir que la prudence exigeait dès lors que nos troupes ne fussent pas mêlées avec les leurs; qu'en conséquence, il fallait mettre nos B. en première ligne, laisser nos alliés sur les derrières, ne leur demander aucune aide, n'accepter qu'avec réserve celle qu'ils offriraient et avoir l'œil attentif sur leur conduite, et il leur prescrivit de se tenir quant à eux sur une défensive absolue, en les autorisant d'ailleurs d'accueillir toute demande de suspension d'armes, si la reine de Hongrie ou le roi de Sardaigne en prenaient l'initiative, soit conjointement, soit séparément.

Au reçu de ces instructions, le 13 mai, M. de Mirepoix leva les quartiers d'hiver et rassembla l'armée dans le comté de Nice.

Renvoyant en arrière les 10 B. espagnols sur la Roya, il les remplace par un pareil nombre de B. français, dirige 3 nouveaux régiments sur Vintimille, et renforce son camp de Sospello d'un autre régiment sur l'avis que 7 B. piémontais, ayant franchi le col de Tende, venaient de s'établir à Saorgio. Il écrivit ensuite à l'amiral Byng pour le sommer de cesser, au jour marqué par les préliminaires de paix, les hostilités dans la Méditerranée, comme cela avait eu lieu en Flandre, et, le maréchal de Belle-Isle étant arrivé de sa personne pour se mettre à la tête de l'armée, il quitta le comté de Nice à la fin du mois, prenant en Dauphiné le commandement de 22 B. rassemblés sous Briançon, Mont-Dauphin, Embrun et Tournous, et formant le corps appelé à faire sur les Alpes la diversion résolue au cas où la guerre se prolongerait.

Le maréchal, parti le 13 mai de Paris, arrivait le 29 au camp de Nice, suivi par M. de la Mina qu'il rencontra à Nîmes et avec lequel il avait eu une conférence. La concentration, grâce à M. de Mirepoix, était presque achevée. Il fit passer le Var aux derniers de ses B. et porta alors toute son armée en ligne. Il l'établit dans sept camps en face de M. de Leutrum : le 1er sur les hauteurs de Casteldoppio, le 2e au haut du vallon de Latte, le 3e au Burget, le 4e à Castelar, le 5e à Sospello, le 6e à Lucerani, le 7e sur les hauteurs de la Boulène et du Belvédère.

Le duc de Richelieu ne reçut que le 19 mai les instructions nouvelles de M. d'Argenson. Alors à son camp de Cazarza, il se rendit à Chiavari auprès de M. d'Ahumada pour l'informer de la nouvelle situation. Cette communication inattendue bouleversa le général espagnol, qui, croyant les intérêts de l'Espagne trahis, parce que la France avait conclu des arrangements personnels sans attendre l'adhésion de son alliée, et se voyant déjà sur le point d'être abandonné à ses seules forces en présence des troupes de M. de Braun, entra dans une violente colère, et se laissa aller à des récriminations si intempestives et si déplacées, contre notre gouvernement, que les magistrats génois eux-mêmes, présents à l'entretien, en furent indignés. M. de Richelieu ne releva point ses observations comme certainement il l'eût fait en d'autres temps; il ne voulut pas, alors que d'un moment à l'autre une attaque pouvait avoir lieu, envenimer des relations dont la

rupture eût affaibli ses ressources, et brisé une entente encore nécessaire. Il se contenta de dissiper ses craintes à notre égard, lui exposa que, l'Autriche et le Piémont n'ayant pas encore non plus accepté les préliminaires, nous continuerions à soutenir, comme auxiliaires de l'Espagne, la guerre sur les points où nous ne devions rencontrer en face de nous que des soldats de ces deux nations; que nous ne faillirions pas à cette tâche; que par conséquent, en ce qui concernait la défense du côté de Gênes, les arrangements conclus jusqu'ici ne modifieraient pas notre attitude jusqu'à ce que Marie-Thérèse et le roi de Sardaigne eussent accédé aux propositions de paix; il le rassura entièrement en lui faisant entrevoir que, lorsque cela arriverait, la cour d'Espagne, selon toute prévision, serait elle-même entrée dans le concert commun.

Il revint ensuite à son quartier général de Cazarza et expédia des renforts en Corse. L'insurrection, loin d'être vaincue dans l'île, était plus menaçante que jamais (1). Le corps autrichien et piémontais débarqué à Saint-Florent s'était porté au siège de Bastia, bloqué et bombardé du côté de la mer par les vaisseaux anglais. Heureusement nos secours arrivèrent; sur les ordres de M. de Richelieu, M. de Cursay s'embarque à Gênes, aborde heureusement dans l'île, et marche sur Bastia.

Les forces du duc de Richelieu, qui à la fin d'avril n'atteignaient encore que 35 B., s'élevaient alors à 39 B., dont 29 français et 10 espagnols. Le régiment d'Aunis (1 B.) était arrivé le 10 mai; le régiment de Bourgogne (2 B.), le 27 mai, et avec des détachements de recrues et de milices nouvellement débarqués on avait ajouté un deuxième B. au régiment de Gensac devenu vacant après la mort de son colonel, tué en 1747 devant Voltaggio. Cette augmentation d'effectif avait permis de renforcer de 3 B. (2 français et 1 espagnol) nos camps de Cazarza et de Chiavari et de porter ainsi à 29 B., en outre des volontaires et des paysans, le total de nos forces à opposer à M. de Braun, qui, de son côté, avait sous ses ordres 51 B., 36 compagnies de grenadiers, 1,000 dragons à pied, 3 régiments de cavalerie et 2 compagnies de hussards.

Ce dernier, s'étant avancé le 28 mai jusqu'à Borgotaro avec 42 B., M. de Richelieu crut devoir encore fortifier sa gauche en portant

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

à la Scafera 4 des B. de M. de Chauvelin, et assurer sa droite en renforçant de 3 B. tirés de Cazarza le corps de M. de Lannion entre Velva, Castiglione et Bracco. Il fit d'ailleurs couronner toutes les crêtes en avant de son front par des détachements de troupes, des volontaires et des paysans. Il dirigea ensuite une expédition sur la vallée de la Magra, où l'ennemi avait paru et où, d'après les avis reçus, il réunissait des approvisionnements en vue de sa marche très prochaine. Il chargea dans ce but M. de Courcy, colonel de Vivarais, de tirer des hommes des garnisons de la Spezzia, Sarzana et Massa, de les joindre à des Corses enrôlés sous le drapeau de la république et de s'engager, à la tête de ce petit corps, dans la direction de Pontremoli.

Cet officier, parti de Sarzana le 1er juin, dirigea son coup de main avec le plus grand bonheur. Il trouva effectivement à Villafranca et à Filetto des magasins considérables de grains, de bois, de fourrage, s'en empara sans coup férir, détruisit les fours construits par les Autrichiens, et brûla tout ce qu'il ne put emporter. Il ramena ensuite son détachement dans les garnisons du golfe de la Spezzia sans un seul homme en arrière.

Le 4, le général Braun prononça enfin son attaque. Un corps de Varasdins, formant son avant-garde, dépassa Varèse et se porta sur San-Piétro di Vara, où se trouvaient nos premières troupes. Celles-ci, composées de Génois aux ordres d'un lieutenant-colonel, plièrent au premier feu et se portèrent en arrière sur Salino, abandonnant à l'ennemi la possession de San-Piétro di Vara; mais le lieutenant-colonel du régiment d'Aunis, qui commandait le poste de Salino, recueillit les fuyards, les ramena à la charge avec ses propres troupes et força bientôt les Varasdins à évacuer le village, où ils n'avaient pas encore eu le temps de s'établir.

Le lendemain 5, le gros de l'armée autrichienne s'ébranla de tous côtés : 35 B. débouchèrent dans la vallée de la Vara, s'établirent de l'autre côté de la rivière en face de nous, la droite au-dessus de Varèse, la gauche au-dessus de San-Piétro di Vara; 7 B., remontant aux sources du Taro, parurent à la crête des montagnes au-dessus de Borzonasco, menaçant le camp de Chiavari et la vallée de l'Entella, tandis qu'une forte colonne partie de Voltaggio, aux ordres de M. d'Andréasi, exécutait à couvert des montagnes un long mouvement de flanc pour seconder cette dernière attaque, et

que M. de Nadasty avançait avec ses troupes sur la Bocchetta et Voltri pour diviser notre attention. La journée se passa en escarmouches sur toute la ligne; les efforts de M. de Braun furent contenus du côté de Varèse par le duc d'Agénois, qui amena 2 B. au soutien de nos postes avancés de San-Piétro di Vara, et par M. de Crussol, qui prit position à la Biche avec 1 B.; de leur côté, les compagnies franches maintinrent énergiquement leurs positions sur notre gauche, et les paysans qui occupaient la vallée de Fontana-Bona, ayant poussé des partis dans la vallée de l'Aveto de l'autre côté des montagnes, arrêtèrent pendant cinq heures un fort détachement de la colonne de M. d'Andréasi, le mirent en déroute avec perte et contraignirent ainsi la colonne elle-même à faire un long détour pour éviter le passage qu'ils défendaient si bien. Cependant ils ne purent empêcher la jonction le 6. Le général Andréasi, réunissant alors ses troupes avec 7. B. qui avaient remonté le Taro, se porta dès la nuit tombante à l'attaque des postes avancés des Espagnols au-dessus de Borzonasco et réussit à leur enlever le poste de Bocco, heureusement sans importance. En même temps le général Braun, lançant ses troupes en trois colonnes, fit plier les avant-postes de M. de Richelieu, força celui-ci à évacuer San-Piétro di Vara, Salino et Cembrano, et s'y établit lui-même pour la nuit.

Mais dès le 7 au matin le duc d'Agénois reprit ces trois postes, où les ennemis ne laissèrent que des ruines, y réinstalla nos avant-gardes et repoussa une seconde fois M. de Braun au delà de la Vara.

Pendant que se livraient ces engagements, 2 nouveaux régiments français, ceux de Flandre et des Cars, débarquaient à Gênes. Leur arrivée complétait à 32 le nombre des B. français de M. de Richelieu, c'est-à-dire au chiffre que le cabinet de Versailles avait fixé (indépendamment d'un nouveau renfort de 5 B. dont l'envoi venait d'être décidé); les Espagnols n'avaient toujours à côté de nous que 10 B.

Dès le débarquement de ces 2 régiments, M. de Richelieu prit de nouvelles dispositions pour la défense du territoire de la république. Il tira 3 B. de Gênes et les fit venir à Cazarza, rapprocha ensuite des montagnes le gros des 24 B. français en face de M. de Braun, prescrivit à M. de Chauvelin de renforcer sur notre gauche son détachement de la Scafera, et donna l'ordre à M. de

Courcy de remonter la Vara avec 700 hommes prélevés sur les garnisons du golfe de la Spezzia, de se joindre à un corps de 4,000 paysans tenant la campagne de ce côté, et de manœuvrer sur la gauche de l'ennemi de manière à l'inquiéter et à empêcher ses progrès (1).

M. de Braun n'avait pas bougé pendant nos mouvements; mais, le 9 juin, à peine étaient-ils achevés qu'il prononça une nouvelle attaque. La fusillade reprit sur toute la ligne et un nombreux corps de Varasdins, formant l'avant-garde de M. d'Andréasi, réussit à percer la chaîne de nos postes. Il s'avança sur les montagnes de Cassagna, cherchant à se jeter entre notre gauche et la droite des Espagnols.

Alors M. de Richelieu fit marcher aussitôt de ce côté 4 de ses B. Il se préparait, le lendemain 10, à tomber avec ses troupes sur les Varasdins que M. d'Ahumada devait assaillir de son côté, lorsqu'il reçut une lettre de M. d'Argenson lui annonçant que la cour de Vienne avait accédé aux préliminaires de paix le 25 mai et celle de Turin le 31, et que la fin des hostilités en Italie avait été convenue pour le milieu de juin. Il envoya aussitôt par un tambour copie de l'acte d'accession de la reine de Hongrie à M. de Braun, et, en raison du peu de temps à courir jusqu'à la date fixée pour la cessation des hostilités, il fit parvenir en même temps à cet officier général une lettre de sa main, le priant d'examiner s'il ne jugerait pas à propos d'avancer cette date pour épargner une effusion de sang désormais inutile, et de conclure dès à présent un armistice, bien convaincu qu'une lutte nouvelle ne pourrait d'ici à quelques jours rien modifier à son avantage.

M. de Braun lui répondit, le lendemain 11, qu'il était tout dis-

(1) Le 8 juin nos troupes occupaient les positions suivantes :

Corps de M. de Richelieu : 24 B. français (4 à Cazarza, 2 à San-Bartoloméo, 2 à la droite de Tassani, 2 à Barzone, 4 au-dessus de Castiglione, 4 à Bracco, 3 au col de Lotto, 2 au col de San-Dominio, 1 à la Biche) ; 8 B. espagnols sous M. d'Ahumada à Chiavari ; 8,000 paysans (4,000 sur le cours inférieur de la Vara, avec 700 hommes aux ordres de M. de Courcy, et 4,000 sur les crêtes de Borzonasco, entre Varese et l'Aveto, avec les compagnies franches et les volontaires). Il y avait de plus, sous M. de la Brosse, un millier d'hommes à Massa, Sarzano, la Spezzia.

Corps de M. de Chauvelin : 8 B. français (4 à la Scafera, 2 à Toriglia, 2 à Saint-Pierre d'Arène) ; 2 B. espagnols au faubourg de Bisagno ; 2 B. génois dans l'enceinte de Gênes ; 4,000 paysans répartis en trois groupes dans les vallées de Fontana-Bona, de Polceverra et de Ceruso.

posé à le suivre dans la tentative pacifique dont il prenait l'initiative, et lui proposa d'envoyer entre les deux camps un officier général de chacune des armées pour régler l'armistice, l'assurant que, de son côté, il s'abstiendrait pendant ces négociations de tout acte d'hostilité. La proposition acceptée, M. de Crussol, maréchal de camp, fut désigné pour s'entendre avec le comte de Harsch, délégué par M. de Braun, et se rendit à cet effet à San-Piétro di Vara. M. de Richelieu fit aussitôt contremander l'attaque ordonnée contre les Varasdins de M. d'Andréasi, et les négociations s'ouvrirent. A peine entamées, on vit de tous côtés les troupes autrichiennes déboucher de leurs camps et fondre sur nos avant-postes. M. de Braun manquait à sa parole; moins soucieux de son honneur militaire que du désir de vaincre à tout prix, il n'avait vu dans la proposition de M. de Richelieu qu'une occasion de le surprendre, de prendre pied de l'autre côté des montagnes et de conquérir ainsi le plus de terrain possible pour l'époque où la suspension d'armes devrait forcément être observée, et il n'avait pas hésité à la saisir. Heureusement cette tentative, où sombrait sa loyauté de gentilhomme, fut déjouée. M. d'Andréasi, à sa droite, attaqua les Espagnols, commandés par le marquis de Noya; mais celui-ci, aidé des 4 B. avancés la veille sur l'ordre de M. de Richelieu, le contint au-dessus de Borzonasco, le battit et le rejeta en désordre dans les montagnes. En vain M. de Braun accourut au secours de son lieutenant; il fut lui-même obligé de se retirer, laissant sur le champ de bataille des morts et des prisonniers.

Une autre attaque sur notre droite ne réussit pas mieux. M. de Clérici réussit à franchir la Vara au-dessous de San-Piétro di Vara et replia un instant nos avant-postes, quand il fut bientôt arrêté à Corodano, complètement battu et contraint de repasser la rivière à Moglio, après avoir éprouvé des pertes considérables.

Le général Nadasty, de son côté, leva son camp de Voltaggio et s'avança en bataille sur la Bocchetta, tandis que 10 B. autrichiens, renvoyés du camp de M. de Leutrum sur les derrières, se portaient en avant de Savone. Mais il trouva M. de Chauvelin sur ses gardes; celui-ci fait partout face au danger, renforce son poste de Voltri, directement menacé, y jette toutes ses compagnies franches, y arrête par sa fière contenance la marche de la colonne venue de Savone. Du côté des montagnes, ses dispositions habiles et opportunes

déjouent tous les projets de l'ennemi. Ses troupes, solidement établies à Boursonetta et sur les hauteurs de Carpanadigo, ne purent être entamées, et M. de Nadasty fut réduit à se replier sur Voltaggio, ramenant à lui les débris de son avant-garde.

Cette affaire du 12 juin, qui coûtait au général Braun près d'un millier d'hommes, le força de renoncer à tous les efforts qu'il pourrait tenter encore pour gagner sur nous du terrain. Il se résigna donc à reprendre les négociations de la suspension d'armes, et les pourparlers recommencèrent dès le lendemain, 13 juin. Le 14 au soir, bien que les Autrichiens eussent apporté dans la discussion de l'armistice des difficultés et des tracasseries sans nombre, l'accord eut lieu et les signatures furent échangées à San-Piétro di Vara.

Le 15 juin à midi, la suspension d'armes est publiée dans les deux camps. Il restait à régler les limites des deux armées; cette question, traitée par correspondance, absorba encore deux jours; le duc de Richelieu eût voulu, comme cela s'était fait en Flandre, que les avant-postes fussent séparés les uns des autres par un territoire neutre de dix lieues; mais M. de Braun n'ayant pas adopté cet avis, on convint que les limites seraient tracées par le lit de la Vara, depuis sa source jusqu'à son embouchure, les choses devant rester jusqu'à nouvel ordre dans le *statu quo* du côté de Bocchetta et de Voltri, où avec les Autrichiens se trouvaient des troupes du roi de Sardaigne.

Dès le lendemain de cette convention, le 18 juin, le duc de Richelieu, ne laissant sur la Vara qu'une ligne de postes avancés, moins pour être à même d'en défendre le passage que pour former un simple cordon de surveillance, replia ses troupes dans leurs cantonnements autour de Gênes; il laissa toutefois 3 B. à Sestri du Levant, 3 à Lavagna et 4 à Chiavari. Les Espagnols, qui n'étaient pas compris dans la suspension d'armes, furent ramenés pour la plupart à Gênes, afin de ne donner aux Autrichiens aucun prétexte de violer la frontière; quelques-uns seulement furent laissés à Rapallo.

Les hostilités ne tardèrent pås non plus à prendre fin à l'ouest de Gênes entre nos troupes et celles du roi de Sardaigne, qui occupaient Savone et Sassello. Le 26 juin à midi, l'armistice fut conclu et publié des deux côtés et la limite des armées tracée par la rivière

de Varagio, le mont Fajab, le Denté, Montecalvo, Rottofredo et la Bocchetta (1).

Déjà la guerre avait cessé dans le comté de Nice. Le maréchal de Belle-Isle, au moment où il se disposait à se porter avec sa gauche à l'attaque des positions occupées par les Piémontais au col de Rans, avait reçu, le 10 juin, de M. d'Argenson, en même temps que M. de Richelieu, l'avis de l'accession de l'Autriche et de la Sardaigne aux préliminaires de paix; mais il n'avait pas eu, comme celui-ci, besoin de prendre l'initiative de l'armistice à conclure. M. de Leutrum, prévenu, le priait de renoncer à son attaque et lui avait offert d'entrer tout de suite en négociations. Avec cet adversaire loyal, l'accord s'était vite fait, et le 12 juin la suspension d'armes restait conclue dans le comté de Nice.

Les limites des armées en présence de ce côté sont réglées le 20 : il fut convenu que les Piémontais garderaient la rive gauche de la Roya et continueraient d'occuper avec leurs postes le col de Rans, tandis que les Français conserveraient la possession de la rive droite de la Roya, Sospello, le Moulinet, Lucerani, la Boulène et le Belvédère.

M. de Mirepoix, commandant notre armée du Dauphiné, signa la suspension d'armes le 22 juin : la crête des Alpes marqua de ce côté la ligne de séparation des belligérants, comme elle devenait aussi la frontière définitive du Piémont. Le roi de Sardaigne (2), pendant toute la durée de la guerre, n'avait pas été sans inquiétude sur les intentions de la France à l'égard des quatre vallées cédées par Louis XIV en 1713, vallées dont la possession

(1) Plus tard, dans une réunion du grand conseil le 17 octobre, la république, voulant reconnaître les services signalés des officiers généraux des deux couronnes, décréta que le duc de Richelieu et le duc de Fronsac son fils, le duc d'Aiguillon, le duc d'Agénois et don Ahumada, seraient inscrits au livre d'or de la noblesse, avec permission de joindre à leurs armes celles de la république, comme il avait été décidé à l'égard du duc de Boufflers. Le duc de Richelieu parti pour Versailles le 9 novembre, le grand conseil décida qu'il lui serait érigé une statue en marbre, comme souvenir de la reconnaissance publique.

(2) Les Vaudois, payés par le duc de Savoie, continuèrent de faire la guerre jusqu'au traité d'Utrecht, qui couronna sa politique. Victor-Amédée avait toujours rêvé de placer une sentinelle sur le mont Genèvre, et quand la France lui laissa en échange de la vallée de Barcelonnette toutes nos possessions du versant occidental des Alpes, il put s'écrier avec raison : *Adesso, sono re.*

était d'une telle importance pour nous qu'il y eut un certain étonnement lorsqu'on sut que notre gouvernement ne les avait pas revendiquées dans les conférences d'Aix-la-Chapelle. M. de Marcieu (1) crut devoir adresser un mémoire à Versailles pour appeler l'attention du cabinet sur le silence gardé à cet égard par les préliminaires et sur l'opportunité qu'il y aurait tout au moins, si ce silence était volontaire, à signaler l'abandon de ses prétentions dans le traité de paix, comme preuve de notre désintéressement absolu.

Le 28 juin, l'Espagne et la république de Gênes adhérèrent à leur tour aux préliminaires, et l'armistice devint général. Les hostilités cessèrent alors partout en Italie; seuls les Anglais, dans la Méditerranée, les continuèrent encore pendant quelque temps et maintinrent le blocus de nos ports. Comme leur attitude incompréhensible était de nature à nous faire craindre de ne pouvoir faire passer de nouveaux renforts à M. de Richelieu et de le voir écraser par des forces supérieures, s'il prenait fantaisie aux Autrichiens de rompre l'armistice, le maréchal de Belle-Isle se hâta de négocier avec le roi de Sardaigne (avec lequel nous n'avions pas été en guerre déclarée) un passage jusqu'à Gênes par le littoral. L'amiral Byng ne tarda pas à déférer aux sommations d'observer la suspension d'armes, et le bruit du canon s'éteignit sur les côtes d'Italie comme il avait déjà cessé partout dans l'intérieur du pays.

(1) De Marcieu (Pierre-Eme de Guiffrey, comte), aide de camp du maréchal de Tessé, 1702; maréchal de camp, 1er avril 1734; lieutenant-général 20 février, 1743; mort en 1778.

FLANDRE

1740 - 1748.

CHAPITRE IX.

(1740-1744.)

CAMPAGNE DE FLANDRE. — PRISE DE MENIN, D'YPRES ET DE FURNES.

1740. Préliminaires.

Septembre. Deux flottes parties de Toulon et de Brest pour soutenir les colonies espagnoles. — Marie-Thérèse présente son époux, François-Étienne de Lorraine, comme successeur de l'empereur Charles VI. — L'électeur de Bavière se déclare compétiteur. — Traité entre les rois d'Espagne, de Prusse, des princes d'Allemagne et Louis XV, pour l'appuyer contre la politique et les entreprises de l'Angleterre.

1741. *Janvier.* 18. Combat maritime contre les Anglais.

De février à septembre. Le roi met ses places maritimes en état de défense.

1742. *Avril.* Dunkerque fortifié. — *Mai.* Premier débarquement des Anglais à Ostende. — Désignation de différents commandements sur la frontière du nord. — *Juillet.* Établissements, batteries et camps retranchés. — *Août.* Nouveaux débarquements des Anglais. — 21. Rassemblement d'une armée sur la frontière des Pays-Bas, sous les ordres du maréchal de Noailles. — *Septembre.* Départ du maréchal, pour visiter les places frontières. — *Octobre.* M. de Cremilles le rejoint et l'accompagne. — Modifications, changements dans les états-majors. — *Novembre.* Les princes du sang à l'armée. — *Décembre.* Les Anglais cantonnent de Dixmude à Courtray. — Les Hanovriens dans les Pays-Bas. — Les Autrichiens à Luxembourg. — M. de Noailles se rend à Versailles, remplacé par M. de Ceberet. — La guerre, sans être ouvertement déclarée ; les préparatifs augmentent de tous côtés. — Levées extraordinaires.

1743. *Avril.* 27. Le roi d'Angleterre et le duc de Cumberland quittent Londres. — A la suite de la bataille du 27 juin, traité du 13 septembre contre la France. — Le Luxembourg et les Pays-Bas deviennent le théâtre de la guerre.

1744. Une armée sous les ordres du maréchal de Noailles avec MM. de Ceberet, de Lutteaux, d'Harcourt, de Clermont, de Pons, du Chayla ; l'autre sous le maréchal de Saxe, avec MM. d'Estrées, d'Armentières contre celles des alliés.

Avril. 25 au 30. L'armée des alliés s'assemble dans les environs de Bruxelles. — 27. Les troupes sous les ordres de M. de Noailles, qui doivent former nos armées, cantonnent sous les places de la frontière.

Mai. 10. M. d'Harcourt concentre sous Sedan 23 E. — M. de Choiseul chargé de la Thiérache et de la frontière de Champagne. — 14. L'armée de Noailles se rassemble dans la plaine de Cysoing. Le roi s'y rend. — Corps d'infanterie et de dragons détachés à Dunkerque avec M. d'Aunay. — L'armée commandée par le maréchal de Saxe se rend également dans la plaine de Cysoing. — 15. Le roi passe la revue de l'armée. — 16. Les troupes venues de la Flandre maritime et de l'Artois à Armentières, sous MM. de Ceberet et de Lutteaux. — M. d'Harcourt arrive à Maubeuge. — 17. L'armée de Noailles cantonne dans les environs de Lille. — Les troupes de MM. de Ceberet et de Lutteaux campent à Commines. — L'armée du maréchal de Saxe à Dottignies sur le ruisseau de Groote-Spierre. — M. d'Estrées, détaché à Courtray, occupe ce poste et Haerlebeke. — 18. Investissement de Menin. — L'armée de Noailles, sur les hauteurs de Menin, à la droite de la Lys, près Roncq. — M. de Berchiny protège la communication de Lille à Douai, s'établit au Pont-à-Marcq. — M. de Ceberet, avec une partie des troupes venues de Flandre et de l'Artois, sur les hauteurs de Menin; M. de Lutteaux sur celles de Courtray à la gauche de la Lys. L'armée aux ordres de M. de Saxe, la droite à Courtray, la gauche à Haerlebeke. — 19. M. de Lutteaux joint l'armée de M. de Saxe. — 21. Les troupes restées en arrière arrivent devant Menin. — 23. L'armée française prend une position définitive devant Menin. Le roi se rend à son quartier de Werwick. — Les Anglais et les Hanovriens près Alost. Un corps de troupes les remplace au camp de Bruxelles. — 28 au 29. Tranchée ouverte devant Menin. — M. de Talleyrand occupe Deynse. — 31. M. de Lutteaux, détaché, s'empare d'un convoi.

Juin. 4. Menin capitule. — M. de Lutteaux rentre au camp. — 6. Investissement d'Ypres. — M. de Clermont détaché pour cette opération. — Le maréchal avec une partie de ses troupes concourt à l'investissement d'Ypres du côté du moulin de Brielen. — Il retourne au camp de Courtray. — Le reste de l'armée devant Ypres. — 9 et 10. Le quartier du roi à Vlamertynghe. — L'armée des alliés se forme successivement à la rive droite de l'Escaut, campe entre Bottelaere et Audenarde sous les ordres du duc d'Arenberg. — 15. Ouverture de la tranchée devant Ypres. — 18. 42 E. de notre armée rejoignent M. de Saxe à Courtray. — 26. Ypres capitule. M. de Boufflers détaché fait le siège du fort de Knocke. — 27. Le roi se rend à Dunkerque. — 28. Investissement du fort de Knocke; ouverture de la tranchée la nuit suivante. — 29. Le fort de Knocke capitule. M. de Clermont, chargé du siège de Furnes, masque cette place. — MM. de Ségur et d'Avaray détachés pour l'investissement de Furnes. — 30. Investissement de Furnes. 8 B. tirés de Dunkerque pour le siège. — M. de Clermont arrive devant Furnes et établit son quartier à Bogaert.

Juillet. 1er et 2. Toutes les troupes destinées au siège arrivent devant Furnes; le camp devant Ypres entièrement levé. — Les troupes séparées en différents corps; les gardes à Dunkerque; le prince de Pons à Dixmude pour couvrir le siège de Furnes. — La maison du roi à Loo. — M. d'Harcourt à Valenciennes. — M. de Clermont renforcé par une partie des troupes du siège d'Ypres. — M. le prince de Pons, chargé de couvrir le siège de Furnes, à Dixmude avec une partie des troupes du siège d'Ypres. — 6,000 Hollandais et 4,000 Anglais débarquent à Ostende et marchent pour joindre l'armée. — 5. Changement dans l'emplacement des troupes

de M. de Clermont entre Wulpen et Bogaert. — 7. Tranchée ouverte devant Furnes. — 10. M. d'Harcourt part de Valenciennes pour les Évêchés. — Capitulation de Furnes. — 16. 26 B. et 33 E. détachés de l'armée de Noailles se rendent dans les Évêchés et ensuite en Alsace. — 17. 15 B. et 18 E. des troupes du siège de Furnes partent pour joindre M. de Saxe à Courtray. — Séparation des troupes du siège de Furnes. — M. de Clermont suit le roi en Alsace. — 18. M. d'Harcourt arrive à Sedan. — M. de Saxe, renforcé par des troupes du siège de Furnes, passe la Lys et campe à la rive gauche. — 19. Le roi quitte Dunkerque, se rend à Metz et ensuite en Alsace. — M. de Saxe reste seul commandant en Flandre. — M. de Berchiny part de Pont-à-Marcq en Alsace. — M. d'Armentières remplace M. de Berchiny au Pont-à-Marcq. — 24. M. d'Harcourt arrive à Metz. — 28. M. d'Estrées, détaché par M. de Saxe avec 16 E. et 1 régiment de hussards pour Maubeuge, campe au Pont-à-Marcq. — 29. A Cysoing. — Une partie de la garnison de Tournay joint l'armée alliée. — 30. M. d'Estrées arrive à Saint-Amand. — 31. Au Quesnoy. — L'armée alliée passe l'Escaut. — Corps avancé à Ingoyghem.

Août. 1er. M. d'Estrées à Maubeuge sur la rive droite de la Sambre. — L'armée des alliés jointe par les Hollandais. — Elle remonte l'Escaut par la rive gauche, campe à Espierres. — 5. M. d'Armentières rejoint l'armée. — 6. L'armée ennemie passe le ruisseau de Spierre et campe dans la plaine de Saint-Léger. — 7. Le maréchal se porte avec une partie de l'armée vers l'ennemi, rentre le même jour au camp sans avoir pu l'attaquer. — 8. M. du Chayla, détaché avec 23 E., campe sous Lille. — 9. Les alliés passent la Marcq, campent à la rive gauche près Sainghin. — 10. M. d'Estrées revient à Bavay. — 11. A Valenciennes. — Corps de 6,000 Hollandais détaché au-devant d'un convoi venant d'Ostende. — 13. M. d'Armentières à Armentières avec 4 B. — 15. M. de Ceberet commande à Lille. — La garnison est renforcée. — M. d'Estrées au Pont-à-Raches sous Douai. — Un corps de 15,000 Hollandais dans les environs d'Ostende pour escorter un convoi d'artillerie. — 18. MM. d'Apcher et de Chevreuse, détachés vers Audenarde au-devant d'un convoi d'artillerie ennemi venu d'Ostende, rentrent au camp le lendemain. — M. d'Estrées change la position de son camp, va à Orignies sous Douai. — 26. M. d'Armentières quitte Armentières et se rend à la Bassée. — 27. A Douai, où il joint M. d'Estrées. — M. d'Avaray commande dans la place. — 28. M. du Chayla à Henin-Liétard.

Septembre. 3. Le prince de Pons détaché de l'armée vers le canal de Gand, se rend près d'Audenarde. — M. du Chayla revient sous Lille. — 4. Le prince de Pons à Saint-Denis, occupe Deynse avec un fort détachement. — 5. Passe la Lys, campe à Mariakerke. — 6. Passe le canal près l'embouchure de la Nievele, campe à Lowendeghem. — 8. A Bellem. — Un corps de troupes ennemies passe l'Escaut à Tournay. — 10. Le prince de Pons repasse le canal, se retire à Nievele, près Deynse, où il est joint par 16 E. du camp de Courtray. — 4 brigades de cavalerie détachées de l'armée pour joindre le prince de Pons. — Le corps ennemi qui avait passé l'Escaut campe au Mont-de-Trinité. — 11. Il marche vers Gand. — 12. Se réunit aux troupes près Gand, et campe dans la plaine d'Everghem derrière le canal de Bruges, aux ordres de M. de Chanclos, en différents camps séparés. — 13. Le prince de Pons joint par 2 brigades d'infanterie de l'armée, aux ordres de M. de Souvré. — 28. M. de Lutteaux, détaché

du camp de Courtray à la poursuite de l'ennemi, se porte sur Espierres, ensuite à Cysoing ; rentre à l'armée. — M. du Chayla dépasse Lille pour attaquer l'ennemi dans sa retraite. — Rentre à son camp sous Lille. — MM. d'Estrées et d'Armentières attaquent l'ennemi dans sa retraite. — 28 au 29. L'armée alliée se retire et, le 29, campe à Chin, près Tournay. — 29. M. d'Estrées rentre au camp sous Douai. — M. de Chanclos remonte la rive droite de l'Escaut, se rapproche d'Audenarde.

Octobre. 1er. L'armée des alliés descend l'Escaut, passe le ruisseau de Spierre à Alveghem et Helchin. — 4. Le prince de Pons rentre à l'armée avec son corps. — M. d'Apcher à Wachen sur la Mandel. — M. du Chayla quitte son camp sous Lille et rejoint l'armée. — L'armée alliée à Audenarde. — 7. A Nazareth. — 9. M. du Chayla détaché sous Ypres avec toute la cavalerie. — 13. L'armée alliée sous Gand. — 18. M. d'Estrées prend des cantonnements dans les environs de Maubeuge, d'Avesnes et de Landrecies. — 19. L'armée ennemie se divise. — 20. Séparation entière de l'armée des alliés. — Le duc d'Arenberg part pour Bruxelles. — 21. L'armée française commence son mouvement. — 23 et 24. Entière séparation de l'armée dans des cantonnements. — M. de Saxe à Lille. — 24. M. d'Apcher quitte Wachen, fait l'arrière-garde et se rend à Menin.

Novembre. 1er. L'armée de M. le maréchal de Saxe et les corps détachés de MM. d'Estrées et du Chayla se mettent en marche pour leurs quartiers d'hiver.

Il n'y eut pas de grandes opérations de guerre en Flandre pendant les années 1740, 1741, 1742 et 1743. Alors se dévoile l'état de nos frontières de Flandre; nos ennemis mettent sur pied une nombreuse armée dans les Pays-Bas autrichiens, qui deviennent le théâtre des grandes opérations, en liant la campagne de 1743 à celles des armées d'Allemagne.

Par l'origine même de la guerre, Marie-Thérèse présentait à la diète, chargée de nommer un successeur à l'empereur Charles VI, son époux François de Lorraine, grand-duc de Toscane. Charles-Albert, électeur de Bavière, invoquant ses anciens droits consacrés dans le seizième siècle par l'empereur Ferdinand, se déclarait son compétiteur. Les divers États de la chrétienté se partageant entre les deux princes, le roi de France se prononce en faveur de l'électeur de Bavière, se fondant sur ce que l'intérêt de l'Europe s'opposait à voir recommencer une seconde maison d'Autriche. Les rois d'Espagne, de Prusse et la moitié des princes de l'Allemagne suivent l'exemple de Louis XV, qui, à la réquisition de l'électeur de Bavière, consentait à faire passer des troupes en Allemagne.

A ce moment Louis XV crut utile de se prémunir contre les entreprises de l'Angleterre, qui dirigeait des troupes sur la Flandre.

Nos escadres prirent la mer, et en janvier 1741 eut lieu un engagement dans lequel quatre de nos vaisseaux (1), attaqués par les Anglais, les combattent et les mettent en fuite, démâtés et en désordre. Donc, en septembre 1741, le roi résolut de mettre ses places maritimes en état de défense, et particulièrement celle de Dunkerque, comme la plus exposée aux flottes anglaises. M. de Givry, autorisé à tirer de l'Artois les secours dont il aurait besoin pour mettre les côtes maritimes en sûreté, se rend à Dunkerque dans le courant de septembre, donne ses premiers soins aux fortifications de cette place; il construit une batterie sur le Risban, et trois autres du côté de l'ancien fort Blanc. On lui fait passer toute l'artillerie nécessaire. Il met le port en sûreté et la place à couvert d'un bombardement. Puis, la saison étant trop avancée pour continuer les ouvrages, il approvisionne cette place de manière à pouvoir y travailler au printemps, rétablir les écluses et nettoyer le port.

En avril 1742, on achève la construction des redoutes, et comme en mai les Anglais avaient débarqué à Ostende, M. de la Billarderie (2) fut nommé commandant des troupes qui se rendaient à Landrecies, Avesnes, Guise, Cambrai et Péronne, et M. de Mainville, sous les ordres de M. de Givry, fut placé dans le pays entre Sambre et Meuse.

Les Anglais ayant opéré un second débarquement à Ostende, les régiments suisses de Bettens, La Cour-au-Chantre et Diesbach, sont envoyés à Dunkerque pour renforcer les troupes campées sous cette place. L'on recommande à M. de Givry de favoriser le commerce de Dunkerque avec l'Angleterre, afin de découvrir par la correspondance des négociants quels étaient les projets des Anglais et les suites de leurs tentatives auprès des États-Généraux pour les indisposer contre la France à l'occasion des travaux de Dunkerque; on lui ordonne d'établir de nouvelles batteries, des chemins de commu-

(1) L'*Ardent*, commandé par le chevalier d'Espinay, chef d'escadre; le *Mercure*, par M. Lestendure; le *Diamant*, par le chevalier de Piosin, et la *Parfaite*, par le chevalier d'Estourmel. Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

(2) De Flahault de la Billarderie de Saint-Remi (Charles-César, marquis), entre cornette dans Royal-Pologne, 10 mars 1684; colonel 1[er] février 1699, brigadier 29 janvier 1709, maréchal de camp 1[er] février 1719; lieutenant général, 20 février 1734, à l'armée de Flandre, concourt à la défense de cette frontière. Mort à Weissembourg, le 23 mai 1742.

nication et un camp retranché. Cependant, les Anglais continuant de débarquer des troupes à Ostende et se disposant à passer en Flandre au nombre de 15,000 hommes, le roi rassemble une armée sur la frontière des Pays-Bas, dont il confie le commandement à M. le maréchal de Noailles; il nomme M. Bignon intendant de cette armée, et M. de Breteuil adresse une circulaire aux intendants de Flandre, Hainaut, Artois et Picardie, leur donnant avis d'entrer en correspondance avec M. Bignon sur les approvisionnements et autres fournitures à tirer de leurs départements pour le bien du service.

M. de Noailles, ayant reçu, le 4, ses pouvoirs et les lettres de service des officiers généraux qui devaient être sous ses ordres, se rend aussitôt à Amiens et de là à Boulogne-sur-Mer, et visite toute la côte de Boulogne jusqu'à Calais. Ambleteuse attira son attention, Calais lui parut trop respectable pour que les Anglais osassent y rien entreprendre; Boulogne et le Boulonnais, quoique le pays fût sans défense, lui semblèrent faciles à couvrir en fortifiant Ardres. Il gagne ensuite Dunkerque, où il examine les nouveaux ouvrages, et en envoie les détails au roi en l'informant d'un septième débarquement de troupes anglaises à Ostende. M. le maréchal, qui prévoyait le retour de M. de Bussy (1), se ménage des correspondances en Angleterre pour l'instruire des projets arrêtés. Il envoie M. de Gramont s'établir à Douai, visite les postes de la Colme (2), des villes de Bergues et Aire, et, ayant appris que 16,000 Hanovriens, 6,000 Hessois et environ 15,000 Autrichiens se mettaient en marche, prend des dispositions avec M. Bignon pour la défense de la frontière, surtout vis-à-vis de Maubeuge, où l'on pouvait craindre une entreprise de la part de l'ennemi; il

(1) M. de Bussy, ministre à Londres, envoyé à Hanovre en juin 1741. Il garantit le traité de la neutralité du Hanovre entre le roi d'Angleterre et la France, le 28 octobre 1741 ; mais il oublia dans les stipulations d'y fixer un terme pour sa durée. La défection d'un si puissant allié paraissait le signal de la désertion générale. Accompagne le maréchal de Noailles en Espagne, d'où il revient le 11 juin 1746. Chargé des négociations entre la France et l'Angleterre jusqu'à la démission de Pitt, le 5 octobre 1761.

(2) Colme, canal de navigation. Il commence dans l'Aa, près de Watten, et se portant au N. E. il se termine à Furnes en Belgique, après avoir touché à Bergues et envoyé un embranchement à Hondschoote. Il a été ouvert, sous la domination espagnole, de 1634 à 1662.

détache M. de Creil, qui commande dans cette place et la défendra en cas d'attaque. Il venait de recevoir de Versailles des lettres de service pour cet officier, en même temps que pour MM. Maubourg, du Roure, de la Ferronnays et de Stavacourt.

M. de Cremilles, recevant la patente de maréchal général des logis de l'armée de Flandres, se rend aussitôt auprès de M. le maréchal de Noailles pour l'accompagner dans ses tournées et prendre connaissance des places de la frontière. M. de Puységur est choisi comme aide-maréchal général des logis de cette armée.

Les dispositions des Anglais dans le Furnembach et les munitions transportées de Gand à Bruges déterminèrent le maréchal à porter spécialement son attention du côté de la Flandre maritime. Le roi fut d'avis qu'il y dirigeât une partie de ses troupes, en les cantonnant de manière qu'elles pussent joindre dans l'espace d'un jour ou deux les 18 B. alors sous Dunkerque. Il approuva les redoutes jointes aux forts de campagne, qui avaient été jugées nécessaires le long du canal de Bergues à Dunkerque et le long de la colline de Bergues à Saint-Omer pour assurer la communication entre les places et ôter à l'ennemi les moyens de tourner et prendre à revers le camp de Dunkerque; enfin il le laissa le maître d'ordonner et de faire exécuter à Licques, Watten et Bourbourg les travaux indispensables.

L'ennemi avait sur nous l'avantage de pouvoir se porter en ligne droite de la mer à la Meuse, quand nous ne pouvions y communiquer que par un long circuit, l'armée du roi étant dans l'impossibilité d'agir selon les circonstances. Le maréchal alors abandonne les places entre Sambre et Meuse à leurs propres forces, en les approvisionnant de tout ce qui pourrait être nécessaire à les mettre en état de bonne défense; dirige sur Maubeuge, exposée par sa proximité avec Mons, de l'artillerie et beaucoup de munitions de guerre; il agit de même à l'égard de Philippeville et Charlemont. S. M. recommande au maréchal que dans le cas où les Anglais, avant la déclaration de guerre, pousseraient des troupes sur les enclaves, possessions de la reine de Hongrie, entre Beaumont et Chimay, il eût à les laisser tranquilles, n'étant point en droit de s'en plaindre, mais de leur répondre au premier acte d'hostilité commise. Le maréchal désigne quelques changements dans les gar-

nisons. Cependant les places de Flandre sont mises en sûreté et palissadées. M. d'Asfeld envoie 2 brigades d'ingénieurs travailler aux ouvrages ordonnés par M. le maréchal de Noailles.

Sur les nouvelles que les Anglais se disposaient à passer en Flandre et que les Hanovriens traversaient la Meuse à Venloo, les troupes sont mises en mouvement pour protéger le côté de la mer sans perdre de vue celui de la Sambre; on s'occupe des inondations des places, de celles qui se font par la retenue des eaux des rivières, en remettant celles qui s'exécutent promptement à l'aide des eaux de la mer. M. de Breteuil adresse les fonds nécessaires à la fourniture des palissades et fascines, tant pour mettre en état les chemins couverts des places de 1re ligne que pour la construction des forts sur la Colme et la rivière d'Aa. Le maréchal donne alors à M. de Cherizey le commandement des troupes depuis l'Escaut jusqu'à la Meuse; il visite, accompagné des princes, les postes de Watten et les retranchements de Dunkerque; il se rend à Bourbourg et charge M. le prince de Dombes et M. le comte d'Eu de reconnaître les environs de Bergues, et M. le duc de Penthièvre de visiter la côte de Gravelines à Boulogne. Les princes du sang avaient, en effet, demandé au roi la permission de servir en Flandre, et des lettres de service de lieutenants généraux avaient été envoyées à M. le prince de Dombes, aux comtes de Clermont et d'Eu (1), le duc de Chartres devant servir en qualité de volontaire. Il ordonne les inondations de Condé; et fait palissader les chemins couverts de cette place; il ne décide cependant qu'une partie des inondations de Valenciennes et de Condé, afin de ménager le pays.

Les Anglais se cantonnèrent depuis Dixmude jusqu'à Courtray. Les Hanovriens s'avancèrent dans le pays de Liège, et les Autrichiens sur Luxembourg. La marche des Autrichiens détermine à faire avancer des troupes à Mézières et à Sedan. M. de Laval, chargé de mettre en état de défense la frontière des Évêchés, prend des mesures quant à l'approvisionnement des places et l'on écrit à M. d'Asfeld de planter les palissades à Longwy comme la place la plus exposée. La saison étant alors trop avancée pour qu'on craignît quelque entreprise de la part de l'ennemi, il est permis aux princes du sang de se rendre à Versailles, et M. le maré-

(1) Voir le premier volume des *Guerres sous Louis XV*, page 15.

chal de Noailles autorise M. de Ceberet à commander en Flandre pendant son absence.

Ainsi se passa l'année 1742, sans grands événements de ce côté. En 1743, M. de Ceberet, toujours en l'absence de M. de Noailles, eut à s'occuper de la sûreté de la frontière depuis la mer jusqu'à la Meuse. MM. de Creil et de Laval observaient Longwy et Thionville; M. d'Asfeld construisait des ponts à Longwy, et l'on mit en état de défense les places de la frontière de Hainaut. Cependant les Anglais avaient déterminé les États-Généraux à se joindre à eux; leurs projets de marcher sur la Meuse et le haut Rhin étant connus, on se détermina à passer en Allemagne, où eurent lieu les événements principaux. En Flandre, le rôle de M. Ceberet se réduisit à informer le roi (ainsi que les officiers généraux et autres sous ses ordres) des débarquements de troupes anglaises, de leur destination, de la marche des alliés, de tout ce qui se passait dans les Pays-Bas et le Hainaut, du remplacement des troupes autrichiennes par les Hollandais à Mons, Ath et Charleroi, et de toutes les dispositions de la cour de Londres, d'où S. M. Britannique même part, le 27 d'avril, avec le duc de Cumberland pour passer la mer et exciter les Hollandais à concourir à ses vues, ce qui eut lieu.

C'est alors que le roi d'Angleterre vint se mettre à la tête des troupes alliées sur le Mayn, attaqua, le 27 juin, l'armée du roi commandée par M. de Noailles, et passa à Worms, où il conclut et signa le traité du 13 septembre, dernier effort de sa jalousie contre la France.

Les Hollandais, vivement sollicités, se déterminent à augmenter le nombre des alliés par un secours de 20,000 hommes, dont 6,000 avaient déjà remplacé les Hessois à Mons, Ath et Charleroi. Les 14,000 autres prennent la route de la Meuse et du Rhin pour rejoindre l'armée des alliés, qui s'avance jusque sur la frontière d'Alsace, tandis que les hostilités continuaient à l'abbaye de Saint-Hubert et que Mentzel venait pousser de nouvelles incursions du côté de la Meuse (1). Cependant les troupes des alliés, ayant échoué dans leurs projets d'envahir l'Alsace et d'y favoriser le passage du prince Charles, reviennent prendre des quartiers d'hiver dans le Luxembourg et les Pays-Bas autrichiens. On n'avait point cessé

(1) Voir le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV*, campagne d'Alsace.

d'y accumuler des approvisionnements; ces préparatifs se continuèrent avec plus d'activité que jamais sur cette frontière, aux environs de laquelle avait été distribuée la plus grande partie de l'armée de M. le maréchal de Noailles; aussi elle devint enfin le théâtre de la guerre.

Le parti des alliés, à la fin de la campagne précédente, de ramener leur armée des bords du Rhin et du Mayn dans les Pays-Bas et le Luxembourg ne laissait plus aucun doute sur leur projet de porter la guerre en Flandre, tandis que l'armée autrichienne, commandée par le prince Charles de Lorraine, agirait sur le Rhin contre celle du maréchal de Coigny en Alsace. Il ne s'était passé aucun acte d'hostilité en Flandre pendant la campagne, tous les ordres prescrivant de les éviter avec soin. Il semblait que les mêmes troupes qui, la campagne précédente, avaient combattu comme ennemies les unes contre les autres en Allemagne fussent neutres en Flandre. On profita de part et d'autre de ce temps de tranquillité pour se mettre en état d'agir hostilement dans cette partie, comme l'année précédente sur le Mayn. La conduite des Anglais sur mer à l'égard de la France rendait inévitable une rupture ouverte et une guerre particulière entre ces deux puissances.

En effet, les outrages répétés et les pirateries des vaisseaux de guerre anglais, l'infidélité du roi d'Angleterre dans l'exécution de la convention de Hanovre (octobre 1741), obligent le roi de France à signer, le 15 mars 1744, l'ordonnance portant déclaration de guerre. Dans la prévision de cette éventualité, on s'était préparé par tous les moyens à soutenir avec avantage une guerre pour laquelle les Anglais et les autres alliés de la reine de Hongrie étaient décidés à faire les plus grands efforts. Déjà le prince Édouard, fils du roi Jacques III, arrivé en France dans le mois de février, avait préparé l'embarquement à Dunkerque d'un corps de troupes, aux ordres de M. le comte de Saxe, destiné à opérer en Angleterre. Les Anglais en avaient pris de l'inquiétude et avaient réclamé l'exécution des engagements pris par les États-Généraux pour la défense de leur pays. 6,000 hommes des troupes de Hollande marchent donc à Ostende et passent en Angleterre (1).

Mais les malheurs arrivés le 22 février aux flottes de France et

(1) Cette expédition est relatée dans les guerres hors du continent. Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

d'Espagne, battues par l'amiral Mathews près de Toulon, et des circonstances particulières n'ayant pas permis de mettre à exécution l'entreprise du prince Édouard, la diversion qu'on en espérait n'eut point lieu; aussi fallut-il s'occuper davantage de la guerre sur terre et s'y préparer sérieusement. Trois armées furent mises sur pied : l'une sous le prince de Conti, en Provence, pour agir avec les Espagnols et entrer dans les États de la maison d'Autriche par l'Italie; la seconde sur le Rhin et en Alsace, avec M. le duc de Coigny; la troisième, avec les forces les plus considérables, en Flandre, pour attaquer les Anglais et les obliger à abandonner l'Allemagne. On croyait aussi que les Hollandais, craignant pour leurs places de la barrière, rentreraient dans la neutralité, dont ils n'étaient pas d'ailleurs sortis officiellement.

Les troupes des alliés dans les Pays-Bas et le Luxembourg (environ 100,000 hommes, Autrichiens, Hanovriens, Anglais et Hollandais) occupaient des quartiers depuis la mer jusqu'à la Meuse. Ces troupes avaient souffert, l'année précédente, au combat de Dettingen et se ressentaient de l'hiver. Il en était de même des nôtres; une partie de celles qui hivernaient sur la frontière de Hollande et des Évêchés et un grand nombre de celles destinées à la composition de l'armée pendant la campagne revenaient fatiguées de la campagne de Bavière. En peu de temps, par la prévoyance de M. d'Argenson, elles furent complètes et elles se trouvèrent bientôt en très bon état.

Les premières hivernèrent sur la frontière depuis Dunkerque jusqu'à la Sarre, sous M. le maréchal de Noailles, qui, malgré sa présence à Versailles, continua d'en avoir le principal commandement. Il y avait là 68 B. et 93 E., nombre insuffisant pour commencer la guerre avec assez de supériorité et forcer l'ennemi à la paix. Ces forces furent donc portées à 100 B. et 151 E. en Flandre, indépendamment d'un nombre de B. de milice et de B. et d'E. de nouvelle levée, destinés à garder les places et à assurer les communications. Ces différentes troupes, destinées à former deux armées, devaient opérer conjointement ou séparément suivant les circonstances. Le commandement de l'une des armées appartint à M. le maréchal de Noailles (1), et M. le comte de Saxe, élevé à la dignité de

(1) Armée du maréchal de Noailles; M. de Chabannes, major-général.

Infanterie, 68 B. (gardes françaises, 6; gardes suisses, 2; Navarre, 4; Piémont,

maréchal de France, depuis le 26 mars 1744, fut destiné à l'autre armée (1). M. de Séchelles, intendant de Flandre, est attaché comme intendant à l'armée de Noailles, et M. de Ségent, commissaire ordonnateur, à celle du maréchal de Saxe.

Ces deux armées étant destinées à agir dans le même pays, et les circonstances pouvant exiger qu'elles fussent quelquefois réunies et peut-être réciproquement affaiblies ou augmentées suivant les différentes opérations, M. le comte de Saxe reçut une instruction sur la conduite à tenir vis-à-vis du maréchal de Noailles. Elle lui permettait de concourir à l'exécution de ses projets, et autori sait M. de Noailles à augmenter ou diminuer le nombre des troupes de M. de Saxe, suivant qu'il le jugerait nécessaire et d'après les circonstances.

Pendant ces premières dispositions sur la Flandre, on prenait des mesures à l'égard de la frontière du pays messin, des Évêchés et de la Lorraine, qui par la marche des troupes destinées à former l'armée se trouvait ouverte aux partis de la garnison de Luxembourg. M. le maréchal de Belle-Isle, qui, depuis son retour

4; Bourbonnais, 3; Rohan, 3; Monaco, 3; le Roi, 4; Royal, 3; Gondrin, 2; Noailles, 3; Orléans, 2; la Couronne, 3; Artois, 1; la Fère, 1; Beauvoisis, 1; Royal-la-Marine, 1; Bettens, 2; Royal-Comtois, 1; Biron, 1; Penthièvre, 2; Hénault, 1; Angoumois, 1; la Marche, 1; Nivernois, 1; Diesbach, 2; Bulkeley, 1; Clare, 1; Montboisier, 1; Chartres, 2; Rooth, 1; Berwick, 1; Royal-Corse, 1; Bréande et Valenceau-artillerie, 2); plus les arquebusiers de Grassin, les guides de Bruick et les chasseurs de Fischer.

Cavalerie, 93 E. (maison du roi, 13; Royal, 4; Cuirassiers, 4; Royal-Cravates, 4; Carabiniers, 10; Berry, 4; Orléans, 3; Clermont-Prince, 3; Penthièvre, 3; Egmont, 4; la Vieuville, 4; Vogué, 3; Prince-Camille, 3; Lévis, 3; Noailles, 3; *Dragons*. Mestre-de-camp général, 5; Royal, 5; Dauphin, 5; Egmont, 5; Hussards-Berchiny, 4).

(1) Armée du maréchal de Saxe; M. de Brezé, maréchal général des logis, M. d'Hérouville, major-général et MM. de Lutteaux, du Chayla, de Granges, lieutenants généraux.

Infanterie, 32 B. (Normandie, 4; Auvergne, 2; Dauphin, 2; Touraine, 3; Eu, 2; Royal-Vaisseaux, 3; Seedorf, 2; Wittmer, 2; Aubeterre, 1; Tresnel, 1; Languedoc, 1; Bresse, 1; Soissonnais, 1; Aunis, 1; Vexin, 1; Baufremont, 1; Courten, 2; La Cour-au-Chantre, 2).

Cavalerie, 58 E. (Colonel-général, 4; le Roi, 4; Royal-Étranger, 4; Royal-Roussillon, 4; Brancas, 3; Talleyrand, 3; Chabrillan, 3; Clermont-Tonnerre, 3; Gramont, 3; de Fiennes, 3; Pons, 3; Asfeld, 3; Dragons-Baufremont, 5; la Suze, 5; Hussards de Beausobre, 4; Dragons volontaires de Saxe, 4).

d'Allemagne en 1743, n'avait point servi, se rendit dans son gouvernement des Évêchés. M. de Laval devait passer en Lorraine aussitôt l'arrivée de M. de Belle-Isle à Metz. M. de Creil eut ordre de se diriger de Maubeuge sur Thionville, et fut remplacé à Maubeuge par M. de Bulkeley. M. d'Harcourt continua de commander à Sedan et sur la Meuse.

Les alliés, de leur côté, rassemblaient leurs forces et se mettaient en état d'entrer en campagne. A la fin de mars 1744, quelques-unes de leurs troupes légères dans le pays de Luxembourg se portent vers Bruxelles; les Hanovriens, dans celui de Cologne, devaient prochainement se concentrer sous Ypres; des cantonnements étaient préparés depuis Binch et Ath jusqu'à Courtray pour les Hessois et une partie des Hanovriens. Enfin on envoyait Mons un convoi de munitions de guerre et des viandes salées de Hollande. Notre but était de prévenir l'ennemi. L'objet de la France, en assemblant des forces aussi considérables que celles employées en Flandre, ne devait pas être de rester sur la défensive et de faire la guerre sur nos frontières. La plus grande activité devait ôter le temps à l'ennemi d'augmenter ses forces, de prendre sur ses frontières des postes avantageux et de se mettre à portée de soutenir ses places.

Le maréchal arrive à Valenciennes le 20. Les troupes destinées à former les armées durent donc s'assembler, du 20 au 30 avril, en différents camps sous les places de la frontière, la droite à la Meuse, la gauche à la mer, et camper en front de bandière, dans les premiers jours du mois de mai, dans la plaine de Cysoing entre Lille et Tournay. Les environs d'Orchies semblèrent d'abord plus convenables au rassemblement de l'armée, mais après la reconnaissance du pays M. de Noailles se décida pour la plaine de Cysoing.

Dès les premiers jours d'avril (1), les ordres sont envoyés aux officiers généraux de se rendre à leur destination : M. de Noailles

(1) Le 5 avril 1744 est signée, à Francfort, par les soins intelligents de M. de Chavigny, une ligue entre la France, Charles VII, le roi de Prusse, le grand-duc de Hesse, roi de Suède, et l'électeur palatin. Cette ligue avait trois objets : le maintien de Charles VII comme empereur, la délivrance de la Bavière et la garantie de la Silésie à la Prusse. Sa conclusion fut suivie d'une infinité de traités particuliers qui s'y rattachent. Ainsi l'union de Francfort se trouva un contrepoids à l'union de Worms.

arrive le 22 à Douai, lieu désigné pour l'état-major et le quartier général; mais les pluies continuelles avaient tellement harassé les troupes, pendant leur marche, que le maréchal crut devoir leur donner quelques jours de repos. En conséquence, elles cantonnèrent dans les places et dans les villages voisins; en même temps le rassemblement général, fixé au 10 mai, est retardé de quelques jours, afin de donner aux traînards et aux malades le temps de rejoindre et à différents corps celui de recevoir les habillements dont ils manquaient. Ce retard ne portait aucun préjudice à nos projets, puisque l'ennemi n'était pas en état de se concentrer; que les troupes hanovriennes venant du pays de Cologne n'entraient que le 15 avril dans celui de Juliers; les Hessois ne devaient passer le Rhin que le 20, et les Autrichiens, venant du pays de Luxembourg, n'étaient pas encore en marche. Une lettre du 23 de M. de Noailles ordonne donc de mettre au plus tôt le pays entre la Sambre et la Meuse à couvert des courses des garnisons de Namur, Luxembourg, Mons et Charleroi. C'est ce qui l'engage à demander que M. d'Harcourt, à Sedan, se portât dans cette partie avec 20 à 25 E. pour les y tenir réunis ou dispersés suivant les circonstances, et pour veiller avec ces troupes à la sûreté de la Sambre, de la Meuse, de la Champagne et du Soissonnais.

M. le maréchal s'entend en même temps avec M. de Méliand, intendant du Soissonnais, pour armer les paysans de la Thiérache et de la frontière de Champagne, les mettre en état de s'assembler, en cas de besoin, sur différents points en arrière de la première ligne formée des troupes réglées, et sur les passages par lesquels les partis auraient pu pénétrer. Quelques officiers sont mis à la tête de ces paysans dans les différents arrondissements, en étendant les mêmes mesures à l'intendance de Champagne.

M. le maréchal de Belle-Isle, se chargeant du pays entre la Meuse et la Moselle, assure une correspondance prompte et peu dispendieuse entre les provinces frontières, depuis la mer jusqu'au Rhin, et entre les armées de Flandre et d'Alsace; il établit à cet effet des communications au moyen des chevaux d'ordonnance fournis par les différents pays. Ces dispositions approuvées, on expédia aussitôt les ordres de diriger sur Sedan 23 E. (1), tant du pays messin que

(1) Broglie, 4; Beauvilliers, 3; Dauphin-Étranger, 3; Dragons-d'Harcourt, 5; Orléans, 4; David-hussards, 4 : 23 E.

de Picardie et de Normandie. Ces différents régiments devaient y être entièrement rassemblés le 12 mai. M. de Choiseul reste chargé, sous les ordres de MM. de Belle-Isle et d'Harcourt, des détails qui pouvaient regarder la Champagne et la Thiérache (1).

Au milieu de ces dispositions, et pendant que les troupes se préparaient dans leurs cantonnements à se rendre dans la plaine de Cysoing aux premiers jours de mai, époque fixée par M. le maréchal pour la réunion des deux armées, M. de Séchelles s'occupait de la subsistance des troupes. Toutes les rations nécessaires vinrent de Cambrai, de Bouchain et de Lille par terre, de Valenciennes, de Condé et de Douai par les rivières jusqu'à Lille. Les rivières et les canaux amenèrent une partie des convois d'artillerie, de munitions et de fers coulés, tirés de Cambrai et de Douai.

Il n'existe aucune trace du projet formé pour les opérations de cette campagne, mais par les grandes dispositions à l'égard de l'artillerie on doit supposer que le roi était résolu à faire des sièges. La frontière de l'ennemi, hérissée de places depuis la mer jusqu'à la Meuse, ne présentait que trop de sujets capables d'occuper la prodigieuse quantité de bouches à feu préparées dans nos différents arsenaux et de retarder les opérations des armées formidables destinées à agir en Flandre. Malgré les grands préparatifs à Cambrai et à Douai en transports immenses de cette artillerie, rien n'indiquait au public ni à l'ennemi où se porteraient les premières attaques. De Cambrai les convois pouvaient se diriger également vers les places du Hainaut autrichien et de la Sambre, ou vers l'Escaut et la Lys. Les canaux et les rivières menaient de Douai à l'Escaut et à la rivière de Haine par la Scarpe, ou bien à la Lys par la Deule. Le rassemblement de l'armée dans la plaine de Cysoing n'indiquait pas davantage le chemin qu'elle pourrait prendre par la suite. Les six ponts établis sur l'Escaut, près de Condé et sur la Haine, près de cette ville, nous ouvraient celui de la droite de ces deux rivières et nous mettaient de même à portée des places du bas Escaut et de la Lys. Aussi les ennemis, incertains de nos premières démarches, travaillaient ardemment aux réparations de leurs places depuis Namur jusqu'à la mer, et aux inondations

(1) Petit pays dans la Picardie, aujourd'hui compris dans la partie nord du département de l'Aisne, avec Guise comme chef-lieu, et Nouvion, Marle, la Fère, villes principales.

de celles qui en étaient susceptibles, principalement Mons, Tournay, Menin et Ypres. Ils augmentaient la garnison de Mons et d'Audenarde. Les places de la barrière (1) restaient occupées par les troupes hollandaises. Nous ignorions cependant leurs dispositions pour rassembler les troupes des différentes nations formant leur armée, et s'ils camperaient en corps séparés dans les environs de Bruxelles, de Leuze et de Cambron. La position de leurs magasins de fourrages, placés entre Avelghem et Audenarde, semblait indiquer leur projet de se porter en force dans cette partie, et les différents mouvements de leur artillerie, d'Ostende et de Bruxelles, paraissaient se diriger sur Gand. Il arrivait d'Angleterre un grand nombre de recrues, de remonte et d'équipements pour les troupes anglaises. Les Hanovriens ne devaient commencer à passer la Meuse que vers le 20 avril; les Hessois devaient arriver sur le Rhin à la même époque. 8 B. de troupes autrichiennes, annoncés du pays de Luxembourg en Flandre, ne prononçaient pas encore leur marche dans les derniers jours du mois d'avril.

Ces nouvelles, jointes à la mésintelligence qui régnait entre les généraux des différentes nations, ne laissaient aucune crainte que les ennemis fussent en état de prévenir le rassemblement de nos armées. Cependant le maréchal, afin de ne pas perdre ses avantages, se prépare le 26 à placer toutes les troupes sous la tente, le 4 mai, dans la plaine de Cysoing.

Le roi vint alors se mettre à la tête de l'armée (2); parti de Versailles le 3 mai, avec le Dauphin, il arrive à Péronne, passe à Cambrai et à Valenciennes, où il reste six jours qu'il emploie à visiter

(1) Le premier traité de barrière est conclu à la Haye le 29 octobre 1709, entre l'Angleterre et les états généraux des Provinces-Unies, tendant à ce qu'à la première paix les Pays-Bas et les places que les alliés y avaient conquises servissent de barrière aux Provinces-Unies contre la France.

Le 30 janvier 1713, les deux puissances contractantes signèrent à Utrecht un nouveau traité de barrière avec quelques changements au premier. Enfin, le 15 novembre 1715, l'empereur, à qui on avait cédé les Pays-Bas, conclut à Anvers avec les États-Généraux et la Grande-Bretagne un traité définitif de barrière dans l'esprit des précédents, et que l'empereur Joseph II abrogea de son autorité privée pour faire démolir les fortifications des places où les Hollandais avaient le droit de mettre garnison et qu'ils évacuèrent en janvier 1782.

(2) Le roi avait avec lui M. de Meuse, MM. les ducs de Richelieu, de Luxembourg, de Boufflers, d'Ayen, de Soubise et de Picquigny, ses aides de camp.

Bouchain, le Quesnoy et Maubeuge. Le 10, il se rend à Douai, et le 12 à Lille, où l'on chante un *Te Deum* à l'occasion des succès remportés dans le comté de Nice. Son arrivée à Lille marque l'époque du rassemblement de l'armée. Les premières troupes s'établissent dans la plaine de Cysoing le 12 mai (1), les dernières le 14; ce jour même il y avait 68 B. et 119 E. Les troupes dans la Flandre maritime et en Artois se rendent en même temps à Armentières sur la Lys, au nombre de 22 B. et 24 E. sous MM. de Ceberet et de Lutteaux, et sont entièrement rassemblées le 16. Celles réunies dans les différents points devant agir en campagne se montaient à 90 B. et 143 E.; dans les places il y avait 18 B. et 36 E. de campagne, y compris les 8 B. et 18 E. de nouvelle levée, ce qui formait un total de 108 B. et 169 E. pour les armées de Flandre.

Les troupes campées dans la plaine de Cysoing furent séparées en deux parties; l'une, de 47 B. et 70 E., formait l'armée de M. le maréchal de Noailles et campait, la droite en avant du village de Bourghelles, la gauche à la chaussée du pont à Tressin, à la hauteur du village de Chereng; l'autre, sous M. de Saxe (16 B. et 43 E.), campa en potence à la gauche de celle de Noailles, près du village de Chin. Les troupes campées à Armentières ne rejoignirent pas l'armée; elles n'y furent incorporées que quelques jours plus tard.

Le roi se rend, le 14 mai, à Cysoing avec son quartier général. Le lendemain, il passe la revue des deux armées.

Les ennemis, de leur côté, s'assemblaient dans les environs de Bruxelles, de Hal et d'Alost, et paraissaient donner beaucoup d'attention à la partie d'Audenarde et de Gand, dont ils renforcèrent la garnison. Le nombre de leurs troupes dans les Pays-Bas et dans le Luxembourg excédait 66,000 hommes. Les États-Généraux s'étaient engagés à fournir à l'alliance 20,000 soldats, qui occupaient effectivement pendant l'hiver non seulement les places de la barrière, mais aussi des quartiers dans le Brabant et dans le Hainaut autrichien. Cependant ces mêmes États-Généraux, inti-

(1) A cette date parut le règlement du maréchal pour les services de son armée, si bien observé pendant toute la campagne. Chef-d'œuvre de prescriptions traitant tous les détails, la marche des équipages, les fourrages, la discipline dans les camps; citant les ordonnances des 1er juillet 1727, 20 juillet 1741, sur le rang que chacun doit tenir. C'est encore aujourd'hui la base de notre service en campagne.

midés par le parti que la France avait pris de déclarer la guerre à la reine de Hongrie, ce qui nous mettait en droit d'attaquer toutes les places soumises à la domination autrichienne, même celles de la barrière, cherchaient à retarder les malheurs dont ils se voyaient menacés: ils dépêchèrent donc au roi le comte de Wassenaër, précédemment leur ambassadeur en France.

Il eut audience, le 16 mai, à Cysoing. Ce ministre, en rendant au roi ses hommages, l'assura du désir ardent de L. H. P. d'entretenir une heureuse intelligence, et le suppliait de contribuer à l'espérance du calme et de la tranquillité en reconnaissant l'empressement qu'elles mettaient à concourir au rétablissement de la paix. Le roi lui répondit qu'il avait différé la guerre autant que possible et y avait été contraint en quelque sorte. Le même jour, il donna l'ordre de marcher en avant et retourna à Lille attendre le commencement des opérations. Le 17, les deux armées quittèrent le camp de Cysoing; celle aux ordres de M. de Noailles se mit en marche sur quatre colonnes, dont deux commandées par M. le comte de Clermont, les deux autres par MM. de la Mothe et le duc de Biron. Toutes les troupes cantonnèrent dans les environs de Lille. Le 18, elles campèrent sur les hauteurs de Menin à la rive droite de la Lys, près du village de Roncq. Les troupes qui étaient à Armentières, sous MM. de Ceberet et de Lutteaux, marchèrent aussi le 17 et campèrent à Commines. Le 18, celles de M. de Ceberet occupèrent les hauteurs de Menin à la rive gauche de la Lys, ce qui forma l'investissement de cette place. Celles de M. de Lutteaux se portèrent sur les hauteurs de Courtray à la rive gauche de la Lys.

Les armées, en s'éloignant de Lille et de Cysoing, laissaient cette partie exposée aux courses de la garnison de Tournay. M. de Berchiny dut y veiller avec son régiment de hussards, celui de Grassin, de l'infanterie, 1 régiment de cavalerie et 1 de dragons, protégeant la communication de Lille à Douai et empêchant les partis ennemis de passer la Marcq.

L'armée du comte de Saxe prend une autre direction, se porte sur Menin et couvre le siège; elle marche, le 17, sur trois colonnes, campe en deux lignes sur le ruisseau de Spierre, la droite vers Dottignies, la gauche vers le pont de Spierre. En partant de Cysoing, le maréchal de Saxe détache M. d'Estrées, avec des grenadiers, de la cavalerie et les hussards de Beausobre, pour occu-

per Courtray. L'ennemi en avait retiré ses troupes : M. d'Estrées s'y installe et porte M. de Beausobre à Haerlebeke sur le chemin de Gand.

Le 18, le maréchal de Saxe marche de Dottignies à Courtray sur deux colonnes, et campe sur une ligne, la droite à Courtray, la gauche à Haerlebeke, couverte par la brigade des Vaisseaux et les hussards de Beausobre. Le lendemain, les troupes de M. de Lutteaux arrivèrent au camp; elles l'augmentèrent de 12 B. et 9 E., portant son effectif à 28 B. et 52 E. Le maréchal poussa des détachements de hussards entre la Lys et l'Escaut; quelques-uns allèrent même jusqu'à Bruges et à Dixmude; les fourrages arrivèrent en abondance et les magistrats de Gand envoyèrent une députation pour traiter des fournitures.

Pendant ce temps, quelques troupes de l'armée, restées en arrière, arrivèrent au camp devant Menin (1). Le 21, le nombre de B. et d'E. formant l'investissement de cette place était de 62 B. et 84 E., y compris les troupes de M. de Ceberet.

Le roi part de Lille, le 22 à midi pour Werwick; le 23 mai, l'armée autour de Menin prend la position qu'elle occupa pendant le siège. Le roi s'y rend le même jour au quartier royal de Werwick, après avoir reconnu la place, dont il s'approche, en réglant les différents points d'attaque et l'ouverture de la tranchée.

Suivant les nouvelles qu'on en recevait, les Anglais et Hanovriens campaient près d'Alost. Le camp de Bruxelles, qu'ils avaient quitté, restait avec un corps de troupes hollandaises, et l'on annonçait leur marche prochaine vers Gand.

Dès les premiers jours de son arrivée à Courtray, le maréchal visite le ruisseau de Vive-Saint-Éloi, qui formait à sa rive gauche un champ de bataille avantageux et de bonne défense par les

(1) Emplacement des troupes au camp devant Menin :

Infanterie, sur la rive droite de la Lys, 25 B. (brigades de Noailles, 4 ; la Couronne, 4 ; Royal, 4 ; Artois, 4 ; Orléans, 5 ; Bourbonnais, 4).

Cavalerie, 42 E. (maison du roi, 13 ; Royal-dragons, 5 ; Royal, 7 ; Brionne, 6 ; Penthièvre, 6 ; Mestre-de-camp général, 5).

Infanterie, sur la rive gauche, 37 B. (brigade des Gardes, 8 ; Rohan, 4 ; le Roi, 4 ; Piémont, 2 ; Touraine, 3 ; Bulkeley, 4 ; Gondrin, 2 ; Beauvoisis, 2 ; Tresnel, 2 ; Aulnes, 1 ; Courten, 2 ; l'artillerie, 2).

Cavalerie, 42 E. (la Suze, 5 ; Carabiniers, 10 ; Berry, 7 ; Cravates, 7 ; Cuirassiers, 4 ; Clermont-Prince et Levis, 6 ; Pons, 3).

marais qu'il traverse. Le terrain entre ce ruisseau et Courtray est fort plat et coupé par une infinité de haies et de fossés. Quelques jours après, il se porte jusque sur les hauteurs d'Audenarde. On y rencontra des hussards ennemis, que les nôtres poussèrent jusqu'à la barrière. Le canon de la place tira quelques coups sur nos troupes. L'objet de sa reconnaissance rempli, il continue sa tournée par Heurne et Deynse, et revient ensuite à Courtray. M. de Talleyrand s'était emparé de Deynse le 29 mai; ce fut alors qu'il commença à se servir avantageusement des partisans d'infanterie.

A son arrivée à Courtray, M. le maréchal de Saxe, apprenant par un de ses espions que, de Bruges à Gand, un convoi considérable de munitions et de recrues venait d'Angleterre, et que ce convoi, escorté, devait passer le 1er juin à Bellem, situé sur le canal qui communique à ces deux villes, détache en conséquence M. de Lutteaux, le 31 mai au soir, avec de l'infanterie et de la cavalerie pour se porter le lendemain dans les environs de Bellem, à l'heure où l'on supposait que le convoi devait y passer. Mais M. de Lutteaux trouva les ponts rompus, et, sachant que le convoi des ennemis avait pris sa route par terre à une lieue au delà du canal, il renvoya une partie de son détachement à M. de Langeron, par Thielt, au camp, où il revint lui-même, le 4, par Thourout et Rousselaër (1).

Les préparatifs du siège achevés, la tranchée est ouverte devant Menin dans la nuit du 28 au 29, aux deux attaques déterminées par le roi, l'une sur la rive gauche de la haute Lys, dite attaque royale, et à laquelle S. M. assiste, l'autre devant l'ouvrage à cornes d'Halluin, dont fut chargé en chef M. de Clermont.

(1) Le ministre de la guerre accompagna Louis XV dans la campagne de 1744 aux sièges de Menin, d'Ypres et de Fribourg; il était avec lui à Fontenoy. A cette bataille se trouve également le frère aîné de d'Argenson, secrétaire d'État des affaires étrangères depuis quelques mois. Le roi avait toujours témoigné pour les questions diplomatiques un certain attrait et connaissait à fond les relations extérieures. Amelot de Chaillou donna sa démission le 23 avril 1744. Il ne lui fut pas donné de successeur, et les deux premiers commis du Theil et le Dran restèrent chargés de la rédaction des dépêches; ils accompagnèrent le roi à l'armée de Flandre. Les deux frères d'Argenson formèrent presque son conseil dans la campagne de 1746 et continuèrent leur influence jusqu'au 10 janvier 1747, que le ministre des affaires étrangères reçut l'ordre de donner sa démission.

M. de Saxe justifia toujours la confiance du duc de Noailles, car il écrivait, le 4 octobre 1743 : « Il a été le bouclier de la haute Alsace. » Une seule fois, en 1741, il songea à quitter le service de la France en offrant son épée à la Saxe , alliée alors avec la France.

La nuit du 1er au 2 juin, à l'attaque de M. de Clermont, l'ouvrage à cornes d'Halluin est emporté; la brèche n'étant pas encore praticable, il est escaladé. Par suite de la prise de cet ouvrage, on établit des pièces qui battent dès le lendemain le corps de place à la gauche de la porte d'Halluin; les travaux sont conduits avec autant d'activité à l'attaque royale.

Dès la nuit du 3 au 4, les trois angles saillants du chemin couvert sont couronnés, les emplacements pour les batteries de brèche arrêtés. Les assiégés n'attendirent pas; le 4, après midi, ils battent la chamade. La capitulation est signée le même jour par M. le maréchal de Noailles et par M. d'Echten (1), qui obtient les honneurs de la guerre. La garnison sort de la place, le 7, et se retire à l'Écluse. Le régiment de la Fère entre dans la place pour y tenir garnison, le commandement en est confié à M. du Dognon (2), remplacé quelque temps après par M. de la Basèque, gouverneur de la citadelle de Lille.

S. M. avait déjà donné des ordres pour le siège d'Ypres.

Dès le 6 au matin, M. de Clermont avec des détachements d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, part du camp devant Menin pour reconnaître et tracer l'investissement de cette place du côté de Poperinghe, depuis le moulin de Brielen jusqu'à la rive gauche du canal de Boësinghe. 20 B. et 25 E. sont destinés à occuper ce terrain. M. de Saxe quitte en même temps le camp de Courtray avec de la cavalerie, des hussards, des grenadiers et de l'infanterie, et forme l'autre partie de l'investissement depuis le moulin de Brielen jusqu'à la rive droite du canal de Boësinghe. M. de Clermont s'empare de la redoute du sas de Boësinghe, à peu de distance

(1) La place, investie dans la nuit du 18 mai, capitule le 7 juin. Le gouverneur était le lieutenant général baron Van Echten ; la garnison se composait de la cavalerie de Hesse-Philipstahl, de l'infanterie de Villegas et de la Rocque *.

(2) Vidaud du Dognon (Etienne). En 1691, soldat au régiment de Navarre ; en 1705, capitaine au régiment de la Fère ; en 1729, lieutenant-colonel; en 1743, brigadier.

* *Deyster Naemregister de Heeren militaire officieren,* Leyden, 1743, in-12.

d'Ypres, écluse importante qui faisait refluer les eaux jusqu'à la place.

Le 9 et le 10, le reste des troupes destinées à ce siège se met en marche de Menin. M. le maréchal de Noailles, parti le 9 juin avec 24 B. (1) et 30 E., est suivi le lendemain par 26 B. (2) et 17 E.

Ces troupes, devant Ypres, sont partagées en trois parties dont M. le maréchal donne le commandement à trois lieutenants généraux : M. de Clermont entre le canal de Boësinghe et Zillebecke, M. de Ceberet entre Zillebecke et l'étang de Diekebusch, M. de la Mothe entre cet étang et le canal de Boësinghe. Le quartier du roi est à Vlamertynghe.

L'armée ennemie se formait successivement à la rive droite de l'Escaut, entre Bottelaëre et Audenarde ; les Anglais étaient à Bottelaëre, les Hollandais à Baeleghem, les Hanovriens à Eenaeme, l'infanterie autrichienne (6,000 hommes) dans Audenarde, et la cavalerie au-dessus de cette ville, ainsi que les hussards. Ils n'avaient personne à la rive gauche de l'Escaut, excepté une garde de hussards sur la chaussée. Les 50,000 hommes (3) sous les ordres de M. le duc d'Arenberg (4), retourné à Bruxelles, attendaient les résolutions des cours respectives sur les mouvements futurs. On ne parlait que du peu d'accord qui régnait entre les différents officiers généraux, dont les uns voulaient passer l'Escaut, les autres se porter sur le canal de Bruges. Il y avait aussi sujet de douter que les forces des alliés fussent dans ce moment aussi

(1) *Infanterie :* gardes françaises et suisses, 5 ; brigades de Noailles, 3 ; du Roi, 4 ; Piémont, 4 ; Touraine, 3 ; les Irlandais, 5.

Cavalerie : maison du roi, 13 ; Dragons-Mestre-de-camp général, 5 ; Egmont, 5 ; brigade de Berry, 7.

(2) *Infanterie :* Rohan, 4 ; la Couronne, 4 ; Artois, 4 ; Orléans, 4 ; Gondrin, 2 ; Bourbonnais, 4 ; Royal-infanterie, 4 ; *Cavalerie :* Royal, 7 ; Royal-dragons, 5 et la Suze, 5. Lartillerie, les2 B. de Valenceau et Richecourt, les 4 B. de Montboisier, Hainaut, Beauvoisis et Royal, recevront des ordres.

(3) 15,000 Hollandais, 16 à 18,000 Anglais, 9 à 10,000 Hanovriens, 8 à 10,000 Autrichiens.

(4) Léopold-Philippe-Charles-Joseph, duc d'Arenberg, d'Arschot et de Croy, prince du saint-empire ; né en 1690, entré jeune au service de l'Autriche, blessé à Malplaquet et à Temeswar en 1716, généralissime des troupes impériales aux Pays-Bas, commandement qu'il conserve jusqu'à sa mort en 1754 au château d'Hervelée, près Louvain.

considérables; mais les 6,000 Hollandais partis pour l'Angleterre à la fin de l'année précédente repassaient la mer en même temps qu'un corps de 5,000 Anglais. Toutes ces troupes devaient joindre l'armée des alliés. Il fallait donc assurer la tranquillité du siège et être en état de s'opposer aux entreprises probables des ennemis après l'arrivée de ces renforts.

M. le comte de Saxe devait prendre la responsabilité de cette besogne importante. Son armée se composait alors de 33 B. et 52 E., non compris 42 E. de l'armée de Noailles, campés sous Courtray à la rive gauche de la Lys pour faciliter leur subsistance, et dont il pouvait disposer. Le reste des troupes stationnait devant Ypres (50 B. et 47 E.). En outre, M. d'Harcourt, sous Maubeuge, veillait à la sûreté de la Sambre et du Hainaut; M. de Berchiny au Pont-à-Marcq avec les Grassins, 1 régiment de dragons, ses hussards et 1 régiment de cavalerie, contenait la garnison de Tournay et les hussards ennemis répandus dans le pays à la gauche de l'Escaut. M. d'Aunay à Dunkerque garantissait cette ville et la Flandre maritime des insultes des Anglais. Comme il importait de se mettre en état ou de s'opposer aux mouvements de l'ennemi ou de prendre une position défensive qui pût assurer les opérations de l'armée du roi, M. de Saxe écrit le 8 juin à M. de Noailles, lui demandant des ordres sur le parti à prendre, si les ennemis passaient l'Escaut. Cette lettre fut suivie de plusieurs autres où il mettait à jour ses idées sur la position à occuper à Courtray et sur ses mouvements. Il marquait ainsi sa confiance dans ce poste, soit pour se tenir sur la défensive, soit pour marcher aux ennemis. S'il ne parla pas des mouvements à faire à la gauche de la Lys, c'est que vraisemblablement il ne pensait pas que l'ennemi pût venir de ce côté.

En effet, par les rapports d'officiers d'état-major de l'armée et d'après les reconnaissances dans le pays, les ennemis n'avaient que trois positions à prendre dans cette partie : l'une à Olsène, au-dessous de Deynse, pour couvrir Gand; la seconde à Rousselaër, qui est trop éloignée de Deynse pour qu'ils pussent y arriver avant l'armée à Courtray; la troisième à Thourout; mais les débouchés de cette position étaient trop difficiles pour qu'ils pussent en tirer le moindre avantage. Enfin, de quelque côté que l'on considérât la position de M. de Saxe, elle était également avantageuse. Dans le

cas où les ennemis auraient marché à lui par la rive droite de la Lys, la facilité avec laquelle il pouvait recevoir des renforts de l'armée le mettait en état d'aller à leur rencontre et de les combattre avec avantage; de même qu'en le supposant obligé de se tenir sur la défensive, il pouvait passer la Lys sous la protection de Courtray, avec les moyens de se mettre promptement à couvert. Il avait les mêmes avantages du côté de la Mandel dans le cas où les ennemis auraient marché par le pays à la rive gauche de la Lys; car de Courtray il n'y a qu'une petite marche pour se porter sur cette rivière, et déjà le château de Mandel, poste principal à son embouchure dans la Lys, était occupé.

M. de Saxe ne songea donc qu'à mettre Courtray, le plus tôt possible, en état de défense. Cependant le siège d'Ypres continuait toujours; le 15 juin, à dix heures du matin, à la faveur des haies et des broussailles, les communications sont ouvertes, la première parallèle ébauchée aux deux attaques déterminées par le roi, l'une à droite, l'autre à gauche du canal de Boësinghe. S. M. arrive le lendemain à son quartier général de Vlamertynghe. Dès la cinquième nuit, on s'empare, à la grande attaque, de la redoute à la rive droite du canal de Boësinghe, et à l'attaque de M. de Clermont on se logea dans la lunette de la gauche au delà de l'inondation.

La neuvième nuit, le chemin couvert de la basse ville à la droite et à la gauche du canal est attaqué. La résistance des ennemis fut opiniâtre : ces deux attaques coûtèrent beaucoup de tués ou blessés, dont M. de Beauvau, le comte de Poniatowski, colonel au service de Saxe, volontaire. Cependant le chemin couvert est emporté; on s'y logea. Ici se place un fait qui montre à quel point l'émulation était grande entre les soldats des différentes armes et quel parti leurs chefs en pouvaient tirer.

Au commencement du siège d'Ypres, il y avait 25 E. de dragons à l'armée. Quelques propos méchants furent tenus sur la conduite des dragons. Ces conversations étaient parvenues jusqu'au maréchal de Noailles. Le duc de Chevreuse s'en plaignit et demanda justice. Ces bruits tombèrent d'eux-mêmes; le duc de Chevreuse en profita pour augmenter l'émulation d'un corps auquel il s'intéressait naturellement, puisqu'il en était mestre de camp général. Il rappela aux dragons, peu de jours après, ce qu'on avait dit contre eux; qu'il en avait reconnu la fausseté, mais que, pour confondre

leurs calomniateurs, ils devaient donner à la première occasion des preuves encore plus évidentes de leur valeur. L'occasion ne se fit pas attendre. A l'attaque du chemin couvert, une partie des dragons sautèrent même avant les grenadiers par-dessus les palissades, l'autre se porta avec tant de vivacité à cette attaque que l'armée leur donna les éloges qu'ils méritaient. Le duc de Chevreuse s'empressa d'en aller rendre compte au roi. Louis XV ne répondit pas un mot; mais un instant après, étant sorti, il trouva un officier de dragons et lui dit : « Je sais ce que mes dragons ont fait cette nuit à la tranchée; dites-leur combien j'en suis satisfait. » Dès que le duc de Chevreuse connut cette parole, il se rendit près du roi : « Sire, j'apprends les marques de bonté de V. M. données à ses dragons; je crains fort qu'à la première occasion il ne soit plus possible d'arrêter leur zèle. » Le roi répondit alors à M. de Chevreuse : « J'aurais bien du regret à ce que j'ai dit, si je croyais qu'il m'en coûtât un seul homme. » Royal surtout se distingua à Ypres, et, dans une lettre au duc de Noailles, le comte de Clermont prétend qu'il n'y a qu'un poltron qui ait pu soupçonner que les dragons n'avaient pas toujours fait leur devoir.

Le lendemain de l'attaque, les ennemis abandonnèrent la basse ville; M. de l'Estang (1) y entra, et le 25, à huit heures du soir, comme il s'occupait à y établir des batteries, M. le prince de Hesse-Phillips-Thall arbora le drapeau blanc. La capitulation fut signée le 26 au matin. La garnison, composée de 4 B. hollandais, dont 3 suisses, et de 4 compagnies de cavalerie, obtint les honneurs de la guerre. On prétendit que c'était la bourgeoisie qui avait forcé le prince de Hesse à capituler. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette place se rendit après onze jours de tranchée ouverte, ses ouvrages et ses fortifications, ainsi que ses inondations, la mettant en état de se défendre au moins pendant un mois.

Aussitôt la prise d'Ypres, M. de Boufflers est détaché avec 1 brigade d'infanterie pour le siège du fort de la Knocke, gardé par un détachement de la garnison d'Ypres, mais qui, n'étant pas aux ordres du commandant de cette place, ne put être compris dans

(1) Le 27, le roi visite l'hôpital de Boesinghe, y donne la croix de Saint-Louis à M. d'Arnaud de l'Estang, grièvement blessé, en ajoutant pour devise à ses armes : *Ypris coram rege captis*.

la capitulation. Ce fort, investi le 28 juin, capitule le lendemain après seize heures d'attaque : la garnison sort avec les honneurs de la guerre.

Le roi résolut aussi de s'emparer de Furnes, afin d'être maître de toute la Flandre maritime, voulant par ce moyen conquérir sa tranquillité sur cette partie des frontières, et pouvoir agir par la suite plus librement suivant les circonstances. M. de Clermont, chargé du siège de Furnes, reçut 25 B. et 7 E. des troupes employées à celui d'Ypres, et 8 B. de celles de Dunkerque et de Bergues. Ces dernières se mirent en marche du 3 au 6 juillet; les autres partirent d'Ypres le 1[er] et le 2. La maison du roi campait à Loo; 12 B. et 4 E., aux ordres du prince de Pons, étaient à Dixmude, destinés à couvrir le siège; la brigade des gardes à Dunkerque, où, après le siège d'Ypres, le roi s'était rendu pour visiter les places et les côtes en attendant la prise de Furnes.

L'armée ennemie se renforçait aussi de 6,000 Hollandais (comte de Nassau), et de 4,000 Anglais (général Wade) débarqués à Ostende pour la joindre dans sa position derrière l'Escaut. Un corps de 20,000 hommes s'avançait, tandis qu'un autre de même force irait camper près Gavre, entre Audenarde et Gand, après avoir jeté trois ponts sur l'Escaut au-dessus d'Audenarde. Ces mouvements annonçaient plutôt une défensive que le projet de passer l'Escaut. Néanmoins le maréchal de Saxe, décidé à se couvrir du côté de la Lys, si les ennemis passaient l'Escaut avec toutes leurs forces, campe à la rive gauche de cette rivière, la droite à hauteur de Courtray, la gauche à Bavichove, précédé de ses hussards. Par cette disposition, 33 B. étaient destinés à entrer dans Courtray.

M. de Clermont, de son côté, s'occupait du siège de Furnes. Dès le 29 juin, il dirigeait MM. de Ségur et d'Avaray (1) pour former l'investissement de cette place, l'un depuis le village de

(1) De Besiade (Charles-Théophile, marquis d'Avaray), fils du duc d'Avaray, lieutenant général. Lieutenant dans Orléans-dragons le 17 septembre 1720; capitaine dans Armenonville-dragons le 31 août 1725; mestre de camp de cavalerie le 9 février 1729. Philippsburg 1734. Campagnes d'Italie 1735, 1736. Brigadier le 1[er] janvier 1740. A Dettingen, en Flandre. Maréchal de camp le 1[er] avril 1744. Aux sièges de Menin, d'Ypres et de Courtray; commande à Dunkerque, le 20 février 1745. Envoyé à Anvers, où il meurt le 30 mai 1746.

(D. G.)

Wulpen jusqu'à Oostdunkerke, l'autre entre le canal de Loo à Furnes et le canal de Furnes à Dunkerque; il se porte de sa personne sur le terrain le lendemain, arrête l'investissement définitif dans la partie entre Steenkerke et Wulpen, et décide l'emplacement du camp des troupes arrivant les 1er et 2 juillet. Son quartier général est à Bogaert. Après avoir reconnu avec soin les ouvrages et le terrain par lequel on pouvait cheminer, il détermine deux attaques, l'une entre le canal de Nieuport et celui de Dunkerque, l'autre entre le canal de Loo et celui de Bergues à Furnes. M. le maréchal de Noailles vient voir les dispositions, les approuve et retourne à Dunkerque, en craignant que le commandant de Nieuport ne prenne le parti de rompre les digues, et d'inonder les environs et une partie des fossés de Furnes, ce qui aurait nui aux attaques.

Enfin le 7 juillet, rien ne s'opposant plus au siège, la tranchée est ouverte le soir aux deux attaques, et le 10, à onze heures du matin, M. de Schwartzemberg, commandant à Furnes, arbore le drapeau blanc, et la capitulation est signée le lendemain. La garnison, composée de 3 B. hollandais, obtient les honneurs de la guerre, et le 13 défile devant le roi. M. d'Estrées, lieutenant-colonel du régiment du Roi, entre dans la place et en prend le commandement. La prise de Furnes nous rendait maîtres de toute la Flandre maritime, et les trois places couvraient d'autant mieux nos frontières de cette partie que leurs fortifications n'étaient presque point endommagées, et que de simples garnisons les mettaient à l'abri de toute entreprise. Cependant les projets sur Nieuport existaient toujours, et dès les premiers moments où M. de Clermont s'était approché de Furnes, il avait reçu l'ordre de reconnaître cette place et d'examiner les moyens ou de l'attaquer en règle, ou de la surprendre. Son rapport concluait à une surprise. On fit venir au siège des canonniers de la marine, des canons et des mortiers. Ces canonniers de la marine n'eurent pas tout le succès qu'on attendait. Peu accoutumés à cette espèce de travail, ils le firent avec beaucoup de lenteur.

Le roi dut bientôt ne plus penser à la Flandre. Le passage du Rhin par l'armée autrichienne, dont il reçoit la première nouvelle le 7 juillet, le décide à ne point s'engager dans quelque opération qui lui ôtât la liberté de prendre promptement le parti le plus utile

pour le bien général. Il se détermine même, dès ce moment, à prévenir les besoins de M. le maréchal de Coigny en faisant repasser dans les Évêchés le corps campé sous Valenciennes. M. d'Harcourt reçoit en conséquence ordre de se mettre en marche pour Sedan et de diriger ensuite ses mouvements par les ordres de M. de Belle-Isle, alors à Metz. Il part de Valenciennes le 10 juillet, et arrive le 18 à Sedan. On se souvient que le prince Charles, après avoir passé le Rhin, s'était emparé de Lauterbourg, de Weissembourg et de toute l'étendue de la ligne de la Lauter, et que M. de Coigny, malgré l'heureux succès du combat de Weissembourg livré pour pénétrer dans les lignes et rentrer en Alsace, avait dû se retirer sur la Moder.

Le roi, instruit le 12 de la situation, jugea que le plus pressant était d'arrêter le prince Charles et qu'il fallait préférer à de nouvelles conquêtes en Flandre la sûreté de ses autres frontières (1). En conséquence, il détache sur-le-champ de son armée 26 B. et 33 E. pour suivre le corps de M. d'Harcourt dans les Évêchés, prend en même temps la résolution de se rendre en Alsace et de laisser à M. le maréchal de Saxe le commandement de la frontière de Flandre et de toutes les troupes destinées à cette occupation (2).

Il donne en outre l'ordre à ce dernier de se tenir sur la défensive, et de prendre ses dispositions pour garantir Furnes et Maubeuge; M. de Beausobre devait couvrir la partie entre Lille et Tournay.

Le 18 juillet, M. le comte de Saxe passe la Lys, campe sur la rive gauche, la droite à la chaussée de Courtray à Menin, à un ruisseau qui tombe dans la Lys au-dessous de Bisseghem, la gauche appuyée au village de Bavichove; 5 brigades de cavalerie, dont 3 en première ligne et en seconde, formaient l'aile droite; autant à l'aile gauche. Cette aile était protégée un peu en avant, sur son flanc gauche, par les 10 E. de carabiniers. 8 brigades d'infanterie occupaient le centre de la première ligne, et 7 la seconde; l'artillerie et les troupes attachées à son service campaient entre l'ar-

(1) Voir le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV*, page 395, campagne d'Alsace, 1744.

(2) 65 B. et 117 E. de campagne, outre 9 B. anciens, 10 nouveaux, 40 de milices et 17 E. de nouvelle levée, soit un effectif de 124 B. et 134 E.

mée et la Lys, en avant des 2 brigades d'infanterie de la droite de la première ligne; 2 régiments de dragons à droite et à gauche de l'artillerie; 3 autres régiments formaient équerre sur le flanc de l'aile gauche, ainsi que les hussards de Beausobre qui étaient près du village d'Hulste; enfin 4 B. occupaient les ouvrages qui défendent Courtray, 3 entre la porte Haerlebeke et celle de Tournay, et l'autre entre celle de Tournay et la basse Lys. Le camp était coupé dans son centre par la rivière d'Heule.

Ainsi, forcé de se tenir sur la défensive, le maréchal de Saxe pensa qu'il ne fallait pas cependant attendre, quand il serait en force, que les ennemis fissent un mouvement en deçà de l'Escaut. Aussitôt donc qu'il eut reçu les 15 B. et les 18 E. de Furnes, il ordonna de prendre position sur la rive gauche de la Lys. Le mouvement s'exécuta sur six colonnes par six ponts jetés sur la Lys et trois sur la Heule; ces derniers étaient construits de manière qu'un escadron passât de front. L'armée (1) prend alors position, la droite entre le village d'Heule et Courtray, la gauche à Bavichove, la Lys devant le camp. Tout le terrain du camp et celui sur la Mandel et jusqu'à Rousselaër était couvert, coupé de haies et de fossés. Le quartier général reste à Courtray avec les régiments d'infanterie d'Auvergne et de Fleury; ceux de dragons du Mestre-de-camp et de Bauffremont, à la droite de la Lys, furent placés dans les ouvrages avancés et sur les glacis de la ville à la porte de Gand et à celle de Lille.

Tandis que le maréchal protégeait ainsi la frontière, les troupes

(1) État des troupes restant sous les ordres du maréchal de Saxe :

Infanterie : 65 B. (Piémont, 4 ; Normandie, 4 ; Bourbonnais, 4 ; Rohan, 4 ; Auvergne, 2 ; Monaco, 3 ; Royal, 3 ; Dauphin, 2 ; Touraine, 3 ; Eu, 2 ; les Vaisseaux, 3 ; Orléans, 2 ; la Couronne, 3 ; Aubeterre, 1 ; Beauvoisis, 1 ; Royal-la-Marine, 1 ; Royal-Artillerie, 1 ; Bettens, 2 ; Seedorf, 2 ; Languedoc, 1 ; Wittmer, 2 ; Traisnel, 1 ; la Cour-au-Chantre, 2 ; Penthièvre, 2 ; Soissonnais, 1 ; Aunis, 1 ; Fleury, 1 ; Courten, 2 ; Berwick, 1 ; Bulkeley, 1 ; Clare, 1 ; Dillon, 1 ; Chartres ; Rooth, 1).

Cavalerie : 113 E. (Colonel-général, 3 ; le Roi, 4 ; Royal-Étranger, 4 ; Cuirassiers, 4 ; Royal-Cravates, 4 ; Royal-Roussillon, 4 ; Royal-Carabiniers, 10 ; Orléans, 4 ; Clermont-Prince, 3 ; Penthièvre, 3 ; Brionne, 3 ; Brancas, 3 ; Talleyrand, 3 ; Clermont-Tonnerre, 3 ; Chabrillan, 3 ; Egmont, 3 ; Grammont, 3 ; La Neuville, 3 ; Vogué, 3 ; Prince-Camille, 3 ; Fiennes, 3 ; Rohan, 3 ; Pons, 3 ; Des Cars, 3 ; Hussards-Beausobre, 3 ; *Dragons :* Mestre-de-camp général, 5 ; Royal, 5 ; Dauphin, 5 ; Baufremont, 5 ; Egmont, 5) ; les arquebusiers de Grassin et les 2 compagnies de mineurs.

destinées à l'Alsace se mettaient en marche, sous les ordres de M. de Ségur. Le roi, parti de Dunkerque le 19 juillet, se rendait à Metz par Saint-Omer, Béthune, Arras, Péronne, Saint-Quentin, la Fère, Laon, Reims, Châlons, Sainte-Menehould et Verdun. Il était à Metz le 4 août. Les nouvelles restaient très incertaines sur les ennemis. Ils continuaient de rassembler dans les environs d'Audenarde et de Gand les troupes restées en arrière et celles débarquées d'Angleterre. Quelques-unes de leurs avant-gardes commençaient à se laisser voir en deçà de l'Escaut; un détachement de leurs hussards s'avança même jusque auprès de Courtray, où il attaqua une garde ordinaire de cavalerie postée dans l'ancien camp à la droite de la Lys. Cette garde fut forcée de se retirer en désordre à Courtray, et M. de Saint-Jal, qui la commandait, resta prisonnier.

M. de Saxe, autant pour en imposer aux détachements de l'ennemi qui se répandaient en deçà de l'Escaut, que pour avoir de leurs nouvelles, augmenta, contre ses principes de guerre, le nombre des partis d'infanterie vers l'Escaut, depuis Tournay jusqu'à Gand, et vers le canal de Bruges. Il trouva dans les régiments une quantité d'officiers intelligents qui s'acquittèrent avec beaucoup de succès des reconnaissances dont ils furent chargés. Plusieurs rencontres nous laissèrent l'avantage, souvent avec des prisonniers.

Le départ de M. d'Harcourt laissait le Hainaut et la Sambre entièrement à découvert. On pouvait craindre que les ennemis, en se rapprochant de Tournay, ne pénétrassent avec de forts détachements par cette partie de la frontière jusqu'à Condé. M. d'Estrées partit donc du camp de Courtray, le 28 juillet, avec 12 E. de cavalerie et le régiment de hussards de Beausobre, pour camper sous Maubeuge; il y arriva le 1er août, s'établit à la droite de la Sambre sur les hauteurs du camp retranché. Les hussards se logent au village de Rousies, l'infanterie de la garnison occupe la manufacture d'armes au-dessous de Maubeuge, et le pont d'Haumont au-dessus de cette ville.

En effet, les ennemis avaient passé l'Escaut, le 31 juillet, à Gavre, à Bechem et Escanaffles, excepté les Hollandais restés de l'autre côté de cette rivière, se dirigeant sur le Mont-de-Trinité. Deux armées, sous les ordres du duc d'Arenberg, campaient dans la plaine

de Eyne, la gauche à l'Escaut, et occupaient les châteaux de Wareghem, Worteghem et Peteghem. Le maréchal jugea par cette position qu'ils avaient l'intention de venir à lui par le pays entre la Lys et l'Escaut; et cependant il avait de la peine à se persuader qu'ils prendraient ce parti, vu la difficulté d'emporter Courtray.

Les nouvelles sur la destination des Hollandais se trouvèrent sans fondement, car, dès le 1er août au soir, après le passage de l'Escaut, ils rejoignaient l'armée des alliés, avec un corps d'infanterie au village d'Ingoyghem, près de Courtray : c'était la tête de leur armée, qui vraisemblablement devait être suivie le lendemain par les autres corps. L'objet de leur marche paraissait donc inexplicable au maréchal, qui ne pouvait imaginer qu'ils osâssent ni tenter l'attaque de Coutray, ni dépasser cette place, parce qu'ils avaient retiré la garnison de Gand; or les Anglais ne pouvaient naturellement perdre de vue cette place qui contenait tous leurs gros bagages, et, s'ils le faisaient, en y marchant il devenait facile de s'en emparer (1).

Cependant M. le maréchal crut devoir agir pour la défense de Courtray. Son projet était de mettre, tant sur les remparts que dans les ouvrages de la ville, 32 B. avec des réserves composées de toutes les compagnies de grenadiers, des piquets de dragons et de carabiniers. Tous les officiers majors des régiments, dès le 2 août, reconnurent le terrain de campement affecté à leurs corps. Il ordonna la construction de trois redoutes à la gauche de la Lys, à la tête des ponts faits à Haerlebeke; et, comme il voulait, dans le cas où les ennemis passeraient la Lys et marcheraient à lui par son flanc gauche, repasser lui-même cette rivière pour prendre une position à la rive droite, il mit en meilleur état les ouvrages de la basse ville de Courtray à la gauche de la Lys, et commanda des travailleurs pour découvrir la plaine autour de la ville.

(1) A cette époque prévalait encore le système qui consistait à défendre une frontière par de nombreuses places fortes placées à tous les points de quelque importance. On a vu, par la relation de la campagne, qu'on s'astreignait alors à s'emparer successivement de toutes ces places. Ce système, dont les défauts sont universellement reconnus aujourd'hui, a fini par être condamné en France. On s'est attaché à grouper les places de manière à former de grands camps retranchés stratégiques qu'on ne puisse ni bombarder, ni même investir comme à cette époque. Celles alors qui ne se prêtent pas à cette organisation ou qui ne permettent pas une défense suffisante sont abandonnées ou déclassées.

L'ennemi marcha effectivement, le 3 août, mais il prit un autre chemin en remontant l'Escaut par sa gauche et gagna Espierres, la droite à Avelghem (1).

« Ce sont, écrivait le maréchal de Saxe (2), les Hollandais qui forment cette gauche; les Anglais forment la droite, et elle est arrivée hier à Avelghem. Ils marcheront vraisemblablement aujourd'hui, et, s'ils viennent sur moi, comme c'est le dire de leur armée, ils seront en vue de Courtray vers midi. Dans ces circonstances, j'ai cru qu'il était à propos de retirer les troupes qui étaient sur la Marcq. J'ai mis le Colonel-Général de cavalerie dans Lille, pour servir aux escortes; le régiment d'Orléans-cavalerie entre Lille et Warneton, pour garder les passages sur la basse Deule. M. d'Armentières, avec le Royal-dragons, me joindra aussi et je mettrai les Grassins sur ma gauche le long de la Lys, vers Deynse, pour donner quelque inquiétude aux ennemis sur leur droite. »

Cependant les alliés s'avançaient toujours, et, le 6, le maréchal prévenait M. d'Argenson qu'en raison de l'attaque qu'ils semblaient méditer sur Tournay, il faisait entrer 3 B. à Lille et envoyait de la cavalerie sur la haute Deule. Une escarmouche, où nous eûmes l'avantage, avait lieu au Quesnoy. Enfin, pensant avoir surpris leurs projets, le maréchal écrivait à M. d'Argenson ce qu'il comptait faire; mais il fut prévenu, comme on va le voir.

« J'avais, disait-il (3), quelques soupçons que les ennemis voulaient faire un mouvement par leur gauche. Je fus informé hier, après midi, qu'ils marchaient sur Cysoing, et, comme il me vint vers le soir des avis que les Anglais, qui forment leur droite, étaient encore à huit heures du matin auprès d'Audenarde, il m'a paru qu'à moins qu'ils ne marchassent toute la nuit, je pourrais tomber dans leurs marches et les séparer de leur armée au pont de Spierre, sur le ruisseau de ce nom, qui est assez difficile à passer. Ces différents objets m'ont déterminé à faire une disposition. En conséquence, j'ai fait partir M. de Béranger avec la brigade d'Auvergne, celle de Bulkeley et

(1) Pendant ce temps, le roi arrivait à Metz le 4; sa maladie se déclara le 8; elle devint de jour en jour plus grave jusqu'au 15, époque à laquelle il éprouva un mieux qui se soutint jusqu'à sa guérison. Voir le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV*, page 401, campagne d'Alsace.

(2) Lettre à M. d'Argenson, de Courtray, le 4 août 1744.

(3) Lettre du 7 août, de Courtray.

des dragons, à minuit, pour se rendre à Menin et y passer la Lys à la pointe du jour, et se porter de là sur Tourcoing, Roubaix et Lannoy, par échelons, afin d'attirer l'attention des ennemis qui auraient passé le ruisseau de Spierre. J'ai fait traverser à la même heure la Lys aux Grassins, soutenus par des dragons, pour tomber sur l'arrière-garde des ennemis, et je me suis porté avec tous les régiments d'infanterie par la chaussée de Tournay, qui passe à Espierres, pour les percer et les séparer du gros de leur armée. En approchant d'Espierres, j'ai appris qu'ils avaient achevé de passer le ruisseau à cinq heures du matin, ayant marché toute la nuit. Comme le voisinage de l'armée des ennemis dans les environs de Lille cause de grandes inquiétudes, j'y enverrai demain les 2 B. d'Auvergne et celui de Fleury. M. du Chayla se rendra aussi demain sous cette place avec 23 E. pour empêcher les ennemis de passer la Deule en petit nombre, ce qui pourrait me faire faire un faux mouvement : s'ils la passent en force, je m'y porterai moi-même avec l'armée. »

Cependant le comte de Saxe apprenait que les compagnies franches des ennemis s'avançaient vers Lannoy, à peu de distance de Lille ; que le quartier général des Hollandais était à Estaimbourg, celui des Anglais à Avelghem et celui de M. le duc d'Arenberg au château d'Helchin. Mais il est difficile de croire que cette position fût celle que M. le duc d'Arenberg fit prendre à son armée après avoir passé le ruisseau de Spierre. La seule inspection de la carte doit en convaincre, puisque Avelghem et Helchin sont à la rive gauche et même assez éloignés de ce ruisseau. Il est plus supposable que, si les ennemis occupèrent cette position, ils ne se mirent ainsi à cheval sur ce ruisseau que parce que la difficulté de ce passage ne leur permit de se porter que successivement à la rive droite de ce ruisseau, et qu'après l'avoir passé dans leur marche du 6, toute leur armée campa dans la plaine de Saint-Léger et du Pecq. En général, ces lettres de M. de Saxe et les autres correspondances renferment beaucoup d'obscurité sur les véritables mouvements des ennemis, et l'on ne doit pas être étonné, en voyant une si grande incertitude dans les nouvelles sur un objet aussi important, qu'il ait manqué l'occasion de les attaquer au passage du ruisseau de Spierre.

Du reste, même incertitude dans la suite des mouvements dont

le maréchal rend compte par ses deux lettres du 9 août. La première annonce que leur armée, ayant marché toute la nuit précédente, campait, la droite à Saint-Maur, la gauche à Bachy (1), et, dans la seconde du même jour, elle campe, la droite à Ère, la gauche à Saint-Amand.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, M. le duc d'Arenberg ayant passé la rivière, son principal objet fut de s'approcher de Tournay pour faciliter ses subsistances et menacer en même temps Lille, Douai et Condé. Mais dans sa seconde lettre du 9 août M. de Saxe exprime combien peu ces mouvements audacieux des ennemis lui en imposaient, et sa confiance dans la position de Courtray. Il prit néanmoins des mesures pour s'opposer à leurs projets et pour rassurer le pays et les commandants dans les différentes places.

M. d'Estrées reçut donc l'ordre de revenir sous Valenciennes. Il part de Maubeuge le 10 août avec sa cavalerie, ses hussards et le régiment de Bresse, tiré de cette place; le même jour il campe à Bavay, la gauche à ce village, où il loge le régiment de Bresse, la droite au château de Rame, les hussards en avant de Bavay. Le 11 août, il campe sous Valenciennes en avant du faubourg de Marly, que les hussards occupèrent. Ceux des ennemis établis au village de Boussu, entre Quiévrain et Mons, parurent près de Condé, tandis qu'il était occupé à visiter cette place, mais il les fit repousser au delà de Boussu.

Le 15 août, il marche de Valenciennes à Douai, s'établit entre le Pont-à-Raches et le fort de Scarpe. Son arrivée et la position de M. du Chayla sous Lille avec 23 E., entre cette place et l'abbaye de Loo, mettaient la Deule et la Scarpe à l'abri des excursions ennemies. Ce n'était cependant pas assez, car la position de leur armée, prise dès le 9 août à la rive gauche de la Marcq, menaçait Lille, Valenciennes, Douai et Condé. Elle campait, d'après les nouvelles certaines sur deux lignes : la droite au Pont-à-Tressin, formée par les Anglais, les Hanovriens au centre, les Hollandais à la gauche, appuyés à Péronne, avec le quartier général à Sainghin. La force de cette armée montait à 70 B. et 126 E. anglais, hanovriens, hollandais et autrichiens.

(1) Bachy, près Cysoing, et Saint-Maur, situé au-dessus de Tournay, à la droite du ruisseau d'Ère.

Il était arrivé à Tournay un convoi de canons de siège indépendamment des pièces déjà au camp de Sainghin, et, le 13 août, un autre convoi devait passer par Gand pour aller à Tournay. Le maréchal, afin de renforcer la garnison de Lille, y envoie 4 B. de la brigade de Dauphin, et les remplace à l'armée par 4 B. tirés de Dunkerque, Bergues et Ypres, où des B. de milice leur succédèrent. M. de Ceberet avait donc à Lille 7 B. de troupes réglées, 5 de milice, 1 régiment de dragons et 2 E. de nouvelle levée.

Quoiqu'il n'y eût à Valenciennes que 3 B., 2 E. et le régiment de Bresse laissé par M. d'Estrées, à Condé que 3 B., à Douai que 4 B. et 1 E., le maréchal ne jugea pas à propos d'augmenter ces garnisons, et M. d'Estrées mit toutes ces places en état de défense. Ce qui le rassurait sur l'éventualité du siège de Lille était le peu de supériorité en nombre des ennemis sur lui-même et il persistait à croire que leurs mouvements dans la direction de cette place n'étaient qu'une feinte. Cependant, comme ils faisaient de grands préparatifs d'artillerie, il chercha à les empêcher de la recevoir. D'après l'arrivée de cette artillerie à Tournay ou à leur camp, il devait se décider s'il resterait à Courtray ou s'il abandonnerait sa position. Il mit donc tous ses soins à être bien instruit de sa marche, se proposant, ainsi qu'il l'annonçait dans une de ses lettres du 11, de jeter un pont sur l'Escaut pour enlever cette artillerie lorsqu'elle passerait à hauteur de Gavre. Il dut renoncer à ce projet en apprenant, le 12, que les ennemis avaient détaché la veille 6,000 chevaux pour aller au-devant du convoi. Malgré cette nouvelle, le maréchal ne se pressa point dans son mouvement vers Lille. Il remit au lendemain pour prendre un parti, se proposant, dans le cas où ces nouvelles seraient confirmées et où il n'aurait plus aucune espérance d'enlever l'artillerie ennemie, de marcher dès ce jour même sur Warneton et ensuite sur Lille ou bien sur Armentières, en longeant la Lys afin de conserver la communication avec les places.

C'est ici un moment intéressant et remarquable, puisque ce séjour de l'armée au camp de Courtray décida du sort de la campagne; la persistance du maréchal à rester dans sa position enleva le jugement de l'Europe : on reconnut ses talents supérieurs dans l'art de la guerre, ne s'étant jamais départi de la juste opinion,

que tous les mouvements de M. d'Arenberg ne tendaient qu'à le sortir d'une position inattaquable.

Comme l'artillerie qu'il voulait enlever était restée à Gand, le maréchal resta à Courtray. Il était sûr maintenant que le duc d'Arenberg ne ferait pas le siège de Lille, puisqu'il n'en avait pas fait l'investissement après le passage de la Marcq; il se contenta donc de défendre la Deule et la Scarpe. Dans ce but, il laisse M. d'Estrées sous Douai avec sa cavalerie et ses hussards, M. du Chayla sous Lille avec 23 E., et, pour donner un point d'appui à ce dernier, il établit à Warneton, sous les ordres de M. d'Armentières, les 4 B. tirés de Dunkerque, Bergues et Ypres, et envoie à Werwick 1 régiment de dragons faire des patrouilles entre ce lieu et Warneton, afin que, dans le cas où les ennemis feraient un passage sur ses derrières, il pût être averti assez tôt pour charger la tête qui aurait passé. D'après les estimations, l'armée des ennemis se montait dans ce moment à 70,000 hommes. On n'avait aucun état réel de leurs troupes, et on n'évaluait leurs forces que par la quantité de pain nécessaire à leur consommation journalière, qui était de 85,000 rations tant pour les troupes que pour les officiers et leurs équipages. Malgré cette supériorité numérique, le maréchal était tranquille et ne craignait point leurs entreprises; il connaissait l'arrivée à Metz du baron de Schmettau, qui apportait au roi la nouvelle de l'entrée en campagne du roi de Prusse, alors en Bohême à la tête de 40,000 hommes, et prévoyait que cette diversion délivrerait l'Alsace des Autrichiens et influerait sur les opérations en Flandre. Effectivement, M. d'Arenberg ne fit aucun mouvement; mais comme il était toujours question de l'arrivée par Gand de l'artillerie destinée aux alliés, et qu'on ignorait si elle ne remontait pas l'Escaut, le maréchal de Saxe, pour s'en assurer, envoya, le 18 août, MM. d'Apcher et de Chevreuse du côté de Worteghem, près d'Audenarde, et M. de Grassin vis-à-vis de Gavre. Cette reconnaissance n'eut point de résultats. Effectivement l'artillerie stationnait encore à Ostende, toute embarquée pour être transportée par mer à Anvers, et on y attendait d'Angleterre un transport de 4 à 5,000 hommes qui, joints à la garnison et aux 6,000 hommes portés au-devant de l'artillerie, pouvaient former dans les environs d'Ostende un corps de 15,000 hommes. Ces nouvelles firent penser à M. le maréchal que les ennemis avaient des intentions sur Furnes. Il ordonne

en conséquence qu'au premier mouvement sur cette place des troupes assemblées à Ostende, le régiment d'Angoumois, à Ypres, se rendit à Furnes. D'un autre côté, les compagnies franches des ennemis ayant pris poste, dès le 18 août, à Saint-Amand, il envoie ordre au régiment de Bresse, laissé à Valenciennes par M. d'Estrées, d'entrer à Condé, et aux 4 B. à Warneton de se rendre à Armentières pour les porter de là en deux marches à Douai et les jeter ensuite dans Valenciennes ou dans les autres places menacées; car, d'après la disposition des ennemis, si leur projet était réellement d'attaquer Furnes, ils feraient un mouvement sur Saint-Amand et sur la Scarpe, et, pour l'attirer dans cette partie, ils marcheraient sur Condé, et peut-être en entreprendraient le siège. Aussi, après avoir renforcé cette place de 1 régiment, il augmente en cavalerie les corps de MM. du Chayla et d'Estrées, les met en état de tenir la plaine des environs de Maubeuge, et celle entre le Quesnoy et Douai, espérant, avec ce qui lui resterait de troupes, faire échouer l'expédition de Furnes.

« MM. les alliés, écrivait-il (1), sont à deux lieues de Lille; ils ont apparemment cru me déposter. Il me semble que je les incommode fort ici pour l'exécution de leurs projets, parce qu'ils ne peuvent faire venir leur artillerie par le canal de Bruges à Gand, ni par l'Escaut de Gand à Tournay. Outre cela, ils n'oseraient passer en avant pour aller à Douai, parce qu'ils ne pourraient soutenir leurs communications avec Tournay, d'où ils tirent du pain. Pour les empêcher de pousser leurs postes dans la plaine de Leuze et dans le Hainaut, j'ai placé sous Douai 24 E. et sous Lille autant pour couper la retraite aux corps qu'ils pourraient pousser au delà de la Scarpe ou de la Deule, ce qu'ils n'ont encore osé entreprendre. Voilà nos différentes positions; j'espère m'en tirer, quoique les ennemis me soient supérieurs en nombre. Ils sont venus vis-à-vis de moi et ont eu l'intention de m'attaquer; mais ils ont changé d'avis, et je crois qu'ils ont bien fait. »

Quelques jours se passèrent sans mouvement des ennemis, excepté celui d'un corps de 8,000 hommes vers l'Escaut et le long de cette rivière; des nouvelles annoncèrent même que, loin de penser

(1) Lettre au duc de Saxe-Weissenfels, feld-maréchal, commandant en chef l'armée saxonne.

à quelque entreprise, ils se préparaient à se retirer dans peu de jours, et qu'à cet effet ils couvraient de ponts la rivière de Marcq derrière eux; que leurs compagnies franches s'étaient emparées d'Orchies et s'y retranchaient. Mais le maréchal, toujours persuadé de leur projet de se porter sur la Scarpe, fait partir, le 26 août, M. d'Armentières avec 4 B., lequel se rend le même jour à la Bassée et le 27 à Douai. 2 de ces B. entrèrent dans la ville, où M. d'Avaray commandait, et 2 autres campèrent avec la cavalerie de M. d'Estrées, qui était alors entre Douai et le fort de Scarpe, près du canal, la droite à Dorgnies, maison des jésuites, la gauche aux glacis de la place. Il avait quitté, le 18, son camp près de Pont-à-Raches, ne se croyant pas en sûreté, et s'était posté là, pensant que ce nouvel emplacement offrait l'avantage de la protection de Douai et du canal qui le couvrait.

Le 26 août également, M. du Chayla quitte Lille et se rend à Hénin-Liétard, y campe le lendemain, la droite à Hénin, la gauche à Montigny. Par cette marche il couvrait celle des 4 B. de M. d'Armentières et était en mesure d'occuper le camp de M. d'Estrées, s'il le quittait pour se porter sur le haut Escaut. Ce dernier se préparait effectivement à marcher entre Bouchain et Valenciennes aussitôt que les ennemis feraient un mouvement, soit pour se replier, soit pour occuper une position derrière le ruisseau d'Orchies, la droite à Nonain, la gauche au delà de Landras; et, comme par cette position Douai n'aurait pas été menacé, M. d'Estrées se proposait, en se portant à Valenciennes et Bouchain, de jeter dans Valenciennes ou dans Maubeuge les 2 B. qui lui restaient, et de couvrir le pays avec sa cavalerie. Chaque jour confirmait les nouvelles d'un mouvement prochain de la part des ennemis vers la Scarpe. En effet, ils appelaient à leur camp une grande quantité de voitures, enlevaient des otages dans les bourgs et villages, ainsi que dans les maisons religieuses, pour les envoyer à Ath. Des avis annonçaient le rassemblement d'un corps sous Saint-Ghislain; ils formaient des magasins considérables à Blaton, et ouvraient des marches de Tournay à Mons. Enfin tout tendait à faire croire de leur part à une opération sur leur gauche.

Le maréchal de Saxe ne se laissa point ébranler; il jugea au contraire que, les ennemis n'ayant rien entrepris jusque-là, toutes leurs démonstrations n'avaient qu'un objet, lui faire abandonner sa

position. Il s'en tint donc à toutes les précautions, continuant d'inquiéter les ennemis par ses fréquents partis sur les bords de l'Escaut. Un détachement du régiment de Grassin passe ce fleuve à la nage entre Gand et Audenarde, et brûle un magasin de fourrage; un autre détachement de ce même régiment traverse le canal de Bruges à Ostende et met le feu à un autre magasin. Enfin un troisième détachement attaque, de l'autre côté du canal de Bruges à Gand, une troupe de dragons hollandais, la bat et fait des prisonniers. M. d'Estrées, de son côté, inquiétait l'armée des ennemis sur leur flanc et sur leurs derrières par ses détachements.

Cependant le long séjour de l'armée à Courtray rendant les subsistances très difficiles, le maréchal, qui était déterminé à conserver sa position aussi longtemps que possible, regarda comme indispensable d'obliger l'ennemi à repasser l'Escaut. Il porte ses vues sur Gand, ne doutant pas que les alarmes qu'il pourrait donner sur le canal de Bruges et sur le Sas-de-Gand ne se communiquassent à Bruxelles, et ne fissent prendre aux ennemis le parti de repasser cette rivière.

M. le prince de Pons fut chargé de l'opération, ou pour mieux dire de la tentative. Il part, le 3, du camp de Courtray avec 1 brigade d'infanterie, 2 de cavalerie, 1 régiment de dragons et 6 pièces de canon, avec ordre de se porter le même jour près d'Audenarde et le lendemain à Saint-Denis, près de Gand, où le régiment de Grassin devait le joindre. De l'infanterie et des pontons se rendent en même temps à Deynse. Le prince de Pons devait se prêter à tout ce que le chef du régiment de Grassin croirait devoir entreprendre, même au hasard de ne pas réussir, le maréchal ne regardant pas le mauvais succès de cette troupe comme capable de porter atteinte à la réputation de nos armées.

Un fourrage eut donc lieu dans les villages voisins d'Audenarde. En même temps plusieurs partis d'infanterie sont dirigés du côté de Roubaix et de Tourcoing et sur la droite de l'ennemi pour éclairer ses mouvements. Il était plus important que jamais d'en être averti au moment où nos troupes s'affaiblissaient d'un nombre considérable, quoique le maréchal eût combiné que deux jours suffisaient au retour de M. le prince de Pons, puisqu'il fallait aux ennemis deux jours pour se porter sur Courtray. Alors il rapproche

M. du Chayla, qui était à Henin-Liétard, et le place sous Lille. Le prince de Pons ne vit pas l'ennemi pendant sa marche; seulement, après son arrivée à Saint-Denis, quelques hussards sortirent de Gand et escarmouchèrent avec ses grand'gardes.

Le 5 septembre, après avoir établi un pont sur la Lys avec ses pontons, il campe à Mariakerke, et détache sur le canal de Bruges M. du Blaizel avec de la cavalerie et une partie du régiment de Grassin, qui fusillèrent toute la journée avec les hussards ennemis et avec un poste de l'autre côté du canal.

Le 6, M. de Pons construit un pont sur le canal près de l'embouchure de la Nieuvre. Le même jour, il passe le canal, marche à Lowendeghem, où il séjourne le 7, envoyant jusqu'aux portes de Damme et de Bruges des reconnaissances. Le 8, il se porte à Bellem, où il descend son pont. Bientôt, la nouvelle de sa marche inquiétant l'ennemi, quelques troupes de Hollande passèrent l'Escaut en plusieurs endroits se portant vers Audenarde, suivies par un corps d'Anglais ou Hanovriens, qui campaient le 10 septembre au Mont-de-Trinité.

Sur les premiers avis de ces mouvements, M. le maréchal dirige, le même jour 10, les 4 brigades de cavalerie (du Roi, Royal-Étranger, Cuirassiers, Cravates) qui lui restaient au camp de Courtray, pour camper à Névèle près Deynse ; elles y trouvèrent M. le prince de Pons qui s'y était retiré après avoir repassé le canal. Il y avait ramené 1 des B. de son infanterie et sa cavalerie, laissant 3 autres B. et son artillerie pour garder le pont de Bellem. Sa tête couverte par un ouvrage, M. de Pons ajouta à la rive gauche deux petites redoutes avec du canon défendant les approches de la rive droite. Le régiment de Grassin se plaça au château de Poësele. M. de Pons avait alors sous ses ordres 6 brigades de cavalerie, 1 régiment de dragons, 1 brigade d'infanterie, le régiment de Grassin et de l'infanterie à Deynse.

Tout considérable que fût ce nombre de troupes, le maréchal sachant que, le 11, 8 régiments d'infanterie et 4 de cavalerie, avec du canon, passaient l'Escaut et se portaient du Mont-de-Trinité vers Gand, le 13, 2 brigades d'infanterie (de Bourbonnais et de Rohan) joignirent encore M. le prince de Pons ; il était convaincu qu'avec de telles forces le prince conserverait le pont de Bellem, important par l'inquiétude que l'occupation de ce

passage donnait à l'ennemi, en lui ôtant la communication avec Bruges et Ostende. Il lui avait même prescrit, par sa lettre du 14, de ne mettre que peu de monde dans l'ouvrage qui en couvrait la tête, les ennemis ne pouvant y arriver que par la levée du canal, où il leur fallait essuyer de très près le feu de la mousqueterie et du canon. Malheureusement, M. de Pons, ayant reçu avis qu'un corps arrivait à Beernem sur le chemin de Bellem à Bruges, et qu'un autre de 8 à 10,000 hommes, ayant passé le Sas-de-Gand, marchait à Lowendeghem, avait repassé le canal, ramenant avec lui des otages et beaucoup de voitures de fourrage. M. le maréchal fut peu satisfait de sa conduite et lui manda de prendre une nouvelle position sans quitter Deynse. Alors M. le prince de Pons campe, la droite à cette ville, la gauche à Névèle, derrière le ruisseau d'Ecker. Le corps de Grassin reste à Poësele. Deux jours après il était à Caeneghem, laissant seulement un détachement au château de Poësele. Les troupes ennemies campèrent dans la plaine d'Everghem près Gand, derrière le canal de Bruges, et formèrent différents petits corps depuis Bruges jusqu'à Gand, assurant les communications par la chaussée. M. de Chanclos, avec le commandement de ces troupes, alla ensuite camper à Lowendeghem, mais sans passer le canal et sans y jeter de pont.

Quoiqu'il s'en fallût de beaucoup que par son opération le prince de Pons (1) eût répondu aux vues de M. le maréchal de Saxe, cependant sa diversion fut favorable, en attirant vers Gand un corps ennemi; il procura en outre beaucoup de fourrages, sans lesquels il eût été impossible à M. le maréchal de conserver sa position de Courtray, ayant à peine de quoi y vivre jusqu'au 25. Grâce à ce secours, les subsistances restèrent assurées jusqu'au 15 octobre.

Il était difficile aux ennemis de rester jusqu'à cette époque dans la plaine de Lille, où les fourrages commençaient à devenir fort

(1) De Lorraine (Charles-Louis), prince de Pons, né le 19 novembre 1696. Colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, 15 mars 1718 ; sert au camp de la Moselle, puis au siège de Kehl en 1733. Brigadier, 20 février 1734, concourt à l'attaque des lignes d'Ettlingen et de Philippsburg. Maréchal de camp, 1er mars 1738. A l'armée de M. de Maillebois, marche avec la 2e division, le 31 août pour la Westphalie et la Bavière; rentre en France, finit la campagne en basse Alsace, sous M. de Noailles, en 1743. A l'armée de Flandre, lieutenant général le 2 mai 1744; y est employé en 1744, 1745, 1746, 1747. Mort le 1er novembre 1755.

rares, et très certainement ils se préparaient à la retraite. M. d'Estrées continuait à les inquiéter dans leurs ouvrages. Le maréchal, de son côté, les faisait sans cesse harceler par ses partisans, principalement par M. de Copley qui se distingua dans plusieurs occasions; et, pour mieux les intimider, il se porte lui-même avec un détachement sur Tourcoing. Il espérait que les ennemis, s'étant affaiblis du corps qu'ils avaient fait marcher vers Gand, pourraient craindre qu'on ne voulût profiter de ce moment pour les attaquer, et que cette idée les empêcherait d'étendre leurs fourrages autant qu'ils en avaient l'habitude du côté de la Scarpe et de la haute Deule.

Chaque jour confirmait la nouvelle d'une prochaine retraite de leur part, et l'époque en était fixée au 25 septembre. Leurs gros bagages étaient déjà partis pour Tournay avec escorte; mais, le 26, ces mêmes bagages étaient revenus à leur camp, et tout y était dans la même situation qu'auparavant.

Cependant M. d'Estrées, le 27 à midi, ne doutait plus que l'armée ennemie ne se mît en marche, le 28, pour repasser l'Escaut. Il en donna avis au maréchal, et dès ce moment s'avança vers Orchies (toujours occupé par des compagnies franches) afin de reconnaître leur marche. Son objet principal était d'embarquer un gros détachement de sa cavalerie et de ses hussards dans les environs d'Orchies, à portée du chemin que la garnison devait tenir pour rejoindre l'armée ennemie, et de masquer ce poste avec un autre détachement afin d'attaquer cette garnison au moment où elle ferait sa retraite. Il chargea M. d'Armentières d'un de ces détachements, conduisit lui-même l'autre, et se mit en marche la nuit du 26 au 27. Malheureusement, jamais tant d'incertitude n'exista dans les rapports des espions et des partisans. Elle empêcha M. le maréchal de Saxe de profiter du moment décisif de la retraite de l'ennemi.

Le maréchal de Saxe au comte d'Argenson.

« Courtray, 30 septembre 1744.

« Le 27 au soir, je fus averti de toutes parts que les ennemis marchaient. M. du Chayla passa au travers de Lille avec le corps

qui est sous ses ordres, la nuit du 27 au 28; mais, après avoir poussé quelques troupes de cavalerie qui étaient leurs grand'gardes, il trouva leur armée campée dans le même ordre où elle avait été. Pendant qu'ils prenaient les armes et battaient la générale, M. du Chayla se retira sous le canon de Lille et repassa ensuite par la ville pour retourner dans son camp. Dans la croyance où j'étais que les ennemis avaient marché, je fis partir M. de Lutteaux, le 28 au matin. Je l'accompagnai jusqu'à Espierres par la chaussée de Tournay, où j'aperçus que les ennemis n'avaient pas marché, mais qu'ils étaient en bataille devant leur camp. Je laissai M. de Lutteaux à Espierres avec ordre de se porter le lendemain à l'entrée de la plaine de Cysoing, si les ennemis marchaient, pour tâcher d'entamer leur arrière-garde. Effectivement ils se sont mis en marche la nuit du 28 au 29. M. du Chayla a suivi leur arrière-garde jusque dans la plaine de Cysoing sans pouvoir l'entamer. Il y a attendu M. de Lutteaux jusqu'à 5 heures du soir, mais M. de Lutteaux n'a pu s'y rendre, parce que l'ennemi occupa Chin pendant la nuit du 28 au 29, et qu'il n'a pu distinguer, dans un pays aussi couvert que l'est celui-ci, si c'était la tête de leur armée ou bien un simple détachement. Effectivement, l'armée des ennemis est venue camper à midi, la droite à Chin et la gauche passant sur les glacis de Tournay. Il m'en a fait donner avis, et je lui ai écrit de faire son possible pour voir si dans la nuit les ennemis ne passeraient pas l'Escaut, pour pouvoir tomber sur leur arrière-garde ce matin; mais que s'il ne pouvait s'assurer de ce fait, de replier ses troupes au grand jour et de s'en revenir ici, ne voulant pas exposer plus longtemps un corps aussi inférieur aux ennemis à être attaqué par toute leur armée. »

Les ennemis ne firent pas un long séjour près de Tournay. Le 1er octobre, ils marchèrent par leur droite en suivant la rive gauche de l'Escaut, passèrent le même jour le ruisseau de Spierre, et campèrent la droite à Avelghem, la gauche à Helchin, l'Escaut derrière eux, ayant trois ponts sur cette rivière à ce dernier village pour tirer des fourrages de Pottes, où ils avaient formé un magasin. Pendant ce temps, M. de Chanclos, qui commandait le corps campé sur le canal de Bruges, marcha aussi en remontant l'Escaut par sa rive gauche. Cette marche audacieuse des ennemis par la rive gauche de cette rivière, à destination de Courtray, fit craindre au ma-

réchal qu'ils n'eussent le dessein de l'attaquer : bien qu'il n'en crût rien et sût que l'armée ennemie n'était composée réellement que de 66 B. et 113 E., c'est-à-dire moins supérieure qu'on ne l'avait annoncé jusqu'alors, il jugea prudent de rassembler ses troupes. En conséquence, il mande à M. du Chayla de joindre l'armée le 4 octobre, avec son corps de cavalerie; à M. d'Estrées, de camper sous Lille à la place de M. du Chayla. La brigade de Dauphin et d'Auvergne et Royal-dragons retournèrent à l'armée, M. d'Avaray vint les remplacer avec 4 B. de la garnison de Douai. Le maréchal rapprocha en même temps de lui le corps de M. le prince de Pons qui se réunit le 4 octobre à Wachen sur la Mandel au-dessous de Courtray, d'où M. le prince de Pons rentra à l'armée avec sa cavalerie et 1 brigade d'infanterie. M. d'Apcher reste à Wachen avec 2 brigades d'infanterie et le régiment de Grassin. Après ces dispositions, le maréchal attendit que les ennemis se décidassent ou à marcher sur lui, ou à repasser l'Escaut. C'étaient les deux seuls partis, selon lui, qu'ils pouvaient prendre, et il ne pensait pas qu'ils pussent différer longtemps par le manque de subsistances dont il avait entièrement dépouillé le pays pendant la campagne.

Les ennemis firent en effet, le 4, un nouveau mouvement en campant leur droite vers Asper et leur gauche à Audenarde. On crut à leur projet de repasser l'Escaut; mais comme, le 7, ils avaient encore marché la veille par sa rive gauche et qu'ils s'étaient portés vers Deynse, l'incertitude se renouvela sur la route prise, soit vers Gand, soit vers Deynse. Mais le maréchal, instruit que M. le duc d'Arenberg avait appelé à lui toutes les troupes de l'autre côté du canal et vers Bruges, ainsi que son artillerie de campagne qui, depuis Tournay, marchait par la rive droite de l'Escaut jusqu'à Audenarde, jugea que son projet était de passer la Lys aux environs de Deynse pour se porter à Rousselaër ou pour marcher à lui. Par sa lettre à M. le comte d'Argenson, il exprime bien que, dans ces deux cas, il pensait être forcé de se déplacer : 1° parce que, n'ayant plus aucune subsistance à la droite de la Lys, depuis Douai jusqu'à Gand, il regardait comme impossible d'y faire passer ses troupes et soutenir Courtray; 2° parce que la position que les ennemis pouvaient prendre à Rousselaër les mettait entre la mer et lui et l'empêchait de pouvoir s'y porter avant eux. Le maréchal jugeait aussi que, dans le cas où les ennemis passe-

raient la Lys, ils pourraient assiéger Furnes, d'autant plus que leur grosse artillerie, partie d'Anvers, avait été probablement transportée à Ostende, d'où elle pouvait facilement arriver devant cette place.

Ces différentes considérations déterminèrent le maréchal à se placer derrière le canal de Boësinghe dans le cas où les ennemis passeraient la Lys, et à démanteler Courtray s'il était obligé de s'en éloigner. Le duc d'Arenberg n'avait pas de projets aussi vastes; car, le 7, il s'était encore rapproché de Gand, la droite à Nazareth, la gauche à Huysse et ayant un gros poste dans Deynse, sans pont sur la Lys : ceux entre Audenarde et Gand lui servaient à tirer des fourrages de la droite de l'Escaut.

Instruit de la nouvelle position des ennemis et persuadé que le défaut de fourrages dans le pays à la rive gauche de la Lys les empêcherait de passer cette rivière, et étant lui-même à la veille d'en manquer, le maréchal envoya M. du Chayla sous Ypres avec toute la cavalerie afin de réserver le peu qui lui restait et tenir encore quelques jours sa position avec son infanterie. Un long séjour était impossible, malgré le désir de ne point quitter Courtray avant que les ennemis eussent repassé l'Escaut : il fallait céder au manque de fourrages. En conséquence il replie l'armée sous Menin, aussitôt toutes ses ressources épuisées. Il y avait rassemblé pendant la campagne environ 250,000 rations, et il donne des ordres pour que la châtellenie d'Ypres et de Furnes en formât un magasin derrière les lignes de Commines, réparées pendant la campagne, afin de pouvoir occuper ces lignes et ménager, le plus possible, les fourrages assemblés à Menin.

Peut-être le maréchal eût-il pris dès ce moment le parti de séparer l'armée, persuadé que les ennemis, ainsi que lui, ne pouvaient rien faire de plus utile à la conservation des troupes. Mais la lettre du 10 octobre de M. d'Argenson ne contribua pas peu à tenir encore les troupes rassemblées. Ce ministre lui témoignait le désir que, même après que les ennemis auraient mis l'Escaut devant eux, il employât tous ses efforts pour empêcher qu'ils ne séparassent leurs troupes, ou ne fissent un détachement vers l'Allemagne, avant la fin du siège de Fribourg.

Le maréchal ne crut pas à la possibilité de l'envoi d'un détachement, qui, ne pouvant arriver avant six semaines sur le Rhin, ne lui paraissait pas capable d'influer sur l'opération du siège, à moins

que ce détachement ne fût de 50 à 60,000 hommes, ce qui n'était admissible ni des Anglais, ni de la Hollande, puisque alors toute la Flandre resterait entièrement à découvert.

Il fit part de ces réflexions à M. d'Argenson, le rassura sur la crainte de voir les ennemis arriver à Courtray, s'il s'en éloignait. Le maréchal pensait que, ce poste ne pouvant être soutenu que par une armée, et une armée ne pouvant pas y subsister, par le manque de fourrages entre l'Escaut et la Lys et entre cette rivière et le canal de Bruges, il était impossible aux ennemis de s'y porter en force. Il l'assurait en même temps que, s'ils y venaient, il ne les laisserait pas partir sans les attaquer.

L'occupation de Courtray fut plus longue qu'on ne le supposait. Le détachement ennemi à Deynse, craignant la marche de quelques compagnies de grenadiers envoyées pour soutenir des partis, abandonne ce poste le 11 et n'ose y rentrer que le lendemain. Cette conduite indiquait plutôt une défensive de leur part qu'un projet d'entreprise sur la Lys. Cette idée se confirma lorsque, le 13, M. le duc d'Arenberg conduisit son armée sous Gand. Ce mouvement l'éloignait de Courtray. Il lui aurait fallu trois marches pour s'y porter à travers un pays où il n'y avait aucunes subsistances. Il n'en fallait pas davantage pour être entièrement tranquille sur leurs entreprises; les nouvelles de la séparation des Hollandais pour Tournay et pour Namur avec l'artillerie, déjà passée à Audenarde, ne laissèrent plus de doute. Leur armée, faute de subsistances, avait fourragé Audenarde; il paraissait difficile que Gand évitât le même sort, pour peu que leur séjour sous cette ville se prolongeât.

Enfin, le 19, le maréchal apprit le départ de toute l'infanterie hollandaise le matin pour Anvers et pour le Sas-de-Gand, l'arrivée de 12 B. anglais à Bruges et du reste des troupes de cette nation, ainsi que, le lendemain, la mise en marche des Hanovriens. Chaque moment confirmait la séparation entière de l'armée des alliés. Cependant la route des Hanovriens étant la même que celle des Hollandais, et ne devant marcher qu'après eux, ils restèrent pendant quelques jours encore campés derrière le canal de Bruges. Mais, le 20 octobre, M. le duc d'Arenberg étant à Bruxelles, le maréchal n'hésita plus à séparer aussi ses troupes.

12 B. partent, le 21, pour le côté de la mer, et les ordres sont

donnés pour lever entièrement le camp de Courtray les 23 et 24, et faire entrer les troupes dans les cantonnements désignés quelques jours auparavant.

M. d'Estrées avait quitté, dès le 18, son camp sous Lille, établissant ses cantonnements sur la Sambre dans les environs de Maubeuge, d'Avesnes et de Landrecies. Comme, dès le 22, il ne restait plus d'ennemis à la rive gauche de l'Escaut, M. le maréchal se rendit à Lille où il établit son quartier général. M. le chevalier d'Apcher (1) forme l'arrière-garde, le 24, et arrive à Menin sans être inquiété. Avant d'évacuer Courtray, toutes les palissades furent transportées à Menin.

Indépendamment des motifs qui déterminèrent M. le maréchal de Saxe à séparer ses troupes, le temps rigoureux qu'elles éprouvaient depuis une huitaine de jours l'y poussait. Des ouragans avaient détruit les tentes, des pluies continuelles défonçaient les chemins et rendaient impraticable tout ce qui n'était pas chaussée pavée; il devenait impossible de garantir les troupes des rigueurs de la saison, et de les faire marcher ou de leur transporter des subsistances. Ces mêmes motifs déterminaient à négliger tous les mouvements exigés pour empêcher les ennemis de faire marcher des troupes en Allemagne. Ces raisons légitimes tendaient trop au bien du service pour que le roi ne les approuvât pas. M. d'Argenson (2) écrivit au maréchal pour lui témoigner sa satisfaction, non seulement à cet égard, mais aussi sur sa conduite dans le cours de la campagne, pendant laquelle, avec des forces inférieures, il avait forcé l'ennemi à renoncer à toute offensive.

Les ennemis continuèrent leur marche vers leurs quartiers d'hi-

(1) D'Apcher (Claude-Annet de Châteauneuf, comte), né le 14 juin 1693. Cornette à Mestre-de-camp-général des dragons le 8 septembre 1719, maréchal de camp le 1er mars 1738, lieutenant général le 2 mai 1744, décédé le 12 février 1753.

(2) Du 28 avril au 18 novembre, il n'y eut pas de ministre des affaires étrangères. Le comte d'Argenson, secrétaire d'État de la guerre, le maréchal de Noailles, ministre d'État, et le premier commis M. du Theil, plus tard ministre plénipotentiaire, se partageaient la direction de la politique extérieure. Le roi, qui s'était fait suivre par M. du Theil en Flandre, recevait toutes les dépêches et les renvoyait au maréchal de Noailles, commandant l'armée d'Allemagne, qui indiquait sommairement la réponse. Tout ce qui exigeait une signature du secrétaire d'État était expédié par le comte d'Argenson. Cet état de choses dura jusqu'à la nomination du marquis d'Argenson aux affaires étrangères.

ver, et les Hanovriens levèrent leur camp le 27 octobre. Le 1er novembre, le maréchal met en mouvement les corps pour leurs quartiers d'hiver (1). Il congédie en même temps les officiers généraux ne devant pas être employés pendant l'hiver.

Quelques jours après, il apprend que les troupes hanovriennes ne devaient pas rester en Flandre pendant l'hiver, mais s'acheminer sur le Rhin et prendre des quartiers dans le pays de Cologne et de Juliers. Il reçut même l'itinéraire de leur route.

Malgré la tranquillité dont ces dispositions réciproques firent jouir les deux armées dès les premiers moments où les troupes entrèrent dans leurs quartiers, le maréchal resta sur la frontière

(1) *Cantonnements de l'armée.* A *Gravelines :* la Cour au Chantre, 3. De Blignac, milices, 1 B. De la Vieuville, 2 E. A *Bergues :* Aubeterre, 1. Biron, 1. Aunis, 1. Polignac, milices, 1 B. De la Vieuville, 2 E. A *Dunkerque :* Rohan, 3. Touraine, 3. Diesbach, 3. Hainault, 1. Royal-Corse, 1 B. Royal-dragons, 3 E. A *Furnes :* Soissonnais, 1. Nivernais, 1. De Nantes, milices, 1 B. Royal-dragons, 2 E. A *Poperinghe :* Brionne, 4. Dauphin, 3. Bettens, 3. Penthièvre, 2 B. A *Ypres :* Angoumois, 1. De Paris, milices, 1. De Mayenne, milices, 1 B. Egmont-dragons, 5 E. A *Menin :* Royal, 1. La Fère, 1. De Carhaix, milices, 1 B. Bauffremont-dragons, 3 E. A *Comines, Warneton* et derrière les lignes : Royal, 2. Royal-la-Marine, 1 B. Bauffremont-dragons, 2 E. A *Lille, la Bassée,* citadelle : Normandie, 4. Courten, 3. De Rennes, de Ligneville, de Paris, milices, 3. Saint-Brieuc, 1 B. Volontaires de Saxe, 6. Cuirassiers, 4. E. A *Bouchain :* Languedoc, 1. Caen, milices, 1 B. A *Saint-Amand :* Grassins, 1,200 hommes. A *Cambrai :* de Saint-Lo, de Blois, de Dinan, milices, 3 B. Colonel-général, 3 E. A *le Castelet :* le Roi, 3 E. A *Crèvecœur :* Clermont-Tonnerre, 4. De Pons, 4 E. A *Douai :* Seedorf, 3. Royal-Artillerie, 1. De Vire, d'Orléans, d'Angers, de Paris, milices, 5 B. Mestre-de-camp-général dragons, 5 E. A *Arleux-l'Écluse :* Royal-Roussillon, 4. Grammont, 4 E. A *Valenciennes* et citadelle : Auvergne, 3. Orléans, 2. Chartres, 2. Fleury, 1. Montargis, milices, 1 B. D'Orléans, 2 E. A *Condé :* Bourbonnais, 3. De Caen, milices, 1 B. D'Orléans, 2 E.; Duquesnoy, Eu, 2. Wittmer, 3. De Rouen, milices, 1 B. A *Cateau-Cambresis :* Brancas, 4 E. A *Maubeuge :* Piémont, 4. Bresse, 1. Vexin, 1 B. Beausobre-hussards, 4. Dauphin-dragons, 5 E. A *Landrecies :* Beauvoisis, 1. Chartres, milices, 1 B. De Talleyrand, 2 E. Fiennes, 4. Des Cars, 4 E. A *Avesnes :* Monaco, 3. De Talleyrand, 2 E. A *Calais :* Saint-Mexin, Polignac, Poitiers, Boulonnais, milices, 4 B. A *Ardres :* Royal-Cravates, 4. Prince-Camille, 4 E. A *Saint-Omer :* la Couronne, 3. Lowendal, 2. Vernon, milices, 1. B. Royal-Étranger, 4 E. A *Aire :* les Vaisseaux, 3. Traisnel, 1 B. Chabrillant, 4 E. A *Saint-Venant :* Rooth, du Mans, milices, 1 B. A *Béthune :* Clare, 1. Berwick, 1 B. Clermont, 4 E. A *Semps :* Egmont, 4 E. A *Vitry :* Penthièvre, 4. E. A *Aubiny :* Vogué, 4 E. A *Arras :* Rhedon, milices, 1 B. Carabiniers, 10 E. A *Bapaume :* Bulkeley, 1. Dillon, 1 B. A *Péronne, Ham, Saint-Quentin :* de Tours, Corbeil, Lorraine, milices, 5 B. A *Guise :* de Nantes, de Pont-Audemer, milices, 2 B. Total : 119 B. et 136 E.

jusqu'au retour du roi à Versailles, à la suite de la campagne sur le Rhin terminée par la prise de Fribourg (1). Il reçut l'ordre de préparer un plan d'opérations pour l'armée de Flandre, dont on lui confiait le commandement pendant la campagne suivante. Il partit en conséquence de Lille, le 11 décembre, laissant à la tête des troupes de la frontière, depuis la Meuse jusqu'à la mer, M. de Ceberet, le plus ancien des lieutenants généraux. Le 23 décembre 1744, le roi envoyait à M. d'Argenson son ultimatum pour la paix, et, malgré bien des difficultés de la part des puissances étrangères, il est certain que la paix eût été signée avant la campagne de 1745, si l'empereur Charles VII ne fût pas mort subitement le 20 janvier 1745.

Les quatre théâtres de guerre où opéraient les quatre armées étaient la Flandre, le Mayn, la Souabe et l'Italie.

(1) Voir le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV,* campagne du Brisgau, p. 412.

CHAPITRE X.

(1745.)

BATAILLE DE FONTENOY. — PRISE DE TOURNAY, GAND, AUDENARDE, DENDERMONDE, OSTENDE, NIEUPORT, ATH.

L'armée de Flandre est composée de l'armée du roi et des différents corps de MM. du Chayla, d'Estrées, de Brezé, d'Harcourt, Clermont-Gallerande et de Lowendal.

Avril 1745. — 20. L'armée du roi sous Maubeuge. — 22. M. du Chayla, avec un corps sous Valenciennes, à Condé, et le 23 à Hautrage, en vue de Saint-Ghislain, s'empare du Pont-à-Haine. — 21. M. d'Estrées, détaché de l'armée, le 22, à Spiennes, près Mons. — 22. M. de Brezé près Warneton; le 24, sur la Marcq près Lille, et, le 25, investit Tournay à la rive gauche de l'Escaut. — 23. L'armée à Quiévrain. — 24. A Péruwelz; jointe ce même jour par M. d'Estrées, formant arrière-garde et qui s'était avancé la veille sur les hauteurs de Berthamont et sur le village de Horne, près Saint-Ghislain; se replie le lendemain sur le Pont-à-Haine et rejoint l'armée; il en fait l'arrière-garde. L'armée alliée commence son mouvement sous Bruxelles. — 25. Investissement de Tournay; M. d'Harcourt, avec 6,000 hommes, à la rive droite de l'Escaut. M. du Chayla à Leuze. M. d'Harcourt, détaché du camp de Péruwelz, forme l'investissement de Tournay par la rive droite de l'Escaut. — 26. L'armée arrive devant Tournay. — 30. Ouverture de la tranchée.

Mai. 3. L'armée ennemie s'avance à Casteau, le 5 à Cambron, le 8 à Leuze, le 10 vers Wasmes, et, le 11, se retire sous Ath. — 6. M. du Chayla se replie et rentre à l'armée. — 8. Le roi et le Dauphin arrivent au camp devant Tournay, son quartier au Pont-à-Chin. — 9. Le roi choisit un champ de bataille; les troupes l'occupent. — M. le maréchal de Saxe prend ses dispositions pour recevoir l'ennemi. — 11. Bataille de Fontenoy. — M. de Brezé reste au siège de Tournay avec 24 B. et 12 E. — 23. Tournay capitule; les troupes qui défendaient la ville se retirent dans la citadelle. — 31. Tranchée ouverte.

Juin. 20. Capitulation de la citadelle de Tournay. M. de Brezé chargé de la ville et de la citadelle. — 21. M. de Clermont-Gallerande prend le commandement des troupes venant de l'armée du Rhin; campe à l'abbaye de Hautmont, près Maubeuge.

Juillet. 1er. L'armée du roi à Leuze. — M. de Clermont est à Binch, le 13 à Chièvres. — M. de Lowendal détaché de l'armée sur Espierres. — Le 3, l'armée

des alliés quitte son camp d'Ath; se retire à Grammont et Alost. — Le 7, se rapproche d'Alost; le 10, se retire à Anderlecht, sous Bruxelles; ensuite campe de l'autre côté du canal. — 4. L'armée du roi à Rebaix. — 5. A Lessines. — 6. A Grammont. — 8. A Bost. — Le 8, M. du Chayla, détaché pour jeter un pont sur l'Escaut au-dessous de Gand, combat à Heusden, y campe. — Le 10, s'empare de Gand avec M. de Lowendal, campe à Ledeberg; prend le commandement de Gand, et M. le prince de Pons celui de son corps. —14. Tranchée ouverte devant la citadelle de Gand. — 15. Capitulation de la citadelle; M. de Lowendal rejoint l'armée au camp de Bost. Il est chargé du siège d'Audenarde. — Il investit cette place le 16; le 18, ouverture de la tranchée. — 22. Le roi se rend à Gand. — Audenarde capitule. — 23. Troupes détachées du corps de M. de Clermont-Gallerande pour les Évêchés. — 28. Notre armée campe à Oordeghem, entre Alost et Gand.

Août. 4. L'armée à Alost. — M. d'Harcourt détaché pour le siège de Dendermonde, et M. de Lowendal à celui d'Ostende. — 6. M. de Lowendal arrive devant Ostende. — 17. Notre armée passe le Dendre, campe à Mélis, près Lippeloo. — 23. Capitulation d'Ostende. — 28. M. de Lowendal en marche pour le siège de Nieuport; se rend à Slype. — 28 et 30. Les troupes arrivent devant la place. — 31. Tranchée ouverte.

Septembre. 1er. Le roi quitte l'armée, arrive à Versailles le 7. — 5. Capitulation de Nieuport. — 7. L'armée française repasse le Dendre, campe à la gauche de cette rivière entre Alost et Dendermonde. — 8. Nouvelle position entre Alost et Ninove. M. d'Harcourt sous Dendermonde. — 10. B. et E. français détachés pour renforcer les garnisons de Maubeuge, de Philippeville, et occuper le poste de Beaumont. Soutiens envoyés à M. de Clermont-Gallerande. — 24. M. de Clermont à Lessines. — 24. 10 B. anglais quittent l'armée, campent sous Anvers. — 26. Ces 10 B. entre le fort Lillo et Willemstad. — Troupes détachées de l'armée française à l'investissement d'Ath, avec M. de Clermont-Gallerande. — M. d'Estrées, détaché pour concourir à l'investissement de cette place, arrive à Enghien le 27. — 27. M. du Chayla prend le commandement du camp sous Dendermonde, renforcé par les troupes de la Flandre maritime. — M. de Clermont-Gallerande établit son quartier général à Ath. — 28. Ath entièrement investi.

Octobre. 4. M. d'Estrées à Ghislenghien; le 7, joint devant Ath M. de Clermont-Gallerande. — 7. La maison du Roi et la brigade des Gardes à Lessines. — Le 6, un corps autrichien se porte à Hal; le 7, à Soignies; le 8, retourne à Hal, à Saint-Symphorien. — Le 10, ce corps se sépare pour entrer partie dans Mons, à Namur et Charleroi. — 8. M. du Chayla rejoint l'armée, campe à la droite de la Dendre sur la chaussée d'Alost et de Bruxelles. — Le 10, il retourne au camp de Dendermonde. Capitulation d'Ath. M. d'Armentières commande dans cette ville. — 10. Premier mouvement pour la séparation de l'armée. — 12. La maison du Roi et la Gendarmerie partent pour la France. — M. d'Estrées à Grammont, d'où ses troupes se séparent. — M. de Clermont-Gallerande rassemble les troupes du siège d'Ath et campe à Cambron. — 13. La brigade des Gardes et quelques autres troupes partent pour Tournay. — M. de Clermont-Gallerande aux Estines-au-Val. — Le 14, à Erkelines. — 14. L'armée française entre Gavre et Baeleghem. — 15. Passe l'Escaut; une partie des troupes rentre en France, l'autre en

Flandre. Le quartier général à Gand. — 16. M. de Clermont-Gallerande sépare ses troupes ; une partie à Beaumont, le reste à Maubeuge, d'où elles vont dans leurs quartiers. — Corps de 15,000 hommes de l'armée alliée qui s'avance de Wilvorde vers Alost ; se retire le même jour, et l'armée commence à se séparer, le 20, pour prendre ses quartiers d'hiver. Les Anglais s'embarquent à Willemstad. — 20. M. de Clermont-Gallerande à Audenarde pour y commander pendant l'hiver.

Novembre. 1er. Lettres de service aux généraux appelés à servir pendant l'hiver. Gratifications aux troupes. Désignation des commandements. — 10. Embarquement des Anglais.

Décembre. Projets vis-à-vis la Flandre hollandaise. Situation des finances et des contributions. — 10. État des troupes à faire passer en Angleterre sous le duc de Richelieu. — 25. Projet secret du maréchal de Saxe contre Bruxelles suspendu par suite du dégel, qui le force à attendre un moment plus favorable. — 26. Arrivée de Richelieu à Gand pour conférer avec le maréchal. — 29-30. L'expédition de Bruxelles ne réussit pas. — 30. Expédition sur Saint-Ghislain manquée.

ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE.

M. de Cremilles, *maréchal général des logis de l'armée.*

Aides : MM. de Puységur, d'Espagnac, de la Serre-Aubeterre, Saint-Sauveur de Botteville, de Soupir.

M. de Vaudreuil, *major général de l'infanterie.*

Aides : MM. Lannoy, Bernier, la Tour, Valfons, Codere, Lagroulet, Longaunay, Montazet, Hadins.

M. de Croismare, *maréchal général des logis de la cavalerie.*

Aides : MM. Mezières, Pinon de Saint-Georges, Montlezun, Mouchy, de Sorail. M. de Séchelles, *intendant.* M. de la Tour, *prévôt.*

Lieutenants généraux : MM. de Ceberet, d'Harcourt, Clermont-Tonnerre, de Dombes, d'Eu, Phelippes, Choiseul-Meuse, Clermont-Gallerande, du Chayla, de Grammont, de Bavière, de Montaison, Danois, Biron, Lowendal, Berenger, Chabannes, Richelieu, Pons, Dreux-Brezé, de Luxembourg, d'Estrées, d'Apcher, Langeron, de Croissi, Chartres, Penthièvre, de la Billarderie, Montboissier.

Maréchaux de camp : MM. de Rambure, la Marck, Monnin, Contades, Graville, Beuvron, d'Armentières, Souvré, de Chevreuse, Rubempré, comte d'Harcourt, d'Aumont, d'Ayen, Soubise, d'Anlezey, Chaulnes, Fitz-James, Tingry, Noailles, d'Aguesseau, Montmorency-Logny, Crequy, Mézières, de Muy, Sourches, Rosen, Bauffremont, de la Suze, Fleury, Seedorf, Relingue, de Fiennes, Zurlauben, Chiffreville, Marignane, Montgibault, Jumillac, Courtomer, du Roure, du Brocard, de la Coste-Messelière, Chambon, Gault, Bazilly, Saumery, Champeron, Calvières, Fougères, de Tressan, Balincourt, de Suzy, Manherbe, de la Motte-Guérin, Perussy, de Morangiers, de Canillac, Descajeuls.

Brigadiers (infanterie) : MM. de Gravel, de Lorges, d'Herouville de Claye, Talleyrand, Duras, de la Vauguyon, Gontaut, d'Havré, Saint-Pern, Saint-Quentin, de la Motte-Hugues, d'Aspremont, Chambonas, de la Serre, de Bassa, de Chambon, Vaudreuil, d'Affry, de Langey, Staal, la Sone, de la Peyr, Dupas.

Brigadiers (cavalerie) : MM. Dauger, la Peyrouse, Carneau, de Blet, de Pons,

Cernay, d'Havrincourt, Crenay, Guiry, d'Ailly, d'Autichamps, la Luzerne, Montmorency, Poulpry, du Muy, Pons Saint-Pierre, Narbonne-Pelet, Chabanais, la Marche d'Estrehan, Mailly d'Aucourt, de la Salle, du Châtelet, Vauban, Saint-Clair, Varneville, Montigny, Landreville, de Grille, Toulongeon, Duplessis, Vernassal, Montmor, de Menou, de la Chaise, de Lignieres, Vercel.

Infanterie : Gardes françaises, 6. Gardes suisses, 3. Piémont, 4. Normandie, 4. Crillon, 3. Auvergne, 3. Royal, 3. Dauphin, 3. Touraine, 3. Eu, 3. Royal-Vaisseaux, 3. Orléans, 2. La Couronne, 3. Aubeterre, 1. La Fère, 1. Beauvoisis, 1. Royal-Marine, 1. Trainel, 1. Biron, 1. Hainaut, 1. Angoumois, 1. Nivernais, 1. Soissonnais, 1. Chartres, 2. Le Roi, 4. Bettens, 3. Diesbach, 3. Courten, 3. La Cour au Chantre, 3. Wittemer, 3. Bulkeley, 1. Berwick, 1. Clare, 1. Dillon, 1. Rooth, 1. Lally, 1. Royal-Corse, 1. Royal-Écossais, 1. Grassins, 2. Lowendal, 3. Royal-Wallon, 2. Boufflers-Wallon, 2. Bouzol, 3. Laval, 1. Saintonge, 1. Seedorf, 3. Fleury, 1. Monnin, 3. Languedoc, 3. Picardie, 4. Dauphiné, 1. Grenadiers royaux : Latour, Valfons, Longaunay, Espagnac, 4. Milices : Paris, Mantes, Blois, Saint-Maixent, Dinan, Vannes, Saint-Brieuc, Redon, Carhaix, 10. Royal-Artillerie, Richecourt, Fontenay, Pumbuq, 2. 126 B. Compagnies franches de Provisi, Massanne, le Gagneur. Compagnies d'ouvriers du Brocard, Saint-Vallier, Thomassin, d'Epinay, de Boulle.

Cavalerie : Maison du Roi, 13. Gendarmerie, 8. Carabiniers, 10. Colonel-général, 4. Royal, 4. Le Roi, 4. Royal-Étranger, 4. Cuirassiers, 4. Cravates, 4. Roussillon, 4. Berry, 4. Orléans, 4. Clermont-Prince, 4. Penthièvre, 4. Brionne, 4. Brancas, 4. Talleyrand, 4. Clermont-Tonnerre, 4. Chabrillan, 4. Egmont, 4. Grammont, 4. Saint-Jal, 4. Camille, 4. Fiennes, 4. Rohan, 4. Noailles, 4. Pons, 4. Fitz-James, 4.

Hussards : Linden, 4. Beausobre, 4. Saxe (volontaires), 4.

Dragons : Mestre-de-camp-général, 5. Royal, 5. Bauffremont, 5. Egmont, 5. Septimanie, 5. Asfeldt, 5. 173 E. Compagnie de Goderneau.

Pendant les trois premiers mois de l'année 1745, les troupes françaises restèrent dans leurs quartiers de Flandre. Une sorte de trêve s'était établie sur la frontière et elle ne fut point rompue de part et d'autre. A Menin, M. de Bauffremont fait sauter les ouvrages extérieurs, démolir les fortifications, et évacuer l'artillerie et les munitions. M. de Séchelles visite les places du Hainaut et de la Flandre pour les faire mettre en état. Le 22 mars, le roi nomme les officiers généraux à l'armée de Flandre (1). On destinait à cette

(1) M. de Ceberet (*) commandait à Ypres, ayant M. de Romecour comme maréchal de camp; M. d'Aunay (**) était dans la Flandre maritime, et M. d'Estrées à Furnes.

(*) De Ceberet (Claude, marquis), né en 1672, mousquetaire en 1690; maréchal de camp, le 8 mars 1718; lieutenant général le 22 décembre 1731; décédé le 25 avril 1756, à Aire.

(**) D'Aunay (Jean-Charles de Mesgrigny, comte), cadet en 1692, maréchal de camp le 1er mars 1738, lieutenant général le 2 mai 1744, décédé le 3 janvier 1763. (D. G.)

armée 58 B. et 45 E. des garnisons de Flandre, 1 B. d'artillerie et 2 E. de Picardie; 31 B. et 111 E. de plusieurs autres provinces de France pour se rendre, savoir : l'infanterie, le 20 avril, sous Maubeuge; la cavalerie et les dragons, du 20 au 30, à Valenciennes, après avoir cantonné la droite à Philippeville, la gauche à Béthune et Lillers; on devait en outre envoyer à cette armée 1 second B. d'artillerie, 100 pièces de batterie, tous les pontons et 100 pièces de campagne; il fut décidé qu'on laisserait dans les places de Flandre, Picardie et Artois, pendant la campagne, 40 B. de milice, 7 de campagne, les Wallons et quelque cavalerie.

Les alliés ne furent pas aussi tranquilles que nous. La plus grande partie des Autrichiens et des Hanovriens s'en fut vers le bas Rhin. L'empereur étant mort le 20 janvier à Munich, l'on prétendait par le rassemblement des troupes sur le Rhin favoriser l'élection du grand-duc. Les Anglais et les Hollandais s'étendent dans les Pays-Bas; les premiers reçoivent à Ostende des recrues et de l'artillerie, les autres en rassemblent à Malines. Puis la plus grande partie des Anglais se rend à Gand et à Bruges; les Hollandais renforcent les garnisons de Namur, Charleroi, Ath, Mons et Tournay. Ces derniers, déjà au nombre de 80,000, s'augmentent de 12,000 hommes, et 9,000 hommes vont rejoindre sur le bas Rhin les Austro-Hanovriens au nombre de 10,000.

Le comte de Saxe, tout en s'occupant des préparatifs d'une armée sur le point d'entrer en campagne, ne restait pas étranger à la politique de la France après la mort de l'empereur Charles VII de Bavière. Écartant les détails militaires, il se plaisait à témoigner son affection à son frère Auguste III, en l'engageant à se mettre sur les rangs et à se faire élire empereur d'Allemagne.

Maurice de Saxe à Auguste III.

« Paris, 4 mars 1745.

« Dieu dirige toutes choses, sire, et est le maître du sort des armes; mais si l'on compare nos moyens à ceux de la ligue de la maison d'Autriche, il n'y a effectivement qu'un miracle qui puisse faire pencher la balance de son côté. Votre Majesté voit la su-

périorité de la maison de Bourbon. Quelque mouvement que les négociateurs du parti autrichien se donnent, ils trouveront difficilement les moyens d'une apparence d'égalité à leurs forces. La dignité impériale n'est pas un objet que l'on doit regarder avec indifférence; elle influe sur les démarches du corps germanique. Il me paraît que l'affaire de la succession de la maison d'Autriche n'est pas l'objet qui attirera à présent la plus grande attention; mais si elle cause la continuation de la guerre, elle ne pourra qu'être avantageuse à Votre Majesté, étant revêtue de la dignité impériale. D'ailleurs, si la reine de Hongrie mourait, la tutelle de ses enfants, qui appartient de droit à Votre Majesté, ne souffrira pas de contradiction, au lieu que, si le grand-duc, par les hasards d'une longue guerre, qui désolerait l'Allemagne, obtenait l'Empire, il serait difficile de la lui disputer. Si, d'un autre côté, Votre Majesté considère la puissance que cette dignité lui donne contre le roi de Prusse, elle trouvera qu'à tous égards il y aurait nécessité de faire les démarches nécessaires. »

Cette lettre devait être un peu l'inspiration de M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, qui déjà, le 27 janvier, jour où il reçut la nouvelle du décès de Charles VII, faisait au comte Loss des ouvertures semblables. Le roi, du reste, avait déjà répondu par M. Bruhl, le 17 février, « qu'il n'ambitionnait pas cette dignité suprême, accompagnée de tant de peines et de dépenses, bien moins encore au prix de perpétuer la guerre, ce qui arriverait si la France devait soutenir cette élection, ainsi qu'elle s'y offre, par la force des armes. »

Auguste III répondit dans le même sens au comte Maurice, le 26 mars, et deux mois après donnait sa voix à l'époux de Marie-Thérèse, élu empereur le 13 septembre 1745.

Vers la fin du mois de mars, les alliés se préparèrent activement à rentrer en campagne. Leur effectif, tant dans les Pays-Bas que sur le bas Rhin, se montait à 103 B. et 107 E. (1). Dans ce nombre n'étaient pas compris 33,000 hommes entretenus par les Hollandais pour la garde des places de la barrière, plus les 9,000 sur le Rhin, les renforts envoyés du côté de Namur, ni les détachements

(1) 25 B. et 29 E. anglais, 13 B. et 31 E. hanovriens, 30 B. et 31 E. hollandais, 35 B. et 21 E. autrichiens.

des Anglais à Ostende; en sorte que les alliés pouvaient mettre en campagne dans les Pays-Bas plus de 60,000 hommes, et 37,000 sur le bas Rhin.

Au commencement d'avril, le maréchal de Saxe ayant arrêté le plan des opérations avec le roi et le ministre, se mit en route, malgré l'hydropisie dont il était atteint, pour tout disposer et faire entrer les troupes en campagne (1). Après en avoir conféré à Lille, le 6, avec M. de Séchelles, il communique, le 10, à MM. de Crémille et de Vaudreuil ses intentions sur la formation de trois camps : le premier sous Maubeuge, le second sous Valenciennes et le troisième sous Warneton. Il leur recommande d'y faire passer les troupes, autant que la saison le permettrait sans les fatiguer. Ses ordres sont exécutés avec la promptitude et le bon ordre qu'il attendait de tous ces officiers. Les routes conduisant à ces trois places sont bientôt préparées pour la marche des troupes. L'infanterie s'en approche insensiblement. La cavalerie et les dragons arrivant de l'intérieur du royaume sont placés de manière à pouvoir se rassembler en deux jours, et, en attendant, cantonnent la droite à Philippeville, la gauche à Béthune.

Le 16 avril, le maréchal quitte Lille pour Valenciennes, visite le camp tracé pour une partie des troupes sous cette dernière place, et se rend, le 18, à Maubeuge, où était le rendez-vous des officiers généraux et du gros de l'armée (2). Dans l'après-midi, on lui fit une

(1) État, au commencement de la campagne de 1745, des forces de la France et de ses alliés, ainsi que de l'Autriche et de ses alliés :

Français,	322,000	hommes.	Autrichiens,	120,000	hommes.
Espagnols,	80,000	—	Saxons,	40,000	—
Italiens,	30,000	—	Hanovriens,	3,000	—
Prussiens,	150,000	—	Hollandais,	80,000	—
Bavarois,	30,000	—	Anglais,	20,000	—
Palatins,	9,000	—	Piémontais,	40,000	—
Hessois,	9,000	—			
	630,000			330,000	

(2) C'est à ce moment que les Autrichiens, après avoir repoussé le roi de Prusse jusque dans ses États, se portèrent sur la Bavière, forçant le jeune électeur à abandonner Munich. La France lui avait envoyé un secours de troupes allemandes à sa solde; mais, pendant que ce corps s'avançait, Maximilien négociait en secret avec l'Autriche, promettait sa voix à la diète de l'Empire pour l'élection de l'époux de la reine de Hongrie, et obtenait de cette princesse la restitution de ses États. La

ponction, ce qui ne l'empêcha pas de travailler, sans qu'on s'aperçût de la moindre altération sur son visage. A Maubeuge, le ministre de la guerre lui adressa ses pleins pouvoirs du commandement de l'armée et les états des officiers généraux de l'état-major et des troupes, composées de 90 B. et 10 de milices et 160 E. Le 20, tous les officiers à Maubeuge prirent les ordres de M. de Saxe, chacun suivant sa destination. Le gros de l'armée arrive en même temps, et campe sous cette place, la droite appuyée à la chaussée de Mons la gauche au ruisseau de Douzy. La brigade de Piémont et le Mestre-de-camp-dragons, séparément, couvrant le village de Feignies, gardaient une trouée par laquelle l'ennemi aurait pu venir de Mons, de bois en bois.

M. d'Estrées part le 21, va camper à deux lieues de Maubeuge (1), sur le chemin de Charleroi, arrive le 22 à Spiennes sur la Trouille du côté de Mons, le 23 sur les hauteurs de Bertamont, qui dominent cette place, d'où il devait rabattre sur le village d'Hornu, près de Saint-Ghislain, et se replier, le 24, sur le Pont-à-Haine.

M. du Chayla, commandant le camp sous Valenciennes, s'en éloigna le 22, avec 8 B., 16 E. de cavalerie, les Grassins et les hussards de Beausobre, s'établit au delà de l'Escaut, et, le 23, sous Condé, d'où il devait marcher avec sa cavalerie vers Hautrage, y camper à la vue de Saint-Ghislain, sur la rive droite de la Haine, tandis que son infanterie, restée en arrière à la hauteur du Pont-à-Haine, s'en emparerait et s'assurerait ainsi du passage de cette rivière. L'armée devait aussi se mettre en marche, le 22, pour

défection de son allié forçait la France à prendre la Flandre pour théâtre de la guerre. Les sommes énormes que coûta Charles VII à la France, tout en se plaignant toujours, dépassent les calculs. Le jeune électeur son fils, oubliant les bienfaits de Versailles, fit sa paix avec Vienne à Tussen, le 15 avril 1745. Louis XV vit cette défection avec froideur, bien qu'il s'engageât à garder une simple neutralité. Il conclut un traité de subside pour quatre ans, le 21 juillet 1746, avec la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies. La Bavière, pour qui la France avait entrepris la guerre, dont les soldats avaient combattu cinq ans confondus sous les mêmes drapeaux, envoya les mêmes soldats sur les bords de la Meuse, contre les baïonnettes françaises; mais ces troupes bavaroises s'étant trouvées à la bataille de Raucoux, la majeure partie y fut tuée ou précipitée dans la Meuse.

(1) Avec les régiments de Colonel-général, Chabrillan-cavalerie et Mestre-de-camp-dragons: soit 13 E.

Taisnières, le 23 pour Quiévrain, et le 24 pour Peruwelz, d'où le maréchal avait résolu de faire ses détachements.

M. de Brezé, avec les 16 B. et les 18 E. rassemblés au camp de Warnéton, reçut l'ordre, le 24, d'aller camper entre Lille et la Marcq.

Les régiments de Crillon, Touraine et Chartres, attendus le 21 et le 22 à Maubeuge, devaient s'éloigner le 23, et se trouver le 25 à portée d'exécuter les ordres de M. de Brezé. Les 9 B. de la brigade des Gardes à Valenciennes, sous le commandement de M. de Gramont, y restèrent jusqu'à ce qu'on les envoyât chercher pour occuper le quartier destiné au roi.

Les 13 E. de la maison du Roi à Saint-Quentin devaient se rendre le 27 à Cambrai, ensuite à l'armée, excepté un détachement destiné à l'escorte de S. M. Le 22, l'armée se met en marche sur deux colonnes, campe le même jour à Taisnières, et le 23 à Quiévrain, malgré les mauvais temps, qui n'arrêtèrent point un instant l'ardeur du maréchal, dont la santé paraissait meilleure, ni la bonne volonté du soldat. Le 24, elle passe la Haine et campe à Péruwelz, où il fut résolu de séjourner, pour reposer l'infanterie, et on distribua aux troupes du pain pour quatre jours. Les fourrages des villes autrichiennes commencèrent aussi à arriver en abondance à l'armée. L'Escaut et la Scarpe étaient couverts de bateaux chargés d'avoine, de foin et de paille, par les soins de M. de Séchelles. Le 25 avril, le maréchal détache M. le duc d'Harcourt pour former l'investissement de Tournay (1) sur la rive droite de l'Escaut, pendant que M. de Brezé devait, dans le même but, se porter à la gauche. Tout s'exécuta avec succès des deux côtés, au grand étonnement de l'ennemi qui, surpris, n'avait entrepris aucune mesure qui l'empêchât, ne pouvant se persuader que l'armée du roi fût destinée au siège de cette place, par la direction de nos mouvements sur Mons, Saint-Ghislain et Charleroi, où s'étaient tournées toutes leurs inquiétudes et leurs précautions.

Les corps de MM. d'Estrées et du Chayla, portés vers ces trois dernières places pour favoriser le projet de M. le maréchal sur Tournay, se replièrent sur l'armée, et il ne se passa de leur côté qu'une

(1) Tournay, investi le 25, était en aussi bon état de défense qu'à l'époque où les alliés en firent la conquête avant la bataille de Malplaquet (du 27 juin au 30 sept. 1709).

escarmouche entre les hussards de Beausobre et ceux de l'ennemi. Le 26 au matin, le comte de Saxe part de Péruwelz avec l'armée, arrive le même jour devant Tournay, détermine la circonvallation de cette place, établit les troupes dans l'emplacement préparé la veille par M. d'Harcourt sur la droite de l'Escaut, et jette des ponts sur le haut et le bas de cette rivière, de manière à communiquer avec la partie de l'armée établie sur la gauche par M. de Brezé (1).

Comme, après avoir visité notre position sur la droite, le maré chal ne la trouvait pas suffisante pour qu'il fallût s'occuper de la retrancher, il se borne à fortifier la tête des deux ponts, ayant résolu, si les ennemis venaient à lui par Audenarde, de marcher à eux et de les attendre derrière le ruisseau de la Rosne, qui était inattaquable; et s'ils venaient par Ath, de se porter sur Leuze, l'un et l'autre poste n'étant qu'à trois lieues de Tournay. Il les fait reconnaître par M. de Crémilles et autres officiers généraux. Le 28, il achève de mettre tout en ordre sur la rive droite de l'Escaut, et passe sur la gauche pour y établir son quartier général à Ère (2) et pourvoir à tout de ce côté-là, ayant résolu de se borner à une seule

(1) De Dreux (Michel, marquis de Brezé), fils du marquis de Dreux, né le 15 juin 1700, entre aux mousquetaires le 26 décembre 1717. Major général du camp de la Moselle le 19 mai 1720, et de la Meuse le 22 mars 1733. Brigadier le 1er avril; se trouve à Ettlingen et à Philippsburg. Maréchal de camp le 1er mars 1738. En 1741, marche avec sa division en Westphalie, passe sur les frontières de Bohême, s'y distingue et revient, en juillet 1743, avec la 3e division. Lieutenant général le 2 mai 1744. A l'armée de Flandre, sous le maréchal de Saxe, où il remplit les fonctions de maréchal général des logis; combat à Raucoux, à Lawfeld, à Maëstricht. Le 5 février 1749, commande en chef la Flandre et le Hainaut. A laissé d'excellents manuscrits sur le service et la composition des troupes. Mort le 17 février 1754. Désespérant de trouver un appui suffisant pour les réformes dont ses sentiments et ses principes lui démontraient la nécessité, M. de Brezé refusa le ministère qui lui fut offert. Ses services lui avaient mérité la promesse du bâton de maréchal de France, qu'une mort prématurée l'empêcha de recevoir.

(2) Le quartier général fut établi successivement à Antoing, Vaux, Ère, et enfin dans Froyennes, comme étant plus à portée des attaques et du quartier où le roi devait loger.

Comte de Saxe au ministre.

« Camp de Tournay, 28 avril.

« J'ai fait investir Tournay, et j'arrive aujourd'hui bien portant, avec le reste de l'armée, devant cette place, pour la réduire en peu de temps. »

attaque à la porte des Sept-Fontaines. Le 29, il prépare l'ouverture de la tranchée et donne l'ordre de commencer le lendemain.

Ce n'était pas assez d'avoir entrepris un siège de cette importance, il fallait encore pourvoir à la sûreté de nos places les plus exposées aux représailles. Il détache alors M. Phelipes avec 3 B. pour renforcer la garnison de Maubeuge et lui ordonne de se défendre, en cas d'attaque, jusqu'à la dernière extrémité dans cette place, qui ne pouvait manquer d'être secourue après la prise de Tournay, et d'empêcher l'ennemi de s'établir dans le Hainaut et de porter ses excursions dans le Soissonnais et en Picardie; il charge en même temps M. de Marchault, intendant du Hainaut, de pourvoir aux approvisionnements de cette place; il envoie ordre à M. d'Aunay, commandant de la Flandre maritime, de diriger sur Furnes un renfort de 2 B. de milice de Dunkerque et de les remplacer par les 2 B. de Royal-Wallon.

Pendant que tous ces mouvements s'exécutaient de notre côté, le duc de Cumberland, le futur commandant en chef de l'armée des alliés, avait débarqué à Ostende avec un transport de troupes. Le comte de Konigseck (1) était aussi arrivé à Bruxelles, et le prince de Waldeck à Namur: le premier pour commander les Autrichiens avec un pouvoir fort étendu sur toutes les troupes alliées; le second, les Hollandais avec des ordres limités. Ces généraux se réunirent ensuite à Bruxelles et tinrent de fréquents conseils sur les mouvements des Français, dirigés vers les places du Hainaut autrichien. Ils ne purent cependant convenir d'aucun rassemblement de troupes, encore moins en tirer de ces places, qui paraissaient toutes également menacées; ce qui les détermina à y diriger leurs principales forces, et il se trouva dans Mons jusqu'à 10,000 hommes, autant dans Namur, à proportion dans Charleroi, Ath et Saint-Ghislain. Ces places furent inondées de toutes parts, pourvues de bestiaux, de grains et de tous les secours nécessaires à une longue défense. Des ordres même arrivèrent d'en faire sortir ceux des habitants qui n'auraient pas rassemblé des vivres pour six mois. La consternation était à son comble, et les précautions augmentaient à mesure que nos

(1) Konigseck (Lothaire-Joseph-Georges, comte de), né en 1673; feld-maréchal autrichien; mort le 8 décembre 1751. Sa campagne d'Italie l'avait placé au rang des généraux estimés, ainsi que le prince de Waldeck, connu par son courage impétueux.

troupes approchaient. Quand on les sut devant Tournay, le duc de Cumberland donna l'ordre de concentrer les troupes alliées, et elles commencèrent à s'ébranler à la fin du mois. Les gardes anglaises et plusieurs B. hollandais alors à Bruxelles et dans les environs se réunirent au camp de Schaerbek, à un quart de lieue de cette ville, et passèrent à celui de Lembeeck entre Hal et Tubize, où les Anglais, Hanovriens et Hollandais restés du côté de Gand, Bruges, Malines et autres places frontières de la mer, vinrent les joindre. Ce prince envoya aussi des ordres à Mons, Namur et autres places des environs, qui n'avaient plus rien à craindre, de faire sortir la plus grande partie des garnisons pour joindre l'armée, ayant résolu de tenter un effort en faveur de Tournay, qui pouvait résister assez longtemps pour donner aux secours le temps d'arriver. Cette dernière place renfermait 11 B. et 3 E. de cavalerie, cette garnison ayant paru de moindre importance que les autres. Le baron d'Orth commandait dans la ville, et M. de Brackel dans la citadelle. L'un et l'autre ne manquèrent de rien; mais, surpris par l'arrivée des troupes françaises, ils avaient tiré le canon sans aucun effet, ayant à peine le temps de brûler les faubourgs. La nuit du 30 avril au 1er mai, la tranchée fut ouverte à la porte des Sept-Fontaines.

Le matin, la première parallèle n'était plus qu'à peu de distance du chemin couvert. Le soir, on travailla à la deuxième parallèle, où devaient être établies les premières batteries; il y avait déjà des pièces qui tiraient à revers sur le front des ouvrages attaqués. Mais, dans la nuit du 1er au 2 mai, le feu dérangea le travail des cinq batteries projetées par M. du Brocard (1); du 2 au 3, on avança les zigzags et quatre batteries sont établies, de sorte que, le 4, soixante pièces foudroyaient la place. Cependant une seconde parallèle est

(1) Du Brocard (Henri de Barillon), s'engage dans l'artillerie à 18 ans; lieutenant le 8 août 1731, brigadier le 2 août 1734, maréchal de camp le 20 février 1743; à la tête de l'artillerie de Bohême et en Flandre; tué à Fontenoy.

Ce vaillant soldat est mentionné dans le poème de Voltaire :

Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous, qui lanciez la foudre et qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.

établie au pied du glacis appuyant à l'ouvrage à corne de la droite et longeant celui des Sept-Fontaines.

Pendant que commençait le siège de Tournay avec tant de vivacité et de progrès, les généraux alliés résolurent de marcher sans délai au secours de cette place. Ils se rendirent au camp formé à Lembeeck, et en firent partir l'armée pour Casteau; elle se rendit, le 3, au camp de Soignies, à trois lieues de Mons, sur la chaussée de Bruxelles. Là elle fut jointe par les garnisons de Mons, Ath, Charleroi et Namur, où il ne resta que très peu de troupes. Alors elle se trouva considérablement augmentée. Le duc de Cumberland en passe la revue le 4, marche le 5 à Cambron, le 7 à Moublaix, le 8 à Ellignies et à Briffoeil et donne ordre de porter en avant toutes ces troupes (1). Son avant-garde poussa jusqu'à Pipaix, mais le gros de l'armée ne passa pas la Caloire; le 9, sa gauche était à Maubray, sa droite sur les hauteurs de l'autre côté de Vezon. Le 5, le maréchal, informé de la marche et des forces des alliés, et sans vouloir interrompre le siège de Tournay, fit plusieurs reconnaissances pour chercher en avant du camp un terrain propre à les y attendre, de quelque côté qu'ils arrivassent. Un sur la gauche entre le Mont-de-la-Trinité et un bois, un autre au centre du côté de Leuze, séparé du camp par un bois de deux lieues et des chemins difficiles, ne lui semblèrent pas assez favorables à son projet; il en remarqua un troisième sur la droite près d'Antoing, entre ce bois et l'Escaut, et à portée du camp. Ce dernier emplacement lui sembla le meilleur à la cavalerie; il résolut donc de s'y porter et d'attendre l'ennemi, qui venait l'attaquer de ce côté, et, le soir, il apprit de M. du Chayla, envoyé à Leuze pour observer les mouvements des alliés, qu'ils passaient du camp de Soignies à celui de Cambron. Il se rendit compte de leurs mouvements et de son dessein de les recevoir, avant l'arrivée du roi, qui, de son côté, prévoyant une bataille prochaine, était résolu de s'y trouver en personne. En effet, le 6, le roi part de Versailles avec le Dauphin, alors à Compiègne, se dirige, le 7, sur Péronne, Cambrai, et couche à Douai, où il trouve un courrier du maréchal annonçant la marche

(1) Plus de 65,000 hommes, soit : 40 B. et 50 E. hollandais comprenant environ 30,000 hommes; les Anglais, 25,000; les Hanovriens, 8,000, outre plusieurs bataillons et escadrons autrichiens restés dans les Pays-Bas.

de l'ennemi. Des ordres sont donnés aux troupes restées dans cette place, ainsi qu'à Valenciennes et au Quesnoy, de rejoindre le plus tôt possible. Le 8, à 5 heures du matin, il part de Douai et se rend à Tournay au quartier préparé à Pont-à-Chin, château environné de plusieurs autres et à la queue de la tranchée, à portée du quartier général établi à Ère, et mieux situé que celui de Saint-Maur, qu'on lui avait d'abord destiné. La présence du roi donna une nouvelle vigueur aux troupes qui continuèrent le siège avec beaucoup d'ardeur. On s'empare d'une partie du chemin couvert. Cependant les ennemis s'approchaient de plus en plus de Tournay, et viennent camper ce jour-là à Leuze, à trois lieues, à Blicquy et dans les environs, avec un grand nombre de pionniers et d'artillerie. Le dimanche, 9 au matin, le roi s'entretint quelque temps avec le maréchal sur l'approche des ennemis, et lui laissa la liberté de prendre les mesures nécessaires, leur arrivée à Leuze ne permettant plus de douter qu'ils ne vinssent l'attaquer incessamment.

Le maréchal forme donc son ordre de bataille, composé d'abord de 66 B., 129 E., 1 B. d'artillerie et soixante pièces de canon. D'autres troupes sont destinées à la garde des ponts et de plusieurs postes. Le reste de l'armée restera devant Tounay et en continuera le siège (1). Les troupes destinées au combat reçoivent l'ordre de se tenir prêtes à marcher au champ de bataille reconnu en avant du camp, de l'autre côté de l'Escaut. Les équipages des officiers généraux et des troupes passèrent sur la rive gauche; la plus grande partie de la cavalerie, qui était sur cette gauche, traversa la rivière et fut en partie établie sur le terrain qu'elle devait occuper. L'infanterie fut disposée de manière à suivre en deux heures. Le mauvais temps ce jour-là empêcha sans doute l'ennemi de marcher en avant, mais il prononça plusieurs mouvements à droite et à gauche. Comme on ne pouvait encore juger de son dessein, il fallut se mettre à couvert sur toute la demi-circonvallation à la droite de l'Escaut, où la plupart des troupes furent d'abord rangées. Il pouvait en effet déboucher sur notre investissement par trois points : par le chemin de Mons, celui de Leuze, et celui d'Ath;

(1) Ces troupes (27 B. et 17 E. et 1 B. d'artillerie) étaient aux ordres de M. de Brezé, qui avait avec lui MM. de Contades, d'Armentières, Fitz-James, d'Hérouville et de Saint-Pern.

mais il était assez difficile qu'il se portât sur nous par les trois points à la fois, parce qu'en ce cas il eût exposé sa gauche, trop éloignée de son centre et de sa droite. Aussi prit-il la résolution de venir nous attaquer par le seul chemin de Mons. Quoique les prévisions du maréchal eussent été justes, les mouvements qu'il fit excitèrent parmi les officiers beaucoup de critique; le roi, instruit de ces propos, dit en pleine assemblée au maréchal de Saxe : « En vous confiant le commandement de mon armée, j'entends que tout le monde vous y obéisse ; je serai le premier à en donner l'exemple. » Chacun se tut. Dans la soirée, le roi visita les troupes, en fut acclamé, repassa l'Escaut et logea dans le château de Calonne; le maréchal passa la nuit à la Chartreuse. « On ne parle ici que des actions du roi, qui est d'une gaieté extraordinaire; il a visité les troupes, les camps, les magasins, les hôpitaux ; il a goûté le bouillon des malades et le pain du soldat. » (Barbier.)

Le 10 mai au matin, les ennemis se montrèrent par leur gauche vers le haut Escaut et se portèrent sur Wasmes et Maubray; ce voisinage détermina le maréchal à faire passer la partie de l'armée qui était sur la rive gauche de cette rivière, et à diriger chaque troupe sur son poste de combat. Du bois de Barry à l'Escaut existe une plaine presque ovale, d'une demi-lieue de largeur sur trois quarts de profondeur. Cette plaine, que le maréchal avait reconnue, le 5 et les jours suivants, avec la plus grande attention, pour en tirer tous les avantages que les situations peuvent fournir à un commandant d'armée, était limitée, relativement à nous, la droite par l'Escaut, le front par le ruisseau de Vezon et le bois de Barry, les derrières par le bois de Bonsecours, et la gauche par une trouée entre ce bois et celui de Barry. C'est dans cette plaine, futur champ de bataille, que sont rassemblées les troupes. Le maréchal s'appuyait sur trois points en forme d'équerre : Antoing à la droite, Fontenoy au centre, et à la gauche deux redoutes qu'il fit élever, l'une à l'extrémité et sur le flanc droit du bois de Barry, l'autre à trois cents mètres de la première sur le front du bois. Il fit couper les haies et les arbres en avant du ravin qui traverse le village de Fontenoy et brûler la moitié du village au delà du ravin. Ces dispositions préliminaires à peine achevées, il aperçut les ennemis près de Vezon. Un coup d'œil lui dévoila immédiatement leur dessein, et il forma ainsi son ordre de bataille pour les recevoir dans cette

plaine, qui allait en pente douce depuis son front jusqu'à ses derrières :

Première ligne. — La brigade de Piémont est placée dans Antoing avec ordre de s'y maintenir ; celle de Crillon jette 2 B. dans le même village, et les 2 autres de cette brigade y appuyèrent leur droite, se prolongeant par leur gauche jusqu'à la tête du ravin, d'où les dragons de Mestre-de-camp, de Royal, d'Egmont et de Bauffremont continuaient jusqu'à la brigade de Bettens, composée de ce régiment et de celui de Diesbach, jointe à celle du Roi-infanterie. Cette dernière brigade tenait sur son front le village de Fontenoy, soutenu par celle de Dauphin qui y était depuis deux jours et l'avait mis en état de défense. Après la brigade du Roi, celle d'Aubeterre, et ensuite 6 B. des Gardes, dont la gauche se portait à la redoute de la droite. La brigade irlandaise s'établit le long d'un abatis d'arbres fait d'une redoute à l'autre sur le front du bois de Barry; ces deux redoutes sont gardées chacune par 1 B. du régiment d'Eu. Comme la droite de la brigade du Roi et la gauche de celle de Bettens formaient une espèce d'angle obtus, trois redoutes protégeaient ce flanc, depuis Fontenoy jusqu'aux dragons.

Seconde ligne. — Les brigades d'infanterie de Royal et de la Couronne furent placées derrière les brigades du Roi et d'Aubeterre et à leur gauche 8 E. de cavalerie prolongeant cette ligne jusqu'à la hauteur de la brigade des Gardes.

Troisième et quatrième ligne. — Derrière la seconde ligne, 52 E. de cavalerie forment deux autres lignes, l'une sur les dragons entre les villages de Fontenoy et d'Antoing, l'autre appuyée au chemin de Mons vers la chapelle de Notre-Dame aux Bois.

Réserves. — Le régiment de Royal-Vaisseaux, d'abord destiné pour la chaussée de Leuze, s'avança derrière les Irlandais, et à sa gauche se plaça la brigade de Normandie, restée à Rumillies, aux ordres de M. de Berenger. Le régiment Royal-Corse, aussi à Rumillies, suivit Normandie et fut placé sur le front du bois de Barry pour masquer un débouché attenant à la redoute de la gauche. Les régiments de Fraisnel et d'Angoumois durent rester pendant la bataille, le premier sur le débouché du bois sur la chaussée de Leuze, l'autre dans une anse en arrière sur la même chaussée. La maison du Roi, 4 E. de la gendarmerie, qui arrivèrent ce jour-là, et les carabiniers, d'abord mis en réserve entre l'Escaut et la

chaussée de Leuze, marchèrent derrière les brigades des Irlandais (1) et des Vaisseaux. Du centre se joignirent les brigades de cavalerie du Roi et de Royal-Roussillon. Ces troupes formaient l'ordre bataille sur la pente regardant Tournay, et hors de la vue du terrain où étaient les ennemis.

Hors de ligne. — 7 B. et 19 E. entre les bois de Breuze et les ponts du bas Escaut, avec ordre de veiller à cette partie, ne prirent point part au combat, non plus que le régiment de Linden-hussards, mis par pelotons sur les derrières, pour faire face à Tournay depuis le haut Escaut jusqu'au bois de Breuze, et le régiment de Beausobre, placé vers le Mont-de-la-Trinité. En outre, des partis d'infanterie battaient le pays entre le chemin d'Ath et le bas Escaut. 3 B. des Gardes et 3 de milices furent destinés à se jeter pendant la bataille dans les retranchements des ponts du haut Escaut. Le reste de l'armée resta devant Tournay en continuer le siège.

C'est ainsi que M. le maréchal distribua les troupes. Celles qui devaient combattre composaient environ 60 B. et 110 E. placés sur plusieurs lignes : la première d'infanterie et quelques escadrons de dragons; la seconde d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie; la troisième et la quatrième de cavalerie; ensuite plusieurs réserves d'infanterie et de cavalerie, derrière elles la maison du Roi, les carabiniers et d'autres corps de cavalerie.

L'artillerie, composée d'environ 100 pièces de canon, s'établit la plus grande partie devant la première ligne, une batterie à chacune des deux redoutes sur le front du bois de Barry, une autre sur le front d'Aubeterre, deux sur les flancs du village de Fontenoy, une sixième sur le front de Bettens, une septième devant Crillon, une huitième devant le village d'Antoing au débouché du chemin de Condé, et une neuvième hors ligne sur la chaussée de Leuze. Le reste de l'artillerie entre cette première et la seconde ligne. On établit aussi sur la rive gauche de l'Escaut, vis-à-vis Antoing, six pièces de canon de douze, et, à tout événement, quelques autres pièces de même calibre sur les hauteurs de Calonne.

La journée du 10 se passa à toutes ces dispositions, générale-

(1) Régiments Bulkeley, Clare, Dillon, Rooth, Berwick et Lally : milord Thormond, lieutenant général, commandant.

ment approuvées par le roi, par l'officier et par le soldat. Les officiers généraux se tinrent à leur division. Ceux qui étaient de jour se portèrent, M. de la Marck à Antoing sur la droite, M. de Lutteaux à Fontenoy au centre, et M. de Contades à l'extrémité du bois de Barry sur la gauche. Quant à la disposition des ennemis, elle fut la conséquence de la nôtre : leur droite s'appuyait au bois de Barry, et la gauche en équerre tirant sur Antoing.

Vers deux heures de l'après-midi, quelques E. de cavalerie hollandaise se déployèrent dans la plaine, appuyant leur droite aux haies de Vezon, leur gauche au chemin de Condé à Antoing, à un coude que forment des bois longeant le ruisseau de Vezon. Ce corps de troupes se tint toute la journée dans cette situation. Le roi, accompagné de M. le Dauphin, se présenta tout le long des lignes.

Un mouvement se déclara entre Vezon et le bois de Barry; mais, une agitation continuelle y étant remarquée, on conjectura avec raison que c'étaient des travailleurs opérant des ouvertures et des communications pour le passage de l'armée ennemie. Le reste du jour se passa en légères escarmouches entre les Grassins et ces travailleurs; le maréchal passa la nuit au bivouac entre les deux premières lignes.

Jamais le roi ne montra plus de gaieté, et dans la soirée la conversation roula sur les batailles où les rois s'étaient trouvés en personne; depuis celle de Poitiers, aucun roi de France n'avait combattu avec son fils, et aucun n'avait remporté de victoire contre les Anglais : il espérait être le premier.

Le 11, le roi, à cheval à quatre heures du matin, en deçà de l'Escaut, se plaça près de la Justice de Notre-Dame aux Bois, ayant auprès de lui le Dauphin, le duc de Richelieu de service, le comte d'Argenson, le maréchal de Noailles, cent vingt gardes de la compagnie de Charost, une de gendarmes, de chevau-légers et une de mousquetaires d'ordonnance.

Ce jour-là eut lieu la bataille. Le maréchal de Saxe, en effet, vit l'ennemi se former à demi-portée de canon à la faveur d'un petit brouillard; aussitôt qu'il fut dissipé, l'ennemi nous tira quatre coups de canon, sans doute le signal de son mouvement. Pour lui répondre, on pointa sur la cavalerie hollandaise, dans la même position que la veille, ce qui l'obligea à se retirer un peu en arrière; mais en même temps elle démasqua sur sa droite une batterie de

canons et d'obusiers, qui tirèrent pendant toute la bataille. Comme des troupes paraissaient sur notre gauche vers Vezon, le maréchal ne douta plus que l'ennemi ne fût en pleine marche; il ordonna à toutes les batteries, depuis Antoing jusqu'à la redoute de la droite sur le front du bois de Barry, de faire feu sur tout ce qui voudrait déboucher. Il se porta lui-même le long des lignes, et ensuite se plaça près de cette redoute, en attendant le commencement de l'action. Notre artillerie cependant tirait, depuis cinq heures du matin, avec un feu terrible. L'ennemi s'avançant sur nous en souffrit tellement, que trois fois il proféra ses cris ordinaires, sans oser approcher. Pour en imposer au feu de nos batteries, les Anglais firent précéder leurs colonnes de plusieurs pièces de canon qui tirèrent d'abord sur la première redoute du bois de Barry ; un boulet fracassa le haut de la cuisse de M. de Gramont, à la tête de la brigade des Gardes : il en mourut. Sur ces entrefaites, M. du Brocard, commandant l'artillerie, proposa d'avancer une batterie sur le haut du régiment de Courten. Cette batterie fit beaucoup de morts à l'ennemi qu'elle prenait en flanc, mais elle attira un feu très vif des batteries en face de la redoute, et dont la direction fut changée. M. du Brocard resta toujours à cette batterie, qui était au centre; et comme il lui indiquait un mouvement pour laisser la liberté de la manœuvre aux troupes que l'ennemi se disposait à attaquer, il fut tué.

Le maréchal observant que l'ennemi s'avançait dans son ordre de bataille, les Anglais à la droite et les Hollandais à la gauche, se porta à la tête des dragons pour observer les mouvements de ces derniers, qui semblaient devoir commencer l'attaque. Leur infanterie longeait un chemin venant de Baugnies et Vezon sur Fontenoy. Elle était protégée par leur cavalerie, qui marchait dans la plaine et s'y déploya. L'infanterie s'arrêta vis-à-vis de Fontenoy, à la hauteur d'une maison brûlée qu'elle ne dépassa pas, parce que le feu du village non seulement l'empêcha d'aller plus loin, mais la contraignit même de se retirer sur sa gauche. Une seconde colonne d'infanterie hollandaise suivit le chemin de Condé à Antoing, à couvert d'un rideau qui longe aussi le ruisseau de Vezon. Dès qu'elle se fit voir, la batterie de Bettens et celle d'Antoing tirèrent dessus, et elle s'arrêta tout court. Ainsi notre canon et le feu du flanc droit de Fontenoy tinrent d'abord l'ennemi en respect. La conte-

nance fière de la cavalerie, ayant à sa tête M. le comte d'Eu, acheva d'assurer notre tranquillité de ce côté.

Les Grassins et nos gardes avancées s'étant repliés du front de notre gauche, l'on vit alors marcher droit, entre Fontenoy et la redoute du coin du bois, trois grosses colonnes d'infanterie anglaise et hanovrienne, séparées de l'infanterie hollandaise au bas du village de Fontenoy. Leur cavalerie marchait sur une quatrième colonne à leur droite, entre le chemin de Mons et le bois de Barry; mais le feu de notre canon fit bientôt reculer cette cavalerie, qui ne reparut plus qu'un instant avant la retraite. C'est à la tête de cette cavalerie que le général Cambest, qui la commandait, eut la cuisse emportée. L'infanterie anglaise et hanovrienne se mit en bataille par un simple à gauche, la droite presque vis-à-vis la tête des gardes françaises, la gauche à la hauteur du village de Fontenoy, qu'elle voulait absolument tourner.

Le maréchal, à la manœuvre des Hollandais ayant jugé sa droite protégée suffisamment, se porta sur sa gauche pour observer les mouvements des Anglais, lorsqu'à peine arrivé entre les deux premières lignes, en face de ces derniers, il essuya le feu de la mousqueterie ennemie commençant à tirer sur le village de Fontenoy, et continuant tout le long du corps de bataille jusqu'à leur droite (1). Quelques-uns de nos B., qui essuyèrent ce feu, ne purent en soutenir la violence et se retirèrent en arrière de la brigade de cavalerie en réserve, laquelle, de son côté, fut contrainte de marcher par sa gauche pour se mettre à couvert sous le feu de la redoute.

L'ennemi, se voyant plus libre sur son front, se forma en B. carrés à trois faces pleines, tant pour avancer dans le centre que pour envelopper de droite et de gauche la redoute et le village de Fontenoy. Mais, bien loin que ce mouvement lui réussît, l'imprudence qu'il eut de déborder la hauteur de l'un et de l'autre le mit en

(1) C'est à ce moment qu'un régiment des gardes anglaises de Campbel et de Royal-Écossais marchent en tête, commandés par le comte d'Albermale et M. de Churchil, petit-fils naturel du duc de Marlborough. Les officiers anglais saluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux, les Français leur rendirent leur salut. Milord Charles Hay, capitaine aux gardes anglaises, s'étant avancé hors des rangs, le comte d'Auteroche, lieutenant des grenadiers, ne sachant ce qu'il voulait, fut à lui : *Monsieur,* lui dit Charles Hay, *faites tirer vos gens. — Non, Monsieur*, répondit le comte d'Auteroche, *à vous l'honneur*.

danger; car M. le maréchal, s'apercevant de cette faute, ordonna sur-le-champ à quelques brigades, tant de cavalerie que d'infanterie, de tourner l'ennemi par notre droite, à la faveur du village de Fontenoy, pendant qu'il envoyait ordre à d'autres troupes de l'envelopper par notre gauche, sous la protection de la redoute.

La droite exécuta ses ordres un peu trop promptement; de sorte que l'ennemi, en sûreté du côté de notre gauche pas encore ébranlée, tourna tout son feu sur la droite qui seule l'attaquait. Il fut si terrible qu'il jeta du désordre dans nos troupes; l'ennemi ne put pourtant pas en profiter, parce que les brigades d'infanterie de la réserve le continrent sur notre droite, pendant que sur notre gauche le régiment des Vaisseaux et le feu de la redoute l'inquiétaient au point de l'empêcher d'avancer. Ce fut même pour faire face à ce double feu qu'il se forma en carré long. Il se passa encore près d'une heure dans l'indécision, nos troupes faisant des mouvements sans succès, ainsi que l'ennemi. Cette situation dura depuis les huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi, empêchant toujours l'ennemi par plusieurs charges renouvelées de se porter sur le village de Fontenoy, le point capital (1).

C'est à l'emploi judicieux de la fortification rapide que le comte de Saxe dut tous ses avantages. Dans la nuit seule, il fortifia sa position en mettant en état de défense les villages d'Antoing, de Rumillies et de Fontenoy. Ce dernier, la clef de la position, fut mis en défense avec un soin tout spécial : on éleva trois redoutes fermées dans l'intervalle compris entre Fontenoy et Antoing, deux redoutes à droite et à gauche de la pointe du bois de Barry, dont la lisière fut garnie d'abatis; en arrière de la position, on établit une tête de pont pour assurer au besoin la retraite de l'armée, et le maréchal tira encore parti des petits chemins creux et des petites routes qui se trouvaient des deux côtés de Fontenoy pour

(1) On a souvent reproché au maréchal les charges successives et si nombreuses de cavalerie, si décousues, si meurtrières, qu'il ordonna contre la colonne anglaise sans l'entamer. Il est aussi curieux qu'équitable de l'entendre répondre lui-même à ce reproche. « Tant que l'ennemi n'avait pas pris Fontenoy, ses succès dans le centre lui étaient désavantageux, parce qu'il manquait d'un point d'appui. Plus il marchait en avant, plus il exposait ses troupes à être prises par les Français qu'il laissait derrière eux. Il était donc essentiel de le soutenir par des charges réitérées, qui donnaient d'ailleurs le temps de disposer l'attaque générale dont dépendait la victoire. » (*Entretien avec le baron d'Espagnac.*)

couvrir une partie de sa ligne de bataille. Ces divers retranchements résistèrent à toutes les attaques et les assaillants furent repoussés avec de grandes pertes.

« Rien de mieux combiné que ce dispositif de défense : il dénote une grande justesse de coup d'œil; malgré la brièveté du temps, rien de ce qui est indispensable à la défense n'est oublié. Mais, soit légèreté, soit insouciance de la part des agents chargés de l'exécution de ces travaux, l'on ne construisit que les redoutes de la droite du village de Fontenoy; la gauche resta sans protection, et cette faute faillit faire perdre la bataille, l'armée anglaise ayant passé entre les redoutes du bois de Barry et le ravin à gauche de Fontenoy. »

Enfin le maréchal, fatigué de ces incertitudes, rallie lui-même l'infanterie qui avait d'abord plié, et qui revint à la charge.

Il la joignit à la brigade irlandaise déjà formée devant l'ennemi, sous milord Clare, ordonnant d'avancer au régiment de Normandie, commandé par M. de Berenger, et à celui des Vaisseaux, qui avait soutenu longtemps le feu de l'ennemi et s'était toujours rallié avec une vigueur admirable. M. de Lowendal, placé à la tête de ces troupes en colonne par brigades, se porte sur l'ennemi par son flanc droit pendant que la maison du roi, la gendarmerie et les carabiniers, conduits par M. le duc de Richelieu, fonçaient l'épée à la main sur le centre, où les quatre pièces mises en réserve et pointées avaient déjà jeté l'épouvante. C'était de la véritable chevalerie. Ce spectacle fut celui d'une grande lice du temps d'Édouard et du roi Jean. Chacun se fit honneur de l'idée d'avoir brisé cette colonne d'attaque. Les uns l'attribuent au maréchal de Saxe; Voltaire, si courtisan pour ses amis et ses protecteurs, la donne au duc de Richelieu : une note de la correspondance de l'époque, aux archives de la guerre, constate que ce fut un simple capitaine au régiment de Touraine, du nom d'Isnard, qui, voyant quatre pièces disponibles et quatre autres que l'on pouvait amener rapidement sur le terrain, indiqua le moyen de prendre la colonne en écharpe. Bientôt elle tomba dans la plaine comme une masse inerte et ne forma plus que des monceaux de mourants, de blessés, de prisonniers (1).

(1) C'est au comte de Lally qu'est généralement attribuée la manœuvre qui décida de la journée. Cette dernière attaque avait été concertée, au fort de la crise, entre lui et Richelieu courant de rang en rang, auquel il demandait d'utiliser ses braves irlan-

Dès que nos troupes de la droite vers Fontenoy virent celles de la gauche en mouvement, elles s'ébranlèrent aussi de leur côté, et dans un instant cette colonne, ou B. carré d'un effectif encore de 10,000 Anglais et Hanovriens, poussée comme un torrent, fut enfoncée, culbutée et mise en déroute, abandonnant le champ de bataille et une partie de son artillerie.

Nos troupes marchèrent sur les fuyards; mais comme les Anglais avaient jeté de l'infanterie dans les haies de Vezon, avec protection d'un corps de cavalerie en deçà de ce village, et que sur notre droite les Hollandais étaient toujours restés en panne dans leur même position, le maréchal contint l'ardeur des troupes et se contenta d'envoyer pour le moment par les bois de Barry un corps de Grassins, qui, ayant pris en flanc la cavalerie des ennemis destinée à protéger leur retraite, l'obligea de se retirer précipitamment. Ainsi se termina la bataille. Ce jour-là on cessa de poursuivre l'ennemi. Le roi, s'étant rendu sur le champ de bataille, embrassa le maréchal, recommanda les mêmes soins aux blessés ennemis qu'à ceux de ses troupes, et passa devant le front de tous les régiments qui avaient combattu.

Le 12, au point du jour, les Grassins, lancés à la poursuite de l'ennemi, trouvèrent une grande quantité de munitions et plusieurs pièces de canon, et s'emparèrent du château de Briffoeil, où restaient près de 1,200 blessés. A huit heures, M. d'Estrées, détaché sur Leuze, ramassait sur sa route plus de 3,000 prisonniers. La perte de l'ennemi fut de 12 à 14,000 hommes, tant tués que blessés, et 32 pièces de canon; la nôtre s'évalue à 5,161 hommes : 53 officiers tués, 336 blessés; 1,662 sous-officiers et soldats tués, et 3,110 blessés.

MM. le prince de Craon, colonel d'Haynault, et de Longaunay, aide-major général de l'infanterie, moururent de leurs blessures, ainsi que MM. de Lutteaux , Saumery, Langey, Duguesclin.

dais. La bataille gagnée, environné des débris mutilés de son régiment, il s'assit sur un tambour, le visage ensanglanté ; le Dauphin accourut à lui, annonçant les grâces du roi : « Monseigneur, répondit Lally, elles sont comme celles de l'Évangile, elles tombent sur des borgnes et des boiteux ; » et il montrait ses derniers officiers blessés.

Le gouvernement anglais rendit hommage à la bravoure de cette brigade, en interdisant à tout sujet d'Irlande d'entrer au service de France sous peine de perdre ses biens, meubles et immeubles, d'être incapable d'hériter d'aucuns biens et d'en acheter, ou de jouir d'aucun privilège.

Le duc de Gramont (1), Dillon, colonel irlandais, O'Neill, colonel de Clare, Dubrocard, Mardesy, lieutenant-colonel de Courten, Escher, marquis de Clisson, chevalier de Suzy, Chevrier, furent tués.

Tous les officiers en général, la brigade des Irlandais, qui prit un drapeau, la maison du roi, la gendarmerie et les carabiniers, méritèrent des éloges particuliers. Les brigades du Roi, de Royal, de Dauphin, de la Couronne, les régiments d'Aubeterre et des Vaisseaux avec 1 B. d'Eu, se distinguèrent dans cette action, une des plus vives et des plus sanglantes.

Le roi se montra à la hauteur de ses troupes. Dès le commencement de l'affaire sur le champ de bataille, il vit pendant plus de quatre heures la victoire balancée, douteuse, et un moment sur

(1) De Gramont (Louis, comte de Guiche), second fils du maréchal, né le 29 mai 1689. Mestre de camp de Bourbonnais le 1er février 1719; épousa, le 11 mars 1720, la fille du duc de Biron; maréchal de camp le 7 mars 1734, lieutenant général le 24 février 1738, duc de Gramont le 16 mai 1741, à la mort de son père. A la journée du 27 juin 1743 (Voir le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV*, Mayn, p. 349), il avait été l'objet d'attaques très sévères, dirigées par le cardinal. On l'accusa même d'avoir engagé l'affaire malgré la défense qu'il en reçut. En juge impartial, je dois dire, pour rétablir les faits, qu'au moment où le maréchal de Noailles l'envoya sur Dettingen, le duc de Gramont lui dit : « Mon oncle, j'irai jusqu'à ce que je trouve l'ennemi ; » et le duc de Noailles lui répondit : « Surtout prenez garde de rien faire mal à propos. » Et quand, après le passage du fleuve, le maréchal revint de l'autre côté du Mayn retrouver le duc de Gramont, il se passa une heure entière entre ce moment et celui de l'attaque. De sorte que, si le maréchal avait désapprouvé l'attaque, il eût été facile de retourner sur ses pas et de prendre position en deçà du ravin, d'autant plus qu'il n'y avait alors qu'un petit corps de troupes qui fût de l'autre côté. Tué à la tête du régiment des gardes françaises, dont il était colonel général depuis le 1er janvier. Rendant hommage à sa mort glorieuse, Louis XV décida qu'il recevrait à ses funérailles les honneurs de maréchal de France. Erreur de Voltaire qui lui donna cette dignité posthume, qu'il n'avait pas eue de son vivant.

Gramont, que signalait sa noble impatience,
Gramont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur.
De quoi lui serviront les grands titres de gloire,
Le sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire,
Le rang, les dignités, vanités des héros
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?

Antoine-Antonin, son fils aîné, commandant une compagnie des gardes françaises, brigadier le 1er mai 1745, épousa Béatrix de Choiseul-Stainville, sœur du duc de Choiseul, ministre, et du maréchal Stainville. Son frère, le comte de Gramont, était colonel de Bourbonnais. Maréchal de camp le 1er mai 1758. Mort le 22 septembre 1762.

le point de lui être ravie. Cependant il ne marqua point d'inquiétude et ne se permit aucun contre-ordre aux volontés du maréchal. Sa personne, sa fermeté, son calme, sa tranquillité inspirèrent l'ardeur et la confiance aux troupes qu'elle anima jusqu'à la fin du combat et qui firent sous ses yeux des prodiges de valeur. Le Dauphin joua son rôle noblement, en restant partout digne d'éloges. Il demanda plusieurs fois de se mettre à la tête des troupes, ce qui lui fut refusé pour ne point exposer ses jours. Car, en un mot, les choses en étaient au point que le maréchal de Noailles, croyant un instant tout perdu, conseilla au roi de songer à sa sûreté et de quitter le champ de bataille. Le comte de Saxe s'y opposa avec toute son énergie, représentant qu'il fallait vaincre ou mourir, que la situation n'était pas désespérée, et demandant qu'on le laissât agir seul.

La France ajoutait une nouvelle page à son histoire militaire; notre armée retrouvait sa vieille supériorité mise en doute, et la présence de Louis XV en rendait le succès plus solennel.

Après la bataille, des grenadiers apportèrent Maurice de Saxe vers le roi : il l'embrassa, et comme le maréchal reconnaissait que Richelieu (1) avait sa belle part dans cette journée, Louis XV se tourna vers lui en le complimentant. « Sire, reprit le maréchal, je me reproche une faute : j'aurais dû mettre une redoute de plus entre les bois de Barry et Fontenoy ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des généraux assez hardis pour se hasarder en pareil chemin. »

(1) De Richelieu (Louis-Armand du Plessis, duc de), né le 13 mars 1696, mousquetaire en 1712, maréchal de camp le 1er mars 1738, lieutenant général le 2 mai 1744, maréchal de France le 11 octobre 1748; décédé le 8 août 1788. Si connu par ses galanteries et sa bravoure, il fut un des roués de la cour du régent et ensuite le compagnon des plaisirs de Louis XV. Talents remarquables, courage brillant, esprit étincelant de verve, élégance de manières, irréligion, orgueil, insouciance, libertinage, mépris complet de l'opinion, il eut en un mot les vices et les qualités qui caractérisent son siècle.

M. de Voltaire ne doit pas être suivi dans la narration de la bataille de Fontenoy, quand il enleva au maréchal de Saxe tout le mérite de cette victoire pour le donner tout entier au maréchal de Richelieu. C'est un sentiment de vile flatterie qui l'a dictée. Le maréchal ne changea rien à ses dispositions; ayant passé près du roi au moment où tout le monde croyait la bataille perdue, et le roi lui ayant demandé si cela était vrai, le maréchal lui répondit dans des termes beaucoup plus énergiques : « Quel est le poltron, sire, qui vous a dit cela? »

Cette victoire, selon Voltaire, sauva la France et assura une gloire immortelle au comte de Saxe. Impossible de mieux faire d'ailleurs que de rapporter ce que le roi lui en écrivit le 12 mai : « Mon cousin, quelque grands que soient les succès dont il a plu à Dieu de favoriser mes armes pendant la campagne dernière, je reçois encore une marque plus sensible de sa puissante protection dans la victoire que je viens de remporter sur mes ennemis. Si je la dois à la valeur de mes troupes, et principalement à celles de ma maison et de mon régiment des Carabiniers, vous n'y avez pas moins contribué, tant par l'intrépidité de votre courage que par la sagesse de vos conseils et l'étendue de votre prévoyance. Mais comme tous les secours humains deviennent inutiles, s'ils ne sont dirigés par la main de la Providence, je ne puis regarder l'heureux événement de cette journée que comme un de ses bienfaits les plus signalés ; et, voulant lui en rendre les actions de grâces les plus solennelles, j'écris aux archevêques et évêques de mon royaume de faire chanter le *Te Deum* dans les églises de leur diocèse ; et je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est qu'il soit pareillement chanté dans mon armée, que vous fassiez tirer le canon, faire des feux de joie, et donner toutes les marques de réjouissance usitées en pareil cas. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde. »

Après l'action, le maréchal de Saxe disait au roi : « Sire, j'ai assez vécu, » puis, ajoutant modestement : « Vous voyez à quoi tiennent les batailles. » Louis XV aurait pu ajouter : « Au courage des soldats, au sang-froid des officiers, au génie du général. » Soldats, officiers, général, tous avaient fait au delà même du devoir. Le roi parcourut les rangs de l'armée victorieuse, au milieu des acclamations, donnant à chaque corps, à chacun, les éloges qu'ils méritaient. Quand vint la nuit, il conduisit le Dauphin sur le champ de bataille, et lui montrant les milliers de morts dont il était couvert : « Mon fils, lui dit-il, méditez sur cet affreux spectacle, apprenez à ne pas vous jouer de la vie de vos sujets, et ne prodiguez pas leur sang dans des guerres injustes. »

Le comte de Saxe, animé de la plus vive ardeur, malgré son hydropisie, avait trouvé assez d'énergie pour soutenir cette journée, et il n'est pas douteux que ses dispositions, son emplacement, son ordre de bataille, son intrépidité, sa prévoyance, son attention à se

trouver partout, les réserves qu'il avait faites pour ramener toujours des corps nouveaux à la charge, n'aient décidé de la victoire, plutôt que le nombre des troupes. Les ennemis avaient 53,000 hommes effectifs, et il s'en fallait bien que nous fussions aussi nombreux, puisque à peine avions-nous 40,000 hommes dans la plaine d'Antoing. Ils durent avouer que, si une partie de nos troupes n'avait été occupée au siège de Tournay, ils auraient eu la plus grande difficulté à gagner Ath. Ce qui rendit la victoire si meurtrière fut la lutte contre la colonne anglaise; il n'y en avait jusqu'alors aucun exemple, et elle fit d'abord un progrès qu'on eut bien de la peine à arrêter: c'était, pour ainsi dire, un rocher à miner, et il fallut toute la vivacité de notre artillerie, la bravoure des troupes et leur intrépidité pour le faire sauter.

Nos adversaires s'attendaient à ce point à un succès que, le canon ayant, le 13, été tiré à Namur, Charleroi, etc., pour annoncer l'heureux accouchement de la reine de Hongrie, les Pays-Bas crurent à la victoire. On fut bien détrompé. Leurs bagages, que, dans leur confiance, ils avaient amenés jusqu'au camp de Maubray, augmentèrent encore le désordre de la retraite. Ils se retirèrent, les Hollandais vers Mons, les Anglais et les Hanovriens vers Ath, où ils furent bientôt tous réunis, et ils y campèrent la ville en front, la gauche vis-à-vis la porte de Mons et la droite s'allongeant du côté de Lessines. Comme ils se querellaient au sujet de leur défaite, ils durent se séparer, et campèrent : les Hollandais depuis Ath jusqu'auprès de Lessines, des deux côtés et le long du Dendre, ayant des ponts de communication sur cette rivière; les Anglais et Hanovriens depuis Lessines jusqu'à la moitié du chemin d'Audenarde, du côté de Renaix; les Autrichiens dans les environs du château d'Olignies. Le duc de Cumberland établit son quartier général à Lessines même. M. de Konigseck et le prince de Waldeck logeaient dans des châteaux aux environs.

Cependant, outre le nombre de troupes qui gardaient les points du haut et du bas Escaut et d'autres postes, le maréchal avait laissé 27 B. et 17 E. dans les environs de Tournay, aux ordres de M. de Brezé, pour contenir la garnison de 8,000 hommes et continuer le siège. Or, pendant la bataille, on s'empara du reste du chemin couvert et l'ouvrage à corne des Sept-Fontaines fut battu en brèche. Le 14 et le 15, la demi-lune et l'ouvrage à corne sont en notre pouvoir, et le

siège est mené avec assez de vigueur pour que peu de jours après la ville de Tournay se rendît; le 22, le drapeau est arboré (1).

Le 23, le baron d'Orth, gouverneur de cette place, contraint de capituler, convient que, le lendemain à la pointe du jour, une des portes de la ville serait remise aux troupes du roi; qu'à deux heures après midi toutes les troupes hollandaises entreraient dans la citadelle; qu'il serait dressé un état de l'artillerie, vivres, munitions de guerre, etc.; que les blessés dans la ville, bien soignés, suivraient le sort de la garnison de la citadelle lors de sa reddition; qu'il serait accordé au commandant des troupes hollandaises la permission d'envoyer un courrier aux États-Généraux pour recevoir leurs ordres au sujet de la reddition de la citadelle, et huit jours pour attendre la réponse; que pendant ces huit jours les choses resteraient dans l'état où elles étaient actuellement par rapport à la citadelle, et que les hostilités cesseraient comme tous les travaux, à la réserve d'une ligne tirée, élevée et gardée par nos troupes sur l'Esplanade entre la citadelle et la ville, et à un tiers de distance de cette dernière, pour la sûreté des troupes de part et d'autre; que l'on n'attaquerait pas la citadelle sur toute l'étendue de l'Esplanade, ni des deux parties du rempart qui joignent la ville à la citadelle; que la garnison, de son côté, ne tirerait sur la ville sous aucun prétexte; que le pâté de Saint-Martin resterait neutre, comme au dernier siège; que le baron d'Orth laisserait dans la ville un officier qui devait s'adresser à celui qui y commanderait pour avoir l'assistance de la police, lui exposer des plaintes, ou pour ce dont il aurait besoin; mais qu'il serait tenu par un engagement d'y consigner un officier de mineurs, avec ordre d'indiquer aux nôtres les mines et souterrains dépendant de la ville. Conditions ponctuellement exécutées de part et d'autre.

(1) Le conseil, réuni à Tournay le 22 mai 1745, décide sur la question des 5,000 Palatins au service de Maximilien. Après la mort de l'empereur, le Palatin, effrayé de ses engagements contractés, ne songe qu'à rappeler ses troupes de la Bavière et à garder la neutralité, sa voix et le pont de Mannheim, en cas urgent.

Le conseil, pendant toute la campagne de 1745, ne se composait que du roi, de Noailles et des deux d'Argenson; pendant celle de 1746, Noailles étant en Espagne, les ministres de la guerre et des affaires étrangères en firent seuls partie. En temps ordinaire, le dimanche et le mercredi étaient jours de conseil; le lundi soir, le roi travaillait seul avec le ministre des affaires étrangères; le mardi, celui-ci donnait audience aux ambassadeurs.

Le 24 mai, le roi entra dans la ville, s'établit à l'évêché, plus commode que l'abbaye de Saint-Martin, et moins exposé au hasard des bombes. Il donna le commandement de cette place à M. de Brezé, qui avait eu tant de part au succès du siège. On commença, le 25, à combler les tranchées, ramasser tous les sacs à terre, les vider, les sécher, les mettre en pile en les rendant à l'artillerie. On détruisit les batteries; tous les matins, les recrues, après la garde montée, étaient exercées; les régiments manœuvraient et reprenaient leurs habitudes (1). La prise de la ville de Tournay, premier fruit de la victoire de Fontenoy et nouvelle preuve de la défaite des alliés, augmenta leur douleur. Jamais défaite n'impressionna autant les esprits.

Les soldats anglais murmuraient hautement sur leur chef, prince de vingt-deux ans, qui ne consultait que le comte de Konigseck et le prince de Waldeck. Ils disaient que le général autrichien savait mieux l'art de la politique que celui de la guerre, que le

(1) Le lundi 31, parut la promotion de dix-huit maréchaux de camp : MM. d'Auger, de la Peyrouse, de Tarnau, de Blet, de Gravel, de la Luzerne (*), de Roth, de Lorges, d'Hérouville, de Claye, de Montboissier (**), de la Salle (***), de Pons, de la Vauguyon, de Guerchy, d'Havré, de Saint-Pern, d'Aumale (génie) (****).

Dix-sept brigadiers de l'infanterie : lord Dunkel, de Gauville, de Sades, de Castelas, duc d'Olonne, de Brocard, de Crillon, de Puységur, de Choiseul-Meuse (*****), de Venise, de Cormontaigne, Dupont, Doyré (génie), de Richecourt, de la Guette, Esmonin-Gabinon (artillerie). Dix-neuf brigadiers dans la cavalerie : de la Ferrière, de Blaru, d'Espinchal, de Lastic, d'Andlau, Chabrillan, d'Apremont-Linden, de Croy, de Champignelles, de Beausobre, de Brancas, de Pressures, de Brionne, de Voyer, de Brassac, de la Valette, de Maisoncelles, d'Hauterive, de Boisot, qui prirent rang du 1er mai.

(*) De la Luzerne (François-Pierre de Briqueville, comte), né le 20 août 1704, lieutenant au régiment d'Orléans, 1719; lieutenant général le 10 mai 1748 ; mort en 1762.

(**) De Montboissier (Philippe-Claude Beaufort-Canillac), né le 21 décembre 1712, mousquetaire en 1726, lieutenant général le 10 mai 1748 ; émigré en 1791; mort le 21 mars 1797 en Angleterre.

(***) De la Salle (Marie-Louis Caillebot, marquis), né le 11 février 1716; lieutenant général le 10 mai 1748; mort en 1789.

(****) D'Aumale (comte), né le 28 octobre 1688, ingénieur en chef, brigadier, 2 mars 1744; lieutenant général, 1er janvier 1748 ; mort le 6 mars 1762. Son fils fut tué à la retraite de Bohême.

(*****) De Choiseul-Meuse (comte) (de la première branche de Beaupré de 1570), né le 1er octobre 1716, colonel de Forest de 1738 à 1744, puis de Dauphin; mort le 31 mai 1746, au camp du roi près d'Anvers.

général hollandais n'entendait ni l'un ni l'autre, et qu'on méprisait les avis des généraux Cronstron et Ginkel, vieux généraux et les seuls d'expérience. Ils faisaient ensuite tomber leur mauvaise humeur sur les Hollandais qui, selon eux, les avaient abandonnés. Ces altercations allèrent si loin que les soldats des deux nations se battaient entre eux quand ils se rencontraient. La consternation, devenue générale dans les Pays-Pas, se répandit bientôt au delà de la mer. Personne n'en fut plus frappé que le roi d'Angleterre. Il était au point de s'embarquer, lorsqu'il apprit l'issue de la bataille de Fontenoy. Il retourna fort triste à Londres, prétextant les vents contraires; mais on en sut bientôt la véritable cause, et il eut encore la douleur de voir la noblesse déconcertée, le peuple en fermentation, et l'État exposé à une révolution. Les fonds étaient épuisés et le royaume gardé par 13,000 hommes seulement, tout le reste ayant passé la mer et éprouvé une perte considérable qu'il fallait promptement réparer. Dans cette perplexité, il tint de fréquents conseils, et il fut résolu d'envoyer encore 6 B. dans les Pays-Bas, de tirer 15 hommes par compagnie d'infanterie et 10 de cavalerie pour recruter les régiments qui avaient le plus souffert.

D'un autre côté, les Hollandais se repentaient de leur trop grande complaisance envers les cours de Londres et de Vienne, qui les avaient insensiblement entraînés dans cette crise; mais l'important était d'en sortir. Depuis la bataille, ils avaient déjà envoyé un renfort de 4 B. à l'armée. Ils en firent encore partir 5 des frontières de la république et en tinrent prêts plusieurs autres. Ils n'en continuaient pas moins les préparatifs de défense commencés dans plusieurs places, et surtout à Namur, avec ordre de miner l'église et le cimetière du faubourg de Jambe, et de raser les environs de la place. Quant à l'armée des alliés, elle resta dans sa position entre Ath, Lessines et Renaix, y attendant des renforts et n'opposant aucun obstacle à nos conquêtes.

Après une trêve de huit jours, le 1er juin, commença le siège de la citadelle de Tournay. Le prince de Pons et M. de Canillac remplirent les fonctions d'officiers généraux de jour. M. de la Marck commanda la tranchée avec des gardes françaises et des compagnies de grenadiers auxiliaires; ce service fut continué les jours suivants à peu près dans le même ordre et en pareil nombre. M. de Clermont-

Gallerande est appelé au commandement de la frontière de Champagne, du Soissonnais et d'un corps de troupes détaché de l'armée du Rhin sur la Meuse. Ce corps, composé de 20 B. et de 40 E., était en marche sur quatre colonnes avec MM. de Seedorff, de Fiennes, de Relingue et de Chepy. La première division (M. de Seedorff) arrive à Thionville, où les autres étaient attendues successivement. Elle formait 4 B. et 9 E., qui le lendemain continuèrent leur route sur Mézières et Charleville. Le 6 juin, M. de Clermont-Gallerande part aussi de Tournay vers Mézières au-devant des troupes arrivant du Rhin (1). Le 10 juin, le ministre pria le maréchal de faire venir à lui les divisions qu'il avait en réserve, et le 15 elles étaient déjà arrivées dans les places de la Meuse; elles en partirent pour se rendre, l'infanterie à l'armée et la cavalerie sous Maubeuge. Ces renforts étaient nécessaires, car déjà, le 18, les rapports portaient l'armée des alliés à 70,000 hommes; on lui envoyait, depuis sa défaite, des troupes d'Angleterre, de Hollande et des places des Pays-Bas.

Le roi d'Angleterre et les États-Généraux continuaient leurs efforts; le premier, n'ayant plus dans ses États que des troupes maritimes, prend à sa solde un nouveau corps de 8,000 Allemands. Les États-Généraux lèvent un régiment à Maëstricht, des compagnies franches dans les Pays-Bas, et d'autres troupes sur la frontière d'Allemagne; ils ordonnent de nouveaux préparatifs de défense dans les places dont la garde était confiée à leurs soins, et principalement à Namur. Dans le but de renforcer l'armée des Pays-Bas, les alliés semblaient avoir négligé celle du bas Rhin, campée à la hauteur de Coblentz. Le duc d'Arenberg, parti le 15 pour Vienne, avait été remplacé, le 16, dans le commandement par le général Bathïani, qui se préparait à camper à Wetzlar sur la haute Lahn, afin d'être à portée de joindre le comte de Traun.

Quant au duc de Cumberland, avec son quartier général à Lessines, et son armée campée dans la même position qu'après sa défaite entre Ath, Lessines et Renaix, il n'avait fait d'autre mouvement qu'une petite conversion par la gauche, occupant plusieurs

(1) Les intendants des provinces frontières de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin avaient établi, pour la communication des armées de Flandre et du Rhin, des chevaux et postillons d'ordonnance de quatre en quatre lieues, formant 38 relais depuis Tournay jusqu'à Spire.

villages retranchés à la hâte. Il avait un corps d'infanterie et de cavalerie à Grammont favorisant l'arrivée des convois de grains et de fourrages qui lui venaient de plusieurs places. Ce corps comprenait la plus grande partie des garnisons des places frontières, qui se trouvèrent de nouveau dégarnies. Après avoir considérablement renforcé son armée, il tint de fréquents conseils avec les autres généraux sur les moyens de réparer le passé et de prendre sa revanche. Il voulait, au moins, qu'on tentât de secourir la citadelle de Tournay, et il paraissait s'y disposer, lorsqu'il apprit qu'elle avait eu le même sort que la ville.

Le 20 juin, en effet, la garnison des ville et citadelle de Tournay fut contrainte de capituler. Par suite de la capitulation, la porte Royale devait être livrée à nos troupes; la garnison sortait, le 24, avec les honneurs de la guerre, quatre pièces de canon et deux mortiers aux armes des États-Généraux, à la condition formelle que les troupes de cette garnison ne pourraient servir contre la France, ni contre ses alliés, à cette date jusqu'au 1er janvier 1747, et que ni les officiers, ni les ingénieurs, ni les soldats ne pourraient être incorporés dans d'autres corps, ni passer dans aucun service étranger.

Le 22, M. de Clermont-Gallerande arrive de Mézières sous Maubeuge avec 12 E. et les campe, attendant le reste de sa cavalerie, à une demi-lieue de cette dernière place, y appuyant sa droite, et sa gauche à l'abbaye d'Hautmont. Le 24, la première division de l'infanterie de ce corps (5 B.) arrive aussi de Mézières à Avesnes sous M. de Boufflers, ayant campé le 21 à Rocroi, le 22 à Marienbourg et le 23 à Trélon. Elle part le 25, pour rejoindre l'armée par le Quesnay et Saint-Amand, suivie par la seconde division aux ordres de M. de Fiennes, et successivement par les autres à deux jours de distance. Le 27, le roi, accompagné du Dauphin, assiste à un fourrage entre la Lys et l'Escaut. Les alliés avancèrent un fort détachement sur Wadrepont, mais se replièrent bientôt à notre approche. Le 30, M. de Clermont-Gallerande, déjà avec 34 E. et 3 B. au camp sous Maubeuge, reçoit ordre du maréchal de Saxe d'en partir le 1er de juillet, pour camper à Binch, entre Mons et Charleroi (1).

(1) Ainsi nommée en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne. Vauban l'entoura d'une enceinte.

L'armée ayant terminé le siège de la ville et de la citadelle de Tournay, et n'ayant plus d'opérations de ce côté, se prépare à gagner Leuze, position qui devait sans doute décider l'ennemi à passer tout à fait entre Dendre (1) et l'Escaut pour couvrir Audenarde, ou à Hal pour couvrir Bruxelles ; et l'on comptait que par l'un ou l'autre de ces mouvements, il laisserait à notre disposition une de ces deux places. Les alliés pensaient bien qu'après la prise de cette citadelle, notre armée ne tarderait pas à marcher en avant, soit avec l'intention de combattre de nouveau, soit pour entreprendre un second siège. Ils avaient assez de troupes, mais elles restaient des troupes vaincues et consternées ; et les nouveaux renforts n'étaient pas capables de les rassurer, quoiqu'on les fît monter à un effectif très considérable d'Autrichiens, d'Hanovriens et de Hollandais : ces derniers escorteraient l'artillerie et les munitions venues de Hollande par Anvers à Bruxelles, et le tout devait être incessamment suivi par 4 B. sortis le 24 de Luxembourg, où il n'en restait que 10 très faibles.

En ce qui touche les places frontières, une seconde fois dégarnies pour se mettre en force après leur défaite, ils se retrouvaient dans le même embarras qu'avant le siège de Tournay, puisqu'ils ignoraient de quel côté se dirigeraient nos opérations. Dans cette incertitude, ils prirent le parti de rester dans leur position sur le Dendre, également à portée de Mons, de Bruxelles et d'Audenarde ; ils résolurent en même temps de faire rentrer dans les places les plus exposées les troupes qu'ils en avaient tirées, jusqu'à ce qu'ils fussent plus éclairés sur le parti que nous prendrions nous-mêmes, et qui devait les décider sur l'avenir.

Ils renvoyèrent à Mons 8 B., 6 à Namur, et à proportion dans les autres places de cette frontière. Comme les deux premières étaient les plus importantes, elles furent mises dans l'état le plus respectable. De Mons passèrent à Bruxelles les gros bagages de la garnison hollandaise et les meubles des faubourgs, avec ordre de mettre le feu dans les maisons vides à la moindre apparence de siège. Les fossés furent aplanis et les arbres dans les environs de cette place

(1) Dendre ou Dender, rivière qui se forme, dans le Hainaut, de la réunion de la Dendre orientale et occidentale. Elle n'a que des affluents insignifiants ; elle est canalisée d'Alost, à son embouchure dans l'Escaut.

abattus. A Namur, deux nouvelles batteries sont construites et la démolition des faubourgs est continuée. D'Audenarde est dirigé un détachement de l'armée, dont les Autrichiens campés auparavant aux environs du château d'Olignies faisaient partie.

Le roi, avant de quitter les environs de Tournay, démolit les fortifications extérieures, et vit sauter une partie de celles construites sous le règne précédent. Cette place, prise par Louis XIV en 1667, reprise par les alliés en 1700, cédée à la maison d'Autriche par le traité d'Utrecht, et confiée à la garde des Hollandais par celui des barrières (1) en 1715, était le boulevard de la Flandre autrichienne.

Après cette importante conquête, premier fruit de la victoire remportée le 11 de mai, le reste de la campagne fut une suite de succès dans un pays ouvert à une armée triomphante, devant laquelle l'ennemi, battu, affaibli, consterné, n'était pas en état de tenir. Aussi fut-il poussé de camp en camp, contenu par le gros de l'armée, et témoin des succès rapides de nos détachements, sans pouvoir s'y opposer.

Le 1er de juillet, l'armée se met en marche sur six colonnes, campe à Leuze (2), le 4 à Rebaix, le 5 à Wannebecq. Le régiment de Grassin avance jusqu'à Lessines, en débusque des hussards et les poursuit jusqu'à Overboelaëre, à un quart de lieue de Grammont. Cette marche subite avait jeté l'épouvante parmi les alliés, retirés derrière la Dendre entre Grammont et Alost; ils se retranchèrent, prenant les dernières précautions pour les places les plus exposées. M. de Clermont-Gallerande part aussi, le 1er, du camp sous Maubeuge avec ses 34 E. et 3 B., campe à Binch, entre Mons et Charleroi, qui se trouvèrent fort resserrés. Pour couvrir sa marche, il avait formé un détachement qui poussa jusqu'aux portes de Mons quelque cavalerie

(1) C'était le nom donné au traité particulier signé entre la France et la Hollande le 29 janvier 1713, quelques mois avant le traité d'Utrecht, et par lequel les Hollandais se réservaient, sous la garantie de l'Angleterre, le droit de conserver des garnisons dans plusieurs villes des Pays-Bas espagnols; mais ils furent forcés ensuite de rendre les plus fortes places, parmi celles qu'ils avaient conquises, et s'aperçurent trop tard de l'inutilité de ce traité. Il ne fut ratifié par l'Autriche qu'en 1715.

(2) Leuze, célèbre champ de bataille où, le 18 septembre 1691, le maréchal de Luxembourg battit le prince de Waldeck et lui prit 40 étendards. Louis XIV fit frapper une médaille en souvenir de ce glorieux fait d'armes, avec l'exergue : *Pugna ad Leuzam.*

ennemie à la découverte, continuant à inquiéter attentivement ces deux places, tandis qu'il levait dans le pays des contributions.

L'armée ayant campé entre Grammont et la Chartreuse du Bois-Saint-Martin, le voisinage des deux armées engagea le duc de Cumberland à reprendre l'offensive. Après avoir renforcé les garnisons des villes frontières, il lui restait encore près de 50,000 hommes (1), forces suffisantes pour l'exécution de ses projets. En effet, il rassemble les principaux officiers de son armée, leur propose d'entremêler les troupes des quatre nations, d'attaquer l'armée française ou au moins de l'attendre, leur promettant un succès plus heureux qu'à Fontenoy; les Hollandais n'en furent pas d'avis, ce qui manqua de leur attirer l'inimitié des Anglais et Hanovriens, que toute la prudence de M. de Konigseck eut bien de la peine à contenir. Cette dispute fut renvoyée à la décision des États-Généraux, en attendant des renforts considérables d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, dont on sut flatter les mécontents. Cependant comme les alliés devaient plutôt penser à la défensive, et qu'ils ignoraient encore nos desseins, soit sur leur camp, ou sur les places en arrière, ils revinrent insensiblement de leur premier enthousiasme, examinèrent avec une sérieuse attention et prirent enfin le parti de se rapprocher plus près d'Alost, de se retrancher dans une position avantageuse, et de continuer les préparatifs de défense à Namur, Charleroi et Mons, aux environs desquels on abattait les maisons, on coupait même les grains en herbe. Mons renfermait 10 B. et quelque cavalerie, et autant à Namur, y compris 4 B. autrichiens qui y arrivèrent de Luxembourg, après avoir souffert une si grande désertion dans leur route, que le seul régiment de Bergh à Longwy en recueillit assez pour se recruter.

Le 9, notre armée passe du camp de la Chartreuse, près Grammont, à celui de Bost, et se trouve par cette position entre l'armée des alliés et les villes de Gand et d'Audenarde, qui ne s'étaient point attendues à être coupées. Le même jour, M. du Chayla, chargé de commander un détachement composé des brigades de Normandie et de Crillon-infanterie, de celle du Roi, de Royal-Étranger et de Berry-cavalerie, des canons et des pontons, établit un pont sur

(1) 26,000 Anglais et Hanovriens, 20,000 Hollandais, et 3 ou 4,000 Autrichiens.

l'Escaut au-dessous de Gand, accompagné de MM. de Graville et Souvré.

Les Grassins à l'avant-garde rencontrèrent à Quatrecht des hussards ennemis qu'ils éloignèrent; mais ils furent obligés de se renfermer dans une cense à l'approche d'un corps détaché de leur camp d'Alost pour se jeter dans Gand, dont ils prévirent la prochaine attaque. La défense opiniâtre des Grassins, en amusant le détachement des ennemis, l'empêcha de remplir sa mission et permit à M. du Chayla de s'avancer. Les ennemis abandonnèrent les Grassins pour tomber sur le détachement de M. du Chayla posté à Melle. Le régiment de Crillon soutint leur premier effort. Il fut bientôt culbuté et son canon pris; l'ennemi, sans perdre son temps, se lançait vivement dans la direction de Gand, qu'il avait mission de secourir, et il allait réussir sans l'audace du capitaine Barnier de Saint-Sauveur. Il se jeta au-devant des Anglais, non pour les vaincre, mais pour les retarder et donner le temps à l'armée éparse de se rassembler; avec ses cavaliers il engagea une lutte terrible contre les premiers E. anglais et leur tint tête assez longtemps pour voir arriver à son secours le régiment de Normandie. Les Anglais sont mis en déroute et poursuivis par les Grassins, qui recouvrent leur canon, avec un grand butin et environ 1,500 prisonniers. Le nombre des tués et blessés fut considérable du côté de l'ennemi. Notre perte s'élevait à une centaine d'hommes; M. de Graville fut blessé dangereusement. Le succès de cette action ôta aux ennemis toute espérance de secourir Gand. M. du Chayla jeta, le 10, son pont sur l'Escaut et campa à Destelbergen au-dessous de cette place, dont le courrier tomba entre les mains de ses partis avec les lettres de l'armée des alliés, qui exprimaient leur consternation, leur découragement et leur faiblesse.

Il y eut aussi sur les côtes d'Ostende un combat qui dura toute la nuit entre cinq bâtiments anglais et trois corsaires de Dunkerque, dont l'issue ne nous fut pas si heureuse. Trois des anglais, démâtés, allèrent à la côte. Les nôtres, aussi maltraités, échouèrent pareillement, et préférèrent ce parti à se rendre, comptant se sauver par ce moyen; mais la reine de Hongrie ayant déclaré que toute épave sur ses côtes serait de bonne prise, ils furent arrêtés. Notre perte était de 70 hommes tués, et de 260 prisonniers, aussitôt échangés par M. d'Aunay, commandant de la

Flandre maritime, qui leur épargna le voyage d'Angleterre en renvoyant en échange des prisonniers anglais.

Le détachement de M. du Chayla, victorieux à Melle, et immédiatement suivi d'un plus considérable en infanterie, sous les ordres de M. de Lowendal, est destiné à la conquête de Gand, pendant que l'armée contenait celle des alliés.

Le 11, avant le jour, il arrive devant cette place entre la porte de Saint-Pierre et l'Escaut, endroit qui n'était point revêtu, mais entouré d'un vieux fossé fort profond et couvert de roseaux. Deux dragons s'y noyèrent, ce qui n'empêcha pas leurs camarades, un détachement de Piémont et les milices de s'y jeter, de le passer à la nage, et d'escalader le rempart. M. de Lowendal, maître de la ville, y plaça le moins de monde possible, ne voulant point animer la populace. Il envoya des grenadiers à la porte de Bruges, d'où ils chassèrent une troupe de hussards ennemis, et campa le reste de son monde sur le glacis. Il se disposa ensuite à sommer et à attaquer le château, où la garnison ennemie s'était retirée. De son côté, M. de Clermont-Gallerande, ses approvisionnements faits, marchait en avant; le 13 juillet, il quitte son camp, sur deux colonnes, suit de grands chemins presque impraticables l'espace de six lieues, et campe à Chièvres. Cette position le mettait en état de contenir également les garnisons des places du Hainaut autrichien, de lever des contributions, et d'éclairer de plus près les ennemis. Ceux-ci, déjà trop resserrés par notre armée à Bost et encore affaiblis par la défaite du détachement vers Gand, quittent les environs d'Alost et prennent un camp d'une lieue d'étendue, depuis le village d'Itterbeke jusqu'à Anderlecht sous Bruxelles, traversant la chaussée d'Alost à cette capitale, où le duc de Cumberland, MM. de Konigseck et de Waldeck établirent leur logement.

C'était une armée en déroute, hors d'état d'empêcher nos progrès, remplie de mésintelligence, de plaintes et de murmures. Les Anglais se voyaient privés des secours attendus par la mer, dont nous leur coupions la communication. Les Hanovriens et les Hollandais n'avaient plus de nouvelles des leurs. Toujours ils étaient sur le point d'en venir aux mains entre eux. A Ostende, la populace et les Hollandais se trouvaient souvent aux prises avec les Anglais, qui y commettaient de grands excès. La garnison

de Namur, composée de Hollandais et d'Autrichiens, n'était pas plus d'accord ; ces deux nations se disputaient la garde du château et de la ville. M. de Collicaert, commandant de Namur, ayant demandé les clefs de la ville aux bourgeois qui en avaient toujours été dépositaires, ceux-ci les lui refusèrent et lui firent même entendre que, si les Français se présentaient, ils aimeraient mieux leur ouvrir les portes que de voir écraser une ville rebâtie à neuf. Cela n'empêcha point d'y continuer les préparatifs de défense, en abattant une quantité de maisons aux faubourgs des portes de Fer et de Bruxelles, à Mons, à Charleroi et à Ath, qui se trouvaient fort gênés par la nouvelle position de M. de Clermont-Gallerande à Chièvres, entre Ath et Mons.

Le voisinage de notre armée ne donna pas moins d'inquiétude aux États-Généraux, qui craignaient notre juste ressentiment et une invasion dans les propres terres de la république. Cependant rien n'indiquait de notre part un semblable esprit de représailles. En effet, le 14, le maréchal de Saxe écrit aux députés de L. H. P. qu'étant dans le cas d'envoyer souvent des partis en avant, il leur ordonnait, suivant ses intentions, de prendre garde d'entrer dans les terres de la république; mais que, pour éviter toute méprise, il convenait de mettre sur leurs limites des bornes ou poteaux avec des armoiries : si, après ces précautions, quelque troupe venait à y causer dommage, les propriétaires en seraient pleinement remboursés. M. de Lowendal, ayant achevé ses préparatifs devant le château de Gand, le somma de se rendre; mais le commandant, voulant avoir l'honneur d'être assiégé et paraître au moins dans le dessein de faire quelque résistance, s'y refusa.

La nuit du 14 au 15, la tranchée est ouverte; la parallèle est portée près du corps de la place par le travail à la sape, et les assiégés, qui en sont témoins, ne tirent pas un seul coup. A peine la terre est-elle remuée, qu'ils ne jugèrent pas à propos d'attendre l'effet des deux batteries de canon et d'une autre de mortiers en état de faire brèche. Le 15, à 6 heures du matin, le commandant, sans ressources, demande à capituler, remet la porte du château, et se rend prisonnier de guerre avec sa garnison, qui devait sortir dans deux jours, comprenant Anglais et Autrichiens. M. du Chayla, qui avait eu tant de part à la reddition de Gand, fut nommé pour y commander, et y entra avec un détachement, après le départ

de la garnison. Il fut remplacé au camp d'Estelbergen par le prince de Pons.

M. de Lowendal, destiné au siège d'Audenarde, envoie son corps d'armée devant cette place (1), l'artillerie à la rive gauche de l'Escaut, et les ingénieurs à la rive droite de l'abbaye d'Eenaeme. Dans la nuit du 18 au 19, il ouvre la tranchée, aux ordres des généraux Zurlauben et de Bouzols. Les deux jours suivants, le travail de la tranchée et le feu des batteries sont poussés avec une vigueur qui étonne les assiégeants et les assiégés. Le 21, le gouverneur arbore le drapeau blanc et, le 22, les assiégés, contraints de capituler, livrent la porte de Tournay et se rendent prisonniers de guerre, pour suivre la garnison de Gand, abandonnant les magasins et les arsenaux. On chanta le *Te Deum*. M. de Bauffremont fut nommé commandant par intérim de la ville, M. de Clermont-Gallerande y étant destiné comme lieutenant général.

La ville de Bruges, sans être une ville de guerre, mais qui n'en était pas moins riche, venait aussi d'ouvrir ses portes à un détachement de nos troupes aux ordres de M. de Courbuisson, qui y commanda en l'absence et sous les ordres de M. de Contades. M. de Séchelles, intendant de Flandre, en profita pour se rendre compte des finances du pays conquis, surtout de Tournay, Gand et Bruges, obligeant aussi les habitants de ces villes à déclarer ce que leurs magasins renfermaient.

Le roi ayant résolu de visiter Gand et Bruges, on envoya les gardes françaises, le 24 juillet, sous Gand. Louis XV partit du camp de Bost avec les ministres, entra dans cette grande ville, et prit son logement à l'évêché. La brigade des Gardes, pour border la haie avec le reste de la garnison sur son passage, campe en dehors de la porte d'Anvers, entre le bas Escaut et le canal conduisant à Hulst.

Le 28, M. de Crémilles assure la marche du roi de Gand à Bruges. 4 B. des gardes françaises, 2 des gardes suisses, et de la gendarmerie campent le même jour à Knesselaere sur la droite

(1) Au siège d'Audenarde, figurèrent les régiments de Picardie, Bouzols, Biron, Monnin, Diesbach; les deux premiers bataillons de chacun des régiments de Bettens, Witmer et Lowendal; le B. d'artillerie de Richecourt et le régiment de cavalerie de Fitz-James.

du canal de Bruges, et le 29 au delà de cette ville au chemin d'Ostende. Des grenadiers de la garnison de Gand campent sur la droite du canal, et de là à Damme. Des fusiliers de la même garnison et dragons du camp de M. le prince de Pons occupent les ponts de Mariakerke, de Landeghem, de Bellem, et tous les autres postes du canal de Gand à Bruges. Les Grassins, placés le long du canal de Damme à la droite du premier, gardent aussi les ponts depuis Damme jusqu'à l'embouchure de la Lys au canal de Bruges. Il reste à Knesselaere un poste de fusiliers qui bordaient les deux canaux. Un petit détachement de Grassins fut envoyé sur les dunes, près de Blankenberghe, pour savoir des nouvelles du côté de la mer. M. de Contades détache des grenadiers et des dragons de la garnison de Bruges à l'abbaye d'Oudenbourg pour battre les environs par des patrouilles. Tous ces détachements, aux ordres de M. de Boufflers, se trouvèrent le 29 chacun à leur poste.

Le 30, le roi fait son entrée à Bruges, y séjourne le lendemain et revient ensuite à Gand.

Pendant ce dernier voyage, le maréchal de Saxe, resté à l'armée, la change du camp de Bost à celui d'Oordeghem, entre Gand et Alost, et reçoit une lettre du duc de Cumberland qui lui demande si, en rendant sans rançon MM. le maréchal et son frère le chevalier de Belle-Isle, dont l'arrêt avait suspendu l'exécution du cartel de Francfort, ce traité reprendrait son cours ordinaire. Cette question fut soumise au roi, qui répondit qu'il persistait à offrir le paiement de leur rançon, voulant qu'ils fussent considérés comme prisonniers de guerre, et qu'aussitôt leur retour en France, on renverrait les prisonniers des alliés. M. d'Argenson s'occupait, d'ailleurs, de cette question et avait écrit aux intendants pour qu'on les évacuât, ceux de Lille sur Verdun, ceux de Douai sur Châlons, ceux de Cambrai sur Laon, ceux de Valenciennes sur Ham et Noyon, ceux d'Arras sur Soissons.

Le 5 août, l'armée passe du camp d'Oordeghem à celui d'Alost. M. de l'Épine prend position à Ninove. La proximité de l'armée donna de nouvelles inquiétudes aux alliés. Ils campent plus près de Bruxelles, se retranchent, et font venir les 4 B. autrichiens passés de Luxembourg à Namur, comptant plus sur ce faible secours que sur les Munstériens, Hanovriens et Hessois, qu'ils avaient jusqu'alors vainement attendus. La consternation était aussi

grande en Angleterre que dans les Pays-Bas, la nation épuisée, le commerce interrompu et l'État endetté. En outre, la prise d'Audenarde laissait prévoir le siège d'Ostende. Comme on voulait conserver un port si nécessaire à la communication avec les Pays-Bas, le général Champels fut envoyé y commander, et on assembla aux Dunes une escadre de dix vaisseaux de guerre et deux brûlots, avec 3 B., pour secourir cette place ou faire une diversion du côté de Dunkerque.

Le 7, entrent dans le port d'Ostende 14 bâtiments anglais et hollandais avec des munitions de guerre et de bouche. Alors M. de Lowendal, destiné à en faire le siège, arrive au camp d'Oudenbourg au-dessus de cette place. Le même jour, il somme le fort de Flaschendaele, qui se rend à discrétion. Il envoie tout de suite M. de Contades avec un détachement sur le fort d'Albert, d'où l'ennemi se retire à son approche. Le 8, M. de Lowendal est devant Ostende avec son corps d'armée, qu'il campe sur deux lignes, dirige son artillerie du côté de Lissemoris pour battre l'entrée du port, laissant 1 bataillon de milices auprès du pont de Zandworde. Il garnit tous les postes le long du canal, travaille aux gabions avec les pionniers et se dispose ainsi aux préliminaires du siège, en même temps que M. d'Harcourt est nommé à celui de Dendermonde. Ce dernier, le 10, saigne l'inondation, la principale force de Dendermonde, reçoit son artillerie de l'armée, peu éloignée, et cherche un emplacement favorable à ses batteries. La nuit du 11 au 12, la tranchée est ouverte par des travailleurs soutenus de 2 B. de Picardie et des grenadiers auxiliaires aux ordres de M. de Zurlauben (1). Une batterie de canons, qui enfilait tout le front de l'attaque, tira en même temps, ainsi qu'une batterie de bombes. Le 12, toutes les batteries tirèrent à la fois et firent un feu terrible. La nuit suivante, le travail de la tranchée se trouva si avancé, et le corps de la place si délabré, que les assiégés ne crurent pas devoir faire une plus longue résistance. Un détachement considérable de l'armée des alliés passa le canal de Bruxelles sous

(1) De Zurlauben (Beat.-François-Claude de la Tour-Châtillon, baron), né le 15 juin 1687, lieutenant au régiment de Pfiffer (suisse) le 15 septembre 1702, maréchal de camp le 1er janvier 1740, lieutenant général le 1er mai 1745, décédé en décembre

les ordres du prince de Waldeck; M. de Beausobre le rencontra près du village d'Assche, et, soutenu de M. d'Estrées avec les volontaires de Meric, le força de se retirer à Bruxelles.

Le 13, le commandant de Dendermonde (Termonde) capitula; on trouva dans la place des canons en assez grand nombre, et la ville fut mise sous les ordres de M. de la Brosse. M. d'Harcourt embarque alors du canon et des munitions pour le camp devant Ostende, où se continuaient les préparatifs du siège. M. de Lowendal avait demandé cette artillerie d'augmentation, en attendant celle envoyée par Bruges, afin de répondre efficacement au grand feu de l'ennemi, qui tira depuis le 10 jusqu'au 13, que les communications se trouvèrent établies sans perte de notre côté. Dans la nuit du 13 au 14, la parallèle est établie près du chemin couvert d'Ostende, sous la protection des grenadiers postés dans les dunes et empêchant toute sortie; et comme M. de Lowendal sentait bien que cette parallèle serait battue en brèche, il résolut de la perfectionner avant d'y mettre des B., pour épargner ses troupes. Il envoie seulement des détachements à la tranchée, dans l'intention de l'ouvrir dans les formes lorsque l'artillerie qui commençait à arriver serait en état de tirer en même temps.

Dans la nuit du 14 au 15, M. de la Suze commande la tranchée préliminaire, des travailleurs y sont envoyés et soutenus de compagnies de grenadiers et de piquets par brigades. Une seconde parallèle est dessinée où l'on travaille à établir les batteries. Il en fut de même les nuits suivantes.

A cette date du 17, l'armée française campe à Lippeloo, le ruisseau d'Eycke sur son front, sa droite vers Steenhaffel, le roi au château de Melis, et l'abbaye d'Affligheim occupée par 2 B. d'Auvergne et les Grassins.

Pendant la nuit du 14, des vaisseaux entrèrent dans le port avec la marée, amenant un renfort d'hommes et des munitions de bouche dans la place, rembarquèrent toute la cavalerie et sortirent impunément le matin, parce que la batterie de M. de la Marck, établie à Lissemoris pour battre l'entrée du port, n'était pas encore achevée. Le 19, nos batteries commencèrent à en imposer à celles de l'ennemi, dont le feu se ralentit. Le 20, M. de Lowendal visite les batteries de Lissemoris, qui défendaient parfaitement l'entrée et la sortie du port. Celles de l'attaque continuèrent un feu des plus vifs. L'en-

nemi ne tirait presque plus. Le 21, deux nouvelles batteries sont établies à droite et à gauche de la barrière, achevant de ruiner les faces sur lesquelles on avait cheminé toute la nuit pour attaquer le chemin couvert avec plus de sûreté. Le 22, M. d'Hérouville, attaque le chemin couvert avec la Cour-au-Chantre, Eu et Seedorff, qui devaient s'avancer par deux points en même temps, l'un à la gauche, l'autre à la droite du bastion.

A 10 heures du soir, au signal ils débouchent par la gauche sur l'Estran, longent les dunes, à découvert sur le bastion, tournent l'angle saillant, sur le flanc gauche du côté de la mer. Arrivés sur la crête du chemin couvert, ils sautent dedans et en chassent l'ennemi; mais, s'étant laissés emporter à sa poursuite, ils entrèrent dans une seconde partie du chemin couvert, et Eu, ayant passé la barrière, y perdit du monde. Les compagnies de Seedorff débouchèrent en même temps du boyau qu'elle occupaient, marchèrent à découvert, se portèrent sur le flanc droit du bastion et y firent quantité de prisonniers; puis elles s'emportèrent aussi, contre les ordres du commandement, ce qui obligea à fortifier cette droite, ainsi que la gauche, de plusieurs compagnies de grenadiers royaux. Ainsi maîtres du chemin couvert, on s'y logea. Cette action acheva de réduire la place. Comme on avait appris qu'une escadre à Portsmouth menaçait nos côtes, M. de Moncau est appelé en Normandie, M. de Beauvoir à Caen, et M. d'Aunay à Dunkerque, pour prendre toutes les précautions sur nos côtes de la Flandre maritime.

Le maréchal de Belle-Isle et le comte son frère étaient arrivés la veille au camp de Melis (1).

Le 23 au matin, après une trêve de deux heures pour enterrer les morts, le général Chamclos arbore le pavillon blanc et capitule (2). La prise d'Ostende assurait la possession de tout ce qui

(1) Ils avaient été arrêtés, au mois de décembre précédent, dans un village de l'électorat de Hanovre et envoyés en Angleterre, quoiqu'ils fussent chargés de négociations pour différentes cours d'Allemagne. M. de Belle-Isle, très bien accueilli par le roi, dit obligeamment à M. le comte de Saxe que c'était à ses exploits qu'il devait sa liberté. Voir le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV*, page 455.

(2) Ostende commença d'être environnée de murailles en 1445, sous Philippe le Bon; le prince d'Orange la fortifia régulièrement en 1583, contre le duc de Parme à la tête des Espagnols. En 1601, elle est assiégée de nouveau. Elle se rend à Ambroise

restait à la reine de Hongrie dans le comté de Flandre, et privait l'Angleterre des avantages d'une communication directe avec les Pays-Bas autrichiens; la garnison d'Ostende suit le même jour la route de Gand à Mons. Les grenadiers de Crillon prirent sur-le-champ possession d'une des portes de la place, dont la garnison sortit le 27. Sitôt qu'on apprit cette nouvelle conquête, M. de Lowendal fut désigné pour le siège de Nieuport. Le roi était alors au camp de Melis, près de Lippeloo, dans le Brabant, où était rassemblée l'armée le 18, des environs d'Alost. Le corps de M. Clermont-Gallerande passait, le 21, du camp de Chièvres à celui d'Enghien, sa droite appuyée à ce bourg, sa gauche au château de Hoves, face à la chaussée de Mons à Bruxelles. M. de Lowendal reconnaît la place le 29, reçoit le 30 son artillerie et ses troupes à Coxyde et Oostdunkerke, et fait ouvrir la tranchée devant Nieuport.

Cependant, par suite des nouvelles positions de nos troupes à Enghien, les alliés s'étaient établis sur une ligne de Bruxelles à Malines, ayant le canal devant eux et faisaient en outre construire des retranchements par les prisonniers. Les Hollandais commençaient la ligne à quelque distance de Bruxelles (24 B. et 34 E.); les Anglais et Hanovriens continuaient cette ligne, et les Autrichiens la terminaient à la droite, près de Malines. Le prince de Waldeck avait son quartier à Hever, le duc de Cumberland au château fortifié de Villevorde, le maréchal de Konigseck à Horne avec le général Cronstron. Ils tiraient leurs subsistances d'Anvers, mais avec de grandes difficultés et de grandes précautions. Ils n'osaient confier leurs convois au canal et étaient obligés de les escorter par de très forts détachements. Les 4 B. autrichiens partis en dernier lieu de Namur arrivaient; ce petit secours leur tint lieu de tous ceux vainement attendus d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, et suffit à peine pour remplir le vide causé par la désertion.

Il restait encore à Namur 7 B. hollandais, 10 à Mons, 3 à Ath et autant à Charleroi. On continuait à mettre ces places en défense,

Spinola, le 14 septembre 1604. Le cardinal Mazarin échoue devant elle en 1658. Les alliés s'en emparent en 1706 ; les Hollandais y mettent garnison, et la rendent à l'empereur en 1715. Les régiments de Courten, les brigades de Beauvoisis, Crillon, d'Eu, de Lowendal, de la Cour au Chantre, de Seedorf, les 4 régiments de grenadiers royaux de la Tour, d'Espagnac, Valfont, de Beauteville, le régiment de dragons de Septimanie et le B. d'artillerie de Richecourt, figurent au siège d'Ostende.

et on y créait de nouveaux ouvrages. Bruxelles fut aussi fortifiée, sa principale porte garnie de grosses pièces et les gardes de la ville doublées. Chaque bourgeois eut ordre d'avoir une chandelle allumée à sa fenêtre au premier coup de canon. Les archives de la chambre des comptes et des états, et les effets les plus précieux des alliés furent transportés à Anvers. Une nouvelle de Londres acheva d'abattre les alliés : le fils du prétendant avait débarqué en Écosse, et déjà des mouvements se produisaient en sa faveur dans le nord de ce royaume. Par une résolution subite, on rappela en Angleterre les troupes nationales des Pays-Bas, et les Anglais réclamèrent le secours de 6,000 Hollandais, promis par les traités en pareil cas. M. de Noailles demanda au comte de Saxe ce qu'il pensait faire, et il ajoutait que S. M. serait bien aise de savoir s'il pourrait mettre les alliés dans la nécessité de faire la paix, et surtout les Hollandais, qui avaient déjà fait passer 7 B. à l'Écluse, 3 à Hulst et d'autres en Zélande, et si on ne pourrait pas s'emparer de Bruxelles, d'Anvers ou d'autres villes non militaires afin d'y établir les quartiers d'hiver, en suspendant la marche de 25 B. qu'on se proposait de porter sur la Meuse. Le maréchal répondit qu'il n'était pas d'avis de renfermer ses quartiers entre les places du Hainaut autrichien et la frontière de Hollande, et qu'il fallait assiéger Ath, quand Nieuport serait pris. M. de Lowendal reçut donc des ordres de presser le siège de cette dernière place. Il ouvrit la tranchée dans la nuit du 31 août au 1er de septembre, établit dans les dunes une batterie qui tira contre le Wirvouth, et des pièces pour battre la communication de ce fort à la place. Dans la nuit du 1er au 2, une seconde parallèle est établie, pour gagner les angles saillants, pendant qu'on garnit cette parallèle de batteries; la tranchée de Wirvouth se trouve presque terminée et celle de la place poussée assez loin.

Le 3 septembre, M. de Lowendal se rend à Ostende, où le roi venait d'arriver; il le conduit partout et lui en explique les attaques.

Le même jour, nos batteries ayant extrêmement délabré le fort de Wirvouth, les assiégés se retirèrent, à 8 heures du soir, sur le fort construit entre le Wirvouth et la ville. Dans la nuit du 3 au 4, des compagnies de grenadiers s'avancèrent vers le Wirvouth et s'emparèrent de ce fort. Une batterie y est établie, afin de battre le fort de l'Écluse. Le 5, toutes les batteries étaient prêtes, mais le gouverneur capitula. Il remit sur-le-champ la porte de Dunkerque

et le fort de l'Écluse. Cette dernière conquête de la Flandre autrichienne, en cinq jours de tranchée ouverte, nous coûta peu d'hommes. C'était se rendre maître avec peu de perte d'une place qui pouvait tenir plus d'un mois, si elle eût été bien défendue. M. de Lowendal fit entrer à Nieuport les 3 B. de Beauvoisis et celui de Saint-Brieuc milice, sous M. de la Marck, envoie le régiment de Crillon à Ostende avec M. d'Hérouville, et mande à M. de Chambonas de partir de cette dernière place avec les 2 B. d'Eu pour Bruges, où il devait commander en l'absence de M. de Contades.

Le 17 septembre, M. de Saxe, ayant reçu les drapeaux pris à Nieuport, éloigne de l'armée les régiments de Touraine-infanterie, de Royal et d'Asfeld-dragons, le demi-B. d'artillerie de Dunkerque et des canons à la suédoise, pour les envoyer à M. de Clermont-Gallerande à Enghien. Ce dernier avait ordre de marcher, le 13, dans le Hainaut autrichien et le comté de Namur, en passant par Braine-le-Comte et Nivelles, afin de protéger un autre détachement de troupes qui devait se rendre sur la Sambre. L'armée des alliés restait campée derrière le canal de Bruxelles à Malines, sans le moindre mouvement. Louis XV était retourné à Versailles, laissant le maréchal de Saxe maître de séparer l'armée quand il le jugerait à propos. Cependant, comme la saison n'était point avancée et que par des raisons politiques on ne voulait pas donner ombrage à nos alliés et au roi de Prusse en quittant sitôt la Flandre, ni exposer les troupes au hasard d'échouer à la fin d'une campagne aussi glorieuse, le maréchal de Saxe pense à entreprendre le siège d'Ath pour inquiéter les Hollandais, qui détachaient en ce moment 6,000 hommes en Angleterre.

Le maréchal de Saxe, vers la mi-septembre, ordonne donc à M. d'Hérouville de remettre le commandement d'Ostende à M. de Seedorf et de se rendre à Gand, sous les ordres de M. Du Chayla, afin de mettre cette dernière place à l'abri d'un coup de main, pendant que M. de Seedorf continuerait à réparer les fortifications de la première, ce qui avait lieu également à Nieuport, Audenarde et Dendermonde. Il envoie M. de la Motte-Guérin (1) à Philippeville et M. de Gravel à Givet, pour y commander et veiller de ce côté aux excursions de l'ennemi, d'autant plus que la garnison d'Ostende

(1) De la Motte-Guérin (Joseph), né en 1693. Maréchal de camp le 2 mars 1744. Mort le 22 juin 1759 à Philippeville. (D. G.)

venait d'arriver à Mons; de plus, le 17, le détachement dirigé sur la Sambre arriva près de Beaumont, où M. de Relingue prit avec lui les 2 B. de Bouzols et 2 E. du Mestre-de-camp-général cavalerie. Les 2 autres B. et E. de ces régiments entrèrent à Philippeville, celui de Fleury-infanterie et Septimanie-dragons à Maubeuge; en sorte que cette frontière fut non seulement à couvert des contributions, mais en état d'en établir dans le pays de Chimay et autres dépendants de l'ennemi.

Le même jour, le maréchal reçoit au camp d'Alost les 16 B. des sièges d'Ostende et de Nieuport, où il était entré des garnisons suffisantes. Ce renfort le mit en état de faire le siège d'Ath. Le 18, M. de Clermont-Gallerande, chargé de ce siège, reçut ses ordres à Binch, où il campait avec 8 B. et 42 E., les hussards de Beausobre et les Grassins, qui avaient escorté jusqu'à la Sambre les troupes destinées à couvrir cette frontière. En même temps le maréchal embarque à Gand l'artillerie qui avait servi au siège d'Ostende, pour la faire remonter par l'Escaut jusqu'à Tournay et ensuite devant Ath, les pièces inutiles devant descendre à Dendermonde. Pour faciliter le siège et empêcher l'ennemi d'y mettre obstacle, il était bien résolu à rester dans son camp d'Alost derrière et en deçà du Dendre, entre Bruxelles et Gand, tant pour couvrir cette dernière ville et les autres places conquises que pour se porter sur Bruxelles en une marche et couper les alliés, alors campés derrière le canal de cette capitale à Malines, s'ils quittaient leur position pour se porter sur Ath, ce qu'ils ne pouvaient faire qu'en deux marches. Il destine un renfort de 23 B., aux ordres de MM. de la Suze, de Saint-Pern et de Bouzols, pour rejoindre M. de Clermont-Gallerande après la première circonvallation d'Ath; à M. d'Estrées il donne l'ordre de camper à Enghien avec la brigade de cavalerie du Roi, celle du Mestre-de-camp-général et de Bauffremont-dragons (1), afin de couvrir le siège et servir de vedette à M. de

(1) L'origine de son nom remonte au dixième siècle, et cette maison fut toute militaire, depuis Louis XIV :

1. Claude de Bauffremont, marquis de Listenois, né à Salins, le 23 février 1648, colonel de deux régiments, dragons et infanterie portant son nom; mort le 27 octobre 1674, de ses blessures à Ensheim.
2. Pierre, né à Scey le 18 janvier 1663, colonel des deux régiments de son nom (29 août 1685).

Clermont-Gallerande. Il nomme ensuite M. du Chayla à un 4e camp sous Dendermonde avec les Carabiniers et Royal-Roussillon cavalerie, et les régiments de Normandie, d'Eu et de Crillon infanterie, venus de Gand, de Bruges et d'Ostende, destine le régiment de Beauvoisis de Nieuport à Ostende, le B. de Saint-Brieuc milice à Nieuport, celui de Corbeil à Bruges, les hussards de Beausobre sur les derrières pour se refaire, et les Grassins à Leuze. Par suite de ces dispositions, le camp devant Ath devait être composé de 31 B. et de 37 E.; celui d'Enghien, de 28 E.; celui de Dendermonde, de 9 B. et 18 E., et celui d'Alost de 57 B., outre la cavalerie. M. de Clermont-Gallerande quitte Binch, le 23, avec ses troupes, s'établit à Casteau, le 24 au soir à Lessines, le lendemain à Alost, où il reçoit du maréchal ses dernières instructions sur le siège d'Ath. Le 26, de retour à Lessines, il commence l'investissement avec d'autant plus de facilité que M. de Vurmbrand, commandant de cette place, ne s'attendait point à être attaqué, que son artillerie n'était ni placée ni montée, que les alliés n'avaient pas eu le temps d'y jeter des renforts. La garnison se composait de 1 B. anglais, 1 hollandais, et de fusiliers de divers régiments.

Les ennemis étaient toujours fort tranquilles dans leur camp entre Bruxelles et Malines, pendant qu'on se préparait sur eux à une nouvelle conquête, et des réjouissances ne cessaient pas pour l'élection du grand-duc au trône impérial. Ils reçoivent enfin un renfort de Hessois; mais tandis qu'ils se fortifiaient d'un autre

3. Jacques-Antoine (Dijon, 21 janvier 1663), colonel de dragons; maréchal de camp, 29 mars 1710, tué au siège d'Aire; 23 septembre 1710.
4. Louis (Ruffey, 3 décembre 1684), colonel de dragons; lieutenant général, 1er mars 1738; mort le 17 juillet 1755.
5. Louis, prince de Bauffremont (Ruffey, Côte-d'Or), 20 novembre 1712; colonel de dragons; lieutenant général, 10 mai 1748; mort le 13 mai 1769.
6. Charles-Roger (4 octobre 1713); colonel de dragons, maréchal de camp; mort le 21 mars 1795.
7. Joseph, prince de Listenois, vice-amiral (25 septembre 1714-13 novembre 1781).
8. Alphonse-Jean, prince et duc, aide de camp du roi Murat, blessé grièvement à la Moskowa et à Dresde (10 février 1792-10 mars 1860).
9. Paul, son fils, né à Palerme, 11 décembre 1827; colonel du 1er hussards, général de brigade; s'est distingué à Sedan.

Cousins du roi, 13 décembre 1759; ducs et pairs héréditaires, 19 avril 1787. Cette famille avait joui du droit de battre monnaie.

côté, ils se virent obligés de s'affaiblir encore davantage d'un autre : 10 B. anglais partirent en même temps de l'armée pour retourner en Angleterre.

Le 1er d'octobre, M. de Clermont-Gallerande prit des dispositions (1) secrètes pour l'ouverture de la tranchée à la porte de Mons, à l'endroit où les alliés l'avaient faite, en 1707, sous le général Schulembourg; mais il résolut de faire auparavant une fausse attaque à la porte de Tournay, de l'autre côté de la rivière de Leuze. Dans la nuit du 1er au 2, les travailleurs soutenus de 1 B. et de grenadiers, ouvrirent un boyau à cette fausse attaque avec une parallèle uniquement destinée à y établir des batteries à ricochet, la droite appuyée à la rivière de Leuze, la gauche à la hauteur d'Irchouvel. Cette opération se termina tranquillement, sans la moindre perte, parce que les ennemis avaient dirigé tout leur feu aux portes de Mons et de Bruxelles, où ils s'attendaient d'être attaqués; mais, le 2 au matin, s'étant aperçus de notre travail, ils changèrent leurs batteries et les portèrent sur le front de la porte de Tournay. Cette méprise assura le travail de la nuit suivante.

En effet, dans la nuit du 2 au 3, la vraie tranchée fut ouverte à la porte de Mons avec les travailleurs soutenus de 2 B. et de grenadiers aux ordres de M. de Fiennes, qui établit une seconde parallèle près de la palissade. Le 5 au matin, les assiégés s'étant aperçus de leur seconde méprise, opérèrent une manœuvre tout opposée à celle de la veille et ramenèrent leurs batteries sur le pont de la porte de Mons. Les travaux continuèrent dans l'ordre suivant : du 3 au 4, on débouche de la parallèle à droite sur la capitale de la demi-lune, à gauche sur la demi-lune de la Valone; des zigzags sont poussés vers les angles saillants et aussi sur les capitales. Au centre de la parallèle est établi un boyau de communication, une nouvelle batterie est ajoutée à celle de la fausse attaque, et, la nuit du 5 au 6, le travail est poussé à sape pleine à la droite jusqu'à l'avant-fossé du chemin couvert de la demi-lune; on prit, le 7, une flèche sur la demi-lune et on établit une espèce de cavalier de tranchée. Le 7 au matin, cette partie, qui renfermait des canons, des obus et

(1) Les régiments de Picardie, d'Auvergne, Montboissier, Touraine, Rohan, Laval, la Fère, Haynaut, Nivernois, Bettens, Soissonnais, Dauphiné, Lowendal et un B. d'artillerie sont employés à ce siège.

des mortiers, fit un grand feu, ainsi que celle de la fausse attaque. Dans une trêve depuis huit heures jusqu'à midi, on découvrit de nouveaux ouvrages auxquels on ne s'attendait point, ce qui engagea à faire des propositions au gouverneur, qui les refusa, comptant être secouru. Le même jour, de nouvelles troupes arrivent de Bruxelles au camp de Hal, où déjà étaient réunis 12,000 hommes, 8,000 de cavalerie et 4,000 d'infanterie.

Comme ces deux corps pouvaient se joindre et être renforcés par d'autres troupes, M. le comte de Saxe fit marcher cinq colonnes de Ninove à Hal pour contenir l'ennemi et se régler sur ses mouvements.

En attendant, la maison du Roi et la Gendarmerie allèrent à Lessines, la brigade des Gardes à Grammont, et 3 B. de milice à Tournay, comme nouveaux renforts à portée de soutenir, en cas d'événement, M. de Clermont-Gallerande, qui avait déjà 22,000 hommes, y compris le détachement de M. d'Estrées, mais ne pouvait à la fois combattre l'ennemi et continuer en même temps le siège.

La nuit du 7 au 8, les troupes se logent dans la partie droite de l'attaque, sur une flèche abandonnée par l'ennemi; à la gauche, le couronnement de l'angle saillant du chemin couvert des tenaillons est achevé par une sape tournante, ainsi que la parallèle sur le glacis. On apprit, le 8 au matin, que le corps ennemi avait marché en force de Hal à Soignies. Alors, sur les ordres de M. de Saxe, les troupes du siège, celles de Ghislenghien, de Lessines et de Grammont s'établirent sur le champ de bataille que MM. de Clermont-Gallerande et d'Estrées avaient reconnu la veille près et en avant d'Ath. Le camp fut établi sur deux lignes : la 1re de 20 B. et 42 E.; la 2e de 14 B. et 16 E., plus une réserve de 20 B.; soit en tout 54 B. et 58 E., non compris les 3 B. de milices de Tournay et sans compter 6 B. et 5 E. devant continuer le siège sous M. d'Armentières. D'un autre côté, le maréchal rapproche d'Alost les 9 B. et 18 E. du camp de Dendermonde commandés par M. du Chayla, qui se formait sur la chaussée d'Alost à Bruxelles, rive droite de la Dendre, afin de renforcer l'armée, qui par ce secours se trouvait encore de 55 B. et 66 E., destinés à exécuter le projet sur Bruxelles.

L'armée ennemie, toujours tranquille derrière le canal de Bruxelles, continuait à se retrancher. L'apparition des 12,000 hommes de Soignies à Hal n'avait eu d'autre objet que de favoriser la

marche des troupes sorties de Mons, qui passèrent d'abord à Charleroi, ensuite à Braine-le-Comte, enfin à Bruxelles. Le même jour 8, M. de Wurmbrand demanda à capituler, et comme il était en position de tenir plus de dix jours dans Ath, l'une des plus fortes places de Flandre, que d'ailleurs les mauvais temps étaient à craindre et qu'il fallait songer à renvoyer les troupes de bonne heure, on lui accorda les honneurs militaires pour remettre sur-le-champ la porte de Mons, et sortir le 11 avec la garnison. Le 9, M. de Clermont-Gallerande reçut ordre de faire combler les tranchées, de renvoyer vers Tournay la maison du Roi, la gendarmerie, les gardes françaises et suisses, Rohan et Bettens, les 3 B. de milices et la plus grande partie de l'artillerie, et de se tenir prêt à partir le plus tôt possible avec 25 B. et 16 E., pour les conduire jusqu'à Beaumont et poursuivre le corps d'armée qui avait passé de Soignies à Saint-Symphorien près de Mons.

Le maréchal prend ses dispositions en ce qui regarde la séparation de l'armée. M. du Chayla allait retourner à Dendermonde avec ses 9 B. et 18 E. au moment où 15,000 hommes de l'armée ennemie, ayant passé le canal de Bruxelles, viennent se montrer à Merchem.

Le 13 octobre, commence la levée du camp d'Ath. Le maréchal fait partir la maison du Roi, les gardes françaises et suisses pour Paris, la gendarmerie dans la Thiérache, Rohan et Bettens avec la cavalerie pour les environs de Tournay; 25 B. et 16 E. devaient être conduits jusqu'à Beaumont par M. de Clermont-Gallerande. M. d'Estrées revient à l'armée avec les uhlans à Grammont. En même temps il lève le camp de Dendermonde, d'où M. du Chayla se rend à Gand avec la brigade de Normandie et Royal-Roussillon, suivis par les gros équipages de l'armée. Le 14, s'effectue le départ du camp d'Alost avec toute l'armée marchant sur quatre colonnes, qui campent entre Baeleghem et Gavre (1), sur la rive droite de l'Escaut. Les troupes passèrent cette rivière sur quatre ponts. M. le marquis de Clermont-Gallerande arrive à Beaumont avec son détachement, ayant campé le 13 au bas Estines et le 14 à Erqueline, d'où il renvoya à Maubeuge les 20 pièces de campagne qu'il avait, sous l'escorte de 1 B. et de 3 régiments de cavalerie, cantonne autour de Beaumont les 24 B. qui lui restaient, en attendant les ordres

(1) Gavre, ancienne place forte illustrée par la défense héroïque de Chamilly, en 1674.

de route et de marche sur la Meuse et dans les Évêchés, et part le lendemain pour son gouvernement d'Audenarde.

Toutes les troupes des alliés se séparèrent, peu après le départ des nôtres, pour leurs quartiers. Le roi d'Angleterre avait paru désirer ce moment avec impatience. Bien résolu de rappeler toutes ses troupes en Angleterre, il fit notifier, le 20, aux États-Généraux cette résolution, motivée sur des avis certains d'une invasion projetée dans ses États de la part de la France et de l'Espagne ; en conséquence, trois jours après, le duc de Cumberland licencia l'armée, ordonna aux Anglais de prendre la route de la mer pour s'embarquer et retourner ensuite à Londres.

Le prince de Waldeck reste à Bruxelles pour commander sur les quartiers d'hiver. Les Hollandais, les Hanovriens et les Hessois sont distribués dans les places des Pays-Bas, et les Autrichiens prennent la route du duché de Luxembourg. Pendant ce temps, le maréchal de son quartier général à Gand, répare les places et met en sûreté toute la frontière. Il retient à Gand des détachements d'artillerie destinés à Ath et à Dendermonde. Il envoie à Beaumont M. de Seedorff avec l'instruction d'en perfectionner les ouvrages par des parapets et quantité de palissades, afin de le mettre en état de ne pouvoir être pris qu'avec du canon et de donner le temps d'arriver aux secours tirés des places voisines. Il charge MM. Phelippes et de Danois, gouverneurs de Maubeuge et de Valenciennes, d'établir aussi un poste à Bavay pour la communication de ces deux places et empêcher les partis ennemis de se glisser entre la Sambre et l'Escaut. Quant à M. d'Armentières, commandant d'Ath, il dut mettre un poste de Grassins à Leuze, et un autre à Fiène sur la Rosne pour conserver sa communication avec Tournay, et faire sortir de temps en temps des détachements destinés à reconnaître le pays ennemi et s'y fournir de subsistances.

Au commencement de décembre, M. le comte de Saxe, informé de toutes les dispositions des alliés, de la force actuelle de leurs garnisons, du départ des Anglais, qui devaient être suivis des Hanovriens et des Hessois, apprit en même temps par ses émissaires les difficultés qu'il y avait à surprendre les places de la Flandre hollandaise, les travaux faits à Hulst, l'Ecluse, le Sas-de-Gand et Saint-Donaas, où tout était bien gardé et naturellement défendu par les eaux. Il ne pensa pas davantage à s'emparer de l'île de

Cadzand, couverte par l'Écluse, place forte où il y avait une bonne garnison. Néanmoins il assemble à Gand ses officiers généraux et demande leur avis sur différents points, sans leur communiquer le véritable objet de cette réunion.

Pendant ce mois, les alliés furent dans un mouvement continuel pour l'établissement de leurs quartiers dérangés par le départ des Anglais. L'infanterie de ces derniers fit voile pour l'Angleterre. La plus grande partie de leur cavalerie s'embarqua aussi à Willemstad, et il n'en resta que 3,000 chevaux à Anvers avec leur artillerie. Le duc de Cumberland était retourné à Londres, et M. de Konigseck à Vienne. Le prince de Waldeck, resté à Bruxelles pour commander tous les quartiers d'hiver, fit travailler à de nouveaux ouvrages dans cette capitale, et y mit une forte garnison, ainsi qu'à Mons, Charleroi et Namur. Il employa des pionniers à perfectionner les retranchements depuis Bruxelles jusqu'à Anvers, et surtout les fortifications de Wilvorde. Il lui arriva 1,500 hussards bavarois à la solde de Hollande, et il les distribua à Wilvorde, Nivelles, Soignies et Genappe avec les autres troupes légères, dont il passa quantité de déserteurs à Gand.

Tandis que le maréchal de Saxe cherchait à exécuter quelque projet dans les Pays-Bas, le roi en méditait un autre contre l'Angleterre, et M. d'Argenson en écrivit plusieurs lettres au comte de Saxe. Il lui envoya un état des B. et E. à tirer d'Ostende et d'autres places de son commandement pour les faire passer en Angleterre sous les ordres de M. le duc de Richelieu, sur une flotte qu'on assemblait à Calais, et il le pria de pourvoir de bonne heure à leur remplacement par des détachements tirés des garnisons voisines de ces places. En même temps le maréchal, d'après des instructions secrètes de Versailles, devait, par ses démonstrations sur les Pays-Bas, favoriser la descente des troupes en Angleterre et empêcher les Hanovriens et les Hessois d'y passer, tout en restant libre de ses actes. Le 17, sur les représentations de M. le duc de Richelieu touchant la nécessité de favoriser son entreprise en Angleterre, le roi avait ordonné aux colonels de rejoindre leurs corps en Flandre. M. le maréchal commence par remplacer à Ostende et autres places les troupes qu'on en tirait pour l'embarquement, faisant ensuite des dispositions pour un mouvement réel qu'il comptait mettre à exécution dans quelques jours.

Le 20, il annonce son projet de donner au roi, pour le 1er de l'an, Bruxelles, Saint-Ghislain et d'autres points occupés par l'ennemi, sans rien risquer de son côté. La prise de Bruxelles était sa préoccupation, seul point d'appui pour se rendre maître de tous les Pays-Bas autrichiens et entrer en Hollande. Dans ses dispositions, les troupes dans la Flandre française et les pays conquis furent destinées pour Bruxelles; celles en garnison dans Ath et le Hainaut français devaient se porter sur Saint-Ghislain, surprendre cette place et s'avancer ensuite sur Binch, pour contenir, pendant le siège de Bruxelles, les garnisons de Mons, Charleroi et Namur.

Le 23, M. d'Argenson lui répond que la seule cause du départ des colonels était l'empressement de M. le duc de Richelieu à faire une démonstration qui favorisât son embarquement. Il le prévient sur son départ pour le joindre à Gand, et concerter avec lui tous les points de son entreprise. Il ajoute qu'après la descente en Angleterre, il pourrait renvoyer les colonels, afin de prolonger chez les alliés leur première sécurité. Le roi avait approuvé le mouvement sur Bruxelles; cependant M. le maréchal juge à propos de le suspendre, par suite du dégel commencé la veille; mais il donne des ordres pour l'expédition de Saint-Ghislain à la première occasion favorable. M. le duc de Richelieu arrive à Gand, confère avec lui, et part le 28 pour Calais. A sa recommandation, M. de Contades fut envoyé dans ce port, sous les ordres de M. d'Aunay, chargé des approvisionnements, et on destine 4 régiments de cavalerie, les plus à portée de Dunkerque, pour un second embarquement.

La nuit du 29 au 30, MM. de Danois et Phelippes marchèrent vers Saint-Ghislain. Le premier se trouva de bonne heure au rendez-vous; mais les guides ayant égaré le second dans des marais d'où il eut bien de la peine à se tirer dans l'obscurité, l'entreprise manqua et fut remise à une autre époque. Les préparatifs d'une descente en Angleterre jetèrent la cour de Londres dans la consternation, d'autant plus que le fils du prétendant s'avançait sur cette capitale, où ses partisans l'acclamaient déjà (1).

Les alliés n'étaient pas plus tranquilles dans les Pays-Bas; ils changèrent plusieurs garnisons et restèrent dans la même agitation que le mois précédent. Les Anglais continuèrent à retourner

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

dans leur patrie; les Hanovriens et les Hessois se tinrent prêts à prendre la même route. Les Autrichiens eurent aussi ordre de se préparer à partir pour le duché de Luxembourg, et les Hollandais se virent à la veille de garder seuls cette frontière à laquelle ils destinèrent un nouveau corps de 9 B. et de 20 E. tirés de Maestricht, Ruremonde et Venloo.

CHAPITRE XI.

1746.

PRISE DE BRUXELLES, ANVERS, MONS, CHARLEROI, AFFAIRE DE RAMILLIES.

Janvier. 2. Le maréchal de Saxe part de Gand pour visiter les travaux d'Ostende, et il en revient le 5. — 17. Le ministre de la guerre lui demande ses appréciations sur la campagne prochaine. — 27. Rassemblement des troupes sous Gand, Tournay, Audenarde, Ath et Maubeuge. — 28. Elles se mettent en marche : le maréchal de Gand à Alost, l'infanterie jusqu'à Assche. La cavalerie dans les villages voisins d'Alost. M. Phelippes à Binch. — 29. M. de Vaux emporte de vive force la redoute des Trois-Fontaines ; le maréchal à Mariensart au-dessous de Bruxelles. Son infanterie et sa cavalerie y arrivent l'après-midi ; fait passer le canal à son infanterie et aux troupes de M. de Vaux. — 30. Le maréchal traverse la Senne avec sa cavalerie, s'avance sur Bruxelles. MM. d'Armentières et de Clermont-Gallerande arrivent en même temps par la forêt de Soignies. La place est entièrement investie. Le quartier général au château de Laken. Maîtres du pont de Laken et de la redoute des Trois-Tours. — 31. L'infanterie dans les faubourgs de Bruxelles ; la cavalerie dans les villages voisins. Prise du château de Kockelberg.

Février. 1er au 2. L'artillerie de siège à Anderlecht sous M. de Brezé. Les alliés abandonnent le château de Grimberghem. Le château occupé par M. de Beausobre sur le pont de Walhem et la basse Nethe. Le régiment de Grassin à Louvain. Malines abandonné par les alliés. — 4. Attaque de Wilvorde par M. de Dieskau. MM. de Contades et la Morlière s'avancent pour seconder l'entreprise. La garnison de Wilvorde abandonne la ville, se retire dans le château. — 6. Sa capitulation. M. d'Armentières commande à Louvain et y mène une brigade de cavalerie. M. de Relingue détaché de Binch à Genappe. — 7. Tranchée ouverte devant Bruxelles. — 8. M. de Beausobre abandonne le pont de Walhem, se replie sur Wilvorde. — 11. Le prince de Waldeck rassemble ses troupes derrière la Nethe et le Demer, occupe Tirlemont et Saint-Tron. — 12 au 18. 12 B. et 15 E. ennemis, venant d'Allemagne, à Ruremonde ; arrivent à l'armée le 18. M. de Relingue joint M. d'Armentières à Louvain ; M. de Lowendal prend le commandement de ces troupes. — 20. Capitulation de Bruxelles. M. de Lowendal y commande. M. du Chayla le remplace à Louvain.

Mars. 1er. Les Hessois s'embarquent à Willemstad pour l'Angleterre. — 2. Les troupes françaises en marche pour leurs quartiers d'hiver. — 3. M. du Chayla abandonne Louvain. — 5. Mouvement des troupes. — 6. Les alliés en marche pour leurs quartiers d'hiver. — 7 au 8. Arrivée de toutes nos troupes dans leurs quartiers. — 9. Le maréchal se rend de Gand à Versailles ; M. de Clermont-Gallerande prend le commandement de l'armée. Le quartier général à Audenarde.

Avril. 1er. Un corps venant de Bohême passe le Rhin. — 7. Il attaque Wilvorde.

— 13. M. de Clermont-Gallerande démolit les fortifications d'Audenarde. Effectif des forces ennemies. — 20. Composition de l'armée du maréchal de Saxe. — 27. Rassemblement des alliés à Louvain. — 30. L'armée du maréchal en cinq divisions.

Mai. 1er. L'armée du maréchal forme deux camps, l'un sous Bruxelles, l'autre sous Dendermonde. — 5. Rassemblement du corps de M. d'Estrées sous Maubeuge. — 6. M. de Lowendal s'empare de Louvain. — 7. Il rentre au camp de Bruxelles. L'ennemi abandonne Louvain, passe le Demer, va derrière la Nethe, campe à Grobendouck. — 8. M. d'Estrées, chargé de masquer Mons, aux Estinnes. — 9. L'armée française tout entière à Perck. — 11. A Steen. Le corps de M. du Chayla à Wilbrock. Le corps d'Estrées, le 11 à Nivelles, le 12 à Wavre, le 13 à Meldert, le 16 à Westerloo, le 17 à Herenthals. — 15. Notre armée passe la Dyle, campe sous Malines. — 17. Lierre occupé. Le détachement de M. de Berchiny à Braxhotten. L'armée ennemie quitte la Nethe, se retire sur Bréda. — 18. L'armée du roi passe la Nethe, campe à Lierre, occupe le pays depuis Herenthals jusqu'à la hauteur d'Anvers. — 19. M. de Clermont, chargé du siège de la citadelle d'Anvers. — 21. Investissement. — 24. L'armée des alliés prend sa position depuis Terheyden jusqu'à Gertrudenberg. — 25 au 26. Tranchée ouverte devant la citadelle d'Anvers. — 28. M. d'Estrées à Westerloo. — 29. A Aerschott. — 30. A Louvain. — 31. Capitulation de la citadelle d'Anvers.

Juin. 1er. Le duc de Boufflers, détaché de l'armée pour le siège de Mons, à Malines. Le 3, à Anderlecht. — 4. M. d'Aguesseau, détaché de son corps, s'avance sur Mons. — 5. Le corps de M. de Boufflers campe à Hal. — 6. A Soignies. — 7. Devant Mons. — 1er. M. d'Estrées à Wavre. — 2. A Genappe. — 3. A Buzet. — 4. Au Pont-à-Celles. — Le quartier du roi à Anvers. — 7. L'armée à Raust. M. du Chayla au pont de Walhem; rentre à l'armée. M. de Berchiny à Santhoven. M. d'Estrées investit Mons jusqu'à la haute Haine. — 9. Le prince de Conti arrive devant Mons. — 11. M. de Ségur part des Évêchés avec les troupes qui doivent joindre l'armée de Conti. — 15. Établissement de la communication. L'armée du prince Charles est jointe par les Hessois et Hanovriens. — 18. M. de Lautrec, détaché du camp devant Mons pour assurer la communication de Maubeuge au camp, à Givry. — 21. A Rouveroy. — 24 au 25. Ouverture de la tranchée devant Mons.

Juillet. 3 au 5. Une partie des troupes de MM. de Boufflers et Conti rejoint l'armée. — 6. Détachement du prince Charles à Diest et Westerloo. — 7. Joints par sept régiments anglais. M. de Clermont prend le commandement de M. de Berchiny pour Santhoven. — 8. L'armée passe la Nethe, campe à Lierre. M. de Clermont passe la Nethe, campe à Osterwick. — 9. M. de Lowendal prend le commandement des troupes de MM. Monnin et d'Armentières à Louvain. Rassemblement à Braine-le-Comte des troupes de M. de Boufflers venant du camp devant Mons. — 10. Mons capitule. M. de Lautrec à Morlanwez. — 11. Mouvements de l'armée de Conti pour investir Charleroi. M. de Ségur joint M. de Lautrec à Chasselet, prend le commandement. M. de Lautrec renforcé par les troupes du siège de Mons. — 12. A Chasselet, est joint par M. de Ségur. — 13. M. de Boufflers part de Braine. Les troupes qui doivent assiéger Charleroi, en marche; à Binch, M. de la Fare détaché pour le siège de Saint-Ghislain. — 14. M. de

Conti à Trasignies. — 15. A Grosselies. Investissement de Charleroi. M. d'Estrées à Genappe. — 19. M. de Clermont passe le Demer. — 22. M. de Conti établit son camp pour le siège de Charleroi. M. de Lautrec détaché à Heppignies. — 24. L'armée repasse la Dyle. M. de Lowendal à Tirlemont. M. de Clermont à Diest. M. de Boufflers rentre à l'armée. L'ennemi à Hasselt. M. le prince Charles prend le commandement. — 25. Saint-Ghislain capitule; une partie des troupes de M. de la Fare joint l'armée de Conti. — 28. Ouverture de la tranchée devant Charleroi. M. d'Estrées à Bierbay. Marche de l'armée des alliés sur Saint-Trond, Waremme et Hal. — 30. L'armée commence son mouvement vers Gembloux. — 31. L'armée à la hauteur de Corroy, campe à Walhem. M. de Lowendal au camp de Walhem. M. de Clermont à Saint-Paul près Tourines-les-Ordons. M. d'Estrées à Corroy.
Août. 1er. M. de la Fare commande dans les Évêchés. Attaque des Cinq-Étoiles. — 2. M. de Lowendal aux Cinq-Étoiles. Charleroi capitule. L'armée ennemie passe la Mehaigne. — 4. Changement dans la position de l'armée. La droite au grand Manil. Les troupes du siège de Charleroi à Corroy. M. d'Estrées est joint par une partie de l'armée de Conti. M. de Saint-Germain commande sur la Dyle. Il campe à Wavre. — 13. Réunion de l'armée de Conti à celle du roi. 14. — Le maréchal de Saxe seul commandant. Le prince de Conti quitte l'armée. M. de Ségur détaché à Philippeville pour veiller à la sûreté de la Sambre et de la Thiérache. M. de Lautrec rentre à l'armée. M. de Berchiny prend le commandement du corps de M. de Clermont (tombé malade); à Gest, à Wirompont. M. d'Autanne prend sa position à la gauche de l'armée. — 15. L'armée du roi campe à Tourines-les-Béguines. L'armée de Conti incorporée à celle du roi. Le corps d'Estrées rentre en ligne. M. de Saint-Germain à Terwire. M. de Clermont-Gallerande détaché, campe à Jodoigne. — 17. L'armée du roi au grand Rozier. M. de Clermont à Orp-le-Petit. — 18. L'ennemi le long de la Mehaigne vis-à-vis l'armée du roi. — 19. L'armée du roi à Thines. M. de Lowendal fait l'arrière-garde et rentre en ligne. M. de Clermont à Warem sur le Jaar. — 20. M. de Lowendal détaché pour s'emparer de Huy. — 21. Prise de Huy; campe à Andenne. M. de Berchiny quitte le commandement du corps de M. de Clermont, est détaché à l'abbaye de Heylissem. M. de Clermont à Ottemont près Vinalmont. M. d'Estrées à la tête du corps de M. de Berchiny, campe à Ottemont. — 22. M. de Contades détaché pour assurer la communication avec Huy. — 25. Affaire de Ramillies entre M. de Saint-André et M. Trips. — 28. M. de Lowendal porte un détachement sur Modave, occupe la hauteur du Sart au-dessus de Huy. L'armée des alliés passe la Meuse entre Namur et Huy, dirige sa marche sur Luxembourg. — 29. MM. d'Estrées et Berchiny, détachés à la poursuite de l'ennemi, vont à Neradon et rentrent à l'armée, le premier le même jour, et le second le 30. M. de Contades joint M. de Lowendal sous Huy. — 30. M. de Lowendal aux Béguines avec de nouveaux renforts. M. de Clermont-Gallerande à Thines.

L'année 1746 ne fut pas moins glorieuse pour nos armes, dans les Pays-Bas, que les deux années précédentes. Elle commença même par une campagne d'hiver dont le succès étonna toute l'Europe et déconcerta les alliés. M. de Saxe en avait conçu le projet; il fut

approuvé, et les démonstrations de mouvements qui lui avaient été ordonnées pour favoriser la descente de M. le duc de Richelieu en Angleterre se tournèrent à son avantage et eurent une fin heureuse. Le 2, il part de Gand, son quartier, et se rend par Bruges à Ostende, afin de visiter les nouveaux ouvrages de cette dernière place et donner les ordres nécessaires pour les mettre à l'abri; partout il prend les mêmes précautions; le 5, à son retour à Gand, il apprend que les États-Généraux envoyaient 9 B. et 20 E. d'augmentation dans les Pays-Bas autrichiens, afin de remplacer en partie les Anglais obligés de repasser la mer pour s'opposer en Écosse aux progrès du prince Édouard.

Le 8, il est informé des mouvements continuels des alliés, des changements dans leurs quartiers, des précautions qu'ils prenaient partout depuis qu'ils avaient eu quelque soupçon de ses desseins, et principalement à Bruxelles, où on travaillait avec activité aux fortifications. A la date du 17, le ministre de la guerre lui demande ses appréciations générales sur la nature des opérations de la campagne prochaine et la nouvelle direction à donner à la guerre, par suite de la paix signée à Dresde (1) par le roi de Prusse. C'était la deuxième fois, depuis son avènement, qu'il abandonnait ses alliés. Le maréchal répondit le jour même. Son avis était de rassembler une armée du côté de Thionville pour donner ainsi de l'inquiétude au Luxembourg, se porter en Alsace en cas de besoin, ou faire en juillet le siège de Mons ou celui de Namur, pendant que l'armée se porterait sur Louvain, après la prise de Bruxelles et d'Anvers. Il demandait une armée nombreuse à la date du 1er de mai. Il voulait en effet surprendre Bruxelles, malgré sa nombreuse garnison. Il jugeait que, s'il y parvenait, les autres garnisons environnantes ne pourraient se rejoindre pour marcher à son secours, parce qu'étant le maître de pousser de gros détachements en avant, il obligerait ceux des ennemis à des détours immenses par Maestricht et le pays de Liège; et que, s'ils dégarnissaient trop Mons, Charleroi et Namur, il pourrait, après la prise de Bruxelles, se jeter sur quelques-unes de ces places et en faire aussi la conquête. Mais il fallait un temps de gelée pour l'exécution de cette entreprise exigeant la promptitude et le secret, et ce temps si désiré n'arrivait point. Comme il était

(1) 26 décembre 1745.

aussi informé que les troupes autrichiennes songeaient sérieusement à passer le Rhin pour venir dans le Brabant, il ne crut pas devoir différer davantage son mouvement, et il résolut de l'exécuter malgré les obstacles de la saison. Cette résolution, heureusement, se trouva tout à coup appuyée d'un commencement de gelée, et aussitôt sont donnés les ordres de rassembler les troupes sur les points désignés et de se mettre en marche. M. de Phelippes, le 27, réunit sous Maubeuge 9 B. et 21 E. tant de cette place que de celles de Valenciennes, du Quesnoy, Douai, Orchies et Bavay, pour se rendre le lendemain à Binch, afin d'en imposer aux garnisons de Mons, Charleroi et Namur. Le même jour 27, M. d'Armentières part d'Ath avec 4 B. et 7 E., marchant sur Nivelle, et se porte le 29 entre Bruxelles et Louvain.

Le 28, M. de Brezé, avec 21 E. et une partie de la grosse artillerie, se rend de Tournay à Ath, le lendemain à Hal, ensuite devant Bruxelles. M. de Clermont-Gallerande quitte Audenarde avec 2 B. et 37 E., est le même jour à Grammont, passe, le 29, la Senne entre Hal et Bruxelles, et se porte avec une partie de sa cavalerie sur la rive droite du canal de la Senne entre Bruxelles et Wilworde, afin de favoriser le passage du maréchal de Saxe, qui part en effet, le 28, de Gand avec son artillerie de campagne, 25 B. et 34 E., y compris les troupes de M. de Contades amenées la veille de Bruges. Il se porte d'abord à Alost, chassant devant lui des hussards ennemis, y passe la nuit, sa cavalerie cantonnée dans les environs, et son infanterie en avant à Assche.

Le 29 au matin, il se rend au château de Mariensart avec son corps d'armée sur la rive gauche du canal de la Senne, où il avait donné rendez-vous à M. de Vaux, parti la veille de Dendermonde avec 3 B., des compagnies de grenadiers et 4 E. Ce dernier, déjà arrivé, avait jeté un pont et pris poste entre le canal et la Senne, après s'être rendu maître de la redoute des Trois-Fontaines, où il fit prisonniers quelques Hollandais; le même jour, on sut seulement à Bruxelles l'apparition des troupes françaises dans le voisinage, parce que chacun de nos corps était précédé par des troupes légères qui poussaient tout ce qu'il y avait de partis ennemis : ceux-ci ne pouvaient rendre compte que de ce qu'ils avaient vu, des Grassins, des hussards et des uhlans. Le comte de Lannoy, gouverneur de Bruxelles, voulant voir par lui-même, sortit de cette place

avec un détachement de cavalerie, et se porta sur les hauteurs à la rive droite du canal entre Bruxelles et Wilvorde, reconnut en effet un gros corps de troupes réglées sur la gauche, et même un poste établi à la rive droite. D'abord désireux de s'avancer, puis informé qu'il courait risque d'être enveloppé, et qu'un autre corps passé à Hal tournait la ville pour le couper, il rentra précipitamment.

Le 30 au matin, nos ponts achevés sur le canal et la Senne, M. le maréchal en fit tranquillement le passage sous la protection de 7 B. postés là, entra dans la plaine d'Èvre, s'établit à Schaerbeck sous Bruxelles, et fut joint à sa gauche par MM. de Clermont-Gallerande et d'Armentières. Le maréchal resta huit heures à cheval pour faire le premier investissement de Bruxelles. Il cantonna l'infanterie en première ligne dans les faubourgs ou villages les plus près de la ville, dont on rompit les avenues, et la cavalerie en deuxième ligne dans d'autres villages plus éloignés.

Le 31, avec son quartier au château de Laken, il jette un pont sur la Senne, vis-à-vis celui de Laken sur le canal, ce qui rend la communication libre avec la gauche, d'autant plus que M. de Balleroi s'emparait de ce dernier pont avec la brigade de Piémont. M. de Contades à la tête d'un corps d'infanterie se rend maître de la redoute des Trois Tours sur la gauche du canal. Le régiment de la Couronne s'empara en même temps du château de Koekelberg, chassa l'ennemi du faubourg de Flandre et y prit poste.

Les Grassins se portèrent sur Louvain, mirent le feu à une des portes, qu'on leur avait fermées, et entrèrent dans la ville. M. de Beausobre marche à Malines avec son régiment de hussards, en ouvre les portes ; cette place détache aussitôt des députés au maréchal. Les volontaires de Saxe entrèrent au château de Grimberghen. L'arrivée des troupes avait jeté la terreur parmi les ennemis, qui abandonnèrent ce poste, ainsi que Louvain et Malines, d'où les Hanovriens se retirèrent au pont de Walhem, entre cette dernière place et Anvers. Wilvorde même fut évacué. Cette nouvelle produisit un grand effet à Versailles, et M. d'Argenson félicita le maréchal sur les heureux commencements de son entreprise, lui représentant les avantages qu'on retirerait de la prise et de la conservation de Bruxelles, en coupant en deux les quartiers des ennemis, tout en les éloignant des nôtres.

Le premier jour de février, M. de Brezé arrive à Anderlecht avec

son détachement et la grosse artillerie tirée de Tournay. Bruxelles est resserré de plus en plus ; on en rapproche les détachements, en masquant ses portes, en retranchant la tête de ses faubourgs.

Le 2, le maréchal (1) achève dans les formes la circonvallation de cette place où les troupes furent distribuées. Le faubourg de Laken est occupé par M. de Contades avec 5 B., 6 E. au village de Lembeck, et 4 dans les censes entre Releghem et Laken, plusieurs compagnies auxiliaires au pont de Laken et à l'abbaye de Releghem, où était l'hôpital ambulant. Le faubourg de Flandre était commandé par M. d'Armentières avec 8 B., 4 E. à Barken, 2 à Assche et 5 à Alost ; M. de Bauffremont, au faubourg d'Anderlecht, avait 4 B., 4 E. au village d'Anderleck, 4 à Itterbeke, 5 à Forest et 5 à Astatt. Aux faubourgs de Namur et de Louvain, M. de Clermont-Gallerande avait 12 B., 5 E. à la Cambre, 4 à Andeghein, 4 à Vekel, 4 à Watermael, 4 à Saint-Pierre et 4 à Saint-Lambert-Wolluwe. En avant, M. de Logny-Montmorency avait sous ses ordres les 10 E. de Carabiniers cantonnés à Tervueren et dans les environs. Les faubourgs de Schaerbeck et d'Evere étaient occupés par MM. de Brezé et de la Suze avec 12 B., 5 E. aux châteaux de Haeren et Dieghem, 4 à Nossaghem, 4 à Saventhem, 4 à Wesembeck, 4 à Crainhem, 4 à Steven-Woluwe, des fusiliers au poste du Sas, aux Trois-Fontaines, et des dragons sur la chaussée de Louvain vers Mosseghem. En avant étaient les 4 E. de hussards de Beausobre et les 2 E. de Grassins. Toutes ces troupes se montaient à 42 B. et 102 E.,

(1) Un de ses grands plaisirs dans ses campagnes était de se faire suivre par des spectacles offerts aux troupes. Favart, déjà populaire à l'Opéra-Comique par ses pièces, lui fut d'un grand secours dans le choix des comédiens, dont le maréchal était si amateur. Voici en quels termes il lui annonçait sa nomination :

« 2 février 1746. — Sur le rapport avantageux que l'on me fait de vous, Monsieur, je vous ai choisi de préférence pour vous donner le privilège exclusif de ma comédie. Je suis persuadé que vous ferez tous vos efforts pour la rendre florissante ; mais ne croyez pas que je la regarde comme un simple objet d'amusement, elle entre dans mes vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires. Je vous instruirai de ce que vous aurez à faire à cet égard, lorsqu'il en sera besoin. Je compte sur votre discrétion et votre exactitude. Dès à présent vous pouvez faire toutes vos dispositions pour ouvrir votre théâtre à Bruxelles au mois d'avril prochain. »

Comme Favart devait toujours accompagner le maréchal et toujours établir son théâtre au quartier général, il lui donna des chevaux, des domestiques et des carrosses.

indépendamment des 9 B. et 21 E. à Binch, aux ordres de M. de Phelippes, en état de contenir les garnisons de Mons, de Charleroi et de Namur. La garnison de Bruxelles se montait à 18 B. et 9 E. hollandais et quelques troupes autrichiennes. Le prince de Waldeck, qui commandait sur tous les quartiers des alliés, informé de l'apparition subite des Français, arriva à Anvers, fit occuper Malines, que nos troupes venaient d'évacuer, ainsi que Louvain, et ordonna au reste des troupes de ce côté de se retrancher derrière la Nethe. Cependant le maréchal de Saxe ne négligeait aucun moyen de resserrer plus étroitement la ville, dont il comptait s'emparer.

Le 4, M. de Contades est détaché avec des grenadiers et Royal-dragons pour se porter sur Wilvorde par la rive droite du canal, pendant que M. de Mortières, capitaine au régiment de Normandie, y marchait par la gauche du poste des Trois-Fontaines. Le 5, M. de Contades s'emparait de la ville de Wilvorde, d'où l'ennemi s'était retiré à son approche, tout en n'abandonnant pas le château; il y place Royal-dragons, destiné aux postes nécessaires à contenir la bourgeoisie.

Le 6, la garnison du château arbore le pavillon blanc et se rend prisonnière de guerre. Ces succès préliminaires encourageaient nos troupes, et leur faisaient supporter avec patience, même avec une sorte de gaieté, les fatigues augmentées par les mauvais temps, tandis que les ennemis avaient, outre les mêmes fatigues, la crainte et le découragement : ils occupaient tous les postes depuis Malines jusqu'au pont d'Eppeghem, où ils se retranchaient à la hâte, après avoir occupé les autres ponts de la Dyle. M. d'Armentières leur donne une nouvelle terreur en s'emparant de Louvain, avec le régiment de cavalerie du Roi et les Grassins. M. de Phelippes eut ordre de retourner de Binch à Maubeuge avec le régiment d'Egmont-dragons et des compagnies de Royal-Wallon.

Le reste de son détachement, commandé par M. de Relingue (1), se porte à Genappe, où il était également à portée de veiller sur Mons, Charleroi et Namur, et de joindre l'armée. Les 4 B. du régiment du Roi et les grenadiers eurent d'abord ordre de s'y rendre, pen-

(1) Composé des régiments du Roi, de Rohan, de Fleury, de Royal-Vallon et d'une partie de celui du Hainaut (infanterie), Anjou, Orléans, Bourbon et Brancas (cavalerie), outre des compagnies de grenadiers de milice.

dant que le régiment de Fleury et 1 E. furent s'emparer de Nivelle.

A Bruxelles, le comte de Saxe donna la direction du siège à M. de Brezé, qui reconnut la queue de la tranchée, déterminée à la porte de Schaerbeck. C'était l'endroit le plus fort de la ville à cause de l'ouvrage à corne; mais le terrain était dur et sec en tout temps, et le plus propre en hiver pour une opération pareille à celle qu'on allait entreprendre. La nouvelle de cette entreprise avait déjà intimidé les États-Généraux. Ils nommèrent M. de Wassenaer pour soumettre leurs réclamations à Versailles. On n'en continua pas moins le siège. La nuit du 7 au 8, la tranchée est enfin ouverte, malgré le mauvais temps, par les travailleurs soutenus de 10 B. (1) et de dragons sous M. de Logny-Montmorency. Elle embrassait le front de l'ouvrage à corne, la droite appuyée à des marais près de la Senne, la gauche à un château. La parallèle est portée sur la droite et sur la gauche. La tranchée fut relevée chaque jour par 8 B. (2), 200 dragons et 800 travailleurs, commandés alternativement par un des trois maréchaux de camp qui restaient devant cette place aux ordres de M. de Brezé.

Dans la nuit du 8 au 9, le travail est poussé avec un grand succès, sous les ordres de M. de Bauffremont (3); une seconde parallèle est commencée près du chemin couvert de l'ouvrage à corne, pour envelopper le front de l'attaque. En même temps, quatre batteries sont établies, en attendant les trois convois d'artillerie retardés par le mauvais temps. Dans la tranchée du 9, M. de la Suze amène au parc les deux premiers convois d'artillerie; la seconde parallèle est achevée, quelques épaulements sont rétablis, en y joignant la construction de deux batteries qui commencèrent à tirer le matin. Les ennemis voulurent essayer une sortie : ils trouvèrent tant d'ordre partout et les postes si bien gardés, qu'ils s'avancèrent très peu. Dans la nuit du 10 au 11, le travail est poussé en avant de la deuxième parallèle vers l'ouvrage à corne jusqu'à la palissade, et l'on continue de travailler aux batteries (4). Le 11,

(1) Piémont, 2. Limousin, 3. Eu, 2. Bettens, 1. Languedoc, 1. Traisnel, 1.

(2) Ayant avec lui 8 B. (Piémont, 2. Royal-Vaisseaux, 3. La Couronne, 1. Monnin, 1. Wittmer, 1).

(3) Avec Normandie, 2 B.; Couronne, 2 ; la Marine, 1 ; Bettens, 1 ; Wittmer, 1 ; Diesbach, 1 : soit 8 B.

(4) Normandie, 2. Bettens, 1. Monnin, 1. Wittmer, 1. Diesbach, 1. Chartres, 2.

M. de Saxe reçoit une lettre du comte de Kaunitz qui proposait de capituler et d'emmener la garnison avec les honneurs de la guerre. Il répondit, pour intimider la ville, qu'une pareille capitulation l'exposerait au pillage qu'il ne pouvait se flatter d'empêcher. La nuit suivante (1), une troisième parallèle et des cavaliers de tranchée sont établis; les batteries de la gauche sont achevées et commencent à tirer. Dans la nuit du 12 au 13, sur la troisième parallèle sont élevés quatre cavaliers de tranchée d'où les grenadiers et dragons, par leur feu de mousqueterie, balayent le chemin couvert, que l'ennemi est obligé d'abandonner (2). Aussitôt maîtres du saillant, on s'établit sur l'angle du chemin couvert de la demi-lune qui est en avant de l'ouvrage à corne. On perfectionne, dans la nuit du 13 au 14, le logement fait au chemin couvert, et, malgré le feu de la demi-lune, 12 pièces sont placées sur le plateau (3). Le chemin couvert ayant été couronné le 15, malgré une sortie de la garnison, toutes nos batteries, établies et achevées, commencèrent à en imposer au feu ennemi, et l'on se disposa à établir les batteries en brèche pour presser le siège.

Le maréchal de Saxe apprenait en même temps que le prince de Waldeck se rassemblait à Malines avec du canon, qu'il y attendait, vers le 17, la première division des Autrichiens venant du Rhin, plusieurs régiments hollandais, tous les grenadiers de Mons, Charleroi, Namur et Maestricht, et qu'il jetait deux ponts sur la Senne pour venir au secours de Bruxelles. En conséquence, un emplacement est reconnu sur la Woluwre, le régiment du Roi y est cantonné, celui du Dauphin prend la droite avec de l'infanterie. La cavalerie (80 E.) se porte entre la chaussée de Louvain et Dieghem en seconde ligne derrière l'infanterie, avec 25 pièces de campagne entre l'une et l'autre. Chaque corps reconnut son chemin. De Genappe, le maréchal dirige M. de Relingue avec son détachement pour joindre celui de M. d'Armentières à Louvain. Il envoie dans cette place M. de Lowendal pour commander les 4 B. et 32 E.

(1) Avec le Roi, 2 B.; Dauphin, 3; Augoumois, 1; Monnin, 1; Diesbach, 1.

(2) Régiments de service : Piémont, 2 B.; Eu, 2; la Marine, 1; Languedoc, 1; Bettens, 1; Diesbach, 1.

(3) Régiments de service : Piémont, 2 B.; le Roi, 2; Monnin, 1; Wittmer, 1; Diesbach, 1; Chartres, 1.

destinés à retarder la marche des ennemis, qui se trouvèrent hors d'état de rien entreprendre sans s'exposer à être battus. Il reçoit en même temps, par M. d'Hérouville, une lettre de M. le duc de Richelieu lui annonçant son départ de Calais pour Paris et les obstacles insurmontables de son passage en Angleterre, ce qui l'engageait à lui remettre les troupes destinées à cette entreprise. Sûr-le-champ il envoie ordre à ces troupes, excepté les Irlandais, de se rapprocher du canal de Bruges et de Gand, afin de conserver Bruxelles, après la prise de cette place, où il résolut de laisser l'artillerie du siège et une nombreuse garnison. Il mande à M. d'Avaray de revenir de Calais où sa présence n'était plus nécessaire, appelle d'Ypres M. de Romecourt, et de Paris MM. de Guerchy et de Chevreuse. Dans la nuit du 17 au 18 ont lieu les descentes du fossé de la demi-lune et le logement sur le parapet. Les boyaux et les sapes sont élargis. Ce jour-là arrivèrent 2 régiments hollandais entre Lierre et le pont de Walhem, où les ennemis se fortifiaient tous les jours, ainsi qu'à Malines et Anvers.

La nuit du 16 au 17, les communications sont perfectionnées ainsi que les batteries, qui tirèrent à la pointe du jour. Deux autres, placées à la droite de l'attaque, commencèrent en même temps à faire trois brèches au corps de la place, qui ne devait pas tenir après la prise de l'ouvrage à corne, qu'on se proposait d'attaquer, aussitôt les brèches praticables. Celles-ci ne laissaient pas d'opposer une grande difficulté, parce qu'il fallait tirer en plongeant, que le fossé était fort étroit et profond, et que cet ouvrage était d'ailleurs bien gardé. Heureusement, l'on s'empara de la demi-lune.

Le 19, le maréchal tâte les brèches de l'ouvrage à corne pour voir si elles étaient praticables. Il commande deux sergents pour cette tentative, avec des grenadiers soutenus de piquets qui devaient se tenir dans le fossé pour les recevoir. Les sergents, en montant, crient aux troupes qu'il y avait peu d'ennemis dans l'ouvrage à corne : celles-ci les suivent sans ordre, poussent d'abord tout ce qu'elles rencontrent, et se seraient maintenues sans leur trop grande ardeur; mais elles avancèrent trop loin, et, comme cet ouvrage était ouvert par derrière, elles en furent bientôt repoussées, après un combat d'une heure où nous eûmes beaucoup de tués et de blessés. Cette affaire s'était passée en plein jour, et les ennemis reconnurent que ce n'était qu'une tentative pour voir les

brèches et le dedans de l'ouvrage à corne, dont l'attaque semblait devoir être prochaine; aussi, considérant que les trois brèches du corps de la place commençaient à être praticables, ils demandèrent à capituler.

Le 20, MM. de Kaunitz et de Wanderduyn, pour les Autrichiens et les Hollandais, signèrent une capitulation aux termes de laquelle ils remettaient la ville et se rendaient prisonniers, sauf à rentrer en possession des armes après l'échange. Le maréchal céda sur cet article, sachant que sous quatre jours le prince de Waldeck pouvait arriver avec un secours. Il se contenta donc de l'avantage qu'il remportait, de faire prisonniers 18 B. et 9 E. hollandais, 900 Autrichiens de divers corps, officiers généraux autrichiens, hollandais, et officiers de divers grades : c'était une armée de 15,000 hommes qui nous laissait 52 drapeaux, 3 étendards et 1,000 chevaux; plus une immensité de bouches à feu, trouvées tant dans cette place qu'à Wilvorde, parmi lesquelles était une partie de l'artillerie hollandaise de campagne; et, en outre, des pontons, approvisionnements de foin, d'avoine, et quantité de munitions de guerre et de bouche.

La prise de Bruxelles et de sa nombreuse garnison, réduite en si peu de temps et dans les jours les plus rudes de l'hiver, causa autant de joie en France que d'étonnement dans les pays étrangers.

Le roi au maréchal de Saxe.

« 23 février 1746.

« Mon cousin, la conquête que mes troupes viennent de faire sous vos ordres de la ville de Bruxelles, la plus considérable des Pays-Bas autrichiens et le centre de leur gouvernement, est l'événement le plus heureux qui pouvait arriver pour la gloire de mes armes, et le plus capable de déconcerter toutes les mesures de mes ennemis. La rigueur de la saison, la difficulté des transports, la résistance d'une nombreuse garnison et les desseins d'une armée assemblée pour son secours, tant d'obstacles accumulés ont été surmontés par votre conduite et votre expérience. Rien n'a pu ébranler la fermeté que votre exemple a inspirée à mes troupes, et les assiégés

ont été réduits à accepter la condition de se rendre prisonniers de guerre. Un bienfait de cette importance, qui m'ouvre les chemins à des avantages encore plus décisifs, est une suite de la protection que la divine Providence ne cesse d'accorder à la justice de ma cause ; c'est pour lui en rendre les actions de grâce qui lui sont dues que je vous fais cette lettre. »

Tous les articles de la capitulation approuvés, les 18 B. et 9 E. hollandais furent envoyés dans les places les plus lointaines de la frontière, et aussitôt nos troupes sont établies dans les villes de notre nouvelle conquête, de manière à ne pas être trop éloignées, eu égard à leurs fatigues et à l'ouverture prochaine de cette campagne.

M. de Lowendal prit le commandement de la place, et M. de Clermont-Gallerande, pour la couvrir, rapprocha tout à fait de Bruges et de Gand les B. français que M. de Richelieu avait dirigés de Calais vers Abbeville. A l'égard des Irlandais, il les laissa sur la côte : ils devaient être transportés en Écosse. Il envoie à Gand l'artillerie trouvée à Bruxelles et Wilvorde, donne le commandement de cette dernière place à M. de Bonnaventure avec ordre d'inonder les environs et de la mettre à l'abri d'un coup de main; établit à Alost 2 B. et 1 régiment de cavalerie sous M. Rigal, colonel du régiment de la Couronne, avec ordre de palissader cette place; il met aussi une petite garnison à Afflighem pour assurer la communication de Bruxelles à Gand. M. d'Hérouville est chargé de raser tous les ponts, redoutes et autres ouvrages construits sur le canal de Wilvorde. Une partie de la cavalerie de l'armée se porte sur Tirlemont, au delà de la Dyle, et dans le comté de Namur, d'où ils amenèrent ensuite quantité de subsistances et d'otages.

A la fin de ce mois, le prince de Waldeck reçoit un renfort de 11 B. autrichiens, 2 régiments de dragons et 2 de hussards venant du Rhin, fort délabrés, qui cantonnent à Lierre, Peer et Herentals; 2 régiments hollandais arrivèrent aussi à Maestricht. Le reste des alliés était ainsi distribué : 6 B. hanovriens et 3 hollandais à Anvers, 3 B. hollandais à Malines, la cavalerie cantonnée à droite et à gauche de la chaussée entre ces deux places, les troupes légères le long de la Demer et de la Dyle depuis la hauteur de Malines jusqu'à Aerschot. Il y avait aussi des postes derrière la Nethe. Toutes ces troupes alliées formaient un corps de 20 à 22,000 hommes, indé-

pendamment des garnisons. Quant aux Anglais et Hessois, ce qui en restait dans les Pays-Bas passa en Angleterre, où l'on avait besoin de renforts par suite des progrès du prince Édouard et de sa victoire, le 28 de janvier, près de Falkirke en Écosse (1).

Le 4, M. de Brezé part du camp sous Bruxelles avec 16 B. des grenadiers royaux, un détachement de Royal-artillerie et 20 E. pour cantonner à Hal, le 5 à Soignies, le 6 à Ath, d'où il devait retourner à Tournay avec sa garnison, et renvoyer celles du Hainaut sous les ordres de M. de Relingue.

Le 5, le maréchal se met en marche avec les garnisons de Gand et de Bruges, couche à Alost, ainsi que M. du Chayla, les troupes de Bruges devant continuer leur route aux ordres de M. de Contades. M. de Clermont-Gallerande se porte en même temps sur Ninove avec la garnison d'Audenarde, M. d'Armentières sur Enghien avec celle d'Ath, et M. de Vaux à Dendermonde avec celle tirée de cette place. Toutes ces troupes continuèrent tranquillement leur marche, le 6, sans voir l'ennemi.

Le 7 et le 8, le maréchal prit ses dispositions pour assurer sa conquête. Il laisse à Bruxelles M. de Lowendal avec 15 B., 1 régiment de dragons, des Grassins, un détachement de Royal-artillerie, et l'artillerie du siège; à Wilvorde, une garnison proportionnée à la proximité des ennemis, sous les ordres de M. de Bonnaventure; à Alost 2 B. et 1 régiment de cavalerie sous M. de Rigal, pour la communication entre Gand et ces places. Prévoyant le cas d'une attaque contre Bruxelles, il trace un projet de mouvement à M. de Clermont-Gallerande : la place, d'ailleurs, était pourvue de tout et pouvait tenir pendant plus de dix jours, ce qui suffisait pour donner le temps à l'arrivée du secours projeté, des troupes étant distribuées dans les quartiers de manière à se rassembler et être en présence en cinq ou six jours.

M. de Lowendal construisit une redoute en avant de Bruxelles entre les portes de Louvain et de Hal, pour voir le fond d'un vallon où les ennemis pouvaient se glisser. M. de la Graulet, aide-major général, fut chargé d'y faire entrer des bestiaux à la moindre apparence de siège. M. de Soupire prit connaissance des environs et observa les mouvements des alliés. Enfin M. de Beauteville est

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

envoyé à Damme pour commander dans ce poste et veiller à ce qui se passerait sur la frontière de la Flandre hollandaise.

Les alliés, restés sur la défensive, se retranchèrent à Anvers, Malines, Aerschot, dans les lignes de Lierre, sur la Dyle, la Demer et la Nethe; ils avaient en tout 20,000 à 23,000 hommes; et, de plus, à Mons 10 B., 1 régiment de dragons et 6 E. de hussards; à Charleroi, 3 B. et des dragons et hussards; à Namur, 10 B. et 3 E.; à Luxembourg, 17 B., sans compter d'autres garnisons, effectifs, du reste, très faibles et en mauvais état. L'épouvante se conservait si grande à Mons et à Charleroi, qu'il en désertait quantité de soldats, se réfugiant à Bruxelles et à Givet. Cependant, à cette époque, un corps d'armée venant de Bohême passait le Rhin pour renforcer les alliés, ce qui releva leur courage et les poussa à une tentative qui n'eut cependant pas le succès promis. La nuit du 6 au 7, ils vinrent escalader les murs de Wilvorde du côté de l'inondation; ils furent arrêtés à la barrière par la bonne contenance de M. de Bonnaventure. D'un autre côté, M. de Clermont-Gallerande faisait démolir les fortifications d'Audenarde et se disposait à rassembler les troupes du haut Escaut à Audenarde, celles de la Lys à Gavre, et celles des environs de la mer à Gand, pour marcher au secours de Bruxelles en cas de siège de la part des ennemis, qui commençaient à faire des mouvements.

Vers le milieu de ce mois, ils recevaient un nouveau renfort de 16 à 18,000 hommes, qui cantonnèrent le long de la Dyle et entre cette rivière et la Nethe. Le général Bathiani, à la tête de ces troupes de Bohême, arriva d'abord à Anvers, et se rendit ensuite à Malines avec le général Grune, ayant son quartier à Louvain. Ces généraux firent venir une partie de leur artillerie de campagne à Anvers, où il arriva 2 B. et la grosse artillerie de Bréda. Ils envoyèrent un corps du côté de Louvain, où cantonnaient déjà 2 à 3,000 pandours et hussards. Ils comptaient, outre les troupes des garnisons, environ 40,000 hommes.

Le 20, le maréchal prend congé du roi, couche, le 21, à Arras où il voit le duc d'York, désireux de faire la campagne sous le nom de comte d'Albani. Il passe, le 2, à Lille, visite en détail les 4 régiments de grenadiers royaux, qui formaient les huit plus beaux B. de France, et se rend le même jour à Gand, où il trouve la

cavalerie en très bon ordre par les soins de M. du Chayla (1).

Le 30 avril, M. d'Estrées arrive à Maubeuge, y reçoit la plus grande partie des troupes détachées de l'armée du prince de Conti. Il reconnaît un camp pour les y placer en attendant le reste et l'artillerie. Dans le courant de ce mois, l'on s'occupa peu des mouvements des alliés, commandés par le général Bathiani et le prince de Waldeck. Le premier avait apporté au second la patente de feld-maréchal des troupes de la reine de Hongrie, ce qui n'empêcha point leur mésintelligence. Celui-ci passa de Malines à Louvain ; celui-là, d'Anvers à l'abbaye de Perck, près de cette dernière place. Ils avaient 42,000 hommes effectifs, dont 16,000 Autrichiens, 15,000 Hollandais, 11,000 Hanovriens et Hessois. Une bonne partie de ces troupes s'approcha de Louvain, où entrèrent infanterie, cuirassiers et dragons, avec des pièces de campagne. Le reste des alliés perfectionna les retranchements derrière la Dyle et la Nethe. Ils firent venir de grosses pièces de canon de Bréda à Anvers. D'autres dispositions semblaient indiquer un dessein sur Bruxelles, ou au moins sur Wilvorde; ils ne tentèrent ni l'un ni l'autre, et furent obligés de rétrograder. Dans les derniers jours d'avril, M. de Saxe achève toutes ses dispositions pour le mouvement général des troupes qu'il assemble à Gand, Bruges, Audenarde, Tournai et Maubeuge, pour en partir le 1er de mai en cinq divisions, et se trouver les 3 et 4 à leur destination.

La 1re, composée de 5 régiments de cavalerie, 4 de grenadiers royaux et 3 brigades de milices, devait partir de Gand pour camper sous Dendermonde, aux ordres de M. du Chayla; la 2e venant de Bruges par Gand, conduite sous M. le maréchal, pour camper en avant de Bruxelles; la 3e, aux ordres de M. de Contades, d'Audenarde se rendre à Ninove, le 2 à Anderlecht, le 3 au camp; la 4e,

(1) L'armée destinée au maréchal se composait de 122 B., 198 E., des régiments de Grassin, de la Morlière, des Cantabres volontaires, et pour les garnisons de 10 B. de campagne et 37 de milice. M. d'Estrées était nommé pour commander sous ses ordres, et avait 24 B. et 37 E., détachés de l'armée du prince de Conti, qui s'assemblèrent le 1er mai sous Maubeuge. M. de Cremilles était maréchal général des logis ; MM. de Vaudreuil et de Croismare, maréchaux généraux de l'infanterie et de la cavalerie ; le duc de Chartres, commandant de la cavalerie, et M. de Séchelles, intendant de l'armée.

commandée par M. de Brezé, partir de Tournay, prendre en passant la garnison d'Ath, et se diriger vers le même rendez-vous : des détachements de ces deux dernières divisions sont destinés à assurer la route de Lille à Gand, sur la rive gauche de l'Escaut, et à augmenter l'escorte du roi; la 5e, partant de Maubeuge avec M. de Clermont-Gallerande (1), devait couvrir la marche du roi de Gand à Bruxelles, dans la forêt de Soignies.

Dans la nuit du 1er au 2, le roi quitte Versailles, couche le même jour à Arras, le 3 à Gand, le 4 à Bruxelles, et le 5 se montre à l'armée rassemblée en avant de cette place. MM. du Chayla et d'Estrées arrivent avec leurs détachements, qu'ils bivouaquent en avant de Maubeuge sur la rive gauche de la Sambre, la droite à Boussois.

Le 6, M. de Beaupréau avec 4 B. et 9 E. se porte à Grand-Roeulx, afin de contenir la garnison de Mons et favoriser la rentrée des fourrages. Il tire du pays d'entre la Haine et la Sambre, de la prévôté de Binch et du comté de Namur, des milliers de rations.

Le même jour, M. de Saxe se dispose à faire marcher les troupes de l'armée en avant. Ce fut alors que les ennemis décampèrent précipitamment des environs de Louvain, et se retirèrent derrière la Dyle et la ville de Malines, qui se trouva remplie de troupes et surtout de hussards. Le 7 on s'avance du village de Steven-Woluwre sur la chaussée de Louvain, sous M. de Lowendal, d'Armentières et de Souvré.

Le 9, l'armée part du camp de Bruxelles en sept colonnes et marche dans la plaine de Velthem sur la droite de Wilvorde. Elle y campe, et appuie sa droite à l'abbaye de Perck. Cette marche force les ennemis à quitter la Dyle, où ils étaient à peine établis, et à prendre une nouvelle position dans les retranchements derrière la Nethe. Le même jour, M. d'Estrées passe du camp sous Maubeuge à celui des Estinnes-au-Mont; marche qui se fait en bon ordre, parce

(1) De Clermont-Gallerande (Pierre-Gaspard, marquis), né le 4 février 1682, entre aux mousquetaires en 1697, fait les campagnes de Flandre, d'Allemagne. Mestre de camp, 7 février 1706; maréchal de camp, 20 février 1734; lieutenant général, 1er mars 1738; mort à la Rochelle, 27 octobre 1756.

Son frère, le comte Louis-George, né en 1684; capitaine au régiment du Roi, 17 janvier 1706; fait les campagnes d'Italie 1733, 1734, 1735; brigadier, 5 mars 1738; maréchal de camp, 20 février 1743; attaché au duc d'Orléans, 1er février 1752; mort le 3 mars 1758.

qu'il y avait sur les ailes des partis qui tinrent en bride ceux de Mons et de Charleroi. Il se rend en quatre jours à Meldert, près de Tirlemont, en passant à Nivelle, Genappe et Wavre. Pendant ce temps M. du Chayla lève le camp de Dendermonde vers le canal et la Senne, et campe sa cavalerie sur une ligne, la droite au grand Willebroeck et la gauche au ruisseau d'Eykerliet ; l'infanterie par brigades depuis le petit Willebroeck jusqu'à Vintham, et en avant des compagnies de M. de Châtillon, colonel d'un régiment de grenadiers royaux, occupant la digue depuis la Rupel jusqu'à la barrière du fort Sainte-Marguerite.

Dans la nuit du 11 au 12, M. de Lowendal s'était porté sur la Dyle pour en assurer les approches; pendant ce mouvement l'armée marchait en cinq colonnes, commandées par MM. d'Harcourt, le chevalier de Belle-Isle, Contades, d'Hérouville, de Brezé. Elle appuie sa droite à la cense du Saint-Esprit, vis-à-vis Rostelaer, entre Louvain et l'embouchure du Demer. Le 14, M. d'Estrées arrive de Meldert, près de Tirlemont, et, en trois marches, se porte à Herenthals, passant par Aerschot et Westerloo.

Le 15, l'armée du roi campe sous Malines, où le roi prend son quartier, et le maréchal dans le faubourg de Wavre-Notre-Dame. Ce mouvement sur la gauche des ennemis leur fit abandonner précipitamment leur dernière position derrière la Nethe, ayant quitté les environs de Louvain et la Dyle. La mésintelligence régnait entre le général Bathiany et le prince de Waldeck. Le premier voulait se retirer sur Bréda, le dernier sous Berg-op-zoom : ils ne firent ni l'un ni l'autre; ils descendirent vers Bois-le-Duc, laissèrent des troupes à Anvers, au fort Sainte-Marguerite, et bien des soldats en arrière, qui passèrent de notre côté, surtout des pandours, dont on forma ensuite une compagnie à Gand.

Le 18, l'armée fit une nouvelle marche qui éloigna de plus en plus les alliés (1). Elle part du camp de Malines sur cinq colonnes, précédées par M. de Lowendal, qui établit un pont au village d'Acht, du côté de Lierre. Elle campe sous cette dernière ville, où l'on s'empare de belandres chargées de fourrages pour les Autrichiens.

(1) Ils avaient reçu 2 B. de Maestricht et quelques autres troupes, formant 48 B., dont 25 autrichiens, 17 hollandais, 6 hanovriens ; quelques troupes hessoises, 110 E., et 6,000 hommes de troupes légères.

Le même jour, M. du Chayla, ayant fait successivement plusieurs détachements vers le fort Sainte-Marguerite, en ordonna l'attaque à M. de Châtillon, qui l'emporta. La garnison capitula sur-le-champ, et se rendit avec son artillerie. Après cette expédition, M. du Chayla détache de son corps le régiment de Bourbon-Busset cavalerie (1), et l'envoie à Malines pour servir aux escortes, n'y ayant dans cette place que 2 B. de milices avec M. de Courbuisson, qui y était resté. Il passe lui-même du camp de Villebroeck à celui de Malines avec toutes ses troupes, appuie sa droite au grand chemin de Lierre, la gauche au pavé d'Anvers, le ruisseau devant la ligne, et son quartier au même faubourg où avait été celui de M. le maréchal de Saxe. Le siège d'Anvers résolu, M. de Clermont s'avança sur cette place, rejoint par la plus grande partie du corps de M. du Chayla.

Le 23, la ville se rendait, et tout de suite il fit la circonvallation de la citadelle, reconnut les points d'attaque avec MM. de Brezé et d'Aumale, pour déterminer les dépôts et les appuis de droite et de gauche. Les journées du 24 et du 25 sont employées aux fascines, aux gabions, aux claies, à tous les préparatifs du siège, puis il ordonne l'ouverture de la tranchée.

La nuit du 26 au 27, il pousse le boyau de la droite au chemin couvert de la communication de la ville à la citadelle. Celui du centre allait sur la capitale du bastion de Tolède, et retournait à gauche vers la redoute pour faire une seconde parallèle. L'on commença sur la droite et sur la gauche des batteries de canon. Les ennemis firent un grand feu. Dans la nuit du 27 au 28, sont établies à la droite quatre tranchées de zigzags, le long du chemin couvert de la ville à la citadelle, trois branches au centre sur la capi-

(1) De Bourbon-Busset (François-Louis-Antoine, comte), né le 26 août 1722. Aux mousquetaires, le 19 décembre 1737; obtient une compagnie dans le régiment d'Andlau-cavalerie, 28 août 1741. A l'armée du bas Rhin en 1745, blessé à Rosbach (1746), Flandre; brigadier maréchal de camp, le 1er mai 1758. En 1761, à l'armée d'Allemagne sous le maréchal de Broglie; août, brevet qui le rétablit cousin du Roi. Lieutenant général, mars 1780; mort le 16 janvier 1795. Son frère, Bourbon-Chalus, aux Dragons de la Reine. Leurs petits-fils aux zouaves de Charette.

Cette branche de Bourbon est issue de Louis de Bourbon, évêque de Liège, et de Catherine d'Egmont, duchesse de Gueldre. Louis de Bourbon descendait en ligne droite de saint Louis.

tale de la demi-lune, et à la gauche une demi-parallèle avec sa communication. Du 29 au 30, les batteries commencèrent à tirer avec un feu très vif qui en imposa à celui des assiégés. Après le couronnement, la place est réduite à subir la loi du vainqueur. Le 31, M. de Vied arbore le pavillon blanc et capitule, pour livrer les portes le 1er juin, évacuer, le 2, les forts des deux rives de l'Escaut et sortir, le 3, avec les honneurs de la guerre.

Pendant que l'armée du maréchal de Saxe contenait les alliés et déconcertait leurs projets, on arrêta l'expédition contre le Hainaut autrichien. Le 26 était confié au prince de Conti le siège de Mons. 16 B. et 35 E., détachés de Flandre avec M. de Boufflers, dont les marches sont marquées par Malines, Bruxelles, Hal, Braine-le-Comte, pour joindre le 1er aux Estinnes, et 24 B. et 37 E. sous M. d'Estrées, partis le 28 du camp d'Herentals, arrivaient le même jour à Westerloo, le 29 à Aerschot, et le 30 à Louvain. Quant aux alliés, ils se retirèrent au delà de Bréda, leur droite à Gertruydemberg, la gauche à Oesterhout, d'où ils envoyèrent des postes du côté de Maestricht pour conserver la communication de la Meuse à Ruremonde ou Venloo, y attendant des renforts d'Allemagne. Ainsi ils évacuaient le Brabant, dont la conquête fut terminée par celle d'Anvers.

Le premier jour de juin, M. d'Estrées campe à Wavre, le 2 à Genappe, le 3 à Pont-à-Celles, et le 4 à Boussois, où il appuie sa droite, et sa gauche vers (les basses) Estinnes-au-Val; tous ses grenadiers séparément de l'autre côté de la Haine. M. d'Estrées, posté de manière à ne laisser entrer aucun secours dans Mons, alla reconnaître les environs de cette place, en attendant le corps de M. de Boufflers. Ce dernier, parti du camp de Bouchout, campe ce jour-là sous Malines, le 3 à Anderlecht sous Bruxelles, d'où il détache, le 4, M. d'Aguesseau pour Hal et Braine-le-Comte, à la hauteur du village de Maisières, afin de former l'investissement de Mons de l'autre côté de la Haine. Le 5, M. de Boufflers était en marche avec le reste de ses troupes et passe d'Anderlecht à Hal, campant le lendemain à Soignies, en même temps que l'armée arrivait de Bouchout sous Anvers. Les troupes légères restèrent à Brecht et dans les environs sur la Nethe avec M. de Berchiny, pour contenir celles des alliés occupant Westmalle sous M. de Baronay.

Le 7, l'armée se remet en marche sur six colonnes pour une autre

position en avant d'Anvers, du côté de Raust, où M. de Saxe prit on quartier. M. de Clermont campe avec la réserve à Havorst et M. du Chayla resta sous Malines avec un détachement; le 6, M. le prince de Conti arrive à Maubeuge et donne les ordres à M. d'Esrées pour l'investissement de Mons. Ce jour même, son corps et celui de M. de Boufflers environnent cette place : le premier, du côté de la porte de Bertamont, depuis Cuesmes jusqu'à la chaussée de Mons à Charleroi près de Maisières; le second, du côté de la porte de Nimy, depuis cette chaussée, où appuyaient les grenadiers royaux, jusqu'auprès de l'inondation, où la brigade de Crillon fermait la ligne de circonvallation. Notre ligne était composée de 40 B. et 41 E., sans que les troupes des deux corps se trouvassent mêlées, savoir : 8 B. et 13 E. de celui de M. de Boufflers depuis le village de Gelain jusqu'à celui de Maisières; les 8 autres B. et 12 E. de l'autre côté de la Haine, depuis cette rivière au-dessus du village de Nimy jusqu'au chemin de Mons à Charleroi; 4 B. et 8 E. de M. d'Estrées depuis cette chaussée jusqu'à la haute Trouille; un pareil nombre à Belian pour couvrir le quartier général, et 16 B. depuis Belian jusqu'à Cuesmes. En outre, 16 E. occupaient le camp de Givry près de Grandreng, couvrant la communication; 5 à Horne, masquant Saint-Ghislain; 1 B. des hussards et dragons à Binch, assurant les derrières du côté de Charleroi. En tout, 41 B., 62 E., plus 1 B. d'artillerie. On s'empara tout de suite de la redoute dite le Magasin à bois.

Le 9, M. de Conti se rend de Maubeuge au camp devant Mons, travaille aux préparatifs du siège, et construit une batterie pour battre la redoute de Nimy.

Le 10, il visite la circonvallation de la place, reconnaît les positions que son armée pourrait prendre en avant contre l'ennemi, dans le cas où il se présenterait dans le but de faire lever le siège; il désigne une marche sur six colonnes pour se porter au champ de bataille depuis Boussois jusqu'aux Estinnes. Le même jour, il retourne à Maubeuge.

La nuit du 10 au 11, des pièces à barbette sont placées pour prendre en écharpe la communication et le pont-levis de la redoute de Nimy. L'ennemi ayant fait une sortie pour tenter de brûler la tête de ce village et de renforcer la redoute, il fut repoussé, le pont rompu, et la redoute emportée.

Le 12, est commencée une batterie contre la tête du parc, espèce d'ouvrage à corne à la rive droite de la Haine; puis sont continués les préparatifs du siège, en attendant l'artillerie, dont les transports se faisaient avec beaucoup de difficulté, à cause des pluies continuelles qui tombaient depuis huit jours.

Le 13, M. de Conti fait passer 1 B. de milices de Bruxelles à Hal, afin d'entretenir une espèce de communication avec le camp de Mons, 1 autre B. de milices d'Alost à Bruxelles, 2 E. de Louvain à Wilvorde et Malines, et 2 autres à Bruxelles. Il envoya en même temps ordre aux 8 E. d'Alost, Bruxelles et Wilvorde de venir joindre l'armée.

Les jours suivants, M. de Saxe eut l'avis que les alliés, retranchés dans leur camp de Terheyden près de Bréda, venaient d'y recevoir un renfort de 10 B. et 10 E. hanovriens, venus d'Angleterre avec une partie des Hessois; qu'ils attendaient incessamment les troupes anglaises; que, d'un autre côté, ils comptaient encore sur un corps de 15 à 20,000 Autrichiens leur venant du Rhin; qu'ils avaient poussé un détachement à Hogstraten dans le Hoëglande. Il fait exécuter les ordres envoyés, le 13, pour le mouvement de quelques troupes dans les places, reçoit les 8 E. qu'il avait mandés au camp de Raust, campe la maison du roi entre la Dendre et le canal et les grenadiers royaux sous les faubourgs d'Anvers, renvoie les pièces de 24 qui avaient servi au siège de la citadelle d'Anvers, d'autres à Bruxelles et à Tournai pour servir de supplément à l'artillerie du siège de Mons.

Il ajouta le commandement de Malines et de tous les forts de l'Escaut à celui d'Anvers en faveur de M. d'Hérouville, avec ordre de conserver, réparer et approvisionner la citadelle et les forts Philippe et Sainte-Marie, et de raser celui de Sainte-Marguerite, au-dessus duquel il comptait faire construire un pont. Il établit un nouvel ordre de bataille de l'armée et de tous ses détachements qui devaient rester dans leur position. Le prince de Conti arrive, le 16, à son quartier général de Belian, reçoit de M. d'Estrées les détails des opérations pendant son absence, et, le 17, établit une nouvelle batterie.

Le 18, arrivent 1 B. d'artillerie, 6 B. et 13 E. que M. de Lautrec amenait des Évêchés; ils sont tout de suite distribués dans la ligne

de circonvallation; MM. de Maupeou et Redmont sont désignés alternativement de tranchée.

Le 22, M. de Lautrec lève le camp de Givry et marche à celui de Rouveroy, avec son quartier général dans ce dernier village, appuyant sa gauche et sa droite à Grandreng. L'armée se composait alors de 48 B., y compris 2 d'artillerie et 75 E. : 45 B. et autant d'E. dans la circonvallation de Mons; 2 B. et 21 E. au camp de Rouveroy; 1 B. et 4 E. à celui de Binch; 5 E. à celui de Horn, près Saint-Ghislain. Ces trois derniers camps assuraient les convois, contenaient les partis de Charleroi et Namur avec des détachements à Soignies, Malplaquet, au grand Roeulx et à Villers. Quant à l'ennemi, il n'avait de ce côté-ci que ses garnisons et quelques troupes légères.

Le 22, il y eut un nouveau fourrage général entre les deux Schinnes du côté de Winneghem, sous la protection de fusiliers et de cavalerie, avec des patrouilles en avant, tant du régiment de la Morlière que du corps de Clermont, le tout aux ordres de M. de Rosen, de jour et sans la moindre opposition de la part de l'ennemi. M. le maréchal apprenait que les alliés avaient augmenté de 15,000 hommes le corps poussé à Hogstraten, qu'ils avaient aussi en avant des hussards qui patrouillaient depuis Tourhout jusqu'à Diest, qu'ils devaient marcher sur la Meuse pour faire leur jonction avec les Autrichiens venant du Rhin, que des barques chargées d'artillerie arrivaient de Namur à Maestricht avec un nouveau renfort d'Angleterre et d'Écosse, mais qu'ils souffraient beaucoup de la disette.

Le 23, M. de Conti, ayant reçu son artillerie, détermine deux attaques par la porte de Bertamont et par celle de Nimy (1). Du 24 au 25, la tranchée est ouverte, et à la seconde on pousse jusqu'à l'angle saillant du chemin couvert de l'ouvrage à corne de Nimy. Le 26, il se détermine à construire un pont de la Durme au village de Hans-Caulieu, de l'établir ensuite sur l'Escaut, 1 B. de milice en gardant la tête. Les travaux des tranchées ayant été poussés fort activement, on s'empara, du 26 au 27 juin, de deux redoutes dans l'inondation; l'une, dite le fort Corbeau, emportée par M. de la Houlière; l'autre, le fort de l'Écluse, par M. de Condu. Du 27 au 28, prise

(1) Dans la première, il y avait 4 B., 6 compagnies de grenadiers et carabiniers à pied pour couvrir une batterie; dans la 2e, 3 B. de grenadiers.

de l'ouvrage à corne en avant de la porte du parc sur la Haine, appelé le fort Frison, ce qui, joint à la prise des forts Corbeau et de l'Écluse, et de quatre autres redoutes occupées depuis l'ouverture de la tranchée du côté de Nimy, acheva de nous donner la clef du premier étage des inondations, retenues successivement de chute en chute par différentes digues. Le 28 au matin, l'artillerie tirait du côté de Bertamont et de Nimy. La sape fut commencée le 30.

Le 1er juillet, le maréchal se rend à Anvers, visite le terrain au-dessus de la Tête de Flandre, palissade la ville, et presse les réparations et approvisionnements de la citadelle et des forts. Le travail des attaques de Bertamont et de Nimy nous conduit au couronnement du chemin couvert depuis la face droite de la demi-lune jusqu'à l'inondation de la gauche. Alors, le 2, le prince de Conti se dispose à l'attaque du chemin couvert du côté de Bertamont, pendant qu'à Nimy on continue le logement du chemin couvert sur la branche de la demi-lune de l'ouvrage à corne jusqu'à la place d'armes rentrante qui conduit à la descente du fossé. Le 6, le maréchal, informé de toutes parts que les Hessois arrivaient à l'armée des alliés, alors au nombre de 45,000 hommes, sans compter 7 régiments d'infanterie anglaise débarqués à Willemstadt avec le général Ligonier; que toutes ces troupes devaient se tenir prêtes à joindre les Autrichiens vers la Meuse; que pour couvrir leur flanc il y avait déjà des hussards à Gheel en avant de Turnhout, où se tenait le reste des troupes légères, détermine son mouvement de bonne heure pour repasser la Nethe, sans attendre que les alliés vinssent en force devant lui, parce qu'il est toujours dangereux de passer une rivière en présence de l'ennemi, surtout comme celle-ci qui a le flux de la mer, et qui est périlleuse pour les bateaux. Le 8 juillet, le camp de Raust est levé. Les troupes marchent sur trois colonnes de front, campent sur deux lignes, la première d'infanterie de 66 B., la seconde de cavalerie, la droite à Iteghem sur la Nethe, la gauche à Lierre, quartier général. La réserve de Clermont quitte aussi son camp d'Hovorst, marche par Grobbendonck, passe la Nethe sur les ponts d'Ekelsbruck et d'Iteghem, et campe à la droite de l'armée, entre Boisschot et Heitenberg, où le prince prit son quartier. Le régiment de Grassin occupe Aerschot.

Le même jour, M. de Monnin arrive sous Bruxelles avec 8 B. et 12 E. détachés du corps de M. de Boufflers; M. de Conti le renvoie

bientôt après, parce qu'il en venait un autre des Évêchés pour le remplacer devant Mons. On détache à Anvers la brigade de Beauvoisis et le régiment de Saluces-cavalerie, jusqu'à nouvel ordre, pour renforcer la brigade de milieu et mettre M. d'Hérouville en état de soutenir la citadelle ainsi que les forts, où M. du Blaisel commandait sous ses ordres, de même que M. de Laumont à l'ouvrage appelé Tête de Flandre. La position de l'armée dans son nouveau camp reste inattaquable et en état d'attendre tranquillement les mouvements des ennemis, et à portée ou d'arriver avant eux sur la Gette, s'ils marchaient de ce côté-là, ou de secourir Anvers en cas de siège. Il était important de conserver cette place : elle mettait à découvert la frontière de Hollande, assurait nos quartiers dans le Brabant et empêchait les alliés de s'y établir. Le siège de Mons continuait. Dans la nuit du 5 au 6, aux attaques de Bertamont, de Nimy, est achevé le passage du fossé de la contrescarpe, et, la brèche s'y trouvant bonne, on s'y loge. Dans la nuit du 7 au 8, prise du côté de Bertamont de l'ouvrage à corne; le 9, l'ennemi abandonne une partie du chemin couvert avec son avant-fossé au front de la gorge de l'ouvrage à corne. Le travail se trouve si avancé que les assiégés craignent un assaut.

Le 10 au matin, ils arborent le drapeau blanc, quoique à l'attaque de Bertamont, la plus avancée, il y eût encore une demi-lune et une contrescarpe avec leurs chemins couverts à prendre, bordées l'une et l'autre d'un fossé rempli d'eau, outre les ouvrages de la place où il aurait fallu faire brèche avec les descentes du fossé. A 11 heures du soir, ils acceptèrent les propositions du prince de Conti et se rendirent prisonniers de guerre, pour livrer, le 11, une des portes de la ville et sortir le 13 suivant les deux capitulations signées par le comte de Nava pour les Autrichiens et par le prince de Hesse-Philippstat pour les Hollandais (1).

MM. de Saint-Segraux, de la Marre et Durre entrèrent dans Mons, le premier pour y commander, le second comme lieutenant de roi, le dernier en qualité de major, avec une garnison de 4 B., ensuite relevés par 3 B. de milices, que M. le maréchal de Saxe y envoya parce que cette place se trouvait dans son commandement.

(1) M. de Narbonne est envoyé au roi avec les deux capitulations, et M. Chauvelin avec 32 drapeaux et un étendard montés sur leurs piques, et une paire de timbales.

Pendant les derniers jours de ce siège, sont renvoyées en deux divisions les troupes détachées de son armée, l'une de 8 B. et 12 E., commandée par M. de Monnin, qui se rendit d'abord par Soignies, Braine-le-Comte et Bruxelles à Louvain; l'autre de 8 B. et 13 E., aux ordres de M. de Boufflers, qui se porta ensuite par la même route au camp sous Malines. En même temps arrivaient un renfort de 15 B. et 44 E., un détachement d'artillerie, venant de Sedan en trois divisions sous M. de Ségur. Le siège de Charleroi décidé, comme tout en coupant la communication de Namur à Charleroi il devenait difficile de laisser Saint-Ghislain en arrière, M. de la Fare fut chargé de l'assiéger avec 6 B. et 5 E.

Le 10, le maréchal apprit que les 7 régiments anglais débarqués à Willemstadt marchaient au camp des alliés et devaient être suivis de 6 autres régiments qu'on embarquait en Angleterre; que cette armée devait se porter le 12 à Eindhoven, pour joindre les Autrichiens arrivés le 5 à Venloo; heureusement, un courrier lui apporta en même temps la nouvelle de la prise de Mons. Aussi, le 12, écrit-il à M. d'Argenson que, les Autrichiens ayant passé la Meuse et les alliés ayant reçu ordre de les joindre, il comptait se porter, en suivant leurs mouvements, sur la Gette. Il demande s'il peut entrer dans le pays de Liège, en cas de besoin, et tirer les Irlandais des places maritimes, ou des milices pour les garnisons de Bruxelles et de Malines. Le ministre lui répondit aussitôt qu'aucun motif de neutralité ne pouvait l'empêcher d'entrer dans le pays de Liège en payant tout argent comptant, lorsqu'il serait nécessaire d'y prévenir l'ennnemi; qu'il pouvait aussi tirer des milices des places du royaume pour compléter ses troupes ou ses garnisons, préférablement aux Irlandais, qui n'étaient pas en assez bon état, et que les carabiniers avaient ordre de partir de Mantes pour aller le joindre.

Le 13, le prince de Conti quitte Mons avec le reste de ses troupes, campe à Binch, où il laisse M. de Raymond; le 14, à Trazegnies, et le 15 à Gosselies, où il est joint par 6 régiments de cavalerie et de dragons du camp du Chastelet et des détachements restés à Rouveroy : il établit son infanterie sur une ligne, ayant à sa droite 16 E., 20 à la gauche, 15 sur le flanc et 6 en avant. Il détacha M. d'Estrées avec 2 B. et 20 E. sur Genappe, afin de couvrir ses derrières et de joindre M. de Saxe, en cas d'une bataille,

parce que les alliés, ayant reçu de gros renforts d'Angleterre, se préparaient à joindre sur la Meuse les Autrichiens qui y arri vaient d'Allemagne. Il envoie aussi 9 E. à Sombreffe près de Gembloux avec M. de Mortaigne, et mande à M. de Chazeron, qui commandait en son absence dans les Évêchés, d'en faire partir les régiments de Champagne et de Rosen, pour venir sous Mézières et Marienbourg aux ordres de M. de Fremeur. Il demande 27,000 pionniers (18,000 du Hainaut, 6,000 du comté de Namur, et 3,000 du Brabant-Vallon) pour travailler aux lignes de Charleroi et démolir les fortifications de Mons, qui devait avoir le même sort que les villes d'Ath, d'Audenarde, Ypres et autres. Enfin il envoie ses derniers ordres et ses instructions à M. de la Fare pour le siège de Saint-Ghislain. Arrivé devant cette place avec ses 6 B., 5 E., les ingénieurs et son artillerie, M. de la Fare en reconnaît les environs et travaille à ses communications et à son parc d'artillerie; il place une partie de ses troupes en avant de Quareglon entre Wasmes et Hornu, et le reste en avant de Baudour, redoute bien fortifiée qu'il se proposait d'attaquer.

Le 16, les préparatifs du siège sont dirigés sur le fort de Baudour, en même temps que les coupures de la chaussée; dans la nuit du 17 au 18, MM. de Lillebonne et Melet, colonel de Mailly, s'emparent de Baudour; le 18, est placée la grosse artillerie.

Le 19, au matin ces batteries tirèrent et prirent bientôt la supériorité sur celles de la place. C'est sous la protection de ce feu que l'on fit une seconde coupure à la chaussée de Baudour pour accélérer l'évacuation des eaux. La rivière est coupée, jetée dans les Waltvegands communiquant avec la grande inondation, travail d'autant plus nécessaire que l'on devait ouvrir la tranchée de ce côté. Pendant les préparatifs si heureux du siège de Saint-Ghislain commençaient ceux de Charleroi, où étaient arrivés les pionniers et une partie de l'infanterie du camp de Gosselies. L'armée qui devait protéger le siège de Charleroi ne restait pas inactive. Le général Bathiany ayant notifié, le 18 juillet, à l'État de Liège qu'on eût à lui fournir des rations pour son armée (90,000 h.) qui devait être le 19 à Peer, Bree et Hamont (Campine liégeoise), et se porter le 21 et le 22 sur Hasselt, le maréchal de Saxe fit venir M. de Montesson avec la maison du roi entre la Dendre et le canal,

fit partir le 19 son armée de Lierre, sur quatre colonnes (1), passa la Dyle entre Malines et Werchter, et campa la droite au pont de Rotselaer sur cette rivière, la gauche à Èvre tirant sur Malines, avec le quartier général à Wespelaer. Une cinquième colonne, composée des Gardes et de l'artillerie, vint par Malines et campa à la droite de la chaussée. La réserve de M. de Clermont passe le Demer à Aerschot, et s'établit à Rillaer sur cette rivière entre Aerschot et Sichem, où furent envoyés 4 B. du corps de Boufflers arrivé sous Malines. Un détachement de cette réserve occupe Aerschot, le régiment de la Morlière à Sichem et les Grassins à Diest. On apprit, le 21, que les ennemis avaient quitté, le 17, leur camp de Terbeyden près de Bréda, et qu'ils étaient venus le 19 à Eindhoven pour faire leur jonction avec les Autrichiens. Le 24 juillet donc, l'armée part de Wespelaër sur cinq colonnes, passe la Dyle aux environs de Louvain, et campe à Perck sur deux lignes en avant de cette place, la droite appuyée au bois d'Heverle, marquant la trouée de Meldert, la gauche à l'abbaye de Bierbeck, avec quatre redoutes. M. de Clermont se mit aussi en marche de Rillaer, et alla camper à Diest avec sa réserve. M. de Lowendal va de Louvain à Tirlemont avec 13 B. et 28 E.; la maison du roi campait sur la chaussée de Bruxelles à Louvain, à l'abbaye de Castelberg; M. de Boufflers amena de Malines 4 B. et 13 E. Par cette position jusqu'à Diest et Tirlemont, nous forcions les alliés à faire un long circuit pour secourir Charleroi et nous n'en étions qu'à douze lieues.

Cependant, le prince Charles ayant poussé par Peer une tête de 15,000 hommes à Hasselt, le maréchal fit reconnaître les environs de Tirlemont jusqu'à Jodoigne, le 26, et remarqua de bonnes positions sur la grande Gette. Pour éviter les surprises, il reconnut aussi une marche sur Corroy et Gembloux à quatre lieues de Charleroi, dans le cas où les ennemis s'y porteraient. Ceux-ci cependant, en mouvement, à la date du 29, depuis Saint-Trond jusqu'à Tongres, avaient été rejoints par les 15,000 hommes d'Has-

(1) Commandées par MM. de Clermont-Gallerande, de Bérenger *, d'Hérouville et d'Harcourt.

* De Bérenger (Pierre du Gua, comte), né vers 1691. Maréchal de camp. Enseigne au régiment de Leuville en 1703. Maréchal de camp le 1er mars 1738. Lieutenant général le 2 mai 1744. Décédé le 24 juillet 1751.

selt, que le prince Charles avait pris à Leau et que le général Tirps poussait par détachements jusqu'aux environs de Tirlemont.

Le 30, le maréchal, sur l'avis que les ennemis avaient dépassé Waremme, ne doutant plus de leur dessein, rapproche M. de Clermont de M. de Lowendal, appuyant sa droite à Budingen le long de la grosse Gette et sa gauche à Betz; il envoie les gros équipages à Bruxelles, quitte, le soir, Perck, se portant par Wavre sur Gembloux. L'armée le suit, dans la nuit, sur six colonnes (1).

Le 31 au matin, le maréchal arrive à la hauteur de Corroy, rejoint par M. d'Estrées avec ses 8 B. et 38 E. détachés de l'armée de Conti. Il s'avance avec lui dans la plaine de Gembloux et de Walheim, et décide lui-même de la position de son camp. L'armée y arrive sans aucun inconvénient après une marche forcée de sept grandes lieues par des chemins difficiles, tant la nuit que le jour. Jointe par les corps de Clermont et de Lowendal, elle campe la droite en arrière de Sauvenière, le quartier général à Walhem, la gauche au village de Saint-Martin, masquant la trouée des Cinq-Étoiles, unique chemin par où l'ennemi pût entrer dans la plaine. L'armée se composait alors de 108 B. et de 194 E., non compris le corps de M. d'Estrées, qui retourna à Corroy pour masquer le passage du Mazy sur l'Orneau.

Par cette position, l'on se trouva entre l'armée de Conti et celle des alliés, qui vint camper entre Wasseiges et Jauche, la droite à l'abbaye de Boneffe, où le prince Charles établit son quartier, la gauche à la Méhaigne. Ainsi le siège de Charleroi était entièrement couvert, et cette place eut bientôt le même sort que celles de Mons et de Saint-Ghislain. En effet, pendant ces opérations du maréchal de Saxe, le prince de Conti avait établi, à la date du 22 juillet, son quatier général à Marchiennes, et donné à ses troupes une position stable autour de Charleroi, dont la circonvallation avait été entièrement achevée par celles restées à Gosselies et à Mons.

Son armée comprenait 47 B. et 94 E. Il y avait dans la circonvallation de Charleroi 36 B. et 32 E.; dans la plaine de Fleurus,

(1) Commandées par MM. de Biron, de Malezieu, de Bulkeley, d'Hérouville, du Chayla et d'Harcourt.

3 B. et 24 E. aux ordres de M. de Lautrec; au camp de Genappe, 2 B. et 20 E. sous M. d'Estrées; 9 E. et les chasseurs de Fischer à Sombreffe avec M. de Mortagne; enfin 6 B. et 5 E. de dragons à Saint-Ghislain, et 4 E. sous Mons, aux ordres de M. de la Fare.

Le prince de Contì avait fait ouvrir la tranchée devant Saint-Ghislain, la nuit du 21 au 22, du côté du fort de France sur la rive droite de la Haine. La tête de l'ouvrage fut portée près de ce fort au bord de la rivière; dans la nuit du 23 au 24, on s'approche du fort de France. Le 24, M. de Faudoas, à la tête de compagnies de grenadiers suivies de travailleurs, s'empare du fort de France et s'y loge ; il perfectionne la communication avec la digue, rase la redoute à machicoulis et travaille à deux batteries dans l'épaisseur du parapet.

Le 25 après midi, le commandant de Saint-Ghislain, M. Spalaert, n'ayant plus que le corps de place, capitule et se rend prisonnier de guerre avec sa garnison, qui devait être conduite, le 13, à Mons. M. de Broglie, aide-major général, est nommé gouverneur de la place. M. de la Fare, ayant rejoint l'armée avec les troupes du siège, renforce le corps de M. d'Estrées, dont les 8. B. et les 28 E. passent à Corroy, du côté de Gembloux. Aussitôt les préparatifs du siège de Charleroi terminés et l'artillerie arrivée, trois attaques sont décidées : la première, à la porte de Bruxelles (1) ; la seconde, du côté de Montigny, vers la basse Sambre (2); la troisième, sur la basse ville, en avant du village de Marcenelle (3). La nuit du 30 au 31, prolongement des parallèles des trois côtés et établissement des batteries, qui tirèrent au point du jour, sous les ordres de MM. de Fiennes, de Fénelon et de Lautrec. Le premier s'empare de deux redoutes à l'attaque de Bruxelles, le second prend la redoute des Paysans à l'attaque de Montigny, et le troisième celle de Marcenelle, qui était fraisée, palissadée, entourée d'un fossé de cinq pieds de profondeur, fort large et rempli d'eau.

Le 1er d'août au matin, toutes les batteries tirèrent et imposèrent silence à celles des assiégés, qui abandonnèrent presque

(1) C'était celle qu'avait suivie Vauban en 1691. Pour l'ouverture de la tranchée, était désigné M. de la Mothe avec 2 B. et des grenadiers.

(2) A la tranchée, 2 B. et des compagnies de grenadiers.

(3) A la tranchée, M. de Maubourg avec 1 B. et des piquets de dragons.

tous leurs ouvrages extérieurs. Le soir ils évacuèrent aussi la ville basse, et le magistrat arbora le pavillon blanc; mais il était trop tard, il ne fut point écouté, parce que nos troupes y étaient entrées, et comme il n'y avait point eu de condition préalable, on ordonna l'inventaire des effets appartenant à la reine de Hongrie, aux Hollandais et aux bourgeois, comme dans une ville prise à discrétion. Il ne restait plus que la ville haute, et le 2 août le commandant capitula. Cette dernière conquête, faite en cinq jours, termina celle du Hainaut autrichien.

Les jours précédents, M. d'Estrées, à qui le prince de Conti avait envoyé 12 E., alla avec ses 8 B. et ses 40 E. au-devant du maréchal de Saxe, qui vint ce jour-là de Perck, près de Louvain, camper dans la plaine de Gembloux et de Walheim, à quatre lieues de Charleroi, et y prévint le prince Charles, qui s'arrêta à Boneffe sur la Mehaigne. M. d'Estrées revint camper, sa droite au château de Corroy, sa gauche au grand Manil, pour masquer le débouché du grand Mazy, vis-à-vis duquel M. de Mortaigne vint aussi de Sombreffe avec ses 9 E. M. de Lautrec lève en même temps le camp d'Heppignies, et prend avec ses 3 B. et 24 E. une position derrière le camp de M. d'Estrées. Ces troupes devaient seconder M. de Saxe en cas de bataille, et, dans la crainte que l'ennemi ne la livrât, on pressa le siège de Charleroi; aussitôt la ville prise, M. de Conti annonça qu'il amènerait, s'il le fallait, 40 B. et 97 E.

Avant d'exposer la suite des opérations, il est nécessaire d'indiquer quelles étaient les positions et les forces des trois armées qui se trouvaient autour de Charleroi à la fin de juillet 1746. M. de Conti faisait le siège de la place avec 36 B. et 32 E.; 11 B. et 65 E., aux ordres de MM. d'Estrées, de Lautrec et de Mortaigne campaient, la droite au château de Corroy, la gauche au grand Manil; l'armée du maréchal de Saxe (108 B. et 194 E.), dans la plaine de Gembloux, la droite à Sauvenière, le quartier général à Walheim; la réserve de M. de Clermont, à Saint-Paul, la gauche au village de Nil-Saint-Martin, où était le corps de M. de Lowendal, qui masquait la trouée des Cinq-Étoiles. L'armée du prince Charles, aussi nombreuse que la nôtre, prévenue dans sa marche par notre subite arrivée dans cette plaine, avait été obligée de s'arrêter entre la Gette et la Mehaigne; elle campait la droite à Jauche, la gauche à la Mehaigne, le quartier général à l'abbaye de Boneffe, où il y

avait une avant-garde de troupes légères tirant des milliers de rations de pain de Namur.

A la suite de quelques escarmouches (1 et 2 août) avec avantages divers, le maréchal de Saxe eut, le 3, avec M. de Conti une entrevue au château de Corroy, pour donner une nouvelle position à leur armée, par suite du mouvement de celle des alliés. Ils avaient passé la Mehaigne la nuit précédente et se formaient la droite à Asche, position des Autrichiens, la gauche près les Isnes, les troupes des autres nations ayant leur quartier général à Saint-Denis, d'où le prince Charles reconnut le camp de Corroy.

Alors l'armée du maréchal marche sur sept colonnes et campe sur trois lignes, la droite au ravin du grand Manil, touchant presque à la gauche du camp de Corroy; le quartier général reste à Walheim, et la gauche est portée au bois du Bus, derrière et sur le flanc gauche du corps de M. de Lowendal. Celui-ci, gardant toujours la trouée des Cinq-Étoiles, fut renforcé de 1 brigade et de 1 régiment de grenadiers royaux. La réserve de M. de Clermont reste, la droite au château de Saint-Paul, la gauche à Tourinne-les-Ordous; des compagnies de grenadiers occupent l'abbaye de Gembloux. Le même jour, le prince de Conti avec les troupes du siège appuie sa gauche à Corroy, en continuation de l'armée du maréchal, ce qui formait une ligne de cinq lieues d'étendue qu'on devait garder jusqu'à ce qu'on eût comblé les tranchées de Charleroi, où restaient quelques troupes.

Les ennemis changèrent aussi de position, et campèrent, la droite à Lonchamps, la gauche un peu au-dessus de Mazy. Nous envoyâmes une reconnaissance sur Jodoigne, Tirlemont et Louvain, et, le 7, le maréchal fait faire à ses trois lignes un mouvement en arrière pour empêcher l'ennemi de canonner ses premiers rangs un peu trop avancés sur le ruisseau de l'Orneau, détache M. de Saint-Germain à Wavre avec 2 régiments de dragons pour maintenir sa communication avec Bruxelles et Louvain, et s'occupe, le 13, de rétablir la ligne des paysans armés sur la frontière de Thiérache et de la Champagne, où les troupes légères ennemies se répandaient, ne négligeant pas, en outre, la sûreté du pays entre Sambre et Meuse. M. de Ségur se forme sous Philippeville avec 6 B. et 16 E. de l'armée de Conti; le reste des troupes se rassemble au camp de Corroy.

Le 14, l'armée du prince de Conti vient camper à Libresart, derrière le comte de Saxe, et la réserve de M. de Clermont avance en même temps par sa gauche et campe à Orbais, la droite à Geest, la gauche en arrière d'Offus.

A ce moment, un dissentiment grave éclata entre les généraux de nos deux armées. Un conseil de guerre ayant été tenu, le prince de Conti et ses officiers généraux voulaient attaquer, et le maréchal de Saxe s'y refusait. Le prince prétendait qu'étant prince du sang, il ne pouvait recevoir d'ordres de personne, et le maréchal, de son côté, répondait que, le roi lui ayant confié le commandement de son armée avec le titre de généralissime, c'était à lui de faire les dispositions qu'il jugeait convenables pour le bien du service. Le prince (1) ne voulut rien entendre et partit pour Paris : conduite blâmable chez un jeune homme de vingt-neuf ans, perdant ainsi l'occasion de s'instruire à l'école d'un chef qui depuis trois ans avait fait ses preuves.

L'armée de Conti fut donc incorporée, le même jour 14, à celle du maréchal ; elles se composaient de 155 B. et de 291 E., y compris leurs différents détachements. La réserve, commandée par M. de Berchiny, vint camper, la droite au mont Saint-André, la gauche à Autre-Église. Le corps de M. de Lowendal reste au poste de la trouée des Cinq-Étoiles, ayant seulement fait un petit mouvement par sa gauche. Celui de M. de Ségur, parti du camp de Chasselinau, alla camper sous Philippeville.

M. de Clermont-Gallerande est détaché de l'armée avec 4 B., 2 régiments de dragons et 1 de hussards, pour Jodoigne, afin d'assurer les convois de pain qui venaient de Bruxelles et de Louvain. Tandis que l'abondance régnait parmi nos troupes, la disette commençait à se faire sentir chez les alliés, toujours dans la même position, et un peu plus resserrés ; et, quoique leurs troupes légères se trouvassent partout, on prenait de si justes précautions,

(1) Je n'ai trouvé nulle part, dans aucune note, aucun papier, trace des motifs qui engagèrent le prince de Conti à remettre son commandement ; il est supposable, comme je l'exprime, que le prince s'était cru en droit d'imposer sa supériorité, fondée sur cette raison que, prince du sang, ayant commandé une armée, il acquérait dès ce moment l'ancienneté sur tous les maréchaux de France et ne pouvait plus être aux ordres d'aucun d'eux. Le roi agréa sa retraite avec la patente de généralissime, qu'il n'exerça pas, n'ayant plus servi.

que leurs courses ne servaient ni à nous priver des subsistances ni à leur en procurer; mais il était dangereux de trop s'écarter.

Le 15, l'armée de M. de Saxe se porte sur cinq colonnes, avant midi, à Tourinne-les-Beguines, la droite à la trouée des Cinq-Étoiles, la gauche dépassant le mont de Saint-André, laissant le ruisseau devant elle. Les précautions prises pour cette marche ne furent pas inutiles. On fut attaqué à la tête et à la queue par une nuée de hussards et de pandours : il fallut marquer le camp et le disputer. M. de Brezé de jour commandait l'avant-garde, M. d'Autanne l'arrière-garde bordant les bois. A peine M. de Brezé eut-il débouché dans la plaine qu'il fut assailli : il s'établit au village de Perwez, où il fut attaqué en vain pendant quatre heures; il écarta tout ce qui se trouvait devant lui. M. d'Autanne fut suivi jusqu'aux Cinq-Étoiles par les troupes légères du prince de Waldeck, qui ne put jamais l'entamer.

Le 17, l'armée se remit en marche sur huit colonnes (104 B. et 181 E.), sans compter les détachements qui protégeaient la marche, les convois, et l'entre Sambre et Meuse. Elle se forme au Grand-Rosier, occupant les hauteurs d'Ohomont, la droite aux Cinq-Étoiles. L'avant-garde, commandée par M. d'Estrées, ne trouva aucun obstacle. Il y eut néanmoins une sanglante escarmouche, où nos hussards se distinguèrent; ils chassèrent et écartèrent ceux des ennemis, dont un grand nombre furent tués ou blessés. La réserve de M. de Clermont campe, la droite à Orp-le-Petit, la gauche à la tombe d'Avernas. Cette position devait donner de l'inquiétude à Maëstricht. L'armée des alliés, qui n'était plus séparée de la nôtre que par la Mehaigne, marcha ce jour-là par sa droite, et laissa devant nous une arrière-garde de 30,000 hommes, qui resta en bataille toute la nuit et le jour suivant.

Le 19, l'armée opère une nouvelle marche sur six colonnes, précédées d'un fort détachement, pour soutenir ses campements. Elle se porte à Thines, et campe sur quatre lignes, la gauche au village de Braives. La réserve en même temps s'établit à Waremme, sur le Jaar, et 4 régiments de dragons, le 17, au mont Saint-André, sous les ordres de M. de Chevreuse, prirent un camp intermédiaire entre cette réserve et la gauche de l'armée. La marche de nos colonnes se fit à la vue des alliés; ils rompirent les ponts sur la Mehaigne, et se contentèrent de nous faire suivre par leurs troupes légères. L'arrière-

garde principale était commandée par M. de Lowendal, toujours resté au poste des Cinq-Étoiles. Elle fut harcelée depuis 11 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir par toutes les compagnies franches, les pandours, hussards, des dragons et des grenadiers aux ordres des généraux Daun et Trips, qui ne purent jamais nous entamer. On cherchait surtout à resserrer l'ennemi et à lui ôter ses subsistances. Les nôtres étaient d'ailleurs assurées (1), et pour conserver Louvain, ce qui était fort important, M. de Clermont-Gallerande y avait 12 B. et 4 régiments de dragons. Les alliés campaient alors dans la plaine de Burdine, vis-à-vis de nous, à une lieue de Mehaigne, la droite à Fossen, le centre à Forville, et la gauche à Hosden. Elle occupait trois lieues de terrain entre la Mehaigne et la Meuse, et couvrait Namur, que nous cherchions à leur faire abandonner. Le maréchal donc, dans la nuit du 20 au 21, détache M. de Lowendal avec 16 B., 2 régiments de dragons, ceux de Grassin et de la Morlière, et 1 brigade d'artillerie pour s'emparer de Huy, et ôter à l'ennemi les subsistances de la basse Meuse, ce qui fut exécuté le lendemain avec autant d'activité que d'intelligence, et sans aucune perte.

Le même jour 21, M. d'Estrées fut aussi détaché pour chasser les ennemis des ponts d'Hosden et de Fallais, et de tous les bords de la Mehaigne. Il poussa jusqu'à la réserve de M. de Clermont et en prit le commandement à Thines, d'où M. le maréchal de Saxe transféra son quartier général à Villers. Cette réserve s'établit, la droite au château d'Ottemont, la gauche à Wanzoul, tirant sur Vinalmont et Huy. M. de Berchiny, qui la commandait auparavant par intérim, eut ordre d'aller sur la petite Gette avec 3 régiments de hussards et 2 B. de grenadiers royaux, pour renforcer l'escorte des convois venant de Tirlemont.

Le 22, M. de Contades, à la tête d'un nouveau détachement composé de 1 brigade d'infanterie, de 2 B. de grenadiers royaux, de 1 brigade de cavalerie et de 2 régiments de dragons, campe entre la réserve et la gauche de l'armée appuyée à Braives, ce qui formait une chaîne de communication jusqu'à Huy, où M. de Lowendal se fortifia de manière à ne pas craindre d'en être déposté. Le 23, ce dernier jette douze ponts sur la Mehaigne, de-

(1) M. de Séchelles en constate les consommations.

puis Ambresin jusqu'à Braives, sans aucune opposition de la part de l'ennemi, immobile dans ses camps, se bornant à faire des réjouissances pour une prétendue victoire remportée en Italie; mais cette démonstration ne fermait pas les yeux à leurs troupes sur le danger réel de leur situation et sur les moyens assurés que nous prenions pour leur couper les vivres de plus en plus. Le même jour, M. de Beausobre est encore détaché et occupe Saint-Gilles sur les hauteurs de Liège, les bords de la Meuse au-dessus et au-dessous de cette ville. Il en somme les habitants de lui déclarer dans vingt-quatre heures toutes les munitions de guerre et de bouche que les alliés pouvaient y avoir, et M. Foulon, commissaire des guerres, y est envoyé. Tous nos mouvements avaient pour but d'affamer l'ennemi, et nous y étions parvenus : ils étaient comme investis par la construction de nos douze ponts sur la Mehaigne, par nos détachements qui formaient une ligne jusqu'à Huy, par les troupes qui bordaient la basse Meuse depuis Huy jusqu'à Liège, arrêtant leurs bateaux, leur navigation et leurs communications avec Maëstricht, et enfin par les autres troupes postées sur la Sambre et sur la haute Meuse.

Le 25 août, un gros corps d'ennemis de troupes légères (général Trips) avait passé à Wavre, dans le dessein de tenter un coup de main sur Louvain, ce qui suggéra l'idée au maréchal d'envelopper ce détachement. Sur-le-champ il en donne avis à MM. de Clermont-Gallerande, de Saint-Germain, de Berchiny et de Pandreau, qui commandaient des détachements à Jodoigne, Tervueren, Opheylissen et Louvain, de veiller avec attention de ce côté. Il forme en même temps deux détachements (l'un du Chayla, l'autre de Saint-André) pour suivre l'ennemi sur la route de Wavre ; mais ayant ensuite appris que ces derniers étaient revenus dans les bois entre Autre-Église et Horbais, il donna de nouveaux ordres pour les en chasser.

La nuit du 25 au 26, ces deux détachements se mirent en marche séparément pour fouiller les bois et se joindre ensuite.

Pendant que M. de Saint-André occupait les bois de Ramillies et de la Ramée, les ennemis lui tombèrent sur le dos; sa cavalerie se forma sur-le-champ, et les gendarmes, aux ordres de M. de Jonsac, attaquèrent si vivement les dragons et les hussards ennemis, que ceux-ci furent culbutés, leurs canons pris et les canonniers

tués; mais, les charretiers n'ayant pas voulu conduire ces pièces, on les laissa, et on se contenta de couper les traits et les jarrets aux chevaux.

Les hussards ennemis, s'étant rapprochés, démasquèrent tout à coup 3 B. qui firent feu sur la gendarmerie et la replièrent jusqu'à la cavalerie; mais, le tout se trouvant alors mêlé, on rechargea avec vigueur l'ennemi, qui se retira promptement avant la jonction de M. du Chayla. Il n'est pas douteux (1) que, si l'infanterie de M. de Saint-André eût pu seconder sa cavalerie, ce seul détachement aurait battu les troupes du général Trips. Nous perdîmes beaucoup de monde dans cette affaire, et la perte de l'ennemi ne fut pas moins considérable. Comme il s'élevait sans cesse des discussions entre les officiers d'infanterie et de dragons détachés ensemble, le maréchal ordonna que dans les détachements les officiers, d'infanterie commanderaient, à grade égal, ceux des dragons, lorsque ces derniers seraient à pied; mais qu'à cheval ils prendraient le commandement, à grade égal, sur ceux d'infanterie, dérogeant à l'ordonnance du 30 juillet 1695, qui donnait le rang à ceux de dragons sans distinction de leur service à pied ou à cheval.

Le maréchal dirige alors M. de Ségur, joint par M. de Chazeron, à Dinant avec ses 11 B. et 20 E., y compris le détachement de M. de Lévis (2), tiré de Givet. Comme les alliés rapprochaient leur

(1) On ne trouve pas dans les papiers de la guerre trace du rapport de M. de Saint-André sur cette affaire; le maréchal de Saxe lui témoigna un extrême mécontentement, étant persuadé que, s'il eût vivement chargé les ennemis, il les eût fait repentir de leur hardiesse à passer la Mehaigne et les aurait culbutés dans cette rivière. Plusieurs officiers furent blessés et pris, et l'ennemi reprit les canons perdus au commencement du combat.

Par suite donc de cette négligence à rechercher où était l'ennemi, le 26 au matin, le maréchal ignorait que M. Trips fût revenu sur la Mehaigne, et il n'eut alors d'autre plan que de diriger M. de Saint-André vers Louvain et M. du Chayla sur Jodoigne. Ce fait est encore confirmé dans le journal de 1746 par M. d'Espagnac; ce détachement ennemi, par ce qu'on apprit plus tard, était d'environ 4,000 hommes (2 B. hongrois, 2 régiments de dragons de Styrum et de ligne, et un grand nombre de hussards).

(2) De Lévis (François-Charles de Lévis-Châteaumorand, comte, né vers 1695; mousquetaire en 1716; maréchal de camp le 2 mai 1744; lieutenant général le 10 mai 1748; décédé le 22 janvier 1751. (D. G.)

gauche et leur centre, et semblaient se préparer à battre en retraite, le maréchal rappelle à lui MM. de Clermont-Gallerande et de Berchiny, ordonne à M. de Lowendal, au Val-Notre-Dame au delà de la Meuse et de Huy, d'envoyer 2 régiments de dragons au défilé de Modave, et à M. de Ségur de côtoyer leur aile droite, et il se prépare lui-même à suivre leur arrière-garde.

La nuit du 28 au 29 août, les alliés décampèrent en effet. Dès le soleil couchant, leurs gros bagages commençaient à partir, ensuite une partie des troupes légères suivies de l'infanterie et de la cavalerie. Le gros de l'armée, aux ordres du prince Charles et des généraux Grune, Daun, Trips et Franquini, passa tout de suite la Meuse sur cinq colonnes, entre Namur et Huy, l'infanterie sur trois ponts construits à Seilles, Ben et Andenne avec les bagages, et la cavalerie à deux gués. Le canon passe à Namur. Ces troupes marchèrent droit à la source de la Sarte et de la Hoyoul, appuyèrent leur droite à Romzée, le centre à Perwez-en-Condroz et la gauche à Andenne, où elles attendaient le reste de l'armée.

Le 29 au matin, M. de Saxe, informé du départ de l'ennemi, détache à sa poursuite M. de Berchiny avec 3 régiments de hussards; M. d'Estrées avec 2 brigades d'infanterie, 1 de cavalerie, 1 de dragons et 1 régiment de hussards, les suivit avec le 2e et la 3e ligne de l'armée, qui passèrent la Mehaigne sur douze colonnes, de Vinalmont à Huy, et se joignirent à M. de Lowendal pour se porter ensemble derrière le défilé de Modave ; mais toutes ces dispositions devinrent inutiles, car le même jour toute l'armée des alliés avait repassé la Meuse et replié ses ponts, et il ne restait plus en deçà de cette rivière que quelques hussards. Alors nos troupes prononcèrent un mouvement rétrograde et campèrent, les 2e et 3e lignes, la droite à Burdine; les 1re et 4e lignes, déjà ébranlées, reprirent leur ancienne position à Villers, en sorte que l'armée occupait les deux rives de la Mehaigne, MM. d'Estrées et de Berchiny tirant vers la Meuse.

Le 30 au matin, le maréchal se rend de sa personne à Huy, pour reconnaître un emplacement dans les environs, et pousse jusqu'à Modave, d'où il vit une partie du camp des ennemis, qui semblaient diriger leur marche sur Luxembourg par Marche-en-Famine, ce qui lui fit prendre la résolution de les inquiéter dans leur retraite.

Il commence par détacher, le même jour, M. de Contades avec un corps de 20 B. et de 20 E., pour joindre M. de Lowendal, toujours campé de l'autre côté de la Meuse à une demi-lieue en avant d'Huy. Ce dernier, ayant reçu ce renfort, avait alors 36 B., 28 E., les régiments de Grassin et de la Morlière ; sa droite et sa gauche étaient appuyées à des ravins. Il envoie MM. de la Suze et d'Anlezy occuper Modave. D'un autre côté, M. de Ségur, retourné de Dinant à Givet, eut ordre d'y laisser ses menus et gros équipages, de se porter sur la Leysse, de côtoyer l'ennemi jusqu'à la haute Meuse par la rive droite, s'il s'avançait sur Luxembourg ; sans cependant s'exposer et perdre de vue ses points de retraite, afin de couvrir notre frontière de ce côté. Ses détachements, ainsi que ceux de M. de Lowendal, enlevèrent des subsistances aux ennemis, qui, dans une extrême disette et dans la plus grande consternation, campaient, la droite du côté de Namur, la gauche à Ohey, la réserve le long de la Hoyoul.

Le dernier jour d'août, on construisit deux ponts sur la Meuse au-dessous de Huy, afin d'avoir trois débouchés pour porter l'armée de l'autre côté de cette rivière, [avec le dessein d'aller en deux jours dans la plaine de Modave, de marcher aux ennemis, et de les attaquer, s'ils restaient dans leur position ; mais leur intention n'était pas de nous attendre, et on se contenta de les avoir, pour ainsi dire, vaincus sans combat, sans exposer nos troupes, en affaiblissant leur armée par des manœuvres, en la forçant à la retraite, faute de subsistances, et en l'obligeant d'abandonner Namur, dont le siège devait couronner cette campagne.

CHAPITRE XII.

PRISE DE NAMUR. — BATAILLE DE ROCOUX.

Septembre. 1er. M. de Ségur à Salmaigne. M. de Clermont-Gallerande à la Chartreuse de Liège. — 3. M. du Chayla, détaché sur les hauteurs de Liège. M. de Clermont-Gallerande à Saint-Walbruge, rive gauche de la Meuse. — 4. Troupes détachées sous M. de Clermont pour le siège de Namur. M. du Chayla à Ans, près Liège. M. de Lowendal, chargé du siège de Namur sous M. de Clermont, rassemble ses troupes à Wedrin. — 5. L'armée du roi à Waremme. Les troupes pour le siège de Namur arrivent devant cette ville. M. d'Estrées à Louvain. M. de Ségur. devant Namur, investit la place dans la partie d'outre-Meuse. — 6. L'armée du roi passe le Jaar, campe à Tongres; M. du Chayla à Villers-Saint-Simon. M. d'Estrées à Milmort. M. de Saint-Germain de Tervueren à Tirlemont. M. de Contades rejoint l'armée. — 9. M. de Saint-Germain à Louvain. MM. Trips et de Mercy détachés de l'armée des alliés; M. de Mercy sur la Bernine, M. Trips sur les hauteurs de Wise. — 10. M. du Chayla à Freeren. M. d'Estrées à Houtain. — 13. Tranchée ouverte devant Namur. — 14. L'ennemi marche sur Maëstricht. — 15. M. de Clermont-Gallerande à Tonbgererg. — 17. Changement dans la position du camp de l'armée du roi. Le quartier général reste à Tongres. — M. du Chayla près Tongres, M. d'Estrées à Freeren. — 19. Namur capitule. — 20. Une partie des troupes du siège en marche pour joindre l'armée. Le corps de M. de Ségur, détaché de celui de M. Clermont, à Gerbire. — 21. L'armée du roi change sa position et se rapproche du Demer. M. de Ségur à Breff. L'ennemi le long du Demer, vis-à-vis notre armée. — 22. M. de Ségur sur le Jaar. — 24. Siège des châteaux de Namur. — 30. Ils capitulent.

Octobre. 3. M. de Putanges de Sedan à Charleville avec les troupes des Évêchés; 4, à Rocroi; 5, à Philippeville; 6, à Charleroi; 8, au Grand-Lez; 9, à Avernas; 10, à Horelle; 11, rentre dans l'armée. — 5. M. de Clermont campe à Wadrin avec les troupes qui ont fait le siège de Namur : 6, entre Boneffe et Rumillies; 7, entre Avernas et Veserin; 8, à Horelle, et le 11, commande le 2e corps détaché pour la bataille de Rocoux. — 8. Le maréchal de Saxe reprend son ancien camp sur le Jaar. Le quartier général reste à Tongres. — 9. Passe le Jaar, campe à la rive droite de cette rivière. — 10. A Houtain. — 11. Bataille de Rocoux gagnée sur les alliés. M. du Chayla commande la 1re réserve pour la bataille de Rocoux. M. d'Estrées marche avec la division de la droite. M. de Clermont-Gallerande commande le 4e corps détaché pour cette bataille. Les alliés, après la bataille, se retirent derrière la Meuse et campent entre Visé et Fauquemont. — 12. L'ar-

mée française repasse le Jaar, reprend son ancien camp entre Freeren et Tongres. — 13. Une partie des troupes en marche pour les quartiers d'hiver. — 20. Le reste de l'armée campe à Duras, près Saint-Trond. — 21. A Tirlemont. — 22. A Louvain. — 24. Séparation de l'armée. — 26. L'ennemi commence à se séparer pour entrer en quartiers d'hiver.

Novembre. 6. Le prince Charles part de Maëstricht pour Aix-la-Chapelle et Vienne. — 11. Le maréchal de Saxe se rend à Fontainebleau.

Décembre. 3. Les alliés semblent quitter difficilement les rives de la Meuse. Forte garnison laissée à Maëstricht. — 13. Arrivée du duc de Cumberland à la Haye. Grand conseil sur les opérations de la campagne prochaine. — 26. Le maréchal de Saxe rappelé de Chambord à Versailles. Position des alliés.

Le maréchal de Saxe, ayant réussi par ses manœuvres à affaiblir l'armée des alliés, à lui ôter les subsistances, à la forcer à la retraite et à l'abandon de Namur, se prépare au siège de cette place. Toutes ses troupes étaient en très bon état. L'infanterie seule se montait à 90,000 hommes sous les armes, sans compter la cavalerie, et tout concourait à la réussite de ses desseins.

Au commencement de septembre, l'armée restait campée à Braives et à Villers. Sur les deux rives de la Mehaigne, M. de Lowendal gardait sa position en avant d'Huy et de la Meuse avec 36 B., 28 E., les régiments de Grassin et de la Morlière. M. de Ségur se porte de Givet sur la haute-Meuse avec ses 11 B. et 20 E. Ces deux corps devaient harceler les alliés sur les deux ailes, au cas qu'ils marchassent vers Luxembourg. Le maréchal se dispose lui-même à passer la Meuse avec le reste de l'armée pour tomber sur leur arrière-garde. En apprenant que les ennemis, au lieu de marcher vers Luxembourg et d'inquiéter notre frontière, comme on l'avait d'abord cru, se retournaient sur la gauche, et prenaient le chemin de Durbuy et de Spa, dans un pays extrêmement difficile, comme pour se porter du côté de Liège et de Maëstricht, il se contente d'envoyer un 3e corps de l'autre côté de la Meuse pour les observer, et il ordonne sur-le-champ à M. de Clermont-Gallerande de traverser la ville de Liège avec les troupes qu'il avait ramenées de Jodoigne, et de prendre position à la Chartreuse, au delà de cette place. Il n'est pas douteux qu'il aurait pu se porter à Spa avec toute l'armée, et y devancer les ennemis; mais il en fut détourné par deux raisons : l'une, qu'il se serait trop éloigné de son objet principal, le siège de Namur, dans une saison aussi avancée;

l'autre, qu'il aurait rejeté les ennemis sur les Évêchés, où il aurait fallu détacher promptement des troupes, qui n'auraient pu néanmoins empêcher les hussards d'alarmer cette frontière. Il préféra donc voir les alliés descendre vers la Hollande, prévoyant que la fin de la campagne leur deviendrait funeste, et désirant avant tout affermir ses conquêtes par le siège de Namur, qu'il entreprendrait avec un fort détachement de troupes et couvrirait avec l'armée.

Le 2, il désigne les troupes (1) destinées au siège et en remet le commandement au comte de Clermont, auquel il donne M. de Lowendal pour second. Il tire des places de Flandre l'artillerie restée à Bruxelles, et ordonne à la maison du roi, à la gendarmerie, aux Carabiniers, aux gardes françaises et suisses (31 E. et 6 B.) de se placer en réserve entre l'armée et Liège avec M. du Chayla. Enfin il détache du camp de Huy 12 B., 8 E., les régiments de Grassin et de la Morlière, pour renforcer M. de Clermont-Gallerande près de Liège.

Le 3, à la nouvelle que les alliés continuaient leur route sur Maëstricht par Durbuy et Aywaille, en avant de Liège, qu'ils avaient déjà dépassé cette rivière, qu'ils marchaient lentement dans un pays stérile et montueux, qu'ils faisaient faire à leur artillerie et à leurs équipages un grand circuit par Marche-en-Famine, qu'ils étaient dans la plus grande disette, et que la désertion, les fatigues et les maladies leur emportaient beaucoup de monde, il donna l'ordre à M. de Clermont-Gallerande, trop faible pour leur résister, de quitter le camp de la Chartreuse, de repasser la Meuse et de camper sur les hauteurs en deçà de Liège.

Versailles approuvait ces dispositions du maréchal en ce qui touche le siège de Namur, dont la conservation avait été l'objet capital des alliés. Il s'ouvrait, en effet, une nouvelle carrière très brillante, qui terminerait sa campagne. L'armée se tint prête à prendre en deux jours position à Tongres, de manière à observer de plus près et contenir l'ennemi. En attendant, les troupes du siège et les autres détachements se rendent à leurs différentes destinations.

(1) 59 B., dont 2 d'artillerie, et 52 E., compris le corps de M. de Ségur, devenu inutile sur la haute Meuse.

M. de Clermont-Gallerande repasse la Meuse, se place sur le hauteurs en deçà de la ville, avec son quartier au faubourg de Sainte-Walburge, où les troupes détachées du camp d'Huy aux ordres de M. d'Anlezey, le rejoignent. M. du Chayla restait avec la réserve sur le Jaar entre Liège et l'armée jusqu'à nouvel ordre, et M. de Lowendal, remplacé à Huy par M. de Contades, conduisait les troupes du siège, détachées de différents camps ; il arrive le même jour à Vedrin, et campe, la droite au château de la Falise, la gauche à Champion.

Le 5 au matin, il reconnaît Namur, et l'emplacement propre à en former la circonvallation. A son retour, il communique ses observations au comte de Clermont, arrivé au camp à une heure après midi. Il donne tout de suite ses ordres pour l'investissement, qui fut commencé le soir même, et achevé le lendemain de la manière. suivante Depuis la haute Sambre jusqu'à la basse Meuse, 38 B. et 28 E. étaient distribués en différents quartiers, la droite sur la Sambre, en avant de Flawinné, la gauche à Bouges, près d'un ravin qui tombe dans la Meuse. M. de Clermont établit son quartier général, ayant sous ses ordres M. de Lowendal. Dans l'entre Sambre et Meuse, 8 B. et 10 E. avaient passé la Sambre sur un pont construit vis-à-vis Floriffoux, et étaient postés, la droite appuyée près du cloître des Carmes, la gauche vers la Maison-Blanche. M. de Villemur commandait de ce côté ; son quartier était à Malonne. Dans la partie dite outre-Meuse, ou entre les deux Meuses, 11 B. et 14 E. fermaient la circonvallation depuis la haute jusqu'à la basse Meuse, et n'avaient que la trouée de la chaussée à garder : ces troupes restaient aux ordres de M. de Ségur. M. de Malezieu commandait l'artillerie (2 B.), répartis des trois côtés de la place, proportionnellement au nombre de troupes qui s'y trouvaient, ou des attaques. On construisit un second pont sur la haute Meuse, et un troisième sur la basse, pour la communication de ces trois corps, qui composaient ensemble 59 B. et 52 E., dont M. de Clermont avait le commandement général. Ce prince, qui voulait presser le siège, fit tout de suite travailler aux fascines, gabions et aux autres préparatifs, en attendant l'artillerie de Bruxelles, de Mons et des places de Flandre. M. de Séchelles, intendant de l'armée et de Flandre, s'occupait sans relâche des approvisionnements nécessaires à

cette grande entreprise, ainsi que M. de Lucé, intendant du Hainaut, qui venait de tirer des états de Mons un subside de 580,000 florins.

Namur renfermait 11 B. hollandais, 2 B. autrichiens, de la cavalerie et des hussards, sous M. de Colicaërt, vieillard de quatre-vingt-onze ans, qui obtint de se retirer à cause de son grand âge; il avait sous lui M. de Crommelin dans la ville, et M. Beck au château. Pendant l'investissement, l'armée d'observation avait pris la position désignée par le maréchal. Le 5, elle quitte les rives de la Mehaigne, marche sur huit colonnes, entre tout à fait dans le pays de Liège, et se porte le même jour sur Waremme; elle était forte encore de 73 B. et 144 E., sans compter ses détachements. En même temps, M. d'Estrées s'établissait à Houtain avec 1 brigade d'infanterie, 1 de cavalerie, 3 régiments de hussards, celui des Grassins, détaché du corps de M. de Clermont-Gallerande, position qui avait pour objet de garder la Meuse et d'observer l'ennemi du côté de Visé.

Le 6, l'armée se remet en marche sur huit colonnes, et se porte au camp de Tongres, la droite de la chaussée de Saint-Trond à Liège, la gauche et le quartier général à Tongres, à portée de couvrir également le siège de Namur et de contenir en même temps les alliés, s'ils tentaient de repasser en deçà de la Meuse pour troubler cette opération. Cependant les ennemis avaient tant souffert de la disette et des fatigues, en traversant les montagnes du Limbourg, qu'ils étaient plus occupés des moyens de se refaire que de ceux de nous inquiéter. Leur marche ressemblait plus à une déroute qu'à une retraite. Leurs troupes avaient manqué de pain pendant trois jours et marchaient dispersées. Enfin, ayant reçu d'Allemagne un renfort, l'ennemi arriva par pelotons sur la rive droite de la Meuse, et campa en plusieurs corps séparés qui occupaient un terrain fort étendu le long de cette rivière, la droite au-dessus de Maëstricht, la gauche près de Liège, le centre à Visé, où ils jetèrent un pont. Il y avait dans cette dernière partie un corps de 12 à 15,000 hommes avec le général Mercy, outre les troupes légères commandées par le général Trips et campées sur les hauteurs au delà de Visé. Un millier de hussards et 2 B. d'infanterie passèrent la Meuse avec du canon, et s'établirent en deçà de Visé; mais ils n'y firent pas long

séjour, car M. d'Estrées détacha de la cavalerie qui, dans une vive escarmouche, les contraignit à repasser la Meuse.

Le maréchal de Saxe crut devoir, en raison de la position de l'ennemi, se tenir sur la réserve, renforça le détachement de M. d'Estrées, qui masquait le débouché par où les alliés pouvaient venir de Visé, et envoya la réserve de M. du Chayla sur la chaussée de Tongres à Liège, soit pour soutenir M. d'Estrées, s'il lui fallait se replier, soit pour appuyer M. de Clermont-Gallerande, dont la présence sous Liège était indispensable; enfin il rappelle M. de Contades, qui laisse seulement à Huy 2 B. de grenadiers royaux, avec M. de Châtillon. Pendant que le maréchal essayait de contenir l'armée des alliés et couvrait le siège de Namur, M. de Clermont en pressait les préparatifs. Il détache M. de Vaux pour occuper une redoute abandonnée sur les hauteurs des forts de Saint-Antoine et d'Épinay, et commencer un boyau dirigé sur ces deux forts. Le 8 septembre, voyant que les ennemis mettaient le feu à leurs faubourgs sur les deux rives de la basse Meuse, pour éclaircir les approches de la ville, il occupe la Cense des Jésuites et plusieurs maisons en avant sur le bord de la rivière à quelque distance du glacis de la place. On tenta en vain de nous en déposter, et, la nuit, nous établîmes des batteries pour prendre à revers les forts de Saint-Antoine et d'Épinay.

Le 10, M. de Saxe examine l'emplacement de ses détachements le long et sur la rive gauche de la Meuse depuis Liège jusqu'à Maëstricht. Il s'arrête quelque temps sur la montagne de Saint-Pierre, d'où il reconnaît le camp des ennemis, qui occupaient la rive droite de cette rivière. Nous étions alors ainsi postés : M. du Chayla sur la chaussée de Tongres à Liège avec la réserve, composée de 6 B. des Gardes et 31 E. tant de la maison du roi que de la gendarmerie et des carabiniers, la droite au village d'Ans, près de Liège, la gauche derrière la tombe de Villers; M. de Clermont-Gallerande, toujours sur les hauteurs en deçà de Liège avec 12 B. et 2 régiments de dragons, son quartier au faubourg de Sainte-Walburge, masquait les portes de cette place et gardait deux gués au-dessus et au-dessous; M. d'Estrées, avec ses 2 brigades d'infanterie et de cavalerie, 5 régiments de hussards et ceux de Grassin et de la Morlière, campait par échelons sur les hauteurs d'Houtain, Milmort, Liers, Oupeye, le long de la Meuse; il masquait Visé et Maëstricht;

ses troupes escarmouchaient tous les jours avec les hussards.

M. de Châtillon restait à Huy avec ses 2 B. de grenadiers royaux, pour entretenir la communication avec les troupes du siège de Namur. Ainsi la Meuse se trouvait gardée depuis cette dernière place jusqu'à Maëstricht. M. de Putange cantonnait toujours à Sedan et dans les environs avec 7 B. et 4 E., afin de couvrir cette frontière jusqu'à nouvel ordre. D'un autre côté, comme il fallait assurer les convois arrivant du Brabant aux camps de Tongres et de Namur, le maréchal établit une autre chaîne de postes commençant par Bilsen, occupée par les chasseurs de Fischer.

M. de Beausobre fut envoyé du côté de Péer et de Brée dans la Campine liégeoise avec ses hussards; M. de Mortaigne à Hasselt, sur le Demer, avec les volontaires royaux; les uhlans et les Cantabres à Saint-Trond. M. de Saint-Germain passa de Tervueren à Tirlemont, avec ses 4 B. de milice et 1 régiment de dragons; M. de Pandreau, à Louvain, avec 4 B. de milice et 1 régiment de dragons. M. de la Graulet commandait à Bruxelles et aux troupes réglées pour escorter les convois qui en partaient journellement; quelques troupes étaient destinées à nettoyer la forêt de Soignies, entre autres les croates et pandours que M. de l'Estang avait formés des déserteurs ennemis, et dont le commandement, après sa mort, avait été donné à M. de la Roche. Tous ces détachements couvraient parfaitement les communications de l'armée campée à Tongres, d'un côté avec Liège, Huy, Namur, Charleroi et autres places du Hainaut, d'où les troupes du siège tiraient leurs subsistances; de l'autre côté avec Tirlemont, Louvain, Bruxelles et tout le reste du Brabant, d'où l'armée tirait aussi les siennes. Le gros des troupes alliées campait alors, la droite vers Maëstricht, la gauche à Visé; le général Trips un peu plus haut, avec ses troupes légères.

Le comte de Clermont avait fixé à la nuit du 13 septembre l'ouverture de la tranchée aux ouvrages de la basse Meuse, où M. de Vauban l'avait faite en 1692. Il y désigne trois attaques, dont deux en deçà et sur la rive gauche de la Meuse : la 1re devant le fort Coquelet; la 2e à la Cense des Jésuites, devant la porte de Saint-Nicolas et le bastion de la basse Meuse; la 3e de l'autre côté et sur la rive droite de la Meuse (corps de M. de Ségur), devant l'ouvrage qui se trouvait aussi à la basse Meuse de ce côté-là. La nuit du

12 au 13, la tranchée est ouverte en même temps aux trois attaques. Une parallèle s'établit à celle du Coquelet, une autre à la palissade des ouvrages de la basse Meuse, avec une autre de l'autre côté de la basse Meuse, suivant cette rivière et débordant les ouvrages de la rive droite.

L'attaque de Saint-Nicolas fut avancée en zigzag dans le second retour et sur la droite au pied de la montagne, s'étendant de droite et de gauche, mais cheminant peu en avant, vu la proximité où l'on était de la place et les revers que pouvaient prendre sur nous le fort Balard et celui de la rive droite de la Meuse. L'attaque d'outre-Meuse fut poussée au delà de la capitale de ce dernier fort, la tête près de la palissade de cet ouvrage. Les ennemis dégorgèrent deux embrasures sur le bastion du corps de la place, pour battre cette dernière tranchée, où ils n'avaient encore tiré qu'avec bien peu de succès.

Dans les deux premières attaques, l'artillerie fit dès le point du jour un grand effet; elle éteignit presque entièrement celle des ennemis.

La nuit du 14 au 15, le travail du Coquelet est poussé près de ce fort, celui de la porte Saint-Nicolas seulement perfectionné pour se mettre à couvert du fort Balard ; mais à l'attaque d'outre-Meuse on s'empare d'une demi-lune, nommée la Lunette ou le fort du Biwac. M. de Crillon (1), chargé de cette expédition, s'en acquitta avec l'intelligence et la bravoure qu'on lui connaissait, parfaite-

(1) De Crillon, descendant direct du brave Crillon, l'ami de Henri IV, mort en 1615 (Louis-Balbe-Berton, marquis, puis duc), né le 22 février 1717, lieutenant au régiment du Roi le 7 septembre 1733, colonel de Bretagne le 16 avril 1738, puis au régiment de son nom le 1er janvier 1745, lieutenant général le 1er mai 1758; se distingue en Italie, en Allemagne, à Fribourg, à Rosbach; il fait la conquête de Mahon, le 5 février 1782; mort à Madrid en 1789.

Louis-Félix, son frère, sert aux Indes; brigadier, 18 juin 1768; maréchal de camp, 1er mars 1780.

Son fils, Louis-Pierre, né le 11 décembre 1742; capitaine aux dragons d'Apchen; colonel des grenadiers de France, 22 mai 1767; brigadier, 1er mai 1780; maréchal de camp, 1er janvier 1784; député aux états généraux; mort le 12 mai 1806.

François-Félix-Dorothée, comte, puis duc, son second fils, né le 22 juillet 1748; brigadier, 1er mars 1780; maréchal de camp, 1er janvier 1784; député de la noblesse en 1789; lieutenant général, le 1er février 1792, employé à l'armée de Luckner; se retire en Espagne au moment de la tourmente; pair de France; mort en 1832.*

* Voyez son petit-fils, tome III, 1812, page 9 (Pajol).

ment secondé par des grenadiers de Champagne et d'Alsace. Ils escaladèrent l'ouvrage avec des échelles, l'emportèrent l'épée à la main, tuèrent ceux qui voulurent d'abord résister. A la pointe du jour, une forte batterie de mortiers et une autre de canons tirèrent de la parallèle d'outre-Meuse, la première sur le front des ouvrages de Meuse, la seconde sur les mêmes ouvrages à revers et sur la gorge de la redoute du Balard, tandis que les batteries des autres attaques continuaient un feu très vif.

M. de Saxe prévint alors M. de Clermont qu'il craignait une tentative de l'ennemi sur Huy. M. de Chazeron, détaché pour secourir cette petite place, ne rencontra pas les alliés. En effet, ils avaient descendu la Meuse et passé cette rivière à Maëstricht au nombre d'environ 20,000 hommes, sous le prince de Waldeck. Le maréchal donc, le 15 au matin (1), se porte sur le mont Saint-Pierre avec MM. de Salières et de Bissy, la réserve de M. du Chayla, le corps de M. de Clermont-Gallerande, rappelés des environs de Liège, et le détachement de M. d'Estrées, tiré du camp d'Houtain, sur la droite de cette montagne, avec l'intention de combattre le prince de Waldeck, lorsqu'il apprit qu'il occupait le camp de Saint-Pierre (dit le camp de César ou des Romains, situé entre Maëstricht et le mont de Saint-Pierre), où l'on ne pouvait entrer que par un chemin étroit, défendu par un ancien retranchement des Romains et par une grande tour carrée fort épaisse.

Il vit ensuite sur sa gauche un camp au delà du Jaar, entre Maëstricht et Tongres (corps du général Trips), suivi du reste de l'armée ennemie qui avait passé la Meuse au-dessous de Maëstricht. Ces considérations l'empêchèrent d'exécuter son projet. Mais comme il observait en même temps sur sa droite un petit camp de croates qui avaient fort inquiété M. d'Estrées depuis quelques jours, il ne voulut point s'en retourner sans l'avoir délivré de ces voisins incommodes. A cet effet, il détacha du mont Saint-Pierre M. d'Aulzey, précédé des uhlans, pour provoquer les hussards, de l'autre côté de la Meuse, à passer cette rivière, et il y eut une escarmouche qui se termina à notre avantage. M. de Beaufort, capitaine au régiment de Grassin, en embuscade au pied de cette montagne pour favoriser la retraite des uhlans, trouvant

(1) Ses troupes composaient un corps de 40 B. et 100 E.

une si belle occasion de se distinguer, quitta brusquement son poste, et alla au travers de l'escarmouche attaquer un village où il y avait des pandours retranchés dans le cimetière; il les en délogea et les poussa dans la Meuse. Comme il en revenait d'autres, et qu'il courait risque d'être enveloppé, on lui envoya ordre de se retirer; mais, quoiqu'il eût un bras cassé, il fit semblant de ne pas entendre, poussa sa pointe, et, secondé de quelques volontaires de la Morlière, mit en déroute ce qu'il rencontra.

Pendant ce prélude, M. d'Aulzey marcha à un autre village où le gros des ennemis était retranché. Les uhlans, les détachements des régiments de Grassin et de la Morlière percèrent tout de suite dans ce village, sans attendre les troupes réglées, et coururent droit au gué, où ils tuèrent beaucoup de croates qui voulaient se sauver. Les autres se jetèrent dans les maisons, où ils se défendirent. Outre les prisonniers, le reste fut noyé, et il s'en sauva peu à la nage, car la Meuse était couverte de chapeaux et de bonnets. Après cette expédition faite à la vue des troupes, le maréchal descendit de la montagne et retourna à l'armée. Toutes les dispositions étaient si bien prises que le prince de Waldeck ne pouvait sortir du camp des Romains pour marcher en avant de ce côté-là, sans courir risque d'un échec avant de pouvoir y rentrer, et il y avait encore moins à craindre pour une tentative en faveur de Namur, dont le siège continuait avec le plus grand succès.

La nuit du 15 au 16, on prolonge le travail sur la droite du Coquelet, en travaillant à deux cavaliers de tranchée, pour battre le chemin couvert de ce fort. A la porte de Saint-Nicolas, un boyau partant du centre de la parallèle est poussé vers la Meuse presque au pied du glacis, pour tâter le fort Balard. A l'attaque d'outre-Meuse, on achève le couronnement de la lunette du fort Biwac; on prolonge un boyau jusqu'à la Meuse, avec un crochet au boyau de la gauche, pour se mettre à couvert du fort de Jambe. Une nouvelle batterie à droite et au-dessous de cette lunette bat en brèche l'ouvrage à corne et le fort Balard.

Le 16, le fort Balard est enlevé l'épée à la main, et dans la nuit du 16 au 17 on poussa des zigzags sur les hauteurs entre le Coquelet et le Balard, pour partir de là et forcer une ligne parallèle à la gorge de ce dernier fort. Le travail de Saint-Nicolas fut aussi avancé, et, à l'attaque d'outre-Meuse, des canons prennent

en flanc le fort de Jambe. Il devient important à cette date de suivre le mouvement des armées après le passage de la Meuse à Maëstricht par les alliés, car leur direction vers Tongres et Bilsen force le maréchal à changer de position.

Le 17, l'armée sur une colonne se porte la droite à Tongres, où était auparavant la gauche, et celle-ci vers Bilsen. En marchant pour prendre cette position, on vit paraître les ennemis, et on se hâta d'occuper Bilsen, où se jeta M. de Flainville. C'était le corps de M. Trips qui débouchait; voyant qu'il n'y pouvait arriver avant nous, il s'empara d'un pont sur le Demer, mais il en fut chassé par les volontaires royaux sous M. de Mortaigne. L'ennemi y revint à plusieurs reprises, et en fut toujours repoussé par les mêmes troupes, qui s'y maintinrent et escarmouchèrent pendant cinq heures, jusqu'à l'arrivée de renforts; alors il se replia tout à fait. Cependant le maréchal avait pris ses dispositions en cas d'attaque; l'emplacement de la gauche de l'armée étant couvert par des marais et des terrains impraticables, il retourne à la droite, qu'il établit en avant de Tongres, environné de marais, le seul endroit par où les ennemis pussent venir l'attaquer; il y place M. de Clermont-Gallerande avec un corps de troupes considérable, et il le fortifie encore de plusieurs retranchements. Il laisse son quartier général à Tongres avec M. de Biron, et il envoie M. de Rougé à Hasselt. Ayant en même temps appris que le corps du prince de Waldeck, quittant le camp des Romains, passait à la gauche du Jaar et marchait sur lui, il ordonne à M. d'Estrées de se replier du mont Saint-Pierre sur la réserve de M. du Chayla au ruisseau de Freeren, de passer ce ruisseau ensemble, et de venir occuper le camp qu'on venait de quitter. M. du Chayla prend derrière le Jaar une position inattaquable; M. d'Estrées campe entre cette rivière et le ruisseau de Freeren. Ce dernier est attaqué à son arrière-garde, sans qu'elle soit entamée par le corps de M. de Baronay, qui avait passé la Meuse à Visé. Le même jour, le prince Charles dressait ses tentes en avant de notre ligne, portait du côté de Bilsen sa gauche au Jaar, sur les hauteurs de Millen.

Ces mouvements ne dérangeaient en rien le siège de Namur. La nuit du 17 au 18, les tranchées du Coquelet et les communications sont continuées. Le travail de Saint-Nicolas est prolongé, de droite

et de gauche des cavaliers de tranchée, sur l'avant-chemin couvert des ouvrages de Meuse. Ce chemin couvert est couronné par sa gauche jusqu'à la Meuse. A l'attaque d'outre-Meuse, on ne fit point de nouveaux ouvrages : tous ceux nécessaires aux batteries sont terminés ; mais on continue à battre vivement le corps de la place et tout le bastion de la demi-lune de l'ouvrage à corne vers la Meuse, du côté de la porte Saint-Nicolas.

Le 18 au matin, le comte de Clermont, M. de Lowendal, les autres officiers généraux et les ingénieurs jugèrent la brèche faite par les batteries d'outre-Meuse à l'ouvrage à corne de la porte Saint-Nicolas, vers la basse Meuse, praticable le soir, et celle du corps de la place le lendemain de bonne heure ; et comme il se trouvait une petite langue de terre qui donnait accès à la brèche de l'ouvrage à corne, il fut résolu de l'attaquer. M. de Lowendal, chargé de la conduite de cette attaque, avec M. de Bauffremont, de tranchée, amuse l'ennemi à la droite par des feux continuels, pendant qu'on le tournait par la gauche où était la brèche, sur laquelle le feu ne cessa point de tirer pendant tout le jour ; il continua avec la même vivacité à l'heure désignée pour l'attaque. L'ennemi, entendant toujours tirer sur cette brèche, n'imagina point qu'on attaquait et se tenait tranquille, quand les grenadiers de Monaco et de Rohan montèrent à la brèche et trouvèrent l'ennemi couché. Tout de suite est établi le logement dans l'ouvrage à corne de la demi-lune située en avant, en même temps que dans la Lunette et les chemins couverts.

Le 19, à 7 heures du matin, le fort Coquelet, sommé de se rendre, se soumit à l'instant. On s'empare des forts de Saint-Fiacre, de Saint-Antoine, de Saint-Isidore et de Jambe. Nos troupes y montrèrent une valeur, une conduite, une obéissance sans égale. Officiers et soldats s'y distinguèrent par leur bravoure et leur intelligence. M. de Bauffremont fit merveille; M. de Lowendal dirigea ses attaques avec sa haute science. Aussitôt des batteries sont construites dans l'ouvrage à corne pour détruire le flanc des bastions du corps de la place, déjà entamée du côté de la Meuse, pour la rendre plus praticable à l'assaut. A 11 heures, l'ennemi demandait à capituler, et à minuit M. de Crommelin se présentait au comte de Clermont.

Les principaux articles portaient que les portes de Bruxelles et de Saint-Nicolas seraient remises à nos troupes deux jours après la signature, pendant lesquels il y aurait suspension d'armes et aban-

don de la haute et basse ville. Ainsi cette place formidable avait été réduite en six jours de tranchée ouverte.

MM. de Polignac (1) et Robert (2) allèrent porter au roi la nouvelle de la capitulation de Namur.

Comme M. de Clermont n'avait plus besoin d'autant de troupes pour le siège des châteaux, M. de Fremure partit le 20; M. de Ségur avec son corps, en tout 19 B. 19 E., se rendit à Braives, pour y rester et couvrir Namur, ou pour rejoindre l'armée dans la supposition d'une action prochaine.

La veille, le maréchal, monté à cheval à 4 heures du matin, s'était rendu sur la montagne de la Justice, près de Tongres, grande route de Maëstricht, pour reconnaître l'ennemi, qui n'osa rien entreprendre contre l'armée, ni en faveur des châteaux de Namur. Immédiatement après la reddition de la ville, le comte de Clermont ordonna les préparatifs pour le siège des châteaux. M. de Lowendal emploie les deux jours de trêve portés par la capitulation à chercher des emplacements pour les batteries et à déterminer les points d'attaque.

Le 20, à la pointe du jour, nos troupes prennent possession des portes. Les munitions de guerre, l'artillerie, sont livrées.

Le 21, avant midi, la garnison évacue la ville, et monte dans les châteaux, peu soucieuse de se voir obligée de soutenir un second siège. Elle fit cette démarche avec un regret, une lenteur et une répugnance qui manqua de se tourner en révolte, suivie d'une grande désertion. Pendant qu'on exécutait la capitulation de Namur, les troupes destinées à aller renforcer l'armée se mirent en marche. M. de Ségur part le 20 du camp d'outre-Meuse, campe le même jour à Gerbiré, et le 21 à Braives sur la Mehaigne, où il trouve les 10 autres B. et 5 E. amenés par M. de Fremure en une seule marche. Il se porte le lendemain à Oreye sur le Jaar avec toutes ses troupes, afin de joindre la droite de l'armée.

On a pu s'étonner qu'en présence de la désorganisation des alliés et de la prise successive des places fortes de la frontière, le maréchal de Saxe n'ait pas songé à tenter une action qui aurait

(1) De Polignac (François-Alexandre, comte), lieutenant dans Royal-Vaisseaux, colonel d'Enghien, maréchal de camp en 1758.

(2) Robert, colonel de Picardie, brigadier en 1748.

terminé la guerre. Il faut se garder de juger d'après les exemples que les guerres postérieures nous ont présentés et de taxer le général en chef de timidité. Il connaissait merveilleusement les troupes qu'il dirigeait, et cette lettre prouvera combien sa méthode lente, mais sûre, était le résultat de ses profondes études du caractère de ses soldats.

« Je me suis affaibli, écrivait-il au roi, de 63 B. et d'autant d'E.; j'ai contenu le prince Charles, qui est actuellement vis-à-vis de moi à une portée de canon; un petit ruisseau nous sépare. Je ne crois pas cependant qu'il m'attaque, et je pense avoir beaucoup fait que de l'avoir obligé de m'abandonner Namur et de se retirer par un pays où son armée a souffert considérablement, sans m'être commis à un combat toujours douteux lorsque l'on n'a pas des troupes sur la discipline desquelles on puisse compter. Les Français sont ce qu'ils étaient du temps de César, et tels qu'il les a dépeints, braves à l'excès, mais inconstants; fermes à se faire tous tuer dans un poste, lorsque la première charge est passée; car ils s'acharnent dans les affaires de postes, si l'on peut les faire tenir quelques minutes seulement; mais mauvais manœuvriers en plaine... Il faut donc avoir recours aux dispositions, que l'on ne saurait faire avec trop de soin. Le simple soldat s'y connaît, et, lorsqu'il est bien posté, l'on s'en aperçoit d'abord à sa gaieté et, à ses propos... Telle est notre position; elle est établie sur des principes solides, et je tâche de ne rien donner de capital au hasard. La prise de Namur nous fournit les moyens de porter la guerre au sein de la Hollande la campagne prochaine; et, si nous avions un échec, il ne serait pas d'une conséquence bien grande. La première place arrêterait assez nos ennemis pour nous donner le temps de nous reconnaître. Il faudrait qu'ils en prissent plusieurs pour nous ramener d'où nous sommes partis, et nous les défendrions mieux qu'ils ne font. Mais V. M. trouverait peu de brillant dans cette méthode de faire la guerre, et je ne l'adopte pas dans tous les cas. La campagne prochaine me fournira peut-être les moyens d'en changer. Encore une place ou deux, pour assurer nos derrières, nos subsistances, nos convois, et puis je crois qu'il sera à propos d'opérer par incursions. »

Tout en se renfermant dans cette ligne de conduite prudente, le maréchal souhaitait plus d'être attaqué qu'il ne le craignait; en

effet, sa situation actuelle entre Tongres et Bilsen était si bien assurée que les ennemis ne pouvaient entreprendre de l'y forcer sans courir risque d'une défaite totale. Cela n'empêcha pas les escarmouches, dont le succès fut variable. Pendant que l'armée d'observation contenait celle des alliés, les préparatifs du siège des châteaux s'activaient.

Le 24, le comte de Clermont fait ses dispositions pour l'ouverture de la tranchée, fixée à la nuit suivante, et désigne deux attaques, l'une à la gauche par rapport à la ville sur le fort d'Orange, l'autre à droite sur le fort Camus. A deux heures après midi, on commence à frapper de toutes pièces à la porte des châteaux. Ce fut le premier acte d'hostilité qu'il y eut depuis le 19, et les ennemis n'avaient pas encore tiré un seul coup, quoique la trêve fût expirée depuis le 22 au matin. A l'entrée de la nuit, la tranchée est ouverte en même temps aux deux attaques. Sur les onze heures du soir, nos bombes mettent le feu aux donjons du château et font sauter un magasin à poudre; les pierres volèrent jusqu'à la place de la ville. Les travaux étaient poussés avec une grande activité. Les ennemis firent aussi un feu très vif jusqu'à trois heures du matin.

Le même jour, le maréchal, apprenant que les alliés marchaient par leur gauche, envoie M. de Ségur camper sur deux lignes derrière le ruisseau de Freeren, entre Tongres et le corps de M. d'Estrées, pour donner à ce dernier la facilité de s'étendre par sa droite, ce qui s'exécuta vers le soir. En même temps, reconnaissant la position de l'ennemi, il ordonne à MM. de Ségur et d'Estrées de tenir leurs troupes en bataille à la pointe du jour, afin de marcher à celles des alliés. A son retour, il donne le même ordre à l'armée, pour être prête à se porter aussi en avant.

Le 25 au matin, M. de Saxe alla rejoindre les deux premiers corps, et, aussitôt que le brouillard commença à se dissiper, il les conduisit sur le plateau de l'autre côté de Freeren, laissant la chaussée de Liège à sa droite. Les troupes s'y formèrent sur trois colonnes, celles de M. de Clermont et d'Estrées à la droite, l'infanterie et le canon de M. de Ségur au centre, et 14 E. à la gauche. La maison du roi et les carabiniers y vinrent aussi en seconde ligne. Cependant ayant observé les ennemis, qui avaient passé sur la droite du Jaar au nombre de 18 à 20,000 hommes, composés pour la plus grande partie de hussards autrichiens, d'Anglais et de

Hollandais aux ordres du prince de Waldeck, il les trouva campés derrière le ravin de Saint-Siméon, très profond, large, très étendu, depuis le Jaar jusqu'au delà d'Houtain. Après les avoir bien examinés, et vu l'inutilité de les canonner, l'impossibilité de passer ce ravin et la proximité du reste de l'armée ennemie, prête à suivre cette avant-garde, il ne voulut point risquer une affaire qui serait devenue générale; et, comme la partie n'était pas égale, il fit rentrer ses détachements dans leurs différents camps. Ainsi il préféra laisser les ennemis maîtres de s'étendre jusqu'à Liège, et de retomber dans la même disette qui les avait forcés d'abandonner Namur, que de leur donner la moindre prise sur lui dans les circonstances présentes. Bien certain qu'ils n'oseraient rien entreprendre en faveur des châteaux de Namur, il se contenta d'en couvrir le siège, dont le succès était alors l'unique objet de ses soins.

La nuit du 25 au 26, eut lieu l'attaque sur la gauche (dite de la Sambre, de Salsinne, ou encore du fort d'Orange); trois boyaux ou débouchés de la parallèle marchent sur les faces et sur l'angle saillant de ce fort; celui de la gauche longeait la rivière, et s'approchait d'un réduit qui couvrait une face du même fort. A l'attaque de la droite (du vieux mur, ou du fort Camus) est prolongée la parallèle aux deux bouts. La droite augmentée débordait la gauche de la capitale du fort Camus, ainsi que le saillant du chemin couvert. La gauche de cette parallèle prolongée débordait entièrement la droite de ce fort et embrassait en même temps une redoute armée. Le lendemain, on travailla à l'établissement d'une batterie à la gauche de la parallèle du fort d'Orange, pour en battre une face, et à deux batteries de mortiers et pierriers à la parallèle du fort Camus, pour inonder de pierres le chemin couvert et les autres ouvrages des ennemis dont le feu nous incommodait.

La nuit du 26 au 27, on pousse à la droite de la parallèle du fort d'Orange une prolongation de boyau qui gagnait une redoute, pour se joindre à la gauche de la parallèle du fort Camus, une autre au centre, dirigée sur une face du fort d'Orange, et deux autres boyaux tout à fait à la gauche sur le bord de la Sambre, dont la gauche était appuyée au pied de la montagne au-dessous de l'intervalle des deux châteaux. La parallèle du fort Camus est prolongée à sa gauche, peu distante de la parallèle du fort d'Orange. De son

centre un boyau presque droit marcha, avec un crochet au bout, sur le saillant du chemin couvert du fort Camus et sur la redoute à côté. A la droite de cette parallèle, on débouche par une sape en trois longs zigzags sur le saillant du chemin couvert à la gauche du même fort. Le fort Camus et les ouvrages voisins continuent leur feu.

La nuit du 27 au 28, la droite de la seconde ou demi-parallèle du fort d'Orange est poussée jusqu'à la barrière d'une redoute abandonnée, et joint presque la gauche de la parallèle du fort Camus. A la gauche de cette demi-parallèle, on poussa vers la Sambre un boyau à sape double, avançant entre le fort d'Orange et Terra-Nova. Comme cet ouvrage était enfilé par le feu des châteaux, des traverses tournantes y sont construites avec un zigzag en face du bastion droit du fort d'Orange. Le mineur, malgré les difficultés qui s'y rencontraient, est attaché à la palissade, travaillant presque partout dans le roc. Le travail des nuits précédentes est perfectionné, en même temps qu'une batterie est construite sur la ligne au flanc gauche du fort d'Orange, afin de battre en brèche le bastion de Terra-Nova; du côté de la Sambre, toutes nos batteries de canons et de mortiers, établies dans les ouvrages de la ville, répondent vigoureusement au feu de l'ennemi.

Le 28, sont prises les dispositions pour l'attaque du chemin couvert du fort Camus. A 10 heures du soir, M. de Crillon, de tranchée à l'attaque du fort Camus, fait déboucher les grenadiers à la droite et à la gauche de la parallèle; ils marchent des deux côtés vers le chemin couvert. M. de Chamoux, capitaine au régiment de Champagne, marche au même instant à la tête de volontaires par un chemin escarpé dans les rochers et attaque le flanc gauche du chemin couvert. Tout fut d'abord emporté sans résistance, sauf la redoute, qui se défendit avec un feu très vif; les grenadiers furent obligés de l'escalader en montant sur les épaules les uns des autres. Le travail de la dernière attaque ne consista qu'en une prolongation des zigzags sur le bastion droit du fort d'Orange. Nos batteries continuèrent leur feu, et commencèrent ensuite à battre en brèche.

Le 29, sur les deux heures après midi, l'ennemi abandonne le fort Camus et se jette dans la Cassotte. Le fort s'était rendu sans que la brèche y fût praticable. Dans la nuit du 29 au 30, M. de Bauf-

fremont, de tranchée à la tête des grenadiers du fort d'Orange, s'empare d'une partie de l'avant-chemin couvert, et tout de suite y fait le logement.

Le 30 au matin, M. de Crommelin, commandant de la garnison des châteaux, envoie deux colonels demander une capitulation honorable. Le comte de Clermont leur fit dire qu'ils n'en pouvaient espérer d'autre que celle de se rendre prisonniers de guerre. M. de Lowendal les mena sur les remparts de la ville, lui montra la brèche du fort d'Orange praticable, et celle de Terra-Nova qui commençait à l'être. Ils en furent confondus, et retournèrent donner leurs impressions au commandant. Cependant M. de Clermont donne ses ordres pour l'attaque du fort d'Orange la nuit suivante.

A 5 heures et demie du soir, on change la direction des batteries qui tiraient sur la brèche du fort d'Orange, et on les tourne sur celle de Terra-Nova. A 6 heures, les grenadiers débouchent pour l'attaque; ils étaient presque au pied de la brèche, lorsqu'on entendit de la tranchée crier *Vive le roi!* et l'on vit le drapeau blanc arboré à Terra-Nova, et les otages arriver avec leurs propositions.

Le 1er d'octobre au matin, la capitulation est signée (1), et la garnison se rend prisonnière de guerre, pour remettre sur-le-champ à nos troupes une des portes des châteaux, et en sortir dans trois jours pour être conduite à Mons.

Ainsi se termina la conquête de tous les Pays-Bas autrichiens; mais la campagne n'était point finie, il fallait maintenant éloigner l'ennemi de cette frontière.

Le 5, entrent dans la ville et les châteaux de Crillon et de Bonac, 4 B., plus 1 B. d'artillerie, des compagnies de mineurs, avec 2 régiments de dragons sous M. de Lussan. Les troupes se réunissent au camp de Vedrin et de Champion, soit 39 B. et 25 E., y compris 1 B. d'artillerie et les 4 B. de la Tour d'Auvergne arrivés de Philippeville. Le comte de Clermont se dispose le lendemain à rejoindre l'armée à Tongres avec les 3 B. et les 4 E. partis de

(1) MM. les généraux de Fimarcon, de Chevreuse, Fontenay, du Châtelet, Pumbecq, de Chaulnes, de Salles, de Fiennes, Bauffremont furent employés au siège des châteaux de Namur avec les régiments de Picardie, Champagne, Crillon, Monaco, la Cour-au-Chantre, Rohan, Angoumois, Cambrésis, la Fère, Nivernois et Auvergne.

Sedan, qu'il devait recevoir en route. Le maréchal gardait toujours la même position, n'attendant que l'arrivée de ces troupes pour déloger l'armée alliée et l'empêcher de prendre des quartiers en deçà de la Meuse et dans le pays de Liège.

Les Hollandais, Anglais, Hanovriens et Hessois, qui avaient passé sur la droite du Jaar depuis le 24 de septembre, occupaient tous les villages depuis cette rivière jusqu'à Rocoux. Ils poussaient une tête dans les faubourgs de Liège et des hussards jusqu'aux environs d'Huy. Ils voulaient même occuper la ville de Liège et en tirer des subsistances de force, comme ils faisaient dans les villages des environs, mais on leur en ferma les portes. Ils envoyaient aussi des hussards du côté de Malines, Bruxelles et Louvain. Il fut donc question de marcher à l'ennemi, s'il s'obstinait à garder sa position, de le forcer une seconde fois à la retraite, et de terminer glorieusement cette brillante campagne par une nouvelle action d'éclat. C'était le projet de M. de Saxe.

Versailles fut d'abord informé que la flotte anglaise commandée par l'amiral Lestock, assemblée à Plymouth, et dont on avait ignoré la destination, arrivée sur les côtes de Bretagne, débarquait près de la rivière de Quimperlé un corps de 6 à 7,000 hommes aux ordres du général Sainclair, ce qui détermina le roi à faire marcher des troupes de ce côté. 20 B., 1 régiment de dragons et 2 de cavalerie prennent la route de la Bretagne, ayant à leur tête M. de Contades, en attendant M. de la Fare, qui devait se rendre dans cette province et être remplacé dans les Évêchés par M. de Ségur. Le projet des Anglais consistait à s'emparer de Lorient (1). Leur retraite, dont on ne fut instruit que quelques jours après, ne changea cependant rien à l'ordre du départ des troupes destinées pour la Bretagne; mais, avant de faire ce mouvement, elles devaient se trouver à une des plus glorieuses journées qu'ait eues l'infanterie française.

Pendant que Versailles tournait son attention vers la mer, M. le comte de Saxe apprit, de son côté, que les alliés projetaient de prendre des quartiers dans le pays de Liège, qu'ils en avaient même déjà fait un état de répartition, et qu'ils voulaient lui couper

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*, Descentes des Anglais sur les côtes de France.

toute communication avec la ville de Liège, sans trop s'éloigner de Maëstricht. Débarrassé du soin de couvrir un siège et de se procurer les moyens d'en entreprendre un autre, occupation qui l'avait empêché pendant toute la campagne de marcher à l'ennemi, le maréchal cherchait les occasions de le combattre, ce qui le détermine à rappeler le corps de troupes du siège des châteaux de Namur, avec ordre de se mettre en mouvement le 6. En attendant leur arrivée, il observe les mouvements de l'ennemi.

Le 7 au matin, sur le nouvel avis d'un mouvement général pendant la nuit, soit pour s'étendre dans le pays de Liège, où se trouvait déjà le corps du prince de Waldeck, soit pour se retirer, il ne savait pas encore s'ils avaient passé le Jaar ou pris la route de Maëstricht. Dans cette incertitude, il fit des dispositions des deux côtés de cette rivière pour entamer leur arrière-garde. A cet effet, l'armée se met en bataille à la tête du camp, et il en détache les troupes de M. de Salières, avec ordre de déboucher par Bilsen. M. de la Mothe-Houdancourt est en même temps chargé de marcher avec les ailes gauches de l'armée, infanterie et cavalerie, pour joindre M. de Clermont-Gallerande à Fongelberg, afin de s'avancer ensemble sur les hauteurs du Jaar dans le vieux camp des alliés. Ces trois lieutenants généraux se rendirent à leur destination à la gauche du Jaar; mais ils n'y trouvèrent point l'ennemi, qui avait passé sur la rive droite de cette rivière, où M. le maréchal porta sa principale attention pendant qu'on remplissait ses ordres de l'autre côté.

M. d'Estrées, à la droite de cette rivière avec son détachement, passe le ruisseau de Freeren, et est suivi de M. de Chazeron avec le corps de troupes ci-devant commandé par M. de Ségur du même côté. M. de Clermont-Tonnerre passe aussi à la droite du Jaar, et ensuite le même ruisseau de Freeren avec les ailes droites, la maison du roi, les carabiniers, 4 brigades d'infanterie, les volontaires royaux et l'artillerie.

M. le maréchal, qui avait pris les devants pour reconnaître l'ennemi, s'avance dans la plaine au delà du ruisseau de Freeren, où il arrive à dix heures du matin. Il vit d'abord un corps ennemi en bataille à la tête de son camp, à la droite du Jaar, derrière un grand ravin. Bientôt il aperçoit un si grand nombre de tentes, derrière le premier camp et dans la plaine d'Houtain, qu'il croit toute leur

armée réunie. Quelques coups de canon, tirés sur les troupes en bataille devant lui, leur firent faire un mouvement en arrière et se retirer à hauteur du village de Slins, garni d'infanterie et de canon.

Le maréchal profita de ce mouvement pour faire passer le ravin aux régiments d'Alsace et de Monnin-infanterie, Saint-Jal, Vintimille et Rosen-cavalerie, aux carabiniers et volontaires royaux; il se met lui-même à la tête de ces troupes pour reconnaître l'ennemi de plus près. C'est alors qu'il voit distinctement l'armée ennemie en bataille sur deux lignes, ayant à la droite et à la gauche deux ravins impraticables, et au centre le village de Slins, garni et soutenu par toute l'armée. Il jugea trop hasardeux de l'attaquer dans une position aussi avantageuse, et l'heure étant trop avancée pour pousser d'autres troupes. Néanmoins, il canonne le village de Slins pendant six heures, et laisse plusieurs fois charger la cavalerie, les uhlans et les volontaires royaux. Ces derniers, entre autres, voyant quelques escadrons ennemis s'avancer au grand trot pour venir s'emparer d'une batterie postée en avant, marchèrent à eux au galop et les mirent en déroute; M. le maréchal courut quelque risque dans cette occasion, ayant eu un cheval tué. Content de cet avantage, et ne pouvant le pousser plus loin, il ordonne la retraite au soleil couchant, et les troupes rentrent dans leurs différents camps. Le prince Charles appuie sa droite sur le Jaar, au-dessous du village de Slins. Le prince de Waldeck, qui occupait auparavant ce terrain, porte sa gauche près de Liège. Leur position en exigeait une nouvelle de notre part.

Le 8, l'armée du roi quitta la position qu'elle occupait entre Tongres et Bilsen, marcha sur quatre colonnes, et revint dans son ancien camp, la droite à Oreye, vers la chaussée de Liège à Saint-Trond, la gauche et le quartier général à Tongres, le Jaar étant en avant de la première ligne. Pendant ces mouvements, le comte de Clermont opérait le sien avec les troupes du siège de Namur, sans lesquelles il était impossible de rien entreprendre contre l'ennemi. Rassemblées à Vedrin et à Champion, près de Namur, elles partent, le 6, sur trois colonnes, et s'établissent sur une ligne, la droite à Boneffe sur la Mehaigne, la gauche à Ramillies. Le lendemain, elles se remettent en marche sur quatre colonnes, campent sur deux lignes, la droite à Avernas, la gauche à Houtain-l'Évêque, et,

le 8, se portent en deux colonnes, la droite à la tombe d'Oleye, la gauche vers Oreye, rejointes par les régiments que M. de Putanges avait envoyés de Sedan par la route de Charleroi.

Le maréchal, qui recevait ainsi un renfort de 42 B. et de 29 E., n'attendait que l'arrivée de ces troupes pour aller à l'ennemi. Il distribue ses forces en plusieurs corps pour passer le Jaar, et les forme en bataille sur deux lignes, deux réserves, deux corps détachés sur la droite et deux autres sur la gauche, afin de marcher le lendemain et de camper dans cet ordre, excepté 2 B. de grenadiers royaux, de la cavalerie et du canon destinés à couvrir les équipages qui devaient rester sous les remparts de Tongres.

Le 10, l'armée traverse le Jaar à 10 heures du matin. Le corps de M. d'Estrées, campé à la droite de cette rivière, était destiné à couvrir les campements de l'armée ; il part dès le point du jour, et se place entre la chaussée pavée de Tongres et celle de Saint-Trond, qui conduisent l'une et l'autre à Liège, afin d'observer les mouvements des alliés et de reconnaître leur camp. Pendant qu'il opérait son mouvement, les ennemis se croyaient dans la plus grande sécurité, persuadés qu'il n'avait d'autre objet que de couvrir l'armée à Tongres. Ils restèrent dans cette erreur jusqu'à 2 heures après midi, que cette armée qui s'était d'abord allongée vers Waremme, sans qu'ils s'en aperçussent, commença à paraître sur dix colonnes. Alors M. d'Estrées marche par sa droite et se place sur le flanc gauche de l'ennemi à hauteur de Bierset. Ce mouvement ne put être terminé que vers les 5 heures du soir.

Un corps ennemi, aux ordres de M. de Baronay, occupait les hauteurs de Bierset ; comme il était important de s'en emparer, afin de reconnaître les débouchés pour se porter le lendemain sur le flanc de l'ennemi, M. d'Estrées charge M. d'Armentières de tourner avec toutes ses troupes légères ce corps ennemi, pendant que lui-même marcherait avec quelques troupes réglées sur le flanc de M. de Baronay pour l'obliger à se retirer. M. d'Armentières, après un combat très vif, resta maître des hauteurs. Pendant ce temps l'armée du roi vint camper sur les positions désignées dans l'ordre où l'on devait combattre le lendemain (1).

(1) L'objet de cette campagne est d'appuyer les sièges de Mons et de Charleroi ; c'est celle qui précéda Rocoux. La lenteur, la prudence avec laquelle procède le maréchal provoquent souvent le blâme, parfois intéressé, de ceux qui, de loin,

Le corps d'armée ou de bataille campait sur deux lignes et deux réserves principales à Othée entre les deux chaussées de Tongres et de Saint-Trond qui vont à Liège, la droite à Hognoul.

La première ligne était composée de 44 B. et de 48 E., avec 60 pièces de canon; la seconde, de 32 B. et de 48 E. La première réserve, aux ordres de M. du Chayla, comprenait 10 B., 31 E., la maison du roi, les Gardes et les carabiniers. La seconde, à la droite, sous M. de Contades (29 B. et 16 E.), devait renforcer les corps détachés à droite et à gauche, et dépassait la gauche de l'ennemi à Bierset; le premier, aux ordres de MM. de Clermont et de Lowendal, comprenait 19 B. et 39 E. et sur son front 20

voyaient sa faveur grandir; il craint lui-même les murmures des soldats et comprend qu'il doit maintenir leur moral : c'est alors qu'il cherche à les amuser au moyen d'une troupe d'opéra-comique qu'il avait fait venir au camp. La veille de la bataille de Rocoux, le maréchal appelle Favart, ce poète qui le suivait à l'armée.

« Je vais, lui dit-il, vous confier un secret que vous garderez jusqu'à ce soir. Demain je livre une grande bataille et personne ne s'en doute. Ce soir, lorsque le spectacle sera terminé, vous annoncerez pour demain relâche *à cause de la victoire*. Vous ajouterez qu'après-demain on jouera les *Amours grivois* et *Cythère assiégée*. Allez et mettez-moi ce que je viens de dire en vers; votre charmante femme chantera le couplet sur un air militaire ; faites huit ou dix vers, pas plus. »

Le soir la salle était comble, et, au lieu d'un ordre du jour, Mme Favart chanta :

Demain nous donnerons relâche,
Sans que le directeur s'en fâche :
Demain bataille, jour de gloire!
Que, dans les fastes de l'histoire,
Triomphe encor le nom français,
Digne d'éternelle mémoire!
Revenez, après son succès,
Jouir des fruits de la victoire!

Après le dernier mot du couplet, saluant le roi et plaçant sur ses lèvres roses le bout de ses doigts, elle baissa lentement la main en envoyant aux officiers, à la troupe son plus charmant sourire. Le maréchal, qui n'assistait pas à la représentation, dit au baron d'Espagnac : « C'est une victoire pour demain, car le cœur humain s'en mêlera! Demain à la poudre et aux balles. Bonsoir. » C'est ainsi qu'il menait la guerre, joyeusement, philosophiquement.

Trois jours après, un des couplets des *Amours grivois* finissait ainsi :

Anglais chéris de la victoire,
Vous ne cédez qu'aux seuls Français ;
Vous n'en avez pas moins de gloire.

(*Théâtre du maréchal de Saxe en Belgique*, 1748, 2 vol. in-8°.
— *Mémoires*, Eméry.)

pièces de canon et l'artillerie de M. de Malezieux. Le second, à l'extrême droite, se composait, sous M. d'Estrées, de 8 B. et de 44 E. Enfin à la gauche deux corps masquaient le ravin de Slins depuis ce village jusqu'au Jaar, l'un de 14 B. et de 36 E. avec M. de Clermont-Gallerande, et sur son front 20 pièces de canon et l'artillerie de M. de la Roche-Aymond; l'autre, à l'extrême gauche, sous les ordres de M. de Mortaigne, comprenant 4 B., les volontaires royaux composant 3 autres B. et 6 E., les chasseurs de Fischer, les croates et de l'artillerie.

L'armée des alliés campait sur deux lignes, avec un corps de réserve, dans sa même position que le 7, en forme d'un demi-cercle. La droite, où se trouvaient le prince Charles et le général Bathiani avec les Autrichiens, campait à Houtain, près du Jaar, ayant en avant un gros corps d'infanterie au village de Slins, d'où descend un ravin très profond et très large vers cette rivière. Au centre, les Anglais, Hanovriens et Hessois, avec le général Ligonier et leurs autres généraux, tirant du côté de Visé et de la Meuse, étaient couverts par les villages de Rocoux, de Voroux et de Liers, dont les haies et les fossés formaient des obstacles et retranchements considérables. A la gauche, les Hollandais, avec le prince de Waldeck, s'étendaient jusqu'au village d'Ans, près de Sainte-Valburge, faubourg de Liège. Le front de toute la gauche restait sans défense depuis Rocoux jusqu'à Ans; mais il y avait à ce dernier village plusieurs ravins et chemins creux, extrêmement difficiles et descendant à Liège, assurant assez bien cette gauche, où se trouvait aussi une partie des Bavarois arrivés depuis peu; le reste gardait les ponts. Pour ajouter quelques nouvelles défenses à la portion de la ligne qui en était dénuée, le prince de Waldeck fit établir trois batteries assez étendues sur une hauteur, qui flanquaient le village de Rocoux d'un côté et celui d'Ans de l'autre, enfin une autre batterie à la tête des ravins de ce village. La position des ennemis, qui au premier coup d'œil paraissait assez bonne, et l'était en effet eu égard au front du camp, avait bien des défauts, par beaucoup trop d'étendue et peu de profondeur; tous les derrières étaient coupés par des vallons presque impraticables, ce qui donnait peu de facilité à une aile de secourir l'autre, ne laissait point de place pour porter des réserves, et rendait par conséquent bien difficiles les moyens de réparer les dé-

sordres qui arrivent dans une bataille. A ces désavantages il faut joindre celui d'avoir derrière soi une rivière telle que la Meuse, dont les bords sont très difficiles, et que l'on ne peut passer qu'à Visé, où les alliés avaient construit trois ponts.

Quoique le maréchal eût fort maltraité leur arrière-garde, le 7, près de Slins, il ne jugea pas à propos d'entamer une attaque à leur droite; il connaissait trop bien les obstacles de ce côté. Cette connaissance le détermina d'entreprendre avec des forces réunies sur leur centre et sur leur gauche la première attaque sur cette gauche, en même temps qu'il en formerait trois autres sur les villages de Liers, de Voroux et de Rocoux, et de laisser à M. de Mortaigne le soin d'observer la droite de l'ennemi et de la contenir par sa position sur le ravin de Slins; projet d'autant plus sage que par son exécution il se mettait à portée de battre entièrement l'armée ennemie, sans pouvoir être battu lui-même, puisqu'il était impossible au prince Charles de déboucher par sa droite et par son centre pour suivre l'armée française, si elle était obligée de se retirer, au lieu que ce prince n'avait lui-même pour retraite entre le Jaar et la Meuse que le camp des Romains à l'extrémité du mont Saint-Pierre.

Les dispositions de la bataille de Rocoux sont admirablement exprimées par le maréchal dans son ordre donné la nuit du 10 au 11 au camp d'Orthey.

« Toute l'armée laissera le camp tendu sous la protection des vieilles gardes de cavalerie et de celles du camp de chaque B. Le corps d'armée marchera sur huit colonnes, quatre de cavalerie aux deux ailes, et quatre d'infanterie au centre. Chaque division aura en tête l'artillerie qui lui sera assignée, et sera précédée de travailleurs. MM. les officiers généraux conduisant les colonnes sont priés d'observer dans la marche de rester à même hauteur, pour ne point se dépasser, se réglant sur leur droite, et de laisser 500 pas de distance d'une colonne à l'autre et 100 d'intervalle d'un B. à l'autre, afin d'avoir le terrain nécessaire pour les quarts de conversion et l'intervalle des lignes. Après le corps de bataille marcheront les deux réserves commandées, la première, par M. du Chayla, la seconde par M. de Contades, ces quatre lignes devant attaquer par le centre, et protéger les attaques de la droite et de la gauche.

« Les corps détachés à la droite et à la gauche marcheront sur autant de colonnes que ceux qui les commandent jugeront pouvoir le faire, eu égard à l'objet de leur opération et à la nature du terrain. Comme ils doivent commencer les attaques, on leur laissera les chaussées libres, et les deux parties d'artillerie qui ne sont point détachées s'avanceront à leur suite. La réserve d'artillerie aux ordres de M. de la Roche-Aymond marchera sur la chaussée de Tongres à Liège, et la tête ne dépassera pas sans ordre la réserve de M. de Contades. Le corps de M. d'Estrées aura la droite de l'attaque en débordant les ennemis à leur gauche, et, après avoir forcé le faubourg de Sainte-Walburge, il les prendra à dos. Celui du comte de Clermont attaquera aussi les ennemis à leur gauche, et tirera de la réserve de M. de Contades une, deux et jusqu'à trois brigades d'infanterie, s'il en a besoin, ainsi que du gros canon de la réserve d'artillerie de M. de Malezieux, qui marchera sur la chaussée de Saint-Trond à Liège. Celui de M. de Mortaigne, qui est à l'extrémité de notre gauche, passera le ravin qui est devant lui, et donnera de l'inquiétude à la droite des ennemis. Celui de M. de Clermont-Gallerande s'allongera aussi de ce côté-là sur le grand ravin de Villers-Saint-Siméon, et suivra les mouvements de l'armée. Un officier major par brigade se tiendra auprès de M. le maréchal, qui sera dans le centre, pour recevoir et porter ses ordres.

« Toutes les troupes resteront dans la position où la nuit les trouvera pour recommencer au jour à attaquer l'ennemi. »

Le 11 octobre, à l'heure marquée (1), le corps de M. d'Estrées, à l'extrémité de notre droite et de la gauche des ennemis, marche sur trois colonnes, les troupes légères à sa droite, l'infanterie au centre avec l'artillerie et la cavalerie à sa gauche, pour arriver de front sur la chaussée de Saint-Trond à Liège, pendant que le comte de Clermont longerait cette même chaussée sur quatre colonnes pour soutenir et achever cette attaque. Au bout d'un quart d'heure de marche, M. d'Armentières, à l'avant-garde de M. d'Estrées avec un détachement de troupes légères, lui mande qu'il voyait beaucoup

(1) Un orage, qui éclata dans la nuit, avait retardé notre mise en marche jusqu'à 8 heures du matin, et permit à l'ennemi, prévenu par nos mouvements de la veille, de prendre ses dispositions pour soutenir le combat. A midi seulement, les armées se trouvèrent en présence.

de troupes se mettant en bataille. Il tourne le village d'Ans, et il découvre toute la gauche de l'ennemi.

Ce village est séparé en deux par une petite plaine. La portion la plus voisine de Liège était garnie des troupes ennemies, qui paraissaient aussi vouloir occuper l'autre. Pour s'y opposer, M. de Saint-Germain s'y jette avec 2 brigades d'infanterie et du canon. La cavalerie fut mise en bataille sur deux lignes à la gauche du village ; les dragons restèrent à la droite pour barrer la petite plaine qui le sépare en deux, l'infanterie légère occupa les haies d'Ans sur la droite des dragons. A 10 heures, arriva M. le comte de Clermont avec M. de Lowendal, sur l'avis donné par M. d'Estrées de ce qui se passait. Il reconnaît distinctement toute l'aile gauche ennemie en bataille sur deux lignes de cavalerie, le village d'Ans rempli d'infanterie, avec plusieurs B. en colonne sur le flanc gauche, ainsi qu'une réserve d'infanterie à l'extrémité de cette gauche qui formait une troisième ligne, et que quelques B. gardaient en avant du centre et de la gauche de la première ligne de cavalerie les trois batteries que le prince de Waldeck avait fait porter sur une hauteur entre les villages d'Ans et Rocoux. M. de Clermont jugea à propos de faire passer 2 brigades d'infanterie dans la petite plaine qui sépare le village d'Ans, d'y faire venir du gros canon, et de différer le reste de la disposition jusqu'à l'avis du maréchal. En attendant, on travaille à ouvrir des communications et à placer des batteries sur le prolongement de la ligne de cavalerie ennemie, sur les haies du village d'Ans, et pour battre une grosse maison renfermant de l'infanterie.

M. le comte de Clermont revint à sa division avec 2 nouvelles brigades d'infanterie tirées de la réserve de M. de Contades, et il réunit cette division à celle de M. d'Estrées, en sorte que la droite se trouvait forte de 8 brigades d'infanterie, outre la cavalerie, qui devaient attaquer le village d'Ans, les haies et le reste du faubourg de Sainte-Walburge, et tourner la gauche ennemie composée de Hollandais, tenus en respect sur leur front de bataille par la droite de notre corps d'armée.

Le prince ordonne à M. d'Estrées d'attaquer le village d'Ans avec 2 brigades d'infanterie, pendant qu'il le soutiendrait avec les autres. L'infanterie légère des régiments de Grassin et de la Morlière devait tourner le village par la droite. La brigade de Picardie, ayant

en tête des grenadiers, sous MM. de Fiennes et de Montbarey, fut placée en colonne à la droite, ayant à sa gauche celle de Monaco sur deux lignes, aux ordres de M. de Froulay. Celle de Ségur en colonne marchait à côté de Monaco, et celle de Bourbon sur deux lignes formait la gauche. Ces deux dernières brigades étaient aux ordres de M. de Saint-Germain. A la gauche on plaça 20 pièces en deux batteries, dont l'une dirigée vers l'infanterie qui se trouvait sur le flanc de la cavalerie des ennemis, et l'autre vers leurs batteries. La première, appuyant au ravin qui descend d'Ans à Liège, était soutenue par 1 brigade d'infanterie. La seconde devait suivre le flanc gauche de la brigade de Bourbon. 10 E. de dragons en arrière de ces batteries, 14 E. de cavalerie sur la même ligne que les dragons, faisaient face à la cavalerie ennemie.

Le village de Rocoux, occupé par les ennemis devant le centre de leur armée, ne permettait pas d'étendre davantage la cavalerie de notre droite par sa gauche. M. de Rosen commandait cette division, avec ordre de charger lorsqu'il le jugerait à propos. M. d'Armentières, avec toutes les troupes légères à cheval, éclairait les derrières et devait suivre l'ennemi dans sa retraite.

A 2 heures, cette seconde disposition fut achevée à notre droite; les pièces commencèrent à tirer, et démontèrent tout de suite une batterie des ennemis qui avait assez incommodé la brigade de Champagne et notre cavalerie pendant les premiers moments. A la quatrième décharge, les troupes se mirent en mouvement dans le plus grand ordre et marchèrent aux premières haies, où la brigade de Picardie se montra. Nous étions alors au bord du grand chemin pavé qui mène de Saint-Trond à Liège. M. d'Estrées y fit avancer la grosse artillerie.

A 3 heures, on commença l'attaque du village d'Ans. Picardie, soutenue par Monaco, forçait les haies, dont on s'emparait successivement, pendant que la brigade de Ségur marchait en colonne sur le front du village, soutenue par celle de Bourbon. Ce mouvement fut très vif et sans aucun désordre. En s'emparant à la fois de toutes les premières haies et du village d'Ans, on s'allongea par ce village pour prendre le reste des haies du faubourg de Sainte-Walburge et attaquer les Hollandais en flanc. L'infanterie ennemie qui bordait le ravin, ne pouvant soutenir notre feu, se retira dans la plaine, abandonnant 6 pièces de canon. La cavalerie hollandaise fit alors

un mouvement audacieux; mais elle ne pouvait en tirer aucun avantage. 10 E. ennemis vinrent sur deux lignes prendre la place de leur infanterie et voulurent attaquer le régiment de Baujolais, qui franchissait les haies et n'était pas encore tout à fait formé. Lorsque les soldats eurent repris leur rang, ce B. marche à la cavalerie ennemie, dont une partie commençait à passer le ravin. La décharge fut faite à propos, et la cavalerie culbutée. Elle se rallia et voulut revenir à la charge; mais M. le chevalier de Pons ayant fait avancer 1 B. de Bourbon et border le ravin, la cavalerie fut attendue avec une entière confiance, et elle fut saluée de façon à ne plus revenir. En même temps, les brigades de Picardie, Monaco et Ségur achevèrent de forcer les haies et le faubourg, et, un moment après, toute l'infanterie se trouva border le ravin. Notre cavalerie, avant ce moment, avait tenté inutilement de charger celle des Hollandais, ayant à son front un chemin creux; ce chemin n'avait pu être reconnu avant l'attaque, et empêchait M. de Rosen de passer. Elle reçut ordre de s'avancer, pour déboucher en défilant par quatre.

Cependant quelques B., à l'extrémité de notre droite, sortent des haies. Cette marche trop audacieuse rendit le moment critique, car la cavalerie ennemie s'était ralliée, de même qu'un gros corps d'infanterie hollandaise qui s'avança pour attaquer et tâcher de reprendre le village d'Ans. Ce corps repoussa d'abord nos B. jusqu'aux haies. Ceux-ci firent ce mouvement sans désordre, et seulement pour se mettre sous la protection de 3 B. qui flanquaient si bien cette ligne, que l'infanterie ennemie, ne pouvant soutenir notre feu de front et de flanc, se retira en désordre et ne parut plus. Ces attaques et le feu de l'artillerie forcent les troupes de l'aile gauche de l'armée ennemie de s'éloigner des haies; on profite de ce moment pour avancer le canon et faire déboucher 8 B. dans la plaine, sans quitter le point d'appui que nous avions à notre droite, dont l'infanterie légère couvrait le flanc. On forme en même temps une seconde ligne dans les haies, pendant que la brigade de Rosen se met en bataille à la gauche de la première ligne. Cette première ligne s'avança, et la seconde passa la haie, ayant à sa gauche la brigade de Saint-Jal; l'artillerie éloigna l'ennemi, obligé de céder.

Le reste des corps de MM. de Clermont et d'Estrées suivit ces

deux lignes; et comme on avait si bien réussi à emporter le village d'Ans, les haies du faubourg de Sainte-Walburge sont garnies de troupes, afin de battre les Hollandais de front et de flanc et de les pousser au loin. Pendant ces différents mouvements et ces progrès rapides de notre droite, le maréchal de Saxe avait disposé à la gauche de son centre trois colonnes, tirées toutes de la gauche, pour attaquer les villages de Liers, de Voroux et de Rocoux qui couvraient le centre ennemi.

M. de Clermont-Gallerande, avec les brigades de Mailly, Bretagne et Artois, devait attaquer Liers; M. d'Hérouville, avec celles de Montmorin, Navarre, Royal et Auvergne, le village de Voroux; M. de Maubourg, avec celles d'Orléans, Beauvoisis, Rouergue et Royal-Vaisseaux, celui de Rocoux. Malgré ces dispositions prises depuis 1 heure après midi, l'attaque, qui devait commencer par la première, ne put être entamée qu'à 3 heures. Ce retard et la connaissance que le maréchal avait que les villages de Liers, de Voroux et de Rocoux étaient garnis d'une nombreuse infanterie, le déterminèrent à diriger ces trois colonnes sur Voroux et Rocoux seulement. Cette précaution ne fut pas inutile, car ces villages étaient occupés par 12 B. anglais, hanovriens et hessois, l'élite de l'infanterie des alliés, que soutenait le centre de leur armée, composé du reste de l'infanterie des mêmes nations, et protégés en avant par des haies retranchées aussi garnies de troupes, et par une nombreuse artillerie chargée à cartouche. M. de Clermont-Gallerande attaque le village de Voroux sur la gauche avec ses 3 brigades d'infanterie, et M. d'Hérouville et de Maubourg celui de Rocoux au centre avec leurs brigades réunies. A 3 heures et demie, c'est-à-dire un peu après l'attaque du village d'Ans à notre droite, ces trois colonnes marchèrent aux haies de Voroux et de Rocoux : elles y trouvèrent d'abord une vigoureuse résistance, et quelques B. hésitèrent un moment; mais les soldats bientôt ranimés par la présence du maréchal, par sa contenance tranquille et audacieuse au milieu du feu, revinrent à la charge, firent des prodiges de valeur et emportèrent les premières haies.

A 4 heures, les deux villages sont chargés avec une impétuosité sans exemple. Celui de Voroux est d'abord emporté par les 3 brigades de Mailly, Bretagne et Artois, la baïonnette au

bout du fusil, aux ordres de M. de Clermont-Gallerande, qui tourna ensuite sur celui de Liers son artillerie et celle qu'il venait de prendre à l'ennemi. Le village de Rocoux, renfermant les principales forces de l'ennemi, fit aussi la plus vigoureuse résistance, et se défendit avec la même valeur que la nation anglaise et hanovrienne avait montrée l'année précédente à Fontenoy; mais il trouva les mêmes vainqueurs. Impossible de détailler toutes les actions héroïques à l'attaque de Voroux et de Rocoux; il suffit de dire que, malgré une résistance opiniâtre, tout fut emporté en une demi-heure. Le village de Liers, qui n'avait point été attaqué aussi promptement que M. le maréchal le désirait, se trouvant accablé par l'artillerie de M. de Clermont-Gallerande, après la prise de celui de Voroux, est abandonné par la plus grande partie de l'infanterie, qui se voyait tournée. Ceux qui voulurent faire tête aux 10 B. commandés par M. le chevalier de Belle-Isle, sont bientôt forcés, et le village emporté. Pendant ces progrès, qui conduisaient à une victoire complète si le jour n'eût pas été si avancé, M. le maréchal passe, avec toute l'infanterie de la droite du corps de bataille, le long du village de Rocoux pour tourner une grande redoute des ennemis sur le front du centre de leur ligne.

A 5 heures, le maréchal pénètre dans le camp ennemi pour joindre sa droite, déjà sur la hauteur de Vottem, dans leur champ de bataille. Les ennemis, se voyant pris en flanc par un si grand nombre de troupes, ne songèrent plus à tenir. La déroute fut générale à leur gauche, et elle entraîna le centre et la droite. On les poursuivit jusqu'à hauteur des villages de Liers et de Milmont, où la nuit nous surprit. Pendant qu'on enfonçait leur centre, M. d'Estrées, après avoir battu et tourné leur gauche, conjointement avec le comte de Clermont, longeait les hauteurs de la Meuse, laissant Vottem à sa gauche, pour tâcher de couper à l'ennemi la communication avec ses ponts. Il fut averti par ses détachements que l'artillerie hollandaise se retirait par ce village avec une légère escorte; il la fit attaquer par les hussards et les régiments de Grassin et de la Morlière qui la mirent en fuite. Tant à Vottem que le long de la Meuse, ces mêmes troupes trouvèrent aussi occasion de se distinguer, comme elles avaient fait depuis le commencement de la bataille, ainsi que toute l'infanterie chargée des attaques.

Une journée aussi heureusement commencée donnait les plus grandes espérances : la nuit vint mettre les bornes à la victoire. Avec deux heures de plus, ou l'attaque deux heures plus tôt, on aurait détruit entièrement l'armée ennemie. La confusion régnait dans leur armée, séparée en deux et sans communication. Leur centre et leur gauche se retirèrent en désordre vers les trois ponts établis à Visé, où avec un peu de jour on aurait tué ou noyé tout ce qui n'aurait pu passer.

Leur droite, composée des Autrichiens, ne combattit point. Elle se retira vers le camp des Romains, ou de Saint-Pierre sous Maëstricht. Quelques B. gardèrent un peu d'ordre en formant un B. carré, contre les volontaires royaux. Cette droite, couverte par le grand ravin de Saint-Siméon, avait été observée pendant la bataille par le corps de M. de Mortaigne et la cavalerie de M. de Clermont-Gallerande, qui restèrent sur ce ravin à notre gauche, pour tenir les Autrichiens en respect et les empêcher de se porter sur le centre.

Les volontaires royaux, M. de Mortaigne en tête, vinrent cependant à la fin de l'affaire joindre les autres troupes légères, qui harcelèrent l'ennemi dans sa retraite. Notre centre ne put attaquer, parce que, pour avancer, il fallait auparavant déloger l'ennemi du village de Rocoux, et alors il eût prêté le flanc au feu de ce village et à celui des redoutes de la hauteur qui furent ensuite tournées. Quand il put marcher, il trouva les ennemis abandonnant les redoutes et leur artillerie : la nuit ne lui permit pas d'aller plus loin. La cavalerie en général, quoique l'on combattît dans un pays de plaine, ne put donner ce qu'on espérait; la nuit avait mis fin au combat lorsqu'elle commençait son mouvement pour tomber sur les ennemis qui fuyaient de toutes parts.

Ainsi ce fut une victoire bien glorieuse pour l'infanterie, qui la décida en moins de trois heures, en laissant la cavalerie presque immobile. Le maréchal, parfaitement secondé par M. de Cremilles, combattit, pour ainsi dire, sans préoccupation. Son plan fut si bien conçu qu'il était presque impossible de ne pas battre l'ennemi, et que, même ne le battant pas, celui-ci n'en pouvait tirer aucun avantage. Il se porta partout avec intrépidité, et communiqua aux troupes l'assurance et la confiance qu'inspirait

le vainqueur de Fontenoy et le conquérant de tous les Pays-Bas autrichiens. Il se multiplia dans tous les endroits où il crut sa présence nécessaire, et son air audacieux et inébranlable au milieu du feu était accompagné d'une sérénité qui assurait du succès. Cependant un moment il supposa que notre infanterie pliait, parce qu'il en vit sortir beaucoup du village de Rocoux; mais c'étaient des blessés quittant leurs armes pour aller se faire panser, et il eut la consolation de voir ce village emporté avec une valeur et une rapidité sans exemple. Cette victoire nous coûta 3,518 hommes, tant tués que blessés (1).

La perte de l'ennemi fut plus considérable, par le nombre d'officiers généraux et quantité d'autres de distinction tués ou blessés. Le nombre des tués et des autres blessés se montait à 7 ou 8,000, et l'on compta dans la suite jusqu'à 5,000 de ces derniers envoyés à Maëstricht. Il en périt aussi une grande quantité en repassant la Meuse, soit sur les ponts qui se rompirent, soit à la nage, ayant manqué le gué de Visé dans le désordre et la confusion de la déroute ; en sorte que leur perte fut de plus de 12,000 hommes en tués, blessés, noyés et prisonniers.

Nous leur enlevâmes 20 drapeaux, 11 étendards, 71 pièces de canon ou obusiers, dont 40 sur le champ de bataille, à Voroux et Rocoux, 6 sur le ravin d'Ans, 25 à Vottem, et beaucoup de munitions. L'armée coucha sur ses positions et, le lendemain 12 octobre, le maréchal de Saxe la reconduisit vers le Jaar, où elle reprit son ancien camp de Tongres.

(1) *Tués :* 1,139 hommes (lieutenant général, 1*; lieutenants-colonels, 2; capitaines, 17 ; lieutenants, 13; soldats, 1,106). *Blessés :* 2,379 hommes (brigadiers, 2; colonels, 10; lieutenants-colonels, 12; capitaines, 150; lieutenants, 137 ; soldats, 2,068).

* De Salignac (Gabriel-Jacques), marquis de la Mothe-Fénelon, neveu du grand Fénelon et petit-neveu d'Antoine, décédé au mois d'octobre 1683. Né le 25 juillet 1688; capitaine au Royal-Cuirassiers, 12 décembre 1706; colonel de Bigorre, 9 mars 1709; brigadier, 1er février 1719; maréchal de camp, 1er août 1734; lieutenant général, 1er mars 1738; ambassadeur en Hollande, quitte cette position en 1744 pour prendre un commandement dans les armées; est tué à Rocoux d'un coup de canon (11 octobre 1746).

Son fils (François-Louis), né le 7 novembre 1722, sert en Bohême, en Westphalie; colonel de la Fère, 12 mai 1744; combat à Courtray, à Fontenoy, etc.; blessé à Lawfeldt; brigadier, 27 juillet 1747; maréchal de camp, 10 février 1759; lieutenant général, 25 juillet 1762; appelé au gouvernement de la Martinique, y meurt en avril 1764.

Le 13, MM. de Rohan (1) et de Valfons (2) portèrent au roi les drapeaux et étendards de l'armée alliée en recommandant tous les généraux, officiers et soldats qui s'étaient distingués dans cette glorieuse journée. C'était bien terminer la campagne, mais trop tard pour entreprendre le siège de Maëstricht. Le maréchal, avec M. de Cremilles, s'occupa d'envoyer les troupes dans leurs quartiers d'hiver; auparavant il fit partir celles destinées à la Bretagne. Le 14 et le 15, il désigne 6 B. pour remplacer, du côté de la mer, les 7 B. irlandais attachés aux 20 en route pour la Bretagne, tout en dirigeant en même temps sur cette province les 13 autres, 1 régiment de dragons, et 2 de cavalerie, précédés par M. de Contades. Puis il s'occupa de l'évacuation des hôpitaux, du transport des blessés, tant des nôtres que de ceux des alliés qui avaient été abandonnés.

Le prince Charles, retiré au château d'Elsloo, derrière Maëstricht, n'avait laissé en deçà de la Meuse que des troupes légères, ne voulant pas s'éloigner de cette rivière. Le reste des Autrichiens prit position sur trois lignes : l'une bordait la rive droite de la Meuse depuis Sittard, les deux autres s'étendaient le long de la rivière de Gelen jusqu'au château de Heerlen. Les Hollandais, Anglais, Hanovriens, Hessois et Bavarois étendaient leur droite à Meersenhoven, où le prince de Waldeck avait son quartier; l'infanterie bordait la Meuse jusqu'à Wyck, et la cavalerie jusqu'à Fauquemont.

Les ennemis n'attendaient vraisemblablement que la séparation de nos troupes pour prendre aussi des quartiers d'hiver. Ils avaient résolu de laisser 15,000 hommes aux ordres du prince de Waldeck à Maëstricht, tout en n'ayant pas tout à fait renoncé au projet de mettre autant d'Autrichiens dans la ville et le pays de Liège. Une menace du maréchal aux députés de ce pays fit bon effet. M. de Saxe, ayant achevé l'arrangement des quartiers d'hiver avec

(1) Prince de Rohan de Montbazon, colonel de Berry; brigadier en 1757; maréchal de camp, 21 avril 1759.

(2) Charles de Mattei de Valfons (famille originaire d'Italie), né à Nîmes en 1710; passe par tous les grades; aide de camp du maréchal de Saxe; colonel des grenadiers royaux; brigadier en 1748; lieutenant général; mort en 1786. A laissé des mémoires. Son quatrième frère, le marquis de Fontanelle, fut aide de camp du maréchal de Belle-Isle.

MM. de Cremilles et de Léchelles, leva le camp de Tongres, sépara les deux armées réunies et dirigea leur marche vers les différentes provinces d'où elles étaient venues.

Le 19, MM. de Lautrec et de Maubourg, suivis de la 1re division des troupes qui formaient auparavant l'armée de Conti, se rendent en trois jours au camp sous Namur.

Le 20 octobre, la seconde et dernière division suivit la première afin de se trouver, le 22, au même camp aux ordres de M. de Saint-André, qui devait commander toute cette armée jusqu'à nouvel ordre, et la conduire en quatre divisions à Mézières pour y faire la séparation des troupes. Le même jour, l'armée du maréchal de Saxe partit aussi du camp de Tongres, et alla coucher ce jour-là à Saint-Trond, le 21 à Tirlemont, et le 22 à Louvain, excepté 5 régiments ayant pris la route de Namur aux ordres de M. de Lowendal, pour y tenir garnison.

Le 24, le maréchal sépare son armée à Louvain. Les troupes marchent sur trois colonnes vers les quartiers qui leur sont destinés : la première à droite sur Malines et Anvers, la seconde à gauche sur Mons et les places du Hainaut, la troisième au centre sur Bruxelles, et celles de Flandre. Le 25, il se rend de sa personne à Bruxelles, où il restera jusqu'à l'entière séparation des alliés encore dans leurs camps.

Le 27, l'armée des alliés commence à se séparer et à défiler vers ses quartiers. Les Anglais devaient occuper Bréda et les environs; les Hanovriens et Hessois, Bois-le-Duc, Eyndoven et la campine liégeoise; les Hollandais, la basse Meuse et le dedans de leur pays; les Bavarois, Berg-op-Zoom; les Autrichiens, les duchés de Limbourg et de Luxembourg. Restaient 10 B. hollandais et autant d'autrichiens à Maëstricht, renfermant toujours 5,000 blessés.

Le 28, la première division de l'armée de Conti partit aussi du camp sous Namur pour Mézières, suivie successivement par les trois autres, le tout avec M. de Saint-André, qui envoie ensuite ces troupes vers leurs différents quartiers, tant dans les Évêchés, où commandait M. de Ségur, que dans les autres districts de la frontière d'Allemagne. Il remercie ceux des officiers généraux qui ne devaient point être employés pendant l'hiver, et communique aux autres leur destination, suivant l'état de M. de Saxe, qui, le 29, demandait au roi six pièces de canon prises à la bataille

de Rocoux, trois aux armes d'Angleterre, trois à celles de Hesse, destinées à son château de Chambord, comme souvenir de la gloire par lui acquise dans cette journée mémorable. C'est le 30 qu'il reçut l'entière confirmation de la séparation des alliés et la nouvelle de l'éloignement du prince Charles.

Après une campagne aussi glorieuse, les troupes commencèrent à jouir d'un repos mérité, et des récompenses accordées dans le pays conquis. Le maréchal était logé, meublé, chauffé, éclairé; les lieutenants généraux employés, également logés ou gratifiés d'environ 10,000 liv. pour leurs quartiers d'hiver; les maréchaux de camp, 5,000 liv.; les brigadiers, 2,500; les colonels, 120 liv. par mois; les lieutenants-colonels, 86 liv., et ainsi jusqu'aux soldats ayant part à ce logement.

Le 1er novembre, les officiers généraux employés sur la frontière reçoivent leurs lettres de service, et les troupes une nouvelle gratification ou *bien vivre* portée à la somme de trois millions, en récompense des services rendus par leur valeur.

Nos troupes avaient alors pris leurs quartiers (1), et M. de Saxe, toujours à Bruxelles, devait y rester tant que le prince

(1) Quartiers du pays conquis : à Namur, M. de Lowendal : 11 B., 4 E. et les Grassins; à Charleroi, M. de Bergeyck : 2 B. et 2 E.; à Mons et à Saint-Ghislain, MM. d'Estrées, de Relingue et Robert : 8 B. et 9 E.; à Nivelles et à Binch, M. de Vaux : 2 B. et 5 E. et les croates; à Braine-le-Comte et à Soignies : 1 B. et 3 E. ; à Hal, M. de Bonaventure : 2 B. et 2 E. ; à Louvain, MM. de Saint-Germain et Pascal : 12 B., 9 E. et le régiment de la Morlière; à Malines, M. de Lussan : 5 B., 9 E. et le régiment des Cantabres; à Anvers, MM. de Clermont-Gallerande et de Bauffremont : 9 B. et 8 E.; à Gand, MM. du Chayla, d'Espagnac : 8 B. et 16 E.; à Dendermonde : 1 B. et 4 E.; à Vetteren : 4 E. ; à Audenarde, M. de Beaucaire : 1 B. et 8 E.; à Ath, M. d'Armentière : 1 B. et 4 E.; à Lessine : 5 E.; à Enghien : 4 E.; à Alost, M. de Montmorency : 4 E.; à Ninove, M. de Malézieu : 2 E.; à Grammont, M. de la Valette : 4 E.; à Bruges et au fort de Damme, MM. de Bulkeley et Thomé : 5 B. et 4 E.; à Ostende et au fort de Plassendal, M. de la Motte-d'Hugues : 4 B.; à Nieuport, M. de Seedorf : 2 B.; à Furnes, M. d'Estrées : 1 B.; à Ypres, MM. de Ceberet et de Rommecourt : 1 B. et demi et 4 E.; à Rousselaer : 4 E.; à Deynse et Courtray : 6 E.; à Menin et Werwick : 4 E.; à Commines et Warneton : 4 E.; à Tournay, MM. de Brezé, de la Suze et de Dreux : 5 B. et 8 E.; à Renaix : 4 E.

Quartiers de l'ancienne domination : à Givet et Charlemont, M. de Gravel : 2 B. et 4 E.; à Philippeville et à Marienbourg : 1 B. et 4 E.; à Valenciennes, M. de Danois : 3 B. et 4 E.; à Maubeuge, M. Phelippes : 2 B. et 3 E.; à Condé : 1 B.; à Avesnes : 1 demi-B.; à Landrecies : 1 demi-B.; au Quesnoy : 1 B.; à Cambrai et Bouchain :

Charles demeurerait à Maëstricht, afin d'être au courant de ses démarches, car le prince avait conservé 19 B. dans cette dernière place; la plus grande partie de ses troupes était encore sous la toile; le reste défilait lentement vers les quartiers d'hiver; ses troupes légères, aux ordres du général Trips, occupaient Tongres, Saint-Trond et autres villes du pays de Liège en deçà de la Meuse; enfin il pouvait avoir des vues sur quelqu'un de nos quartiers, pour tâcher de se dédommager en quelque façon de sa triste campagne. Mais le prince Charles partit pour Vienne, le 10 novembre, laissant au général Bathiany à Aix-la-Chapelle le commandement sur tous les quartiers, dans les duchés de Limbourg et de Luxembourg, dans le pays de Liège, à droite et à gauche de la Meuse, du côté de Bréda, de Bois-le-Duc et de la Hollande. Alors le maréchal, avant de quitter Bruxelles, termine toutes ses dispositions.

Comme Louvain, Malines et Anvers étaient les places les plus exposées à une entreprise de la part des ennemis, M. d'Estrées, commandant à Mons, devait se porter sur Bruxelles et rassembler les troupes des environs pour aller au secours de ces trois premières places en cas d'attaque, tandis que M. de Lowendal marcherait avec la garnison de Namur sur Huy et Liège pour couper les ennemis, et que M. de Clermont-Gallerande se tiendrait prêt à tout événement avec la garnison d'Anvers. Il était spécialement ordonné de retirer celle de Louvain, si on ne pouvait la secourir à temps, parce qu'on savait que les ennemis ne pourraient pas s'y tenir faute de subsistances. En même temps le maréchal ordonne d'assurer nos communications avec Mons et Namur, et de faire des ouvrages à Louvain, Malines, Anvers, etc., et, le 11 novembre, il retourne à Fontainebleau.

Les Hanovriens campaient encore entre Venloo et Ruremonde, n'ayant pu obtenir du roi de Prusse le passage par la Gueldre prussienne, pour se rendre dans la Gueldre hollandaise. Le reste des alliés continue à marcher lentement et avec beaucoup de

1 B.; à Lille : 4 B. et 4 E.; à Douai : 3 B.; à Arras : 4 E.; à Bergues : 1 demi-B.; à Dunkerque, M. d'Aunay : 4 B.; à Gravelines : 1 B.; à Calais et au fort Nieulay, M. de Mézières : 4 B. et 4 E.; à Ardres : des invalides et 1 E.; à Boulogne, M. de Tressan : 1 B.; à Saint-Omer et Saint-Venant : 2 B.; à Aire et à Béthune : 1 B.

difficultés. Les ennemis semblaient quitter avec peine les environs de Maëstricht, et craindre à l'égard de cette place la même révolution qu'à Bruxelles en pareille saison. Ils y laissèrent une forte garnison, composée de 10,000 hommes, montant la garde avec bouches à feu sur les remparts. On y fit des préparatifs de défense comme à la veille d'un siège. Le général Bathiani prenait des mesures pour rassembler en trois jours 30,000 hommes, et marcher au secours de cette place en cas d'attaque, pendant que nous prenions les mêmes précautions pour la sûreté des nôtres.

M. de Lowendal met Louvain et Namur en état de soutenir un siège, M. de Lussan agit de même pour Malines et M. de Clermont-Gallerande pour Anvers.

Quelques jours après, le duc de Cumberland arrivait à la Haye prendre le commandement des troupes alliées. Aussitôt il s'y tint un grand conseil, dans le but de concerter les opérations de la campagne prochaine et d'exciter les Hollandais à une levée extraordinaire. C'est sans doute à cette occasion que se répandit le bruit général d'une entreprise contre un de nos quartiers, d'autant que les ennemis avaient ordre de se tenir prêts à marcher, et que les troupes dans le duché de Luxembourg devaient venir masquer Namur, tandis que le reste des alliés marcherait sur Louvain, Malines, ou Anvers, ce qui fit redoubler de précautions dans ces places. Nous ne devions avoir aucune crainte, puisque nous pouvions rassembler 40 B. en trois jours, tandis que les ennemis ne pouvaient en mettre que 25 en ligne, et qu'il était facile de les empêcher de se jeter du côté de la mer en les attirant sur la haute Meuse, où ils auraient de la peine à subsister. Cependant, comme les bruits d'une entreprise s'accréditaient de plus en plus, il devint nécessaire de consulter le maréchal de Saxe, alors alité à Chambord.

Le 26, il répondit au ministre qu'il approuvait fort le projet de faire marcher 12 B. en cas de besoin, mais qu'il était d'avis d'en suspendre l'exécution jusqu'à ce que l'on pût juger de l'intention des ennemis par des mouvements réels ; qu'il ne fallait pas fatiguer les troupes par des inquiétudes prématurées ; qu'il avait laissé des ordres pour l'évacuation de Louvain, si on ne pouvait le secourir à temps; qu'il serait même à désirer que les ennemis vinssent s'y établir, parce qu'ils y mourraient de faim et qu'on n'aurait pas de peine à les enlever ; qu'Anvers était en sûreté et n'avait rien à

craindre de leur part; que, quand même ils réussiraient à débarquer sur le quai de cette place, la garnison tiendrait bon dans la citadelle, et donnerait le temps à l'arrivée d'un secours; que, sans magasins, ils étaient plus occupés des moyens de se refaire, de rassembler une armée pour la campagne suivante, et même de conserver Maëstricht, que d'inquiéter nos quartiers.

Il avait raison : les ennemis ne furent pas plus à leur aise dans le courant du mois de décembre que dans le précédent, et s'ils firent quelques mouvements, c'était pour chercher des subsistances et achever de prendre des quartiers. Ils avaient alors à Maëstricht 18 B. et 9 E. de diverses nations; 10,000 hommes dans le pays de Liège à droite et à gauche de la Meuse, la plupart de troupes légères, aux ordres des généraux Trips et Baronnay.

Les troupes réglées d'Autriche occupaient les duchés de Luxembourg et de Limbourg; le reste des alliés, Bréda, Bois-le-Duc, Grave, Nimègue, Venloo, Hervé, Spa, Verviers, Fauquemont, Stavelot et autres lieux sur la frontière de Hollande.

Il arrive à Ruremonde un énorme convoi de pièces de campagne, mortiers et chariots chargés de munitions sous une forte escorte; les alliés attendaient encore des renforts d'Allemagne, ainsi que de l'Angleterre et de la Hollande, pour la campagne de 1747.

CHAPITRE XIII.

(1747.)

PRISE DE L'ÉCLUSE, DU SAS-DE-GAND, D'HULST ET D'AXEL. BATAILLE DE LAWFELDT.

Janvier. — Pressentiments vis-à-vis les quartiers ennemis pour une expédition contre Anvers et Louvain. — 7. M. d'Estrées de Mons à Bruxelles. — 14. MM. de Lowendal, de Saint-Germain, de Lussan, à Namur, Louvain et Malines, se tiennent prêts à toute offensive. Le duc de Cumberland retourne à Londres. — 18. Situation et effectif des armées alliées. — 22. Les troupes autrichiennes à Maëstricht prêtent fidélité comme troupes soldées.

Février. — Vers le 15, les alliés se disposent à entrer en campagne. Le duc de Cumberland de retour à Bréda ; de part et d'autre, les préparatifs se continuent.

Mars. — M. de Séchelles, le 4 à Lille, le 7 à Gand, le 11 à Bruxelles. — 25. Les troupes de Sedan prononcent leur mouvement. — 28 au 29. Le comte de Saxe quitte le roi, avec la dignité de maréchal général ; le 29 à Cambrai, à Gand ; le 30 à Bruxelles. Son projet sur la campagne prochaine.

Avril. 14. — Les troupes des frontières et de l'intérieur, entre la Dyle, la Senne et la Dender. — 15. MM. de Lowendal et de Contades, chargés des sièges de la Flandre hollandaise. — 16. Le duc de Cumberland, quartier général à Tilburg, campe à Alsen, Stoibreck, avec une grande partie des troupes. L'armée en différents corps à Hogstraten, Baerlen, Poppel, et depuis Diest à Tongres. — 17. M. de Lowendal à Ardemburg, près l'Écluse, investit cette place et le Sas-de-Gand ; s'empare de l'île de Cadzand. — 17 au 24. M. de Contades prend le fort la Perle et Liepkenshoëck. — 19. Tranchée ouverte devant l'Écluse. — 22. L'Écluse capitule. — 26. Tranchées devant le Sas-de-Gand et Hulst. — 30. Capitulation du Sas-de-Gand. L'armée alliée marche sur Anvers, s'établit à Westmalle et Westerloo ; une de leurs flottes près de Lillo ; corps en avant de Westerloo.

Mai. 1er. — Garnison d'Anvers composée de 19 B., dont quelques-uns à la tête de Flandre. — Milord Clare, à Malines ; il occupe le pont de Waelhem. — 2. L'infanterie se rapproche de la Dyle ; la cavalerie passe la Senne ; la maison du Roi, à Alost ; la Gendarmerie à Hal ; tranchée ouverte devant Philippine. — 3. M. de Lowendal à Anvers. — 6. Philippine capitule. — 7. M. de Montmorin à Jean-Steen ; rejoint par M. de Contades devant Hulst, qui s'empare, le 10, du fort Zantberg. L'ennemi s'avance sur Anvers. — 11. Hulst capitule. — 12. M. de Contades à Axel. — 15. Attaque cette place. — 16. L'armée ennemie à Schilde. Attaque du pont de Waelhem. M. Trips repoussé. Détachement de M. de Mercq battu près de Dussel. — 17.

Axel capitule. — 18. M. de Contades entre dans le pays de Waës. — 26. L'ennemi passe la Nethe, s'établit entre la grosse Nethe et la Dyle. — 28. L'infanterie française sur la basse Senne et sur la basse Dyle. L'armée ennemie entre Lierre et Westerloo. — 31. Notre armée à Bruxelles.

Juin. 1er. 26 B. et 26 E. et des troupes légères, sous M. de Lowendal, à Anvers. M. de Contades avec 8 B. et 10 E. dans le pays de Waël; le comte de Clermont à Orbais, le 2 à Wavre. — 9. La cavalerie à droite et à gauche de la chaussée de Bruxelles. — 11. M. d'Estrées passe la Dyle. — 12. M. de Lowendal occupe Malines. M. d'Estrées à Meldern. — 13. La gauche de l'ennemi entre Averbode et Westerloo. Le duc de Cumberland à Herenthals. — 15. La Gendarmerie et la maison du Roi sous Bruxelles. — 16. M. de Clermont-Tonnerre passe la Dyle. M. de Saint-Germain détaché longe la Demer jusqu'à Haelen. M. d'Estrées passe la grosse Gette, remplacé par milord Clare. — 17. L'armée ennemie par sa gauche se dirige sur Westerloo, partie sur Gheel. M. d'Estrées à Saint-Trond, M. le comte de Clermont près Leau. — 18. M. de Sallières et d'Anlezy, détachés pour soutenir M. de Saint-Germain, renforcé le 19. — 20. Comte de Clermont à Saint-Trond; 22, à Tongres. M. d'Estrées à Tongerberg. — 22. Arrivée du roi au camp de Perck. — 24. M. de Clermont-Tonnerre à Tirlemont. L'armée alliée passe la Nethe. — 25. M. de Sennecterre arrive à l'armée. Concentration générale. — 30. Maréchal de Saxe à Lethen, le roi à Vliermael. M. de Lowendal à Louvain.

Juillet. 1er. Le maréchal se prépare à attaquer. Position des troupes et de celles de l'ennemi. — 2. Bataille de Lawfeldt, l'armée passe la nuit sur le champ de bataille; l'ennemi sous Maestricht. — 3. Corps détachés. — 4. M. de Lowendal au siège de Berg-op-Zoom, le 6 à Malines, le 9 à Anvers. — 9. L'armée ennemie fait un mouvement par sa droite. — M. d'Estrées, la gauche au Jaar. — 11. Le corps ennemi à Wouw et Rozendaal, campe sous Berg-op-Zoom, où M. de Lowendal arrive le 12.

La France s'attendait en 1747 à voir la paix succéder à la guerre. En trois campagnes, tous les Pays-Bas autrichiens, réduits à notre puissance malgré tant de nations liguées, toutes les places de la Bavière, de la Flandre autrichienne, du Brabant, du Hainaut et Namur avaient successivement subi la loi du vainqueur. Dans les premiers jours de janvier, le maréchal de Saxe se rendit à Versailles pour travailler au plan des opérations de la campagne prochaine, l'ennemi semblant vouloir débuter par une surprise contre une de nos places. Mais il connaissait trop bien leur position actuelle, et les obstacles qui s'opposaient à une entreprise de cette nature avant l'ouverture de la campagne pour rien craindre. Le défaut de subsistances, la saison, la nature des chemins, leur faiblesse lui répondaient de leur tranquillité, et il les savait alors plus occupés des moyens de se refaire, de chercher des

vivres, et même de couvrir leurs quartiers, où ils n'avaient que 65,000 hommes dispersés et fatigués par des marches et contremarches, que de troubler les nôtres, où il y avait 127 B. et 193 E. distribués de manière à pouvoir se rassembler en trois jours et se porter où le besoin l'exigerait. Comme la fermentation augmentait dans les quartiers ennemis et que, d'après les avis des espions, ils devaient marcher avant peu sur Anvers ou sur Louvain, le 7 janvier, M. d'Estrées se rendit de Mons à Bruxelles, pour être plus à portée de juger ce qui se passait. Il ordonne aux troupes de Bruxelles de se tenir prêtes; il envoie le même ordre aux quartiers séparés des environs de cette place, entre autres à ceux de cavalerie le long de la Dender, et, prétextant un voyage, le 9, à Malines, il reconnaît une position entre cette place et Louvain, retranche le pont de Waelhem et ceux du ruisseau en avant de Malines, et retourne, le 13, à Mons. M. de Lowendal à Namur était prêt à se porter sur Liége pour couper les ennemis dans leur marche. M. de Clermont-Gallerande avait mis Anvers en état de défense, M. de Saint-Germain, Louvain, et M. de Lussan, Malines. Cependant le duc de Cumberland, après un mois de séjour à la Haye, retournait, le 12, à Londres, rendre compte de ses négociations, ayant déterminé les Hollandais à entrer dans les vues des cours d'Angleterre et de Vienne.

Le 18 janvier, on sut qu'une convention avait été signée entre les puissances, s'engageant à mettre en campagne une armée formidable, composée de 136 B. et 117 E. (146,000 hommes), y compris les Autrichiens prisonniers en France dont on allait faire l'échange. Les Hollandais devaient fournir 40,000 hommes; les Autrichiens, 60,000, et en outre la garnison de Luxembourg (9,800 hommes); les Anglais, 13,800 hommes; les Hanovriens, 16,400 hommes, et les Hessois, 6,000. De plus les Hollandais payeraient les deux tiers des frais de la guerre et armeraient 20 à 30 vaisseaux. Les autres puissances se portaient garantes de la conservation des places de la république.

Le 22, il est donné aux États-Généraux des preuves de cet engagement : les 8 B. autrichiens, en quartier à Maëstricht avec 10 autres de diverses nations, prêtent serment de fidélité à L. H. P., comme troupes à leur solde et uniquement destinées à la défense de cette place.

Louis XV, qui persistait à chercher une solution pacifique, tout en restant prêt à faire la guerre, nommait, au commencement de février, M. du Theil comme plénipotentiaire au congrès de Bréda, où devaient se rendre, pour les États-Généraux, MM. de Wavander et le greffier Gilles, et pour les cours de Londres et de Vienne, milord Faudwick et le comte de Harrack.

Le 5 février, on s'occupa aussi de l'échange des prisonniers; la ville de Bâle, comme neutre, fut choisie pour procéder à cette opération, afin d'y recevoir nos soldats pris en Hongrie et en Italie, et d'y envoyer ceux des Autrichiens, qui, par ce long détour, ne pourraient de sitôt rejoindre leur corps sur la frontière de Hollande.

Le 8, a lieu le mariage de Louis, dauphin, avec Marie de Saxe. Cette double alliance du second fils d'Élisabeth, l'infant don Philippe (de Parme), obtenant la main de Madame, fille aînée de Louis XV, et pour sa seconde fille, l'infante Marie-Thérèse, la main du dauphin, son fils unique, fut le prélude d'un pacte de famille bien funeste à la France. Sans le mariage de Madame, sans l'intérêt d'Élisabeth de conquérir en Italie pour son fils puîné devenu le gendre de Louis XV et de soutenir son fils aîné don Carlos, depuis, grâce à la France, roi de Naples, il faut se demander si la mort de l'empereur Charles VI, le dernier des Habsbourg, nous aurait entraînés dans cette longue guerre. Notre véritable intérêt, comme l'exprime d'Argenson dans ses mémoires, était de rester spectateurs, d'observer la neutralité. Les désastres qu'entraîna cette guerre de la succession d'Autriche sont exprimés au roi par le vieux duc de Noailles, le 15 décembre 1746 :

« On ne peut, sire, être sincèrement attaché à la personne de V. M., à sa gloire, à celle du nom français et au bien de sa patrie, sans être pénétré de douleur en pensant à la situation des affaires et en portant ses vues sur les événements qui peuvent arriver. Malgré les succès de V. M. en Flandre et quelque grande que soit la gloire qu'elle s'est acquise à la tête de ses armées, on ne doit pas oublier le sort des alliés de la France : l'empereur Charles VII dépouillé deux fois de ses États et prêt à l'être pour la troisième, lorsque ce prince est mort accablé de malheurs ; les Espagnols chassés d'Italie ; la république de Gênes envahie et sous le joug autrichien ; le roi des Deux-Siciles menacé et peut-être à la veille

de perdre ses royaumes; le duc de Modène errant et réduit aux dernières extrémités; le prince Édouard fugitif : le roi de Prusse seul, qui a été heureux, n'a cru pouvoir assurer ses succès que par des infidélités. V. M. connaît trop bien le caractère de la nation française pour ne pas prévoir les suites funestes et rapides qu'entraînerait infailliblement un premier revers. » Le maréchal de Saxe, dans ses plans politiques, voulait voir Louis XV fidèle à ses engagements envers l'Espagne et ne point déposer les armes avant d'avoir assuré le sort de son gendre et de Madame Infante. C'était délivrer l'Autriche des Pays-Bas, dépendance lointaine et toujours difficile à défendre. C'était une barrière entre elle et la Hollande et n'avoir plus l'Autriche pour voisine. Cette barrière placée sous la dépendance directe du cabinet de Versailles, l'Angleterre et la Hollande renonçaient forcément à leur alliance traditionnelle, alliance contre laquelle Louis XIV et Louis XV avaient eu à lutter.

En effet, le maréchal devinait l'avenir; sa solution a fini par triompher. L'Autriche, par les traités de 1815, renonçait définitivement à ces provinces, qui forment aujourd'hui ce que Maurice de Saxe rêvait en 1747, un État indépendant. Peut-être qu'adoptée alors, cette solution aurait changé la face de l'histoire de l'Europe, car la guerre de Sept ans probablement n'eût pas eu lieu. Dans ce moment la France, c'était lui. Après avoir vaincu les alliés à Fontenoy, à Rocoux, il s'apprêtait à les écraser à Lawfeldt, et cependant le maréchal désirait la paix. Plus tard les négociations entamées par le duc de Richelieu, continuées à Versailles sous le comte de Saxe, aplanirent les difficultés pour la paix de 1748 et facilitèrent le grand revirement dans les alliances européennes inauguré par ce traité, que la France et l'Autriche signèrent le 1er mai 1756.

Vers le 15, les alliés se préparèrent à entrer en campagne; tous leurs généraux se trouvèrent le 1er mars à leurs quartiers; ils assemblèrent une armée de 112,000 hommes du côté de Bréda pour débuter par le siège d'Anvers, et une armée d'observation sur la montagne de Saint-Pierre pour couvrir Maëstricht. Ces nouvelles furent appuyées par des avis de Hollande portant que le duc de Cumberland, revenu le 15 de Londres à la Haye, s'était rendu à Bréda pour presser les préparatifs de mouvements; que le premier transport des renforts d'Angleterre avait en même temps débar-

qué à Willemstadt; que ces troupes avaient pris aussitôt la route de Bréda, et que l'artillerie avait été déposée à Doorst. Le reste du mois se passa à continuer les préparatifs de part et d'autre.

L'effectif des armées alliées ne devait pas être supérieur à 115 ou 120,000 hommes; car les Hollandais, dont 36 B. et 12 E. étaient prisonniers, avaient grand'peine à fournir 40,000 hommes promis, et les Autrichiens, 60,000, outre la garnison de Luxembourg, à cette époque surtout où leur armée d'Italie était occupée en Provence.

Vers la mi-mars, le roi assemble un grand conseil où, après un mûr examen, fut unanimement résolue une invasion en Hollande, dont on laissait le plan et l'exécution à M. le maréchal de Saxe. En même temps, le duc de Cumberland, généralissime des alliés, tenait un conseil avec le général Bathiani et les autres généraux, avec ordre à toutes leurs troupes de quitter leurs quartiers pour se rassembler le plus tôt possible.

Le 19, sont renouvelés les pouvoirs du maréchal sur les commandements des Évêchés, de la frontière de Champagne, de la Flandre, du Hainaut, Artois, Picardie et Boulonnais, déjà concédés le 14 juillet 1744. Il commence à faire défiler vers Sedan les troupes destinées à M. de Clermont, détache des officiers pour observer les mouvements des Autrichiens qui, des pays de Luxembourg, de Cologne, de Trèves et de Limbourg, se rapprochaient, depuis le 23, de la Meuse du côté de Maëstricht. Ces préparatifs hâtèrent le départ du maréchal dans la nuit du 28 au 29. La veille, à Choisy, en présence de la cour, le roi lui dit qu'ayant rendu des services aussi signalés à l'État que le maréchal de Turenne, il était juste qu'il jouît de la même autorité, des mêmes distinctions, et qu'il le déclarait *maréchal général* de ses armées. Cette dignité de généralissime ne connaissait de grade supérieur que celui de connétable, supprimé par Louis XIV.

Le 29 au matin, le maréchal passe à Cambrai, ensuite à Douai, à Lille, et couche à Courtrai pour y voir son régiment. Le lendemain, il se rend par Gand à Bruxelles. Comme au commencement d'avril toutes les troupes autrichiennes étaient en mouvement depuis la Hollande jusqu'à Luxembourg, que les B. autrichiens et hanovriens à Maëstricht, partis de cette ville, remplaçaient les 6 régiments hollandais; que toutes ces troupes devaient se rassem-

bler à Maaseick, renfermant déjà 10,000 hommes; que les Anglais, Hollandais, Hessois, et le reste des Hanovriens faisaient les mêmes mouvements pour cantonner du côté de Bois-le-Duc et de Bréda, le maréchal commença ses dispositions pour prévenir les ennemis et les surprendre eux-mêmes par l'exécution d'un projet propre à remplir les vues du roi sur les terres de la république. Il résolut de faire assembler dans quinze jours les troupes à portée de Bruxelles; de former deux corps séparés, aux ordres de MM. de Lowendal et de Contades, destinés à une irruption dans la Flandre hollandaise, le premier pour attaquer l'Écluse et le Sas-de-Gand, le second les forts de la Perle et de Liefkenshoeek, sur la rive gauche du bas Escaut : expéditions appuyées par l'armée, qui prendrait position entre Bruxelles, Louvain et Malines. Cette position couverte de toutes parts, et particulièrement sur la droite par Louvain fortifié, assurait elle-même le succès des opérations sur la gauche; elle était propre à augmenter les craintes et les alarmes des Hollandais, dès qu'ils verraient les premiers coups frappés, par l'incertitude des entreprises dont ils pourraient être suivis, puisque l'armée se trouverait dans une espèce de centre qui menacerait également toutes les places de la généralité hollandaise, sans que les ennemis pussent se porter partout en force pour nous prévenir et nous résister. En même temps il résolut de rapprocher de Namur le corps de troupes qui s'assemblait à Sedan, afin de donner également des craintes à Maëstricht et à Luxembourg.

ARMÉE DU ROI.

M. LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE.

État-major général:
M. de Cremilles, *maréchal général des logis.*
M. Vaudreuil, *major général.*
M. Croismare, *maréchal des logis de la cavalerie.*
Aides de la cavalerie : MM. Sourdis, Mezières, Saint-Georges, du Porail, Montlezun, Monchy, la Source, Fontenilles, Laugois, Binet, Mazencourt, Scepeaux, Saint-Point, Beauvoir.

Aides de l'infanterie : MM. Champignelles, Bernier, Gayon, la Graulée, Valfons, Chatelard, Montazet, d'Hallot, Coderc, Bismont, Queulin, Broglie, Marbeuf, Chabrier.

Aides de l'armée : MM. Puységur, Voyer d'Argenson, Robert, Narbonne, d'Espagnac, Baye, Bauteville, Soupir, Saint-Sauveur, Montazet, Redemont, Valognies, Bouillancourt, Fitz-Gérald, Philippe, *capitaine des guides.*

1re LIGNE.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.	MARÉCHAUX DE CAMP.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.
	Montbarey.		Monnin, 3. Diesbach, 3.
			6 B.
Clermont-Gallerande.	De Souvré.	De Brione. D'Orlyck.	Mestre-de-Camp, 4. Brionne, 4. Royal-Allemand, 6. Nassau, 4.
Duc de Chartres.	Montmorenci.	Roquefeuille. Barbançon.	Bourbon, 4. Beauvilliers, 4. Anjou, 4. Barbançon, 4.
L'Estrées.	Rosen.	D'Havrincourt.	Cuirassiers, 4. Egmont, 4.
			42 E.
Lowendal.	D'Anlezey.	Salancy. D'Antin.	Picardie, 4. Normandie, 4.
De Mirepoix.	D'Havré. Lorges.	Bergeyck. Blinière.	Eu, 2. Royal-Wallon, 2. Royal, 3. Beauvoisis, 1.
	Fimarcon.	Bombelles. Boffinger.	Les Vaisseaux, 3. Hainault, 1. Saxe, 3. Lowendal, 3.
Senneterre.	Rooth.	Dunkell.	Bulkeley, 1. Dillon, 1. Berwick, 1.
Clare.	C. Fitz-James.		Rooth, 1. Clare, 1.
		Bonaventure.	Orléans, 2. Chartres, 2.
Clermont-d'Amboise.	D. Fitz-James.	Custine.	Custine, 3. Lorraine, 1.
De Bouteville.	Boudeville. De Broglie.	Vence. Berville.	Dauphin, 3. Royal-Corse, 1. Auvergne, 3. Rouergue, 2. Champagne, 4.
			52 B.
Comte d'Eu.	De Brissac.	Dailly.	Colonel-Général, 4. Penthièvre, 4. Royal-Piémont, 4. Bourbon-Busset, 4.
Prince de Pons.	Noailles. Pons. Sourches.	La Guiche. Beaucaire. Charleval.	Condé, 4. Noailles, 4. Dauphin-Étranger, 4. Beaucaire, 4. Saluces, 4. Royal-Étranger, 4.
			40 E.
	Rochechouart-Faudoas.	D'Erlach.	Bettens, 3. La Marck, 3.
			6 B.

2e LIGNE.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.	MARÉCHAUX DE CAMP.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.
Du Chayla.	Relingen.	De Montbarey.	Royal, 4. De Broglie, 4. Royal-Pologne, 4. Prince-Camille, 4.
Pontchartrain.	Chabanois.	De Pressures-Maisoncelles.	Clermont-Prince, 4. Maugiron, 4. Berry 4. Fiennes, 4.
Berchiny.	Blet.	De Voyer.	Bellefonds, 4. Cravates, 4.
			40 E.
Brezé.	Seaulx.	Stainville. Ch. de Dreux.	Navarre, 4. La Tour du Pin, 3. Royal-Marine, 4.
Croissy.	Choiseuil.	De Vaux.	Montboissier, 3. Angoumois, 1.
		Ch. de Pons.	Montmorin, 3. Bassigny, 1.
Maubourg.	La Marche.	D'Esclimeux.	Rohan, 2. Boufflers-Wallon, 2.
	Courten.	Grandvillars.	La Cour-au-Chantre, 3. Courten, 3.
Contades.		Pascal.	Limosin, 3. Berry, 1.
	La Vauguyon.	Dollonne.	Touraine, 3. Rochefort, 1.
Salières.	Guerchy.	La Serre.	Le Roi, 4. Piémont, 4.
			45 B.
D'Apcher.	Dumesnil.	De Croy.	Royal-Roussillon, 4. Harcourt, 4.
D'Armentières.	Du Muy.	Brancas.	Orléans, 4. Brancas, 4.
Comte de Bavière.		Doros.	La Reine, 4. Talleyrand, 4.
		Du Corail.	Clermont-Tonnerre, 4. Le Roi, 4.
			32 B.

Artillerie : La Roche-Aymon, *lieutenant général*, Richecourt, Pumbecque, Fontenay, Richecourt.

Troupes en réserve : le prince de Dombes.

			Grassins, Croates, Cantabres.
		Linden.	*Hussards :* Linden, 4. Poleresky, 4. Saxe-Volontaires, 6.
Coigny	La Suze.	D'Argens. Duplessis.	*Dragons :* Colonel-général, 5. Caraman, 5. Harcourt, 5. Royal, 5.
Montesson.		Saint-Clair.	Maison du Roi, grenadiers à cheval, 1. Noailles, 2. Charost, 2. Villeroy, 2. Harcourt, 2. Mousquetaires, 2. Chevau-légers, 1. Gendarmes, 1.
		Du Châtelet.	Gendarmerie, 8.
			55 E.

2e LIGNE (*suite*).

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.	MARÉCHAUX DE CAMP.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.
		D'Hérouville.	Grenadiers royaux, 6. Coincy, 2. Châtillon, 2. D'Autans, 2. Latraine, 2. Chantilly, 2. Gardes françaises, 4. Gardes suisses, 4.
		Pandrau.	De Paris, 1. Neuchâtel, 1. Montargis, 1. Nantes, 1.
Saint-Germain.	Meric.	Solar.	Mantes, 1. Soissons, 1. Rennes, 1. Redon, 1.
		Bergeret.	Senlis, 1. Corbeil, 1. Orléans, 1. Saint-Brieux, 1.
			42 B.
De Chevreuse.		Guery.	Carabiniers, 10.
		Daubigny.	Dragons-Bauffremont, 5. Septimanie, 5.
		Egmont.	Dragons-Egmont, 5. Mestre-de-camp général, 5.
		Beausobre.	Hussards-Beausobre, 4. Turpin, 5. Berchiny, 6.
			41 E.
			Fischer, volontaires Bretons, La Morlière.

Corps détaché sous le comte de Clermont.

		Nicolay.	Dragons d'Orléans.
Ségur.	Graville.	Poyanne.	Bretagne, 4. Vintimille, 4.
		Latouche.	Rosen, 6.
			18 E.
Lautrec.	Laigle.	P^ce^ de Monaco.	Monaco, 3. Bonac, 1.
		Tunderfeld.	La Fère, 1. La Marche, 1. Nice, 1.
		Sparre.	Royal-Suédois, 3. Fersen, 1.
Berenger.	Beaupréau.	La Tour du Pin.	Bourbon, 2. Enghien, 2.
		De Rougé.	Vermandois, 1. Ségur, 3.
			19 B.
Putanges.	Du Châtelet.	Hendicourt.	Hendicourt, 4. Conti, 4.
		Raugrave.	Raugrave H., 4. Rosenberg, 4.
			16 E.
			Artillerie : d'Arbouville, Gaudechart, de Lorme.

Les mouvements des alliés, l'arrivée d'un renfort de 10,000 Autrichiens, la nouvelle de leurs cantonnements le long de la Meuse et depuis Maëstricht jusqu'à Bréda, avec le quartier général à Eindhoven au centre, se confirment le 6.

Nos troupes, à la date du 7, se mettent successivement en marche, d'abord les plus éloignées, ensuite les garnisons voisines de Bruxelles, pour se trouver aux environs de cette place à la même époque. Les chemins sont réparés ; le pain, les fourrages, l'artillerie, tout est prêt. Le 15, l'armée se concentre autour de Bruxelles, au grand étonnement de l'ennemi et des gens du pays, qui n'avaient jamais vu un tel rassemblement fait en si peu de jours et sans confusion. M. de Lowendal, à la tête de 21 B. et 5 E. de dragons, se rend à Gand. Quant au corps d'armée du maréchal, il est placé entre Bruxelles et la Senne, outre 25 B. à Louvain pour couvrir la droite. La cavalerie, entre Bruxelles et la Dender, avec 25 E. à Dendermonde, assurait la gauche. M. le comte de Clermont avec ses 20 B. et 27 E. en avant de Namur, la droite à Wavre, la gauche à la Meuse et à la Sambre, conservait les communications avec Bruxelles et Mons.

Pendant que tout se préparait de notre côté à l'ouverture de la campagne, les ennemis continuaient à faire des marches et contremarches dans le pays de Liège, sur la Meuse et aux environs de Bois-le-Duc et de Bréda. Le duc de Cumberland, le général Bathiany et le prince de Waldeck se rendirent à Eindhoven. Ils y tinrent de fréquents conseils sur les moyens de commencer la campagne d'aussi bonne heure qu'ils l'avaient projeté. Non seulement ils ne furent pas d'accord sur le choix des premières opérations, mais restèrent convaincus de n'avoir ni les forces ni les subsistances nécessaires à la réussite. Leur indécision, jointe à ces obstacles, consommait le temps. L'un en rejetait la faute sur l'autre, et la mésintelligence qui commençait à régner entre eux augmenta par des divisions personnelles. Le duc de Cumberland, généralissime, s'en prenait aux deux autres généraux des lenteurs de leurs cours à satisfaire à leurs engagements. Le comte de Bathiany, en second, avait de la peine à déférer aux sentiments de ce jeune prince de Waldeck, se voyant avec chagrin subordonné à l'un et à l'autre. Le premier prit son quartier à Tilburg, le second à Eindhoven, le troisième à Hooge. Ils pressèrent néanmoins leurs préparatifs, en attendant le

reste des renforts, et ils espéraient encore nous surprendre, lorsqu'ils apprirent que nous étions prêts à les prévenir. L'investissement du Sas-de-Gand est confié à 8 B. sous M. de Vaux et celui de l'Écluse à 13 B. et 5 E. de Septimanie-dragons (1).

M. de Lowendal, parti de Gand avec son état-major, passe à Bruges, se porte vers le fort Saint-Donoas, qu'il trouve occupé, longe la digue, où il laisse plusieurs postes pour empêcher les ennemis de la couper, et se rend à Oudenbourg, où il établit son quartier général. De là il marche vers l'Écluse, et, malgré l'inondation, cette place fut investie au grand étonnement des Hollandais.

M. de Vaux fit l'investissement du Sas-de-Gand avec la même facilité et le même succès. M. de la Morlière se porte avec son régiment sur les redoutes de Bouchante et de Saydick, et les somme de se rendre. La première se soumet, l'autre résiste, mais pour peu de temps. Les ennemis l'abandonnèrent bientôt, et se sauvèrent au fort Philippine. Le régiment de la Morlière s'établit dans les redoutes prises.

Le même jour 17, M. de Contades, ayant reçu à Anvers les troupes et l'artillerie qu'il attendait de Dendermonde et de Bruxelles pour son expédition contre les forts de l'Escaut, envoie à l'entrée de la nuit M. d'Hérouville prendre position sur les digues, et il se dispose à le suivre avant le lever du soleil.

Ce fut aussi le même jour que M. Chiquet remit au président de l'assemblée des États-Généraux un mémoire de M. l'abbé de la Ville (2), ministre du roi auprès de la république. Il exposait que

(1) Eu, 2. Rouergue, 1. Saxe, 3. Monnin, 3. Laval, 1. Rochefort, 1. Hainaut, 1. Angoumois, 1. Lowendal, 3. Mantes, 1. Soissons, 1. Rennes, 1. Redon, 1. Richecourt-artillerie, 1. Ouvriers de Balmar, la Morlière, 1,000 hommes.

(2) L'abbé de la Ville, d'abord précepteur des enfants de M. de Fénelon, passe secrétaire d'ambassade, enfin remplace M. de Fénelon, qui prend congé des États-Généraux le 23 août 1744. A la date du 28 octobre 1745, la Hollande et les États-Généraux faisaient partie de la domination anglaise. M. Chiquet, son secrétaire, fut chargé de cette correspondance. M. de la Ville, comme ministre plénipotentiaire à la Haye après la prise d'Ath en 1747, devient en 1764 chef de la direction aux affaires étrangères et un des plus ardents partisans des jésuites. Dans les affaires d'Italie, il donne aux dépêches concernant la cour de Rome la tournure la plus favorable, contrairement aux vues du roi et de son conseil, qui avait décidé leur ruine.

le roi se voyait avec d'autant plus de regret dans la nécessité de continuer la guerre, que le territoire de la république allait être exposé à en devenir le théâtre; qu'il ne désirait rien plus sincèrement que d'inspirer aux États-Généraux, pendant qu'il en était encore temps, des résolutions dignes de la sagesse de leur gouvernement; qu'il ne tenait qu'à eux de prévenir les dangers qui menaçaient la Hollande, et qu'ils pouvaient, en préparant les voies à une paix générale, assurer le repos de leurs sujets; que S. M. profiterait avec empressement des moyens qui lui fourniraient l'occasion de leur faire éprouver les effets les plus réels de son estime et de sa bienveillance. Ce mémoire, accompagné d'une déclaration du roi expliquant plus au long les motifs de l'entrée des troupes françaises sur les terres de la république, portait en substance que, malgré les plus justes sujets de se plaindre des secours illimités que les Provinces-Unies fournissaient à la reine de Hongrie, il n'avait pas voulu regarder les États-Généraux comme ses ennemis directs; que les égards qu'il n'avait point cessé d'avoir pour eux, et les propositions qui en différentes occasions leur avaient été faites par ses ministres, restaient des monuments de la disposition sincère dans laquelle il avait toujours été, non seulement d'éloigner du territoire et même du voisinage des Provinces-Unies le théâtre de la guerre, mais aussi de leur procurer la gloire de contribuer à rétablir la paix. C'était dans cette vue que, dès le mois de juillet 1742, il avait rendu les États-Généraux dépositaires de ses intentions et des conditions justes et raisonnables auxquelles il consentait alors de terminer la guerre qui agitait l'Europe; que, pour ne laisser aucun doute sur la confiance entière qu'il avait bien voulu leur accorder, il avait même offert de remettre Dunkerque à la garde de leurs troupes; que, depuis cette époque, il avait constamment professé la même modération et les mêmes désirs de conciliation, sans avoir pu inspirer aux Provinces-Unies des sentiments si conformes à l'intérêt particulier de leur république et à l'avantage commun de toutes les nations; que, non content d'exciter par des démarches secrètes le zèle des États-Généraux, il leur avait fait proposer en 1745 l'assemblée d'un congrès; qu'enfin il n'était pas possible de porter plus loin les mêmes ménagements; que ces ménagements subsisteraient encore, si la raison de la guerre et la sûreté des conquêtes faites sur la reine de Hongrie n'exigeaient

absolument les précautions les plus promptes et les plus efficaces ; qu'il aurait été en droit, dès le commencement de la campagne précédente, de se porter avec son armée sur le territoire des États-Généraux lorsqu'ils y accordèrent une retraite aux troupes de ses ennemis; que, les troupes hollandaises étant entrées en 1744 (1) dans les plaines de Lille et de Cisoing, sans que les États-Généraux eussent prétendu par cette invasion lui faire une guerre directe, il déclarait qu'en prenant le parti forcé de pénétrer dans les États de la république, son dessein n'était pas de rompre avec les États-Généraux, mais uniquement d'arrêter ou de prévenir les dangereux effets de la protection qu'ils accordaient aux troupes de la reine de Hongrie et du roi d'Angleterre; qu'il ne serait pas juste de porter le scrupule au point de respecter à son préjudice la prétendue neutralité des puissances auxiliaires de ses ennemis, tandis que ceux-ci exerçaient les plus grandes vexations contre ses alliés, et même contre des pays qui n'étaient jamais sortis d'une exacte impartialité; que cependant, pour concilier autant qu'il serait possible ce qu'il se devait à lui-même avec les sentiments qu'il conservait encore pour les États-Généraux, il avait ordonné aux commandants de son armée de faire observer une exacte discipline à ses troupes, et de régler toutes leurs opérations sur la nécessité des circonstances; que, pour donner une preuve encore plus convaincante de la sincérité de ses desseins, qui n'avaient pour but que de rendre inutile la mauvaise volonté de ses ennemis, il annonçait qu'il ne garderait les places et pays qu'il se trouverait obligé

(1) La cour de Versailles était mécontente de ce que les Hollandais avaient joint un corps de leurs troupes à l'armée combinée d'Autriche et d'Angleterre pour agir en Allemagne, et ce corps ayant concouru depuis la dernière bataille de Dettingen à ruiner les fortifications de Gemersheim, cela avait déterminé Louis XV à rappeler de la Haye son ambassadeur, le marquis de Fénelon, le 23 avril 1744. Cependant les Hollandais, inquiets de l'attaque projetée des Pays-Bas et craignant d'être entraînés dans la guerre, envoyèrent à Paris, le 4 mai 1744, le comte de Wassenaer de Zwickel, qui obtint une conférence le 27 mai ; n'ayant pu recevoir satisfaction en faveur de la ville de Menin, il revint trouver le roi à Arras le 21 juillet, et repartit le 23, sans meilleur résultat. Malgré le mauvais succès de ces deux missions, le colonel Larrey, à la fin de novembre, se représenta près de M. d'Argenson, et ne fut pas plus heureux. Après son retour, une ambassade solennelle et politique, venue en 1746 jouer le rôle de médiateur, ne fut pas écoutée par suite de la résolution d'assiéger Bréda, et, le 17 avril 1747 se publiait la déclaration de guerre contre les États-Généraux.

d'occuper, pour sa propre sûreté, que comme un dépôt, s'engageant à restituer, du moment où les Provinces-Unies donneraient des preuves non équivoques, en ne donnant plus aux ennemis de la France les secours de toute espèce, principales causes de la continuation de la guerre.

Le 18, M. de Contades rejoint M. d'Hérouville sur les digues de l'Escaut, établit son quartier général au village de Doël, avec communication d'Anvers. Il saigne les inondations, et commence les préparatifs pour les sièges des forts de Lifskenshock et de la Perle. M. de Lowendal reconnaît l'Écluse et pousse jusqu'à la digue de la mer, malgré une redoute qui couvrait la place et le gênait dans ses opérations. M. de Vaux investit le Sas-de-Gand.

La nuit du 18 au 19, M. de Lowendal détache M. Guyot, lieutenant-colonel de Laval, pour attaquer la redoute qui couvrait l'Écluse. A la pointe du jour, des compagnies la prirent de front, et les autres de droite par la gorge qui regarde la mer. Cette redoute, jointe à deux autres retranchements fraisés et palissadés, ne tint pas un instant. Nos grenadiers emportèrent ces ouvrages avec une vivacité singulière. Les grenadiers, animés par la présence de M. de Lowendal autant que par la fuite des ennemis, allèrent plus loin qu'ils n'auraient voulu, ils suivirent les fuyards jusque dans le chemin couvert, et s'attirèrent le feu du rempart. Cette redoute néanmoins, trop éloignée de nos autres postes, et trop près de la place, qui l'accablait d'un feu continuel, fut abandonnée.

La tranchée est ouverte, dans la nuit du 19 au 20, sur la digue; dans celle du 20 au 21, le travail est poussé jusqu'à la redoute même qui couvrait l'Écluse.

Le 21, M. de Lowendal, recevant son artillerie de Gand, travaille à une batterie pour tirer dans deux jours ; mais les ennemis n'en attendirent pas l'effet. Le même jour, à 5 heures du soir, ils demandèrent à capituler, après avoir continué un feu considérable. Le lendemain, M. Lambrecht, commandant de la place, signe la capitulation, et se rend prisonnier de guerre avec sa garnison, pour sortir dans trois jours et être conduits à Bruges. La ville et les forts furent remis sur-le-champ à nos troupes. Pendant cette première conquête, M. le maréchal de Saxe partait de Bruxelles pour visiter les bords de la Dyle et assurer ses positions. Il couche le 20 à Louvain, le 21 à Malines, et se rend le lendemain à An-

vers pour donner un coup d'œil à l'expédition de M. de Contades.

Le 22 avril, immédiatement après la reddition de l'Écluse, M. de Lowendal se dispose au siège du Sas-de-Gand, investi depuis le 17 par M. de Vaux, en prenant le fort d'Yzendyke. Il visite les fortifications de l'Écluse le 23, en meilleur état que celles d'Ostende, et se félicite d'avoir emporté en si peu de temps une place si bien défendue et pourvue d'une si prodigieuse quantité de munitions de guerre et de bouche. Comme la guerre se passait dans un pays coupé de bras de mer, de canaux et d'inondations, qu'il était nécessaire de transporter ses troupes d'un endroit à l'autre, il avait avec lui une flotte de petits bâtiments armés en guerre, commandée par M. de Lage, chef d'escadre, qui le secondait parfaitement dans ses opérations.

D'un autre côté, le maréchal de Saxe, après avoir visité les deux rives de la Dyle depuis Louvain jusqu'à Malines, la Nethe et l'Escaut jusqu'à Anvers, pour assurer ses positions, se rend le même jour au camp de Doël, commandé par M. de Contades, pour voir par lui-même et presser les dispositions des sièges des forts de la rive gauche de l'Escaut. Il donne ses ordres et reprend la route de Bruxelles.

La nuit du 23 au 24, M. de Contades ouvre la tranchée devant le fort de Lifskenshock, et envoie M. d'Hérouville en même temps à l'attaque du fort de la Perle. M. d'Uzy capitula, se rendant prisonnier de guerre avec sa garnison. MM. d'Hérouville et de Valières se rendent immédiatement à Calloo; le premier prend position sur la digue, le second y établit une batterie sur le fort de Lifskenshock, qui, battu avec tant de feu, se rendit à 6 heures du soir.

Le 25, M. de Branderhaer, commandant de ce dernier fort, eut le même sort que celui de la Perle. Il se rendit prisonnier. M. de Contades détache ensuite M. d'Hérouville pour marcher aux forts de Kykuit, et faire les premières dispositions pour le siège du fort de Zantberg, qu'il fallait prendre avant de faire celui d'Hulst. Le même jour, M. de Lowendal fit sortir et désarmer la garnison de l'Écluse, et l'envoya à Lille (suivant les ordres de M. le maréchal de Saxe) avec celle du fort d'Yzendike. Puis il fait entrer dans l'Écluse 2 B. de milices, dont une partie est détachée pour le fort d'Ysendike, le tout aux ordres de M. de Merinville (1), en l'absence

(1) Vicomte de Merinville, brigadier en 1747 ; maréchal de camp le 1er mai 1758.

de M. de Montmorin (1), à qui M. de Saxe en avait donné le commandement. M. de Lowendal arrive alors devant le Sas-de-Gand, établit son quartier à Assenede, résolu à deux attaques : l'une à Zelzaele, du côté du fort Saint-Antoine; l'autre sur la digue du fort Philippine à la ville du Sas. Il place ses batteries, le 26, sur la digue de l'Autriche Polder, en jetant deux ponts sur le canal de Gand à Zelzaele.

Le 27, le reste des troupes du camp de l'Écluse arriva devant le Sas-de-Gand. Telle était alors la position des troupes de M. de Lowendal : 9 B. à Zelzaele, 3 le long du canal de Philippine au Sas, 3 à l'Autriche-Polder, 1 à Assenede, 1 à Zuiddorp, 2 dans l'île de Cadzand avec 5 E. de dragons, 2 à l'Écluse. En tout, 21 B. et 5 E.

D'un autre côté, M. de Contades avait sous ses ordres 14 B. (2), dont 9 furent campés au village de la Clinge, du côté d'Hulst; les cinq autres restèrent au village de Doël, avec le régiment d'Egmont-dragons, jusqu'après le déblai de l'artillerie qui avait servi à l'attaque des forts de la Perle et Lifskenshock.

La nuit du 27 au 28, il attaque les forts de Kykuit avec les compagnies de grenadiers de M. de Chamouroux, colonel d'Auvergne, sous la direction de M. d'Hérouville, qui les fit déboucher à une heure après minuit. Ils se portèrent d'abord sur le fort du grand Kykuit, surmontèrent tous les obstacles, coupèrent sous le feu de l'ennemi plusieurs palissades, marchèrent sur des herses de fer, et se rendirent maîtres du fort, où ils ne trouvèrent que des morts. Le reste s'était sauvé au fort de Zantberg. On marcha ensuite au fort du petit Kykuit, qui se rendit sur-le-champ. M. de Contades fit travailler aussitôt à un chemin le long de la digue pour conduire du canon aux forts de Kykuit et se prépara pour le siège du fort de Zantberg, pendant que d'un autre côté commençait celui du Sas-de-Gand.

En effet, la même nuit du 27 au 28, M. de Lowendal ouvre la tranchée à Zelzaele, vis-à-vis du fort Saint-Antoine, cheminant en même temps sur les deux digues de l'un et l'autre canal.

(1) Marquis de Montmorin, colonel de Forez en 1734 et de celui de son nom en 1738 ; brigadier, 1743 ; maréchal de camp, 1745 ; lieutenant général, 10 mai 1748.

(2) La Tour du Pin, 3. Auvergne, 3. Beauvoisis, 1. Berry, 1. Bettens, 3. Pumbeck, artillerie, 1. Châtillon, grenadiers royaux, 2. 14 B., la compagnie d'ouvriers de Thomassin, les mineurs d'Antoniazi et les dragons d'Egmont, 5 E.

La nuit du 28 au 29, une seconde tranchée est ouverte sur la digue qui conduit de Philippine au Sas-de-Gand. Les grenadiers débouchèrent et s'emparèrent d'une redoute qu'ils trouvèrent abandonnée sur cette digue. On se loge dans cette redoute; l'attaque de Zelzaele, dite du fort Saint-Antoine, est poussée jusqu'au fort. Dans la nuit du 29 au 30, se continue l'attaque de Zelzaele; celle de la digue de Philippine au Sas-de-Gand est prolongée et soutenue par l'établissement de nouvelles batteries qui mettent le feu dans la ville et au temple des réformés. La nuit suivante, est perfectionné le travail de l'attaque de Zelzaele par épaulements de distance en distance.

A l'attaque sur la digue de Philippine au Sas, on déboucha à 10 heures, et l'ennemi parut fort tranquille, d'autant que pendant tout le jour nos batteries l'avaient obligé de se renfermer dans ses casemates. Leur silence laissa croire que le chemin couvert était abandonné; mais à peine entrés, il en partit, ainsi que du rempart, un feu terrible qui ne fit qu'animer nos grenadiers. Ils se jetèrent avec intrépidité dans le chemin couvert. MM. Marquis et de Biscourt, brigadiers, et tous les autres officiers, ainsi que les grenadiers, montrèrent leur valeur habituelle. M. Van-Ispan, effrayé de cette attaque vigoureuse, arbora aussitôt le drapeau blanc, éclairé de quantité de falots, pour bien le distinguer par la nuit. Il se constitua prisonnier de guerre en remettant immédiatement les portes à nos troupes. M. de Lowendal ne s'arrête pas à cet avantage; il continue le siège de Philippine, pendant que M. de Contades achève l'attaque du fort de Zantberg. Ces succès remportés dans la Flandre hollandaise allaient nous rendre maîtres de toute la partie entre la mer et notre frontière, assurer les pays conquis et laisser libres tous les canaux depuis Dunkerque jusqu'à Anvers, point essentiel pour faciliter aux troupes les subsistances de toutes espèces. L'intention bien formelle du roi était de ne rien changer, quant à présent, à la forme du gouvernement des places conquises sur la république, ni pour la juridiction, ni pour les finances, de maintenir leurs privilèges et prérogatives, de leur laisser le libre exercice de leur religion, suivant la déclaration de S. M. aux États-Généraux du 17 avril courant; mais elle entendait aussi que ses garnisons et les autres catholiques qui se trouveraient dans ces places y exerceraient publiquement la religion ro-

maine. Ces mêmes conquêtes firent tant de bruit en Hollande, qu'elles y causèrent d'abord une grande consternation, ensuite une fermentation qui dégénéra en une espèce de tumulte et de révolte contre les magistrats. C'est de là que prit naissance la révolution qui changea la forme du gouvernement en faveur du prince d'Orange et de ses successeurs. Des paysans de la province de Zélande s'attroupèrent et furent les premiers à proposer l'élection de ce prince en qualité de stathouder pour veiller à la sûreté de la république. En peu de jours, cette proposition fut goûtée de tout le peuple hollandais, et ceux des magistrats qui voulurent d'abord s'y opposer coururent risque du pillage. La populace assemblée à la Haye, à l'instigation de manœuvres étrangères, les força à se donner un maître, à arborer l'étendard et à porter la cocarde jaune. Le 4 de mai, les États-Généraux déférèrent au prince de Nassau d'Orange le titre de stathouder, d'amiral, et de capitaine général des Provinces-Unies. C'est ainsi que le prince d'Orange fut élu stathouder de la république, et cette qualité, qui ne devait d'abord durer que pendant la guerre, fut ensuite rendue perpétuelle et héréditaire pour ses descendants mâles, même pour les femmes au défaut de ceux-ci. C'était le gendre du roi d'Angleterre, et le bruit courut que ce dernier n'avait pas peu contribué sous main à cette révolution. Les espérances de paix s'évanouirent donc entièrement. Milord Sandwick et le comte de Harrack se rendirent de Bréda à l'armée des alliés. Les derniers renforts des Anglais y arrivèrent en même temps, tandis qu'on continuait à armer des vaisseaux en Hollande. Une flotte anglaise alla croiser du côté de Flessingue, de l'Écluse et de Blankemberg. Les ennemis, cantonnés entre Bréda et Maëstricht, assemblèrent enfin leurs troupes. Ils comptaient déjà près de 100,000 hommes effectifs, et ils avaient l'intention de faire le siège d'Anvers.

Le 1er mai donc, ils prononçaient un mouvement, au nombre de 120 B. et de 163 E., pour s'approcher d'Anvers. Ils campèrent en plusieurs corps sur les bruyères à trois ou quatre lieues de cette place : le duc de Cumberland à Westmalle, avec les Anglais; M. de Sommerfeldt à Zoersel (Hanovriens), le prince de Hesse à Oostmalle (Hessois), le prince de Waldeck à Viersel (Hollandais), le général Bathiany à Brecht (Autrichiens); le général Trips, avec

7,000 hommes de troupes légères, outre celles à Lierre, et le général Baronay plus loin, du côté de Maëstricht, avec un autre corps, couvrant cette place et observant les troupes du comte de Clermont. Plus une petite escadre sur l'Escaut.

Quoique le maréchal fût persuadé que les mouvements des ennemis sur Anvers étaient simulés et n'avaient d'autre objet que d'arrêter nos progrès dans la Flandre hollandaise, il appela cependant à lui M. de Lowendal, qui venait de soumettre le Sas-de-Gand, lui donnant le choix ou de se jeter dans Anvers pour défendre cette place en cas de siège, ou de laisser à M. de Contades le soin d'achever la conquête de la Flandre hollandaise. M. d'Hérouville devait quitter immédiatement le camp de M. de Contades, rentrer à Anvers, et serait remplacé par M. de Broglie à Bruxelles.

Le maréchal détache 2 B. de grenadiers royaux à la tête de Flandre, près d'Anvers, afin d'entrer avec 4 autres B., en cas de besoin, dans cette place, où il y en avait déjà 13. Il envoie milord Clare à Malines pour en commander les troupes et les environs, avec ordre de détacher sur-le-champ un lieutenant-colonel au pont de Waelhem avec de l'artillerie et des munitions. Il dépêche un courrier au comte de Clermont à Namur pour qu'il tienne son corps prêt à marcher sur Wavre au premier avis, et se mette à portée de remplacer les troupes qu'il serait obligé d'envoyer sur la basse Dyle. Il resserre ses cantonnements le lendemain, fait passer la Senne à la cavalerie et la place dans ceux que l'infanterie devait évacuer pour se porter en avant en bordant la Dyle, où la cavalerie pourrait la joindre en trois heures et former une seconde ligne. L'armée devait rester tranquille dans cette nouvelle position, jusqu'à ce qu'on eût appris le passage de la Nethe par le duc de Cumberland, supposé qu'il l'entreprît. Il fait prendre les devants à l'artillerie, qui devait se partager en trois détachements sur la Dyle, où étaient construits trois ponts depuis Malines jusque vis-à-vis Verchter, position des Grassins. Cependant M. de Contades avait achevé ses préparatifs sur le fort de Zantberg, en établissant des batteries au fort de Kykuit et sur la digue de Kildrecht.

Le 2 au matin, toutes ces batteries tirèrent et imposèrent silence à celles des ennemis, pendant qu'on se préparait à ouvrir la tranchée à la tête des mêmes batteries sur la digue qui conduit au

fort de Zantberg. La nuit du 2 au 3, cette tranchée est ouverte par M. de la Tour du Pin, colonel. On se porte jusqu'au coude d'où la digue va en droiture à Zantberg. Des barques vinrent mouiller en avant de ce fort, et débarquèrent plusieurs B. pour augmenter les difficultés de ce siège et couvrir Hulst. D'un autre côté, M. de Lowendal presse les préparatifs du siège de la ville ou fort de Philippine. Il retire de l'île de Cadzand les 2 B. et 5 E. et donne l'île au régiment de la Morlière, pour empêcher toute descente de l'ennemi.

La même nuit du 2 au 3, il ouvre la tranchée devant Philippine à deux attaques, la première à droite sur la digue de la mer qui conduit du Sas-de-Gand à Philippine, la seconde à gauche de Gand. La droite et la gauche sont poussées en avant. Le feu, assez vif de part et d'autre, est soutenu, du côté de l'ennemi, par une frégate qui canonne l'attaque de droite.

Le 3, M. de Lowendal détache M. de Vaux avec 5 B. et des bateaux pontés pour tâcher de découvrir un passage dans le Polder Ferdinand, entre Hulst et Axel, afin de seconder M. de Contades (1) dans l'approche d'Hulst; mais M. de Vaux rentre au camp peu de temps après, n'ayant pu réussir. Le même jour, la garnison du Sas-de-Gand sort de la place et prend la route de Lille. M. d'Hallot fut chargé de porter les drapeaux de cette garnison et de celle de l'Écluse, s'étant fort distingué à ces deux sièges. M. de Lage entre au Sas-de-Gand pour y commander. Il ouvre les écluses du côté de la mer et répare cette place déjà très bonne, très régulière et fournie abondamment de canons, de munitions de guerre et de bouche.

La prise du Sas-de-Gand mettait M. de Lowendal en état de renforcer M. de Contades, par conséquent de pousser le siège d'Hulst, dont la reddition devait assurer la gauche de nos conquêtes.

Maréchal de Saxe à M. de Bruhl.

« Bruxelles, 4 mai.

« Je tiens ici le loup par les oreilles, il ne me reste plus que Hulst, dont je viendrai à bout dans peu de jours. M. de Cumberland, avec

(1) Troupes du corps de M. de Lowendal, qui ont joint M. de Contades, conduites par M. de Montmorin, 8 B.; Saxe, 3; Monnin, 3; Rouergue, 1; Laval, 1; le régiment de la Morlière (1,500 hommes).

ses 120,000 hommes dans les environs d'Anvers, menace d'assiéger cette place. »

Dans la nuit du 3 au 4, des grenadiers occupent un ouvrage en avant du fort de Zantberg; mais trop avancés, ils sont repoussés. La même nuit, à l'attaque de la droite devant Philippine, sont établies deux batteries pour battre à ricochet le front attaqué; à celle de la gauche, on élargit le fossé en perfectionnant la tranchée.

Le 4, M. de Lowendal part de Philippine, se jette le lendemain dans Anvers, laissant à M. de Montmorin le soin de continuer le siège; emmenant avec lui 4 B., il ordonne à M. de Vaux de le suivre avec 5 B. et son artillerie.

Dans la nuit du 4 au 5, M. de Montmorin presse le siège, l'attaque de droite est prolongée jusqu'à la coupure; à celle de gauche, le demi-bastion est battu par l'artillerie. La même nuit, M. de Contades s'approchait du fort de Zantberg.

La nuit du 5 au 6, M. de Montmorin débouche de la tranchée à 9 heures et demie, attaque un retranchement que les ennemis avaient fait à la coupure de la digue, sur la droite de Philippine. M. de Roussingue, colonel du régiment de Saxe, qui commandait ces troupes, fond sur cet ouvrage avec tant d'impétuosité qu'il l'emporte sur-le-champ et s'y loge. La situation devenait favorable pour la conclusion de la paix. Des conférences s'ouvrent à Bréda entre l'Angleterre et la France, sous la médiation de la Hollande, qui prétendait rester neutre tout en fournissant des secours aux alliés. Les lenteurs que cette république apportait à dessein dans les négociations forcèrent Louis XV à lui déclarer la guerre, le 17 avril 1747.

A cette nouvelle, le mouvement insurrectionnel de 1672 recommença en Hollande et produisit les mêmes résultats. Le stathoudérat avait été aboli en 1702, à la mort de Guillaume III, roi d'Angleterre; alors la démocratie n'eut plus de confiance que dans le stathoudérat et le petit-neveu de Guillaume III, gendre, comme lui, du roi d'Angleterre; car ayant épousé en 1734 une fille de George II, il fut, comme lui, élu stathouder, avec le nom de Guillaume IV; mais cette fois, le 4 mai, on fit plus, on déclara le stathoudérat.

Le feu de notre artillerie fut violent pendant tout le jour. Les ennemis, chassés de leur retranchement et craignant une attaque générale, n'en attendirent pas l'effet. A 11 heures du soir, M. de

Bramey, commandant de la place, capitula et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. La même nuit du 5 au 6, M. de Contades, ayant aussi projeté d'attaquer l'ouvrage qu'on avait manqué deux jours auparavant sur le talus droit de la digue en avant du fort de Zantberg, fit déboucher M. Julien, capitaine de grenadiers au régiment d'Auvergne, qui s'empare de l'ouvrage, s'y loge à la faveur de 1 B. qui s'avance pour le soutenir, et repousse les ennemis sortis de leur camp pour le reprendre. Dans la nuit du 6 au 7, le travail est poussé en suivant le talus droit de la digue jusqu'à l'angle saillant de l'avant-chemin couvert du fort de Zantberg. Les ennemis tirèrent continuellement.

La nuit du 7 au 8, on perfectionna l'ouvrage de la nuit précédente, et l'on poussa la tranchée jusqu'à l'endroit où le glacis du chemin couvert se joint à celui qui est le long de la digue ; on conduisit ensuite l'ouvrage sur la gauche, pour couronner le chemin couvert.

Le 8, la garnison de Philippine sortit et remit deux drapeaux que M. de Neuville, aide de camp de M. de Montmorin, porte à Versailles. M. de Laur, capitaine au régiment de Montmorin, entra dans la place pour y commander. M. de Montmorin se mit ensuite en marche, avec ses 8 B. et l'artillerie qui lui restait, pour ouvrir une tranchée à Saint-Jean de Steen, devant Hulst, où il devait être joint par le régiment de la Morlière, remplacé dans l'île de Cadzand par les dragons de Septimanie, pour faire, dans la nuit du 8 au 9, une diversion en faveur du siège de Zantberg, dont les travaux avançaient. Ce jour-là, M. du Roc, commandant du fort, capitula.

Le 10, à la pointe du jour, M. de Saint-Sauveur reconnaît les débouchés d'Hulst, se présente au fort de Kaerpe, et, comme dans le moment M. de Contades apprenait l'embarquement de l'ennemi à Sloppel-Dyck, il met à sa poursuite le régiment de la Morlière, et précipitamment s'empare des lignes et retranchements entre le fort de Zantberg et Hulst.

Les ennemis se préparaient toujours au siège d'Anvers. Ils envoient d'abord deux corps de 7 B. chacun, l'un à Eggerseel, l'autre à Merxem, ensuite 8 B. et 12 E. à Œleghem ; enfin toute leur armée se rapproche d'Anvers. Le maréchal, tranquille sur ses dispositions, les laissait agir. M. de Lowendal, qui s'était jeté dans la ville soutenu de 24 à 28 B., ne désirait rien tant que l'arrivée des ennemis.

Il construit des fougasses à tous les angles saillants et des flèches de distance en distance afin de tenir les ennemis loin du chemin couvert, où il place de l'artillerie. M. de Séchelles approvisionne la ville. Cet intendant fournit à la subsistance des troupes des sièges et des garnisons de la Flandre hollandaise, dont l'entière conquête tirait à sa fin; le 10, les lignes ennemies nous appartenaient.

Le 11 mai, le maréchal de Saxe se rend de Bruxelles au camp de la Clinge, pour reconnaître la ville d'Hulst et chercher les moyens de réduire promptement cette place; il trouve plus de la moitié de la besogne faite. Dès la pointe du jour, M. de Contades avait fait déboucher dans la plaine M. de Broglie, destiné au premier investissement d'Hulst. Les Anglais prirent la fuite vers l'île d'Axel, et abandonnèrent les Hollandais. Ceux-ci se jetèrent dans le chemin couvert, après avoir laissé eux-mêmes des chevaux, de l'artillerie et la moitié d'un B. Si on avait pu entrer plus tôt, tout ce que les alliés avaient envoyé de la grande armée restait dans nos mains.

M. de la Roque, commandant d'Hulst et de toute la Flandre hollandaise, fut si épouvanté de cette déroute, que, malgré sa nombreuse garnison et la force de ses remparts, il ne voulut pas souffrir l'ouverture de la tranchée; il arbore sur-le-champ le drapeau blanc. La nuit s'écoula en pourparlers; M. de la Roque en passa une bonne partie à maudire le commandant des troupes anglaises, qui, au lieu de se jeter dans la place, s'était sauvé.

Le 12, ce commandant signa la capitulation, portant qu'il sortirait libre avec ses deux adjudants généraux, 4,000 hommes de la garnison et des pièces de canon, en considération de la belle défense du fort de Zantberg; que le reste de la garnison serait prisonnière de guerre, les portes de la ville remises sur-le-champ aux troupes du roi, et la place évacuée dans trois jours. De l'infanterie est placée sur la digue pour défendre l'entrée et la sortie du port; le régiment de la Morlière est envoyé à Stoppeldyck, les dragons d'Egmont à Duyvelshock, et le régiment de Beauvoisis à Kieldreckt.

Les deux jours suivants, commencent les dispositions pour aborder l'île d'Axel. M. de Gage est appelé du Sas-de-Gand pour concerter les moyens de descente par le secours de sa marine, en établissant de suite une batterie au polder de Behagen, destiné à protéger les transports de nos troupes. Le même jour, M. de Contades, voulant faire reconnaître la ville d'Axel, envoya un officier

au général Sonte, commandant de cette place, sous prétexte de propositions avantageuses. Cet officier pénétra partout sans difficulté. Il trouva le commandant mieux disposé à l'écouter qu'il ne s'y attendait et revint avec le rapport de ce qu'il avait vu et conçu de sa bonne réception. Pendant que, le 16, M. de Sonte est renvoyé pour de nouvelles explications, les préparatifs de la descente dans l'île d'Axel se continuaient, quand un parlementaire apporta la capitulation.

Le 17, M. de Contades ratifie cette capitulation, portant que le commandant aurait les honneurs de la guerre, qu'il emmènerait en Zélande les troupes de la garnison et celles dans l'île; que le tout sortirait le 19 et le 20, et que les portes de la ville seraient livrées sur-le-champ.

Tout de suite des compagnies de grenadiers en bateaux occupent les deux portes d'Axel; le même jour, M. de Contades se rend près de M. le maréchal de Noailles, arrivé le 12 à Bruxelles, le 15 à Anvers, et qui faisait une tournée dans les places conquises, pour en rendre compte lors de l'arrivée du roi à l'armée. Ils trouvèrent la ville d'Axel en très bon état, et l'île presque inabordable. La première, regardée comme le boulevard de la Zélande, renfermait des bastions de terre, un fossé plein d'eau, un chemin couvert palissadé, un avant-fossé, une bonne garnison et une nombreuse artillerie. La seconde était défendue par les forts Morits et de Terneuse, par des retranchements et des batteries dans les endroits où l'on pouvait tenter une descente, et par 6 B., 1 régiment de dragons et les paysans armés, ce qui en rendait les approches très difficiles. Tout fut heureusement aplani sans effusion de sang de part ni d'autre.

Ainsi se termina la conquête de la Flandre hollandaise, aussi avantageuse que glorieuse à nos armes. Elle assurait la gauche de tous les pays précédemment conquis; elle facilitait nos subsistances par le moyen des canaux, ôtait cette ressource aux alliés, les resserrait de plus en plus de ce côté, et mettait M. le maréchal de Saxe en état de réunir ses forces pour frapper les grands coups dont elle était le prélude; conquête d'autant plus honorable que, suivant sa prédiction, il l'avait accomplie précisément en un mois, sans faire camper son armée, et avant que les ennemis fussent en état de s'y opposer ou d'exécuter les projets auxquels ils avaient commencé de se préparer dès le mois de janvier. Ceux-ci furent si sur-

pris de la reddition d'Hulst et d'Axel, qu'ils ne savaient à qui s'en prendre. Le duc de Cumberland et le général Bathiany, toujours divisés entre eux, s'accordèrent en un seul point pour dire au prince de Waldeck qu'ils voyaient bien que les Hollandais s'entendaient avec la France. Ce prince répondit qu'ils savaient seulement que les Hollandais avant été abandonnés à Hulst par les Anglais. Ces altercations causaient beaucoup de confusion et de méfiance parmi les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais. Pendant qu'on achevait cette importante conquête, les alliés avaient cru y mettre obstacle en se rapprochant d'Anvers, qu'ils menaçaient depuis longtemps d'un siège.

Le 14 et le 15, ils prononçaient deux mouvements pour camper sur trois ou quatre lignes en avant de cette place : la droite depuis Wilmarsdonk, à deux lieues de la ville, jusqu'à Merxem, à une grande lieue; le centre depuis Oostmalle jusqu'à Schilde, où était le quartier général, près d'Anvers; la gauche depuis Hérentals jusqu'à Broechem. Le général Trips occupait les bords de la Nethe avec les troupes légères, et la ville de Lierre, qu'il fortifiait. Le corps du général Baronay campait un peu plus loin.

La marche des ennemis détermina, le 16, M. le maréchal aux dispositions préliminaires d'un campement, afin de s'en servir en cas de besoin, et d'y conduire l'infanterie en première ligne et la cavalerie en seconde ligne. Le camp fut marqué sur la basse Dyle, la droite à cette rivière à la hauteur de Rotselaër, la gauche vers Malines. Chaque major reconnut le terrain et l'itinéraire des régiments, afin de les rassembler au premier ordre. Cependant il résolut de ne quitter qu'à l'extrémité les cantonnements où les troupes se trouvaient en très bon état, pendant que celles des alliés assemblées de si bonne heure sans succès souffraient, sous la toile, sur les bruyères et dans leurs marches, la misère, la faim, la soif, les fatigues, les maladies et la désertion.

Les hussards ennemis vinrent jusqu'au pont retranché de Waelhem; mais ils en furent repoussés par les volontaires jusqu'à leur camp. Milord Clare, qui commandait à Malines, craignant que les ennemis ne revinssent en force attaquer ce pont, le mit à l'abri de toute surprise. Il place de l'infanterie dans l'intérieur de l'ouvrage, et nombre de compagnies de grenadiers dans les environs, à portée de le soutenir, sous les ordres de M. de Rosen.

Il jette un pont sur la Dyle au-dessus de son embouchure, pour en faciliter le passage à l'infanterie destinée à marcher au secours de celui de Waelhem en cas d'attaque.

Le 18, M. de Lowendal, commandant à Anvers, met la dernière main aux travaux de cette place, que les généraux des alliés venaient de reconnaître la veille, y conduit du canon, rase les haies et buissons autour de la ville, et ouvre les écluses. Il renvoie à Malines 2 régiments de cavalerie qui devaient être remplacés à Anvers dans deux jours par le régiment de la Morlière.

Le 20, les Hollandais évacuent entièrement Axel et l'île et se retirent en Zélande; 2 B. de milices, de 5 arrivés de Gand, formèrent la garnison d'Axel, où M. de Blanchey fit les fonctions de lieutenant du roi; les 3 autres entrèrent dans Hulst, où M. Julien remplissait les mêmes fonctions. Ce jour-là, M. de Contades renvoie l'artillerie qui lui restait, et donne des cantonnements à ses 17 B. et 5 E. au pays de Waës, pour les reposer de leurs fatigues : 3 B. à Lokeren, 3 à Tamise et Tibrode, 4 à Saint-Nicolas, 3 à Saint-Paul, Kemseke et Saint-Gilles-Waes, 2 à Baveryck, 1 à Waswest, 1 à Waësmunster, et les dragons d'Egmont à Flekem, en conservant 1 B. à Dendermonde, 4 à Doël, destinés à renforcer la garnison d'Anvers, où entrait le régiment de la Morlière.

Le 21, toutes précautions sont prises pour la sûreté de nos frontières. On visite l'intérieur de l'île d'Axel, dont la plus grande partie des habitants s'était sauvée en Zélande; on répare la petite ville de Terneuse, et le fort Moritz, en établissant une batterie à Bernliet pour empêcher toute descente de ce côté. M. Julien doit prendre les mêmes mesures à l'égard d'Huslt, puis se rend à son quartier de Waësmunster. M. de Séchelles fait une tournée dans cette province, et il en approvisionne toutes les places. On travaille à remettre en bon état celles qui avaient soutenu des sièges, surtout l'Écluse, le Sas-de-Gand et Philippeville, qui furent inondées. M. le maréchal, toujours aussi assuré de la conservation du pays nouvellement conquis que de celle d'Anvers, était si tranquille sur le sort de cette place, qu'il souhaitait de voir réaliser les démonstrations des alliés pour un siège; mais la lenteur de leurs dispositions, la variation de leurs mouvements marquaient l'incertitude de leurs projets, et il n'y avait pas d'apparence qu'ils voulussent tenter en sa présence une entreprise aussi téméraire.

Le 22, informé que le duc de Cumberland avait reçu le dernier ordre du roi d'Angleterre, son père, de faire le siège d'Anvers; qu'après un conseil, cette entreprise avait été absolument décidée par ce prince, contre l'avis du général Bathiany; qu'en conséquence, l'armée ennemie venait de faire un nouveau mouvement par sa gauche pour se rapprocher de cette place; qu'elle campait alors sur deux lignes : la première, face à la ville, la droite à Westmalle, la gauche à Womoleghem; la seconde regardant Hérentals, la droite à Brouhem, la gauche à Zoersel, le maréchal prit ses dispositions. Il tire de Doël 3 B. pour les jeter dans Anvers, qui en renfermait déjà 25; il destine 16 B., cantonnés dans le pays de Waës, à camper vis-à-vis la tête de Flandre au-dessous d'Anvers, aux ordres de M. de Contades, afin de couvrir la gauche de l'Escaut.

M. de Lowendal prend en même temps ses mesures dans l'intérieur et les dehors d'Anvers. Il établit des B. dans le camp retranché sur la droite, dans les flèches du centre et celles de la gauche, aux ordres de MM. de Lally (1), de Vaux (2) et de Bombelles (3).

Le 25 mai, le maréchal apprit que les alliés recevaient beaucoup de grosse artillerie; que leur camp s'étendait depuis Eckeren, le quartier du général Bathiany, jusqu'au delà de Schilde, avec celui du duc de Cumberland, le prince de Waldeck ayant le sien à Gavenwesel, au centre; que ces généraux venaient de s'assembler pour tenir un nouveau conseil sur le siège d'Anvers; qu'ils avaient détaché 3 régiments, pour la Zélande, où se rendait le prince stathouder; que leurs troupes se montaient à 99 B. et 190 E.

M. de Lowendal ayant reçu un nouveau secours de palissades, multipliait les ouvrages d'Anvers vers la gauche, et augmentait les difficultés dans le faubourg de Borgerhout, la partie la plus faible. Il ne faisait rien détruire, et il conservait la ville avec autant de soin que si elle eût été au milieu du royaume et destinée à en faire toujours partie; il désirait vivement être attaqué, mais il n'eut point cette satisfaction.

Dans la nuit du 25 au 26, les alliés décampèrent, abandonnant

(1) Dauphin, 3; Rochefort, 1; Chantilly, 2 : 6 B.

(2) Eu, 2; Hainaut, 1; Angoumois, 1; Chabrillan, 2 : 6 B.

(3) Brigade Pandrau, 4; Lowendal, 3 : 7 B. Dans la ville : la Tour du Pin, 1; Beauvoisis, 1; Saint-Maixent, 1; Provins, 1; Caen, 1 : 24 B.

leur projet d'attaque, comme en 1744 devant Lille. Ce furent les deux seules entreprises de cette nature qu'ils tentèrent pendant cette guerre, et où ils échouèrent également par les dispositions du comte de Saxe.

Le 26, à la pointe du jour, leur camp fut entièrement évacué; ils marchèrent par leur gauche sur Lierre, et passèrent la petite Nethe sur seize colonnes au-dessus de cette ville. M. de Lowendal, informé le premier de leur retraite, prit d'autres mesures que celles de la défensive. Il concentre à Anvers (1) la moitié des troupes campées dans les ouvrages extérieurs, et envoie des détachements du régiment de la Morlière et des volontaires sur le chemin de Bréda à Berg-op-Zoom. En outre, il ouvre des marches par trois colonnes sur Waelhem, Lierre et Schilde, pour observer les alliés et intercepter leurs convois venant de Bréda et de Berg-op-Zoom, quoiqu'ils eussent laissé 10 B. et 1,000 chevaux de ce côté pour les couvrir.

Le 28, le maréchal de Saxe campe son infanterie derrière la Dyle, la droite à la hauteur de Rotselder, la gauche à Malines, son quartier général. Il plaça 16 B. en avant de cette place entre la Dyle et la Nethe, à une lieue et demie du village de Duffel, où il y avait un corps de troupes ennemies. Il laisse seulement à Bruxelles les 6 B. de la brigade des gardes françaises et suisses, pour monter la garde chez le roi; la cavalerie dans ses cantonnements, excepté 20 E. de dragons qui s'étendirent dans ceux que l'infanterie venait de quitter.

M. d'Argenson au comte de Saxe.

« 27 mai 1747.

« Le roi vous accorde 30,000 francs d'appointements par an, en votre qualité de maréchal général des camps et armées de S. M.,

(1) Anvers ne devint un grand centre de commerce qu'en 1503, époque où les Portugais, maîtres de la navigation directe avec les Indes, y établirent un comptoir. Les marchands des autres nations les imitèrent et, au milieu du seizième siècle, cette ville avait atteint le comble de sa prospérité. Les forts de Marie et de Saint-Philippe sont bâtis en 1584 par le duc de Parme. Les facilités qu'offrent

indépendamment des gages attachés à vos qualités de maréchal de France et de commandant de l'armée de Flandre. Vous êtes donc traité comme M. le maréchal de Villars et mieux que M. le maréchal de Turenne, qui n'eut que 24,000 francs en cette première qualité. » (D. G.)

Ayant trouvé le pont de Waelhem en bon état, il reconnaît les ennemis, qui étaient campés entre les deux Nethe depuis Lierre jusqu'à Hérentals, le duc de Cumberland ayant son quartier à Lierre, le général Bathiany à Broechem, le prince de Waldeck à Nylen, le général Trips sur la gauche du chemin de Malines à Lierre avec les troupes légères, et le général Baronay sur la droite d'Hérentals avec son corps détaché.

Le roi, parti de Versailles le 29 mai, vint par Compiègne et Mons trouver à Bruxelles le maréchal, auquel il témoigna sa satisfaction des avantages obtenus jusqu'à ce jour.

Le maréchal, voulant resserrer les ennemis, donna ordre à M. de Clermont, à Namur, de partir le 1er juin pour coucher à Orbais, et camper le lendemain à Wavre au nombre de 16 B. et de 27 E. M. de Lautrec devait rester à Namur avec 2 régiments.

Quant à l'armée ennemie, toujours dans la même position entre les deux Nethes, elle paraissait indécise sur sa route. Les généraux, inquiets sur les projets du maréchal, craignaient également pour Luxembourg, Maëstricht et la Zélande. On faisait à Luxembourg des réparations et des approvisionnements extraordinaires. C'est pour cette raison que MM. de Creil, d'Arros et Jacob empêchaient sur la frontière des Évêchés le transport de nos grains dans le Luxembourg. A Maëstricht, on ajoute de nouveaux ouvrages aux anciennes fortifications. Cette place renfermait 9 régiments d'infanterie et 2 de cavalerie, mais en très mauvais état. Le prince stathouder se rend en Zélande et ordonne les précautions nécessaires à la défense de cette province, où il arriva un renfort d'Anglais, et les États-Généraux, qui craignaient également pour toutes les places de leur généralité, consentirent à une nouvelle levée de 30,000 hommes.

ses bas terrains des environs aux inondations de défense, et la convergence des voies naturelles vers le point stratégique, déterminèrent les ingénieurs militaires à faire choix d'Anvers pour la plus grande place d'armes.

Ces dispositions militaires éloignèrent de plus en plus celles de la paix. MM. du Theil (1) et de Macanas, plénipotentiaires de France et d'Espagne au congrès de Bréda, déclarèrent aux ministres des autres puissances belligérantes qu'en conséquence de la proximité des armées, Bréda n'était plus un lieu à traiter de la paix, et qu'ils se retiraient jusqu'à ce qu'on eût choisi une autre ville plus éloignée du théâtre de la guerre pour tenir le congrès. Le premier reprit la route d'Anvers et de Bruxelles, le second celle d'Huy, en attendant de nouveaux ordres de leurs cours. Ainsi furent suspendues les conférences de la paix.

Le 31, le roi arrive à Bruxelles, escorté depuis Valenciennes jusqu'à Braines-le-Comte par Royal-Piémont et jusqu'à Bruxelles par la Gendarmerie. Les maréchaux de Saxe et de Noailles allèrent au-devant de lui jusqu'à une lieue; les gardes françaises et suisses bordaient les rues sur son passage. Son arrivée y attira une cour des plus brillantes de ministres, d'ambassadeurs, de la noblesse du pays.

Le maréchal de Saxe reçut tous les éloges qu'il méritait sur le bon état des troupes et sur sa conquête de la Flandre hollandaise.

Le 1er juin, il présente au roi son armée de 172 B., divisés en 37 brigades, et de 284 E. de cavalerie, dragons et hussards; depuis quatre jours, la plus grande partie campait sur la basse Dyle, au-dessus de Malines; plus 5 régiments arrivant d'Anvers avec M. de Saulx. Les 6 B. de la brigade des gardes restaient seuls dans Bruxelles pour la garde du roi, car la Maison comme la Gendarmerie demeuraient dans les environs. Le reste de la cavalerie cantonnait sur la Dender et la Senne, où il y avait encore des fourrages en abondance; une partie seulement fit un mouvement en avant du côté de Malines, afin d'être plus à portée de se rassembler en quelques heures.

Le corps d'infanterie employé à la conquête de la Flandre reste avec M. de Contades (2) dans le pays de Waës, pour se reposer de

(1) De la Porte du Theil, qui signa à Vienne le traité du 8 novembre 1738, devient premier attaché aux affaires étrangères; au départ de M. de Chaillou, accompagne le roi dans la campagne de Flandre, 1744; à la fin de 1745, remplacé par M. l'abbé de la Ville, réputé le diplomate le plus instruit de son temps.

(2) MM. de Relingue et de Lage, maréchaux de camp.

ses fatigues, également à portée de soutenir la province conquise, de secourir Anvers ou de joindre l'armée. La réserve, en avant de Namur avec le comte de Clermont (1), se met aussi en mouvement, et couche à Orbais. Le 1er juin, M. de Lautrec restait à Namur (2).

Le comte de Clermont se met en mouvement le 2, campe à Wavre, établissant trois chaînes de postes pour assurer ses communications : le 1er le long de la Dyle; le 2e jusqu'à la forêt de Soignies; le 3e sur la haute Dyle, sous MM. Berry, Valier et de Severac, colonel de la Marck.

C'est le 3 que parut la formation du corps de M. de Lowendal (3), des ingénieurs et des compagnies d'ouvriers. Le maréchal profita de cette nouvelle formation pour modifier la défense des frontières.

M. de Tressan, à Boulogne, reçut comme adjonction à son commandement toute la côte de Picardie, depuis le Boulonnais jusques et y compris Saint-Valéry, afin de la mettre à l'abri des descentes des Anglais; M. de Bulkeley fut placé à Ostende; M. Phélipes s'étendit de Maubeuge à Namur, y relevant M. de Lautrec, qui avait rejoint la réserve. M. de Joyeuse vint sur la frontière de Champagne; M. de Clavières, de Metz à Sedan, devait empêcher le passage des grains de la frontière des Évêchés dans le pays de Luxembourg.

L'ennemi semblait se renfermer plus que jamais dans la défensive, toujours dans la même position depuis sa retraite d'Anvers, entre les deux Nèthes, depuis Lierre jusqu'à Hérenthals. Le prince de Saxe-Hildburghausen se tenait à Waestvezel avec un corps pour

(1) 8 B. : Limousin, 3 ; Berry, 1 ; brigade Solar et milices, 4.
10 E. : Caraman, 5 ; Septimanie, 5.
7 B. : Vermandois, 2 ; Nice, 2 ; Enghien, 2 ; Gandechart, 1.
8 E. : Hendicourt, 4 ; Raugrave, 4.

(2) 5 B. : Monaco, 3 ; Bonac, 2.
8 E. : Orléans-dragons, 4 ; Vintimille, 4.

(3) 25 B. : Normandie, 4 ; Dauphin, 4 ; Royal-Corse, 2 ; Montboissier, 2 ; Angoumois, 2 ; Saxe, 3 ; Lowendal, 3 ; Laval, 1 ; Henry, 1 ; grenadiers royaux Chantilly, 2 ; Chabrillan, 1 ; Richecourt-artillerie, 1 ; plus les volontaires bretons (1,200 hommes).
26 E. : la Reine, 4 ; Talleyrand, 4 ; Clermont-Prince, 4 ; Maugiron, 4 ; dragons Mestre-de-camp, 5 ; Egmont, 5.

couvrir les convois venant de Bréda et d'autres frontières de la mer. En Zélande, il y avait 20 B., dont 10 détachés de l'armée et 7 arrivés depuis peu d'Angleterre, quelque cavalerie, quantité de matelots animés par la présence du prince stathouder, et des vaisseaux de guerre anglais et hollandais, plus occupés des moyens de couvrir cette frontière que de tout autre projet.

Les alliés craignaient également pour Berg-op-Zoom, Bréda, Bois-le-Duc, Maëstricht et Luxembourg, où l'on continuait les approvisionnements et les préparatifs de défense. Ils restaient toujours fort intrigués des desseins ultérieurs du maréchal de Saxe. Leur rassemblement prématuré, suivi des fatigues, de la disette, des maladies et de la désertion, n'avait servi qu'à les affaiblir. Ils s'étaient fondus devant Anvers, tandis que nous étions dans de bons cantonnements, et qu'un détachement suffisait à leur enlever les places de la Flandre hollandaise et leurs garnisons. Leur armée, d'abord composée de près de 100,000 hommes, se réduisait maintenant à 81,000. Le duc de Cumberland, irrité, soutenu d'ailleurs de 250 pièces de canon, voulait en venir à une action d'éclat, comme au commencement de la campagne de 1745; mais il était contenu par MM. de Bathiany et de Waldeck qui se souvenaient de la bataille de Fontenoy, et préféraient se borner à couvrir les frontières que de tout risquer sans apparence de réussite. Ces deux derniers, d'accord en ce point, ne s'entendaient pas sur la route à tenir; l'un voulait couvrir Maëstricht et la frontière de Limbourg et de Luxembourg; l'autre Berg-op-Zoom, Bréda et Bois-le-Duc : ils pouvaient marcher d'un côté sans abandonner l'autre, ni se partager sans s'exposer à périr en détail.

Ainsi la détermination de leur mouvement dépendait de celui de M. le maréchal de Saxe, qui les tint longtemps en échec par son inaction pour les mieux surprendre, en sorte que, pendant plusieurs jours, tout se passa en escarmouches, dont une importante près du village de Duffel.

Le comte de Clermont se rend, le 9, de Wavre à Bruxelles pour prendre les ordres du maréchal, qui change la position de sa cavalerie en la rapprochant davantage de l'infanterie.

Le 11, il détache 4 B. de grenadiers royaux, 16 E. de cavalerie, 18 de hussards, les régiments de Grassin et Lamorlière avec

M. d'Estrées et, sous lui, MM. d'Armentières, de Faudoas, de Broglie et de Baye (1). Ce corps passe la Dyle près de Louvain, se forme sur les hauteurs de Tirlemont, la droite à la Gette, la gauche à Hautem-Sainte-Marguerite.

Le 12, le comte de Clermont lève le camp de Wavre, marche tranquillement sur deux colonnes avec des arrière-gardes et des pelotons sur les flancs, campe à Meldert, route de Tirlemont, près du camp de M. d'Estrées, la droite à Hautem-Sainte-Catherine, la gauche au château de Meldert, où s'établit le quartier général couvert par 3 B., les hussards à droite, face à la Gette. Cette plaine abondait en fourrage, ainsi que tous ces cantons. Il reconnaît Élixem, Landen et Saint-Trond, et envoie des détachements dans les bois de Neervelp. M. d'Estrées détache aussi des partis du côté de Leau avec M. du Blaisel.

Celui-ci poussa, le 13, jusqu'à Saint-Trond, et en chassa les hussards ennemis. La marche de ces corps occasionna un mouvement parmi les alliés, qui firent d'abord quelque changement dans leur position. Leur droite, composée de 36 B. et de 8 régiments de cavalerie autrichienne, campa le long de la petite Nethe face à Anvers, la gauche le long du ruisseau qui vient de Nylen, à Bouwel. Un corps de 8,000 hommes est ensuite détaché de cette gauche sous le prince de Wolfenbutel, qui se pose entre Sichem et Averbode, sur le Demer, au-dessous de Diest. Le corps Baronay est renforcé à Westerloo, sur la grande Nethe. Le même jour, M. de Contades établit son quartier à Saint-Gilles, au pays de Waës, pour être à portée de veiller à la fois aux cantonnements de ce côté-là et à la sûreté des places de la Flandre hollandaise qu'il venait de visiter.

(1) De Baye, ancienne famille de Champagne; village du diocèse de Châlons qui remonte à l'invasion d'Attila. Son importance se caractérise dans les seizième et dix-septième siècles.

De Baye (François-Berthelot, baron), né le 29 août 1703; lieutenant de Bretagne, 2 mai 1718; capitaine à Mestre-de-camp-dragons, 24 décembre 1725; maréchal des logis en Bohême, 20 juillet 1741; brigadier, 20 novembre 1747; aide-maréchal général des logis en Flandre, 1er mars 1757; lieutenant général, 22 juillet 1762; mort en août 1776. Fut attaché au roi de Pologne. Se distingue le 18 août 1759 à Eimbeck.

Son père, Étienne de Baye, né en 1663, directeur général de l'artillerie; mort le 9 janvier 1727.

A la date du 15, paraît l'ordonnance des traitements en pays conquis, comme celle de 1745. Par mois, le lieutenant général : 10,000 livres, logé, meublé, chauffé, éclairé; maréchal de camp : 5,000 livres; brigadier : 2,500 livres; colonel : 120 livres; lieutenant-colonel : 86 livres; major : 72 livres; capitaine : 43 livres; lieutenant : 26 livres, et ainsi jusqu'au dernier soldat, ayant part à cette gratification, sans compter la solde ordinaire.

Le même jour, le maréchal donne des ordres de marche à différents corps.

Le 16, le reste de la cavalerie quitte ses cantonnements. La plus grande partie, avec 2 régiments de grenadiers royaux, passe la Dyle aux ordres de M. de Clermont-Tonnerre, et occupe deux camps : l'un, de dragons et de grenadiers royaux, entre l'abbaye de Perck, au-dessus de Louvain, et la chaussée de Tirlemont; l'autre, de 14 brigades de cavalerie, entre cette chaussée et l'abbaye de Bierbeck. 3 brigades d'infanterie et 1 d'artillerie traversent aussi la Dyle près du moulin de Rotselder, et sont remplacées dans le camp qu'elles venaient de quitter par les brigades des Irlandais et de Bergeret. Les hussards de Beausobre et les volontaires de Saxe, les volontaires bretons, les chasseurs de Fischer et les Cantabres, se rendent au camp de l'infanterie sur la basse Dyle, au-dessus de Malines; les carabiniers au-dessous de cette place, avec 2 brigades de cavalerie qui devaient faire partie du corps destiné à M. de Lowendal. 12 B. de la garnison d'Anvers, conduits par M. de Saulx, forment un camp en avant de Malines, où ils relèvent 16 autres B. qui rentrent en ligne avec l'infanterie au-dessus de la même place. M. de Pandereau se rend d'Anvers à Louvain avec sa brigade de milices pour y tenir garnison à la place d'une autre brigade de milices détachée ensuite à Anvers. Cet officier devait commander à Louvain en l'absence et sous les ordres de M. de Saint-Germain, qui avait la destination particulière d'inquiéter de plus en plus les ennemis conjointement avec le comte de Clermont et M. d'Estrées.

Le même jour 16, ce dernier quitte le camp de la grande Gette à Hautem-Sainte-Marguerite, passe cette rivière et se forme à Vestmalle sur la petite Gette, au chemin de Saint-Trond. Le comte de Clermont passe en même temps de Meldert à Linter au-dessous de Tirlemont, établit sa droite et son quartier à l'abbaye de Linter, sa

gauche à Nerlinter. Dès le matin, il s'était fait précéder par la brigade de Ségur, sous M. de Rougé (1), pour se porter sur Hautem et seconder M. de Saint-Germain, avec ordre de s'emparer de ce poste.

M. de Saint-Germain, parti de Louvain à minuit avec 3 brigades d'infanterie et 1 d'artillerie, longe le Demer, marche la nuit et le jour, s'empare d'Aerschot, du pont de Testelt et de Sichem, et se présente le soir devant Diest, bien défendu par l'ennemi. Il feint de l'attaquer pour tromper un détachement que le prince de Wolfembutel, dans les environs, avait envoyé sur lui, et, au moyen de cette fausse attaque, il fait défiler ses troupes le long de la Demer, à l'entrée de la nuit, et il les suit avec l'arrière-garde à Haelen, où il trouve M. de Rougé. Celui-ci, n'ayant point eu de ses nouvelles à cause de la grande quantité de hussards qui rôdaient de ce côté-là, s'était avancé vers ce poste et s'en était déjà emparé. M. de Saint-Germain rappela tous ses postes à Hoelens, renvoya M. de Rougé avec son détachement au comte de Clermont, qui n'attendait que la nouvelle de la réussite sur Haelen pour prendre une nouvelle position.

M. de Clermont abandonne Linter le 17, passe la grande Gette et se forme à Weser près de Leau, pendant que M. d'Estrées se portait d'Halmaël à Saint-Trond, précédé d'un détachement de hussards et de volontaires royaux commandés par M. de Bonhair, qui pousse jusqu'à Hasselt. La nuit du 17 au 18, M. de Salières est détaché de Malines, avec 2 brigades d'infanterie, pour longer la Demer vers Aerschot, Sichem et Diest, et soutenir le corps aux ordres de M. de Saint-Germain. MM. de Courten et de Montmorin partent aussi du même camp avec 2 autres brigades d'infanterie et les 2 divisions d'artillerie de la droite du centre de l'armée, se rendant au camp de la cavalerie commandée par M. de Clermont-Tonnerre, près de l'abbaye de Perck.

(1) De Rougé (Pierre-François, marquis), né le 23 décembre 1702; capitaine aux dragons de Suze, 12 mars 1728; colonel de Vermandois, 16 avril 1738; en Bohême, puis à l'armée de la Moselle; brigadier, 1er mai 1745; maréchal de camp, 1er mars 1748. Prisonnier à Rossbach et échangé; il combat à Korbach, 10 juillet 1760; tué lieutenant général, à Fillingshausen, du même boulet qui frappa le duc d'Havré et M. de Verac, qui moururent le lendemain à Joëst.

De Rougé (Gabriel-François, comte), maréchal de camp, mort en 1761.

De Rougé (vicomte), capitaine, tué à Minden.

Pendant ces divers mouvements, les ennemis, supposant qu'on se disposait à marcher à eux de plusieurs côtés, décampaient, précédés de leurs équipages qui s'arrêtèrent à Hérenthals. Le général Bathiany avait aussi fait un mouvement par la droite avec les Autrichiens pour suivre la même route; mais il revint sur ses pas, et les deux lignes de l'armée restèrent à peu près dans la même position, après quelque changement de troupes qui passèrent de l'une à l'autre. Tout cela aboutit à faire marcher par leur gauche une partie des troupes légères du général Trips, du camp de Lierre vers les Gettes, et le général Baronay de Westerloo à Averbode, pour, conjointement avec le prince de Wolfembutel, observer les mouvements des corps du comte de Clermont et de MM. d'Estrées et de Saint-Germain. Le 18 juin, le maréchal se rend de Malines à Bruxelles, pour arrêter avec le roi les opérations de la campagne, et, le 19, il se dispose à un mouvement général, dans le but de couvrir de plus en plus les pays conquis, de resserrer l'ennemi vers la Hollande et de l'inquiéter du côté de Maëstricht.

Le 20, M. de Saint-Germain, renforcé de 2 brigades de cavalerie, marcha du camp sous Haelen à celui de Leau entre les deux Gettes, sa droite à Bosck, la gauche près de Leau, et la cavalerie en équerre, face à ces rivières. Le comte de Clermont, ayant reçu de Louvain le régiment de Bauffremont-dragons et envoyé ses gros équipages dans cette place, part en même temps du camp de Weser près de Leau, et s'établit à Saint-Trond, où il appuya sa droite, la gauche à Duras. M. d'Estrées, qui avait quitté Saint-Trond le matin, se porte à Tongres, et établit cinq ponts sur le Jaar jusqu'à Russon.

Le 22, à 7 heures du matin, le roi part de Bruxelles, à la tête de la cavalerie de sa maison, précédée de la brigade des gardes. Sur les midi, il arrive à la porte de Louvain, où il reçoit les hommages des magistrats et les clefs de la ville, présentées, suivant l'usage, par une jeune fille de distinction, traverse la ville et arrive à une heure à l'abbaye du Perck, son quartier général. M. le maréchal de Saxe change en même temps son quartier, et le transfère à Louvain. Le même jour, le comte de Clermont marche de Saint-Trond en avant de Tongres, établit sa droite au vieux Elderen, sa gauche au marais de Munerchem. M. d'Estrées passe en même temps de Tongres, ou Tongelberg, à Bilsen.

Pendant que les troupes du roi s'allongeaient du côté de Maëstricht, les alliés y portèrent aussi plusieurs corps. Le général Trips part de leur gauche, longe la Deme et campe à Averbode au-dessous de Diest. Le prince de Wolfembutel passe un peu plus loin, et le général Baronay en arrière d'Hasseldt. Un 4e corps, aux ordres du comte Daun, parti aussi de l'armée pour se jeter dans Maëstricht, eut bien de la peine à gagner Maaseyck, à cause du grand détour que la position de M. d'Estrées l'obligea de faire.

Il y avait alors en Hollande une grande fermentation. Les habitants des villes et villages s'exerçaient au maniement des armes deux fois par jour, et la république tâchait de leur inspirer une assurance qu'elle n'avait pas elle-même, en leur promettant une nouvelle levée de boucliers qui devait se faire en Allemagne à sa solde. D'un autre côté, il paraissait certain à Londres que les alliés avaient déjà perdu 20,000 hommes, tant par la prise des garnisons de la Flandre hollandaise que par la désertion des Autrichiens et des Hollandais, et par les maladies qui régnaient particulièrement parmi les Anglais. Cette nation, déjà endettée, se voyait ruinée sans succès; elle commençait à murmurer et à vouloir forcer le ministère à la paix. Le duc de Cumberland n'était aimé ni du peuple ni des troupes, et son armée, la dernière ressource des alliés, ne se trouvait pas en état de calmer toutes ces inquiétudes.

Cette armée ne tarda pas à rejoindre les corps avancés du côté de Maëstricht, suivie par celle du roi, car le projet du maréchal était de terminer la guerre par une action d'éclat. Après la conquête de la Flandre hollandaise, il lui avait suffi de se poster aux environs et en avant de Bruxelles pour empêcher le siège d'Anvers. En plaçant son infanterie près de Malines, il avait voulu attendre les circonstances favorables pour agir soit sur Maëstricht, soit sur Berg-op-Zoom, lorsqu'il verrait les ennemis éloignés de l'une ou de l'autre de ces deux places, fatigués par son inaction, affaiblis par la disette, diminués par les maladies et la désertion, et partout hors d'état de s'y opposer.

Cependant les alliés gardaient leur position entre les deux Nethes, tout incommode qu'elle fût. C'était dans le but les obliger à en décamper et de leur donner de l'inquiétude, que le maréchal portait de camp en camp du côté de Maëstricht les corps détachés du

comte de Clermont et de MM. d'Estrées et de Saint-Germain, ce qui attira d'abord autant de corps ennemis vers le même point ; et comme il était présumable qu'ils seraient suivis de toute leur armée, il destina un 4e corps (Lowendal) au siège de Berg-op-Zoom : pendant que l'on contiendrait les alliés du côté de Maëstricht, ce corps, tiré d'Anvers, devait tromper l'ennemi sur sa destination, et c'est par cette raison qu'il avait été camper en avant de Malines pour suivre quelque temps et de loin l'armée du roi qui venait s'assembler au camp de l'abbaye du Perck, près de Louvain, et qui devait elle-même suivre ces corps avancés du côté de Maëstricht, si celle des ennemis prenait cette route, et la combattre selon l'occasion. Le maréchal ordonne au comte de Clermont de s'avancer de Tongres vers Maëstricht. Il appelle d'Anvers 1 brigade d'ingénieurs, et il envoie la brigade de Normandie avec les volontaires bretons au camp en avant de Malines, qui renfermait déjà 12 B. sous milord Clare, en attendant M. de Lowendal : ce dernier, encore à Anvers, venait de reconnaître Lillo et le fort la Croix, sur l'Escaut, au-dessous de cette place.

Le 24, ces troupes firent un fourrage en avant de Louvain ; M. de Clermont campe de Tongres à Mopertingen, et, son avant-garde ayant poussé les hussards jusqu'aux glacis de Maëstricht, on crut qu'il en voulait faire le siège. M. d'Estrées et le comte de Clermont en avaient bien déterminé le plan : ils n'eurent ni le temps ni l'occasion de cette mission, et ils avaient déjà réussi par leur marche sur Maëstricht à faire quitter aux alliés leur position sur la Nethe.

Le 25, à 3 heures du matin, les Anglais décampèrent de Lierre et toute l'armée les suivit, marchant par sa gauche sur Westerloo vers Maëstricht. A cette nouvelle, le maréchal ordonne à M. de Clermont-Tonnerre de se porter sur Tirlemont, et à M. de Saint-Germain de quitter Leau pour Saint-Trond. Vers 8 heures, l'armée ennemie campée, la droite à Tongerloo, la gauche à Gheel, recommençait à faire un mouvement en avant, ce qui détermina le roi à rappeler au camp de l'abbaye du Perck 4 brigades d'infanterie, les carabiniers et les dragons restés au camp de la basse Dyle au-dessus de Malines, avec ordre aux corps avancés près de Maëstricht de se replier sur Tongres. Le même jour, à 9 heures du soir, le comte de Clermont abandonne Mopertingen, marche toute la nuit,

et revient en deçà de Tongres. M. d'Estrées se replie en même temps d'Eygenbilsen vers la gauche de ce prince, avec son quartier à Vidoye. Il envoya le régiment de Grassin à Overrepen sur la chaussée de Tongres à Hasselt, celui de la Morlière à Lammel, et des hussards dans les bois, afin d'observer les ennemis dont les corps avancés commençaient à paraître de ce côté.

Le 26 au matin, le roi, monté à cheval, se rend avec le maréchal sur les hauteurs des Pénitentes pour reconnaître la position des alliés venus y camper, la droite à Averbode, le centre à Diest et à Meldert-en-Campine, le quartier général et la gauche à Beringhen, ayant au front la Demer et un ruisseau en forme d'un demi-cercle. En même temps, le prince de Wolfembutel s'était porté en avant de l'armée avec 12,000 hommes, et le général Baronay jusqu'à Hasselt avec 18,000 hommes; il y avait, en outre, deux petits camps, l'un sur les hauteurs de Gellick du côté de Maëstricht, l'autre sur la droite de la Meuse au-dessous de cette place. M. de Senneterre marche à Tirlemont avec 4 brigades d'infanterie et 2 de cavalerie; M. de Clermont-Tonnerre, entre Tirlemont et Saint-Trond, avec 2 régiments de grenadiers royaux et 4 brigades de cavalerie; M. de Saint-Germain, entre Saint-Trond et Borchloen vers la gauche du comte de Clermont, avec 3 brigades d'infanterie, 2 de cavalerie et 1 régiment de dragons. Le même jour, M. de Lowendal part d'Anvers, s'avance par la chaussée de Malines, et campe ses troupes en seconde ligne derrière celles qui occupaient depuis quelque temps le bassin en avant de Malines, où il reçoit ensuite la brigade de Mestre-de-camp (dragons); il ne reste à Anvers que 1 B. d'artillerie, 2 de grenadiers royaux et 7 de milice.

M. de Vence, colonel du régiment Corse, occupe, le 27, la ville de Lierre et Beausobre (hussards) entre dans Hérenthals, pendant que Grassin pénètre dans Hasselt.

Le 28, de Louvain part un convoi pour les corps avancés qui éclairaient toutes les démarches des ennemis, et dont la nouvelle position fit faire à ceux-ci un troisième mouvement en avant. En effet, le même jour, au soir, l'armée des alliés quitte Diest et Meldert-en-Campine et s'avance dans les environs d'Hasselt. Le général Trips se rend avec son corps de troupes légères près de l'abbaye d'Averbode pour couvrir la droite dans cette marche. Le général Baronay passe le Demer, afin de protéger la gauche; il s'ar-

rête quelque temps à Diepenbeck, et pousse ensuite jusqu'à Munsterbilsen. Le prince de Wolfembutel marche en même temps à Schoonbeck, entre Hasselt et Munsterbilsen. Pendant que, le 29 au matin, le roi passait la revue des Cantabres, un fourrage général s'opérait sur la gauche de la chaussée de Louvain et le ruisseau de Lubeck, ce qui força le duc de Cumberland à un mouvement vers Gellick et la Commanderie du vieux Buyssen, voisine de Bilsen. Alors le maréchal, de son côté, replia le comte de Clermont sur MM. d'Estrées et de Saint-Germain, en attendant les corps de MM. Clermont-Tonnerre et Senneterre. A 10 heures du soir, le corps de Clermont prenait la route de Tirlemont.

Le roi, en route pour cette ville, n'y coucha pas sur l'avis du mouvement des ennemis; il la quitta le 30, à 7 heures du soir, et, pour permettre à l'artillerie de passer la grosse Gette, il bivouaque à Halmael. Le même jour, M. de Lowendal quittait Malines avec son corps de troupes, campait à 9 heures du matin sous Louvain, à la rive gauche de la Dyle. Puis il se remet en route pour Tirlemont, où il arrive à minuit, place sa gauche à Saint-Pierre-Wissenacken, laisse à Louvain 3 autres brigades d'infanterie, 1 de dragons et de l'artillerie avec M. de Lussan, faisant avancer à moitié chemin de Louvain à Tirlemont les volontaires bretons, destinés à l'escorte des convois venant de Malines.

Comme les deux armées s'approchaient, le maréchal, qui avait le dessein d'attaquer un corps d'ennemis alors placé sur les hauteurs depuis la grande Commanderie jusqu'au village de Rossmeer, se porta sur les hauteurs du village d'Herderen et reconnut la position des alliés. Laissant seulement 12 B. et de l'artillerie à Tongres, il appelle à lui toute l'armée, la range sur deux lignes d'infanterie et de cavalerie, la gauche en face de la grande Commanderie occupée par l'ennemi, la droite au village de Riemst et de la Maison-Blanche, vers Maëstricht. Pendant toute la journée, il y eut des escarmouches très vives. Dès le matin, le duc de Cumberland avait continué sa marche dans le dessein de prendre poste à Herderen, avec ordre à son avant-garde de s'emparer des hauteurs des environs; mais nos troupes s'étaient déjà saisies d'Herderen et de ses hauteurs, ainsi que du village de Riemst, en avant de notre première ligne, couvert par 2 brigades. A 4 heures du matin, le maréchal donnait ses dernières dispositions de combat. Notre infanterie

était placée sur les hauteurs d'Herderen, la gauche bordant les plateaux, la droite s'étendant jusqu'au village de Riemst; la cavalerie, en bataille sur deux lignes dans la plaine, en avant de l'infanterie et au-dessous du village d'Herderen, la gauche à la hauteur de ce village, face à celui de Vlytingen et à la grande Commanderie, quartier du feld-maréchal de Bathiani, la droite vers le village de Montenaken, où le comte de Clermont avait porté 1 brigade d'infanterie; en réserve, la maison du roi, infanterie et cavalerie, la gendarmerie et les carabiniers : ce corps avait sa gauche à Herderen.

L'armée des alliés est aussi rangée sur trois lignes, sa droite à la grande Commanderie avec les Autrichiens; les Hollandais au centre; es Anglais, Hanovriens et Hessois à la gauche, tirant sur Maëstricht. Les ennemis occupaient en avant de leur première ligne les villages de Grand-Spauwen, de Rosmeer, de Lawfeldt et de Vylre.

L'attaque de ce dernier village fut confiée à M. d'Estrées, à l'extrémité de notre droite avec sa réserve composée de grenadiers royaux, de cavalerie et de troupes légères; le comte de Clermont eut ordre de faire avancer sa cavalerie, commandée par M. de Ségur, entre son infanterie et les troupes de M. d'Estrées. Ce prince était chargé d'attaquer avec tout son corps le village de Lawfeldt, en avant du centre et de la gauche des alliés, défendu par un double retranchement et pouvant facilement être appuyé par de nouvelles troupes.

Les alliés ayant porté leurs principales forces sur leur gauche, on augmenta encore de quelques brigades d'infanterie et cavalerie le corps du comte de Clermont, qui se mit ensuite en mouvement pour exécuter l'attaque qui lui était confiée, pendant que M. d'Estrées marchait sur Vylre, dont il était essentiel de s'emparer afin de déborder la gauche des ennemis. A 10 heures du matin, l'action commença par l'attaque du village de Lawfeldt, défendu par les troupes anglaises, hanovriennes, hessoises et quelques régiments hollandais, et garni de plusieurs pièces de canon, dont quelques-unes placées au dehors prenaient par le flanc gauche l'infanterie de Clermont. Malgré le feu terrible de cette artillerie, nos différentes colonnes s'avancèrent en bon ordre, et les brigades de Monaco, de Ségur, de Bourbon et de la Fère parvinrent auprès des retranchements de ce village : celle de Monaco (de Lautrec) et celle de la Fère (M. de Laigle) attaquèrent le centre; MM. de Béran-

ger et de Froulay, la gauche avec la brigade de Ségur ; celle de Bourbon (de Beaupréau) resta en réserve pour soutenir 2 batteries qui battaient la gauche et la droite du village (1).

Nos troupes, par la vigueur avec laquelle elles combattirent, forcèrent les ennemis d'abandonner ce poste dès la première attaque ; mais comme ils se soutenaient en colonne, ils en repoussèrent nos brigades, qui se retirèrent dans le plus grand ordre sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. La brigade de Bourbon s'étant jointe aux 3 autres, elles firent ensemble une seconde attaque qui eut aussi peu de succès que la première, et l'on ne put se maintenir dans le village, où les ennemis faisaient filer continuellement de nouvelles troupes tirées de la ligne d'infanterie en bataille derrière ce poste.

M. le maréchal, se portant à cette attaque, reconnut par lui-même la force de Lawfeldt ; il fit marcher M. de Montbarrey à la tête des brigades de Bettens et de Monnin, qui, avec les 4 autres, attaquèrent pour la troisième fois ce village. Ces troupes sont encore repoussées, mais en se maintenant cependant. Alors

(1) Gomer (Louis-Gabriel, chevalier de), né à Quevauvillers (Somme), le 25 février 1718. S'engage comme volontaire à l'école de la Fère en septembre 1730, au bruit du bombardement de Tripoli ; 16 septembre 1732, officier pointeur ; en 1741, attaché au corps d'artillerie du maréchal de Maillebois en Westphalie ; se distingue, le 27 juin 1743, à la défense de Dingelfing, le 27 à Dettingen ; 1744-1745, en Flandre ; après la prise de Tournai, le 23 mai, douze jours après Fontenoy, il est appelé à concourir à la prise du magasin des alliés, il vit :

Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes.

(*Poème de Fontenoy.*)

Le 2 juillet 1747, à Lawfeldt ; 27 septembre 1753, commissaire provincial ; en 1758, appelé au commandement des dépôts d'artillerie concentrés sur le haut Rhin ; 10 janvier 1759, lieutenant-colonel ; 15 octobre 1765, colonel ; 22 janvier 1769, brigadier ; 1er mars 1780, maréchal de camp. Ce savant praticien se sentait spécialement entraîné vers l'étude des bouches à feu connues sous le nom de mortiers, dits à la Gomer. A la date du 20 mai 1791, il écrivait sur la nécessité de l'établissement d'un arsenal de construction et d'une fonderie dans le bassin de la Loire. Les idées de Gomer sont réalisées seulement à Bourges en 1876. Il mourut à Dieuze (Meurthe), le 30 juillet 1798, presque dans la misère, privé par la révolution de ses traitements et de sa pension de retraite. Il a laissé de savantes observations sur les fonctions du service de l'artillerie et du génie, des mémoires sur les grandes portées des bouches à feu, sur les alliages, sur le micromètre, sur la grosse artillerie du royaume.

le maréchal avance une batterie de gros canons, soutient ces 6 brigades par celle de Royal-Vaisseaux et celle des Irlandais (MM. de Thomond, de Fitz-James, de Rooth et d'Havré), et à leur tête le comte de Clermont. Les 2 dernières brigades et les 6 premières formèrent une nouvelle attaque, et se rendirent maîtresses de la plus grande partie du village. Les ennemis, auxquels il importait de le garder, changèrent aussitôt leurs dispositions, et firent marcher en colonne toute la gauche de leur infanterie pour nous forcer de battre en retraite. Sur ce mouvement, M. de Saxe ordonne aux brigades du Roi, de la Tour du Pin et d'Orléans (MM. de Salières, de Lorges (1) et de Guerchy) (2) de se porter sur le flanc droit de cette colonne; elles la chargèrent avec tant de valeur, qu'elle fut culbutée, et le village entièrement emporté un peu après midi. La cavalerie, en bataille derrière ces 3 brigades, s'avance en même temps, et charge aussi non seulement cette colonne, mais encore un corps de cavalerie ennemie qui s'approchait pour soutenir l'infanterie.

Dès que les ennemis virent le village pris, ils essayèrent de faire une diversion, en attaquant la cavalerie de M. de Ségur et celle du corps de M. d'Estrées.

Le maréchal de Saxe se porte de ce côté avec le comte de Clermont, appelle les carabiniers, qui achèvent de mettre en déroute la cavalerie anglaise déjà ébranlée par les premières charges. Bientôt le désordre gagne le reste de l'aile gauche de l'armée des alliés. Cette aile, sur deux lignes de cavalerie et d'infanterie à la hauteur du village de Weldwezel, prend la fuite vers Maëstricht. En se sauvant, les ennemis reçurent un nouvel échec de M. d'Estrées qui avait déjà emporté le village de Vylre. Il fondit sur eux avec sa cavalerie et les poursuivit jusqu'à Maëstricht, faisant beaucoup de prisonniers. La déroute de cette gauche découvrit

(1) De Lorges (Louis de Durfort-Duras, comte), né le 18 février 1714; capitaine au régiment de Lorges (cavalerie), le 2 février 1727; colonel de Royal-Marine, 10 mars 1734; maréchal de camp, 1er mai 1745; lieutenant général, 10 mai 1748; duc en 1759; mort le 7 avril 1776. (D. G.)

(2) De Guerchy (Claude-Louis-François de Regnier, comte), né le 1er avril 1715; mousquetaire, 4 décembre 1730; colonel du Roi (infanterie), 1er mai 1745; maréchal de camp, 11 avril 1746; lieutenant général, 10 mai 1747; mort en septembre 1767.

entièrement le centre (les Hollandais). La frayeur les saisit, et la crainte d'être pris en flanc les détermine aussitôt à faire leur retraite vers Maaseyck, où l'on avait jeté deux ponts. Lorsque l'action fut finie à la gauche des ennemis, M. le maréchal de Saxe, par de nouvelles dispositions, attaque la droite, composée de troupes de la reine de Hongrie aux ordres du comte de Bathiany, demeurées tranquilles spectatrices du combat, leur droite à la grande Commanderie, leur gauche au village de Rosmeer.

Le corps du comte de Clermont, ceux de MM. d'Estrées et de Clermont-Tonnerre débouchèrent par notre droite entre les villages de Lawfeldt et de Mopertingen, tandis que le reste de l'infanterie marche en bataille et de front à l'ennemi entre le village de Rosmeer et celui de Gros-Spauwen. Mais le général Bathiany, qui avait commencé sa retraite et suivi l'exemple des Hollandais après la prise du village de Lawfeldt, s'enfuit si rapidement à l'approche de nos troupes, qu'il fut en peu de temps hors de toute portée.

Cependant le roi, qui s'était avancé en personne à la tête des brigades, détache MM. de Clermont-Tonnerre et de Clermont-Gallerande pour suivre cette aile droite des ennemis, à laquelle on fit encore des prisonniers, et elle se retira aussi en désordre du côté de Maaseyck, sans pouvoir joindre la gauche sous Maëstricht. La confusion fut si grande parmi les alliés ainsi séparés, qu'ils ne se crurent pas en sûreté sous ces deux places. Ils passèrent la Meuse toute la nuit sur les ponts préparés, ainsi que dans les gués, où il resta plus d'un millier de chariots avec leurs chevaux noyés.

Après cette victoire, les troupes restèrent en ordre sur le champ de bataille, et le roi y coucha près d'elles à la Commanderie dite des Vieux-Joncs, maison qui, la veille, était le quartier général du duc de Cumberland.

La présence du roi, l'intrépidité et les sages dispositions du maréchal de Saxe, l'ordre établi par M. de Cremilles, l'activité et l'intelligence de tous les officiers, la bravoure et la belle conduite du soldat renouvelaient à cette bataille de Lawfeldt toutes les actions des vainqueurs de Fontenoy et de Rocoux. L'attaque du village de Lawfeldt, qui dura plus de deux heures, restera une des belles actions de l'infanterie; les troupes du roi y donnèrent des marques d'un grand courage. Les brigades d'infanterie du Roi, des

Vaisseaux, Irlandais, Bettens, Monnin, la Tour du Pin, Bourbon, Monaco, la Fère et Ségur firent des prodiges, ainsi que celles de Royal-la-Marine, la Marck, Diesbach, Bonac, Hainaut, Enghien, Nice, la Marche, Vermandois, les grenadiers royaux, de Coincy et la Traisne, les Grassins et les la Morlière, qui souffrirent beaucoup. Les brigades de cavalerie Royal, Berry, Cravates, Anjou, Royal-Roussillon, et les carabiniers, enfoncèrent partout les escadrons ennemis (1).

Les troupes ennemies qui eurent part à la bataille méritèrent aussi de très grands éloges par leur bravoure. Les Anglais surtout firent des prodiges pour soutenir le village de Lawfeldt, qu'il nous fallut attaquer cinq fois, et où ils firent une contenance qui aurait rebuté des troupes moins accoutumées à vaincre. Là, ils renouvelèrent par leurs B. cette fameuse colonne, ce rocher inébranlable qu'il avait fallu miner à Fontenoy pour le faire sauter; aussi furent-ils encore les plus maltraités (2).

Suivant la propre relation des alliés, conforme à tous nos renseignements, cette dernière action leur coûta au moins 10,000 hommes, tant tués que blessés. On leur fit plus de 2,000 prisonniers, tant à Lawfeldt qu'à la poursuite; parmi les prisonniers étaient le général Ligonier, d'Isenburg, le lord Sewton, le fils de milord Albermale et le major général des Hessois, et divers officiers de distinction. On leur enleva aussi des canons, plusieurs drapeaux, étendards, paires de timbales et autres trophées.

Le lendemain de la bataille, 3 de juillet, l'armée victorieuse

(1) Cette victoire nous coûta plus de 8,700 hommes hors de combat, MM. de Bavière, d'Autichamp (colonel d'Enghien), Dillon, d'Erlach, tués; MM. de Lautrec, Béranger, de Crequy, de Froulay *, de Guerchy; les colonels de Bonac, d'Aubeterre (Royal-Vaisseaux), Balleroy (Orléans), Fénelon (la Fère), Ségur fils, de Rochambeau (la Marche), de Dreux (Royal-la-Marine), la Tour du Pin (Bourbon), Bellefonds, de Cernay (Cravates), blessés.

(2) Cette valeur de l'infanterie anglaise est une force inaccessible à l'émotion du champ de bataille : d'un calme inébranlable, d'une solidité à toute épreuve. Infanterie admirable! s'écriait le maréchal Bugeaud. Heureusement pour ses adversaires, il n'y en a pas beaucoup. Il citait celle d'Espagne : je l'ai retrouvée la même en Crimée, à Inkerman, impassible, effrayante de courage et de sang-froid.

* Froulay de Tessé (comte de), colonel du régiment Royal-Comtois, 15 janvier 1741; brigadier, 20 février 1743; maréchal de camp, 1er mai 1744; mort sans postérité le 11 juillet 1747 de ses blessures à la bataille de Lawfeldt.

campe sur deux lignes, la droite vers le Jaar à la hauteur d'Esmaër, la gauche à Petit-Spauwen près de la Commanderie du Vieux-Jonc. Les alliés, après avoir replié les ponts sur lesquels ils venaient de passer la Meuse aux environs de Maaseyck et de Maëstricht, se réunissent derrière cette dernière place, sur trois lignes : leur droite, les Autrichiens, à hauteur du village de Uyckhowen, le général Bathiany ayant son quartier à Amby; le prince de Waldeck un peu plus loin sur la hauteur avec les Hollandais, au centre; le duc de Cumberland à Heer avec les Anglais, Hanovriens et Hessois, qui formaient la gauche; le général Trips près de Visé, avec les troupes légères, couvrant la gauche, et le général Baronay, avec un autre corps détaché à Maaseyck, protégeant la droite et fournissant des escortes aux convois.

Pour recueillir les fruits de sa victoire, le maréchal résolut, dès le 4, de resserrer les alliés, de les contenir loin de la Meuse et d'exécuter son projet sur Berg-op-Zoom. En conséquence, M. d'Estrées s'établit ce jour-là vis-à-vis de Visé. Il appuie sa gauche au Jaar avec 3 brigades qui s'étendaient jusqu'aux hauteurs de la Meuse, au nord de laquelle il place les régiments de Grassin et de la Morlière, sa droite vers Houtain, les hussards dans ce village et dans d'autres le long de la Meuse, pour assurer la communication jusqu'à Liège; en sorte que, par la position de ce corps, on pouvait regarder la droite de l'armée comme appuyée à la Meuse. Il tente de pousser un détachement au delà de cette rivière, sonde les gués : aucun ne se trouva praticable. Il voulut ensuite faire un pont de bateaux, ne réussit pas davantage et se contenta de tenir l'ennemi en échec au-dessus de Maëstricht et de l'empêcher de passer la Meuse. Le comte de Clermont se porte à Rosmeer en avant de la gauche de l'armée, surveillant les gués au-dessous de Maëstricht; M. de Saint-Germain, à Kesselt, se trouve en avant du centre, avec de l'infanterie dans les ravins et les chemins creux, de sorte que Maëstricht est entièrement masqué.

Le 5, M. Phelippes, à Namur, détache les régiments de Fersen-infanterie et d'Orléans-dragons sous M. de Boufflers, pour Huy, afin de garder les gués de la Meuse depuis ce point jusqu'à Liège.

Le même jour, M. de Lowendal, venu à Tirlemont avec la moitié de son corps, rejoint le reste laissé au camp de Louvain; et comme il devait se disposer au siège de Berg-op-Zoom, il avertit les

dépôts de son artillerie à Gand et à Dendermonde de se rendre à Anvers. De sa personne, il part le 6 de Louvain, arrive dans Malines, y place son infanterie en deçà, sa cavalerie au delà et les dragons à droite de cette ville, et garde quleques jours cette position avant de se rendre à Anvers, pour se donner le temps de préparer sa marche sur Berg-op-Zoom.

Le 8, 1 brigade d'infanterie composée de 4 B. est détachée de l'armée aux ordres de M. de Bombelles, brigadier, pour occuper Diest, Aerschot et autres postes sur le Demer; en même temps, 8 autres B. et 21 E. sont distribués à Tongres, Saint-Trond, Tirlemont, Louvain et Bruxelles, pour la communication de l'armée à cette dernière place. M. de Lowendal détache du camp de Malines les volontaires bretons : ils occuperont Lierre, et ramasseront tous les chariots depuis cette petite ville jusqu'à Gravenwezel, et tout le long de l'Escaut jusqu'à Anvers. En même temps, le corps de Clermont, toujours au-dessous de Maëstricht, s'avance à Reckeim, la gauche au ruisseau de ce nom, sa droite à l'abbaye de Lanaeken, laissant à Neerharen, en avant de la ligne, une partie de ses troupes rangées en équerre, face à Maëstricht et couvert par les châteaux de Petersheim et d'Ablouck qu'occupait le détachement de M. de Saint-Germain campé sur la droite à Kesselt, vis-à-vis Maëstricht.

M. de Lowendal marche avec toutes ses troupes le 9, arrive au-dessous d'Anvers, la droite à Merxem, la gauche à Eckeren, où il apprit le mouvement sur Berg-op-Zoom du prince de Saxe-Hildburghausen, formé à Rosendaal.

Le 10, il se remet en mouvement sur deux colonnes, et campe à Ossendrecht, le mauvais temps ne lui permettant pas d'aller plus loin. Pendant la nuit, il est précédé par un fort détachement avec M. de Lally, pour tâter le poste de Santvliet. Nos grenadiers s'étaient déjà emparés d'une digue à l'embouchure de l'Escaut, avec beaucoup de bâtiments.

M. de Montbarrey est détaché, le 15, avec 2 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie pour renforcer le corps de M. de Lowendal; une d'elles, tirée du corps Clermont, est remplacée par celle de Bourbon; le régiment Royal-Suédois passa de Namur à Huy.

Il y avait alors à l'armée sous la Commanderie 67 B. et 124 E. Le corps Clermont, à Reekem, avait 15 B. et 27 E.; M. de Saint-

Germain, à Kesselt, 8 B. et 25 E.; M. d'Estrées sur la Meuse, entre l'armée et Liège, 19 B. et 34 E.; à Huy, 4 B. et 5 E.; M. de Lowendal, sur l'Escaut, 34 B. et 34 E.; M. de Contades, dans la Flandre hollandaise, 8 B. et 10 E.; par la communication de Tongres à Bruxelles, 8 B. et 21 E.; sur la Demer, 4 B.; à Namur et Charleroi, 5 E., outre 4 B. de milices : ce qui donne, pour l'effectif de l'armée, 167 B. et 284 E., sans compter les régiments de Grassin, de la Morlière et les troupes légères.

M. de Lowendal quitte Ossendrecht en deux colonnes, arrive, le 12, devant Berg-op-Zoom, appuie sa gauche à l'inondation de la Zoom, la droite à l'Escaut. Il avait souhaité de rencontrer le prince de Saxe-Hildburghausen, qui, jetant sur Bréda sa cavalerie et ses équipages, était venu de Rosendaal sous Berg-op-Zoom, renforcer la place, restant de sa personne à Steinberg.

Le 13 et le 14, M. de Lowendal se prépare à l'ouverture de la tranchée. Pendant cette grande opération, M. d'Estrées continuait à resserrer l'ennemi. Voulant reconnaître les environs du fort Saint-Pierre qu'il fortifiait, il fut attaqué et dut se retirer précipitamment. C'est alors qu'il établit des retranchements pour masquer ce débouché, avec des ponts sur le Jaar destinés à faciliter le passage de l'armée en cas de nécessité. A l'égard de l'armée des alliés, qui attendait des renforts d'Allemagne, elle ne dépassait pas alors 60,000 hommes effectifs, suivant leurs propres rapports combinés avec la distribution journalière du pain. Après quelques mouvements par sa gauche, elle resta campée derrière Maëstricht, la droite au-dessous de cette place, la gauche à Berneau tirant sur Visé. Le duc de Cumberland avait toujours son quartier général à Ryckolt. Le général Trips couvrait la gauche avec ses troupes légères, qui s'étendaient depuis Visé jusqu'au-dessus de Liège. Le général Baronay, du côté de Maseyck, avait un corps de troupes descendues à Ruremonde avec l'artillerie et les pontons; en outre, un corps de 12,000 hommes campait dans les lignes de Steinberg, près de Berg-op-Zoom, aux ordres du prince de Saxe-Hildburghausen.

CHAPITRE XIV.

SIÈGE ET PRISE DE BERG-OP-ZOOM.

Juillet. 14. Ouverture de la tranchée. — 16. Changement dans la position de la gauche de l'armée. — 19. Le prince de Waldeck se porte à Ruremonde. — 21. M. de Saint-Germain à Boerkloen pour l'observer. — 22. MM. de Clermont, d'Armentières, de Saint-Germain en mouvement sur Hosdensten, Huy. Ce dernier à Putte, le 27. — 29. Détachements ennemis qui font des ponts sur l'Ourthe.

Août. 3. M. de Lowendal rapproche les corps de MM. de Contades et Saint-Germain. — 5-6. Attaque du chemin couvert. — 9-10. M. de Schwartzemberg veut occuper Wouw ; repoussé à Oudenbosch. — 14. Mouvement de notre armée. — 19. L'armée ennemie s'avance sur Visé avec un corps sur la basse Meuse. — 23. M. de Courten appuie M. de Lowendal. — 28. M. de Tornaco détaché vers Berg-op-Zoom. — 29. M. le duc d'Havré, mis sous les ordres de M. de Lowendal, part pour Diest.

Septembre. 2. L'ennemi renforce ses troupes à Berg-op-Zoom. — 9. Les batteries de brèche commencent à tirer. — 11. M. d'Armentières à Hérenthals. — 12. M. de Trips passe la Meuse. — 13. M. de Lowendal à Brasschoet, le 14 à Putte. — 16. Assaut général, prise de Berg-op-Zoom. M. de Blet y commande. — 17. M. de Lowendal nommé maréchal de France. — 20. Troupes venant d'Allemagne rejoignant l'armée ennemie. — 23. 2 brigades à portée de faire le siège des forts. — 25. Troupes devant Berg-op-Zoom campent à Capellen. — 27. Le maréchal Bathiany au camp d'Oudenbosch. — 28-29. Siège du fort Frédéric-Henri.

Octobre. 2. Les gros équipages et l'artillerie partent pour Saint-Trond.— 3. La droite de l'armée passe le Jaar. — 4. L'armée marche sur cinq colonnes. — 6. A Tirlemont, l'armée du roi. Capitulation de Frédéric-Henri. — 10. Toute la cavalerie cantonne entre la Dyle et la Senne. L'infanterie à Louvain, Malines et Wayre. — 12. Capitulation du fort de Lillo. — 21. Séparation des troupes pour leurs quartiers d'hiver. — 23. Départ des troupes. — 30. Convoi d'Anvers sur Berg-op-Zoom attaqué.

Novembre. 1, 2, 3. MM. de Bathiany et Cumberland à la Haye. — 12. Les troupes devant Berg-op-Zoom entrent dans la place. Dispositions pour son ravitaillement.

Le 13, M. de Lowendal, examinant de plus près ses points d'attaque, trouve les fortifications extrêmement enterrées, les feux très rasants. Il découvre cependant un terrain assez favorable. C'est le

14 qu'est ouverte la tranchée de Berg-op-Zoom. Une parallèle par sa gauche embrasse le front du camp retranché et par sa droite celui des trois bastions, communiquant au centre de cette parallèle par cinq zigzags qui partent des dunes. Une autre communication traversait le grand chemin d'Anvers et aboutissait au vieil épaulement, plus un boyau isolé, qui se perdait dans les dunes et donnait une communication commencée pour la droite de cette parallèle.

Le 16, à 3 heures du matin, une sortie de la place se jette pour combler le bout de la parallèle à droite; elle est repoussée par le capitaine de grenadiers Persange, du régiment de Normandie. Dans la nuit du 16 au 17, on perfectionne la parallèle, on construit des batteries à la droite, à la gauche et en arrière; deux sorties de la garnison n'ont pas plus de succès que celle de la nuit du 17 au 18, où se distingua M. de Montbarrey. Le général Cromstroom arrivait le 21, pour prendre le commandement en chef de la ville et des lignes; le prince de Saxe-Hildburghausen en est si mécontent qu'il se retire à Tolen. Les volontaires bretons reconnaissent les forts de Rowers, Pinsen et Conineberg.

Le 22 juillet, M. de Lowendal, à la nouvelle que les Hollandais venaient de publier une ordonnance défendant à tous les sujets de la république, sous peine de mort et de confiscation de biens, de fournir aucune espèce de vivres, fourrages ou chariots à l'armée française, arrête les bourgmestres et les régents des lieux sur lesquels on avait imposé des fourrages, avec menace de brûler les villages qui n'obéiraient pas sur-le-champ. Comme il avait quelque dessein sur les forts qui couvraient le camp retranché des ennemis, il envoie de ce côté de l'infanterie et des dragons sous M. le duc de Chevreuse, qui passe le ruisseau de la Zoom, et campe vis-à-vis les forts Rowers et Pinsen, la droite à l'inondation, la gauche à la Zoom.

M. de Contades vient du pays de Waës rejoindre, le 23, M. de Lowendal et dans la soirée arrive M. de Saint-Germain. La nuit du 23 au 24, à 3 heures et demie du matin, M. de Lowendal s'avance jusque près de Steenberg, pour reconnaître les lignes des ennemis. Ceux-ci coupent la digue entre cette ville et l'Ecluse bleue, et l'inondation se trouve formée en plusieurs endroits. Ils firent aussi une coupure à une barrière palissadée, et garnie

d'infanterie que les volontaires bretons poussèrent avec beaucoup de valeur, en se jetant dans l'eau des deux côtés du chemin pour tourner l'ennemi.

M. de Lowendal, dans la nuit de 24 au 25, ayant reconnu la possibilité d'attaquer le fort de Rowers, ouvre la tranchée en construisant une batterie à la droite de la parallèle. Le 27, à la pointe du jour, les batteries de l'attaque de Rowers commencent leur feu avec succès sur le camp, qui est obligé de se déplacer. M. de Lowendal monte à cheval et reconnaît un terrain propice à recevoir le prince de Waldeck, s'il tentait d'inquiéter le siège. Du 27 au 28, l'ennemi démasque son artillerie et ouvre le feu des forts de Pinsen et de Conineberg. MM. de Contades et de Saint-Germain ayant amené des renforts, on se trouve en position de s'opposer à l'arrivée du prince de Waldeck, qui, entre Bréda et Bois-le-Duc, devait se porter à Oudenbosch.

Le 2 août, le prince de Waldeck, arrive à Bréda avec son corps d'armée, jette un pont de bateaux entre Steenberg et l'Écluse bleue, sur lequel passe la cavalerie du camp retranché au Vieux-Bois.

Dans la nuit du 3 au 4, l'ennemi fait une sortie, encloue des pièces. A la tranchée de Rowers, on répare l'ouvrage de la nuit précédente, en construisant une nouvelle batterie à la gauche de la batterie.

Le 5, M. le comte de Lowendal, ayant reçu la confirmation de l'arrivée de l'armée ennemie entre Rowers et Oudenbosch, place M. de Contades à la cense du Pasteur, et M. de Saint-Germain derrière le village de Huyberghen. Il se porte sur le terrain reconnu derrière les dunes, indique aux majors des régiments le camp qu'ils devaient occuper, en cas de combat, et travaille aux rampes et débouchés pour porter du canon sur les dunes, de sorte que tout fut bientôt disposé pour recevoir l'ennemi, si son dessein était de marcher sur nous. Ayant aussi reconnu le progrès de nos mines et des ouvrages de la tranchée, il jugea qu'il était temps de déloger les assiégés du chemin couvert. La nuit du 5 au 6, on commence par faire sauter toutes les mines de la droite et de la gauche de l'attaque. On creuse ensuite des puits afin de pénétrer dans les casemates sous le chemin couvert. En même temps, des compagnies de grenadiers marchent à l'attaque du chemin couvert;

elles manœuvrent avec une intrépidité surprenante au milieu du feu de tous les ouvrages des ennemis; elles se logent dans les angles saillants. Les travailleurs qui les suivaient ne se dérangèrent pas un moment, et perfectionnèrent le logement.

Le 6, M. de Lowendal, suivant les intentions de M. de Saxe, ordonne à M. de Saint-Germain de se tenir prêt à tourner Bréda et à porter l'alarme jusqu'à Gertruydenberg. Il fit avancer de l'infanterie pour soutenir le village de Wouw, occupé par les volontaires bretons sur notre gauche. Il croit cette précaution d'autant plus nécessaire que l'ennemi, campé, sa droite à Oudenbosch et sa gauche vers Kuckwen, avait poussé à Rosendaal.

Dans la nuit du 6 au 7, les volontaires bretons, après un vif engagement avec l'ennemi, le reconduisent à moitié chemin de Rosendaal.

Le 7, à 2 heures après midi, les assiégés mettent le feu dans le saillant du bastion gauche. A 5 heures, nous fîmes jouer, à gauche de ce logement, une mine qui creva la galerie ennemie; à 6 heures, deux autres à la droite du saillant. Dans le moment, une sortie de la place débouche par les palissades à la gauche du front de l'attaque. Après un feu de mousqueterie des plus vifs, 2 compagnies de grenadiers les culbutèrent et les poursuivirent jusqu'au réduit de la gauche. A 7 heures du soir, une de nos bombes met le feu à un magasin de poudre dans la ville (1).

Le 8 août, M. de Montmorin, détaché de l'armée du roi, est envoyé avec 2 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie (8 B. et 13 E.) à Berg-op-Zoom. Le Demer, qu'il quittait, reste gardé par 10 B. et 10 E.

La nuit du 9 au 10, un corps de l'armée ennemie, s'avançant sur trois colonnes, veut s'emparer du village de Wouw, sur notre gauche, gardé par 1 brigade d'infanterie et les volontaires bretons, aux ordres de M. de Vaux. Un peu après minuit, la première division des ennemis attaque une redoute que nous avions à la tête du village sur notre droite, vers la chaussée de Rosendaal. Cette colonne fut repoussée avec perte par les grenadiers de Montbois-

(1) Depuis le commencement du siège jusqu'à ce jour inclusivement, notre perte se montait à 1,946 hommes, 17 officiers tués, 112 blessés, 262 soldats tués et 1.555 blessés.

sier, soutenue de 2 B. du même régiment, en même temps qu'à la redoute du centre, surprise par la 2e division, l'ennemi se voit refoulé jusqu'à quatre fois par les grenadiers d'Angoumois et de Montboissier.

La 3e division attaque notre redoute sur la chaussée de Bréda. Ces dernières troupes revinrent aussi à la charge, et furent toujours repoussées. M. le duc de Chevreuse, qui commandait l'attaque du Rowers, ayant appris celle du village, de Wouw, envoie 2 brigades d'infanterie et 1 de dragons pour masquer les débouchés et assurer la communication avec ce village, que les ennemis n'osèrent insulter, ayant été repoussés de toutes les redoutes. Ce combat dura depuis minuit jusqu'à 4 heures du matin. M. de Vaux, M. le chevalier de Montboissier, colonel de son régiment, M. de Kermelec des volontaires bretons, se distinguèrent dans cette action, ainsi que tous les autres officiers et les troupes, qui firent des prodiges de valeur, malgré la supériorité de l'ennemi.

Le 10 au matin, M. de Lowendal, qui s'était porté sur les lieux, à la nouvelle de l'armée ennemie débouchant dans la plaine de Nispen en ordre de bataille, fit battre la générale, et s'établit sur le champ de bataille marqué quelque temps auparavant; il ne laisse au siège que le nombre de B. nécessaires pour la garde de la tranchée. Lorsque les ennemis se retirèrent, M. de Saint-Germain rentra aussi dans son ancien camp d'Huyberghen, après avoir poussé et replié tous les postes des ennemis du côté de Bréda (1).

Le même jour au soir, M. de Lowendal se porte à la tranchée et établit un logement malgré la vivacité du feu de la place. A 11 heures, les assiégés firent sauter une mine. Nous travaillons à l'établissement d'une batterie dans le prolongement fait la veille à la première parallèle, pour battre le bastion de la droite. Les ennemis voulurent faire une sortie du fort Rowers, ils furent repoussés par nos piquets. Du côté de Liège, le duc de Cumberland, pressant les États-Généraux et le gouverneur de Berg-op-Zoom d'envoyer des secours, avait fait descendre du côté de Venloo plusieurs détachements de troupes aux ordres du général Geyrusck, et or-

(1) Depuis le commencement du siège jusqu'au 10 août inclusivement, notre perte se montait à 2,259 hommes. (D. G. V.)

donna de passer la Meuse à un autre corps qui venait camper sur le Jaar en deçà de Maëstricht. Le 17, des batteries, placées à la droite de la première parallèle, commencent à entamer les bastions.

La nuit du 17 au 18, des volontaires descendent dans le fossé de la demi-lune, entrent par la galerie de l'ennemi, fouillent les mines, tuent les mineurs, et s'avancent jusqu'au pied du réduit de la lunette.

Le 17, M. de Noailles, de tous les conseils du roi, presse M. de Saxe sur la nécessité d'emporter Berg-op-Zoom pour la gloire et la réputation de nos armes et la décision du succès de cette campagne. Il lui expose l'importance de cette entreprise, et tous les efforts des alliés si nous échouons devant cette place, et il conclut que l'armée du roi ne pouvait trop tôt s'en rapprocher pour couvrir et soutenir celle de M. de Lowendal, qui courait risque d'être accablée par le nombre (1).

Le même jour, M. de Saxe lui répond « que, si cette place était susceptible d'être emportée, nonobstant les difficultés de chaque jour, M. de Lowendal avait assez de troupes et d'artillerie pour cette opération; mais qu'on y perdrait l'armée par le défaut de subsistances, et que, si elle quittait sa position actuelle, on abandonnerait des subsistances immenses et notre propre frontière. » L'on peut ajouter, et il paraît que c'était l'idée du maréchal, que le meilleur parti, dans ces circonstances, était de continuer à faire marcher des renforts vers Berg-op-Zoom, à mesure que les alliés y en enverraient de leur côté, ce qui donna lieu de détacher de nouvelles troupes de l'armée.

En effet, M. de Courten part, le 18, avec 1 brigade d'infanterie, 2 de cavalerie, le régiment de la Morlière et quelques troupes légères, rejoindre le corps de Berg-op-Zoom. Le maréchal, le 19, recommandait à M. de Lowendal de grandes tranchées profondes et larges sur les capitales des bastions de polygone, qu'il fallait attaquer au-dessous de l'horizon, pour couper court à la guerre souterraine des mines.

(1) L'ennemi était toujours campé entre Oudenbosch et Kuckwen, avec des troupes en équerre depuis la rivière jusqu'à Etten, des hussards à Nispen et 1 régiment d'infanterie dans les retranchements depuis Nispen jusqu'à Eschen. Il y avait, en outre, les troupes du camp, la garnison de Berg-op-Zoom et le renfort amené par M. de Baronay.

Le 19, le roi renforce la communication avec Berg-op-Zoom. 2 brigades se rapprochent de Hoëven ; celle de Montmorin (M. de Pons) est envoyée de Lierre à Eeckeren au-dessous d'Anvers, avec 2 régiments de dragons et celui de Beausobre-hussards, afin de couvrir cette communication, conjointement avec la brigade de cavalerie d'Anvers. Tongres devient un point essentiel à notre position et à nos dépôts : le 20, un retranchement enveloppe cette ville ; il doit communiquer à Berg-lez-Tongres et le couvrir. Toutes ces précautions étaient nécessaires, car l'armée du baron de Schwartzemberg campait près de Berg-op-Zoom, déjà très forte par suite de l'arrivée du général Baronay. Nos B. devenaient faibles, sans compter l'obligation d'éloigner un peu la cavalerie pour la faire subsister.

Ces considérations, jointes à l'objet important du siège, à l'attention nécessaire à l'armée voisine et à la sûreté de notre communication avec Anvers, faisaient souhaiter dans ce moment à M. de Lowendal que la grande armée se rapprochât de lui, d'autant plus que la Hollande et les alliés se sentaient trop intéressés à traîner le siège en longueur, et que tous leurs efforts tendaient à nous faire échouer dans cette entreprise.

Le 23, M. de Lowendal mande à M. de Saxe que les ennemis campent, la droite à Oudenbosch et la gauche vers Hoeven, avec de gros détachements à Nispen et à Rosendaal ; qu'il serait difficile et même inutile de marcher à eux, par la proximité de Bréda, où ils ne manqueraient pas de se réfugier ; que, de son côté, il n'avait rien à craindre de leur part, ayant une position inattaquable ; et que s'ils marchaient du côté d'Anvers, il pourrait alors se porter sur eux. De l'autre côté, les troupes anglaises, hanovriennes et hessoises, formant la gauche de l'armée des alliés, s'avançaient sur les hauteurs au-dessus de Visé, et campaient sur deux lignes, la droite du côté du village de Mouland à l'extrémité de ces hauteurs, la gauche appuyée au ravin creusé par le ruisseau qui passe au pied de la Cense de Sarrolea vers Liège. Elles laissaient en avant Visé, le village de Richel et le château d'Argenteau. Le duc de Cumberland transporte son quartier général au château de Fère, près d'Argenteau.

La droite des alliés, par un mouvement en remontant la Meuse, portait sa gauche près de Visé, et sa droite vis-à-vis de Maëstricht.

Le général Bathiany, qui commandait dans cette partie, jette un pont sur la Meuse vis-à-vis du château de César. Toutes ces troupes campaient par pelotons, et plusieurs détachements augmentaient le corps du général Trips au-dessus de Liège, où il y avait alors 15 à 18,000 hommes répandus sur l'Ourthe, dans le Coudroz et dans les autres districts du pays de Liège au delà de la Meuse, poussant même des partis jusque dans les dépendances de ce pays entre Sambre et Meuse.

La nuit du 26 au 27, commence le travail aux batteries de brèche. Notre honneur était engagé, après le gain d'une bataille, à la prise de Berg-op-Zoom, qui devait être le fruit de cette victoire; d'autre part, le salut de la république des Provinces-Unies dépendait de la défense et de la conservation d'une place très forte, le boulevard de la Zélande, qui avait déjà fait lever plusieurs sièges sans pouvoir être prise, qui n'avait pu être investie au siège actuel, soutenue par une armée, et dont la garnison s'augmentait chaque jour de nouvelles troupes. Les alliés étant déterminés à mettre tout en œuvre pour nous faire échouer dans notre entreprise, les Hollandais pressaient vivement le duc de Cumberland d'envoyer de nouveaux secours à cette place. Ce prince avait insensiblement fait passer à Oudenboseh 24 à 25,000 hommes aux ordres de Schwartzenberg, sans compter les troupes des lignes de Fleenberg, commandées par le prince de Saxe-Hildburghausen. Il était à présumer que leur plan consistait à attaquer l'armée du siège, ou à la mettre dans la nécessité de combattre. L'échec de Wouw en restait une preuve; impossible de croire qu'ils perdissent leur objet de vue, ni qu'ils ne tentassent pas de donner bataille, ou du moins de couper les vivres à M. de Lowendal.

Dans ces circonstances, il fallait lui procurer tous les secours nécessaires à la réussite de son entreprise, rendre inutiles ceux que les alliés enverraient encore contre lui, continuer à leur donner de la crainte pour Maëstricht et à contenir leur grande armée sur la rive droite de la Meuse. C'est à quoi tendaient toutes les dispositions du roi, dont l'armée campait à Hamal, près de Tongres : le corps de M. de Clermont à Cortessem sur la gauche du côté d'Hasselt; celui de M. d'Estrées sur la droite à Heure-le-Romain, et le long de la rive gauche de la Meuse depuis Maëstricht jusqu'à Huy. D'autres détachements distribués depuis Tongres jusqu'à

Bruxelles, sur la Demer, sur l'Escaut, assuraient la communication de l'armée avec le camp devant Berg-op-Zoom.

Le 24, telle était notre situation, quand partit de Venloo pour Berg-op-Zoom, avec le général Chanclos, un nouveau renfort rassemblé par le général Geysruck sur la basse Meuse. A cette nouvelle, M. de Courten, arrêté à Diest, marche à Lierre, se rend aux ordres de M. le comte de Lowendal.

Le 30, M. de Lowendal apprend que le roi détachait encore de son armée 10 B. et 4 E., sous M. le duc d'Havré, pour venir le joindre, sur l'avis que le général Tornaco s'avançait vers Bréda avec un nouveau secours de troupes tiré de l'armée des alliés.

Le même jour, M. le maréchal de Saxe écrivit à M. le comte de Lowendal, pour savoir s'il ne risquait rien à marcher à l'ennemi au cas qu'il se portât sur sa communication avec Anvers, et pour lui offrir de marcher lui-même à son secours avec 30 B., s'il le jugeait nécessaire, ce qui, joint à 25 ou 30 B. et 40 E. tirés du camp devant Berg-op-Zoom, suffirait pour le délivrer.

Pendant les derniers jours de ce mois d'août, les alliés, sur la rive droite de la Meuse depuis Maëstricht jusqu'à Liège, s'allongèrent par leur gauche jusqu'à la Chartreuse pour soutenir le général Trips, qui continuait à lever les contributions imposées au pays de Liège à droite de la Meuse. Le duc de Cumberland avait aussi demandé des rations aux états de Luxembourg; mais ils les lui refusèrent, sous prétexte que cette livraison mettrait la province hors d'état de recevoir des troupes pendant les quartiers d'hiver. Ils se bornèrent à accorder 180,000 florins à la reine de Hongrie, à l'instigation du général Neuperg, qui persistait dans son sentiment de maintenir la plus exacte neutralité entre le duché de Luxembourg et notre frontière. M. de Lowendal répondit au maréchal de Saxe qu'il était dans une position à ne rien craindre de la part des ennemis; que la plus grande partie de leurs B. étaient réduits à la moitié du complet; que les troupes auxiliaires de Wurtemberg et de Bavière n'étaient ni d'avis ni en état de se battre; que le général Chanclos serait trop circonspect pour rien hasarder avec les Autrichiens seuls; que MM. de Schwartzenberg et Vanharen se trouvaient dans le même cas avec les Hollandais; que les B. des lignes de Berg-op-Zoom étaient aussi rebutés qu'affaiblis : en sorte qu'il ne craignait rien ni pour son camp, ni pour sa communica-

tion avec Anvers, dans laquelle il avait actuellement 74 B. et 102 E., en comptant le renfort que M. le duc d'Havré lui amenait, et où il pouvait conduire le reste de ses troupes, si les ennemis se portaient de ce côté-là; qu'au reste, il pouvait se passer de cette communication, ayant du biscuit pour dix jours, et assez de troupes pour mettre fin au siège, sans avoir besoin d'autres secours.

L'on sut bientôt que les ennemis avaient encore fait entrer du secours dans Berg-op-Zoom, qu'ils occupaient les hauteurs de Lierre, et qu'il leur arrivait de l'artillerie; qu'en outre, le 7, les alliés envoyaient de Maëstricht un renfort pour aller par Venloo du côté de Berg-op-Zoom avec de l'artillerie; que le général Chanclos avait joint M. de Schwartzemberg au camp d'Oudenbosch; que le prince Esterhazy y arrivait aussi afin de relever le général Baronay, retournant à la grande armée; qu'il y avait déjà de 40 à 45,000 hommes tant dans ce camp que dans les lignes de Fleenberg à Berg-op-Zoom, dont on relevait la garnison de temps en temps; enfin que les généraux recevaient ordre d'attaquer M. de Lowendal.

A ces nouvelles, le maréchal détache MM. d'Armentières et de Muy sur Hérenthals, M. de la Marche à Huy, petit camp nouvellement formé et devenu important pour la garde de la Meuse, en fournissant des postes jusqu'à Liège et contrariant ceux de l'ennemi au delà de cette rivière. Du côté de Berg-op-Zoom, toute la nuit du 8 au 9 est employée à établir les batteries de brèche, à élargir deux communications pour chaque attaque des deux bastions de la demi-lune, en sorte que les descentes de fossé sont presque achevées.

Le 9, M. de Lowendal, apprenant le départ de MM. d'Armentières et de Muy, le 7, avec 1 brigade de cavalerie et 1 régiment de hussards pour venir prendre une position avantageuse à Hérenthals et observer les mouvements de 8 à 9,000 hommes que les alliés venaient encore de détacher vers Bréda, envoie ordre, de son côté, suivant les intentions de M. le maréchal de Saxe, à 1 autre brigade de cavalerie, 1 régiment de hussards et à celui de la Morlière, d'aller joindre M. d'Armentières, de l'aider à chasser les ennemis et à les empêcher de se jeter sur la communication d'Anvers. Il envoya à Eckeren les volontaires bretons, remplacés à Wouw par les grenadiers royaux de Chabrillan.

7 B. et 10 E. anglais et hanovriens descendaient alors à Ru-

remonde, se dirigeant sur Berg-op-Zoom. Dans la matinée du 12, nous apprîmes par une lettre interceptée que le siège tirait à sa fin, que le renfort parti de Maëstricht arriverait probablement trop tard, qu'il fallait au moins couvrir Bréda et que la dyssenterie régnait chez les Anglais.

Dans la nuit du 11 au 12, une colonne de la garnison fit une tentative contre notre gauche et le centre; une partie arriva jusqu'à nos pièces, mais elle fut repoussée.

M. d'Armentières marche d'Hérenthals à Braschaet sur Putte, près de Berg-op-Zoom, à la disposition de M. de Lowendal, qui se préparait en effet à mettre fin à sa grande opération. Le même jour, alerte du côté d'Huy. Un millier de pandours de l'armée des alliés, ayant passé la Meuse pendant la nuit en cinq endroits entre Huy et Chokier, avaient dessein de surprendre ce premier poste. Le régiment de dragons d'Orléans et une partie de celui de Grassin, qui occupaient quelques points le long de cette rivière, se replièrent, partie sur Liège et partie sur Huy.

Le duc de Cumberland se décide à marcher, le 18, au secours de Berg-op-Zoom : les Anglais, Hanovriens et Hessois doivent se tenir prêts; une partie de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie est déjà rendue à Maëstricht, et le reste de l'armée prendra la même route, excepté les Autrichiens, qui ne voulaient point aller en Hollande. Mais il était déjà trop tard pour secourir la ville. La nuit du 14 au 15, on fit le logement dans le réduit de la droite pour plonger dans le fossé et chasser les ennemis de l'épaulement. On travaille dans la lunette, à notre gauche, à un nouveau débouché nécessaire aux troupes qui devaient donner l'assaut au bastion de la gauche. On répare, on élargit les communications. On continue de perfectionner les brèches, que le général Cromstroom paraissait déterminé à défendre plutôt que de capituler.

Le 15, les brèches étant reconnues praticables, M. de Lowendal se dispose à l'assaut pour le lendemain matin. Les troupes commandées se rendirent le soir au dépôt de la tranchée afin de marcher à la pointe du jour (1).

(1) Les compagnies de grenadiers étaient tirées des régiments d'Eu, de Coincy, Chabrillant, la Traisne, Royal Limousin, Chantilly, Montmorin, et Dauphin, y com-

A l'entrée de la nuit, toutes ces troupes, commandées par M. de Relingue, s'assemblent et s'avancent dans l'ordre indiqué jusqu'aux débouchés des fossés des trois attaques, savoir : attaque du bastion, M. de Saint-Affrique, et 6 B. aux ordres de M. de Faucon, les autres B. fermant la marche; bastion gauche, sous M. de Piat, 6 B. commandés par M. de Tondut. Pendant que ces divisions se rendaient aux débouchés des attaques, y attendant le signal de l'assaut, M. de Lowendal met en bataille le reste de l'armée pour accepter le combat, et se rend à la tranchée avec MM. de Valière, de Gourdon et les officiers d'artillerie et du génie (1).

Le 16, à 4 heures du matin, on donne le signal par une bombe seule suivie d'une décharge générale de tous les mortiers de la tranchée, ensuite par une autre bombe et une deuxième décharge.

A l'instant les troupes d'assaut marchent et les trois attaques commencent en même temps avec rapidité. Les grenadiers montent d'abord aux brèches des deux bastions, où ils trouvent peu de résistance; ils se portèrent tout de suite à leur gorge, d'où ils chassèrent les ennemis qu'ils trouvèrent partout en désordre, puis ils s'étendirent sur les courtines de droite et de gauche, pour donner l'emplacement aux B. qui les suivaient. Avant l'attaque de la demi-lune qui se fit en même temps, les volontaires et grenadiers, qui s'étaient jetés dans le fossé de la place, attaquent la communication de la demi-lune à la courtine,

pris deux piquets d'Harcourt et de Royal-dragons. Les B. aussi pris des régiments de Normandie, de Montboissier, Eu, Montmorin, des Vaisseaux, Beauvoisis, Royal, Touraine, Custine, Limousin, Orléans, Rochefort et Dauphin.

(1) *Le maréchal de Saxe au comte de Bruhl.*

« Tongres, le 16 septembre.

« La paix me paraît prendre une tournure qui ne présage pas une conclusion bien prochaine. Les Anglais ne la veulent pas bien fort et ne sont pas encore las de la guerre. Ils amusent leurs alliés. Comme ils retirent des avantages par la guerre sur mer et qu'ils en espèrent de plus grands, ils ne sont pas pressés de faire la paix, d'autant plus qu'ils ne mettent pas la nappe (comme on dit). Si la reine de Hongrie prenait bien décidément son parti, elle gagnerait la paix avec nous. Les Hollandais en souffriront le plus. Je ne désire plus que le repos. »

et s'emparent de la poterne du milieu de cette courtine, ce qui oblige les ennemis à se rendre prisonniers de guerre. Le logement de la gorge et de la demi-lune établi, l'on s'y maintint. Après que les grenadiers et les premiers B. eurent enfoncé aux trois attaques tout ce qui se rencontra sur leur passage, fouillé les retranchements des bastions et de la demi-lune, tué ou fait prisonnier ce qui s'y trouva, ils se rendirent maîtres des portes du côté d'Anvers et de Bréda, et se mirent en bataille sur le rempart, donnant place aux derniers qui les suivaient. Alors toutes les troupes réunies entrèrent ensemble dans la ville, l'épée à la main. La garnison, surprise, effrayée et en désordre, s'était retirée sur la place et dans les rues adjacentes. Une partie se sauva par la porte de Steenbergen, avant qu'on s'en fût emparé; le reste se jeta dans les maisons, voulut résister et fit imprudemment un feu très vif sur nos troupes. Alors commença le désordre : le feu est mis à quelques maisons pour obliger les ennemis à se rendre; tous ceux qui ne voulurent point mettre bas les armes sont passés au fil de l'épée. La résistance mit le soldat en fureur. Ce massacre dura trois heures, et, dans ces premiers moments, il fut impossible d'empêcher le pillage avec toute la licence que le soldat effréné peut se permettre dans une ville prise d'assaut (1).

(1) C'est de l'époque de la submersion de Roomerswal et de plusieurs autres villages du Sud-Beveland, le 5 novembre 1530, que date Berg-op-Zoom *. Son importance est toute militaire; par la nature de son port, qui sert de tête de pont sur le continent pour les Hollandais, elle leur donnait la facilité d'y arriver à travers le Brabant et par la mer de Zélande, de prendre l'offensive dans les Pays-Bas contre les Espagnols, et de se retirer, s'ils étaient plus faibles.

Élevée en marquisat par les ducs de Brabant. Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, s'en empara au nom du roi d'Espagne, en 1568. Guillaume Ier, prince d'Orange, s'en rendit maître, le 8 novembre 1576, par le traité de la pacification de Gand.

Le 3 janvier 1579, l'union d'Utrecht établit les premiers fondements de la république hollandaise. En 1581, les Espagnols voulurent surprendre Berg-op-Zoom.

Au mois de septembre 1588, le prince Alexandre de Parme, à la tête de 30,000 hommes, voulut en faire le siège et fut obligé de le lever, le 12 novembre suivant. Neuf ans après, en 1597, don Juan d'Autriche tâcha de la surprendre avec 10,000 hom-

* Montagne sur la Zoom, bien qu'il n'y ait ni montagne ni rivière. Comme tout se juge par comparaison, des débris de dunes sur lesquels la ville est bâtie, qui ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus des hautes marées, ont dû paraître une montagne aux habitants du voisinage, dont les maisons seraient submergées deux fois dans vingt-quatre heures par la mer, si elles n'en étaient préservées par les digues.

A 10 heures du matin, M. de Blet (1), destiné à commander dans cette place, y entre avec une garnison composée des régiments de Rochefort, de Royal-Corse, la brigade de Bergeret et de la cavalerie; sur-le-champ il bat la générale, rassemble les soldats dispersés, qui, malgré leur état d'ivresse et chargés de butin, se rendirent à leurs drapeaux. Mais une infinité de valets de l'armée, beaucoup de volontaires de la grande armée, donnèrent de très mauvais exemples; le désordre et le pillage ne laissèrent pas de durer jusqu'à 2 heures après midi, et, malgré les défenses, les peines et les soins de M. de Blet, l'ordre ne put être entièrement rétabli que vers le soir.

Pendant l'assaut, M. de Lowendal détacha de l'armée M. de Custine, pour contenir les garnisons des forts de Moermont, de Pinsen et de Rowers, qui furent attaqués aussitôt la ville prise. Une

mes de pied et dix cornettes de cavalerie; il y perdit la plupart de ses troupes dans une retraite précipitée. Ce même prince tenta inutilement un nouvel essai en 1602; mais, le 25 août et le 19 septembre 1605, il renouvela ses coups de main à la tête des Espagnols, pénétra dans la ville, et en fut repoussé.

En 1622, les Espagnols, voulant avoir à tout prix une place de cette importance, rassemblèrent une armée sous le marquis de Spinola, et ils furent obligés d'en lever le siège avec de très grandes pertes.

En 1628, les Hollandais construisirent le camp retranché; à peine achevé, les Espagnols essayèrent encore et inutilement de s'en rendre maîtres. Dans la même année, les États-Généraux, au moyen des marais entre Steenberg et Berg-op-Zoom, construisirent les trois forts de Moermont, Pinsen et Rower.

Enfin, en 1688, le célèbre baron de Coehorn fut chargé des fortifications; il y appliqua son système des demi-revêtements. Vers 1727, on borda par des lignes contiguës et bastionnées les marais qui, depuis un siècle, avec Steenberg, les trois forts de Moermont, Pinsen et Rower, formèrent le camp retranché sous le nom de *lignes de Steenberg*. Deux principales communications sont encore établies entre la Hollande et Berg-op-Zoom : la première par la Zélande, dont cette forteresse est la clef, au moyen du poste de Tholen ; la seconde, au nord, par le fort de Leur faisant tête de pont sur le canal du Dentel, et, plus au nord, par Willemstadt faisant aussi tête de pont sur le Holland-Diep, grand canal qui sépare le Brabant de la Hollande.

Tel était Berg-op-Zoom et ses nombreux accessoires fortifiés, lorsque le comte de Lowendal y arriva à la tête de l'armée française.

En 1770, on joignit aux fortifications de la ville l'ouvrage à cornes qui enveloppait le port, faute majeure que Coehorn s'était bien gardé de commettre. Pichegru s'en empara en 1795; enfin les 8 et 9 mars 1814 rappellent notre héroïque défense.

(1) De Blet (Alexandre de Saint-Quentin, comte), né en 1702; mousquetaire, 1733; maréchal de camp, 1er mai 1745; mort le 23 février 1748.

partie de ces garnisons se sauva dans les lignes de Steenbergen; le reste capitula et se rendit prisonnier de guerre, ainsi que la garnison du fort de Zuide ou Kidendepot.

Après leur prise, les troupes qui s'en échappèrent portèrent dans les lignes plus d'effroi que de secours. Celles qui campaient dans ces lignes les abandonnèrent précipitamment, et toutes ensemble prirent la fuite. Plus de 20 B. y laissèrent leurs armes, leurs tentes, leurs bagages, et leur déroute se compléta par le pillage de tout le camp. On y trouva même les équipages des généraux et les caisses militaires de différents régiments. Les ennemis furent poursuivis jusqu'à Steenbergen par les volontaires bretons.

Quant à l'armée de Schwartzenberg, surprise et consternée, elle ne perdit que le courage, et, bien loin de marcher sur la nôtre qui l'attendait en bataille, et de faire le moindre mouvement de vigueur, elle continua de se retrancher entre Oudenbosch, Etten, Hoeven et Tholen.

Vers la fin de cette journée, M. de Lowendal dépêcha M. d'Hallot, son premier aide-major général, porter la nouvelle de la prise de Berg-op-Zoom, des forts et du camp retranché; le 17, il envoya au roi M. de Périgord (1), colonel de Normandie, avec le détail de cette expédition, les drapeaux pris sur la garnison, l'état de l'artillerie trouvée dans la place et dans les forts, priant en même temps le maréchal de Saxe de recommander au ministre de la guerre les officiers qui s'étaient distingués. Dès le matin, il fit battre la générale et prendre les armes pour contenir les troupes, encore enivrées au trois quarts par suite de l'introduction dans le camp d'une quantité considérable de toutes sortes de liqueurs et d'un butin immense. L'armée, prodigieusement enrichie, devenait aussi audacieuse que

(1) Talleyrand (Gabriel-Marie, comte de Périgord), né le 1er octobre 1726, mort en 1795 (fils de Daniel, marquis de Périgord, tué le 9 mai 1745); sert au régiment de Normandie, que commandait son frère et dont il devint colonel; à sa tête, il assiste à Fontenoy, Rocoux, etc.; brigadier de cavalerie en 1756, il sert en Allemagne, à Crefeld; en 1757, prince de Chalais; lieutenant général en 1780; arrêté à la révolution, il passe une année en prison et meurt après le coup d'État de thermidor.

Talleyrand (Charles-Daniel, comte de), frère consanguin de Gabriel-Marie, né le 16 juin 1734, mort le 4 novembre 1788; colonel en 1761, fait les campagnes de la guerre de Sept ans; lieutenant général, le 1er mars 1784; père du prince de Bénévent, évêque d'Autun, qui exerça une si grande influence sur les destinées de notre pays.

celle des ennemis était humiliée. La vaisselle et les cassettes de leurs généraux et princes, les caisses et trésors des régiments arrivés quelques jours auparavant dans les lignes, faisaient une grande partie de ce butin. Le pillage de la ville avait fourni le reste.

M. de Lowendal essaya de tout pour empêcher ce pillage; mais rien ne pouvait l'arrêter plus tôt. Le plus affligeant pour lui, c'est que le feu, pris dans trois quartiers de la ville, dura toute la nuit, malgré les secours. Il y envoya d'abord des troupes pour aider la garnison de M. de Blet à éteindre cet incendie. Comme le feu continuait encore à la pointe du jour, des pionniers et des mineurs achevèrent de l'éteindre.

Il monte ensuite à cheval, et se porte sur Steenbergen pour reconnaître l'ennemi, qui, après avoir barré toutes les avenues sur les digues avec des redoutes et des coupures, laissait quelques B. délabrés à Steenbergen, tout le reste des troupes de la garnison et des lignes s'étant retiré au camp d'Oudenbosch. La plus grande partie du pays ayant été inondée jusqu'à Hoeven, il ne jugea pas à propos de pousser plus loin. Il trouva le chemin de Steenbergen jonché de corps morts ou expirants. Il fait enterrer dans la ville plus de 1,200 cadavres des ennemis tués à l'assaut, et commence à combler les tranchées, à retirer les munitions et à rendre quelque forme à la ville, qui représentait des amas de ruines plutôt qu'une place de guerre.

Tel fut le sort de Berg-op-Zoom, qui subit pour la première fois la loi du vainqueur, et qui perdit en un jour toute la gloire acquise en plusieurs siècles. Cette place forte et superbe, assiégée si souvent inutilement, qui se glorifiait d'avoir fait échouer toutes les autres attaques tentées contre ses remparts, devint en un moment la proie du soldat français, et un charnier d'horreur et de désolation. Le général Cromstroom, par son obstination ou son peu de prévoyance, exposa cette place à cette ruine, la garnison hollandaise à un massacre assuré, et les habitants, appartenant à l'électeur palatin, à un pillage inévitable, quand il aurait pu tout sauver, ou par une capitulation honorable, lorsqu'il vit les brèches praticables, ou par une retraite sur mer ou sur terre, en nous envoyant les clefs de la ville. La perte des ennemis dans cette occasion fut de 5,000 hommes, 3,000 tués ou blessés, et 2,000 prisonniers, envoyés à Anvers, et parmi lesquels étaient plus de cent of-

ficiers, entre autres M. le général de Lewe, plusieurs colonels et lieutenants-colonels. Ces officiers avouèrent aussi la perte de 5,000 hommes pendant le cours du siège. Ainsi leur effectif général se montait à 10,000 hommes, outre une artillerie prodigieuse. Nous trouvâmes, soit dans la ville, soit dans les forts, plus de 200 bouches à feu avec une grande quantité de munitions. Nous nous emparâmes aussi de 17 bâtiments dans le port, chargés de provisions de toutes espèces, sans compter le butin qui fut le fruit de la prise de la ville et de la défaite des ennemis. Cette double victoire ne nous coûta dans toute l'action que 6 officiers tués, 40 blessés, 173 soldats tués et 260 blessés, ce qui, joint à notre perte depuis le commencement du siège, se montait à 5,259 hommes en tout, tant tués que blessés, savoir : 55 officiers tués, 324 blessés, 712 soldats tués et 4,168 blessés.

Le roi écrivit, le 17 septembre, du camp d'Hamal, près de Tongres, à Mgr l'archevêque de Paris et aux autres prélats du royaume : « Mon cousin, la prise de Berg-op-Zoom est le fruit de ma victoire. Après la journée du 2 juillet, mes ennemis s'étant retirés à la droite de la Meuse, pendant que je les contenais dans cette position, j'ai fait marcher sur le bas Escaut le comte de Lowendal, l'un de mes lieutenants généraux, et cette place formidable, environnée de forts, de retranchements et d'inondations qui en empêchaient l'investissement, défendue par une armée, et rafraîchie continuellement de troupes et de munitions, vient d'être emportée par la valeur de mes troupes, dirigées par l'expérience du chef qui les commandait. L'importance de cette conquête, qui achève de m'assurer de tout le cours de l'Escaut, doit faire connaître de plus en plus aux alliés de mes ennemis qu'ils auraient dû plutôt se porter à concourir aux vues pacifiques dont je les ai rendus tant de fois dépositaires, qu'à fomenter, comme ils le font, une guerre dont leur pays devient nécessairement le théâtre, quelque désir que j'aie eu (s'il m'avait été possible) de l'éviter. En attendant qu'ils ouvrent les yeux sur leur véritable intérêt, je dois renouveler à Dieu mes actions de grâces et mes prières pour mériter la continuation de ses bienfaits. C'est dans cette vue que je vous fais cette lettre, pour vous dire que mon intention est que vous fassiez chanter le *Te Deum* dans l'église métropolitaine de ma bonne ville de Paris et autres de votre diocèse, avec les solennités requises, au jour et à

l'heure que le grand maître des cérémonies vous dira de ma part. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte garde. »

S. M. nomma sur-le-champ maréchal de France M. de Lowendal (1), et maréchaux de camp MM. de Valière et de Gourdon.

Berg-op-Zoom était munie de défenses redoutables. Dotée en 1577 d'une première enceinte, elle était devenue en 1628 le centre d'un vaste camp retranché, et les travaux de Coëhorn, entrepris dès 1688, en avaient amélioré les ouvrages. La place passait pour le chef-d'œuvre de ce grand ingénieur militaire. Les fortifications avaient une valeur que leur glorieuse histoire interdisait de méconnaître.

Tel fut l'objectif de M. de Lowendal. Les opérations de l'attaque, commencées le 12 juillet, présentaient tant de difficultés que le service de l'artillerie ne put exécuter de tir en brèche qu'après le cinquante-cinquième jour de tranchée; encore fallut-il, pour y arriver, abaisser le terre-plein du chemin couvert, attendu que nos pièces ne voyaient pas l'escarpe assez bas. Durant tous ces travaux, nos artilleurs restaient singulièrement gênés par le feu des flancs intérieurs des bastions de la place, par celui des lunettes et par un tir incessant de bombes. Après deux mois d'efforts, les demi-lunes et le corps de place restèrent intacts. C'est dans ces conditions que M. de Lowendal eut l'audace d'ordonner un coup de main. Dans la nuit du 16 septembre, après un déluge de bombes et de

(1) De Lowendal ou Loweudahl (Woldemar, comte).

Petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemark, il avait appris le métier des armes dans toutes les guerres de l'Europe, depuis la Suède jusqu'à la Sicile. Il était du nombre de ces aventuriers, hommes de génie, que la czarine Anne avait élevés si haut en Russie et qui s'étaient dispersés à sa mort, lors de l'élévation d'Élisabeth. C'est alors que le comte de Saxe, ami de Lowendal, le fixa au service de France; bientôt il se signala, surtout à Berg-op-Zoom, qui, malgré les avantages de sa position, tomba en son pouvoir. La France l'accueillit par suite de la même révolution qui avait forcé Keith et Lascy de quitter la Russie; l'un s'attacha à Frédéric, l'autre suivit les drapeaux de la maison d'Autriche.

Lowendahl était un homme du monde, un homme de génie et un homme de guerre (Voltaire); il parlait presque toutes les langues de l'Europe. Du jour où il servit la France, il fut dévoué corps et âme à sa patrie d'adoption. Quand Berg-op-Zoom fut livrée, Louis XV, demandant au comte de Saxe quelle devait être sa conduite envers lui : « Sire, répondit-il, il n'y a pas de milieu, il faut le faire pendre, ou le faire maréchal de France. » (Voir le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV*, page 425.)

mortiers, dans la soixante-quatorzième nuit du siège, il commanda l'escalade, et, en pénétrant par la porte d'une poterne, nos troupes enlevèrent la ville. Cette prise de Berg-op-Zoom devait servir de modèle à celle de 1814.

La ville prise, M. de Lowendal mit tous ses soins à la ravitailler, à réparer ses fortifications, à pourvoir à sa sûreté, et à chercher les moyens d'en établir la communication avec Anvers, en ordonnant les dispositions préliminaires pour l'attaque des forts qui restaient à prendre sur la rive droite de l'Escaut entre ces deux places. Il fait camper sur les glacis de Berg-op-Zoom 22 B., 1 régiment de dragons et celui des volontaires bretons, 12 B. et les dragons appelés à servir de garnison. Il renvoie 3 régiments d'infanterie et 1 de cavalerie à M. le maréchal de Saxe, et il fait rapprocher de Santvliet ceux d'Orléans, de Diesbach, les 7 B. campés auparavant à Assendrecht, afin d'être à portée des forts Frédéric-Henri, de Lillo et de Cruchenam, ou Sainte-Croix, qu'il voulait attaquer successivement.

Comme la fièvre le surprit après tant de fatigues, il resta à Anvers le 25; et, en attendant que sa santé lui permît de reprendre le commandement de l'armée, il en confia la conduite et le détail à MM. de Contades et d'Armentières : le premier avec ordre de la faire marcher et de prendre une nouvelle position, de veiller principalement à l'infanterie et à l'attaque des forts de l'Escaut; le second chargé du soin de faire vivre la cavalerie et de la couvrir avec 2 brigades d'infanterie.

Le 23, le roi part de son quartier du château d'Hamal près de Tongres, et couche le même jour à Bruxelles, le 24 à Gand, le 25 à Lille, et arrive le 26 à Versailles. Pendant son voyage les alliés se déterminèrent à faire marcher un nouveau détachement de 12,000 hommes infanterie et cavalerie aux ordres du prince de Wolfenbutel, pour renforcer le camp d'Oudenbosch, dont le baron de Schwartzenberg avait remis le commandement au général Cromstroom.

On apprit en même temps l'arrivée dans l'île de Gorée de 2 régiments d'infanterie anglaise, et un grand nombre de recrues destinées aux régiments écossais au service de la république; que la garnison de Terneuse avait été augmentée de 1 régiment anglais tiré de Flessingue, de plus de 2,000 gardes anglaises et du Royal-d'É-

cosse, et que les Hollandais, malgré les mauvais succès, continuaient à attirer des recrues, à rester étrangers à la paix et à prendre des mesures propres à continuer la guerre.

Le 26, l'armée se remet en marche, et elle établit sa gauche vers Capellen, en avant de Brasschaët : l'infanterie à la gauche (M. de Contades), avec 7 E. de cavalerie et 1 régiment de hussards; tout le reste de la cavalerie et 2 brigades d'infanterie (M. d'Armentières), à la droite, avec beaucoup de fourrages. Les B. approchés de Santvliet prirent position à Berendrecht et 1 régiment de hussards à Stabroëck. Les hussards ennemis voltigèrent encore toute la journée à la tête de notre camp; ils poussèrent même une de nos grand'gardes, mais ils furent bientôt obligés de se retirer. L'armée ennemie resta consternée au camp d'Oudenbosch, où elle attendait un nouveau renfort que les alliés avaient détaché, le 24 et le 25, de la Meuse avec le prince de Wolfenbutel, chargé d'aider cette armée à couvrir Bréda.

Le même jour, commencent les dispositions pour l'attaque des forts de l'Escaut. MM. de Vallière et de Gourdon se rendirent à Santvliet, pour examiner la digue qui conduit au fort Frédéric-Henri. On y établit des batteries qui voyaient à revers et de front celle des ennemis derrière leur première coupure. On place aussi à Liefkenshoëk des batteries et des mortiers pour battre Lillo.

M. de Contades détache M. de Lally au service de ce siège et relève à Berendrecht les 7 B. d'Orléans et de Diesbach, dont 6 revinrent camper à la gauche de l'armée; l'autre passe à Lieskenshoëck. M. de Lussan escorte jusqu'à Berg-op-Zoom trois cents chariots chargés de pain et de munitions.

La nuit du 28 au 29, la tranchée est ouverte devant le fort Frédéric-Henri, les zigzags sont tracés le long de la digue; on s'avance sur la coupure.

Le 29 et le 30, M. le comte de Saxe détache de la grande armée la grosse artillerie, les bagages les plus embarrassants, la cavalerie de la maison du roi et la brigade des gardes françaises et suisses pour Bruxelles; ce qui fit présumer que le reste des troupes ne devait pas tarder à entrer dans des quartiers de cantonnements. Nos communications n'étaient plus troublées.

Depuis le dernier détachement, le 24 et le 25, l'armée ennemie restait fort diminuée. Il n'y avait plus sous les ordres du duc de

Cumberland qu'environ 60 B. et 80 E. très faibles, toujours dans la même position sur la rive droite de la Meuse, excepté une partie qui campa dans les chemins couverts de Maëstricht en deçà de cette rivière, et les équipages qui descendirent à Ruremonde. Ce prince était attaqué de la dysenterie au château d'Argenteau, et cette maladie continuait à affaiblir les Anglais et Hanovriens.

Le feld-maréchal comte de Bathiani se rend à Bois-le-Duc, avec le commandement des troupes au camp d'Oudenbosch, pour mettre obstacle à nos progrès ultérieurs sur l'Escaut, ce qui n'empêcha pas que les forts situés sur la droite de cette rivière n'eussent dans la suite le même sort que Berg-op-Zoom.

Les différentes dispositions du maréchal de Lowendal, après la prise de Berg-op-Zoom, sont approuvées par le ministre de la guerre, qui l'engage à soigner sa santé, si nécessaire à l'armée et au pays; mais comme il se sentait rétabli, il reprend son commandement, et, d'Anvers, donne ses dernières instructions sur les sièges des forts de l'Escaut. Le 30, nos batteries commencent le feu et, à 10 heures, M. de Lally somme le commandant hollandais, M. de Vassy, de se rendre. Sur sa réponse de vouloir se défendre, les troupes à Berendrecht sont augmentées pour le service de la tranchée, et les maréchaux de camp devaient rester tour à tour vingt-quatre heures à Santwliet, pour veiller au siège.

Le reste de l'armée continuait de camper à Tongres, ayant sur sa droite le corps de M. d'Estrées, distribué le long de la rive gauche de la Meuse depuis Maëstricht jusqu'à Huy, et sur sa gauche celui du comte de Clermont, à Cortessem du côté d'Hasselt, avec des postes sur la Demer. Il n'y avait plus dans ces trois camps que 72 B. et 122 E., par suite des renforts détachés vers Berg-op-Zoom et du renvoi de la maison du roi, infanterie et cavalerie, à Bruxelles; mais c'était assez pour contenir encore pendant quelques jours le duc de Cumberland, qui ne quittait pas la rive droite de la Meuse depuis la bataille de Lawfeldt. Ce prince s'était lui-même affaibli considérablement en envoyant aux assiégés des secours aussi nombreux qu'inutiles; et comme il venait encore de détacher 12,000 hommes vers Bréda aux ordres du prince de Wolfenbutel, il ne lui restait plus que 60 B. et 80 E., y compris les troupes campées dans le chemin couvert de Maëstricht, dont il craignait toujours le siège.

Au fort de Frédéric-Henri, l'on poussa jusqu'à la première coupure des assiégés, à la faveur de deux petites batteries sur la digue ; M. de Monbarrey, de tranchée, attaque cette coupure cachant une batterie. M. de Bonaventure comble la coupure avec des sacs à terre et des fascines et débouche avec les troupes, qui enlèvent le retranchement et emportent la batterie.

Le 3, au point du jour, une batterie, établie sur la chaussée de Santvliet, commence à tirer sur le fort Frédéric-Henri, ainsi qu'à battre Lillo sur la digue au-dessous du fort de Liefkenshoeck. Le même jour, M. de Lowendal cantonne 2 régiments de dragons à Hingene et Bornhem, et celui de la Morlière au grand Willebroeck sur le canal de Bruxelles.

Le 6, M. de Lowendal, qui allait visiter les travaux de temps en temps, ayant reconnu que nous étions à portée d'attaquer le chemin couvert et de tourner le fort sur son glacis, donne ses ordres à M. de Bonaventure, chargé de la direction de ce siège, ce qui réussit au delà de nos espérances. A 9 heures du soir, il débouche sur la batterie des ennemis, dont on s'empare. M. de Caros, capitaine des grenadiers de Custine, qui précédait l'attaque, ayant trouvé les ennemis en désordre, les poursuivit jusqu'au pont du fort, où ils s'enfermèrent. Il les menaça de les passer tous au fil de l'épée, s'ils ne se rendaient. M. de Vassy, commandant hollandais, capitule sur-le-champ et se rend prisonnier de guerre. La même nuit, M. de Bonaventure reste chargé du siège de Lillo, comme il l'avait été de celui de Frédéric-Henri, et, sans perdre de temps, il ouvre la tranchée sur la digue.

La nuit du 7 au 8, on s'approcha d'une batterie des assiégés en avant de leur chemin couvert, et l'on continua de travailler en plein jour à sape volante. Pendant ce temps, M. le maréchal de Saxe, jugeant que les forts de l'Escaut ne pouvaient tenir longtemps, abandonnait les environs de Maëstricht, qu'il occupait depuis trois mois et où sa présence devenait inutile. Le 3, il replie les troupes de M. d'Estrées sur Tongres, et donne l'ordre de marche à toute l'armée, qui campe, le 4, à Saint-Trond, où l'on consomme les fourrages, le 6 à Tirlemont, et le 7 à Louvain, ayant aux deux ailes les corps du comte de Clermont et de M. d'Estrées.

Le 8, le comte de Saxe change la disposition des corps du comte

de Clermont et de M. d'Estrées. Il en retire plusieurs régiments, et il en renvoie d'autres.

Le comte de Clermont s'avance le lendemain sous Malines, une partie de ses troupes au delà, et le reste en deçà de la Dyle. Cette disposition a deux objets : l'un, de placer une tête de troupes plus à portée de se joindre à l'armée de M. de Lowendal ; l'autre, de mettre les troupes qui composaient son corps sur les chemins qu'elles auraient à tenir pour se rendre dans leurs quartiers d'hiver.

M. d'Estrées marche à Wavre, ayant avec lui toutes les troupes qui devaient partir des Pays-Bas pour les Évêchés ; quant à celles qu'on devait tirer de l'armée de M. de Lowendal, on ne pouvait pas encore leur faire prendre la même route, parce que l'armée ennemie du maréchal Bathiany se fortifiait tous les jours, ayant sa droite à Oudenbosch et sa gauche vers Bréda. Cependant, comme l'ennemi pensait plus à couvrir cette dernière place qu'à marcher sur Berg-op-Zoom, où il y avait beaucoup de troupes et des vivres pour quatre ou cinq mois, M. le maréchal de Saxe cantonne, le 10 octobre, sa cavalerie au nombre de 118 E. : 74 à ses ordres aux environs de Louvain, 24 à la droite sous le commandement de M. d'Estrées, et 20 à la gauche sous celui de M. de Clermont. L'infanterie seule devait rester campée en trois corps, 27 B. sous Louvain, 21 sous Malines et 20 à Wavre (en tout 68 B.). 4 autres B. et 4 E. de dragons, campés à Huy sous M. de la Marche, retournaient à Namur.

Quant à l'armée de M. de Lowendal, elle resta dans sa position entre Wyneghem et Braschaet, excepté 1 régiment de hussards et 4 compagnies de grenadiers royaux, qui vinrent à Contick établir une communication entre Anvers et Malines, en attendant la prise de Lillo, dont le siège continuait avec succès.

La nuit du 8 au 9, nous achevons sur la digue devant ce fort des zigzags importants. M. de Lowendal, qui tous les jours se promenait du côté de Lillo, ordonne, le 11, l'attaque du chemin couvert, laissant M. de Beaumanoir à Santvliet, et confiant la garde de la droite de l'Escaut à M. de Chantilly, celle de la gauche à M. Dupuis, colonel des grenadiers royaux. Dans la nuit du 11 au 12, les assiégés tirèrent fort peu, pour cesser entièrement à 2 heures du matin. Nous saisîmes ce moment de calme pour déboucher sur le chemin couvert, en établissant aussitôt un petit logement sur le

glacis de la palissade. M. de Provo, commandant de Lillo, de Sainte-Croix et des petits fortins qui en dépendaient, capitula le 12 au matin, se rendant prisonnier de guerre avec toutes ses troupes.

Par la prise de ces forts la campagne finissait, et la communication se trouvant bien assurée entre Anvers et Berg-op-Zoom, M. le maréchal de Saxe commença la séparation des troupes. Il y eut d'abord quelque changement dans la disposition de celles sous le commandement de M. le maréchal de Lowendal, dont une partie, destinée aux places du côté de la mer, eut ordre d'aller camper à Damme jusqu'à nouvel avis. Le maréchal général adresse alors au ministre de la guerre l'état des troupes destinées aux quartiers d'hiver en Flandre et dans les Pays-Bas, au nombre de 155 B. (dont 51 de milices) et 186 E., indépendamment de 35 B. et 60 E. à distribuer dans le pays Messin et sur la frontière de Champagne, détachant tout de suite de Bruxelles pour Paris les 6 B. de la brigade des gardes.

Le 15, le stathouder des Provinces-Unies, arrivé au camp d'Oudenbosch, juge à propos de différer le départ des troupes. Les gardes françaises et suisses, déjà en route sur différentes colonnes, s'arrêtent alors à Hal, Braine-le-Comte, Soignies et Mons.

Le 16, tous les rapports confirment la nouvelle arrivée du stathouder à l'armée du général Bathiany, et ajoutent que, depuis le 10, ce prince s'occupe de la revue du camp et des troupes légères aux postes de Nispen, d'Esschen et de Wouw, de reconnaître la force des retranchements et des lignes depuis Oudenbosch jusqu'à Bréda, et de visiter les fortifications de Willemstadt, les digues voisines et les redoutes qu'on y avait élevées; que le duc de Cumberland, replié sur Maëstricht après le départ de nos troupes de ces quartiers, faisait entrer 12 à 13,000 hommes dans cette place, envoyait 8,000 hommes à Tongres et Hasselt aux ordres des généraux Trips et Baronay, prenant la route du camp d'Oudenbosch.

Le 17, M. le maréchal de Saxe laisse à M. de Senneterre (1) le

(1) De Senneterre (Jean-Charles), marquis de la Ferté de Saint-Nectaire, né le 11 novembre 1685; successivement lieutenant, capitaine et colonel des dragons de Senneterre, 1703: 1704, en Italie; brigadier en 1719; maréchal de camp en 1734; lieutenant général en 1735; se distingue aux retranchements de Villefranche, en 1744;

commandement des 27 B. sous Louvain et des 74 E. cantonnés dans les environs de cette place, et se rend le même jour à Malines et le lendemain à Anvers, afin d'être plus à portée d'avoir des nouvelles des alliés, qui continuaient de se rassembler en force à Oudenbosch et de construire beaucoup de fascines. Toutes ces démonstrations de leur part, jointes à la démarche singulière du prince stathouder, arrivé au camp à la fin de la campagne, font supposer que les véritables desseins de ce prince sont de relever par sa présence les esprits abattus, de régler les quartiers d'hiver et d'y envoyer les troupes; on le savait d'ailleurs plus occupé du soin de couvrir Bréda que d'un projet sur Berg-op-Zoom, dont les réparations et le ravitaillement se continuaient avec succès. Un nouveau convoi pour cette dernière place d'où le régiment de Beaufort ramenait les chariots à Anvers, fut attaqué par les hussards ennemis.

La prise de Berg-op-Zoom, qui avait jeté la consternation parmi les alliés, commençait à leur inspirer des sentiments pacifiques. Le 18, le comte de Sandwick, plénipotentiaire du roi d'Angleterre, écrivant à M. de Puysieulx, ministre et secrétaire d'État en France au département des affaires étrangères, lui donne avis que S. M. agréait le choix d'Aix-la-Chapelle pour y reprendre les conférences de la paix, et qu'elle était déjà informée d'avance que ses alliés non seulement n'y feraient aucune opposition, mais qu'ils étaient même disposés à y envoyer leurs ministres pour traiter de leurs intérêts respectifs.

M. de Puysieulx (1) répondit que S. M. T. C., désirant toujours avec la même sincérité tout ce qui pouvait tendre au rétablisse-

en 1746, à la retraite du maréchal de Maillebois; à l'armée de Flandre en 1747 et 1748; maréchal de France, le 24 février 1757; mort le 23 janvier 1771.

(1) Brulard, marquis de Puysieulx et de Sillery, se rattachait par sa naissance aux secrétaires d'État; il descendait de Puysieulx, exilé en 1622. Né le 12 mai 1702; mestre de camp, 10 mars 1734; maréchal de camp, février 1743. Remplace M. d'Argenson à sa démission le 10 janvier 1747. C'est sous son ministère que prit fin la lutte européenne poursuivie, depuis 1741, avec tant d'alternatives de revers et de succès. Provoque le traité d'Aix-la-Chapelle, qui n'est point exempt de reproches, par son imprévoyance de rédaction; par suite de sa santé, est obligé de se retirer du ministère des affaires étrangères, le 11 septembre 1751. Esprit sage, juste, parlant avec noblesse et dignité, il se conduisit toujours sinon en homme de génie, du moins en homme d'honneur. Mort le 8 septembre 1770.

ment du repos public, apprenait avec satisfaction que le roi de la Grande-Bretagne était dans l'intention de reprendre les conférences à Aix-la-Chapelle; qu'instruite que cette ville conviendrait au roi catholique et aux puissances alliées des deux couronnes, le ministre du roi et ceux de ses alliés s'y rendaient en même temps que le ministre d'Angleterre et ceux des cours alliées de cette puissance.

M. de Puysieulx demanda en même temps à M. de Sandwick des passeports de S. M. Britannique, de la reine de Hongrie et des États-Généraux pour les plénipotentiaires de France, d'Espagne, de Gênes et de Modène, et il en offrit du roi à ceux d'Angleterre et des alliés de cette couronne. Il représenta aussi qu'afin d'éviter toute discussion et retard dans l'expédition réciproque des courriers, il fallait préalablement que le roi d'Angleterre, la reine de Hongrie et les États-Généraux convinssent avec S. M. et avec ses alliés que la communication fût entièrement libre pour tous les exprès que les plénipotentiaires respectifs voudraient envoyer à leurs cours.

Le maréchal de Saxe ne pensa plus, le 20, qu'à séparer les armées; celle des sièges se remit en route sur deux colonnes et s'établit entre Malines et Anvers, la droite à Contick, la gauche à Berchen, le quartier général à Edeghem. Le 21, il retournait d'Anvers à Bruxelles, accompagné du maréchal de Lowendal, pour terminer les dispositions commencées de cette séparation.

Le 22, il ordonne aux officiers généraux nommés sous ses ordres pendant l'hiver de se rendre dans les places de leurs commandements, et remercie les autres des services rendus dans le cours de la campagne. Les jours suivants, tous les corps de troupes se mirent successivement en marche vers leurs différents quartiers, conformément aux états délivrés par M. de Cremilles. Cette marche se fit tranquillement de tous côtés, fermée par M. d'Armentières qui partit du camp de Contick avec 20 B. et 29 E., sans autre rencontre que celle de quelques hussards. Il repassa la Dyle et la Nethe, et prit la route de Mézières, où se rendit aussi M. de Putange avec une autre division de 15 B., 31 E. et de l'artillerie, troupes destinées au pays Messin.

Le 25, les troupes des alliés commencèrent aussi à se séparer: les Anglais prirent garnison à Bréda, Bois-le-Duc et places voisines; les

Hanovriens dans les provinces d'Over-Issel et de Gueldres; les Hollandais dans d'autres provinces de la république. Rien encore n'était réglé sur l'emplacement des Autrichiens, dont la cavalerie paraissait au moins destinée pour les pays de Luxembourg et de Limbourg; ces troupes légères furent portées sur les frontières de la baronnie de Bréda et de la mairie de Bois-le-Duc, en laissant à Cudenbosch un détachement considérable pour la garde des lignes construites.

Le duc de Cumberland, devant incessamment retourner à Londres, était parti pour la Haye, ainsi que M. de Bathiany et d'autres généraux, pour décider de la répartition des troupes, qui devait s'opérer de manière que les frontières de la république fussent couvertes suffisamment par les garnisons considérables mises dans les places fortes, et par la cavalerie distribuée dans les bourgs et villages du plat pays, sorte de chaîne de communication depuis Bréda et Bois-le-Duc jusqu'à Liège.

Le 27, M. le maréchal de Lowendal se rend de Bruxelles à Namur, afin d'établir les troupes destinées à hiverner dans cette place et dans les environs, ayant déjà terminé avec M. le maréchal de Saxe les arrangements concernant le Brabant hollandais pour la conservation de Berg-op-Zoom. M. de Séchelles s'était rendu dans cette dernière place pour examiner les moyens de faire subsister la garnison, de 12 B. et de 5 E. de dragons, et même les habitants, qui avaient réclamé la bienveillance du roi; cet objet fut bientôt rempli, ainsi que celui des grosses réparations, où l'on employa tout le bois trouvé sous les ruines de la ville.

M. de Rougé amène, le 28, un convoi d'Anvers; les voitures déchargées reportèrent, le 29, à Berg-op-Zoom de l'artillerie sous l'escorte des volontaires bretons, qui y restèrent jusqu'à nouvel ordre.

Le 30, ce convoi se mit en route, et comme il entrait dans la plaine entre Ossendrecht et Putte, un corps de troupes légères, composé de hussards, de croates et de compagnies franches, vint l'attaquer. M. de Vaux se place de façon à couvrir le convoi conjointement avec les volontaires bretons, très affaiblis, et qui n'en témoignaient pas moins de bravoure. Les hussards fondirent en même temps sur le convoi. Ce combat dura une heure de pied ferme, et notre arrière-garde fut longtemps harcelée. M. de

Rougé, sur la route de Santvliet avec les régiments de Grassin et de la Morlière, vint à toute bride, et fut d'un grand secours au convoi qui arriva le même jour à Anvers.

A peine l'armée séparée, le maréchal de Saxe, établi à Bruxelles, cherchait déjà les moyens d'opérer un débarquement dans quelques-unes des îles de Zélande.

Le 1er novembre, M. d'Argenson écrit au maréchal que le roi approuvait toutes ses dispositions concernant l'emploi des officiers généraux et des troupes appelées à rester pendant l'hiver.

Les premiers jours de novembre, toutes les troupes furent entièrement établies dans leurs quartiers, ainsi que les officiers généraux commandant ou employés dans les places.

Rien ne semblait encore annoncer que les Hollandais fussent disposés à la paix. Le 27, les lettres de la Haye même apportèrent la réponse négative des États-Généraux aux trois déclarations que le roi leur avait faites cette année; les deux premières du 17 avril et du 27 septembre, où le gouvernement français les exhortait à préférer la paix à la ruine de leur pays; la troisième du mois d'octobre, avec les mêmes sentiments. Leur réponse portait que, réduits à la nécessité d'employer les moyens que Dieu et la nature leur avaient mis en main pour la conservation de leurs libertés et de leur religion, ils étaient dans la ferme résolution de risquer leurs biens, leurs vies jusqu'à la dernière extrémité pour leur légitime défense; qu'ils agiraient réciproquement de la même manière que S. M. en agirait à leur égard; qu'ils s'efforceraient de détruire, autant qu'il leur serait possible, toutes les ressources qui pourraient mettre la France en état de continuer avec des forces supérieures ses entreprises contre la république; qu'au reste, ils n'étaient pas plus dans l'intention de rompre avec le R. T. C. qu'il ne l'était de rompre avec eux; que leur unique objet était de protéger leurs sujets contre l'oppression, et qu'ils seraient toujours disposés, comme jusqu'alors, à travailler au rétablissement de la tranquillité publique et de la paix générale, dès qu'il y aurait apparence de la conclure à des conditions justes et raisonnables. En même temps les États-Généraux, pour appuyer la conclusion de cette réponse, nommaient trois plénipotentiaires aux conférences d'Aix-la-Chapelle, et les provinces de Hollande et de Oest-Frise déclaraient le stathoudérat héréditaire dans les deux sexes de la famille du prince d'Orange.

Le maréchal de Saxe, qui avait l'approbation pleine et entière du ministre de la guerre, négociait activement avec les États-Généraux l'échange des bâtiments capturés et s'occupait de régler les rapports avec ses lieutenants.

Il faisait part en même temps à M. de Saint-Germain, commandant à Louvain, de son approbation qu'il eût acquiescé à la proposition du général Trips de rester tranquilles de part et d'autre pendant l'hiver, d'autant plus que les troupes avaient besoin de se refaire, et que les courses dans cette saison étaient plus nuisibles au pays qu'à l'ennemi.

Il approuve aussi les manœuvres de M. de Crussol pour éloigner les hussards et pandours du comté de Namur.

Dans le courant de ce mois, les troupes des alliés étaient enfin établies après bien des changements : il n'y avait encore que quelques régiments autrichiens dans le duché de Luxembourg ; 10,000 hommes des mêmes troupes à Cologne, dont ils avaient enfoncé les portes; quelque cavalerie dans le pays de Trèves, malgré l'électeur; 12 B. et 17 E. dans le pays de Liège, épuisé et désolé; 18 B. et 3 E. de diverses nations à Maëstricht, où l'on craignait d'être assiégé, même pendant l'hiver.

Au commencement de décembre, M. le comte de Saxe ayant fixé son départ pour Versailles vers le milieu de ce mois, employa cette quinzaine à achever les dispositions commencées pour mettre la frontière à l'abri de toute surprise. Il fit venir à Bruxelles MM. du Chayla, de Salières, de Montbarrey, d'Estrées et de Courten; il conféra plusieurs jours avec eux; il leur communiqua ses instructions, et les renvoya dans leurs quartiers. Il fit distribuer aux troupes une somme considérable transportée de Lille à Bruxelles pour leur paiement, et eut soin de les faire exercer autant que la saison pouvait le permettre, de les passer en revue, et de les compléter avec les recrues qui arrivaient tous les jours. Il n'eut pas moins d'attention aux levées dans le pays, pour former des régiments étrangers de nouvelle création, et augmenter de 1 B. chacun ceux de Lowendal et de Frise. Il envoie un renfort de troupes au poste de Lierre pour observer les détachements des alliés avancés à Hérentals, où ils se fortifiaient, fait marcher quelques régiments pour renforcer les troupes au pays de Waës, et fortifie la communication d'Anvers à Berg-op-Zoom, où les convois con-

tinuaient de passer en sûreté. Comme le fourrage devenait toujours plus rare dans cette dernière place, il en retira entièrement le régiment d'Harcourt-dragons, et envoya à sa place 1 B. d'Irlandais tiré d'Anvers. Il assiste à Bruxelles aux expériences de quelques pièces de canon et de plusieurs mortiers de nouvelle invention, et il ordonne de couper dans les bois de Soignies une grande quantité d'arbres pour des affûts. Il répare les fortifications de diverses places situées sur l'Escaut et sur la Meuse, et forme à Namur des magasins de toute sorte de munitions. Il arrête l'échange des prisonniers hessois, conduits sous escorte au premier poste des alliés sur la frontière d'Anvers. Il continue aussi l'échange des prisonniers hollandais homme par homme seulement, conformément à ses instructions, en réservant pour les derniers les corps hollandais prisonniers, qui ne devaient pas espérer d'être sitôt échangés, puisqu'il n'y avait guère de prisonniers français en Hollande, et il refuse de rendre des officiers, parce que la manière d'agir des Hollandais ne méritait pas cette faveur. Il met enfin la dernière main à l'échange des bateaux avec les Hollandais.

Le 14, il reçoit M. le maréchal de Lowendal, arrivant de Paris pour le remplacer, auquel il remit le commandement en chef pendant son absence.

Le 15, il dirige d'Anvers le B. destiné à Berg-op-Zoom avec un convoi considérable.

Le 17 au matin, ayant achevé de mettre ordre à tout, il part de Bruxelles se rendant à Versailles, après avoir envoyé ordre aux commandants des places de faire part de ce qui se passerait, pendant son absence, à M. le maréchal de Lowendal, à Namur.

Le 23, les correspondances de la Haye rapportent que toutes les provinces de la république avaient suivi l'exemple de celles de Hollande, en déclarant unanimement le stathoudérat héréditaire, même en faveur de la ligne féminine, dans la maison du prince de Nassau-Diest d'Orange, gendre du roi d'Angleterre, qui avait conduit sous main toute cette manœuvre et gagné tous les esprits de cet État. Ces lettres confirmèrent en termes précis que les collèges de l'amirauté continuaient de donner des commissions aux armateurs pour courir sur les vaisseaux français, ainsi que sur ceux de la Compagnie des Indes, que le vice-amiral Schriver se disposait à mettre en mer.

Dans le courant de ce mois, les troupes des alliés firent encore plusieurs mouvements, des marches et contremarches, et ce ne fut qu'à la fin de l'année qu'elles se trouvèrent entièrement établies dans leurs quartiers, au nombre de 137 B. et 205 E., ainsi repartis :

Autrichiens : dans les provinces de Luxembourg, de Limbourg et le pays de Liège (rive droite de la Meuse), 24 B. et 18 E.; en deçà de la Meuse (pays de Liège), 6 B. et 12 E.; en Brabant et en Campine, 16 E.; sur les terres de Hollande, 26 B. et 20 E.; dans l'électorat de Cologne, 8 B. et 14 E.; dans celui de Trèves, 14 E.: soit en tout, 64 B. et 94 E.

Bavarois : sur le territoire de Hollande, à Maëstricht et à Bréda, 5 B. et 3. E.

Troupes de Wurtzburg et de Darmstadt : à Venloo et dans la Campine hollandaise, 4 B.

Hessois : à Willemstadt, Bréda et environs, 12 B. et 26 E.

Hanovriens : à Nimègue et environs, 6 B. et 16 E.; dans l'électorat de Hanovre, 10 B. et 10 E. : en tout, 16 B. et 26 E.

Hollandais : à Maëstricht, Venloo et Bréda, 20 B. et 42 E.

Anglais : à Amsterdam, Rotterdam et autres places de Hollande, 8 B. et 7 E.; en Angleterre, Irlande et Écosse, 8 B. et 7 E. : en tout, 16 B. 14 E. (1)

(1) Jean-Charles-Joseph, comte de Mérode, né à Ham. le 3 décembre 1719, colonel du régiment impérial n° 38, feld-maréchal, gouverneur de Bruxelles, mort le 10 août 1774, se distingua contre nous dans cette défense de Berg-op-Zoom. On raconte que plus tard, dans une charge de cavalerie, blessé au bras droit, les quatre doigts coupés à la main gauche, il continua la poursuite tenant dans ses dents les rênes de son cheval.

N'ayant point d'enfants de son mariage avec la princesse d'Arenberg, ses biens passèrent à sa sœur, mariée au prince de Grimbergen, grand écuyer de l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas, sœur de la reine Marie-Antoinette, dont la fille unique épousa le comte de Mérode-Westerloo, devenu Français.

CHAPITRE XV.

PRISE DE MAESTRICHT. — TRAITÉ D'AIX-LA-CHAPELLE.

Janvier. 14. Attaque d'un convoi d'Anvers à Berg-op-Zoom.

Février. Différents convois sur cette place. — 20. Tournée de M. de Lowendal; effectifs des troupes alliées.

Mars. 15. Mouvements. — 20. Le maréchal de Saxe à Bruxelles. — 30. A Anvers avec son état-major. — 31. M. d'Estrées de Malines à Yteghem.

Avril. Corps détachés de la gauche. MM. de Brezé, Maubourg, Lautrec, Graville, du Chayla, de Contades, Fitz-James, d'Estrées. Corps de la droite. Maréchal de Lowendal, MM. de Saint-Germain, milord Tyrconel, Montmorin, Lorges, Montbarey et d'Armentières. Leurs marches. — 4. Le maréchal à Tirlemont. — 5. L'armée à Saint-Trond. — 6. A Tongres. — 8. Son campement. — 9. Pont jeté sur la Meuse. — 11. Investissement de Maëstricht. L'armée ennemie se rassemble dans les environs de Ruremonde. — 12. Départ de la grosse artillerie, embarquée à Namur. — 15. Tranchée ouverte devant Maëstricht. M. de Lowendal chargé du siège. — 16. Construction des redoutes. — 17-18. L'armée renforcée. — 20 Arrivée de 20 B. anglais et hanovriens à Ruremonde; les Hollandais et les Hessois sous Bréda, Bois-le-Duc et Venloo. M. Baronay à Maaseick. — 28-29. Prise et logement du chemin couvert de Maëstricht.

Mai. 2. Nouvelle de la signature des préliminaires de la paix. — 3. Cessation des hostilités. — 7. Capitulation de Maëstricht. — 10. Nos troupes entrent dans la place. La garnison sort avec les honneurs. M. de Lowendal y commande. — 11. Publication de l'armistice. — 14. La brigade des gardes à Bruxelles. — 15. Mouvement général sur les cantonnements. — 20. Positions de nos troupes et de celles des alliés. — 21. Toute la cavalerie de M. de Lowendal derrière la Mehaigne.

Juin. 24. Les troupes autrichiennes, leur artillerie et toute leur cavalerie en marche pour le pays de Luxembourg.

Juillet. 11. L'infanterie autrichienne sous Luxembourg. — 18. Armée des Russes à Furth, près Nuremberg.

Août. 11. Les Russes retournent dans leur pays.

Septembre. 1-3. Mouvement d'un corps de 37,000 hommes des pays du Limbourg, Brabant, Hainaut autrichien rentrant en France.

Octobre. 12. Les troupes autrichiennes se rendant en Allemagne.— 18. Traité de paix d'Aix-la-Chapelle. Les maréchaux de Saxe et de Lowendal retournent à Versailles. Le duc de Cumberland et de Bathiany à la Haye.

Décembre. 6. Évacuation générale. — 7. De Berg-op-Zoom, des forts Lillo, la Croix et Frédéric-Henri, dont les Hollandais reprennent possession. — 11. Évacuation d'Anvers, les Autrichiens y rentrent.

Le premier jour de l'année 1748 fut d'un très bon augure pour la paix et vit prendre des dispositions sur la tenue d'un congrès à Aix-la-Chapelle. Les ministres plénipotentiaires nommés par toutes les puissances belligérantes, dont M. le comte de Saint-Severin d'Aragon (1) par le roi, durent travailler à une conciliation générale désirée depuis si longtemps.

M. de Puysieulx, ministre des affaires étrangères, écrivit en même temps à M. le maréchal de Saxe, maréchal général des camps et armées du roi, commandant général des Pays-Bas, des Évêchés et de la frontière de Champagne, de lui envoyer deux passeports pour chacun de ces plénipotentiaires, leur suite et équipages. Ce ministre informait en même temps M. le comte de Sandwick que Louis XV et le roi d'Espagne insistaient sur la convenance et la nécessité d'une neutralité parfaite, non seulement dans le lieu destiné aux conférences, mais aussi dans les environs, de manière à ce que le territoire fût entièrement libre à deux lieues à la ronde avec absence de troupes, parce qu'il serait également contre les règles et l'usage d'assembler des plénipotentiaires, pour traiter de la paix, dans une ville en quelque sorte bloquée; que cependant une distance peu considérable ne serait pas une difficulté.

Le ministre anglais était alors à la Haye avec M. le maréchal de

(1) De Saint-Severin (Alphonse-Marie, comte), né en 1705, d'origine italienne; naturalisé en 1737; attaché au maréchal de Noailles comme colonel. Envoyé à Dresde en mars 1746, chargé de rapprocher Auguste III et Frédéric II. Voltaire l'appelle le plus *insuffisant suffisant;* mais M. de Noailles et Frédéric (*Œuvres hist.*, t. I) le regardent comme un négociateur d'un esprit clairvoyant. Choisi, le 28 janvier 1748, comme plénipotentiaire au congrès. Avec des intentions pacifiques et de la modération, son esprit, plus droit que profond, manqua de pénétration; peut-être que le désir de hâter une solution pour le bien de l'État le porta à brusquer des opérations dont la lenteur garantissait mieux le succès. Mort le 7 mars 1757.

Bathiany; celui-ci consentit à retirer à trois quarts de lieue d'Aix-la-Chapelle les troupes sous ses ordres, et d'en donner de si précis à toutes celles dans le voisinage et sur les chemins qu'on n'en serait nullement inquiété. Cette distance leur paraissait suffisante pour remplir le but désiré, fondé sur l'exemple du congrès de Nimègue (en 1678 et 1679), où, après beaucoup de temps perdu en contestations inutiles, l'on s'était contenté d'un district aux environs qui se réduisait à une lieue à l'entour, et cela du consentement unanime des ministres assemblés à ce congrès. Cette proposition fut ensuite approuvée et acceptée par le roi, qui avait toujours eu pour maxime de n'exiger que les points parfaitement conformes à l'usage et à la raison; on afficha donc un règlement conçu en ces termes : « La ville d'Aix-la-Chapelle ayant été choisie pour y tenir les conférences de paix, et devant jouir de toute espèce de neutralité, de même que son territoire, les plénipotentiaires sont convenus que le magistrat plantera à la ronde de cette ville, à la distance de trois quarts de lieue, dans les endroits jugés les plus convenables, des poteaux sur lesquels sera un écriteau avec ce mot *neutralité*, en français et en allemand, et qu'il fera aussi mettre des barrières ouvrantes et fermantes à la même distance sur tous les chemins aboutissant à la ville d'Aix-la-Chapelle. »

Cependant, pour parvenir à la paix et forcer les ennemis à y concourir, il fallait continuer la guerre avec ardeur, ouvrir de bonne heure la campagne par une opération de guerre importante, comme le siège de Maëstricht : c'était l'avis de MM. les maréchaux de Noailles et de Saxe. Peut-être jamais ne s'offrit-il une occasion plus favorable d'appliquer la maxime, reçue de tout temps, que nul projet de guerre ne pouvait être véritablement utile qu'autant qu'il était relatif à l'intérêt politique d'un État.

Ces principes une fois posés, il convenait d'examiner : 1° quelle était parmi les ennemis la puissance dont l'influence pouvait le plus contribuer à rétablir ou à éloigner la paix ; 2° l'objet que cette puissance pouvait se proposer dans la continuation de la guerre ; 3° ce qui convenait et était possible pour s'opposer à ses projets; 4° de quel côté l'on devait porter la guerre et faire les plus grands efforts; 5° quelle était l'entreprise la plus propre à cet objet.

1° La paix par la voie de la Hollande ou de la cour de Vienne

semblait impossible, ces deux puissances étant en quelque sorte soumises à celle d'Angleterre; de cette dernière seule dépendait donc la continuation de la guerre ou le rétablissement de la paix.

2° Les objets que les Anglais se proposaient dans la poursuite de la guerre étaient fondés sur les différents motifs : de s'assurer pour toujours de la supériorité maritime, de s'emparer de tout le commerce, de conserver leur influence sur le continent, d'y soutenir leurs alliés, d'y former et entretenir conjointement avec eux des armées considérables, tant pour les défendre et les protéger que pour s'opposer aux accroissements de la puissance de la France.

3° Pour s'opposer aux projets des Anglais, inattaquables chez eux faute de marine, il ne restait à la France d'autre moyen de continuer la guerre contre eux qu'en les attaquant indirectement dans leurs alliés, et en prenant des mesures telles que l'Angleterre reconnût enfin l'inutilité de ses dettes contractées pour le soutien de la guerre, et les dangers auxquels elle pouvait s'exposer par l'abus de son crédit.

4° A l'égard du pays où l'on devait porter la guerre, la conquête des Pays-Bas autrichiens ne laissait plus à la France d'autre choix que celui de continuer ses attaques ou contre la reine de Hongrie en Italie, ou contre la Hollande. Ce dernier parti était sans doute le plus préférable et le plus capable d'inquiéter les Anglais, dont la faction venait de changer la forme du gouvernement de la république, et y régnait sous le nom et l'autorité d'un stathouder uni à la famille royale d'Angleterre. La gloire et l'intérêt des Anglais imposaient de maintenir le nouveau gouvernement de Hollande, son stathouder et les Hollandais, en un mot, de soutenir cet État à quelque prix que ce fût, et pour cela même de procurer le rétablissement de la paix, s'ils ne pouvaient espérer voir leurs efforts couronnés de succès.

Ce motif n'était pas le seul qui rendît le sort des Pays-Bas et de la Hollande extrêmement intéressant à l'Angleterre. Comme de tous les accroissements dont la France pouvait être susceptible, ceux des Pays-Bas devaient le plus contribuer à l'augmentation de sa puissance, de son commerce et de sa navigation, et que d'ailleurs ces pays étant à portée de ses côtes, on sentait combien la

jalousie des Anglais était intéressée à ce que la France n'étendît point sa domination d'un côté aussi important à tous égards. C'était donc de ce côté, et dans la Hollande même, qu'il fallait continuer la guerre et porter les plus grands efforts.

5° Il s'agissait de se déterminer sur l'entreprise, sur les projets et les opérations, pour procurer de nouveaux succès et assurer les précédents, car on devait s'attendre à rencontrer des forces ennemies très considérables.

L'Angleterre et la Hollande prenaient à leur solde 35,000 Russes. Les Hollandais, d'ailleurs, n'épargnaient ni sollicitations ni dépenses pour rassembler des troupes en Allemagne et en Suisse. La nécessité où nous étions de former une armée avant le rassemblement de toutes ces troupes ôtait aux ennemis tout moyen de rien tenter sur nos conquêtes. L'entreprise qui répondait le mieux à nos désirs était le siège de Maëstricht, la seule porte ouverte aux alliés pour rentrer dans le Brabant, et la dernière qui nous restât pour pénétrer dans l'intérieur de la Hollande. Cette nouvelle conquête devait appuyer la droite des précédentes, comme Anvers et Berg-op-Zoom en appuyaient la gauche ; elle fermait l'entrée du Brabant aux alliés, coupait leurs forces en deux et facilitait d'autres conquêtes.

M. de Lowendal, commandant en l'absence du maréchal de Saxe, était secondé par 24 lieutenants généraux et 23 maréchaux de camp, employés dans les différentes places (1); à la frontière, 155 B. et 186 E. de notre côté, et du côté de l'ennemi 137 B. et 188 E.

(1) *Lieutenants généraux :* MM. de Ceberet à Ypres, de Maubourg à Hulst, Phelippes à Maubeuge, de Bulkeley à Bruges, du Chayla à Gand, de Montesson à Givet, de Lautrec à Ostende, de Danois à Valenciennes, d'Aunay à Dunkerque, de Brézé à Tournay, d'Estrées à Mons, de Contades à Bruxelles, d'Armentières à Ath, de Creil à Thionville, de Ségur à Metz, de Putanges à Sarrelouis, de Berchiny en Lorraine, Darros à Longwy, de Salières et de Courten à Anvers, Thomé à Nieuport, de Fimarcon à Hulst et Axel, de Graville à Malines, du Châtelet à Nivelles.

Maréchaux de camp : MM. de Clavières à Sedan, de Gramont à Mézières, de Romecourt à Ypres, de Relingue à Mons, de Mézières à Calais, de Tressan à Boulogne, de l'Aigle à Bruges, de Fitz-James à Dendermonde, de Bauffremont à Charleroi, d'Estrées à Furnes, de Broglie et de la Marche à Bruxelles, de Blet à Berg-op-Zoom, de Montbarrey à Namur, de Saint-Germain à Louvain, de Lage au Sas-de-Gand, de Rothe à Ostende, de Torcy à Metz ; et, dans diverses places, MM. de Tirconel, de la Serre, de Givry, d'Ailly et d'Oyré.

Les trois premiers mois de l'année sont remplis par des négociations diplomatiques et des attaques des convois que nous envoyions sur Berg-op-Zoom, la ville ayant besoin d'être ravitaillée. La nécessité d'une étape entre cette ville et Anvers ne nous permettait pas de dérober notre marche, ni la faiblesse de nos escortes, et, le pays à traverser étant couvert du côté de l'ennemi par des dunes, il lui était facile d'attaquer les partis les plus faibles de nos convois. Enfin commencèrent les opérations du maréchal de Saxe. L'investissement et le siège de Maëstricht décidés, aussitôt fut prise la résolution d'ouvrir la campagne de bonne heure.

Le roi désigna les troupes qui devaient composer cette armée, et laissa à M. le maréchal de Saxe la liberté de nommer les commandants de plusieurs places de la frontière. Il régla ensuite ses fonctions et son autorité à l'égard des maréchaux de France et des officiers, ordonnant qu'il prendrait seul la parole au nom du roi, quand il serait à l'armée; qu'en son absence, comme en sa présence, soit par maladie ou autrement, le comte de Clermont aurait cette prérogative.

Le plupart des officiers, employés l'hiver sur la frontière, ou avertis d'avance de leur destination, se trouvaient déjà à portée de recevoir les ordres de M. le maréchal de Saxe, et les troupes prêtes à les exécuter, tant celles cantonnées aux environs de Bruxelles, sur la Dyle et sur la Nethe, que celles assemblées dans diverses places de la Meuse : les premières, destinées à l'investissement de Maëstricht par la rive gauche de la Meuse, sous sa conduite, après avoir donné le change aux ennemis du côté de Bréda; les dernières, pour achever l'investissement par la rive droite de cette rivière, aux ordres du maréchal de Lowendal (1), après avoir repoussé les troupes autrichiennes placées dans cette partie.

Dès le 1er avril, les troupes de la Meuse (59 B. et 29 E.) se portaient sur six colonnes, pour traverser le pays de Luxembourg, se réunir à Verviers, afin de continuer ensemble leur marche sur

(1) La première division, aux ordres du maréchal de Lowendal et de MM. d'Armentières et Bauffremont (11 B. et 5 E.), partit de Namur pour Verviers. Elle comprenait : Normandie, 5, Custine, 3, Lowendal, 3 et Bauffremont-dragons, 5 E., plus la compagnie de Fischer. La seconde (M. de Montbarey) alla de Givet sur

la droite de Maëstricht. Ces divisions suivirent leur route et observèrent exactement les ordres de ne commettre aucune hostilité dans le pays de Luxembourg, de repousser seulement les troupes qui voudraient s'opposer à leur passage, de payer tout ce qu'elles y prendraient, et de ne porter aucune atteinte à la neutralité entre ce pays et notre frontière. Comme il était impossible d'investir Maëstricht tant qu'il y aurait une armée ennemie derrière la ville, le principal objet de la marche de M. de Lowendal fut de prendre à revers le camp formé par les Autrichiens sous cette place, s'ils s'obstinaient à le conserver, ou d'attirer leur attention vers la haute Meuse, afin que le maréchal de Saxe investît plus facilement la place à la rive gauche, et jetât un pont sur la basse Meuse.

Cette marche fut exécutée avec tant de secret que les alliés n'en eurent d'abord aucun avis, et le maréchal général continua à les inquiéter sur Bréda, Steenbergen et Bois-le-Duc, afin de les attirer dans cette partie, où ils avaient déjà rassemblé leurs principales forces. Non seulement il se rendit de Bruxelles à Anvers, mais il y appela son état-major, fort nombreux, un train considérable d'artillerie et des magasins de toute espèce. Indépendamment de ces mesures propres à donner le change aux ennemis, il ordonna à MM. d'Estrées (1) et de Contades de se tenir prêts à se porter en avant avec les troupes qui cantonnaient sur la Nethe et sur la

Verviers. Elle était composée de : Royal-Corse, 1, la Marche, 1, Diesbach, 3 : au total, 5 B., et de Raugrave-hussards, 4 E. La troisième (M. de Montmorin) se dirigeait de Carignan sur Verviers et comprenait : Enghien, 2, Fleury, 1, Seedorf, 3 : soit 6 B., et Berchiny-hussards, 2 E. La quatrième (M. de Lorges) alla de Bouillon à Verviers. Elle était formée de : Touraine, 3, Bourbon, 2 : soit, 5 B. et de Linden-hussards, 4 E. La cinquième (milord Tirkonel) suivit la route de Montmédy à Verviers. C'étaient les régiments de : Nassau, 2, Fersen, 1, Wittmer, 3, Royal-Suédois, 4, et la Fère, 2 : soit 12 B., et ceux de Berchiny-hussards, 3, Orléans-dragons, 5, soit : 7 E. Enfin la sixième (M. de Saint-Germain), dirigée de Longwy sur Verviers : Navarre, 5, Monaco, 4, Limosin, 3, Alsace, 4, la Marck, 3, Bassigny, 1 : total de 20 B., outre Mestre-de-camp-général-dragons, 5, Berchiny, 2, qui formait 7 E., plus 50 hussards de Rosemberg.

(1) Troupes sous M. d'Estrées : Auvergne, 4 B. et 50 E. ; Colonel-général, 4 ; Bourbon-Busset, 4 ; Mestre-de-camp, 4 ; Clermont-Tonnerre, 4 ; Royal, 4 ; Brionne, 4 ; Cuirassiers, 4 ; de Broglie, 4 ; Turpin, Poleresky (hussards), 8 ; Caraman-Egmont (dragons), 10 ; les Grassins et la Morlière, 1,000 hommes.

Dyle comme pour se porter sur Bréda. Par ces dispositions simulées, il attirait l'attention des alliés sur cette place en la détournant de Maëstricht; puis, dans un but essentiel, il approvisionnait Berg-op-Zoom pour six mois au moyen de deux convois de plus de 2,000 chariots, sous l'escorte de 38 B. et 66 E. qu'il conduisit lui-même, afin de mettre cette dernière place en état de soutenir une diversion, si les ennemis l'entreprenaient de ce côté pendant le siège de Maëstricht, et pour augmenter de plus en plus leurs inquiétudes dans cette partie.

Le 2, à deux heures du matin, sort d'Anvers le premier convoi composé d'environ 1,200 chariots, qui couche à Santvliet.

Le 3 avril, à une heure après minuit, le maréchal part d'Anvers et joint la tête du convoi à Putte, où il trouve M. de Contades dont les troupes couvraient les chariots, les regarde filer pendant un certain temps, regagne leur tête, et arrive à Berg-op-Zoom, fait le tour de cette place en dedans et en dehors sans descendre de cheval, donne quelques ordres et revient sur Santvliet, où il rencontre le deuxième convoi, d'environ 1,000 chariots, qui marchait à la suite du premier sous les ordres de M. d'Estrées. Certain de leur arrivée à Berg-op-Zoom, il retourne le même jour à Anvers. Cette marche ne fut pas inquiétée; néanmoins les alliés, sachant le départ de ces convois, rassemblaient un corps de 30,000 hommes à Rosendaal dans le dessein de nous attaquer; mais, sur l'avis de la marche du maréchal en personne avec une nombreuse escorte, les troupes ennemies se portèrent sur Steenbergen et Bréda pour couvrir ces places.

Lorsque M. le maréchal eut rempli ses vues du côté de Berg-op-Zoom, il se retourna sur Maëstricht, résolu de marcher sans perdre de temps à cette dernière place. Il ordonne à M. d'Estrées, dans une marche simulée sur Bréda avec 4 B. et 60 E., de longer les bruyères, après avoir menacé cette place, et de se porter sur Peer et Brée pour y surprendre les magasins des ennemis. Il donne ordre en même temps à M. de Contades de rester sur la Dyle avec 18 B. et 16 E. jusqu'à nouvel avis, et à M. du Chayla de se rendre à Louvain pour commander l'infanterie dans cette ville, Malines et Bruxelles, ainsi que la cavalerie cantonnée dans ce bassin. Il arrive, le 4, d'Anvers à Tirlemont où il trouve la 1re division des troupes destinées à l'investissement de Maëstricht, commandée par

M. de Latour-Maubourg (1) jointe à celle de M. de Graville, qui, réunies, formaient 22 B. et 20 E. (2).

Il marche avec les troupes, le 5, sur Saint-Trond, où la garnison et un millier de hussards, ne jugeant pas à propos de résister, évacuèrent la ville, abandonnant un magasin à fourrage qu'ils n'eurent pas le temps de brûler.

Le 6 avril, le maréchal se remet en marche et arrive à Tongres. Les troupes, cantonnées les deux jours précédents, campèrent alors sur deux lignes en avant de Tongres. Les troupes légères, par la quantité de fourrages qu'elles nous avaient abandonnée, nous firent connaître que les alliés ne s'attendaient pas à nous voir ouvrir sitôt la campagne, surtout de ce côté.

Le même jour, M. de Brezé arrivait par Wavre et Jodoigne à Oleye avec une division de 11 B. et 17 E. (3) venant du Hainaut.

Le 7, le maréchal de Saxe séjourne à Tongres, tant pour donner ses derniers ordres au maréchal de Lowendal, qui passe ce jour-là la Wèze à Verviers, que pour attendre M. de Lautrec arrivant de Bruxelles, le matin, avec 21 B. et 31 E. (4).

Le 8, il part de Tongres à la tête de l'avant-garde de l'armée, et se porte, à 10 heures du matin, à Smermaës sur la basse Meuse, au-dessous de Maëstricht. Trois bateaux, qui remontaient cette rivière, lui servent à faire passer de l'autre côté 10 compagnies de grenadiers, qui s'emparent des châteaux d'Opharen et de Borgharen, postes importants et nécessaires pour couvrir les têtes de deux ponts de pontons qu'il jette vis-à-vis de Smermaës; avant qu'ils fussent achevés, toute l'armée autrichienne défila devant lui sans l'attaquer.

Le 9 avril, il détache M. de la Valette pour suivre l'ennemi, qui

(1) De Latour-Maubourg (Jean-Hector de Fay), né en 1684; mousquetaire en 1698; maréchal de camp le 20 février 1734; lieutenant général le 1er mars 1738; maréchal de France le 11 février 1747; décédé le 15 mai 1764, à Paris.

(2) Picardie, 5; Royal, 3; Saxe, 4; Pumbecque, 1; Fontenay, 1; Royal-la-Marine, 2; Royal-Wallon, 2; Royal-Vaisseaux, 2; Boufflers-Wallon, 2; Cavalerie-Anjou, 4 E.: Egmont, 4; Royal-Piémont, 4, Royal-Étranger, 4; Beausobre, 4; plus les Croates et les Cantabres.

(3) La Cour au Chantre, 3; Ponthieu, 2; la Traisne, 2; Chartres, 2; Hainaut, 2 (11 B.); Asfeld, 5; Marcieux, 4; Saluces, 4; Vintimille, 4 (17 E.).

(4) Brigade de Solar, 4; la Tour du Pin, 4; Berry, 2; Bonac, 2; le Roi, 4; Rohan,

descendait la Meuse et se retirait vers Ruremonde derrière la Roër, sans qu'il en restât au-dessus de la Geule. Le même jour, il visite la position de son camp, la droite à la Meuse; il construit sur le front du camp des redoutes fraisées et palissadées, avec un fossé et un chemin couvert, comme à Fontenoy lors du siège de Tournay; il se porte ensuite en avant du champ de bataille qu'il avait reconnu dans la plaine, en deçà de la hauteur de Gellick, pour y recevoir les ennemis dans le cas où ils tenteraient de faire lever le siège de Maëstricht.

Cependant, M. d'Estrées, par une feinte sur Bréda et Bois-le-Duc, chasse un corps ennemi et arrive avec ses 4 B. et 60 E. à Peer, d'où l'ennemi se retira. En même temps, M. de Contades (1) quitte les bords de la Dyle et cantonne sur le Demer avec 18 B. et 16 E., son quartier à Diest.

M. de Fitz-James, avec 13 B., s'allonge sur le Demer, prend position à Bilsen et se cantonne vers la source de cette rivière pour appuyer la tête du camp devant Maëstricht. M. du Chayla (2), resté en arrière, commandait les troupes en cantonnement du côté de Bruxelles, de Louvain et de Malines. Tous ces corps tenaient les ennemis en respect vers Bréda et Bois-le-Duc, et par conséquent dans l'impuissance d'une diversion en faveur de Maëstricht.

M. de Brezé avait marché d'Oleye avec sa division sous Liège au faubourg de Sainte-Walburge, donné la main au maréchal de Lowendal, puis descendu la rive gauche de la Meuse et occupé

2; la Couronne, 3 (21 B.); Royal-Roussillon, 4, Royal-dragrons, 5; Carabiniers, 10; du Rumain, 4; Lenoncour, 4; Clermont-Prince, 4 (31 E.).

Ces trois divisions se réunirent en marche, ainsi que celle de M. de Graville, partie le même jour de Malines; mais elles furent obligées de s'arrêter pour ne pas se rencontrer à Louvain avec celle partie de Bruxelles et qui se composait de : brigade de Pandrau, 4 B., Champagne, 5; Angoumois, 1; grenadiers royaux de Châtillon, 2 (12 B.) et de Brancas, 4; Prince-Camille, 4; Harcourt, 4; Orléans, 4; Bretagne, 4; Saint-Simon, 4 (24 E.).

(1) Vermandois, 2; grenadiers royaux de Chabrillan, 2; Beauvoisis, 2; Vexin, Montmorin, 3; Rochefort, 2; Rouergue, 2; grenadiers royaux de Chantilly, 2; Orléans, 2 (18 B.); Dauphin-Étranger, 4; Condé, 4; Beauvilliers, 4; Moutiers, 4 (16 E.).

(2) Rosen, 6; Rohan, 4; Noailles, 4; le Roi, 4; Royal-Allemand, 6; Bellefond, 4; Cravates, 4; Bourbon, 4; Talleyrand, 4; Conti, 4; Berry, 4; Fitz-James, 4; la Reine (dragons), 5 (57 E.).

sur les hauteurs de Saint-Pierre le camp même que M. d'Estrées tenait dans la campagne précédente. Il se disposait à jeter un pont vis-à-vis d'Oost, au-dessus de Maëstricht; de sorte que l'investissement de cette place fut achevé sur la rive gauche de la Meuse, puis bientôt après sur la rive droite par le maréchal de Lowendal.

Les six divisions à ses ordres, parties, le 1er, de Namur, de Givet, de Carignan, de Sedan, de Montmédy et de Longwy, suivirent leurs routes, dans le pays de Luxembourg, sans aucun obstacle de la part des Autrichiens, qui avaient déjà levé leurs quartiers avant notre départ et descendaient vers Maëstricht à mesure que nous avançions.

Le maréchal de Lowendal arrive, le 2, à Marche-en-Famine avec deux divisions, y passe l'Ourthe sur un pont que la compagnie de Fischer avait attaqué et emporté.

Les deux premières divisions arrivèrent le 3 à Barvaux, le 5 à Aywaille après quelques escarmouches, et le 7 à Verviers, où elles passèrent la Wèze sans obstacle avec la division de Saint-Germain.

Ces trois divisions marchèrent, le 8, à Micheroux, où elles campèrent depuis Fleron jusqu'à Melin. A notre approche, le général Baronnay se retira avec précipitation pour descendre vers Ruremonde avec le reste des Autrichiens.

Les divisions de MM. de Montmorin et de Tyrconel joignirent, le 9, les trois premières aux camp de Micheroux; celle de M. de Lorge resta seule sur la Wèze pour rassembler des rations et envoyer à Liège tous les bateaux de cette rivière et de l'Ourthe destinés aux transports.

M. de Lowendal campe, le 10, à Bombaye, la droite à Fouron, la gauche sur Dalhem. Il y trouve des traînards ennemis, qu'il renvoie prisonniers à condition de ne pas servir jusqu'à leur échange, tandis que tous ceux pris dans le pays de Luxembourg étaient congédiés par suite de la neutralité.

Le 11 avril, il arrive devant Maëstricht à la droite de la Meuse, en achève entièrement l'investissement avec 42 B., établit son quartier à Borgharen, à un quart de lieue de celui du maréchal de Saxe; il y appuie sa gauche, couverte par les postes de Gronsweld, de Mouland et d'Oost, le centre à Amby.

M. de Saint-Germain campe à Fauquemont, avec 4 B. et 25 E., pour couvrir le camp à la droite de la Meuse. Il y trouve M. de la

Valette avec son détachement, et beaucoup de fourrages, dont il s'était emparé en suivant l'arrière-garde des ennemis ; il marche ensuite à Beek, sur le grand chemin de Maëstricht à Sittard, où il trouve encore plusieurs magasins ; le 12, M. de Lorges, resté en arrière pour rassembler des fourrages, rejoint le corps du maréchal de Lowendal à la droite de Maëstricht, et campe en deuxième ligne avec 17 B. Les troupes de la gauche se rapprochent de cette place et s'établissent aussi sur deux lignes. M. d'Estrées (1) part de Peer avec son détachement et cantonne sur le Demer avec son quartier à Hasselt, retranche la rivière au-dessus et au-dessous de ce poste, pour empêcher les ennemis de venir de ce côté inquiéter le siège de Maëstricht, cantonne ensuite une partie de sa cavalerie sur les Gettes pour la facilité des subsistances.

Le 13, le maréchal de Saxe charge M. de Lowendal de la conduite du siège de Maëstricht. Ils en reconnurent ensemble les dehors, les fortifications, et ils jugèrent que cette place, abandonnée à ses propres forces, serait réduite en moins de temps que ne l'avait été Berg-op-Zoom, malgré sa nombreuse garnison, 12 B. autrichiens, 7 hollandais et 4 bavarois avec de la cavalerie, aux ordres du général baron d'Ayla. Les pontons, construits sur la basse Meuse, au-dessus de l'abbaye d'Hoëeter, sont perfectionnés, et M. de Brezé en achève un à Navagne, au-dessus de Maëstricht, pour communiquer en haut comme en bas de l'un à l'autre camp sur les deux rives de la Meuse : celui de la droite, couvert par la Geule et par le corps de Saint-Germain ; celui de la gauche, mis à l'abri par 19 redoutes. M. de Cremilles mesure le terrain que l'armée aurait à occuper s'il fallait combattre, et travaille à ce que non seulement toutes les troupes de la circonvallation pussent s'y rendre sans confusion et se placer dans l'ordre où elles devaient être, mais encore pour y faire arriver les différents corps détachés sur le Demer, et même la cavalerie alors sur les Gettes ou dans le bassin de Bruxelles. Ce maréchal général des logis forma donc les brigades suivant l'ordre de bataille.

A la rive gauche de la Meuse sont 70 B. et 87 E., ainsi répartis : au camp devant Maëstricht, 37 B. en première ligne et 20 en

(1) D'Estrées (Jean-Charles Pelletier d'Escrots, baron), né en 1691 ; maréchal de camp, 2 mai 1744 ; décédé le 1er février 1757.

deuxième, la droite à la hauteur de Smermaës, la gauche au hameau de Breegden, et 70 E. face à la ville, la droite appuyant au Jaar et la gauche à Veldwesel; aux ordres de M. Brezé : 11 B. et 17 E. au camp devant le fort Saint-Pierre, et 2 B. au faubourg.

A la rive droite de la Meuse : 59 B. et 39 E. au camp devant Maëstricht, et ainsi disposés : 54 B. et 10 E. campés en deux lignes, la droite au moulin de Gronsfeld et la gauche à la basse Meuse, en face du deuxième pont de pontons; en outre, au camp de Fauquemont, aux ordres de M. de Saint-Germain, 5 B. et 29 E. avec les compagnies de Fischer, de Rosenberg, les Croates et les Cantabres. De plus, 3 corps cantonnés sur le Demer ou à portée de cette rivière : sur le haut Demer, près du camp, 13 B. sous M. de Fitz-James, avec son quartier à Bilsen; plus bas, 4 B. et 40 E. aux ordres de M. d'Estrées logé à Hasselt; et au-dessous de ce deuxième corps, 18 B. et 16 E. commandés par M. de Contades, avec son quartier à Diest.

Dans le bassin de Bruxelles, campaient les 57 E. de M. du Chayla; 4 B. et 5 E. dans la communication de Tongres à Bruxelles; 13 B. et 19 E. de troupes de campagne dans les places avec les régiments de Grassin, de la Morlière et des volontaires bretons. La maison du roi et la gendarmerie (21 E.) étaient en route pour joindre les troupes du siège.

Toutes ces troupes formaient une armée de 183 B. et 284 E.

En outre, il y avait dans les places plusieurs B. de milice. Comme Berg-op-Zoom seul exigeait toujours une forte garnison; que d'ailleurs cette place, difficile à approvisionner, causait beaucoup de fatigues, le maréchal de Saxe proposa d'en faire sauter les fortifications, comme celles d'Ypres et de Namur. Le roi consentit à la démolition de Berg-op-Zoom et au travail ordonné pour creuser les fourneaux; mais on suspendit l'exécution, ainsi que sa décision au sujet d'Ypres et de Namur, jusqu'à l'effet du congrès d'Aix-la-Chapelle dont le succès dépendait de celui du siège de Maëstricht. Les préparatifs de ce siège achevés, le maréchal de Saxe donna ses ordres pour l'ouverture de la tranchée à deux attaques sur les deux rives de la basse Meuse; celle de la rive gauche prit le nom d'attaque de la droite, et celle de la rive droite, d'attaque de gauche ou de Wick, eu égard à la direction des tranchées sur Maëstricht en remontant la Meuse.

Dans la nuit du 15 au 16, la tranchée est ouverte à l'attaque de la droite avec MM. de Maubourg, de Logny-Montmorency, de Dreux et de Vence, en même temps qu'à l'attaque de la gauche sous MM. de Relingue et de Salle. MM. les maréchaux de Saxe et de Lowendal assistent à l'ouverture de ces tranchées. On appuya à la Meuse, en gagnant la hauteur vers la porte dite de Tongres; à la seconde, on commença aussi à la Meuse, en longeant le chemin de Maëstricht à Ruremonde. Tout l'ouvrage est perfectionné de jour à la droite et à la gauche. Les ennemis ne s'aperçurent de notre travail qu'à 5 heures du matin.

Dans la nuit du 17 au 18, une sortie eut lieu à une heure du matin sur la première parallèle; les ennemis en comblèrent une partie et dérangèrent entièrement le travail. Les troupes de la tranchée obligèrent bientôt l'ennemi à rentrer dans la place.

Dès le commencement du siège de Maëstricht sous la direction de M. de Lowendal, M. le maréchal de Saxe se préparait à recevoir les alliés; s'ils tentaient d'en faire lever le siège. Il visite de nouveau le champ de bataille où il se proposait de leur livrer combat dans la plaine en deçà de la hauteur de Gellick. Il active les redoutes destinées à masquer la seule trouée où l'ennemi pût déboucher, et couvre le front du camp sur la rive gauche de la Meuse. Il passe ensuite sur la droite de cette rivière, visite les bords de la Geule depuis son embouchure jusqu'à sa source, et achève de rendre le camp inaccessible, en sorte que les alliés ne pouvaient nous attaquer ni par la droite ni par la gauche de la Meuse, sans courir les risques d'une défaite.

M. de Contades dut rassembler son infanterie pour être plus à portée de joindre l'armée, en laissant seulement 3 B. et quelque cavalerie pour garder la Dyle et le Demer en cas de marche. M. d'Estrées, qui commandait toujours ses 4 B. et 60 E. sur le Demer et les Gettes, reçut aussi ordre de se tenir prêt à venir joindre l'armée avec ses troupes, ainsi que M. du Chayla avec le reste de la cavalerie des environs de Bruxelles, et milord Clare avec les 13 E. que M. de Fitz-James avait cantonnés sur le haut Demer, de manière que tout fût prêt à se rendre au champ de bataille au premier avis de la marche des ennemis sur Maëstricht.

D'un autre côté, le ministère prenait des précautions prélimi-

naires au sujet de la sûreté du pays messin. M. d'Argenson ordonnait à M. de Ségur à Metz de visiter toutes les milices des Évêchés afin d'en constater le nombre et l'état, et de pouvoir les réunir au premier ordre, dans la supposition de l'arrivée prochaine des Russes à l'armée des alliés, et par la pensée d'en envoyer un détachement sur la Moselle. Les alliés avaient un extrême besoin de fourrages pour remplacer la grande quantité de ceux qu'ils nous avaient abandonnés en se retirant précipitamment du côté de Ruremonde. Les Autrichiens, les Anglais et les Hanovriens se rassemblèrent donc au-dessus de cette place entre la Meuse et la Roër. Le général Albermale y amena des environs de Bréda 18 à 20 B., tant anglais que hanovriens, avec une grande quantité d'artillerie. Le duc de Cumberland prit son quartier à Hillenrouck, et le général Bathiany à Ruremonde.

Le général Baronay s'avance vers Maaseick : les Hollandais et les Hessois n'avaient pas encore rejoint, et la plus grande partie occupait le marquisat de Bréda et la mairie de Bois-le-Duc, dans la crainte que nos corps détachés et cantonnés sur le Demer ne fussent destinés à quelque expédition dans ces districts. Les alliés n'envoyèrent aucun parti pour nous harceler, tant ils étaient eux-mêmes hors d'état de tenter un effort en faveur de Maëstricht. Les magistrats de cette ville, prévoyant le peu de durée du siège, présentèrent d'avance de très humbles supplications demandant au roi la conservation des droits du prince-évêque de Liège dans cette place et de leurs privilèges, le libre exercice de la religion catholique et protestante, et tout ce que leurs prédécesseurs avaient obtenu de Louis XIV en 1673.

Dans la nuit du 22 au 24 avril, malgré un temps affreux de neige, tel qu'on distribua de l'eau-de-vie aux travailleurs des tranchées, les débouchés de sape sont approvisionnés (1). Une batterie de mortiers est établie à la droite de celles de canons; celles détruites par le mauvais temps sont réparées. La violence des vents et la rapidité des eaux de la Meuse cassèrent les cordages de nos ponts, qui se rompirent entièrement, et il fallut travailler à deux

(1) Nos pertes, depuis huit jours, c'est-à-dire depuis la nuit du 15 au 16, que la tranchée avait été ouverte, jusqu'au 23 inclusivement, se montaient à 4 officiers tués, 30 blessés, et 401 soldats tués ou blessés.

ponts volants pour rétablir la communication interrompue entre les deux attaques.

Du 24 au 25, les assiégés tentèrent deux sorties. M. de Bathiany, à la pointe du jour, porte un corps d'infanterie et de cavalerie, sous M. de Grune, sur Juliers et pousse des troupes légères, ayant surtout comme but de protéger la jonction de l'artillerie autrichienne qui arrivait de Kayserswerth.

La nuit du 27 au 28, on devait attaquer la flèche à la rive gauche de la Meuse; mais les ingénieurs furent d'avis de remettre cette expédition au lendemain. A l'attaque de Wyck, les assiégés firent une sortie. Leur infanterie, s'étant jetée sur sa gauche et ayant attaqué la droite de la tranchée, y pénétra par les embrasures à la faveur d'une nuit très obscure, encloua la plus grande partie des pièces des batteries, et mit le feu au magasin de poudre d'une de ces batteries. Pendant cette manœuvre, la cavalerie ennemie se tint en bataille près des potences, et quelques troupes de hussards s'avancèrent du côté de la redoute et de l'épaulement des fours. M. de Saulx, de tranchée à cette attaque, marcha avec 2 B. du régiment de Navarre qui repoussèrent entièrement l'ennemi.

Le 28 au soir, l'attaque de la flèche gauche est résolue, les grenadiers de la Tour du Pin en sont chargés par la droite, et chassent l'ennemi du chemin couvert pour favoriser le travail. La première compagnie de grenadiers de la Couronne tourne cet ouvrage par la gauche, et les compagnies de grenadiers du même régiment, 1 de Rohan et 1 d'Alsace, les soutiennent. A neuf heures et demie, le signal est donné par huit bombes; les premières compagnies débouchent, suivies des travailleurs. A leur approche, les ennemis abandonnent le terrain. Peu après ils reviennent, et font un feu très vif. Pendant cette attaque les débouchés commencés à la droite de la troisième parallèle sont prolongés. A quatre heures et demie du matin, les assiégés revinrent pour tâcher de ruiner nos ouvrages; mais ils furent repoussés avec une perte considérable. Malgré le feu de tous les ouvrages, nos grenadiers se conduisirent cette nuit-là avec une grande valeur, chaque troupe, ainsi que les travailleurs, ayant débouché sans confusion.

La nuit du 29 au 30, la flèche de la droite est attaquée et emportée

sans aucune résistance par Auvergne, la Fère et Rohan, soutenues de Bassigny et Fleury. Les assiégés se retirèrent dans les ouvrages intérieurs de la place; l'angle saillant du chemin couvert est couronné. Cette deuxième flèche à droite et à gauche est entourée par une communication; celle de la gauche, encore imparfaite par une espèce d'avant-fossé, est comblée avec des claies et des sacs à terre. On prolonge de deux zigzags le débouché à la droite de la troisième parallèle, qui reçut ses pièces, et on achève celle commencée à l'attaque de Wyck. Le travail des ponts est aussi fort avancé par des bateaux arrivés de Namur.

Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, les différentes parallèles sont réunies pour en former une cinquième; la sape est prolongée sur le couronnement des angles saillants qui protégeaient les deux flèches. Le 1er mai, le maréchal de Lowendal demande et obtient une suspension d'armes pour enterrer nos morts et retirer nos blessés; elle dure une heure, pendant laquelle les ingénieurs observent les ouvrages de la place.

Le pont de bateaux sur la basse Meuse, ainsi que celui de pontons placé un peu plus bas, sont entièrement achevés. Un pont volant au-dessus de Maëstricht rétablit parfaitement la communication sur les deux rives de la Meuse, qui facilite l'arrivée d'un supplément d'artillerie de Namur par Liège.

La nuit du 1er au 2, on fit sortie de la quatrième parallèle sur l'angle saillant de la flèche droite formant communication à la cinquième, ainsi que le couronnement du chemin couvert de cette flèche par la gauche.

Dans la nuit du 2 au 3, sont perfectionnés les ouvrages qui nous mettent en état d'attaquer, le lendemain, la lunette et les chemins couverts, et de les emporter. Le 3, dispositions étaient prises pour enlever, la nuit suivante, la lunette et les chemins couverts, lorsque se répandit la nouvelle que les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et de Hollande, au congrès d'Aix-la-Chapelle, avaient signé, le 30 avril, les préliminaires de la paix; que les ratifications devaient être échangées dans trois semaines entre les puissances contractantes, et qu'en attendant, la France, l'Angleterre et la Hollande convenaient d'une suspension d'armes tant par terre que par mer.

Cet article, le plus important, est adressé de suite aux généraux des deux armées pour accélérer la cessation des hostilités, à l'ex-

ception du siège de Maëstricht. « Nous, soussignés, ministres plénipotentiaires de S. M. T. C., de S. M. B. et des Seigneurs États-Généraux des Provinces-Unies, déclarons, qu'ayant aujourd'hui signé des articles préliminaires pour la paix générale, et voulant empêcher, autant qu'il dépend de nous, la continuation de l'effusion du sang chrétien, nous sommes convenus que toutes hostilités ultérieures, excepté le siège de Maëstricht, déjà commencé, cesseront dans tous les Pays-Bas, et qu'on en fera part aux généraux respectifs des troupes des différentes puissances, pour pouvoir convenir entre eux du jour précis que cette cessation d'hostilités aura lieu. En foi de quoi nous avons signé le présent acte. Fait à Aix-la-Chapelle, le 30 avril 1748, etc. »

Il y avait des articles séparés à insérer pour la conservation des droits du prince-évêque de Liège. Au nombre des puissances alliées à la France, pendant cette guerre de la succession, alliées à des degrés divers et avec plus ou moins d'intimité, figuraient d'abord celles qui appartenaient à la maison de Bourbon, l'Espagne, Naples et le duc de Modène, gendre du régent; puis Gênes, qui partagea leurs espérances en 1745 et leurs disgrâces en 1746; l'électeur palatin, parent des électeurs de Bavière et de Cologne, possédant dans l'Empire une certaine influence, qui avait donné la moitié de ses troupes à l'empereur Charles VII, tout prêt à céder le reste à la France, contre subsides : dans un pays où les Autrichiens zélés étaient en grande majorité, il avait le mérite d'aimer la France; le duc de Wurtemberg, le cercle de Souabe, représenté par un jeune prince, enfin l'évêque de Liège.

Ce même jour, M. le maréchal de Saxe reçut par milord Sackville, colonel anglais, aide de camp du duc de Cumberland, des dépêches contenant trois propositions : la première, de convenir ensemble du jour de la publication de l'armistice; la deuxième, de fixer les limites d'un certain district neutre entre les deux armées, où il ne serait permis à qui que ce fût de passer sans un double passeport de leur part, ajoutant que le cordon des alliés pourrait commencer à la grande inondation de Steenbergen et continuer par Rozendaal, Hogstraten, Herentals, Molle, Peer, Brey et Maaseick sur la rive gauche de la Meuse, et la Roer, qui servirait de limite sur la droite, et que le cordon des Français, qui commencerait à Berg-op-Zoom, pourrait continuer par Putte, Scholen, Lierre, la grande

Nethe, Aerschot, et le long du Demer par Sichem, Diest, Hasselt, Sutendael et Reckeim sur la rive gauche de la Meuse, et la Geule sur la droite. La troisième était de donner un passeport à milord Sackville, chargé d'entrer dans Maëstricht et de porter au baron d'Aylva l'ordre de se rendre, si l'on consentait que la garnison sortît avec les honneurs de la guerre.

Le maréchal répondit au duc de Cumberland qu'il ne lui conviendrait pas de traiter de la suspension d'armes avant d'avoir reçu les ordres du roi, auquel il dépêchait un courrier, et qu'aussitôt parvenus, il en ferait part à S. A. R., qui trouverait en lui d'autant plus de facilité, que les limites qu'elle proposait paraissaient très convenables de part et d'autre; qu'il s'était volontiers prêté à la proposition d'accorder une capitulation honorable à la garnison de Maëstricht, et que, sur ce que le commandant avait dit qu'il ne pouvait rendre la place sans les ordres précis des États-Généraux, il lui avait accordé deux fois vingt-quatre heures pour dépêcher un officier à la Haye et recevoir la réponse. Il y eut donc d'abord à l'égard de Maëstricht (1) une trêve de deux jours.

Le 5 mai, le maréchal reçut la réponse du roi qui, au sujet des propositions du duc de Cumberland, approuvait sa réponse, la trêve accordée au gouverneur de Maëstricht, et la capitulation honorable offerte à la garnison. S. M. désirait qu'ayant pris possession de cette place, il fît reposer ses troupes, en leur distribuant des cantonnements disposés militairement à l'abri de toute surprise. Il lui recom-

(1) Maëstricht est une place capable de retarder une armée, de lui faire perdre une campagne entière. Sa possession rend l'ennemi absolument maître non seulement de la Meuse, mais de tout le pays de Liège. En 1672, l'armée française ne laissa Maëstricht de côté, pour envahir la république, que parce qu'on se proposait non une guerre régulière, selon l'avis de Condé, mais une irrégulière, qui, selon Turenne, quoique contre les règles, ferait parvenir au but par un coup de main, ou par surprise, ou par terreur.

En 1673, malgré sa faible garnison, elle fit rebrousser l'armée et la força d'en faire le siège, par lequel nous aurions dû commencer.

La campagne de 1674, lorsque nous en étions les maîtres, prouve que la Hollande, sans cette place, ne peut plus soutenir la guerre. Ainsi il était reconnu que cette place, bien fortifiée, garnisonnée suffisamment, peut occuper une armée pendant toute une campagne et lui coûter sa meilleure artillerie, la fleur de ses troupes et des sommes considérables. (Voir le volume de *Kléber*, campagne de 1794, par le général comte Pajol, et le premier volume de *Pajol, général en chef*, 3 vol., chez Didot. Nombreux détails sur cette place.)

manda de s'abstenir de toute hostilité, ainsi que de tout ce qui pourrait être à charge aux habitants du pays, en accédant aux propositions de limites pour former un district neutre entre les deux armées et en suivant à cet effet la ligne indiquée par le duc de Cumberland; cependant il l'autorisait à proposer quelques changements, s'il le jugeait bon, tout en faisant valoir à ce prince la bienveillance qu'avait apportée le roi à consentir à la cessation d'armes : par ce moyen il devait obliger les Autrichiens à en user de même de leur côté, parce que, la reine de Hongrie n'ayant aucune part aux préliminaires, ses troupes pourraient journellement attaquer nos quartiers, et que nous ne pourrions pas faire autrement que de repousser la force par la force, même d'aller chercher ses troupes partout où nous pourrions les joindre pour les combattre. Par suite de ces arrangements pacifiques, devait être suspendue l'exécution des ordres donnés pour la démolition de Berg-op-Zoom.

M. d'Argenson complimenta en ces termes M. le maréchal de Saxe sur les bonnes dispositions de la paix : « Nous touchons enfin au moment de recueillir les fruits d'une tranquillité si désirée, et qui est due au succès des armes du roi, dont vous avez soutenu la gloire en acquérant personnellement celle que la nation doit célébrer à jamais. » Le maréchal était regardé comme le plus grand capitaine et le plus habile négociateur de la paix. Par ses victoires et ses conquêtes précédentes, il déterminait les cours alliées à un congrès; et, en activant le siège de Maëstricht, il abrégeait toutes les longueurs diplomatiques et politiques.

Le 6 mai, l'officier envoyé par le baron d'Aylva en Hollande étant de retour avec les ordres des États-Généraux, ce commandant arbore le drapeau blanc et demande à capituler avec M. le maréchal de Saxe, qui dépêcha M. de Guerchy pour porter cette nouvelle au roi. M. de Boismont, aide-major général de l'armée, porte à Versailles la capitulation signée avec le baron d'Aylva, commandant de la garnison hollandaise, et avec le baron de Marshall, pour les Autrichiens faisant partie de cette garnison. Cette capitulation stipulait que deux portes de la place seraient livrées sur-le-champ à nos troupes; toute la garnison sortirait, le 10, avec les honneurs de la guerre, le gouverneur avec 4 pièces de canon et 2 mortiers; les troupes hollandaises seraient conduites à Bois-le-Duc; les Autrichiens, avec 8 canons de leurs régiments seulement,

rejoindraient leur armée : ni les uns ni les autres n'emmèneraient avec eux aucun chariot couvert; ils donneraient des otages comme sûreté du paiement des dettes contractées dans la ville ; l'exercice des différentes religions y serait continué, tel qu'il était fixé par le traité de Nimègue, conformément à la capitulation de cette place en 1632; les habitants, selon leur désir, pourraient se retirer librement; les districts dépendants de la place seraient traités comme les autres pays conquis par le roi; les blessés et malades de la garnison demeureraient dans la ville jusqu'à leur entière guérison, et les receveurs, commis et entrepreneurs employés par les États-Généraux ne seraient point obligés d'en sortir avant trois mois.

Le maréchal de Saxe au roi.

« Du camp de Maëstricht, 8 mai.

« Ces MM. le duc de Cumberland et le stathouder ne savent plus où donner de la tête. Je suis fort joliment avec eux; ils m'écrivent des lettres des plus polies. Ils vont faire la paix. Je viens d'envoyer Friesen pour régler l'armistice. Il reste un pays limitrophe neutre, et notre barrière sera Berg-op-Zoom, Putten, Lierre, Hasselt, la Demer jusqu'à Reckem et la Geule, de manière que nous avons tout le pays de Lembourg. Maëstricht doit avoir 23 B. »

Suivant la capitulation, le 10 au matin, la garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre; elle passa au milieu de nos troupes rangées des deux côtés, et un certain nombre de déserteurs français furent décimés par ordre du maréchal de Saxe. Les troupes autrichiennes parurent très belles, et celles de Hollande en fort mauvais état. Les unes et les autres furent conduites à Bois-le-Duc et à Venloo par deux détachements. Après la sortie des troupes, le maréchal de Saxe entra dans la ville et descendit à l'église, où il fit chanter le *Te Deum*. Il dîna chez le maréchal de Lowendal, qui avait déjà introduit dans la place 9 B. et 8 E. sous la conduite de M. d'Hallot, aide-major général de l'armée, nommé lieutenant du roi. La prise de possession de Maëstricht fut la dernière opération d'une guerre qui durait depuis huit ans. Le 11 au matin, l'armistice est proclamé à son de trompe à la tête des armées, des corps séparés et dans les places, et le maréchal de Saxe écrivit au roi, le 12 mai :

« Je viens de mettre toute l'armée en cantonnements, depuis Maëstricht jusqu'à Bruxelles. Je laisse Lowendal ici, et je transporte mon quartier général à Bruxelles. Voilà enfin le grand chemin de la paix, j'en suis bien aise. »

Avant la nouvelle de la signature des préliminaires, la terreur, la disette et la désertion régnaient parmi les ennemis; convaincus de ne pouvoir rien faire en faveur de Maëstricht, ni rester plus longtemps dans leur position entre la Meuse et la Roër, ils se retirent à Nimègue, où ils concentrent leurs gros équipages, en attendant 37,000 Russes, 4,500 hommes de Brunswick et un convoi de troupes anglaises qui marchaient à leur secours : ils furent contraints auparavant de retirer leur infanterie de Maaseick, les Autrichiens de Bois-le-Duc, à l'approche de nos détachements. L'inquiétude n'était pas moins vive parmi les troupes hollandaises du côté de Bréda; leur infanterie campait dans la plaine de Steenbergen, et la cavalerie dans les bois entre Wouw et Rosendaal. Les Hessois faisant partie de ce corps devaient joindre l'armée sur la Meuse. Mais la cessation des hostilités arrêta tous ces mouvements, et occasionna des réjouissances excessives dans les camps des alliés.

Cet événement causa la même révolution en Angleterre et dans la république des Provinces-Unies. Il produisit d'abord à la bourse de Londres une augmentation sur les fonds publics, extrêmement baissés, et il suspendit une émeute formée à Amsterdam et dans les provinces de Groningue et de Frise contre le prince stathouder, qui s'était rendu à Bréda. L'impossibilité de continuer la guerre publiquement avouée, ces deux États se répandirent en louanges sur la modération de la France.

Les cours de Vienne et de Turin, les seules, ne prirent d'abord aucune part à la joie publique; elles furent, au contraire, consternées et indignées contre les puissances maritimes, qui semblaient faire leur paix séparément; mais après réflexion elles jugèrent que le meilleur parti était de prendre la voie d'accession laissée à leur initiative, et elles trouvèrent leur avantage comme leurs troupes dans la suspension d'armes.

Le même jour qu'elle fut publiée, le général Baronay et M. de Saint-Germain, à la tête des troupes entre la Roër et la Geule, les en retirèrent. Les Autrichiens repassèrent au delà de la première rivière, et les Français en deçà de la seconde, l'une et

l'autre devant servir de limites d'un terrain neutre sur la rive droite de la Meuse. M. de Séchelles prit possession de tous les biens de la reine de Hongrie dans le pays de Limbourg, laissa subsister l'ancienne administration de Maëstricht, partagée entre les États-Généraux et les États de Liège, comme il avait agi dans les places de la Flandre hollandaise.

A la date du 12, par la grande importance d'éviter tout ce qui pourrait troubler l'armistice, le roi informe le maréchal de publier dans l'armée la défense aux officiers généraux et autres de passer les limites réglées comme terrain neutre, d'avoir aucune fréquentation avec celle des alliés, et d'aller à Aix-la-Chapelle, même sous prétexte d'y prendre les eaux.

Le maréchal, désirant compléter le règlement des limites entre les deux armées, envoie à Maaseick M. Duménil avec les instructions d'éloigner le cordon des alliés des terres neutres de Liège, qui avaient beaucoup souffert par le séjour de tant de troupes, de ne pas permettre que ce cordon excédât les villes désignées; que le terrain entre ces deux cordons ne serait point occupé, qu'il ne serait permis à aucun détachement d'y entrer, et que, dans le cas où quelques particuliers se trouveraient dans la nécessité d'y passer, ils seraient tenus de se pourvoir d'un double passeport de M. le maréchal général et du duc de Cumberland. M. Duménil trouva à Maaseick le général Borck, venu avec les instructions du prince de Cumberland pour le même sujet; les autres articles se terminèrent avec M. de Grovestin. Après tous les arrangements, le mouvement des troupes à distribuer dans et derrière les cordonsindi-qués fut la seule préoccupation.

Le 14, l'armée commence à se séparer pour les cantonnements indiqués par M. Cremille. La brigade des gardes, la première, quitte le camp de Maëstricht et se rend à Bruxelles. Les trois jours suivants, le reste de l'armée marche sur plusieurs colonnes, ainsi que trois corps séparés aux ordres de MM. le maréchal de Lowendal, d'Estrées et le comte de Clermont; le maréchal de Saxe part aussi, le 16, et couche à Hasselt. Le 17, il visite le Demer, et y laisse M. d'Armentières fortifier cette rivière. Le 18, il parcourt la Dyle jusqu'à Malines, et arrive le lendemain à Bruxelles avec son état-major.

Le 20 mai, toutes les troupes sont établies dans leurs cantonne-

ments, disposés conformément à l'ordre de bataille. La première ligne d'infanterie de l'armée, ou du corps de bataille, sa droite à Haelen, sur le Demer, garnissait cette rivière et la Dyle jusqu'à Malines, et appuyait sa gauche au petit Villebroek. La seconde commençait à Tirlemont, passait à Louvain et se terminait à Bruxelles. La troisième remontait depuis Vavre, Genappe, Nivelles, et circulait par Binch jusqu'à Namur. La cavalerie du corps d'armée cantonnait depuis Saint-Trond et les Gettes jusqu'à Bruxelles; les gardes du corps à Gand, les mousquetaires à Ath et la gendarmerie à Mons.

Il restait aux ordres du maréchal de Lowendal, commandant à Maëstricht et dans les environs à droite et à gauche de la Meuse, 28 B., dont 1 d'artillerie, 34 E. et toutes les troupes légères; plus 9 B. à Maëstricht, 4 à Tongres, 6 à Hasselt, 2 à Bilsen, et le reste de son infanterie le long des sources du Demer et du ruisseau de Lonaken, gardant les redoutes construites sur le champ de bataille pendant le siége de Maëstricht. Enfin, 20 E. de cavalerie étaient derrière la Méhaigne; les hussards et toutes les troupes légères sur la droite de la Meuse, le long de la Geule et dans tout le pays de Limbourg, sous les ordres particuliers de M. de Saint-Germain, avec son quartier à Verviers. L'infanterie du corps de M. d'Estrées occupait Lierre et les environs, avec sa cavalerie entre la Dyle et la Nethe. L'infanterie du 3e corps séparé, commandée par le comte de Clermont, était à Anvers et Dendermonde, et sa cavalerie à la rive droite de l'Escaut, entre la Dender, la Senne et le petit Willebroek. Les officiers généraux nommés sur l'ordre de bataille suivirent leurs divisions, et ceux désignés pour être mis en réserve se rendirent à Bruxelles auprès de M. le maréchal de Saxe, qui y établit son quartier général. L'artillerie qui avait servi au siége de Maëstricht fut mise dans cette place jusqu'à nouvel ordre avec toutes les munitions de guerre et l'équipage de campagne venu de Metz; l'artillerie de campagne de Flandre fut conduite à Louvain avec les pontons. Dans ces dispositions, l'armée pouvait se rassembler et se porter en deux jours sur un point désigné, et c'est ainsi que le maréchal résolut d'y laisser les troupes jusqu'à ce qu'il fût attaqué, ou qu'il reçût de nouveaux ordres de Versailles.

L'armée des alliés prit aussi des cantonnements derrière le cordon qu'on leur avait marqué. Le duc de Cumberland et les An-

glais furent distribués sur la rive gauche de la Meuse, les Hanovriens un peu plus loin, les Hollandais et les Hessois dans la mairie de Bois-le-Duc et le marquisat de Bréda. Les Autrichiens restèrent sur la rive droite de la Meuse derrière la Roër, et le général Bathiany s'établit au château de Baxtel, près de Ruremonde. Toutes les troupes de part et d'autre observèrent la meilleure discipline, et elles s'exercèrent sans fatigue en attendant le dénouement du congrès d'Aix-la-Chapelle, dont les séances continuaient avec succès.

Le 21, avait eu lieu la conférence entre M. de Saint-Severin, milord Sandwich et les plénipotentiaires des États-Généraux avec l'échange des ratifications signées, le 30 avril, au nom de leurs souverains pour la pacification générale.

A la fin de mai, les ministres des cours de Vienne, de Turin et de Modène accèdent aux préliminaires de la paix au nom de leurs souverains, après avoir conféré longtemps avec M. de Saint-Severin, qui part d'Aix-la-Chapelle pour rendre compte de ses négociations à Versailles et recevoir les instructions relatives au traité définitif de la paix.

Les principales dispositions ont été données à la fin de la guerre d'Italie. — Les préliminaires de la paix, la suspension d'armes et la tranquillité des armées de part et d'autre dans leurs quartiers respectifs, ne sont interrompus par aucune opération militaire. Il ne fut plus question que de continuer les dispositions pacifiques, de faire quelques réformes, de maintenir l'ordre et la discipline dans les Pays-Bas, d'étendre les cantonnements des troupes, d'en renvoyer une partie, de déblayer l'artillerie de plusieurs places, de faire des préparatifs pour l'évacuation du pays conquis, et de faciliter tous les moyens d'accélérer la conclusion de la paix.

Le 28 juin, les plénipotentiaires d'Espagne et de la république de Gênes accèdent aux préliminaires de la paix au nom de leurs souverains : ce furent les dernières accessions à ces articles; il ne s'agissait plus que de travailler au traité définitif dont ils devaient être la base. A la fin du mois, les hostilités avaient cessé sur mer et sur terre; tous les bâtiments hollandais conduits à Ostende depuis le 12 mai sont relâchés, ainsi que tous ceux pris de part et d'autre à partir de cette époque sur les côtes de France, d'Angleterre et de Hollande.

Au commencement de juillet, les troupes se mirent en mouve-

ment de plusieurs côtés pour reprendre les quartiers qu'elles occupaient avant l'ouverture de la campagne, et furent réparties dans tout le pays conquis depuis Limbourg et la Meuse jusqu'à la Lys et à la lisière des provinces de notre ancienne domination. Les alliés reprennent aussi leurs anciens quartiers et s'étendent par leur droite et par leur gauche depuis la mer et la Zélande jusqu'au pays de Luxembourg, où le général Chanclos arrive des environs de Ruremonde avec une partie des Autrichiens. L'infanterie campe dans la plaine de Merl, près de Luxembourg, sans y comprendre la garnison. La cavalerie cantonne dans les bourgs.

Le 2 août, M. de Saint-Severin d'Aragon signe avec les ministres d'Angleterre et de Hollande une convention stipulant que le corps de 37,000 Russes, à la solde de ces deux puissances, retournerait vers la Russie ; que pendant le temps qu'il serait à leur solde, il ne passerait au service d'aucune autre puissance, et ne pourrait être employé, sous quelque raison que ce fût, contre le roi ou ses alliés. S. M. s'engageait de son côté à rappeler actuellement des Pays-Bas conquis dans les provinces de l'ancienne domination 37,000 hommes de ses troupes, et à les réformer dans le cours d'un mois après le départ des Russes pour leur pays. Par suite de cet accord, nos 37,000 hommes rentrent en Flandre française et motivent un changement dans la position des troupes de l'armée.

Toute la cavalerie se trouvait dans le pays conquis avec 153 B. de campagne, 20 autres dans la Flandre avec 48 de milices, et 12 qui devaient en sortir pour rentrer dans l'intérieur du royaume. Le maréchal de Saxe conservait toujours son quartier général à Bruxelles avec son état-major, et sous ses ordres M. le maréchal de Lowendal, qui commandait 36 B. et 40 E., tant à Maëstricht que dans les cantonnements sur les deux rives de la Meuse et au pays de Limbourg; en outre, 14 lieutenants généraux et 21 maréchaux de camp qu'il jugea à propos de conserver jusqu'à nouvel ordre dans les places (1).

(1) *Lieutenants généraux :* MM. de Senneterre à Aerschot, de Maubourg et de la Roche-Aymond à Louvain, du Chayla à Gand, de Lautrec à Bruges, du Châtelet à Nivelles, de Brezé à Tournay, d'Estrées à Mons, d'Armentières à Ath, d'Aunay à Dunkerque, de Contades et de Courten à Bruxelles, de Graville à Malines, de Fimarcon à Hulst.

Dans les premiers jours de septembre, le maréchal de Saxe ordonne l'évacuation des places conquises en envoyant ordre aux officiers commandants d'en empêcher les dégradations, d'y faire rentrer ce qui pouvait en avoir été enlevé, et de réparer les dommages. L'artillerie aux armes de France est retirée de toutes les places conquises.

Cependant la paix venait d'être signée à Aix-la-Chapelle (18 octobre 1748) (1). Louis XV ne voulut rien pour lui, mais tout pour ses alliés. Il assurait, par cette paix, le royaume des Deux-Siciles à don Carlos, prince de son sang. Il établit dans Parme, Plaisance et Guastalla don Philippe, son gendre. Le duc de Modène, son allié et gendre du duc d'Orléans régent, fut remis en possession de son pays, qu'il avait perdu pour avoir pris les intérêts de la France. Gênes rentra dans tous ses droits. Il parut plus beau et même plus utile à la cour de France de ne penser qu'au bonheur de ses alliés, que de se faire donner deux ou trois villes de Flandre qui auraient été un éternel objet de jalousie. L'Angleterre y perdit beaucoup de trésors et de sang, et la querelle resta dans le même état où elle était auparavant.

Le roi de Prusse fut celui qui en retira les plus grands avantages; il conserva la conquête de la Silésie. Le duc de Savoie, roi de Sardaigne, fut, après le roi de Prusse, celui qui gagna le plus, la

Maréchaux de camp : MM. de Rothe*, d'Ailly, de Fitz-James, de Broglie et de Lussan, à Bruxelles; de Saint-Germain et d'Havrincourt, à Maëstricht; de Montbarrey et de la Serre, à Namur; de Tauns à Louvain; de Lage au Sas-de-Gand; de l'Aigle à Ostende; de Cernay à Mons; de Relingue à Binch; de Bauffremont à Saint-Ghislain; de Faudoas à Ath; de Montmorency à Ninove; de Givry à Grammont; d'Estrées à Furnes; de Mezières à Calais; de Tressan à Boulogne.

(1) *Ministres chargés de rédiger les clauses du traité d'Aix-la-Chapelle.* Pour la France : le comte de Saint-Severin d'Aragon et M. de Laporte du Theil; pour l'Angleterre : le comte de Sandwich et le chevalier Thomas Robinson; pour l'impératrice-reine : le comte de Kaunitz-Rietberg; pour l'Espagne : don Jacques Masones de Lima y Soto Mayor; pour la Sardaigne : le chevalier don Joseph Ossorio et le comte Joseph Borré de Chavannes; pour les États-Généraux : le comte de Bentick, le baron de Wassenaër, le bourgmestre Hasselaër, d'Amsterdam, le baron de Borssele, le grietman Onno, Zwier de Haren; pour le duc de Modène : le comte de Monzone, et pour la république de Gênes : le marquis François Doria.

* De Rothe (Charles-Edouard, comte), né le 23 décembre 1710; capitaine dans Rothe-Irlandais; maréchal de camp, 1er mai 1745; lieutenant général, 10 mai 1748; mort le 7 août 1766.

reine de Hongrie ayant payé son alliance d'une ville du Milanais.

Le maréchal général était parti dans les premiers jours d'octobre pour Fontainebleau et de là pour Chambord, laissant M. du Chayla, commandant les pays conquis, et M. de Séchelles, commissaire, pour régler les dispositions des évacuations dans les Pays-Bas avec M. le comte de Grune, pour la reine de Hongrie, et M. de Burmania, pour les États-Généraux.

Le jeudi, 28 novembre, le roi, dans le but d'être agréable au maréchal de Saxe, passe la revue de son régiment de uhlans. Il part de la Muette à cheval avec le maréchal, qui porte le costume de colonel de son régiment, venu de Saint-Denis dans la plaine des Sablons; du côté de Neuilly, terrain vague entre les plaines de Chaillot, de Passy et les murs du bois de Boulogne, un peu au milieu de terres labourées et de vignes endommagées. Mme la Dauphine et toute la cour y assistaient en voiture. Les gardes françaises et suisses empêchaient la foule de pénétrer dans l'enceinte. Cette revue a duré de deux heures à cinq heures et demie de l'après-midi. Le défilé terminé, le régiment s'est dirigé sur Chambord, sa garnison.

Les échanges et ratifications du traité de paix eurent lieu à Aix-la-Chapelle les 19 et 20 novembre : mais les duplicata des ordres de l'Angleterre pour la restitution des conquêtes dans les Indes orientales ne pouvant être arrivés à cette époque, les plénipotentiaires anglais s'engagèrent à les remettre dans quinze jours au plus tard, et ceux de France convinrent avec eux qu'étant remis dans ce délai, ils auraient le même effet par rapport à l'accomplissement des autres conditions du traité que s'ils l'eussent été le jour de l'échange des ratifications. En conséquence, MM. du Chayla et de Séchelles s'occupèrent de l'évacuation du pays de Limbourg le 9 décembre, de celle de Berg-op-Zoom le 7, ainsi que de celle des forts La Croix, Lillo, Frédéric-Henri et de Lierre, et celle d'Anvers le 11. Par les intentions de Versailles, cette évacuation devait commencer le 24 décembre, mais comme celles d'Italie n'auraient lieu que le 6 janvier 1749, on suspendit jusqu'à cette époque celles des Pays-Bas, avec la réserve de n'évacuer le Hainaut qu'après avoir fait droit aux alliés de la France sur toutes les restitutions promises. Les commissaires s'y refusèrent, et M. de Kaunitz ne se crut même pas suffisamment autorisé à consentir à cet arrangement. Il fallut attendre de nouvelles propositions de la cour de

Vienne, et recourir à la médiation des puissances maritimes.

Pour éviter un trop long retard, MM. du Chayla et de Séchelles reçurent de nouveaux pouvoirs, qui leur laissaient la liberté de fixer avec les commissaires autrichiens et hollandais les époques auxquelles chaque pays et chaque place seraient évacués. A la date du 1er janvier, M. de Kaunitz, en raison de ce différend survenu aux Pays-Bas, mandait au maréchal Braun de suspendre toute évacuation en Italie. Alors est arrêté le plan définitif dans tous les royaumes d'un pas égal (voir le projet ci-après). Les commissaires réunis dressèrent, le 11 janvier, la convention qui fixa au 23 le commencement des évacuations et celle du Hainaut autrichien au 13 février, avec la connaissance des articles 10, 13 et 14 du traité définitif.

La politique de Louis XV fut, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, généreuse comme celle de son bisaïeul. La France, comme toujours, ne prétendit à aucune acquisition nouvelle et se contenta de garantir les droits de ses alliés : Gênes est réintégré dans ses possessions ; on rend ses États au duc de Modène, qui avait combattu pour nous ; don Philippe, qui avait épousé une fille du roi, est reconnu comme duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla ; le roi de Prusse garde la Silésie ; la pragmatique sanction est acceptée ; la Savoie et Nice sont rendues au roi de Sardaigne, Berg-op-Zoom et Maëstricht aux Hollandais, les Pays-Bas à l'Autriche, chacun se trouvant épuisé et ruiné.

PLA

POUR LES ÉVACUATIO

Cessions et restitutions à faire en vertu du traité de paix, tant dans

DE LA PART DE LA FRANCE

A L'IMPÉRATRICE.	AUX HOLLANDAIS.	AU ROI DE SARDAIGNE.
	Le 1er jour (23 janvier).	
Toutes les villes du Demer, Tirlemont, le cours des Gettes et le marquisat de Malines.		
	Le 3e jour (25 janvier).	
Louvain et le cours de la Dyle.		La Savoie.
Le Vallon, Brabant, Bruxelles et Villevorde dans l'instant que l'abbé et l'abbaye de Saint-Hubert seront rétablis, conformément à l'article 2 du traité définitif.	Le 5e jour (27 janvier). La Flandre hollandaise.	
	Le 9e jour (31 janvier).	
Dendermonde, la châtellenie d'Alost et les villes de la Dendre jusques et y compris Lessines.		
Gand et Bruges.	Le 12e jour (3 février). Maëstricht.	
Ostende, Oudenarde et Ath.	Le 15e jour (6 février). Tournay.	Le château de Montalban e partie du comté de Nice, du Var, le même jour que les troı génoises prendront possession deux châteaux de Finale et 12 jc avant celui que les dernières tı pes françaises repasseront le
Courtray et Nieuport.	Le 18e jour (9 février). Menin et Furnes.	
Mons et tout le Hainaut.	Le 22e jour (13 février). Namur et Ypres.	Le reste du comté de Nice 12 jo après la restitution des châte de Finale aux Génois et le mê jour que la dernière division fr çaise repassera le Var.

DÉFINITIF

EN ITALIE ET AUX PAYS-BAS.

Pays-Bas qu'en Italie, lesquelles se feront dans l'espace de 22 jours

DE LA PART DE L'IMPÉRATRICE

AU ROI DE SARDAIGNE.

Le 1er jour (23 janvier).

es trois duchés de Plaisance et de Guastalla à l'Infant don Philippe.

Le 5e jour (27 janvier).

Il sera remis dans le même instant aux ministres de M. le duc de Modène et à la république de ;ênes, trois actes les plus authentiques et portant leur effet actuel dont les puissances maritimes se renront garantes; savoir: un acte de la rentrée en possession, pour le duc, des fiefs de Hongrie, ou de 'équivalent; un abandon, cession, renonciation; délivrance de la part de l'Impératrice des allodiaux de ;uastalla pour en être fait justice par qui il appartiendra au duc de Modène; enfin un acte pour la entrée actuelle des Génois en pleine jouissance de tous les fonds et revenus qu'ils ont sur les banues de Vienne et de Milan, sans qu'il puisse leur en être rien retenu sous prétexte de contributions u autres impositions auxquelles la République n'aurait pas satisfait pendant la guerre.

Le 12e jour (3 février).

Tout ce que l'Impératrice occupe des États de M. le duc de Modène et de la république de Gênes era évacué.

Le 15e jour (6 février).

Le roi de Sardaigne évacuera tout ce qu'il possède des États de M. le duc de Modène et de la république de Gênes, à l'exception des deux châteaux de Finale, lesquels ne seront évacués que le jour de arrivée de la dernière division française venant de Gênes à Finale.

Observations. — Pour lever toutes les difficultés et accélérer toutes choses, on demandera aux An-lais et aux Hollandais qu'ils se rendent les garants vis-à-vis du roi de la satisfaction à faire aux lliés de Sa Majesté dans les termes marqués par le plan, lequel sera envoyé par ces deux puissances Vienne pour que l'Impératrice, au cas qu'elle l'accepte, y fixe elle-même la première époque des vacuations, de laquelle émaneront successivement toutes les autres jusqu'à la fin. Cette princesse en-erra ledit plan, approuvé et ratifié par elle, à ses commissaires de Nice et de Bruxelles, et il en sera nvoyé de la part du roi une copie toute semblable à l'original remis entre les mains des puissances naritimes, aux commissaires de Sa Majesté à Nice et à Bruxelles, afin qu'à l'arrivée de l'original ap-rouvé par l'Impératrice les commissaires respectifs le signent, et qu'il soit procédé tout de suite ux évacuations, conformément à la première époque déterminée à Vienne et suivant les intervalles narqués dans ledit plan.

TABLE DES CHAPITRES.

ITALIE.

Pages.

CHAPITRE I. — Succession d'Autriche (suite). — Préliminaires. — Campagne de Savoie (1741-1742)........ 1
CHAPITRE II. — Campagne de 1744. — Bataille de Coni........ 44
CHAPITRE III. — Campagne de 1745. — Bataille de Bassignano........ 80
CHAPITRE IV. — Campagne de 1746. — Bataille de Plaisance. — Combat de Tidone........ 124
CHAPITRE V. — Campagne de Provence. — Insurrection à Gênes........ 164
CHAPITRE VI. — Campagne en Provence jusqu'à la capitulation de Vintimille........ 193
CHAPITRE VII. — Campagne des Alpes. — Affaire de l'assiette (1747)........ 238
CHAPITRE VIII. — Fin de la guerre en Italie. — Traité d'Aix-la-Chapelle... 288

FLANDRE.

CHAPITRE IX. — Campagne de Flandre (1740-1744). — Prise de Menin, d'Ypres et de Furnes........ 315
CHAPITRE X. — Bataille de Fontenoy. — Prise de Tournay, Gand, Audenarde, Dendermonde, Ostende, Nieuport, Ath (1745)........ 364
CHAPITRE XI. — Prise de Bruxelles, Anvers, Mons, Charleroi. — Affaires de Ramilies (1746)........ 419
CHAPITRE XII. — Prise de Namur. — Bataille de Rocoux........ 458
CHAPITRE XIII. — Prise de l'Écluse, du Sas-de-Gand, d'Hulst et d'Axel. — Bataille de Lawfeldt (1747)........ 497
CHAPITRE XIV. — Siège et prise de Berg-op-Zoom........ 546
CHAPITRE XV. — Prise de Maestricht. — Traité d'Aix-la-Chapelle........ 577

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

